

**Traité des maladies de l'oeil et des remedes propres pour leur guérison  
enrichy de plusieurs expériences de physique / Par Antoine Maître-Jan.**

**Contributors**

Maître-Jan, Antoine, 1650-

**Publication/Creation**

Paris : Imprimerie de la Ve d'Houry, 1740.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/g9x9kp6n>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>















35014/A/1



55450  
T R A I T É  
D E S M A L A D I E S  
D E L'Œ I L,  
E T  
D E S R E M E D E S

*Propres pour leur Guérison;*

Enrichi de plusieurs Expériences de Physique.

*Par M<sup>e</sup> ANTOINE MAÎTRE-JAN, Chirurgien  
du Roy à Mery-sur-Seine.*



A P A R I S,  
De l'Imprimerie de la V<sup>e</sup> D'HOURY, rue de la Harpe,  
vis-à-vis la rue S. Severin, au St Esprit.

---

M. DCC. XL.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*







# TABLE DES CHAPITRES.

## De la Description de l'Oeil.

CHAP. <b>D</b>	DE l'Oeil, & de sa division,	page 1
Ier.	Ch. II. Des parties extérieures de l'œil ; & premierement des paupieres,	p. 2
Ch. III.	2°. Des glandes de l'œil & de sa graisse,	5
Ch. IV.	3°. Des muscles de l'œil,	8
Ch. V.	4°. Des nerfs, des arteres, & des veines qui se portent dans les parties ci-devant dites,	10
Ch. VI.	Du globe de l'œil, & 1°. de ses membranes communes,	12
Ch. VII.	2°. Des membranes propres, & 1°. de la cor- née,	14
Ch. VIII.	3°. De l'uvée,	19
Ch. IX.	4°. De la rétine, & par occasion du nerf opti- que,	27
Ch. X.	5°. Des parties ou corps transparens, & 1. du corps vitré,	30
Ch. XI.	6°. Du cristallin,	34
Ch. XII.	De l'humeur aqueuse,	42
Ch. XIII.	Du cercle ciliaire,	45
Ch. XIV.	Conjectures touchant la nourriture des deux corps transparens, & de l'entretien de l'humeur aqueuse,	47
Ch. XV.	De la vûe,	54
Ch. XVI.	Suite du précédent, contenant des expé- riences pour prouver la réflexion & la réfraction de la lumiere,	57
Ch. XVII.	Suite des deux précédens, contenant des ex- périences pour prouver de quelle maniere la réfra- ction se fait dans les verres convexes & concaves,	62
Ch. XVIII.	Suite des trois précédens, contenant quel- ques remarques à faire sur les expériences y conte- nues,	64



Ch. XIX. Suite des quatre précédens , de la nature de la lumière ,	66
Ch. XX. Suite des cinq précédens , contenant le reste de l'explication de la première expérience ,	72
Ch. XXI. Suite des six précédens , contenant l'explication de l'usage des parties principales de l'œil , & qui sont nécessaires à la vision ,	75
Ch. XXII. Sçavoir si le cristallin est absolument nécessaire pour voir ,	88
Conclusion de la Description de l'Oeil ,	90
Des Maladies de l'Oeil , première partie , contenant les maladies du cristallin , connues vulgairement sous le nom de cataractes.	
CHAP. I. <i>D</i> iverses opinions sur la nature de la cataracte , & quelques réflexions sur ces opinions ,	94
Ch. II. Ce que c'est que la cataracte , & la division des cataractes ,	98
Ch. III. De la cataracte vraie ,	99
Ch. IV. Réflexions sur les Observations contenues au Chapitre précédent ,	110
Ch. V. Des causes des cataractes vraies ,	112
Ch. VI. Suite du précédent ,	116
Ch. VII. Des différences des cataractes vraies ,	121
Ch. VIII. Des signes diagnostics des cataractes ,	125
Ch. IX. Des signes prognostics des cataractes ,	128
Ch. X. Si par les remèdes on peut guérir la cataracte naissante ou non confirmée ; & si on peut la prévenir ,	136
Ch. XI. Ce qu'il faut faire avant l'opération , le tems que l'on doit choisir , & la qualité des éguilles ,	142
Ch. XII. De la manière d'abaisser la cataracte ,	146
Ch. XIII. Comment il faut surmonter les difficultés qui arrivent dans le tems de l'opération ,	151
Ch. XIV. Plusieurs Observations de pratique qui ont rapport aux choses ci-devant dites ,	163
Ch. XV. Ce qu'il faut faire après l'opération , & les	



## DES CHAPITRES

v

<i>moyens de remédier aux accidens qui la suivent, 179</i>	
Ch. XVI. <i>Des fausses cataractes, &amp; premierement du</i>	
<i>glaucoma,</i>	184
Ch. XVII. 2°. <i>De la protubérance du cristallin,</i>	189
Ch. XVIII. 3°. <i>De la cataracte branlante,</i>	196
Ch. XIX. 4°. <i>De la cataracte purulente, ou de l'abcès</i>	
<i>du cristallin,</i>	203
Ch. XX. <i>Des cataractes mixtes ou trompeuses,</i>	209
Ch. XXI. <i>Du déplacement forcé du cristallin,</i>	224
Ch. XXII. <i>Des taches du cristallin, &amp; des imagina-</i>	
<i>tions perpétuelles,</i>	229

Des Maladies de l'Oeil, seconde partie, contenant les maladies du corps vitré, de l'humeur aqueuse, de la rétine, du nerf optique, de l'uvée, de la cornée, & des membranes qui forment le blanc de l'œil.

CHAP. <i>D</i>	<i>Es maladies du corps vitré,</i>	235
Ier.	Ch. II. <i>Des maladies de l'humeur aqueuse,</i>	243
	Ch. III. <i>Des maladies de la rétine,</i>	246
	Ch. IV. <i>Des maladies du nerf optique,</i>	51
	Ch. V. <i>Des maladies de l'uvée,</i>	254
	Ch. VI. <i>Des maladies communes à toutes les parties</i>	
	<i>intérieures du globe de l'œil. 1°. de sa grosseur &amp;</i>	
	<i>éminence contre nature,</i>	263
	Ch. VII. 2°. <i>De l'atrophie ou diminution de l'œil,</i>	271
	Ch. VIII. 3°. <i>Du dérangement des parties intérieures</i>	
	<i>de l'œil, ou de leur confusion,</i>	274
	Ch. IX. 4°. <i>De l'œil crevé ou rompu,</i>	276
	Ch. X. 5°. <i>De la sortie entière de l'œil hors de l'orbite,</i>	
		279
	Ch. XI. 6°. <i>Des plaies des yeux &amp; de leur contusion,</i>	283
	Ch. XII. <i>Digression sur les causes générales &amp; particulières</i>	
	<i>des fluxions, inflammations, &amp; autres maladies locales; sur le bon usage de la saignée dans les</i>	
	<i>inflammations &amp; autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes; &amp; sur l'action des remèdes</i>	



<i>purgatifs pour corriger l'intempérie du sang,</i>	297
Ch. XIII. Des maladies de la cornée, & par occasion de celles des membranes qui forment le blanc de l'œil.	
1 <sup>o</sup> . De l'ophthalmie, ou inflammation de l'œil,	315
Ch. XIV. 2 <sup>o</sup> . De l'œdème, ou fluxion œdémateuse de la conjonctive, & de ses autres inflations,	331
Ch. XV. 3 <sup>o</sup> . Des pustules de la conjonctive & de la cornée,	334
Ch. XVI. 4 <sup>o</sup> . De l'hypopyon, ou abcès de la cornée,	339
Ch. XVII. 5 <sup>o</sup> . Des ulcères de la conjonctive & de la cornée,	346
Ch. XVIII. 6 <sup>o</sup> . Des symptômes qui suivent les ulcères des yeux. De la chute de l'uvée ou staphylome,	
1. symptôme,	364
Ch. XIX. Suite des symptômes qui suivent les ulcères des yeux. De la fistule de la cornée, 2. symptôme. Des excroissances de chair, 3. symptôme. Des cicatrices de la cornée, 4. symptôme,	373 & suiv.
Ch. XX. 7 <sup>o</sup> . De l'aigle ou aige, & du leucoma ou albugo,	380
Ch. XXI. 8 <sup>o</sup> . Du pterygion ou ongle,	384
Ch. XXII. 9 <sup>o</sup> . Du rétrécissement ou rides de la conjonctive & de la cornée,	394
Ch. XXIII. 10 <sup>o</sup> . Des yeux de travers ou des yeux louches,	394

Des Maladies de l'Oeil, troisième partie, contenant les maladies des parties situées entre le globe & l'orbite, celles des angles des yeux, & celles des paupières.

CHAP. **D**es abcès qui se forment entre le globe de l'œil & l'orbite,

400

Ch. II. Des maladies des muscles de l'œil, & de celles de ses nerfs,

405

Ch. III. Des maladies des glandes des yeux,

407

Ch. IV. Des maladies des angles des yeux, & premièrement de l'anchilops ou abcès du grand angle,

410

Ch. V. 2<sup>o</sup>. De l'agilops ou fistule lacrimale,

415



# DES MATIERES. vij

Ch. VI. De quatre autres maladies du grand angle.	
1. D'une excroissance de chair dite Enchantis	2. De la consomption de la chair glanduleuse du grand angle.
3. Des pustules du grand angle.	4. Des ulcères prurigineux du grand angle,
	431 & suiv.
Ch. VII. Des maladies des paupieres.	1. De leur enflure,
	435
Ch. VIII. 2°. De l'abcès des paupieres & de leur pourriture,	438
Ch. IX. 3°. De la dureté & du schirre des paupieres,	442
Ch. X. 4°. De l'anthrax ou charbon des paupieres,	444
Ch. XI. 5°. De l'orgéolet, de la grêle, & de la pierre ou gravelle des paupieres,	448
Ch. XII. 6°. De l'athérome. du stéatome, & du méliceris des paupieres,	453
Ch. XIII. 7°. De l'hydatis des Anciens, ou tumeur adipeuse des paupieres,	458
Ch. XIV. 8°. Des verrues des paupieres,	462
Ch. XV. 9°. Du cancer des paupieres,	467
Ch. XVI. 10°. Des varices des paupieres,	472
Ch. XVII. 11°. Des ulcères prurigineux ou gratelles des paupieres, & par occasion de la chassie ou lippitude,	476
Ch. XVIII. 12°. De la chute des cils, de leur dérangement, & de leurs autres vices,	491
Ch. XIX. 13°. De la relaxation & foiblesse de la paupiere supérieure, & de son cillement involontaire,	501
Ch. XX. 14°. De l'érailllement des paupieres, & premierement de celui de la paupiere supérieure,	504
Ch. XXI. 15°. De l'érailllement de la paupiere inférieure,	508
Ch. XXII. 16°. De la conjonction des paupieres,	512
Ch. XXIII. 17°. Des maladies des paupieres excitées par des causes extérieures,	518
Conclusion des Maladies de l'Oeil,	520

Fin de la Table des Chapitres.





*Approbation du Censeur Royal.*

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Traité des Maladies de l'Oeil, par Maître-Jan, Chirurgien du Roy à Mery-sur Seine, & ses Observations sur la formation du poulet.* Je n'ai rien trouvé dans ces deux Traités, qui ne soit très-digne de l'impression. Fait à Paris ce Lundi 18 d'Aoust: 1721. ANDRY.

*PRIVILEGE DU ROY.*

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve de LAURENT D'HOURY, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'elle souhaiteroit continuer à réimprimer ou faire réimprimer & donner au Public *l'Anatomie, le Traité de la Mort subite, & les Accouchemens de Dionis, les Maladies aiguës & chroniques de Sauvry, Traité des Accouchemens de la Motte, les Ouvrages Chirurgiques des sieurs Verduc pere & fils, la Matière Médicale de Tournefort, les Maladies de l'Oeil d'Antoine Maître-Jan,* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les réimprimer ou faire réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée sous le contre-scel des Présentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ladite Ex-

posante 20



posante, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de réimprimer ou faire réimprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Li-



**X**  
vres, ferons remis, dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le onzième jour du mois de May, l'an de grace mil sept cent trente-six, & de notre Règne le vingt unième. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 298 fol. 268. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 18 Juin 1736.*

G. MARTIN, Syndic.





# DESCRIPTION DE L'ŒIL.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De l'Oeil, & de sa division.*

**J**USQU'IL faut nécessairement con-  
noître la structure d'une partie, pour  
avoir une idée juste & distincte de  
toutes ses maladies; je me vois enga-  
gé, avant que d'expliquer les Mala-  
dies de l'Oeil, leurs Remedes, & leurs Opéra-  
tions, de décrire toutes les parties qui compo-  
sent cet organe. Cette description sera succinte à  
l'égard des parties extérieures, dont je demeure  
presque entierement d'accord avec les autres  
Anatomistes; & je ne m'étendrai que sur celles  
qui composent le globe, ou qui y sont renfer-  
mées, & sur lesquelles je ferai remarquer quel-  
que chose de particulier. Je donnerai ensuite  
mes conjectures touchant la nourriture du corps  
vitré & du cristallin, & sur l'origine & l'entre-  
tien de l'humeur aqueuse; & enfin je ferai con-  
noître le vrai usage des parties principales de  
l'œil, à l'occasion de l'explication de la vue, que  
j'appuierai sur plusieurs expériences d'optique.

Pour commencer cette description, je dirai

A



que l'œil qui est l'instrument de la vûe, est une partie organique, composée de membranes de différente nature, de nerfs, de veines, d'arteres, de muscles, de glandes, de corps transparens, d'une humeur particuliere, & de quelques autres parties: que sa figure est sphérique, si on ne considere que son globe séparé des autres parties qui l'environnent; & étant joint avec elles, qu'elle est oblongue & piramidale, ayant sa base en dehors & sa pointe en dedans: qu'il est situé dans l'orbite, où il se meut en différentes manieres: & qu'il est recouvert des paupieres.

Je diviserai l'œil à la maniere ordinaire des autres Anatomistes: en son globe, qui est cette ampoule formée par la cornée, & tout ce qu'elle renferme; & en ses parties extérieures, qui sont les muscles, les glandes, la graisse, les nerfs, les vaisseaux, & les paupieres.

## CHAPITRE II.

*Des parties extérieures de l'œil, & premierement des paupieres.*

L'Ordre de dissection m'oblige de commencer par les paupieres, parce qu'elles se présentent les premieres. Il y en a deux, l'une en haut, & l'autre en bas; la supérieure est la plus grande en l'homme. Leur figure est assez connue, puisqu'elle se voit sans dissection. Les endroits où les deux paupieres se joignent, se nomment *angles*: celui du côté du nez s'appelle *angle intérieur* ou *grand angle*; & celui du côté des tempes, *angle extérieur* ou *petit angle*.

Elles sont composées de la peau, d'une membrane charnue, d'une membrane que l'on croit



particuliere, de muscles, du tarfe, & des cils.

La peau des paupieres est la même qui couvre les autres parties de la face; elle est seulement plus mince & fort lâchement étendue, pour se pouvoir rider aisément: elle se termine au bord de chaque paupiere, où elle est percée pour laisser passer les cils. En cet endroit elle est jointe & continue à cette autre membrane particuliere, fort unie, mince & sensible, qui revêt la partie intérieure des paupieres, & qui se joint à la conjonctive avec laquelle elle se confond: & même la surpeau dont cette membrane est recouverte, & qui est très-mince & très-transparente, se continue & recouvre non-seulement la conjonctive, mais aussi toute la cornée transparente. Nos Anatomistes croient que cette dernière membrane est produite du péricrane, & que c'est la raison pourquoi elle est si sensible: quoiqu'on puisse dire avec quelque fondement, qu'elle est plutôt une production ou extension de la peau même qui recouvre les paupieres, puisqu'elle lui est continue; & que d'ailleurs lorsqu'une ou l'autre paupiere demeure renversée par quelque maladie, & que cette membrane n'est plus humectée, on la voit manifestement devenir semblable à la peau.

Entre cette membrane & la peau, on rencontre une membrane charnue, qui n'est autre chose qu'une extension des muscles orbiculaires des paupieres. C'est à l'extrémité de cette membrane qu'est attaché ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire, qui donne cette même figure aux paupieres, tenant leur peau étendue suivant leur longueur: on l'appelle *tarfe* & *peigne*, à cause que les cils, qui sont des poils droits toujours d'une certaine grandeur, & ordonnez comme les dents d'un peigne, sont implantez à son extrémité.



Les paupieres se meuvent quelquefois selon notre volonté, & le plus souvent aussi elles se meuvent sans que nous y fassions aucune attention. Ce dernier mouvement est fort vite, & se fait de moment en moment quand nous veillons.

Trois muscles meuvent les paupieres. Le premier & le second qu'on rencontre au-dessous de la peau des paupieres, se nomment *orbiculaires* ou *demi-circulaires*. Ils naissent l'un & l'autre au grand angle de l'œil; le supérieur passe par la paupiere supérieure, & l'inférieure par la paupiere inférieure, & se vont insérer ensemble vers le petit angle aux environs de l'os de la pommette, où ils confondent leurs tendons, en sorte qu'ils ne semblent être qu'un seul muscle. Ils sont larges d'un travers de doigt ou environ; & quand ils agissent, ils tirent en même tems la paupiere supérieure en bas & l'inférieure en haut, & ferment exactement les yeux.

Le troisième est le *releveur* de la paupiere supérieure. Il naît du fond de l'orbite, assez près du trou par où passe le nerf optique; & couché sur le muscle droit releveur de l'œil, d'un principe étroit & charnu, il se termine par un tendon assez large au tarse & au bord de la paupiere supérieure. Lorsqu'il agit, il leve la paupiere en haut, & découvre l'œil.

L'usage des paupieres est de couvrir l'œil; de le défendre des injures extérieures; & par leurs mouvemens de répandre également sur tout l'œil la liqueur qui sort des glandes qui l'environnent, afin d'humecter la cornée, de la polir, de la nettoyer, & de la rendre plus transparente.

Au-dessus de chaque paupiere supérieure sont les sourcils, qui outre l'agrément qu'ils donnent, servent à détourner la sueur, pour l'empêcher d'incommoder les yeux. Ils sont trop visibles pour avoir besoin de description.



## CHAPITRE III.

## 20. Des glandes de l'œil &amp; de sa graisse.

C'EST qu'on appelle vulgairement *glande lacrimale*, est une petite caroncule ou chair glanduleuse, située au grand angle de l'œil à l'entrée du sac lacrimonal. Il semble même que cette caroncule ne soit formée que par la réunion de la membrane intérieure des paupières : car dans l'homme il n'y a point proprement de glande ; & si nos Anatomistes ont ainsi nommé cette partie, c'est à cause de la liqueur qui se filtre aux environs par les points lacrimaux qui percent dans le sac lacrimonal, qu'ils estimoient ne pouvoir venir que d'une glande située en cet endroit ; & de ce que de cette même caroncule on voit manifestement transsuder une humidité qui abreuve aussi l'œil, & qui dans quelques-unes de ses maladies coule très-abondamment.

Le *sac lacrimonal* est l'entrée du canal par où passent les larmes pour se vider dans le nez ; & c'est une extension de la membrane intérieure du nez. Ainsi la membrane qui forme ce sac est glanduleuse, puisque toutes les membranes qui tapissent intérieurement le nez le sont. Il y a deux trous fort petits que l'on nomme *points lacrimaux*, qui s'ouvrent vers le bord des paupières dans la fossette du grand angle.

Dans les animaux qui ont une troisième paupière, cette espèce de glande paroît plus considérable que dans l'homme ; & on y remarque bien plus aisément deux ou trois vaisseaux lymphatiques qui se portent & s'ouvrent, à ce que l'on croit, en la superficie intérieure de la pau-



piere, & d'autres parties que je ne décrirai pas ici, puisque mon dessein n'est que de traiter des maladies des yeux des hommes.

Au-dessus de la paupiere supérieure à l'entrée de l'orbite, il se rencontre une autre glande qui n'a point de nom, qu'on pourroit avec plus de raison appeller *lacrimale*, tant pour sa grandeur que pour son usage. Elle commence vers le petit angle, & se continue presque jusqu'au grand angle, & est assez large & épaisse. Elle se trouve quelquefois divisée en plusieurs glandes, & varie souvent en sa figure. De cette glande on voit sortir des lignes croites & nerveuses, qu'on estime être des canaux excrétoires, qui se portent le long de la membrane intérieure des paupieres, & l'on croit qu'ils percent enfin près des cils.

Outre les trous ou points lacrimaux dont j'ai parlé ci-dessus, on remarque au bord intérieur de chaque paupiere une rangée de points qui sont à l'extrémité de quantité de petites lignes à peu près disposées comme les cils. Etant à Paris au mois de Janvier 1700, M. Mery, de l'Académie Royale des Sciences, me confirma (ce que d'autres Anatomistes ont aussi remarqué) que lorsqu'on pressoit le bord des paupieres, il sortoit par ces points ou pores un peu d'humeur gluante; ce que j'ai expérimenté depuis être vrai. J'ai aussi observé qu'en fendant ces petites lignes, on y trouve plusieurs petits corps gros comme des graines de pavot, & qui semblent être glanduleux: ils sont disposez dans chaque ligne les uns au bout des autres comme les grains d'un chapelet. On les voit mieux avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre; & les considérant avec un microscope, ils paroissent être de véritables glandes. Apparemment que ce sont ces petits corps glanduleux qui fournissent cette hu-



meur gluante, & qui est plus fluide dans les hommes & les animaux vivans à cause de leur chaleur, qui concourt à humecter les yeux & à rendre leurs mouvemens plus libres.

Les glandes des yeux, comme toutes les autres glandes du corps, outre les canaux excrétoires, ont des nerfs, des arteres, & des veines. Leurs nerfs principaux sont quelques rameaux de la cinquième paire des Modernes, qui est la troisième des Anciens: elles en reçoivent aussi quelques autres peu considérables des autres paires qui se portent & passent par l'orbite. Leurs arteres viennent de la carotide, & leurs veines se déchargent dans les jugulaires.

L'usage de toutes ces glandes est de filtrer sans cesse cette liqueur, qui sortant par les ouvertures des canaux excrétoires, abreuve l'œil. Quelques Anatomistes prétendent que quand elles ne font que dans une médiocre quantité, le superflu passe par les trous qui sont vers le grand angle, entre dans le sac lacrimonal, & se décharge enfin par le canal du nez; mais que lorsqu'il s'en filtre une plus grande quantité, ces trous n'étant pas assez grands pour lui donner passage, elle est obligée de couler le long des paupieres en larmes.

Que ces larmes abondantes qu'on répand dans la douleur, dans la tristesse, & dans d'autres passions violentes, viennent du cerveau, comme quelques-uns se l'imaginent, il est difficile d'en demeurer d'accord. En effet, on ne peut montrer aucuns conduits par lesquels elles puissent couler, hors les nerfs, qui outre qu'ils sont très-petits, n'ont pas de capacitez sensibles pour laisser passer une si grande abondance de larmes; & d'ailleurs ce n'est pas leur office. Il est donc bien plus probable de dire, que ces larmes ne sont autre chose que la sérosité même du sang qui se porte



dans ces glandes par les arteres, & qui s'y filtre alors plus abondamment; soit à cause que le mouvement circulaire du sang se trouve dans ces passions en quelque maniere intercepté, comme on le peut juger par les sanglots; ou que le sang acquiert quelque degré de consistance qui facilite la séparation de sa partie séreuse.

Dans l'orbite on rencontre une assez grande quantité de graisse qui environne l'œil, & remplit les espaces que les muscles, la glande sans nom, & les vaisseaux laissent, & qui sert à échauffer l'œil, à l'humecter, à rendre ses mouvemens plus libres & sa figure plus égale.

## CHAPITRE IV.

### 3°. Des muscles de l'œil.

COMME toutes les parties qui attachent & retiennent l'œil dans l'orbite sont molles & lâches, l'œil aussi se peut mouvoir aisément en différentes manieres; & ces mouvemens se font par le moyen des muscles, qui sont *droits* pour faire les mouvemens droits, & *obliques* pour faire les mouvemens obliques.

Il y a quatre muscles, deux *droits*, & deux *obliques*, qui reçoivent leurs noms de leur situation & de l'action qu'ils font. Le 1<sup>er</sup> des droits est situé en la partie supérieure de l'œil, & le tire en haut; on l'appelle *hausseur* & *superbe*. Le second, qui lui est directement opposé, est en la partie inférieure de l'œil, & le tire en bas; on le nomme *abaisseur* & *humble*. Le trois & le quatrième sont aux côtes, & tirent l'œil du côté du grand angle, ou du petit angle: celui qui est du côté du grand angle, est dit *adducteur*, *buveur*, & *liseur*; & celui



du petit angle, *abducteur & dédaigneux*.

Ces quatre muscles, dont le ventre est rond, long & charnu, prennent leur origine du fond de l'orbite, autour du trou par lequel passe le nerf optique; & s'avancant par les quatre parties cardinales de l'œil, finissent en des tendons larges, minces & forts, qui s'unissent tous ensemble, & forment une large aponévrose qui se glisse entre la cornée & la conjonctive auxquelles elle est adhérente, & s'insere enfin à la cornée opaque vers l'endroit où elle commence à dégénérer en transparente.

Lorsque ces muscles agissent également, ils tirent l'œil en dedans, & le tiennent en une situation ferme & égale; c'est ce qu'on appelle *mouvement tonique*. Et il étoit nécessaire que ces muscles fussent opposez les uns aux autres, parce qu'autrement l'œil auroit eu une inclination à se tourner inégalement d'un côté ou d'autre.

Des deux muscles *obliques*, l'un est *grand & supérieur*, l'autre est *petit & inférieur*. Le *grand* prend son origine du fond de l'orbite, presque du même lieu d'où naît l'*abducteur de l'œil*; & se portant droit au grand angle, il se termine dans un petit tendon rond & long qui passe par un trou formé par un petit cartilage, que nos Anciens, à cause de son usage, ont appelé *poulie*, situé au grand angle près de la caroncule lacrimale, & se réfléchissant presque en angle droit, & se dilatant, il monte obliquement par la partie supérieure de l'œil, & s'insere à la cornée à côté de l'iris vers le petit angle.

Le *petit oblique* naît de la partie inférieure & presque externe de l'orbite du côté du grand angle; & s'avancant obliquement au petit angle par la partie inférieure du globe, il unit son tendon à celui du *grand oblique*, se terminant ainsi à la cornée à côté de l'iris.



Ces deux muscles agissant séparément, tirent le globe de l'œil du côté du nez, en le tournant un peu ou vers le haut, ou vers le bas; & c'est à cause de ces mouvemens qu'on les appelle *amoureux*: lorsqu'ils agissent ensemble, ils tirent & arrêtent fixement l'œil du côté du nez.

---

## CHAPITRE V.

4°. *Des nerfs, des arteres, & des veines qui se portent dans les parties ci-devant dites.*

Toutes les parties extérieures de l'œil que je viens de décrire, ont des nerfs pour leur porter les esprits animaux, des arteres pour leur fournir la nourriture, & des veines pour remporter le superflu de cette même nourriture.

Les nerfs les plus considérables sont la troisième paire des Modernes, qui est la seconde des Anciens, que l'on nomme *moteurs de l'œil*. Ils prennent leur origine de la base de la substance médullaire près de l'entonnoir; & sortant du crâne, ils entrent dans l'orbite, se dispersent dans tous les muscles destinez à mouvoir l'œil, & fournissent aussi quelques rameaux aux muscles des paupieres.

La quatrième paire des Modernes, qu'on nomme *pathétiques des yeux*, qui naissent de la partie supérieure de la substance médullaire, près des protubérances orbiculaires, & entrant dans l'orbite, s'insèrent entierement dans le grand oblique supérieur. On les nomme *pathétiques*, parce qu'on croit qu'ils sont la cause de ces mouvemens involontaires des yeux qu'on remarque dans l'amour, dans la haine, dans la crainte, dans la colère, dans la tristesse, & dans les autres passions :



la différence des moteurs est qu'ils ne servent que lorsqu'on a dessein de regarder quelque objet.

Outre ces nerfs, *la cinquième paire* des Modernes, qui est la troisième paire des Anciens, ne se distribue pas seulement au palais, aux narines, aux autres parties de la face, & à presque tous les viscères, elle envoie encore des rameaux aux yeux. Cette paire sort des côtes de la protubérance annulaire par un trou assez ample derrière les pathétiques des yeux : elle a plusieurs fibres, *molles & dures*, qui s'assemblent & forment un faisceau, dont il se détache un rameau qui se porte aux yeux, où il distribue quelques branches à la cornée & aux glandes lacrimales, comme je l'ai déjà dit ; & le reste de ce rameau *ophtalmique* ayant passé par-dessus ces glandes, s'engage dans les cavitez du nez.

La *sixième paire* des Modernes, ou la quatrième des Anciens, qui sort de la plus basse partie de la protubérance annulaire, & passant hors du crâne par le même trou que les nerfs de la troisième & quatrième paire, se termine aussi en partie dans l'orbite & au muscle abducteur de l'œil ; pendant que l'autre partie s'unissant avec quelques ramifications de la *cinquième paire*, forme avec elles le principe du nerf intercostal.

Enfin il se jette encore dans les muscles des paupières & du front, un rameau de la partie dure de la *septième paire*, qui est la cinquième des Anciens, après que cette partie est sortie du trou dont l'issue est entre l'apophyse *mastoïde & stiloïde*, & qu'elle a fourni quelques ramifications à l'oreille externe, à la face, & autres parties.

Les artères qui se portent aux yeux viennent des divisions de la carotide, dont le tronc extérieur fournit des rameaux aux paupières, de même qu'aux autres parties de la face & aux tem-



pes ; & le tronc intérieur étant entré dans la tête, envoie un rameau qui accompagne le nerf optique, & se distribue à tout l'œil.

Et les veines se déchargent, sçavoir celles des paupieres, des glandes, & quelques autres dans les jugulaires externes, & quelques autres dans les jugulaires internes.

## CHAPITRE VI.

*Du globe de l'œil, & 1<sup>o</sup>. de ses membranes communes.*

**L**E globe de l'œil est composé de membranes, de parties transparentes, & d'une humeur. On divise ordinairement les membranes en *communes* & en *propres*. On en compte deux communes, la *conjunctive*, & l'*innommée* ; mais sans m'arrêter à ce nombre, je dirai qu'il y en a une *troisième*, que l'on peut reconnoître de même que les deux autres.

Celle-ci est extérieure, & est une continuité de la membrane particulière qui revêt la partie intérieure des paupieres, qui se couche sur la conjunctive, s'y attache, & se continue avec elle jusqu'au bord de la cornée transparente ; & même la surpeau dont elle est recouverte, qui est très-délicate, recouvre aussi toute la cornée transparente, comme je l'ai déjà dit en parlant des paupieres. Quoique cette membrane soit fort mince, & qu'elle soit fortement unie à la conjunctive, en tirant ou étendant les paupieres, on la reconnoît aisément par les rides qu'elle forme, & qui se terminent où elle finit, c'est-à-dire au bord du cercle de la cornée transparente : si même on se donne un peu de peine, on la séparera



de la conjonctive, en l'écorchant cependant, de la même manière qu'on sépare la membrane innominée. Il n'est pas non plus difficile de reconnoître cette surpeau qui recouvre cette membrane & la cornée transparente: les *phlyctenes*, qui sont de petites vessies pleines d'eau qui s'élèvent sur la superficie de la cornée transparente & sur le blanc de l'œil, & dont quelques-uns ont quelquefois leur centre au bord de la cornée transparente, & occupent en même tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente, sont des preuves de son existence.

La seconde est dite *conjonctive*, parce qu'elle retient l'œil dans l'orbite. Elle naît du péricrane, ou plutôt elle en est une continuité. Elle s'étend depuis la circonférence de l'orbite jusqu'au bord de la cornée transparente. Cette membrane se voit dans toute son étendue après qu'on a levé les muscles orbiculaires des paupières.

La troisième est appelée *innominée*, par un caprice des Anatomistes, qui appellent de ce nom les parties auxquelles il ne leur plaît pas d'en donner. Elle est formée par les tendons des muscles de l'œil, qui se convertissent en une large aponévrose qui se glisse entre la cornée & la conjonctive, auxquelles elle est adhérente, & se continue ainsi jusqu'au bord de la cornée transparente, comme je l'ai dit en parlant des muscles droits.

Ces trois membranes unies & jointes ne semblent en composer qu'une, qu'un Anatomiste peut cependant diviser comme je viens de le dire; & on a coutume de l'appeller du nom de la principale qui est la conjonctive: ce qui fait que beaucoup d'Anatomistes ne reconnoissent que la conjonctive, d'autres la conjonctive & l'innominée, auxquelles j'ajoute la troisième ci-dessus.



On appelle encore cette partie de la conjonctive que l'on voit en ouvrant l'œil, *le blanc de l'œil*, à cause de la blancheur des membranes dont il est composé. Et c'est à cause de ces trois membranes appliquées les unes sur les autres, & particulièrement de l'extérieure qui est la plus lâchement étendue, que dans les ophthalmies violentes, le blanc de l'œil croît quelquefois & s'étend si démesurément, qu'il couvre toute la cornée transparente.

Le tronc extérieur de la carotide fournit aussi à la conjonctive le sang nécessaire pour sa nourriture, de même qu'aux paupières, par quantité de petits rameaux souvent imperceptibles qui se conduisent de différens endroits sur la superficie de cette membrane, dont cependant les principaux partent du côté du grand angle de l'œil; & le superflu de ce sang est reporté par les veines dans les jugulaires externes.

## CHAPITRE VII.

### 20. Des membranes propres, & 10. de la cornée.

**L**Es membranes propres sont trois; *la cornée, l'uvée, & la rétine.*

La *cornée* est la plus grande de ces membranes, puisque c'est elle qui forme le globe de l'œil. Elle est dure & épaisse, son épaisseur n'est pas égale; elle l'est davantage vers son fond, & elle diminue insensiblement en approchant en devant. Elle est opaque par-derrrière, polie & transparente par-devant; d'où vient que quelques Anatomistes la divisent en sa partie transparente qu'ils appellent *cornée*, & en sa partie opaque qu'ils nomment *sclérotique* ou *dure*: mais je ne la



reconnois ici que pour une seule & même membrane.

Elle est entre-tissue de toutes sortes de fibres, d'où vient qu'il est difficile de la déchirer uniformément, comme toutes les autres membranes qui ont une épaisseur un peu considérable; on estime qu'elle est composée de plusieurs pellicules appliquées les unes sur les autres, dont le nombre ne se peut déterminer. Il est cependant bien difficile de diviser la cornée opaque par pellicules, par la quantité de fibres qui la traversent: & la transparente au contraire se divise un peu plus aisément; car avec la pointe de la lancette couchée de plat, on en peut lever deux & trois épaisseurs, & même plus, sans percer l'œil. On s'en peut figurer un bien plus grand nombre: mais comme ces divisions artificielles ne sont qu'arbitraires, elles ne sont pas tout-à-fait capables de persuader; il faut donc avoir recours à la raison tirée de l'expérience. On sçait par expérience que la cornée transparente est souvent travaillée de pustules & d'abcès; & comme ces petites tumeurs qui sont plus ou moins enfoncées, sont sujettes à s'applatir & même à faire fusée, on juge qu'elles se trouvent entre des pellicules; parce qu'autrement l'humeur qui cause ces petites tumeurs, trouvant un obstacle égal de toutes parts, formeroit nécessairement & toujours une tumeur ronde.

Cette membrane forme une ampoule qui contient les autres parties intérieures de l'œil, & c'est ce que l'on appelle *le globe de l'œil*, dont la rondeur n'est pas exacte; car la partie transparente de la cornée s'élève en une bosse qui excède la superficie sphérique de la partie opaque. Cette bosse dans l'homme, & dans la plupart des animaux quadrupèdes, fait partie d'un cercle dont



le diamètre, si ce cercle étoit entier, seroit moindre d'une huitième partie ou environ, que le demi diamètre du cercle formé par la partie opaque de la cornée : & dans les oiseaux elle est si éminente, que le diamètre de son cercle n'égale qu'environ le demi diamètre de la partie opaque. Ainsi suivant que cette bosse est éminente ou déprimée, c'est-à-dire selon qu'elle fait partie d'un plus grand ou d'un moindre cercle, on voit les objets ou plus petits, ou plus gros, ou de plus loin, ou de plus près, comme je le dirai ci-après.

Cette bosse de la partie transparente de la cornée exceptée, le globe de l'œil se trouve rond en tout sens dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes ; mais dans les oiseaux & dans les poissons, il est applati de devant & derrière.

La cornée, contre le sentiment de Dulaurent, a des arteres qui viennent du rameau de la carotide, qui accompagnent le nerf optique en sortant du crane, & qui lui fournissent sa nourriture, & des veines qui se déchargent dans les jugulaires, & qui remportent le superflu de cette même nourriture. Les plus considérables de ces vaisseaux se jettent particulièrement vers la partie postérieure aux environs du nerf optique, où ils forment différentes ramifications, dont les unes s'étendent par toute la cornée & finissent entre ses pellicules, & les autres pénètrent en biffant ces mêmes pellicules, & entrent dans le globe de l'œil, pour se distribuer à l'uvée, à la rétine, & aux autres parties intérieures, comme je le dirai dans la suite.

Outre ces vaisseaux, il s'insere en cette membrane quelques rameaux de nerfs, qui viennent du rameau ophthalmique de la cinquième paire. Ces rameaux ayant accompagné le nerf optique,



se distribuent en partie au fond de cette membrane, & se répandent à sa superficie extérieure & intérieure ; & le reste la pénétrant entièrement en d'autres endroits, se porte à l'uvée & au cercle ciliaire, comme je le dirai ci-après.

C'est à la partie postérieure de cette membrane qu'est l'entrée du nerf optique pour se jeter au dedans du globe de l'œil : en pénétrant cette membrane, il s'y attache fortement, en sorte qu'on ne l'en peut séparer.

C'est ce qui a fait dire aussi à quelques Anatomistes modernes, que la cornée n'est autre chose qu'une extension ou développement de la membrane extérieure de ce nerf : ce que je ne leur accorde pas ; parce que si cela étoit, cette membrane devroit être douée d'un sentiment plus exquis que celui qu'elle a, & sa ponction dans l'abaissement des cataractes seroit insupportable aux malades, ce qui n'est pas, puisqu'ils ne ressentent qu'une médiocre douleur, quoique cette membrane soit dure & assez épaisse : je pourrois même assurer qu'ils n'en ressentiroient presque pas, si ce n'étoit qu'on est obligé de piquer le blanc de l'œil, dont les membranes qui le composent sont d'un sentiment très-exquis, mais dont la douleur est supportable lorsqu'on les pique, à cause de leur peu d'épaisseur qui est bientôt pénétrée par l'éguille.

L'union qui se remarque dans l'implantation de ce nerf, ne peut être non plus un argument de l'extension de sa membrane ; cette union étant aussi nécessaire que celles qui se rencontrent dans toutes les autres parties de notre corps, même de nature bien différente, comme des ligamens & des tendons avec les os, sans qu'on puisse dire pour cela que les os prennent leur naissance des ligamens ou des tendons.



D'ailleurs, s'il étoit vrai que la cornée fût une production de la membrane extérieure du nerf optique, il s'ensuivroit que dans les oiseaux & dans quelques poissons dont la partie opaque de la cornée se convertit en partie en os, & dans d'autres animaux où elle se trouve cartilagineuse, la membrane extérieure de ce nerf, que l'on suppose former la cornée, deviendrait osseuse ou cartilagineuse; ce qui seroit absurde: quand même on objecteroit qu'on voit d'autres membranes, comme celle qui forme la fontanelle chez les enfans, & des tendons, comme ceux des muscles des cuisses & des jambes dans les oiseaux, se convertir en os quand ils vieillissent; parce qu'on ne s'est jamais avisé de dire que les membranes qui forment la fontanelle fussent une production de la dure-mère, quoiqu'elle y soit attachée, & que les tendons des muscles fussent une suite des nerfs.

Il est donc bien plus probable de dire que cette membrane est formée dès la première conformation, de même que les autres parties de notre corps, & qu'elle est d'une nature particulière, ne s'y en rencontrant point de semblable dans le reste du corps, comme on peut le connoître en comparant cette membrane avec les ligamens des articles, les aponévroses des muscles, les membranes qui les enveloppent, celles qui recouvrent les os, & généralement toutes les autres membranes.

Quand je dis que c'est à la partie postérieure de la cornée qu'est l'entrée du nerf optique, je l'entends dans l'homme particulièrement, dans le chien, & dans quelques autres animaux qui ont le cerveau plus gros que d'autres à proportion de leur corps, chez lesquels cette entrée est presque directement opposée au trou de l'uvée;



car dans la brebis, le bœuf, & autres animaux quadrupedes, dans les oiseaux & dans les poissons, elle se trouve plus à côté du globe en tirant vers le nez, aux uns plus, aux autres moins.

---

## CHAPITRE VIII.

2<sup>o</sup>. De l'uvée.

**L**A membrane qui est immédiatement au-dessous de la cornée, se nomme *rhagoïde* ou *uvée*, pour la ressemblance à la peau qui recouvre un grain de raisin, & dont on a séparé la queue; & *choroïde*, parce que de même que le chorion environne & contient l'enfant dans la matrice, & sert d'appui aux vaisseaux qui lui portent la nourriture, cette membrane contient les parties principales destinées à la vue, & reçoit & affermit les vaisseaux qui se doivent distribuer à ces mêmes parties.

Elle est beaucoup plus mince que la cornée, & est très-délicate, se déchirant aisément. Elle paroît fort obscure en toutes ses parties, en sorte qu'elle ne permet l'entrée de la lumière que par son trou qui est en sa partie antérieure, & cela à l'occasion d'une couleur noire dont elle est enduite, qui dans l'homme & dans plusieurs animaux rend cette membrane fort noire, qui d'elle-même ne l'est pas, comme on peut le connoître en lavant ou ratissant cette couleur qui se sépare aisément. Cette membrane ne se trouve pas également enduite de cette couleur en toutes ses parties: il y en a davantage en sa partie extérieure qui touche la cornée, & dans la surface intérieure de l'iris, que dans sa partie intérieure du côté de la rétine, & dans la partie antérieure.



de l'iris : même dans le bœuf & divers autres animaux , l'uvée se trouve de diverse couleur du côté qu'elle touche la rétine , & dans ceux-là il se rencontre très-peu de cette teinture noire.

Cette membrane tapisse tout le fond de la cornée dont elle imite la figure , & elle ne s'en sépare qu'à l'endroit où elle forme l'iris, où elle est plus épaisse & plus forte qu'en sa partie postérieure. Elle s'attache à la cornée en différens endroits. Dans son fond, elle est intimement unie à la circonférence de l'entrée du nerf optique ; ensuite elle n'est plus attachée que par les vaisseaux , je veux dire par les nerfs, les artères & les veines qui passent au-travers de la cornée , & se jettent en cette membrane ; & lorsqu'elle est parvenue vers la fin de la cornée opaque, elle s'attache en rond sur & près de son bord , & cela par le moyen d'un cercle en maniere de petite couronne , qui est d'une substance différente de l'uvée , pour ensuite s'en séparer & former l'iris.

L'*iris* est cette partie de l'uvée que l'on voit au-travers de la cornée transparente , ainsi nommée à cause de la diversité ou du mélange des couleurs qui s'y remarquent , qui sont ou bleues , ou jaunes , ou vertes , ou noires , &c. & l'on croit que ces couleurs suivent la diverse température du cerveau & des yeux , & qu'elles sont plus ou moins vives selon que les esprits sont plus ou moins agitez. La couleur dominante de l'iris donne le nom à l'œil ; ainsi on appelle un *œil bleu* , quand l'iris est plus mêlé de bleu , &c.

On remarque au milieu de l'iris un trou qui est toujours rond en l'homme , & qui dans quelques animaux est oblong ou d'autre figure , qu'on appelle *pupille* ou *prunelle*. Ce trou se dilate & se resserre : il se dilate dans les ténèbres , & lorsque l'on est exposé à une foible lumière , ou lors-



qu'on regarde des objets qui sont près de l'œil ; il se resserre lorsque la lumière est forte, ou que l'on regarde des objets fort éloignez. Il paroît noir dans l'homme & dans les animaux dont l'uvée est noire ; parce que les rayons de lumière passant par ce trou, & traversant l'humeur aqueuse, le cristalin & le corps vitré, ne trouvent point de corps au-delà capable de les réfléchir au-dehors, la rétine qu'ils ébranlent en l'illuminant, ne le pouvant, & l'uvée qui est noire s'opposant à cette réflexion.

L'uvée depuis son fond jusqu'au cercle ciliaire, paroît tissue de quantité de petites fibres qui semblent différentes de ses fibres membraneuses, qui ayant abandonné la circonférence de l'entrée du nerf optique où elles sont attachées, se conduisent en biaisant un peu de derrière en devant ; & avant que d'avoir atteint *le cercle ciliaire*, quelques-unes de ces fibres se réfléchissent, & forment des especes d'*œillets* ou *volutes*, à peu près semblables à ces œillets formez par ces petites lignes que l'on remarque en la surpeau de la partie intérieure du bout des doigts. Cette disposition de fibres me fait conjecturer que cette partie de fibres n'a point de mouvement, comme quelques-uns le pensent ; parce que si cela étoit, ces fibres se porteroient toutes, sans changer leur premier ordre, jusqu'au cercle ciliaire.

Quand ces fibres, différentes des membraneuses, ont atteint le cercle ciliaire, elles s'y attachent fortement, & se glissent en lignes droites & paralleles par le travers de la superficie intérieure de ce cercle ; & parvenues vers sa partie antérieure, elles s'en séparent, se réfléchissent, & ordonnées en maniere de petits rayons fort courts, elles s'inserent tout aussitôt autour de la membrane du corps vitré, à l'endroit où elle se



double pour embrasser le cristalin. Ces fibres ayant abandonné le cercle ciliaire, paroissent plus grosses, plus blanches, & elles sont si tendres qu'elles se rompent très-aisément; & cela d'autant plus qu'elles ne sont contenues ni affermies par les fibres membraneuses de l'uvée.

Entre toutes les fibres qui se glissent par le travers du cercle ciliaire, il y a des petites canelures remplies de cette teinture noire dont j'ai parlé ci-devant. Il y en a de semblables sur la membrane du corps vitré à l'endroit où ce cercle se colle sur cette membrane, & qui répondent aux premières : en sorte que quand ce cercle est uni à la membrane du corps vitré, ces canelures forment des especes de conduits qui se trouvent toujours remplis de cette teinture noire : d'où vient que lorsqu'on a séparé ce cercle du corps vitré, il reste sur ce corps des lignes noires disposées comme des cils, que la plupart de nos Anatomistes, faute de les avoir bien examinées, appellent *fibres ciliaires*. Ce ne sont point ces lignes que j'appellerai *fibres* ou *procès ciliaires*, mais bien ces fibres blanches & molles dont je viens de parler.

A l'égard des fibres membraneuses de l'uvée, elles passent au-delà du cercle ciliaire, & forment *l'iris*. Ce ne sont pas ces seules fibres qui constituent l'iris; j'en remarque encore d'autres dans sa partie intérieure, & d'autres dans sa partie antérieure, qui tiennent des routes différentes, & qui font que l'uvée est beaucoup plus épaisse & plus forte à l'endroit de l'iris, qu'en sa partie postérieure.

La délicatesse de toutes ces différentes fibres de l'iris est si grande, qu'il est impossible de les séparer les unes des autres pour connoître leur nature : mais quand une partie fuit mon scalpel, je l'abandonne, & pour connoître ce que c'est,



j'ai recours à la raison. Ainsi considérant le mouvement de l'iris lorsque la pupille se dilate ou se resserre pour regarder les objets proches ou éloignez, je conçois qu'il faut qu'il y ait des parties pour faire ces mouvemens ; & comme je ne vois pas qu'il en vienne d'ailleurs, j'infere que ces parties se doivent trouver dans l'iris même.

En effet, après avoir ratissé & lavé la partie intérieure de l'iris pour en ôter la noirceur dont elle est enduite, je remarque des fibres différentes de celles dont j'ai parlé ci-devant, qui partent de la circonférence de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire, & se terminent en ligne droite vers le bord de la circonférence de la pupille ; je conclus que ce sont des *fibres motrices*, dont la disposition est fort propre à dilater le trou de l'uvée, lorsque ces fibres agissant vers leur principe se raccourcissent.

Dans les vieillards, chez lesquels ces fibres acquièrent une consistance un peu plus forte, on les distingue aisément au-travers de l'iris, se servant de bonnes lunettes ou d'une loupe de verre, quand la vûe n'est pas assez perçante, & on les voit disposées par rayons très-bien ordonnez ; on observe même leurs mouvemens.

Si ces fibres sont capables de dilater la pupille, il faut nécessairement qu'il y en ait d'autres qui la resserrent, puisque ces mouvemens suivent notre volonté, quoique nous n'y fassions point d'attention ; mais comme ces fibres ne se peuvent démêler dans un œil d'homme, à cause de leur petitesse & de leur confusion, j'ai recours à un œil de bœuf dont la pupille est oblongue ; & après avoir enlevé toute la cornée transparente, & ratissé & lavé la partie antérieure de l'iris, j'ouvre un peu la pupille, & je reconnois par la disposition de quelques rides qui s'y forment, me



servant d'une loupe de verre pour les mieux observer, qu'il doit y avoir à la partie antérieure de l'iris de part & d'autre de la pupille quelques fibres pour former ces rides. Et comme ces rides semblent partir d'un des angles arrondis de la pupille, se conduire autour de cette pupille de part & d'autre, & se terminer à l'autre angle, je n'ai point de peine à concevoir que les fibres qui font ces rides, ont leur naissance du côté d'un de ces angles de la pupille, & qu'elles s'insèrent vers l'autre angle; que leur attache commune est à la circonférence de la partie extérieure du cercle ciliaire; qu'elles sont unies les unes aux autres comme les fibres qui composent un muscle; & que leur disposition doit être assez semblable aux fibres qui forment les muscles orbiculaires des paupières. Je puis donc vrai-semblablement conjecturer que ce sont ces fibres qui en se raccourcissant, resserrent & ferment la pupille dans les animaux qui l'ont oblongue ou en fente.

Je puis encore conjecturer, que dans l'homme & dans les animaux qui ont la pupille ronde, ces fibres doivent se croiser, & avoir différentes origines & insertions, pour me servir des termes des Anatomistes lorsqu'ils parlent des muscles, plusieurs attaches communes au cercle ciliaire, & même disposition entre toutes celles qui partent d'un même lieu, & s'insèrent en celui qui lui est opposé, pour pouvoir resserer la pupille en rond; parce que je sçai que la nature agit toujours uniformément dans la construction des parties qui doivent avoir un même usage.

C'est à ces différentes fibres de l'iris qu'on doit attribuer la cause efficiente de la dilatation & du resserrement de la pupille, & non point à la différente action de la lumière, qui d'elle-même n'est point capable de produire ces mouvemens,  
mais



mais seulement d'exciter dans la rétine une certaine sensation qui seroit souvent confuse, si cette lumière n'étoit modifiée en passant par la pupille ; & c'est à l'occasion de cette sensation que l'ame est mue à dilater & resserrer la pupille au degré nécessaire pour perfectionner la vision.

Outre ce que je viens de dire de l'iris, il faut encore remarquer que les fibres membraneuses de l'uvée, qui passent au-delà du cercle ciliaire, & qui forment l'iris, en occupent le milieu, & se continuent jusqu'au bord de la pupille où elles forment comme un petit ourlet, & que les fibres motrices ne vont pas jusqu'au bord, mais se terminent auprès : ce qui fait que l'iris est si mince & si tendre aux environs de la pupille, que dans les moindres efforts extérieurs, ou pour peu que l'on touche le bord de la pupille lorsque l'on abaisse les cataractes, ce bord est sujet à se déchirer jusqu'au lieu où s'insèrent les fibres motrices ; & quand cela arrive, la pupille change de figure.

Comme l'uvée est attachée autour de l'entrée du nerf optique, nos Anatomistes croient aussi qu'elle est formée par l'extension & développement de la membrane délicate de ce nerf ; quoiqu'on ne voye aucun rapport entre cette membrane & la membrane intérieure du nerf optique. Mais cette manière d'expliquer l'origine des parties étant industrieuse, il ne faut pas s'étonner que quelques Anatomistes modernes se plaisent à l'exagérer. Pour moi je croi que l'uvée, de même que la cornée, est formée des principes communs dès la première conformation ; & je ne sçaurois me persuader ( si ce que ces Anatomistes avancent étoit vrai ) comment les malades pourroient souffrir les piquures, incisions & déchiremens de cette membrane ensuite de quelques



playes ou contusions de l'œil, qui causeroient sans doute de très-cruelles douleurs ; puisque pour peu qu'on touche un nerf découvert & sain, les douleurs en sont insupportables. Je ne veux pas nier cependant, que le nerf optique ne s'attache à cette membrane comme à la cornée, puisque cela est en effet ; mais les membranes ou enveloppes de ce nerf finissent où elles s'attachent, & on ne les peut conduire plus loin.

Les arteres qui vont à l'uvée, comme je l'ai déjà dit, passent au-travers de la cornée en quantité d'endroits : une partie se distribue à l'uvée & au cercle ciliaire, & l'autre partie pénètre cette membrane, & se porte à la rétine. La plupart des arteres qui se portent au cercle ciliaire, après avoir pénétré la cornée, font deux & trois lignes de chemin entre cette membrane & l'uvée, sans être attachées ni à l'une ni à l'autre de ces membranes ; & ces arteres par leurs battemens, font des impressions à la partie intérieure de la cornée, de la même maniere que celles qui se remarquent à la superficie intérieure du crâne, faites par le battement des arteres qui rampent sur la dure-mere. Les veines qui suivent les ramifications des arteres, ressortent au-travers de la cornée, pour se décharger ensuite dans les jugulaires.

Cette membrane reçoit aussi des nerfs qui viennent du rameau ophtalmique de la cinquième paire qui se porte à la cornée, & dont plusieurs scions ayant abandonné cette membrane, se diffusent en plusieurs endroits de l'uvée & au cercle ciliaire. Les plus considérables sont ceux qui se portent au cercle ciliaire ; & on en remarque aussi quelques-uns qui après avoir pénétré la cornée, se glissent de même que les arteres & les veines, entre cette membrane & l'uvée, ayant



que de se jeter dans le cercle ciliaire. On distingue toutes ces fibres nerveuses des arteres & des veines, quand on sépare l'uvée de la cornée, par leur blancheur & leur dureté : d'ailleurs, celles qui se portent au cercle ciliaire, se font reconnoître trop aisément pour en douter. Il y a apparence que ce sont une partie de ces nerfs qui en se distribuant dans chaque fibre motrice de l'iris, leur portent ces esprits animaux, comme parlent les Médecins, nécessaires pour leurs mouvemens.

## CHAPITRE IX.

### 4. De la rétine, & par occasion du nerf optique.

**A** Vant que de décrire la rétine, je dois faire connoître les nerfs optiques, puisque cette membrane semble en être véritablement une continuité.

Cette paire de nerfs est la première des Anciens, & la seconde des Modernes. Ils prennent leur origine au défaut des corps cannelez, de la partie supérieure de cette substance médullaire que Galien appelle *le lit des nerfs optiques* : & descendant & s'avancant en devant, s'unissent près de l'entonnoir au-dessus de la selle de l'os sphénoïde, ils se séparent après & sortent aussitôt du crâne, entrent dans l'orbite, & s'insèrent au fond de la cornée.

Ces nerfs sont les plus gros de tous ceux qui sortent du cerveau ; ils sont aussi les plus fournis de cette substance médullaire qui se rencontre dans les autres nerfs, d'où vient qu'ils semblent plus mous, & se revêtent comme les autres nerfs de la dure & de la pie-mère.

Les Anatomistes disputent si leur union se fait,



ou en se croisant, c'est-à-dire si un de ces nerfs qui naît du côté droit du cerveau passe à l'œil gauche, & celui qui sort du côté gauche s'insère à l'œil droit; ou par un mélange de leur moëlle, ou par un simple attouchement. Mais l'observation que Vesale a faite dans une femme qui avoit l'œil droit émacié dès son bas âge, & le gauche parfaitement sain, dont le nerf optique de l'œil émacié étoit beaucoup plus petit que celui de l'œil sain, depuis l'œil émacié jusqu'à la naissance de ce nerf, & au côté droit de cette union, décide la chose, & fait connoître que leur union se fait par un simple attouchement de leur moëlle.

On demande à quoi sert cette union. Ceux qui se flattent de connoître les desseins de la nature, comme s'ils avoient été appelez en son conseil, nous disent 1<sup>o</sup> que cette union est faite afin que l'espece visible reçue en chaque œil ne parût point double: 2<sup>o</sup>. afin qu'un œil venant à manquer, tous les esprits animaux des deux nerfs se puissent distribuer à l'autre: 3<sup>o</sup>. pour les assurer mutuellement dans leur route qui est longue.

Leur première raison se détruit d'elle-même, si on considère d'autres nerfs destinez à d'autres sens, comme par exemple ceux de l'ouïe, ne font pas appercevoir une double sensation, quoiqu'ils tiennent des routes opposées l'une à l'autre. Leur seconde ne se soutient pas mieux, puisqu'elle suppose une communication réciproque de leurs conduits ou pores, ou bien une détermination volontaire de ces esprits, ce qui ne se peut prouver: d'ailleurs, quand ces esprits qui ne pouvant plus couler dans l'œil malade, seroient déterminez à se joindre à ceux de l'œil sain, il faudroit que les pores du nerf de cet œil sain fussent disposez pour les contenir tous. Leur troisième raison est la plus probable.



Le nerf optique, comme les autres nerfs, devient plus solide à mesure qu'il s'éloigne de son origine. La manière dont il s'implante dans la cornée, & pénètre l'uvée, fait bien connoître que ces membranes ne sont pas des développemens de celles qui le recouvrent, comme je l'ai déjà dit ci-dessus. Et pour s'en affurer encore davantage, il ne faut que prendre un œil tiré de son orbite; & après en avoir séparé les muscles, la graisse, & les autres parties qui s'attachent en dehors, fendre le nerf optique jusques en son milieu, & continuer de suite l'incision par la cornée, l'uvée & la rétine, jusques à ce qu'on puisse séparer le globe en deux hémisphères: on distinguera alors les différentes substances de toutes ces membranes, & on verra manifestement que les envelopes de ce nerf finissent où elles s'attachent, sans s'étendre dans la cornée ni dans l'uvée; on verra même deux petites lignes des deux côtes de ce nerf, qui en font comme les termes.

Al'égard de la rétine, il n'en est pas de même: car quoiqu'il semble d'abord que le nerf optique finisse tout à coup après qu'il a pénétré l'uvée, on voit cependant sortir de l'extrémité de ses fibres moëlleuses un tissu délié & fort tendre en manière de membrane, que l'on croit avec raison être un développement ou une dilatation de ces mêmes fibres: du moins il est constant que ces fibres en forment la plus grande partie, & c'est ce tissu que l'on appelle *la rétine*.

Cette membrane est située immédiatement au-dessous de l'uvée; elle embrasse toute la partie postérieure du corps vitré, à la membrane duquel elle est attachée par quelques fibres très-tendres dans les endroits où ce corps se joint au cercle ciliaire; & elle se termine enfin autour du cercle ciliaire auquel elle s'attache.



Dans les enfans nouveau-nez, elle est d'une consistance extraordinairement tendre, & elle l'est un peu moins dans les adultes. Si cette membrane ne paroît pas tout-à-fait si blanche que les fibres moëlleuses du nerf optique dont elle tire son origine, on peut croire que son humidité en est la cause.

On remarque plusieurs petites branches de vaisseaux, qui rampent sur la superficie extérieure, & qui lui fournissent le sang nécessaire pour la nourrir: ces vaisseaux viennent des artères & des veines qui pénètrent la cornée & l'uvée aux environs du nerf optique.

Comme cette membrane paroît être une extension des fibres moëlleuses du nerf optique, qu'elle est blanche dans l'homme & dans beaucoup d'animaux, qu'elle est fort tendre, & qu'elle est située immédiatement derrière le corps vitré; nos Anatomistes modernes y ont établi le siége de la vûe, & avec juste raison: en effet, c'est la seule partie capable de recevoir les images des objets, je veux dire les impressions de ces rayons de lumière réfléchis & différemment modifiés par les différentes superficies des corps qu'ils frappent, comme je le dirai plus au long ci-après.

## CHAPITTE X.

### 5. Des parties ou corps transparens, § 1. du corps vitré.

**I**L y a dans l'œil deux parties ou corps transparens, le vitré & le cristalin. Le corps vitré est un composé de membranes & de fibres transparentes, qui contiennent une humeur à peu près semblable à l'humeur aqueuse.



Les membranes & les fibres de ce corps sont si délicates & si transparentes, qu'il est impossible de les distinguer de l'humeur qu'elles renferment : ainsi il est nécessaire de se servir de quelque artifice pour tâcher de découvrir à peu près leur disposition. Voici de quelle maniere j'y procede,

1<sup>o</sup>. Je prens un corps vitré séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort, je le pose sur un ais, où étant il prend une figure ronde & plate, & petit à petit laisse écouler une humeur assez semblable à l'humeur aqueuse. J'examine d'où peut venir cette humeur, & je m'aperçois qu'elle fuit de toute sa superficie, de sorte qu'en quelque endroit que je pose mon doigt, je l'en retire mouillé. Comme cet écoulement se fait très-lentement, ce corps demeure long-tems sans recevoir une diminution sensible : je pique ce corps en plusieurs endroits, & je remarque que du côté des ouvertures que j'ai faites, cette humeur s'écoule un peu plus abondamment, & que ce corps s'émince davantage dans les environs de ces ouvertures, pendant que les endroits non piquez se conservent aussi un peu plus dans leur épaisseur : j'augmente les piquures, & ce corps se vuide entierement, & un peu plus promptement que lorsqu'il n'est point piqué.

2<sup>o</sup>. Je prens un autre corps vitré séparé comme dessus, je le presse entre les doigts, & je sens quelque chose qui se rompt au-dedans ; & quand je le pique en quelques endroits & que je le presse doucement, j'en exprime abondamment l'humeur qui y est contenue.

3<sup>o</sup>. Je prens un troisième corps vitré séparé comme dit est, je le plonge dans de l'eau presque bouillante : je remarque d'abord qu'il est échauffé, qu'il se ramasse & s'arrondit, & qu'il devient



un peu plus solide; je fais ensuite bouillir l'eau, & j'observe qu'à mesure qu'elle bout, il diminue de sa grosseur, augmente en solidité, conserve sa rondeur & beaucoup de sa transparence; & si je continue l'ébullition, il diminue en sorte qu'il n'en reste pas plus gros qu'un petit pois.

De toutes ces expériences je tire ces conséquences. 1<sup>o</sup>. Que la membrane qui recouvre le corps vitré, est poreuse en toutes ses parties: ce qui fait que l'humeur en suinte de toutes parts quand on pose ce corps sur un ais, & qu'il diminue promptement quand on le fait bouillir dans de l'eau; parce que l'humeur qui se raréfie par la chaleur de l'eau, est obligée de sortir abondamment par les pores de sa membrane.

2<sup>o</sup>. Que le corps vitré, outre la membrane particulière qui l'enveloppe entièrement, a d'autres membranes ou fibres membraneuses qui le traversent en tout sens, & qui s'attachent à sa membrane extérieure, ou en font des productions: d'où vient que ce corps s'arrondit & devient plus dur, quand ses fibres échauffées par l'eau bouillante se racourcissent; & que quand je presse ce corps entre les doigts, je sens quelque chose au dedans qui se rompt.

3<sup>o</sup>. Que ces membranes ou fibres membraneuses doivent former quantité de petites cellules pour contenir cette humeur; parce que si elle n'étoit contenue qu'entre des interstices de fibres, elle s'écouleroit promptement, sitôt que la membrane qui recouvre ce corps est rompue en quelqu'une de ses parties.

4<sup>o</sup>. Enfin que ces cellules se communiquent réciproquement les unes aux autres par des trous ou canaux fort petits: d'où vient que quand on a percé ou rompu la membrane qui recouvre ce corps en quelques endroits, ces cellules se vu-



dent toutes successivement; & quand on le presse doucement, que l'humeur s'en écoule un peu plus abondamment.

Ces raisons sont, ce me semble, assez fortes, pour persuader que le corps vitré n'est point une humeur congelée ou épaissie, comme on le croit ordinairement; mais, comme je l'ai dit, un composé de membranes, de fibres, & d'une humeur fluide. Dans le Chapitre suivant je rapporterai encore quelques expériences pour prouver ce que j'avance.

Le corps vitré occupe tout cet espace qui se trouve entre le cercle ciliaire, le cristallin, & la rétine, c'est-à-dire les deux tiers ou environ du globe de l'œil: comme il est fort flexible, il s'accommode aisément à la figure du lieu qu'il occupe; ainsi sa partie postérieure est sphérique, & sa partie antérieure est enfoncée où est logé le cristallin.

Il est, comme je l'ai dit, recouvert entièrement d'une membrane: cette membrane à l'endroit du cercle ciliaire s'y trouve attachée & à la rétine, par le moyen des procès ou fibres ciliaires. En ce même endroit elle semble se diviser en deux membranes, dont l'une continue à environner la partie antérieure du corps vitré sur laquelle est enfoncé le cristallin, & l'autre passe par-dessus le cristallin, l'embrasse entièrement, & le tient fermement attaché au corps vitré: ce qui est fort aisé à reconnoître après qu'on a ôté ces deux corps transparens hors du globe de l'œil, sans les séparer l'un de l'autre.

Quelques Anatomistes donnent des arteres & des veines à cette membrane, ce que je n'ai pas de peine à croire, puisque je suis persuadé que toutes les parties membraneuses se nourrissent de sang; mais il faudroit des yeux de linx pour les



distinguer. Je ne dirai rien ici de l'origine de cette humeur qui est renfermée dans le corps vitré, me réservant d'en parler au Chapitre 14, & j'expliquerai l'usage de ce corps au Chap. 21.

---

## CHAPITRE XI.

### 6. Du cristallin.

**L'**Examen peu exact que nos Anciens ont fait du *cristallin*, est la cause qu'ils ont peu connu cette partie ; car n'examinant que son écorce, je veux dire sa transparence, sa mollesse, & sa viscosité lorsqu'ils le broyoient sous les doigts, ils ont conclu que ce n'étoit qu'une humeur épaisse & congelée de même que le corps vitré. J'ai déjà fait voir que le corps vitré n'étoit pas une humeur épaisse, mais une partie composée de membranes, de fibres, & d'une humeur fluide ; & présentement je vais faire connoître que le cristallin est un corps d'une nature toute particulière, & dont la structure est si réglée, qu'elle se rencontre toujours semblable non-seulement dans l'homme, mais aussi dans tous les animaux qui jouissent de la vûe.

Comme la mollesse & la transparence de ce corps sont trop grandes pour le pouvoir anatomiser dans l'état qu'il se trouve naturellement, je cherche des moyens pour lui ôter cette mollesse & cette transparence, & j'y réussis en ces deux manieres.

1<sup>o</sup>. Je fais chauffer de l'eau jusques à ce qu'elle soit prête à bouillir, je plonge dedans un cristallin séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort : sitôt qu'il y est, je vois que sa superficie commence à blanchir ; je fais bouil-



Ir l'eau quelques bouillons, & j'observe que la blancheur augmente de même que la solidité: je continue encore l'ébullition quelques momens, & je retire ensuite ce cristallin de l'eau; je m'aperçois que sa superficie est un peu inégale & raboteuse, & du reste je le trouve solide, blanc, sans aucune transparence, conservant la figure qu'il avoit avant l'ébullition, & en état d'être anatomisé comme je le dirai ci-après.

2<sup>o</sup>. J'ouvre l'œil d'un homme ou d'un animal, j'en tire le corps vitré & le cristallin que j'y laisse attaché sans offenser la membrane qui les joint, même le cercle ciliaire que j'ai soin de conserver entier le plus qu'il m'est possible; j'en sépare cependant la plus grande partie de l'uvée à cause de sa noirceur: je plonge le tout dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau-forte mêlées ensemble: peu de tems après, la membrane qui recouvre le corps vitré & embrasse le cristallin, devient un peu trouble, ensuite le cristallin blanchit & s'affermir toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'il soit entièrement pénétré par l'acide de l'eau-forte, alors il demeure dans une même consistance: je laisse ainsi le tout pendant vingt-quatre heures, je le retire ensuite hors de l'eau, & j'observe sans dissection:

1<sup>o</sup>. Que la membrane qui recouvre le cristallin, est une continuité de la membrane du corps vitré, comme je l'ai dit au Chapitre précédent.

2<sup>o</sup>. Que la face intérieure du cercle ciliaire est légèrement collée sur la membrane du corps vitré; & en détachant doucement ce cercle, je remarque assez distinctement que les cannelures qui sont entre ses fibres droites & paralleles répondent à celles qui sont sur la membrane du corps vitré, comme je l'ai ci devant dit; & je



vois aussi comme ces mêmes fibres se réfléchissent, & s'insèrent aussitôt à cette membrane à l'endroit où elle se divise pour embrasser le cristallin, c'est-à-dire vers les côtes de ce corps.

3°. Que le corps vitré est fort peu altéré, sa membrane étant seulement un peu trouble & blanche, comme je viens de le dire, aussi-bien que quelques fibres membraneuses qu'on remarque en dedans de ce corps, & qui semblent partir de différens endroits de sa membrane vers sa partie postérieure & un peu latérale, & s'unir ensemble vers sa partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin. Cette disposition de fibres forme ainsi une espèce de cône, dont la pointe répond au cristallin, & la base à la partie postérieure de ce corps vitré; elles l'empêchent par ce moyen de s'allonger comme il feroit, & de presser ou de pousser le cristallin trop en devant. Quand même on élève le cristallin, le soutenant par les côtes, & que le corps vitré y est encore attaché, il se forme une enfonçure vers le milieu de la base du cône, ce qui marque que ces fibres sont plus courtes en cet endroit. A l'égard des autres fibres membraneuses, on n'y peut observer aucune disposition particulière, parce qu'elles conservent trop leur transparence.

Je fends ensuite en quatre parties, avec la pointe de la lancette, la membrane qui couvre le cristallin, après quoi le cristallin s'échappe de lui même, sans que je puisse remarquer aucune attache, ou vaisseaux, ou fibres; ce qui me fait connoître qu'il n'est joint à aucune partie, étant seulement contenu dans le lieu qu'il occupe, par la membrane qui le recouvre.

J'examine anatomiquement ces deux cristallins préparés; je m'attache plutôt à celui qui est



préparé avec l'eau-forte, parce qu'il se développe plus aisément, que ses fibres sont plus souples, & que sa superficie n'est point altérée; aussi est-ce la meilleure maniere de le préparer. Je remarque d'abord que le cristallin n'est autre chose qu'un amas & assemblage de plusieurs *pellicules* ou *écailles*, comme on voudra les appeller, qui sont fort minces & polies, qui forment chacune leur sphere, & qui sont renfermées les unes dans les autres, de la même maniere que plusieurs boîtes d'une même figure, & de différentes grandeurs, ou comme les différentes lames ou pellicules qui composent un oignon. Toutes ces pellicules sont formées par quantité de fibres courtes & fort déliées, qui vont de derriere en devant ou de devant en derriere, comme on voudra l'entendre; & c'est cette conduite de fibres qui est la cause qu'on peut rompre le cristallin de devant en derriere, & plus difficilement de travers.

Je développe ainsi par pellicules tout le cristallin jusques à son centre, & j'observe en le développant que ces pellicules ont moins de solidité vers la superficie, & qu'elles s'endurcissent à mesure qu'elles approchent du centre, que leur couleur est d'un beau blanc, & que quand on les regarde avec un verre convexe, ce blanc paroît un peu bleuâtre; que le centre est fort dur, & qu'il conserve encore un peu de sa transparence. J'observe encore que les fibres qui forment ces pellicules, sont plus grosses vers les côtez du cristallin, & qu'elles diminuent en approchant en devant & se portant en derriere. Il semble même que celles des pellicules superficielles ne se joignent pas en devant & en derriere avec celles qui leur sont opposées.

Voilà donc ce que j'observe dans les cristallins préparés de la premiere ou seconde maniere.



Mais avant que de passer outre, je suis bien-aise de dire en faveur de ceux qui voudront préparer des cristallins de la seconde maniere, qu'on peut augmenter ou diminuer la quantité d'eau-forte qu'on mêle avec l'eau commune; il faut seulement observer que quand on en met trop, le cristallin est sujet à se fendre, même la membrane qui le recouvre se rompt, du reste il se prépare également; & quand on en met moins, il est plus long-tems à se préparer, mais toutes ses parties demeurent en leur entier. On peut aussi faire tremper les cristallins seuls, quand on ne veut examiner que cette partie: cependant il est meilleur de les laisser enveloppez de la membrane qui les tient attachez au corps vitré, parce que leur superficie se conserve plus égale: ce qui n'arrive pas de même quand on les fait bouillir; car qu'ils soient enveloppez ou non, leur superficie est toujours inégale, parce que la membrane qui les recouvre se rompt le plus souvent dans l'eau chaude: aussi cette préparation quoique plutôt faite ne vaut pas l'autre, tant par cette raison, que parce que le cristallin se dessèche davantage, ce qui fait que les fibres ne se dévelopent pas si bien. On remarquera aussi que le cristallin ne se dissout nullement, tel tems qu'on le laisse tremper; j'en ai laissé pendant trois mois entiers dans l'eau ci-dessus dite, sans que j'y aye observé aucune diminution.

Je veux bien encore ajouter ici une maniere de préparer l'œil, qui est une suite de celle de l'infusion, & par laquelle presque d'une seule fois on peut voir & anatomiser toutes les parties intérieures du globe. Pour cet effet, je sépare de l'orbite le globe de l'œil, je nettoie bien toute la superficie extérieure de la cornée de muscles, de graisse, & des autres parties inutiles pour cette



expérience, & je laisse seulement le nerf optique assez long. Je perce avec un stilet pointu ce nerf en son milieu selon sa longueur jusques dans le globe, je seringue par ce trou l'eau susdite, que je tiens plus forte en ne mettant sur une partie d'eau forte que deux parties d'eau commune, & cela à cause qu'elle s'affoiblit assez par le mélange de l'humeur aqueuse, & j'y en introduis tout autant que je puis; je lie après cela ce nerf pour empêcher aucune humeur de sortir, & je laisse ainsi cet œil pendant trois ou quatre jours sans y toucher, & alors il est en état d'être anatomisé.

Par cette préparation, la cornée transparente blanchit & devient fort trouble, le cristallin blanchit & durcit comme dans la préparation précédente, la membrane du corps vitré devient un peu trouble & blanche aussi bien que les fibres dont j'ai parlé, la rétine se caille en quelque manière & blanchit, & tous ces changemens de couleur donnent plus de facilité à distinguer les autres parties intérieures du globe.

Pour anatomiser un œil ainsi préparé, je coupe en rond la cornée transparente près de la cornée opaque; & l'ayant enlevée, j'observe le cristallin & la partie antérieure de l'uvée qui forme l'iris dans leur situation naturelle: je fens ensuite la cornée opaque depuis cette ouverture jusques auprès du nerf optique, laissant l'uvée entière, ensuite je la coupe en rond à une ligne de distance de l'attache du cercle ciliaire, & je remarque les nerfs, les artères & les veines qui passent au travers de la cornée, & qui se diffément dans l'uvée & au cercle ciliaire: je coupe aussi l'uvée en long & de travers, & j'apperçois la rétine qui est blanche, plus épaisse du côté de son origine, & diminuant insensiblement à mesure qu'elle



s'avance vers le cercle ciliaire ; j'observe encore qu'elle est d'une consistance comme de lait caillé, & que cette substance caillée que je crois être sa partie moëlleuse, se sépare aisément de certaines fibres un peu plus dures, qui avec plusieurs scions de vaisseaux qui se communiquent les uns aux autres, forment une espèce de lacis qui se porte jusques au cercle ciliaire : j'examine ensuite le cercle ciliaire & le corps vitré, & enfin j'anatomise le cristallin, & j'observe en ces parties toutes les choses ci-devant dites.

Après avoir examiné le cristallin préparé comme dessus, je l'examine encore sans aucune préparation, & dans l'état qu'il se trouve naturellement dans l'œil.

Je remarque 1<sup>o</sup>. qu'il est situé au milieu de la partie antérieure du corps vitré, vis-à-vis le trou de l'uvée : qu'il est retenu fermement en ce lieu par la membrane du corps vitré, qui comme je l'ai déjà dit, se divise en deux membranes, dont l'une continue à environner la partie antérieure du corps vitré, & l'autre passe par-dessus le cristallin, & l'embrasse de telle sorte qu'il ne peut changer de situation.

2<sup>o</sup> Que de toutes les parties de notre corps, c'est la seule que je connoisse qui n'a point de continuité avec aucune de ses parties voisines, n'étant attaché par aucuns ligamens ni membranes, & ne recevant aucuns vaisseaux, mais étant seulement contenu & affermi dans le lieu qu'il occupe par la membrane du corps vitré, comme je le viens de dire, sans y être nullement adhérent ; ce qui se connoît quand on fend cette membrane ; car le cristallin s'en échape sans aucune violence, & sans qu'on y puisse remarquer aucunes attaches.

3<sup>o</sup>. Que sa figure dans l'homme & dans plusieurs



animaux, est ronde & déprimée, approchant en quelque façon de celle d'une lentille : ainsi il a deux faces, dont l'antérieure qui est la plus petite, est plus déprimée ; & la postérieure qui a plus d'étendue, est plus éminente, & un peu allongée en manière d'un cône ; c'est cette face qui est enfoncée dans le corps vitré. Il ne faut pas s'imaginer que ces deux faces forment chacune une portion tout-à-fait régulière de cercle, comme quelques-uns l'ont crû : car si on coupe un cristallin en deux parties égales (ce qui est fort aisé, se servant d'un cristallin préparé avec l'eau ci-dessus dite) qu'on en applique une moitié sur un carton, & qu'on en trace la figure avec un stilet pointu qu'on tourne tout à l'entour, on aura le profil naturel du cristallin, & on en reconnoîtra la différence.

4°. Qu'il est d'une substance très-pure & très-transparente, imitant en cela le cristal, d'où lui vient son nom : que cette substance, quoique molle, a assez de consistance pour se contenir aisément en ses propres bornes, & qu'apparemment elle est disposée par pellicules formées par des fibres courbes, puisqu'elle se rencontre ainsi lorsqu'elle est endurcie par l'ébullition ou par les acides ; qu'elle est différente en son centre & en sa superficie, quoiqu'également diaphane, étant plus tendre & molle en sa superficie, & plus solide en son centre, comme on peut le reconnoître dans un cristallin nouvellement tiré d'un œil, dont on sépare aisément la superficie, qui paroît comme une gomme ou colle fondue & fort épaisse, dont la quantité ramassée ensemble fait à peu près un tiers de tout le cristallin.

Je remarque enfin que quoique le cristallin soit d'une substance molle, très-pure & très-transparente, qu'il s'endurcisse par la chaleur de l'eau



& par les acides; il a encore cela de particulier, que les particules qui le composent sont si pressées les unes contre les autres, qu'il est un des corps les plus pesans qui se rencontrent dans l'homme & dans les autres animaux, à proportion de son volume; comme on le connoît lorsqu'on le plonge dans un verre plein d'eau, au fond duquel il se précipite aussi promptement que feroit une pierre. J'en ai même plongé dans l'esprit de vitriol & dans l'eau-forte, qui sont les liqueurs les plus pesantes que je connoisse, & il s'y est précipité également.

Je dirai à l'occasion de la pesanteur du cristallin, que le corps vitré n'est pas à beaucoup près si pesant; car si on le plonge dans de l'eau, il y flotte à peu près comme fait la cire: ce qui fait connoître que son volume pèse aussi à peu près comme un semblable volume d'eau.

Que le cristallin se nourrisse, je crois que personne n'en doute; mais de sçavoir d'où il peut tirer sa nourriture, puisqu'il n'est adhérent à aucune partie, c'est une question que nos Auteurs n'ont guères éclaircie. J'en donnerai mes conjectures ci-après au Chapitre quatorzième, & j'expliquerai l'usage de cette partie au Chapitre vingt-unième.

## CHAPITRE XII.

### *De l'humeur aqueuse.*

**C**E que j'ai dit dans les deux Chapitres précédens du corps vitré & du cristallin, suffit, ce me semble, pour prouver que ce ne sont point des humeurs congelées & plus ou moins épaissies, comme on se l'est persuadé: car si par hu-



meur on entend une substance liquide qui s'engendre selon nature dans le corps de l'animal, de l'aliment digéré, & qui sert pour la nourriture du corps ou pour d'autres usages; il est constant qu'on ne peut mettre le cristallin ni le corps vitré au nombre des humeurs, puisqu'ils n'ont point la fluidité requise aux humeurs, & qu'au contraire ils se contiennent aisément dans leurs limites, ayant chacun leur propre structure, comme je l'ai suffisamment prouvé ci-dessus: ainsi on ne doit reconnoître dans l'œil qu'une seule humeur, qui à cause de sa pureté, de sa transparence & de sa consistance, se nomme *l'humeur aqueuse*.

Il ne faut pas cependant se persuader que cette humeur ressemble entièrement à de l'eau; elle a une viscosité que l'eau n'a pas; & j'ai toujours reconnu cette viscosité dans l'opération de l'abaissement des cataractes, où il sort de cette humeur plus ou moins par le trou qu'on a fait avec l'éguille. J'ai même percé de propos délibéré des yeux d'animaux vivans, pour m'en éclaircir davantage, chez lesquels j'ai trouvé que cette humeur étoit pareillement visqueuse. Il est vrai qu'elle l'est plus ou moins, selon que ces animaux se portent plus ou moins bien; & cette différence se remarque même chez les hommes, comme je l'ai souvent expérimenté. Ajoutez que si on recueille une quantité suffisante d'humeur aqueuse, qu'on la fasse évaporer à feu doux, il restera une gelée qui fera assez connoître la nature de cette humeur.

L'humeur aqueuse remplit tout cet espace qui se rencontre entre la cornée transparente, le cristallin, & les côtes antérieurs du corps vitré: ainsi la partie de l'uvée qui forme l'iris, baigne dans cette humeur. Elle ne peut passer au fond de l'œil, parce que le corps vitré l'occupe entie-



rement : d'où vient que dans les oiseaux chez lesquels le corps vitré est un peu plus petit, à proportion du globe de l'œil, que dans l'homme & dans les autres animaux, l'humeur aqueuse se rencontre aussi-bien au fond de l'œil comme à la partie antérieure, quoiqu'en moindre quantité, parce qu'elle doit chez eux remplir l'espace que le corps vitré ne peut entièrement occuper.

Lorsque cette humeur s'écoule par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle se diminue par quelque violente maladie, ou par une extrême vieillesse, le globe de l'œil s'affaïsse, l'iris se ride, & les malades ont plus de peine à discerner les objets. Fort souvent elle se r'engendre assez promptement lorsqu'elle s'est écoulée, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois, & j'en rapporterai même quelques exemples dans la suite, ou qu'elle s'est diminuée par maladie, lorsque les malades viennent en convalescence, & alors la vûe se rétablit; mais quand elle s'est diminuée par une extrême vieillesse, il est rare qu'elle se r'engendre. Nos Auteurs en citent cependant quelques exemples.

De dire précisément d'où cette humeur vient, il me seroit assez difficile, puisque les parties qui la fournissent, ou plutôt qui la filtrent de la masse du sang, sont d'une délicatesse si grande, qu'il est impossible d'en connoître parfaitement la structure. Je n'en ai que des conjectures, qui sont d'autant plus probables, qu'elles s'accordent à la disposition commune de l'œil, & à la regle générale des filtrations; je les expliquerai ci-après au Chapitre 14, & je parlerai de l'usage de cette humeur au Chapitre 21.





## CHAPITRE XIII.

*Du cercle ciliaire.*

EN décrivant l'uvée, la rétine, & les deux corps transparens, je me suis vu engagé de parler du *cercle ciliaire*, parce que toutes ces parties s'y attachent; enforte que ce cercle semble être un lien commun pour les retenir dans la situation qu'elles doivent garder. Mais comme je n'en ai pas fait une description suivie, ne la pouvant faire entierement avant que d'avoir décrit ces mêmes parties; j'ai jugé à propos, pour donner une idée moins confuse de cette partie, & pour mieux faire comprendre son usage, d'en faire de nouveau une histoire abrégée & suivie, auparavant que d'établir mes conjectures touchant la nourriture des deux corps transparens, & l'entretien de l'humeur aqueuse.

Le *cercle ciliaire* est une maniere de petite couronne qui entoure l'uvée avant qu'elle forme l'iris, & qui semble faire partie de l'uvée même, qui est cependant d'une substance différente, & qui colle & attache cette membrane sur le bord de la partie intérieure de la cornée opaque avant qu'elle devienne transparente.

On distingue ce cercle par le dehors de cette membrane, lorsqu'on la sépare de la cornée, & après même qu'elle en est séparée; car il est blanchâtre dans l'homme & dans quelques animaux: on le distingue aussi à l'occasion de cette membrane, où on voit ses attaches avec la rétine & avec la membrane du corps vitré.

Desorte que la substance qui forme ce cercle, pénètre l'uvée, je veux dire qu'elle passe entre les



interstices des fibres de l'uvée qui se continuent à l'iris, qui sont entierement remplis de cette substance; ou si on veut l'entendre autrement, que ces fibres de l'uvée passent au-travers de la substance de ce cercle. C'est de-là que quelques Anatomistes ont crû que l'uvée finissoit à ce cercle, & que l'iris n'étoit jointe à l'uvée que par son moyen, faisant ainsi deux membranes distinctes de l'uvée: mais dans la description que j'ai ci-devant faite de l'uvée, j'ai tout compris sous une seule membrane, tant pour ne point multiplier les membranes, que parce que j'estime que les fibres moyennes de l'iris sont une continuité des fibres membraneuses de l'uvée.

J'ai dit, en parlant de l'iris, que ces fibres motrices intérieures prenoient leur naissance de la circonférence de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire, & que ses fibres motrices extérieures avoient leur attache commune à la circonférence de la partie antérieure & externe de ce cercle: & en parlant des fibres de l'uvée, qu'il y en avoit qui se glissoient en lignes droites & paralleles par le travers de la superficie intérieure du même cercle ciliaire, & qu'étant parvenues vers sa partie antérieure, elles se réfléchissoient & s'inséroient aussitôt à la membrane du corps vitré. Je ne décrirai pas plus au long ces particules, puisqu'elles le sont déjà au Chapitre huitième où on aura recours; je dirai seulement que ce sont ces dernières fibres qu'on doit appeller *fibres* ou *procès ciliaires* à cause de leur disposition, & non point ces lignes noires couchées sur le corps vitré, comme je l'ai déjà dit.

Ce sont ces fibres ou procès ciliaires qui s'attachant autour de la membrane du corps vitré, à l'endroit où elles se divisent pour recouvrir le cristallin, serablent retenir ce même cristallin dans la situation qu'il garde.



C'est autour de la partie intérieure de ce cercle que se termine la rétine, comme je l'ai dit ci-devant en parlant de cette membrane.

Ce cercle reçoit un grand nombre de nerfs, d'arteres & de veines, dont j'ai suffisamment parlé au Chapitre 8.

Si on considère la structure particulière de ce cercle, & l'union qu'il a avec toutes les parties ci-devant dites, on jugera d'abord que son usage est d'attacher l'uvée à la cornée, de donner naissance ou de servir d'appui aux fibres motrices de l'iris, de servir à l'insertion de la rétine, & enfin de tenir comme suspendu le cristallin vis-à-vis de la pupille: mais si on considère sa substance qui est blanchâtre & glanduleuse, & nullement de la nature des ligamens, le nombre des nerfs, des arteres & des veines qui se jettent en cette partie, & que l'on fasse attention sur la disposition des fibres ou procès ciliaires, on conclura sans doute qu'il doit avoir quelque autre usage, comme je le vais dire en expliquant la manière dont je pense que les deux corps transparens se nourrissent, & que l'humeur aqueuse est entretenue.

---

#### CHAPITRE XIV.

*Conjectures touchant la nourriture des deux corps transparens, & de l'entretien de l'humeur aqueuse.*

**L**A transparence du corps vitré & du cristallin, qui est si grande & si pure qu'elle imite en cela celle du verre & du cristal, seroit sans doute altérée, si le sang se portoit dans ces deux corps dans le même état qu'il se rencontre dans les arteres; & les hommes & les animaux qui jouissent de la vue, verroient tous les objets teints de cette



couleur rouge qui se rencontre dans la masse de leur sang. Il est donc nécessaire que le sang se dépure avant que d'arriver en ces parties, c'est-à-dire qu'il se dépouille des parties inutiles à la nourriture de ces deux corps; & que ce qui se fait pour l'ordinaire dans les autres parties qui reçoivent leur nourriture immédiatement des artères, se fasse pour celles-ci dans des parties étrangères.

Il n'est pas nécessaire que je prouve ici, qu'il y a dans la masse du sang autant de particules différentes de notre corps; que dans presque toutes les parties il s'y rencontre une certaine disposition de pores propres à laisser écouler les seules particules capables de nourrir chaque partie: que ces particules sont ordinairement dans une quantité plus grande qu'il n'en est besoin pour la nourriture ou l'entretien des parties qui les reçoivent: que ces particules sont disposées à s'unir aux parties pour lesquelles elles sont destinées, par le ferment naturel qui se rencontre dans chaque partie, qui n'en admet qu'autant qui lui en est nécessaire pour sa nourriture, pendant que le surplus se décharge dans les veines qui sont ouvertes pour le recevoir: & que ce ferment n'est autre chose que le résidu de ces particules prêt à être uni à ces mêmes parties, qui se perpétue continuellement. On demeure assez d'accord de toutes ces choses dans le tems que j'écris; & d'ailleurs cela me conduiroit trop loin, & me feroit sortir des bornes qu'un Anatomiste doit se proposer: je me contenterai donc de les supposer pour faire connoître l'opinion dans laquelle je suis, & d'en faire l'application au sujet que je traite.

Je dirai donc que de tout ce grand nombre de vaisseaux qui traversent la cornée, très-peu passent au-delà de l'uvée, qu'on n'en remarque  
quel



quelques petits rameaux qui rampent sur la rétine, & qu'on n'en voit point qui se portent au cristallin ni au corps vitré. Il est cependant probable qu'il s'en porte à la membrane qui recouvre ces deux corps, puisqu'on sçait par expérience que les membranes se nourrissent du sang qui se porte chez elles immédiatement par les arteres, & que si on ne les voit pas, c'est qu'elles sont si petites qu'elles fuyent les sens. La preuve de ceci se reconnoît dans le blanc de l'œil, où on ne remarque que quelques vaisseaux, & dans la cornée transparente où on n'en remarque aucuns, quand ces membranes sont dans leur état naturel: cependant dans les inflammations de ces parties, on les voit manifestement rougir, & on y remarque en même tems un nombre infini de petits vaisseaux. Et quoique j'estime que la membrane qui recouvre les deux corps transparens, reçoive des vaisseaux pour la nourrir, on ne doit pas inférer que ces vaisseaux soient capables d'entretenir l'humeur qui se rencontre dans le corps vitré, & de nourrir le cristallin; ils feroient trop petits pour entretenir de si grandes parties à proportion de cette membrane; puisque quand elle feroit toute ramassée ensemble, elle ne feroit pas la milliême partie de ces deux corps.

Ainsi puisque le grand nombre des vaisseaux qui traversent la cornée, se termine dans l'uvée ou au cercle ciliaire, il est probable que ce n'est pas seulement pour nourrir ces parties; elles n'ont pas besoin d'une si grande quantité de sang; l'uvée est trop mince, & le cercle ciliaire a trop peu d'étendue pour en tant consommer. Il faut donc que ce sang reçoive dans ces parties quelque préparation, pour delà être transmis dans les corps transparens. Voici comment je conçois la chose.

Je considère l'uvée comme un grand filtre,



dont les petites fibres qui s'étendent depuis le fond de cette membrane jusques au cercle ciliaire, & qui sont différentes de ses fibres membraneuses, sont autant de canaux particuliers: de sorte que le sang artériel se portant en cette membrane, s'y dépouille de certaines particules inutiles pour la nourriture des corps transparens, qui rentrent suivant la loi de la circulation dans les veines, pendant que les autres particules pures, transparentes, & propres pour la nourriture de ces corps, se filtrent au-travers des pores disposez à les laisser écouler, entrent dans ces canaux particuliers, & se portent jusques au cercle ciliaire.

Je considere le cercle ciliaire comme un autre filtre, qui étant de la nature des glandes, & recevant un grand nombre de nerfs & d'arteres, filtre abondamment une autre ou une semblable liqueur aussi lymphatique, qui entrant dans les canaux dont je viens de parler, qui selon toute apparence sont ouverts du côté de ce cercle, puisqu'ils y sont intimement unis, se mêle avec cette autre humeur nourriciere qui vient de l'uvée; & ces deux humeurs unies n'en composant plus qu'une, continuent leur route par les fibres ciliaires, qui sont les suites de ces canaux de l'uvée, & se distribuent aux deux corps transparens.

La maniere dont ces deux corps reçoivent leur nourriture, est différente. Le corps vitré la reçoit immédiatement des fibres ciliaires, qui s'ouvrent sitôt qu'elles ont pénétré sa membrane, & la répandent régulièrement dans toutes ses cellules: ainsi ce corps se nourrit ou s'entretient de même que les autres parties continues de notre corps.

Il n'en est pas de même du cristallin, qui étant



féparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse, comme je l'ai dit en parlant de l'anatomie de cette partie, ne la reçoit que par *imbibition* : car le suc nourricier ne peut être qu'épanché par les fibres ciliaires entre cette membrane & le cristallin; de sorte qu'à mesure que cette humeur s'épanche, le cristallin en est incontinent imbibé de même qu'un corps poreux qu'on feroit infuser dans une liqueur, & ainsi il se nourrit & s'entretient d'une manière différente des autres parties de notre corps.

Que des fibres ciliaires les unes s'ouvrent dans le corps vitré, & les autres dans cette bourse qui contient le cristallin, on le peut vrai-semblablement conjecturer, puisque ces fibres s'inserent justement au lieu où la membrane du corps vitré se divise pour recouvrir le cristallin. Il est vrai qu'on ne peut justifier ce fait par dissection, parce que ces fibres sont d'une délicatesse trop grande pour souffrir le scalpel.

Mais ce n'est pas assez d'avoir fait connoître les parties qui filtrent le suc qui doit nourrir les deux corps transparens, & les canaux qui le conduisent chez eux; ce suc n'y peut demeurer longtemps, comme dans un magasin, sans s'y altérer; il faut, comme les autres humeurs, qu'il se renouvelle, c'est-à-dire qu'il rentre dans la masse du sang, suivant la loi de la circulation, à mesure qu'il s'en filtre de nouveau. Il est donc nécessaire que j'explique comment je conçois que cela se fait.

J'ai prouvé ci-dessus en parlant du corps vitré, que la membrane qui recouvre ce corps est poreuse en toutes ses parties, c'est-à-dire qu'elle est percée de quantité de petits trous : il y a apparence que la partie qui recouvre le cristallin est percée de même. J'ai fait voir aussi que toutes



Les cellules qui sont dans le corps vitré se communiquent les unes aux autres. Ceci posé, je dis que le suc nourricier étant continuellement poussé dans le corps vitré & autour du cristallin par le mouvement du sang, les parties surabondantes de ce suc, ou inutiles à la nourriture de ces deux corps, sont obligées de sortir par les pores de la membrane qui les recouvre, & de s'épancher entre le corps vitré & l'uvée, au-travers même de la rétine qui leur donne librement passage à cause de sa texture rare, & entre le cristallin & la cornée transparente, par les conduits dont je vais parler, pour remplir tout l'espace qui se rencontre en la partie antérieure de l'œil, & tenir le globe de l'œil dans une juste étendue.

C'est cette humeur épanchée au-dedans de l'œil, qu'on nomme *humeur aqueuse*. Voilà donc son origine expliquée, sans avoir recours à ces prétendus conduits ou canaux aqueux que quelques Anatomistes modernes ont publié; voilà comme elle est entretenue; voilà la raison pour laquelle elle ressemble si fort à l'humeur qui est renfermée dans le corps vitré, & pourquoi elle se rengendre si promptement quand elle s'est écoulée par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle s'est diminuée par quelque violente maladie.

J'ai dit ci-dessus au Chapitre huitième, en parlant des fibres de l'uvée, qu'entre ces fibres droites & paralleles qui se glissent par le travers de la superficie intérieure du cercle ciliaire, il y avoit des petites cannelures, qui répondant à des semblables qui sont sur la membrane du corps vitré à l'endroit où ce cercle se colle sur cette membrane, formoient des especes de petits conduits toujours remplis d'une teinture noire. C'est par ces conduits que cette humeur qui s'écoule



par la partie postérieure du corps vitré, se communique à la partie antérieure de l'œil; & il ne faut pas croire que cette teinture noire\* dont ils sont remplis puisse s'y opposer, puisqu'au contraire cette humeur y coule aussi librement qu'au travers d'un sable délié.

Cette humeur épanchée dans le globe de l'œil étant continuellement augmentée par de nouvelle, ne pourroit y demeurer long-tems sans étendre extraordinairement ce globe: elle est donc contrainte de rentrer dans les veines à mesure qu'il en arrive de nouvelle, pour se mêler de nouveau avec le sang, & suivre son mouvement.

Ceux qui sçavent de quelle maniere les veines répandues dans le foye, la rate, & la verge, sont ouvertes de toutes parts de pores ronds ou oblongs, n'auront pas de peine à concevoir que la même disposition doit se rencontrer dans toutes les veines des autres parties, puisque la circulation s'y doit faire également comme dans le foye, la rate, & la verge: ainsi ils concevront que les petites veines répandues dans l'uvée étant ouvertes de semblables pores, l'humeur épanchée dans le globe de l'œil & pressée d'en sortir, trouvant ces voyes ouvertes, s'y glisse aisément, & rentre dans les veines pour suivre le mouvement circulaire du sang; cette teinture noire dont l'uvée est enduite ne s'opposant pas plus à ce passage que celle qui se trouve dans les conduits ci-dessus dits, étant d'une même nature.

Ce sont-là mes conjectures touchant la nour-

\* Sitôt qu'on peut distinguer les yeux dans un fœtus, on aperçoit au-travers de leurs membranes cette teinture noire: ce qui peut faire conjecturer que cette teinture n'est point un excrément, ni simplement une humeur; puisqu'elle se rencontre au moment que les autres parties de l'œil se forment encore.



riture des deux corps transparens, l'origine & l'entretien de l'humeur aqueuse, & la maniere dont cette humeur alimentaire circule dans le globe de l'œil. Si elles ne plaisent pas à tout le monde, j'en suis tout consolé. Je ne m'érige pas en maître absolu: je me contente d'exposer mes sentimens; & je demande seulement que dans les choses qu'on ne peut voir ni montrer, il me soit permis de proposer des conjectures vraisemblables: celles-ci me paroissent telles, étant fondées sur la structure particulière de l'œil, & sur la regle générale des filtrations; je m'en servirai donc pour expliquer dans la suite de ce Traité quelques maladies des deux corps transparens.

---

## CHAPITRE XV.

### *De la vûe.*

**P**Our sçavoir où & comment les objets extérieurs agissent dans l'œil pour y exciter le sentiment de la vûe, ce n'est pas assez d'avoir une connoissance parfaite de la structure de cet organe, il faut encore être instruit de quelques expériences, sans lesquelles il seroit impossible de connoître comment ce sentiment se fait.

On ferme la porte & toutes les fenêtr d'une chambre, enforte qu'il n'y entre aucune lumiere que par un grand trou de tarriere qu'on fait à la porte ou à un des volets, qui répond sur une place bien éclairée; on applique & attache sur ce trou un carton percé d'un trou à laisser passer un gros pois. On présente vis-à-vis ce trou une feuille de papier ou un linge blanc, que l'on approche ou recule jusques à ce qu'on voye sur ce papier



une peinture plate & renversée des objets de dehors.

Si on met entre ce trou & ce papier, à une distance convenable, un verre convexe, on rendra cette peinture un peu plus petite & moins confuse; & si même on met ce verre en dehors au-devant de ce trou, on la rendra aussi moins confuse.

Si on fait promener quelque personne dans la place vis-à-vis de ce trou, enforte qu'elle s'éloigne ou s'approche de la porte ou de la fenêtre, on verra la peinture de cette personne devenir plus petite & plus confuse quand elle s'éloignera, & plus grande & moins confuse quand elle s'approchera.

Pour concevoir cette expérience, il faut admettre pour principe, que les rayons de lumière qui rejaillissent de chaque petite partie des objets de dehors, décrivent de toutes parts & à la ronde une infinité, pour parler plus correctement, une multitude incompréhensible, ou bien un nombre qui ne se peut déterminer, de lignes droites, dont chaque petite partie des objets sont autant de centres; de sorte que tous les rayons qui viennent des différentes parties des objets, se croisent les uns & les autres en une infinité de lieux & une infinité de distances, sans pour cela s'embarasser ni les uns ni les autres, & sans cesser de continuer leur chemin en ligne droite.

Il résulte de-là, qu'il n'entre dans cette chambre, que les seuls rayons réfléchis des objets extérieurs qui se croisent aux environs du trou, pour se peindre sur le papier. Et comme les rayons qui partent des parties supérieures des objets, se croisent avec ceux qui partent des parties inférieures, ceux des parties droites avec ceux des parties gauches, & ainsi de tous les autres, &



qu'ils continuent leur chemin en ligne droite, la peinture en doit être renversée, c'est-à-dire que les parties supérieures des objets doivent paroître en bas, celles des parties basses en haut, celles des parties droites à gauche; & ainsi de toutes les autres.

Mais comme cette peinture est rendue plus petite & moins confuse, quand on met un verre convexe entre le trou & le papier; il s'ensuit que les rayons de lumière qui se croisent & passent par ce trou, ne continuent plus leur route en ligne droite, & qu'ils sont rompus par ce verre, & déterminent à s'approcher plus près de la ligne perpendiculaire.

En effet, on sçait par expérience que les rayons de lumière qui passent d'un milieu transparent, dans un autre dans lequel ils continuent de se mouvoir, qui est ou plus liquide ou plus solide, & sur la surface duquel ils tombent avec quelque obliquité, s'éloignent ou s'approchent de la ligne perpendiculaire.

C'est ce détour qu'on nomme *réfraction*. Comme au contraire la *réflexion* se fait, quand les rayons de lumière tombant sur la surface de quelque corps opaque, massif & poli, qu'ils ne peuvent pénétrer, sont obligés de retourner vers le terme d'où ils sont partis, quand ils tombent perpendiculairement; ou de se détourner par une ligne semblable à celle de leur incidence, quand ils tombent obliquement. De-là vient que l'angle de réflexion est égal à celui d'incidence.





## CHAPITRE XVI.

*Suite du précédent, contenant des expériences pour prouver la réflexion & la réfraction de la lumière.*

ON s'assurera de la vérité que j'ai avancée à la fin du Chapitre précédent, par ces expériences, dont une partie est tirée de l'Optique.

Quand le soleil envoie ses rayons sur la porte de la chambre ci-dessus, enforte qu'il en puisse passer un rayon par le trou du carton, on reçoit en dedans de la chambre ce rayon sur la surface d'un miroir, ou d'un autre corps opaque, massif & poli, posé horizontalement, pendant qu'on fait de la fumée dans les environs, ou que l'on y tamise quelque poussière légère; & l'on a le plaisir de voir ce rayon, rendu matériel, tomber sur ce corps & s'en réfléchir, & d'en pouvoir même mesurer les angles que l'on trouvera égaux entre eux.

En voici une autre aussi aisée à exécuter, pour montrer de quelle manière les rayons de lumière se brisent en passant dans des milieux de différente nature.

On attache au fond d'un bassin ou d'un autre vase, des marques arbitraires, comme des globules de cire, que l'on dispose à certaines distances en ligne droite, selon le diamètre du vase: & dans la chambre susdite, on pose horizontalement ce vase au-dessous du rayon du soleil qui passe par le trou du carton, de telle sorte que la ligne des marques soit du côté du soleil, & que le rayon tombe sur la première marque. On verse ensuite dans ce vase telle quantité d'eau qu'on veut, après quoi on voit que le rayon qui



tomboit sur la premiere marque, s'est racourci, & a avancé vers le centre du fond du vase de deux ou trois marques, & plus même, suivant qu'on a mis plus ou moins d'eau; je veux dire qu'il s'est approché de la ligne perpendiculaire que l'on feroit tomber au point de son entrée dans l'eau.

Si on trouble un peu cette eau en sorte qu'elle ne perde point sa transparence, en y versant quelques gouttes de lait, ou y jettant quelques grains de sel de saturne, ou de telle autre maniere qu'on voudra, & que l'on fasse de la fumée aux environs, on verra trois rayons bien exprimez; celui d'incidence, celui de réflexion qui se fait sur la superficie de l'eau, & celui de réfraction, & comme ce dernier rayon se continue en ligne droite depuis qu'il s'est brisé à son entrée dans l'eau.

Et si au milieu du fond de ce bassin, au lieu de marques on met horizontalement un morceau de glace de miroir bien étamée, ou quelque table de metal bien poli, qu'on emplisse ce bassin d'eau, qu'on le mette comme dessus au-dessous de ce rayon, en sorte qu'il frappe au milieu de cette glace ou de cette table, troublant tant-soit-peu cette eau, & faisant de la fumée, on verra cinq rayons très-bien distinguez, celui d'incidence, celui de réflexion, & celui de réfraction, comme dans l'expérience susdite; & outre ce, celui de réflexion qui se fait sur le miroir ou sur la table, d'angle égal au rayon de réfraction que l'on doit considérer ici comme d'incidence; & enfin celui de réfraction qui se fait dans l'air à la sortie de l'eau, & qui s'éloigne de la perpendiculaire, de telle sorte qu'il se trouve parallèle à celui de la premiere réflexion.

Enfin, si on fait un petit coffre large d'un pouce & demi ou deux pouces, long de sept ou huit



pouces, & haut de deux pouces & demi, dont le fond & les deux côtez soient des lames de verre ou de cristal bien égales & unies, & les bouts & soutiens de bois ou d'autre matiere, ayant soin de bien mastiquer les jointures avec de la cire ou autrement; on fera avec cet instrument les trois expériences susdites, y procedant comme je l'ai dit, & on aura la facilité de voir & de pouvoir mesurer par le côté tous les angles des rayons avec un quart de cercle gradué: & outre ce, on verra au-dessous du fond de ce coffret le rayon de la seconde réfraction qui se fait en passant de l'eau dans l'air, & qui s'éloigne de la perpendiculaire; en sorte que s'il étoit prolongé vers le haut, il se trouveroit parallele à celui d'incidence. On remarquera en passant, que la réfraction qui se fait dans la lame du fond du coffret étant très peu considérable, à cause du peu d'épaisseur de cette lame, l'erreur qui se peut rencontrer dans cette expérience est de peu de conséquence.

On s'assurera aussi de la réfraction qui se fait dans le verre & dans le cristal, si on pose horizontalement sur une table située sous le rayon susdit, un carton, ou une feuille de papier sur laquelle on aura tracé une ligne droite divisée à discrétion par degrez; & ayant mis à deux ou trois pouces de distance aux deux côtez de cette ligne deux liteaux de bois d'égale épaisseur, on observera sur quel degré ce rayon tombe; puis mettant sur ces liteaux une table de verre ou de cristal, unie & d'égale épaisseur, on verra ce rayon racourci, tomber un degré ou deux, suivant l'épaisseur de cette table, plus près de la perpendiculaire.

Si on fait les expériences susdites à différentes heures du matin ou de l'après-midi, on remar-



quera que lorsque le soleil est moins élevé sur l'horison, les réfractions des rayons sont plus grandes que lorsqu'il est plus élevé : & parce que lorsque le soleil est moins élevé, il envoie ses rayons plus obliquement sur la superficie de l'eau, & moins obliquement lorsqu'il est plus élevé ; on doit conclure, que plus les rayons de lumière frappent obliquement la superficie des corps transparens, & plus ils se brisent & s'approchent de la perpendiculaire de leur entrée ; & que moins ils la frappent obliquement, & moins aussi ils se brisent.

On le sçait, & les expériences susdites le confirment, que les rayons qui frappent la superficie des corps transparens, ne les pénètrent pas tous ; il n'y a que ceux qui donnent dans les pores de ces corps, qui les pénètrent ; pour tous les autres qui frappent leurs parties solides, ils se réfléchissent comme on l'a vû, & cela d'autant plus que ces rayons y tombent plus obliquement ; parce que dans cette disposition ils rencontrent plus de ces parties solides : car il seroit difficile que les pores de l'air, par exemple, correspondissent justes aux pores de l'eau qui est d'une nature différente.

Mais pourquoi ces rayons en passant d'un milieu transparent dans un autre milieu aussi transparent, mais de différente nature, se brisent-ils ? Pour en trouver la raison, il faut considérer que comme chaque chose persiste de soi-même autant qu'elle peut dans sa façon d'être ; quand un corps a commencé à se mouvoir en ligne droite, il doit continuer à se mouvoir suivant cette ligne droite ; & quand il s'en détourne, il doit rencontrer quelque obstacle du côté d'où il s'éloigne : ainsi quand un rayon de lumière passe d'un milieu dans un autre de différente nature & dans lequel il peut continuer son mouvement, il doit se dé-



tourner du lieu où la résistance est plus grande.

Et comme les rayons de lumière qui passent dans l'air ont plus d'occasion de perdre de leur mouvement, en le communiquant aux parties de l'air qui les pressent en se déplaçant continuellement : qu'ils en perdent moins dans l'eau, qui en quelque manière a plus de dureté que l'air, & dont par conséquent les pores sont moins traversés par le déplacement de ses parties : & qu'ils n'en perdent que très-peu dans le verre & dans le cristal, dont les pores sont déjà tous disposés pour leur passage, & dont les parties résistent entièrement à leur déplacement ; il s'en suit que la lumière doit passer plus aisément dans l'eau que dans l'air, & plus aisément dans le verre & dans le cristal que dans l'eau.

De-là vient que lorsque les rayons de lumière passent obliquement de l'air dans l'eau, ils trouvent plus de résistance du côté de l'angle obtus de leur entrée, que du côté de l'angle aigu, ce qui les oblige à se détourner vers le côté opposé à la plus grande résistance, & ainsi s'approcher de la perpendiculaire de leur entrée dans l'eau où ils se meuvent plus aisément : & de même quand ils passent obliquement de l'eau dans l'air, comme la résistance dans l'air est toujours plus grande du côté de l'angle obtus, ils sont obligés à se détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie de l'eau : mais quand ils tombent perpendiculairement de l'air dans l'eau, ou de l'eau dans l'air, ils ne doivent point se détourner, parce que la résistance est égale de toutes parts ; & de même en passant dans le verre & dans le cristal.



## CHAPITRE XVII.

*Suite des deux précédens, contenant des expériences pour prouver de quelle maniere la réfraction se fait dans les verres convexes & concaves.*

Quand on s'est assuré par les expériences susdites, de quelle maniere les rayons de lumière se réfléchissent à la rencontre des corps massifs & polis, de quelle maniere ils se brisent en passant dans des milieux de différente nature; il est aisé de prévoir ce qui doit arriver quand ces milieux ont différentes figures, & d'expliquer tous les effets qui en résultent. Je ne m'arrêterai point à examiner toutes les expériences que l'on peut faire avec des verres différemment figurez; je me contenterai seulement de faire voir ce qui arrive à l'occasion des corps transparens terminez par des lignes sphériques, cela seul m'étant nécessaire pour expliquer l'usage des deux corps transparens & de l'humeur aqueuse.

Si on tire une ligne droite sur un carton, qu'on fasse un trou au milieu de cette ligne, & deux autres à ses deux extrêmités, en sorte qu'ils soient également distans de celui du milieu, & qu'ils n'excedent point le diametre du disque du verre dont on voudra se servir; qu'on applique ce carton au trou de la chambre susdite quand le soleil y donne, & qu'on fasse de la fumée aux environs, on remarquera d'abord trois rayons sortir par ces trois trous. Ensuite si on reçoit ces trois rayons sur un verre convexe, en sorte que celui du milieu tombe perpendiculairement sur la partie la plus éminente du verre, on verra ce rayon du milieu traverser ce verre, & continuer sa route en ligne



droite sans se briser, & les deux rayons extrêmes se détournent à leur entrée dans le verre en s'approchant de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoitra par leur sortie qui se trouvera plus près du rayon moyen; & en sortant du verre on les verra encore se détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie, & s'approcher tellement du rayon moyen, qu'ils s'unissent à lui en se croisant à une certaine distance, & se diviser ensuite de telle sorte, que le rayon qui étoit du côté droit se trouve à gauche, & celui du côté gauche au droit.

Si par-delà l'union de ces rayons on met un second verre plus convexe, en sorte qu'il reçoive ces trois rayons, on verra celui du milieu continuer aussi sa route en ligne droite, & les deux extrêmes se briser de même, & s'approcher tellement du rayon moyen, qu'ils s'unissent à lui, & se croisent à une certaine distance, plus ou moins éloignée du second verre, que ce verre est moins ou plus convexe. Et si on approche un peu plus près ce second verre de la première union, on verra que les rayons extrêmes se briseront moins, & que leur union se fera plus loin de ce verre. Comme au contraire si on éloigne davantage ce second verre de la première union, leur réfraction sera plus grande, & ils s'uniront plus près de ce verre.

De cette dernière expérience on peut tirer cette conséquence: Que les rayons qui rejaillissent de chaque petite partie des objets, étant divergens de même que les rayons qui partent de cette première union, ils doivent aussi se briser de la même manière: ainsi en rencontrant un verre convexe près de l'objet d'où ils réfléchissent, ils se brisent moins, & leur union par conséquent se fera plus loin du verre; & au contraire



rencontrant le verre plus loin, ils se briseront davantage & s'uniront plus près du verre. Et cette conséquence servira à faire concevoir pourquoi les objets ne sont vus bien distinctement qu'à une certaine distance.

Si au lieu d'un verre convexe on reçoit les rayons qui sortent des trois trous du carton sur un verre concave, en sorte que le rayon moyen tombe perpendiculairement au milieu de ce verre, on verra ce rayon du milieu continuer aussi son chemin en ligne droite, & les deux rayons extrêmes s'approcher de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoitra par leur sortie du verre plus éloignée du rayon moyen, & en sortant du verre s'éloigner de la perpendiculaire de leur sortie, de telle sorte qu'ils s'écartent toujours de plus en plus du rayon moyen. Ce qui arrive de même à tous les autres rayons qu'on peut s'imaginer passer dans toutes les autres parties de ces verres.

On voit donc par ces expériences qui ne sont que des suites des précédentes, que le verre convexe a la propriété d'assembler les rayons de lumière, c'est-à-dire de les rendre convergens; & le verre concave au contraire, de les éloigner, c'est-à-dire de les rendre divergens.

## CHAPITRE XVIII.

*Suite des trois précédens, contenant quelques remarques à faire sur les expériences y contenues.*

EN faisant ces dernières expériences & quelques-unes des précédentes, on pourra en même tems remarquer tous les rayons qui se réfléchissent de toutes les superficies de tous les



différens milieux au-travers desquels ils passent, & comme les rayons principaux s'affoiblissent toujours de plus en plus : à l'occasion de quoi on verra comment les rayons qui souffrent le plus de réfraction étant reçûs un peu plus loin des verres, font naître toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

On remarquera encore que chaque rayon qui passe par chaque trou du carton, s'élargit insensiblement à mesure qu'il s'éloigne du trou ; & cela parce que tous les rayons qui partent de chaque point de la superficie du soleil, s'en éloignent de toutes parts en une infinité de lignes droites qui se croisent en une infinité de lieux & de distances, comme je l'ai dit ci-dessus en parlant de la lumière réfléchie qui suit toujours les déterminations de la lumière seconde ou dérivée, je veux dire de ces rayons qui viennent du corps lumineux : de sorte que ce rayon que je suppose seul, est véritablement composé de plusieurs rayons paralleles qui sont traversez par un autre plus grand nombre de rayons qui passent obliquement par ce trou, & qui se croisent aux environs de ce trou. Et comme la distance de la terre au soleil est extrêmement grande, l'angle de leur union est fort aigu, & par conséquent celui de leur desunion : ainsi ce faisceau de rayons ne doit s'élargir qu'insensiblement.

Et que c'est par cette raison que s'il y a trois ou plusieurs trous sur ce carton, disposez en ligne droite ou autrement, les rayons qui passent par ces trous, s'unissent à une certaine distance, & ne forment plus qu'un gros faisceau de rayons ; & si on met l'œil à l'endroit de l'union de ces rayons, on aura le plaisir de ne voir plus qu'un seul trou.

On remarquera enfin qu'il arrive aussi à chaque faisceau de rayons ce qui arrive à tous en géné-



ral, c'est-à-dire que les rayons qui composent chaque faisceau étant divergens en sortant du trou, en les recevant sur un verre convexe, ils deviennent convergens, & tendent à s'unir à un certain point qui est celui de l'union générale.

Si on doutoit de ce que j'ai avancé touchant l'éloignement des rayons de chaque point de la superficie d'un corps lumineux ; quoique cela soit assez facile à concevoir parce que j'en ai dit, on s'en éclaircira encore par cette expérience.

Pendant la nuit on allume une chandelle, on tient auprès de la flamme un carton percé d'un petit trou, on reçoit les rayons qui passent par ce trou sur une feuille de papier blanc qu'on expose à une distance convenable ; on voit la flamme, la meche, & la partie supérieure de la chandelle, peintes foiblement sur le papier, en sorte que les parties supérieures paroissent en bas, les inférieures en haut, les droites à gauche, & les gauches à droite ; & à mesure qu'on éloigne ou approche la feuille de papier du trou du carton, cette peinture devient ou plus grande, ou plus petite. Ce qui ne pourroit ainsi se faire, si plusieurs rayons ne venoient de différens points de la superficie de la flamme, & ne se croisoient à l'endroit du trou de ce carton.

## CHAPITRE XIX.

*Suite des quatre précédens, de la nature de la lumière.*

**P**UISQUE la lumière se meut, qu'elle se réfléchit à la rencontre des superficies solides, & qu'elle se brise en passant dans des milieux de différente nature, il s'ensuit que c'est un corps qui se



meut; & ce corps ne peut être simplement l'air agité, puisque l'air ne peut pénétrer le verre, ce que fait la lumière: c'est donc une substance ou matière plus subtile, & qui se meut avec plus de vitesse.

Et comme il seroit difficile de concevoir que cette substance ou cette matière se pût porter en un instant d'un corps lumineux fort éloigné, comme par exemple du soleil jusques à nous; on peut croire qu'elle remplit tous les pores de l'air & des autres corps transparens; & que si elle n'excite pas toujours le sentiment de lumière, quoiqu'elle soit actuellement en mouvement, de même que les autres matières fluides, il y apparence qu'il lui manque alors quelques mouvemens particuliers qui lui sont absolument nécessaires pour se faire ressentir.

On sçait par les expériences susdites, que le mouvement en ligne droite est nécessaire pour exciter le sentiment simple de lumière. Il est plus difficile de déterminer ceux qui doivent accompagner ce mouvement droit, pour exciter le sentiment composé d'où naissent les couleurs. On connoît seulement que les couleurs ne sont point réelles dans les corps, & que ce ne sont que certaines modifications de la lumière.

On s'en assure en recevant sur une des faces d'un prisme ou verre triangulaire, ou sur la superficie d'un verre plein d'eau, la lumière qui passe par le trou du carton de la chambre susdite; & cette lumière traversant ce prisme ou l'eau de ce verre, & souffrant de fortes réfractions à son entrée & à sa sortie, acquiert de certaines modifications qui lui font exprimer fort vivement sur les corps opposez à quelque distance de-là toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Quoique je ne m'embarasse point de vouloir



déterminer quels sont ces mouvemens ou ces modifications particulieres que les particules de la lumiere doivent souffrir pour exciter toutes ces couleurs, parce qu'il me semble qu'il est bien difficile de rencontrer juste dans des choses qui ne résultent pas assez clairement des expériences que l'on peut faire ; cependant je veux bien avertir ici à l'occasion du prisme que M. Rohault\* s'est trompé dans la figure troisième du chapitre 2. de la premiere partie de sa Physique, en faisant croiser au milieu du prisme les rayons qu'il suppose venir du soleil : car outre que cela ne sçait peut, si on considere que les rayons de lumiere ne se brisent point autrement dans un prisme que dans un verre dont les superficies sont plates, on jugera qu'ils doivent traverser parallèlement le prisme. On s'en assurera encore par cette expérience.

On prendra deux tables triangulaires de bois, ou d'autre matiere solide, on tracera sur chacune un triangle équilatéral, & qui soit égal en chaque table ; on fera des rainûres dans les lignes qui termineront ces triangles, & à l'endroit des angles on y fera des trous pour y mettre trois soutiens égaux en longueur & de même matiere, à côté desquels on fera aussi des rainûres qui répondront à celles des tables : on taillera trois verres pour remplir les trois faces de cette machine, & on les introduira dans toutes ces rainûres. Le tout étant bien joint, on mastiquera les jointures avec de la cire ou autrement, & ayant fait un trou au milieu d'une de ces tables, on remplira ce prisme d'eau ; on fermera enfin ce trou avec une cheville ou de la cire.

Ayant fait deux trous sur un carton à trois ou

\* Après M. Descartes.



quatre lignes l'une de l'autre, on appliquera ce carton au grand trou de la chambre fufdite quand le foleil y donne, & faifant de la fumée, comme je l'ai dit, on verra deux rayons fortir par ces trous, & recevant ces rayons fur une des faces de ce prifme, on appercevra aifément au travers de la face qui n'eft point traversée par ces rayons, que ces deux rayons fe brifent en entrant dans le prifme, & font paralleles en le traversant, bien loin de s'y croifer; & que fortant enfin de ce prifme, ils fe brifent une feconde fois, & continuent parallelement leur route. Ils fe joignent enfuite en s'élargiffant comme je l'ai dit, & par la raifon rapportée au Chapitre précédent, & expriment enfin fur les corps oppofez les couleurs de l'arc-en-ciel, même peu après qu'ils font fortis du prifme. La même chofe arrive quand il n'y paffe qu'un gros rayon par un trou à paffer le petit doigt; car on le voit conferver fa groffeur en entrant dans le prifme & en le traversant, & encore en fortant du prifme, & enfuite s'élargir infenfiblement & exprimer les mêmes couleurs.

De quelque maniere qu'on recoive les rayons fur un prifme, leurs réfractions font toujours très-grandes, à caufe de l'inégalité de fon épailfeur, je puis même dire qu'elles font égales; car fi on reçoit les rayons moins obliquement fur une des faces, ils fe briferont moins à la vérité à leur entrée, mais à leur sortie, rencontrant l'autre face fort obliquement, ils s'y briferont plus qu'ils n'auroient fait fi on les avoit reçu plus obliquement; ainfi il y a toujours même proportion entre ces réfractions; c'eft ce qui fait auffi qu'il en naît toujours les mêmes couleurs. A l'égard de ces couleurs, on remarquera en faifant l'expérience fufdite, que la bleue, eft, & vient du côté le plus épais du prifme, la rouge du moins épais, la verte



& la jaune ou orangée entre deux, la verte étant attenante de la bleue & la jaune attenante de la rouge.

Après cette expérience on jugera comme on voudra du sentiment de M. Rohault touchant l'explication particulière des couleurs qui naissent du prisme, rapportée dans les articles 66. 67. & 68. du Chapitre susdit de sa physique. Cependant il sera toujours vrai de dire que si on considère avec un microscope les différentes figures & les divers arrangemens des petites parties qui composent les corps qu'on nomme colorez, la transparence de ces mêmes petites parties & la diversité des pores qu'elles laissent entr'elles, il ne sera pas difficile de concevoir que la lumière tombant sur leurs superficies, ne s'en réfléchisse & ne s'affoiblisse en différentes manières, & ne souffre quelques-unes de ces réfractions qui se font au travers du prisme ou du verre d'eau; mais il est bien difficile, comme je l'ai dit, de déterminer quelles dispositions il faut pour exciter telle ou telle couleur.

Quoique je dise que les couleurs ne sont point réelles dans les corps que l'on nomme colorez, & que ce ne sont que de certaines modifications de la lumière: je ne prétens pas pour cela disputer avec ceux qui tiennent que les couleurs sont réelles dans les corps; & je serai de leur avis lorsque par réalité ils entendront une certaine disposition dans les petites parties qui composent les corps, permanente & propre à réfléchir la lumière avec les modifications nécessaires pour exciter en nous le sentiment des couleurs.

Comme je ne parle des couleurs que par occasion, je n'en dirai rien d'avantage, cela me suffisant pour expliquer de quelle manière la lumière réfléchie en imprimant dans l'œil la figure des objets



visibles, y excite en même tems le sentiment des couleurs qu'on leur attribue.

Pour éclaircir quelques difficultez qu'on pourroit se former sur ce que j'ai dit ci-dessus à l'occasion de la lumière, on fera les remarques suivantes.

Premierement, que ce terme de lumière se prend en plusieurs sens : ou pour un certain mouvement des parties du corps lumineux qui les rend capables de pousser à la ronde, comme je l'ai dit, cette matiere subtile dont j'ai parlé, & c'est ce que l'on appelle *Lumière primitive* ou *Radiale* : ou pour l'inclination qu'a cette matiere à se mouvoir & s'éloigner en ligne droite du corps lumineux, qui est ce que l'on appelle *Lumière seconde* ou *Dérivée* : ou pour le changement de détermination qui arrive à cette lumière seconde à la rencontre des corps solides, avec toutes les différentes modifications qui lui arrivent, & cette même tendante à s'en éloigner en ligne droite, ce qu'on nomme *Lumière réfléchie* : ou enfin pour le sentiment même qu'excite en nous cette lumière réfléchie, ou cette lumière dérivée.

En second lieu qu'il n'est pas nécessaire que les parties de cette matiere subtile, dont j'ai parlé, qui environnent un corps lumineux, se portent jusqu'à nous; il suffit qu'étant ébranlées & poussées par l'action du corps lumineux, elles transmettent leurs mouvemens à celles qui les suivent, & ainsi successivement les unes aux autres. Ce qui doit ainsi arriver, parce que tous les pores de l'air & des autres corps transparens sont pleins, comme je l'ai dit, de cette matiere subtile. Autrement il seroit impossible de concevoir comment on pourroit voir en un instant le feu d'un canon qu'on tire à une distance éloignée.

Enfin, que les corps qu'on nomme transparens



font ceux qui donnent passage à la lumière pour agir sur nos yeux ; ainsi leur forme doit consister dans la rectitude de leur pores qui les traversent de tous côtez sans interruption ; & qu'au contraire : les corps opaques sont ceux qui interrompent l'action ou le passage de la lumière , parce que leurs pores ne sont point droits , du moins que s'il y en a quelques-uns , ils n'en font pas entièrement pénétrer de tous côtez.

S'il reste encore quelques difficultez , pour peu qu'on médite sur ce que j'ai dit touchant la nature & les proprietez de la lumière , on les résoudra facilement soi-même ; ainsi je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiere , il me suffit d'avoir établi ce qui me peut servir à expliquer l'usage des parties principales de l'œil , & dans la suite : quelques symptômes qui arrivent à quelques-unes de ses maladies.

## CHAPITRE XX.

*Suite des cinq précédens , contenant le reste de l'explication de la premiere expérience.*

Tout ce que j'ai dit , & les expériences que j'ai rapportées depuis le Chapitre quinzième , n'ayant été que pour parvenir à une explication claire & exacte de la premiere expérience , il est tems que je l'acheve ; & pour cet effet je reviens au premier principe dont je me suis servi , & que j'ai suffisamment prouvé par les conséquences qu'on peut tirer des expériences rapportées au Chapitre dix-huitième & autres.

Je dis donc que les rayons qui rejaillissent de chaque petite partie des objets , décrivant de toutes parts & à la ronde une infinité de lignes droites ,



droites, on ne doit considérer de tous ces rayons que ceux qui passent par le trou du carton, & qui forment chacun comme un petit *faisceau* ou *pinceau* de rayons disposé en pyramide, dont la pointe aboutit à chaque petite partie des objets, & la base au trou du carton; de sorte que tous ces pinceaux de rayons qui viennent de toutes les petites parties des objets, se croisant en passant par le trou du carton, en sortant de ce trou sont non-seulement divergens entr'eux, mais aussi tous les petits rayons dont chaque pinceau est composé, le sont aussi: ainsi rencontrant le papier en cette disposition, ils n'y peuvent exprimer qu'une peinture foible & confuse des petites parties des objets d'où ils partent.

Mais quand tous ces pinceaux de rayons rencontrent un verre convexe entre le trou & le papier, il arrive à chaque pinceau en particulier ce qui arrive à ces pinceaux de rayons dont j'ai parlé au Chapitre 18, c'est-à-dire que les rayons qui les composent se brisant à leur entrée dans le verre, ils s'approchent de la perpendiculaire de leur entrée, & que se brisant une seconde fois à la sortie du verre, ils s'éloignent de la perpendiculaire de leur sortie: ainsi tous les rayons de chaque pinceau tendent à s'unir à un certain point plus ou moins éloigné du verre, selon que ce verre est plus convexe ou moins convexe, & à former par conséquent une autre petite pyramide dont la pointe est opposée en quelque manière à la première dont j'ai parlé. Et comme tous ces pinceaux en se terminant en pointe, s'approchent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu, dont le rayon perpendiculaire ne souffrant point de réfraction, comme je l'ai montré ci-dessus, leur sert d'axe; il s'ensuit qu'ils doivent tracer sur le papier une peinture plus pe-



site & moins confuse des objets du dehors.

On juge bien que si on éloigne le papier au-delà de la pointe de ces pinceaux de rayons, ces rayons dont ils sont composez continuant leur chemin en ligne droite, se trouveront divergens, & rendront par conséquent la peinture confuse; & que si au contraire on approche le papier du côté du verre, cette peinture se trouvera aussi un peu confuse, parce qu'alors les rayons qui composent ces pinceaux n'étant pas encore unis, ils ne la peuvent tracer qu'avec quelque confusion: & c'est ce qui arrive.

On juge bien aussi que tous ces petits pinceaux de rayons ont dans leur pointe une partie des mouvemens & modifications qu'ils ont reçu en réfléchissant des petites parties des objets; & qu'ainsi ils peuvent non-seulement exprimer la figure des petites parties d'où ils partent, mais aussi leurs couleurs.

Quand on met ce verre en dehors au-devant du trou, il est aisé de concevoir que ce verre doit recevoir un plus grand nombre de rayons de chaque petite partie des objets, qu'il n'en devoit passer par ce trou, & que rendant ces rayons plus convergens, il y en entre aussi davantage, & que par conséquent la peinture des objets en doit être mieux exprimée.

Et quand on fait promener une personne dans la place vis-à-vis du trou, la peinture de cette personne doit être plus grande quand elle s'en approche; parce qu'alors les rayons extrêmes & les autres à proportion forment un angle plus ouvert en se croisant, & par conséquent celui du dedans de la chambre doit être plus grand & plus ouvert: elle doit être aussi moins confuse, parce que ces mêmes rayons venans de plus près, il en doit passer un bien plus grand nombre par le trou.



du carton; ainsi leur impression doit être plus forte, & d'autant plus que cette impression a moins d'occasion d'être affoiblie par l'entrée d'autres rayons qui pourroient venir d'autres objets. Et au contraire, la peinture doit être plus petite quand cette personne s'éloigne, parce que les angles dont j'ai parlé deviennent plus aigus: & elle doit être plus confuse, parce qu'alors ces mêmes rayons venans de plus loin, il en doit moins passer par le trou du carton; & par conséquent leur impression doit être plus foible, étant même encore affoiblie par l'entrée des autres rayons qui viennent de autres objets voisins.

---

## CHAPITRE XXI.

*Suite des six précédens, contenant l'explication de l'usage des parties principales de l'œil, & qui sont nécessaires à la vision.*

Lorsque l'on a une fois bien compris, par la première expérience que je viens d'achever d'expliquer, comment les rayons de lumière traacent sur le papier la figure des objets d'où ils sont réfléchis, & expriment en même tems leurs couleurs; il n'est plus difficile de concevoir comment ces mêmes rayons peuvent exciter dans la rétine le sentiment de la vûe. Si même on considère attentivement la rondeur de l'œil, la plénitude de son globe, la tumeur de la cornée transparente, la figure différente des deux faces du cristallin sa situation & la disposition de la rétine, on jugera que les réfractions de la lumière s'y doivent faire d'une manière plus parfaite, tant parce que la lumière s'y meut avec plus de liberté, que parce que tout concourt à la réunion de



chaque pinceau de rayons, & à leur réception juste sur la rétine.

Car l'éminence sphérique de la cornée transparente excédant celle du globe, fait que les rayons qui rejaillissent de chaque petite partie des objets, en s'approchant chacun de la perpendiculaire de leur entrée, plus qu'ils ne feroient sans cette éminence; & continuant leur route en cette disposition par l'humeur aqueuse, il en passe un plus grand nombre par la pupille, qui sans cette réfraction tomberoient sur l'iris. Chaque pinceau de rayons se retrécissant donc en entrant dans l'œil, & tous ces pinceaux se croisant pour passer par la pupille, rencontrent ensuite le cristallin, dont la superficie sphérique faisant partie d'un moindre cercle que celui de la cornée transparente, & dont la substance étant plus solide que celle de l'humeur aqueuse, tous les rayons dont chaque pinceau est composé, s'y brisent une seconde fois en s'approchant encore davantage de la perpendiculaire; & sortans en cette disposition du cristallin, & entrans dans le corps vitré qui n'est pas à beaucoup près si dur que le cristallin, ils souffrent une troisième réfraction en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie, & s'approchent par conséquent tellement les uns des autres, qu'ils s'unissent chacun en un seul point lorsqu'ils atteignent la rétine. Et parce que tous ces pinceaux, en se terminant ainsi en autant de pointes, s'approchent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu, dont le rayon perpendiculaire leur sert d'axe, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, ils doivent tracer sur la rétine une peinture fort racourcie des objets d'où ils partent.

Comme tous les pinceaux de rayons qui se réfléchissent de chaque petite partie des objets, se



terminent en autant de points sur la rétine à l'occasion des réfractions susdites, on peut dire qu'ils y impriment les mêmes mouvemens qu'ils avoient lors de leurs réflexions, qui sont à la vérité plus foibles; & c'est cette impression de mouvement qui fait ressentir à l'ame la présence des objets extérieurs. Cette même impression est aussi ce que nous appellons *image*.

Cette impression ou image se trouve renversée par les raisons que j'ai rapportées ci-dessus: elle est très-petite à proportion de celle que l'on voit sur le papier dans la première expérience, à cause du nombre & de la nature des réfractions, qui font que les pinceaux qui tombent obliquement s'approchent davantage du pinceau moyen: elle est aussi mieux exprimée, parce que la figure de la rétine étant sphérique, elle se trouve justement à la pointe de chaque pinceau de rayons.

Une juste plénitude du globe de l'œil est si nécessaire pour que les réfractions dont je viens de parler se fassent régulièrement, que quand elle ne se rencontre plus, comme lorsque l'humeur aqueuse s'est écoulée ensuite de quelque playe, ou qu'elle s'est diminuée ou consommée par quelque maladie ou par une extrême vieillesse, & que le globe s'affaisse, quoique les autres parties intérieures soient saines, la vue se diminue considérablement ou se perd, & elle ne se rétablit que quand cette humeur se reengendre dans une suffisante quantité pour lui donner sa première extension: & de même quand le globe se remplit par trop, comme je le dirai ci-après en parlant de ses maladies; & cela parce que les parties intérieures ne gardant plus leur situation naturelle, les rayons de lumière n'agissent plus qu'avec confusion sur la rétine.

La dilatation & le resserrement de la pupille ne



contribue pas peu à la perfection de la vûe, lorsque l'on a dessein de regarder les objets proches ou éloignez, & ceux qui sont plus ou moins éclairés. Je m'explique.

Qu'on examine la pupille d'une jeune personne qui ne regarde que les objets qui sont dans le fond d'une chambre médiocrement éclairée, ou ceux qu'on lui présente de près, on la verra fort dilatée: & si on fait approcher cette même personne de la porte ou de la fenêtre, on verra que sa pupille se resserrera à mesure qu'elle approchera du grand jour. Y étant, si on lui fait regarder quelque objet éloigné, on appercevra que sa pupille se resserrera encore davantage: & si on lui présente subitement & assez près quelques objets à regarder, on verra de rechef que sa pupille se dilatera, & se mettra dans l'état qu'elle étoit avant qu'on lui fit regarder cet objet éloigné. Si enfin on l'expose à la plus grande lumière, comme si on lui fait regarder du côté du soleil, on verra sa pupille se resserrer extraordinairement.

De cette expérience j'estime qu'on peut probablement tirer ces conséquences. 1°. Que si la pupille se dilate quand la lumière est foible, c'est pour admettre un plus grand nombre de rayons de chaque faisceau, afin que se réunissant, ils aient plus de force pour ébranler la rétine. 2°. Que si elle se resserre quand la lumière est forte, c'est qu'une trop grande lumière ébranlant extraordinairement la rétine, la blesse, & excite de la confusion dans la vision, comme on ne le connoît que trop par expérience.

Or comme les rayons qui viennent des objets éloignez, ne peuvent parvenir jusqu'à l'œil sans qu'ils soient joints en chemin par d'autres rayons qui se réfléchissent d'un très-grand nombre d'au-



tres objets, & qui entrent dans l'œil conjointement avec les premiers; il est évident que de ces derniers il y en a beaucoup qui frappent les mêmes fibres de la rétine dans les environs de son centre: ces fibres se trouvent donc doublement & peut-être diversement agitez par ces premiers & seconds rayons. Par cette agitation, le sentiment de lumière seroit extrêmement augmenté; mais l'ame ne pourroit que très-imparfaitement, & même nullement dans une très-grande distance, distinguer les objets principaux vers lesquels l'œil seroit dirigé, si la pupille demeuroid autant dilatée qu'elle le seroit lorsqu'on regarde les objets à une médiocre distance: mais pour remédier à cet inconvénient, la nature y a pourvû autant qu'il a été possible, en faisant que la pupille se puisse resserrer ou dilater suivant le besoin. Ain si lorsqu'on regarde des objets éloignez, la pupille se resserre, afin d'empêcher l'entrée à une partie de ces rayons accessoires; & alors l'agitation causée par les rayons qui viennent de ces objets éloignez, surmontant celle qui est excitée par ces rayons accessoires, l'ame apperçoit mieux la figure & la couleur de ces mêmes objets.

Il est vrai que si la pupille se resserroit trop, les rayons qui viennent des objets éloignez, quoique réunis sur la rétine, n'ébranleroient pas assez cette membrane pour se faire ressentir, puisqu'étant divergens en parrant de chaque petite partie des objets, plus ces objets sont éloignez, moins il en passe par la pupille, & moins aussi ils ont de force: mais comme elle ne se resserre que jusqu'à un certain degré pour distinguer les objets situez à un certain éloignement, & qu'elle ne se resserre plus pour en voir de beaucoup plus éloignez, à telle distance qu'ils puissent être, du moins cela est insensible, il est impossible qu'elle n'admette



encore un assez grand nombre de ces rayons accessoires, pour peu que les objets vers lesquels l'œil est dirigé soient éloignez; & ces rayons augmentans le trémouffement des fibres de la rétine, font que les objets éloignez paroissent d'une couleur claire ou approchante de la lumière. Plus même les objets sont éloignez, plus cette couleur est claire, & plus on a de peine à les apercevoir distinctement. Si même ils se rencontrent à une fort grande distance, ou s'ils n'ont pas une fort grande étendue, ils disparoissent entièrement, parce que de tous les rayons qui se réfléchissent de leurs superficies, il n'en peut venir qu'un très-petit nombre à l'œil par la raison ci-dessus: ainsi les rayons accessoires prévalans, ils se font seuls ressentir.

Mais lorsque les objets sont proches de l'œil, ils empêchent en cette situation un très-grand nombre de ces rayons qui viennent de quantité d'autres objets de se joindre à ceux qui se réfléchissent de leurs superficie. Il n'y en a que quelques-uns qui viennent des objets qui sont de côté qui puissent parvenir jusqu'à l'œil, qui frapans la cornée fort obliquement, se terminent en partie sur l'iris, & ceux qui passent par la pupille rencontrent aussi le cristallin si obliquement, qu'en se brisans, ils ne parviennent que vers les côtez de la rétine, & par conséquent ne se font que foiblement & confusément ressentir. Ainsi les rayons qui rejaillissent de chaque petite partie des objets proches vers lesquels l'œil est principalement dirigé, frapans seuls le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, ils y impriment plus distinctement leurs mouvemens. Et comme l'ame tend autant qu'elle peut, suivant la disposition des organes dont elle se sert, à perfectionner ses sensations, elle dilate la pupille pour admettre



un plus grand nombre de ces rayons, afin que se réunissans sur la rétine, ils aient plus de force pour l'ébranler & lui faire appréhender d'une manière plus parfaite la figure & la couleur de ces mêmes objets.

La pupille se dilate donc & se resserre pour mieux voir les objets proches ou éloignez par la raison des deux conséquences ci-dessus : parce que si elle se dilate pour voir les objets proches, c'est qu'il y a peu de rayons capables d'augmenter le sentiment de lumière, & d'affoiblir l'action des rayons qui viennent de ces objets proches, ainsi elle se dilate pour en laisser passer davantage de ces derniers; & que si elle se resserre pour voir les objets éloignez, c'est qu'il se présente un très-grand nombre de rayons capables d'augmenter le sentiment de lumière, & d'affoiblir ou éteindre l'action des rayons qui se réfléchissent de ces objets éloignez, ainsi elle se resserre pour s'opposer à l'entrée de ces premiers.

Je me vois encore en quelque manière engagé de montrer que l'œil ne s'allonge point pour voir les objets qui sont près de lui, & ne se racourcit pas pour voir les objets éloignez, comme quelques-uns se l'imaginent, fondez sur l'expérience d'un œil artificiel qu'on est obligé d'allonger & de racourcir, pour approcher ou éloigner le vélin du verre convexe. Il est vrai que cela devrait arriver si les deux faces du cristallin formoient chacune une portion régulière du cercle, car comme les rayons dont chaque faisceau est composé, qui se réfléchiroient de chaque petite partie des objets proches, se briseroient moins en pénétrant la cornée, par la raison rapportée ensuite de la seconde expérience du Chapitre XVII. il s'ensuivroit qu'après leur troisième réfraction, leur réunion pourroit se trouver fort éloignée du cristal-



lin, & la rétine trop près; ainsi elle devroit être reculée, ou le cristallin devroit s'avancer en devant, ou la bosse de la cornée transparente devroit être rendue un peu plus éminente, pour que cette réunion se fît juste sur la rétine, ce qui arriveroit par l'allongement de l'œil. Et comme ceux qui se réfléchiroient des objets éloignez se briseroient davantage, comme je l'ai dit au lieu ci-dessus cité, il arriveroit aussi que leur réunion se pourroit faire plus près du cristallin, & l'œil se devroit alors raccourcir pour peu que la rétine se trouvât à leur réunion. Mais la figure particulière des deux faces du cristallin se trouve tellement disposée, que les rayons qui passent au travers de ce corps, se brisent en sortant de sa face postérieure d'une telle manière, que les cônes ou pyramides qu'ils forment, ont leur pointes un peu plus allongées qu'elles ne seroient, si les deux faces du cristallin étoient terminées chacune par une portion régulière de cercle: ainsi soit que ces rayons viennent d'objets médiocrement proches ou éloignez, s'ils ne frappent toujours de leurs pointes la rétine, du moins ils la rencontrent par un endroit si étroit de leurs pointes, qu'ils causent peu de confusion dans la vision. A quoi bon donc vouloir que cette membrane s'approche ou se recule, ou qu'il arrive quelque changement au globe de l'œil? puisque sans cela la vision peut être assez distincte pour l'usage que nous en devons retirer, pourvu toutesfois que la pupille se dilate ou se resserre, comme je l'ai dit. Ceux qui sont versés dans l'optique reconnoîtront cette vérité, lorsqu'ils voudront bien se donner la peine de considérer attentivement le profil du cristallin tiré de la manière que je l'ai ci-devant enseignée au Chapitre XI.

Je demeure d'accord que si ces rayons venoient



d'objets fort éloignez, ils pourroient se croiser si près du cristallin qu'ils se trouveroient divergens en atteignant la rétine, nonobstant la figure particuliere du cristallin : ainsi ils n'exprimeroient la figure de ces objets qu'avec quelque confusion. Et s'ils venoient d'objets extrêmement proches, ils ne pourroient s'unir avant que de rencontrer la rétine, & ils n'agiroyent aussi qu'avec quelque confusion, c'est effectivement ce qui arrive; car on ne voit bien distinctement que les objets qui sont à une certaine distance, & cette distance se détermine suivant la figure de la cornée transparente & l'étendue des objets.

Je dirai de plus que s'il étoit vrai que l'œil s'allongeât ou se raccourcit pour voir les objets proches ou éloignez, on devroit s'en appercevoir particulièrement dans les enfans qui ont les membranes de l'œil fort flexibles. Ce que je n'ai jamais pû remarquer, quoique je l'aie essayé plusieurs fois, en leur faisant regarder des objets fort proches, & subitement de fort éloignez. J'ai seulement remarqué que leur prunelle se dilate davantage que dans les personnes plus avancées en âge, & qu'elle se meut beaucoup plus librement.

Les muscles obliques qu'on dit l'allonger en le pressant lorsqu'ils se gonflent, ne peuvent avoir cet usage, leur disposition & leur situation y répugnent. Quand un muscle agit, il se resserre & se raccourcit, les moins versez dans l'Anatomie le sçavent. Ils pourroient bien plutôt le tirer dehors, si leur disposition étoit assez semblable pour le tirer également; & quand cela seroit le globe en changeant de situation, n'en changeroit pas de figure. Et les muscles droits, s'il étoit vrai qu'ils l'appplatissent en le retirant vers le fond de l'orbite, ils ne le feroient qu'inégalement quand les uns ou les autres se relâcheroient, pendant



que leurs antagonistes se racourcissent pour incliner l'œil vers les différentes parties d'un objet éloigné, ce qui causeroit de la confusion dans la vision.

Ceux qui sont dans ce sentiment prévoyans une forte objection qu'on auroit pû leur faire, à l'égard des oiseaux dont la cornée opaque se convertit en partie en os, & à l'égard des poissons & de quelques autres animaux qui l'ont cartilagineuse, & qui par conséquent ne pourroit être assez flexible pour changer de figure; ils se sont efforcez d'y répondre par avance, en supposant de certaines fibres, ou petits filets noirs qu'ils disent ne se point rencontrer dans les yeux des hommes ou des autres animaux, qui attachans le cristallin au fond de l'œil, le peuvent faire approcher ou reculer de la rétine. Mais ils ont sans doute été trompez en se confians trop au rapport de quelques Anatomistes, qui ne se sont pas aperçûs que ces petits filets noirs ne sont autre chose que les fibres de la rétine, qui est effectivement noirâtre dans la plupart des oiseaux & dans quelques autres animaux. Et quand ces petits filets noirs existeroient comme ils le disent, cela ne les empêcheroit pas de tomber dans une erreur manifeste; car si ces fibres ou ces petits filets noirs pouvoient approcher ou reculer le cristallin de la rétine, il s'ensuivroit que les fibres motrices des autres parties qui gardent une semblable situation, devroient causer les mêmes mouvemens dans les parties où elles s'insèrent; ainsi les muscles antagonistes seroient inutiles, ce qui seroit absurde.

D'ailleurs ces fibres ou filets n'auroient pas assez de force pour reculer le cristallin, qui étant intimement joint au corps vitré, ne pourroit reculer sans que le corps vitré, qui occupe environ



les deux tiers du globe de l'œil, reculât en même tems : ce qui ne se pourroit, parce qu'il ne trouveroit point d'espace pour se loger. Il ne serviroit même de rien de dire que ce corps étant fort flexible, il pourroit obéir & s'applatir ; parce que pour cela il faudroit des forces plus grandes que ces filets n'en pourroient avoir ; & même il faudroit que les fibres ciliaires qui tiennent le cristallin en sa situation naturelle, pussent obéir ou s'allonger, mais elles sont trop courtes & trop tendres ; & d'ailleurs le cristallin & la partie antérieure du corps vitré étant collez comme ils sont par leurs côtes au cercle ciliaire, ce feroit encore un obstacle pour ce prétendu reculement.

Enfin les muscles obliques ne devroient pas se rencontrer dans ces animaux, puisqu'ils n'y auroient point l'usage qu'ils leurs attribuent dans l'homme & dans les autres animaux ; cependant ils s'y rencontrent également ; il y a donc apparence qu'ils y ont le même usage que tous les Anatomistes leur attribuent, comme je l'ai ci-devant dit au Chapitre IV. & comme je le vais encore répéter, après que j'aurai expliqué l'usage de la teinture noire de l'uvée.

La noirceur dont la partie postérieure de l'uvée qui est derrière la rétine est enduite, & qui la rend fort opaque, arrête les rayons de lumière, & les empêche de passer au-delà, ou de se réfléchir considérablement : ainsi l'image se forme mieux sur la rétine. Et celle qui se trouve à la partie postérieure de l'iris, fait que les rayons qui se réfléchissent des superficies des corps transparens & même de la rétine, s'y perdent & ne se réfléchissent plus vers le fond de l'œil ; ce qui nuiroit à la vision.

Les muscles de l'œil servent à le diriger vers les objets que l'on veut regarder. Ils sont si nécessaires



pour la vision, que sans eux on verroit presque toujours les objets doubles, & il seroit même difficile de distinguer les différentes parties d'un objet, sans être obligé en même tems de mouvoir la tête suivant l'ordre qu'on voudroit les regarder, afin que chaque partie pût tomber successivement sous l'axe visuel, comme on le connoît souvent par l'expérience de ceux qui les ont affectez de quelqu'inflammation ou autre maladie qui empêche leur mouvement.

J'appelle *Axe optique* ou *visuel*, le rayon qui partant d'une partie d'un objet vers laquelle l'œil est dirigé, entre perpendiculairement par la partie la plus éminente de la cornée transparente, pénètre l'humeur aqueuse, le cristallin & le corps vitré, & frappe en un point le centre de la rétine, sans avoir souffert aucune réfraction.

Et comme c'est autour de ce point que les autres rayons qui viennent des autres parties de cet objet, se terminent chacun suivant l'ordre de leur réflexion, pour en tracer une peinture juste & en raccourci: il s'ensuit que regardant des deux yeux ce même objet, il s'en fait une peinture dans chaque œil, cependant on ne voit qu'un seul objet.

Pour sçavoir comment cela se fait, il faut remarquer que quand on se presse légèrement le globe de l'œil, en posant le bout du doigt sur l'une des paupieres, en sorte qu'on la hausse ou qu'on l'abaisse: ou quand on s'efforce de tourner chaque œil du côté du nez, comme si on en vouloit regarder le bout, & qu'en même tems on regarde un objet, cet objet paroît double. Or il paroît ainsi, parce que les deux yeux ne gardent plus une situation égale, & qu'apparemment les rayons qui viennent de cet objet ne frappent plus les parties de chaque rétine à une égale distance de leur centre. Il faut donc pour qu'un objet pa-



roissé seul, lorsqu'on le regarde des deux yeux, que les muscles les tournent & les dirigent de telle maniere vers l'objet, que les rayons de lumiere qui en réfléchissent & qui entrent en chaque oeil, frappent à une égale distance du centre les parties de chaque rétine : ce qui arrive lorsque chaque axe optique qui part d'un même point de l'objet, frappe le centre de la rétine de chaque oeil ; autrement on verroit tous les objets doubles. Et c'est là le véritable usage de tous les muscles de l'oeil.

Par le centre de la rétine, j'entens la partie de cette membrane la plus voisine de l'insertion du nerf optique qui répond vis-à-vis le centre du cristallin, de la pupille & de la cornée transparente, & qui étant plus fournie des fibres molleuses de ce nerf, a un sentiment plus vif. C'est pourquoi on remarquera que des rayons de lumiere qui se réfléchissent des objets, il n'y a que ceux qui sont voisins de l'axe optique, & qui frappent le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, qui fassent voir distinctement la partie de l'objet d'où ils partent, tous les autres rayons qui se peignent sur la rétine ne font voir que confusément les autres parties de l'objet. Ainsi lorsque je lis dans ce Livre, quoique je découvre d'une même situation d'oeil, une ou deux pages, & même les objets voisins ; cependant je ne vois distinctement que les lettres qui se rencontrent dans l'axe visuel, ou celles qui en approchent ; & pour peu qu'un mot soit long, je ne le puis lire sans changer successivement la situation de mon oeil depuis la premiere lettre jusqu'à la derniere.

De tout ce que je viens de dire, il paroît que la rétine est l'organe de la vûe ; puisque c'est elle à qui toutes les autres parties de l'oeil se rapportent, & que c'est elle seule qui reçoit les impressions



des rayons de lumiere , qui tracent sur elle les images des objets d'où ils réfléchissent, & dont le caractère ou l'impression est portée au cerveau par le moyen des esprits contenus dans les fibres du nerf optique qui la composent, & cela à la maniere des autres sens; ce qui fait que l'ame aperçoit les objets.

---

## CHAPITRE XXII.

*Sçavoir si le cristallin est absolument nécessaire pour voir.*

**J'**Aurois pû, en suivant mes expériences, en rapporter quantité d'autres assez curieuses, & expliquer par mes principes plusieurs autres questions d'optique, si j'avois eu dessein d'en faire un Traité complet; mais ayant seulement résolu de faire connoître de quelle maniere les rayons de lumiere se portent sur la rétine pour y exciter le sentiment de la vûe, en expliquant à ce sujet l'usage des parties principales de l'œil, afin de faire mieux comprendre dans la suite quelques-unes de leurs affections. Je crois m'être suffisamment acquitté de mon entreprise; & je finirois même en cet endroit cette description, si je ne me trouvois obligé de prévenir la surprise que pourroient avoir quelques-uns de ceux qui liront la suite de ce Traité, lorsqu'ils y verront que la cataracte est une altération entiere du cristallin: c'est pourquoi je vais montrer en peu de mots que le cristallin n'est pas absolument nécessaire pour voir.

La premiere expérience que j'ai rapportée en commençant à expliquer la vûe, peut seule faire connoître la vérité que j'avance; puisque par cette expérience on voit manifestement que les



faisceaux de rayons qui passent par le trou du carton, étant reçus sur un papier ou sur un linge blanc, y exprime la figure & la couleur des objets de dehors, quoique ces rayons ne souffrent aucune réfraction. Il est vrai que cette figure se trouve grande & confuse, & que si cela se faisoit ainsi dans un oeil dont le cristallin seroit détourné, on ne verroit que bien confusément les objets. Mais on remarquera que l'éminence de la cornée transparente tenant lieu du verre convexe qu'on met en dehors au-devant de ce trou; il arriveroit que les rayons qui y passeroient & par l'humeur aqueuse se briseroient comme ils se brisent effectivement, en s'approchant de la perpendiculaire: ainsi la figure des objets qui se traceroit sur la rétine seroit moins confuse, comme on le voit dans l'expérience susdite.

D'ailleurs, le cristallin ne peut être détourné, qu'en même tems le corps vitré n'occupe sa place, comme je le prouverai ci-après, & ne forme une bosse ronde qui imite en quelque façon la superficie antérieure du cristallin, par laquelle ces rayons continuant leur chemin, après s'être croisez en passant par la pupille, peuvent se briser une seconde fois en s'approchant encore de la perpendiculaire, & venans en cette disposition se terminer sur la rétine, ils y doivent tracer une figure moins confuse.

Mais comme ces rayons ne souffrent que deux réfractions, & que même la seconde est moins parfaite, parce que le corps vitré, quoiqu'alors éminent en sa partie antérieure, n'a pas la dureté du cristallin; ce qui fait que les réfractions qui se font chez lui approchent de celles qui se font dans l'humeur aqueuse; il s'ensuit que tous ceux qui partent d'un même point d'un objet, ne peuvent pas assez se rompre pour se réunir en un seul point



sur la rétine; ainsi agissans en même tems sur différentes parties de la rétine, ils ne peuvent faire voir l'objet d'où ils réfléchissent, qu'avec quelque confusion. C'est aussi ce qui arrive à ceux auxquels on a détourné le cristallin, comme je le dirai ci-après en parlant de la cataracte. Il est donc constant que le cristallin n'est pas absolument nécessaire pour voir; mais seulement pour mieux voir.

Je ne suis pas le premier qui ait été de cette opinion; Plempius célèbre Médecin d'Amsterdam s'en est expliqué avant moi au Chapitre 14. du 3. Livre de son Ophthalmographie, où, réfutant l'opinion de ceux qui croient que la vûe se fait dans le cristallin, il dit. *Dicam ne verò etiam omnibus inopinatum quidpiam? Aio enim verò cristallinum non nobiliori in oculo fungi officio, quàm aqueum. Et exempto cristallino, oppletoque loco ab humore vitreo visionem nihilominus celebratum iri: verùm non tam distinctè, quàm nunc: confusa enim esset in retiformi pictura, nisi alio situ, quàm quem nunc obtinet, retiformis locaretur.* Ce sçavant homme n'avoit cependant point d'expérience que le cristallin se pût détourner; puisqu'en parlant de la cataracte il a suivi l'opinion ancienne; il n'y a donc eu qu'une profonde méditation sur les expériences d'optique qui lui ait pû faire embrasser cette opinion.

#### *Conclusion de la description de l'Oeil.*

C'est un jeu pour un Anatomiste lorsqu'il travaille à examiner des os, à séparer des muscles, à conduire des nerfs, des arteres & des veines, ou à rechercher la structure de quelque partie sensible; mais lorsqu'il s'attache à quelque petit organe, & qu'il en veut découvrir parfaitement la nature, c'est un véritable travail; puisque souvent il ne rencontre que des particules dont la délica-



tefle est si grande qu'elles fuient ses sens, bien loin de les pouvoir séparer avec son scalpel. Et il a besoin dans cette rencontre d'une grande patience pour surmonter les difficultez qui se présentent à tout moment, & d'une industrie singuliere à imaginer des moyens pour parvenir à son dessein.

Je me suis vû dans cet embarras après avoir commencé la description de l'œil ; je m'étois d'abord figuré la chose aisée, parce que je me persuadois connoître assez bien la structure de cet organe. Mais lorsque je me suis arrêté à rechercher exactement toutes les parties qui sont renfermées dans son globe, que j'ai examiné avec soin toutes les particules qui en composent d'autres un peu plus sensibles, & que j'ai fait réflexion sur les sentimens différens des Anatomistes touchant leur nature & leur usage, j'avoue que le scalpel m'est presque tombé des mains, & que je me ferois délisté dès-lors de ma poursuite, si je n'avois considéré que l'explication que j'avois entrepris de faire des maladies de l'œil, auroit été défectueuse, si je ne l'avois appuyée de faits Anatomiques.

J'ai donc continué mon travail ; & comme je suis dans cette opinion qu'un Anatomiste qui veut mettre au jour quelque ouvrage, ne doit écrire que ce qu'il voit, ou au moins ce qu'il conjecture si clairement qu'on ne lui puisse raisonnablement disputer : j'ai examiné en général toutes les parties qui entrent en la composition de l'œil de l'homme, j'ai considéré celles qui se rencontrent également dans les yeux des animaux, & j'ai conclu que puisqu'elles devoient avoir un même usage, elles devoient aussi avoir une structure semblable ou approchante.

Ainsi lorsque je suis entré dans le détail, & que j'ai voulu décrire chaque particule, j'ai fait voir la situation, la figure extérieure, la composition,



ses vaisseaux, sa couleur, sa convexion, &c. J'ai fait voir, dis-je, toutes ces choses telles qu'elles se rencontrent dans l'œil de l'homme; mais lorsque la délicatesse de cette même partie m'a empêché de connoître sa structure, j'ai eu recours aux yeux des animaux, chez lesquels j'ai pris seulement ce qui pouvoit me servir pour l'expliquer, & pour tout le reste je l'ai entièrement négligé, comme m'étant inutile.

Si mes sentimens ne s'accordent pas toujours avec ceux des Anatomistes, on en jugera avec équité; je n'ai point crû être obligé de les suivre en toutes choses. Je me suis plutôt attaché à ce que j'ai reconnu moi-même, qu'à ce que les autres ont écrit. J'ai embrassé leurs opinions, quand elles se sont trouvées conformes à la raison & à l'expérience, & lorsque j'ai connu qu'elles y étoient contraires, je les ai abandonnées.

J'ai eu aussi plus de soin d'établir mes sentimens qu'à détruire ceux des autres; & si je me suis attaché à combattre quelques opinions, je ne l'ai fait que parce qu'elles sont reçues sans beaucoup de fondement par nos Anatomistes modernes. Je n'ai pas assez de présomption pour croire que je ne me sois point trompé dans mes raisonnemens, & pour me persuader que rien ne me soit échappé. Au contraire, je ne doute point qu'on ne puisse raisonner plus juste, & qu'on ne puisse encore faire d'autres découvertes sur cette partie. Mais quand cela arriveroit, j'aurai au moins cette consolation de n'avoir rien négligé pour pousser autant loin que j'ai pû l'anatomie de l'œil.

A l'égard de l'explication que j'ai donnée de la vue, on pourra peut-être dire, que pour un Anatomiste j'ai trop rapporté d'expériences d'optique, & que je me suis trop étendu sur cette matière. Mais si on considère que les Chirurgiens sont



pour l'ordinaire si peu instruits de l'optique, qu'à peine en sçavent-ils les termes : on jugera aisément que je ne pouvois pas en moins dire pour leur rendre sensible l'usage des parties principales de l'œil, & pour leur faire concevoir dans la suite les symptômes de quelques maladies. Ceux mêmes qui sont les mieux instruits de cette science, ne seront peut-être pas fâchez de voir la méthode que j'ai observée, en ne proposant que des expériences simples, claires, & faciles à faire, & qui cependant prouvent assez évidemment les principes dont je me suis servi pour expliquer la vûe, & qui ne sont autre chose que les conséquences que j'ai tirées de ces mêmes expériences.

J'ai, ce me semble, assez justifié la conduite que j'ai tenue pour décrire l'œil, & pour expliquer la vûe. Il est tems que je décrive toutes les maladies dont cet organe est affecté ; que j'enseigne les remedes qui leur conviennent, & que j'explique les opérations qui se pratiquent pour les guérir.

*Fin de la description de l'Oeil.*







# DES MALADIES

## DE L'OEIL

### PREMIERE PARTIE,

Contenant les maladies du cristallin, connues  
vulgairement sous le nom de cataractes.

#### CHAPITRE PREMIER.

*Diverses opinions sur la nature de la cataracte, &  
quelques réflexions sur ces opinions.*

**C**E que les Grecs appellent *hypochysis* ou *hypochyma*, les Arabes *gutta obscura* ou *caliginosa*, les Latins *suffusio*, est une seule & même maladie, connue vulgairement sous le nom de cataracte.

Presque tous nos Auteurs depuis Galien jusques à présent, disent que la cataracte est un amas d'humeur superflue, lente & épaisse, qui se congelle & s'endurcit comme une pellicule dans l'humeur aqueuse, selon quelques-uns entre la cornée & le cristallin, & selon d'autres entre l'uvée & le cristallin, & qui empêche la vûe.

Ce qui les a fait tomber en cette erreur, est l'opinion fautive en laquelle ils étoient, que le cristallin étoit le principal instrument de la vûe, & par conséquent absolument nécessaire pour voir.

J'ai déjà réfuté cette opinion au Chapitre 22



DES MALADIES DE L'OEIL. 95  
de la Description de l'Oeil, où j'ai fait voir  
qu'il ne serroit que pour mieux voir : & dans la  
suite, en parlant des cataractes vraies, je rappor-  
terai des observations qui prouveront encore  
plus fortement la fausseté de cette opinion.

Constans dans cette opinion, ces Auteurs n'ont  
jamais pû s'imaginer que la cataracte fût une ma-  
ladie du cristallin, parce que cet obstacle étant  
détourné, les malades voyoient. Et c'est sans  
doute cette raison qui les a induits à s'éloigner  
du sentiment des plus anciens Médecins, quoi-  
que plus conforme à la vérité.

Que nos plus anciens Médecins ayent crû que  
la cataracte fût une altération du cristallin, Ga-  
lien m'en sera un auteur non suspect. Il dit au  
chapitre 22 de la particule 4 de son Livre de *ocu-  
lis*, en parlant de la cataracte. *Hujus aquæ color est  
diversus : quædam enim aëri, quædam vitro assimi-  
latur, alia est quasi album habens colorem, alia quasi  
cæli colorem, alia quasi viridem, alia quasi venetum :  
unde antiqui cataractas, veneticos oculos appellave-  
runt : sed differentia est, quia venetici oculi duobus  
modis fiunt, vel propter aquam, si nimium fuerit coa-  
gulata, vel propter siccitatem quam patitur cristal-  
linus.*

Oribase qui est venu long-tems après Galien,  
s'en est expliqué encore plus nettement au chap.  
47 du 8<sup>e</sup> Livre de son Abregé de Médecine. *Glauc-  
coma*, dit-il, & *suffusionem veteres unum eundem-  
que morbum esse existimarunt : posteriores verò glau-  
comata humoris glacialis, qui ex proprio colore in glau-  
cum convertatur & mutetur, morbum esse putaverunt :  
suffusionem verò esse effusionem humorum inter uveam  
& crystalloidem tunicam concrecentium : cæterum  
glaucomata omnia curationem non recipiunt : suffusio-  
nes verò recipiunt, sed non omnes.*

Ces deux passages prouvent évidemment que



nos plus anciens Médecins, au nombre desquels je pourrois mettre Hippocrate, ne reconnoissoient point d'autres cataractes que ces maladies, où le cristallin changeoit de couleur & perdoit sa transparence, & qu'ils appelloient *glaucoma*, soit qu'elles fussent curables, ou non.

Galien est peut-être le premier qui a établi cette différence entre la cataracte & le *glaucoma*, comme il paroît ci-dessus, où par une eau trop coagulée, il entend une vieille cataracte, & par la seicheresse du cristallin, le *glaucoma*. Et il a été si fort prévenu de cette opinion, que dans tous les lieux de ses Oeuvres où il parle de la cataracte, il en donne une définition à peu près conforme à celle que j'ai rapportée au commencement de ce chapitre; & dans son Livre ci-dessus cité, au chap. 2 de la première particule, pour prouver que la vûe se fait dans le cristallin, il se sert de cette opinion comme d'un principe incontestable. *Quod autem in eo sit visus*, dit-il, *testatur id, quod videmus in cataractis: aqua enim cum inter crystallinum & corneam steterit, ut non possit species præ aquâ ad crystallinum transire, lumen amputat visuale; sed aquâ ablata, lumen reparatur.* Il dit aussi la même chose au chapitre premier de l'Usage des Parties.

L'autorité de Galien a été d'un si grand poids, que presque tous ceux qui sont venus après lui jusques à présent, même ceux qui ne suivent point ses principes, ont embrassé son opinion: & si quelques-uns s'en sont un peu éloignés, c'a plutôt été à l'égard de la cause de la maladie, & du lieu imaginaire où ils pensoient qu'elle s'engendroient, qu'à l'égard de son essence, qu'ils ont toujours estimée semblable.

Mais s'ils avoient bien considéré ce qui se passe dans nos corps, ils ne se seroient jamais imaginé  
que



que la cataracte fût une membrane engendrée dans l'humeur aqueuse. En effet, qui a jamais observé que de nouvelles membranes se soient formées chez nous après notre naissance ? Si on remarque quelquefois des excroissances, elles tirent leur origine des parties auxquelles elles sont toujours adhérentes ; & si dans la pratique on rencontre des humeurs charnues ou humorales, qui ont des membranes ou enveloppes particulières, en les examinant il est aisé de juger que ce ne sont que, ou des glandes malades, extrêmement grossies par le suc nourricier plus ou moins vicié, qui s'y porte continuellement par les artères, qui grossissent même considérablement, comme on le voit dans le cancer, dans les écrouelles dans les schirres, & autres maladies de cette nature ; ou des extensions de membranes, rendues telles par une semblable cause, comme on le remarque dans les *athéromes*, *stéatomes*, & *méliceris*, & dans d'autres tumeurs semblables.

C'est aussi ce qui a fait dire à quelques nouveaux Médecins, que toutes les particules étant formées dès la première conformation, il ne s'engendrait jamais de kist ni de membrane absolument contre nature, & que ces kists ou ces cataractes qui paroissent, ne sont que des développemens des membranes & des petites pellicules qui composent les parties : d'où ils concluent que la cataracte ne commence à se former que par une petite pellicule qui se détache du cristallin, & qui flotte dans l'humeur aqueuse.

Cette opinion semble à la vérité probable : cependant si on l'examine de près, on trouvera qu'elle n'est point soutenable ; par ce que s'il étoit vrai qu'il se fît des détachemens des pellicules du cristallin, ce qui ne se peut, il seroit



impossible que la surface de celles qui restent ne se ressentissent de l'altération de celles qui seroient séparées: ainsi cette cataracte imaginaire étant abaissée, il resteroit un nuage qui empêcheroit la vûe: d'ailleurs cette même surface ne deviendrait jamais assez polie pour laisser passer les rayons de lumière au-travers du cristallin, sans leur causer plusieurs fausses réfractions, qui brouilleroient tellement la vûe, que toutes les lunettes convexes n'y pourroient remédier.

Voilà les opinions différentes & principales qu'on a eu touchant l'essence de la cataracte. Si celle des anciens n'avoit pas été abandonnée par Galien & par ceux qui sont venus après lui, cette maladie n'auroit peut-être pas été si long-tems inconnue: on verra dans la suite qu'elle approchoit de la vérité. Celle de Galien, quoique plus en vogue, est absolument fausse; & celle des nouveaux Médecins, quoiqu'elle semble plus raisonnable, elle ne peut à mon sens passer pour vraie, parce qu'elle ne s'accorde pas à l'expérience.

## CHAPITRE II.

*Ce que c'est que la cataracte, & la division des cataractes.*

Après des expériences & des observations souvent réitérées, j'ai reconnu que le cristallin est attaqué de différentes maladies, qui l'altèrent ou en toute sa substance, ou seulement en quelques-unes de ses parties.

L'altération entière du cristallin, qui lui fait perdre tout ou partie de sa transparence, je l'appelle *cataracte*; & la particulière, je la nomme *tache*.



Et comme dans les cataractes, le cristallin se trouve diversement altéré, & que ces diverses altérations ont différentes causes, je reconnois aussi des cataractes de différente nature, que je divise à raison du prognostic qu'on en peut faire, en *curables, incurables, & en très-difficiles à guérir.*

Par *cataractes curables*, j'entens celles où le cristallin obéissant à l'éguille, peut être conduit en un autre lieu que celui qu'il occupe, au moyen de quoi la vûe est rétablie; & je les appellerai dans la suite de ce Traité, *cataractes vrayes*, ou simplement *cataractes*.

Par *cataractes incurables*, j'entens premierement celles où le cristallin est si fortement attaché au lieu qu'il occupe, qu'il n'en peut être séparé pour être conduit ailleurs: secondement celles où le cristallin est si peu attaché, qu'il peut être conduit dans toutes les autres parties de l'œil, mais sans aucun avantage pour les malades; je les appellerai *cataractes fausses* ou *bâtardes*.

Et par *cataractes très-difficiles à guérir*, j'entens celles qui participent des vrayes & des fausses, & qui sont plus ou moins curables, celles qui participent plus ou moins des vrayes ou des fausses; je les appellerai *cataractes mixtes* ou *trompeuses*.

Dans la suite de ce Traité, on connoîtra aisément toutes les raisons qui m'ont obligé à diviser ainsi les cataractes, c'est pourquoi je n'en dirai rien ici.

### CHAPITRE III.

#### *De la cataracte vraie.*

**L** A cataracte vraie est une altération de tout le cristallin, qui change de couleur, perd sa



transparence, devient plus solide qu'il n'étoit, & qui diminuant un peu en volume, semble cependant augmenter à l'occasion d'une certaine matiere mucilagineuse qui s'amasse autour en maniere d'appendices qui flottent souvent dans l'humeur aqueuse; & la suite de cette altération est la perte de la vûe

Pour prouver la vérité de cette description, je pourrois rappotter ici un grand nombre d'observations que j'ai faites en opérant sur les cataractes; mais cela seroit assez inutile, parce que tous les Chirurgiens Oculistes qui exercent cette opération, les peuvent faire aussi-bien que moi; ainsi je me contenterai d'en rapporter seulement deux de celles qui m'ont le plus desabusé de l'opinion commune, que je suivois alors fort religieusement: ensuite j'en rapporterai une autre que j'ai faite après la mort d'une personne travaillée d'une cataracte, sur laquelle on n'avoit point fait l'opération: & enfin j'en rapporterai deux autres faites après la mort d'une autre personne, sur laquelle j'avois fait l'opération sur les deux yeux quelque tems avant sa mort.

#### *P R E M I E R E   O B S E R V A T I O N .*

En l'année 1682, j'abbaissai une cataracte sur Thomas Charié, Maréchal, demeurant à Châtres sous Méry. Cette cataracte, avant l'opération, me parut bonne, quoique la pupille eût de la peine à se resserrer. Dans le tems de l'opération, après que j'eus introduit l'éguille dans l'oeil, & que j'eus détaché la cataracte, je m'aperçus qu'elle s'avançoit fort en devant lorsque j'appuyois l'éguille pour l'abaisser, & qu'il sortoit par la pupille quelque chose de blanc & fort flexible. Je crus facilement que c'étoit toute la



cataracte qui passoit par la pupille: cela me fit changer la situation de mon éguille, pour en porter doucement la pointe à la partie supérieure de la pupille, afin de retirer en dedans & d'abaisser ce que je voyois: mais je fus surpris, en faisant ce mouvement, de voir un corps gros, blanc & & rond, qui n'avoit point la forme d'une membrane, rouler sous mon éguille. Je reportai plusieurs fois la pointe de mon éguille sur ce corps, & je l'abaissai: après quoi je vis l'œil fort clair, & le malade alors distingua les objets communs. Après avoir enfin tenu quelque tems ce corps sujet, je retirai mon éguille.

Quelques jours après, la cataracte remonta un peu, & j'apperçus quelque chose de blanc par-delà la pupille, qui haussait & baissait au moindre mouvement de l'œil. Je crus que cela se précipiteroit dans la suite, je me trompai; car après que le malade fut guéri de la piquure, cela continua, & il passa ainsi l'hiver. C'étoit dans l'automne que l'opération avoit été faite.

Le printems suivant il vint me trouver, & me pria instamment de lui abaisser ce nuage, qui l'incommodoit si fort, à ce qu'il me disoit, qu'il étoit obligé de fermer cet œil pour ne se servir que de l'autre, qui avoit aussi été travaillé d'une cataracte, dont l'opération avoit été faite il y avoit environ dix-huit mois.

J'allai donc chez lui: je remis l'éguille dans son œil; je la portai au bas de la pupille, pour reprendre ce que j'avois abaissé par le bas, & lui faire faire la culebute, comme l'enseigne Guillemeau pour les cataractes qui ne demeurent pas sujettes; & je m'apperçus aussitôt que je faisois remonter ce corps blanc & rond que j'avois remarqué la première fois, mais qui ne me parut pas si gros: je l'abaissai enfin pour la seconde



fois, & il resta sujet, & ce qui paroïssoit auparavant disparut entièrement. Il vit alors de cet œil comme il voyoit du premier, & a vécu près de dix-neuf ans depuis, n'étant mort qu'en l'année 1701 fort âgé.

Cette opération a été la première qui a commencé à me desabuser de l'opinion commune; car je raisonnois ainsi: si la cataracte est une membrane qui s'engendre entre l'uvée & le cristallin, étant séparée, elle ne peut contenir un si grand espace, & on pourroit aisément la loger au-dessous de la prunelle sans qu'elle incommodât, & d'ailleurs la vue seroit aussi bonne comme elle étoit avant la naissance de la cataracte. Si c'est une pellicule qui se détache du cristallin, à la vérité la vue devroit être diminuée après l'opération, mais cette pellicule ne devroit pas paroître sous un si gros corps: il faut donc, disois-je, que ce soit véritablement le cristallin altéré que l'on abbaïsse. Je n'avois point de peine à concevoir comment on pouvoit voir sans cristallin: j'en étois déjà persuadé par raison d'optique, & par le sentiment de Plempius, rapporté au Chapitre 22 de la Description de l'Oeil: mais ce qui m'embarassoit, c'étoit je ne sçai quoi de blanc que j'avois vû floter dans l'humeur aqueuse.

## II. OBSERVATION.

Le 5 Octobre 1685, étant mandé à Sézanne en Brie, je fis l'opération de l'abbaïssement d'une cataracte sur l'œil droit d'un nommé Gobin, Cordonnier, au Faubourg de Broys. Mon éguille étant dans l'œil, & la cataracte commençant à quitter, fortuitement je fus heurté au bras par quelqu'un des assistans: cela me fit donner un faux mouvement à mon éguille, & je m'apper-



cus aussitôt que presque la moitié de la cataracte étoit passée par la pupille ; elle me parut blanche & ronde , comme dans l'observation précédente , & j'y observai bien mieux ce je ne sçai quoi de blanc & de flexible attaché autour , & dont les extrêmités flotoient dans l'humeur aqueuse.

J'achevai mon opération comme dessus : la cataracte resta abaissée , & le malade guérit sans que la pupille soit restée dilatée , ce que j'appréhendois bien fort. Il est encore en vie , n'ayant plus que cet œil , l'autre étant perdu par l'impéritie d'un charlatan coureur , qui lui persuada de se mettre entre ses mains , pour le guérir d'une autre cataracte qui commençoit à se former , quand je lui fis l'opération sur l'œil droit.

Cette observation me desabusa entièrement de l'opinion commune ; & je commençai dès lors à soutenir , quand l'occasion s'en présentoit , que la cataracte étoit une altération entière du cristallin : ce qui me donnoit lieu de résoudre quantité d'objections que plusieurs Médecins ou Chirurgiens me faisoient.

### III. OBSERVATION.

Quelque tems après un pauvre passant mourut dans nôtre Hôpital ; j'avois pris garde la veille de sa mort , qu'un de ses yeux étoit travaillé d'une cataracte ; peu après qu'il fût mort , je séparai l'œil de son orbite , & je le portai chez moi. L'ayant ouvert , je remarquai que cette cataracte occupoit la place du cristallin , & je crus bien que c'étoit le cristallin même ; en effet , après l'avoir séparé aisément avec la pointe de mon scalpel , je reconnus que c'étoit véritablement le cristallin entièrement altéré : je le rompis avec les doigts



pour m'en assurer davantage, & je remarquai que la substance étoit semblable à celle d'un cristallin infusé dans une liqueur acide, comme je l'ai dit ci-devant.

Je suis fâché d'avoir perdu la mémoire de cette observation : cela m'oblige d'en demeurer là, dans la crainte que j'ai d'en imposer au public, si je marquois les autres circonstances de cette observation que ma mémoire ne me fourniroit peut-être pas aussi fidèlement que ce que j'en viens de dire.

Après cette observation, je n'eus plus besoin de raisonner sur les observations que je faisois en opérant, pour me fortifier dans l'opinion que je tenois. J'en étois convaincu de vûe & de fait ; cependant je n'en pouvois encore convaincre les autres. On m'alléguoit que je pouvois me tromper, & que c'étoit peut-être un glaucoma ; que quand on auroit abaissé ce corps pendant la vie de cet homme, il n'auroit peut-être pas vû, à cause du défaut du cristallin ; que pour détruire une opinion universellement reçûe, il falloit des observations qui ne laissassent aucun doute, & beaucoup d'autres raisons de cette nature, qui me donnoient lieu d'admirer la facilité avec laquelle on embrasse une opinion peu soutenable, & la difficulté que l'on a de l'abandonner quand on en est une fois prévenu.

#### IV. OBSERVATION.

Sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1691. un pauvre homme m'amena sa femme qui étoit aveugle, & me pria, par charité de lui rendre la vûe si cela se pouvoit. J'examinai ses yeux que je reconnus être travaillez chacun d'une cataracte ; celle de l'œil droit étoit d'un blanc de perles peu



luisantes, suffisamment étendue & avancée en devant. Le trou de l'uvée se dilatoit & se resserroit ni trop vite ni trop doucement, quand je frottois la paupiere & que je l'ouvrais; & en passant la main entre son œil & le grand jour, elle en distinguoit l'ombre, & de même la lumière & les ténèbres. Ces signes me firent juger qu'elle étoit mûre & confirmée. Cette cataracte s'étoit formée fort promptement, selon le rapport que cette femme & son mary m'en firent, qui m'affluerent qu'il n'y avoit que trois mois qu'elle se conduisoit encore de cet œil, ce qui me confirma davantage que cette cataracte obéiroit à l'éguille.

Celle de l'œil gauche étoit jaune, elle paroissoit avoir plus d'étendue que celle de l'œil droit, & s'avancer plus en devant. Le trou de l'uvée se dilatoit & resserroit fort lentement, & distinguoit bien moins l'ombre de la main & la lumière. Je jugeai par ces signes qu'elle étoit vieille; & ces pauvres gens me dirent qu'il y avoit six ans que cet œil étoit perdu; cependant je ne désespérai point que cette cataracte n'obéît à l'éguille, parce qu'elle étoit vraie, l'iris de l'un & de l'autre œil étoit d'une bonne odeur.

Ayant préparé cette femme à l'opération, je lui abbaissai ces deux cataractes le 1. Novembre suivant. Celle de l'œil droit ne me fit aucune peine, le cristallin étant abbaissé demeura, & la malade distingua dès-lors toutes sortes d'objets: cela s'entend à la manière de ceux à qui on a abbaissé les cataractes; c'est-à-dire, les voyant un peu confusément; & dans la suite il n'y eût à cet œil ni douleur ni inflammation.

L'opération de l'œil gauche fut beaucoup laborieuse, tant pour abbaïsser la cataracte, que pour la tenir sujette, ayant remonté trois ou quatre fois pendant l'opération, & après l'opéra-



tion elle remonta même un peu, & la malade voyoit un peu moins de cet œil que de l'autre, & fut travaillé d'une inflammation légère, qui se passa entièrement dans sept ou huit jours.

Dix jours après l'opération, cette pauvre femme se trouva entièrement guérie. Et comme son mari & elle trouverent à s'occuper à préparer du chanvre pour en faire de l'œuvre; le mari à le dégrossir, & la femme à l'affiner, ils résolurent de passer l'hyver dans cette Ville; mais cette pauvre femme ayant été attaquée le 1. Décembre suivant d'une violente péripneumonie; elle en mourut le sixième jour, nonobstant tous mes soins. Sa mort me fâcha, parce que c'étoient de bonnes gens: je ne fus cependant pas fâché de trouver une occasion aussi favorable, pour m'éclaircir davantage de ce qui arrive après l'opération de l'abbaissement des cataractes, tant pour mon instruction particulière, qu'afin de pouvoir mieux détromper le public.

Quelques heures donc après la mort de cette pauvre femme, je séparai les deux yeux de leur orbites, je les remarquai par des fils que j'y attachai pour les reconnoître, je les portai chez moi, & je fis les remarques suivantes sur l'œil droit.

1. Avant que d'ouvrir l'œil droit, je le renversai en plusieurs sens, je le secouai plusieurs fois assez rudement, je le pressai même, sans que la cataracte changeât de place. Ce qui me fit juger qu'elle s'étoit affermie au lieu où je l'avois logée lors de l'opération.

2. Je coupai ensuite la cornée transparente tout autour du cercle extérieure de l'iris, & j'enlevai la piece sans offenser l'iris: je tenois cependant la partie antérieure de l'œil élevée en haut, pour empêcher qu'il n'arrivât aucune confusion au dedans de l'œil. L'humeur aqueuse s'étant écoulée



en partie, j'eus le plaisir de voir au travers de la pupille, que le cristallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper, qui est le milieu de la partie antérieure du corps vitré.

3. Cet endroit du corps vitré étoit élevé en une bosse fort égale, qui imitoit la surface antérieure d'un cristallin, hors qu'elle n'étoit pas déprimée; & lorsqu'avec un stile je l'enfonçois doucement, elle se relevoit tout aussitôt que j'avois ôté le stile, & retournoit en sa premiere figure.

4. Elevant l'uvée avec le bout d'un stile, j'aperçûs le cristallin en sa partie inférieure au-dessous de l'iris, où il avoit été placé lors de l'opération. Pour le mieux voir je fendis la cornée & l'uvée au-travers du côté des deux angles de l'œil, le reste de l'humeur aqueuse étant écoulée, & ayant entr'ouvert ces membranes, je vis alors tout le cristallin au lieu dit, où il étoit affermi par le corps vitré qui étoit enfoncé à l'endroit qui touchoit le cristallin, & par une espece de glu qui le coloît légèrement à l'uvée & à la membrane du corps vitré.

5. Ayant tout-à-fait ôté le cristallin du lieu dit, je remarquai que les fibres ciliaires, qui du cercle ciliaire, s'inferent à la membrane du corps vitré, à l'endroit où elle se divise pour recouvrir le cristallin, étoient rompues & séparées de leur cercle, à l'endroit où ce cristallin avoit été conduit lors de l'opération, & dans celui où l'éguille avoit passé; & que dans ces deux endroits le cercle ciliaire étoit de même séparé de la membrane du corps vitré à laquelle il se colle.

6. Examinant ce cristallin, je reconnus qu'il étoit recouvert de deux sortes de substances; la premiere qui se présentoit, étoit d'un blanc de perles, fort flexible & obéissante, & environnoit inégalement le cristallin, ne le touchant qu'en



quelques endroits. Elle ressembloit assez bien à des flocons de neige, ou à des morceaux de gommés foudus à moitié dans l'eau, & attachez en maniere d'appendices autour de quelques corps. J'appellerai dans la suite de ce Traité cette premiere substance, *accompagnemens de la cataracte*; parce que ces sortes d'appendices se rencontrent toujours plus ou moins dans les cataractes vraies, quand elles sont confirmées ou mûres.

7. La seconde substance recouvroit tout le cristallin, sa superficie étoit un peu inégale & raboteuse; elle étoit blanche, plus solide que la premiere, ressemblant à un blanc d'œuf cuit & presque dur, & me paroissoit être la propre substance du cristallin, dont tout le volume sembloit être plus petit qu'il ne devoit, à proportion de la grandeur de l'œil, cette seconde substance comprise.

8. A mesure que cette seconde substance, semblable à un blanc d'œuf endurci, approchoit le centre du cristallin, elle étoit plus dure, & son blanc tiroit un peu sur le jaune. Et après avoir ôté toute cette substance, le reste du cristallin me parut plus jaune & plus solide; cependant il étoit un peu transparent, enforte que le présentant au grand jour, on pouvoit distinguer les ombres des objets communs que l'on mettoit au-devant.

9. Le rompant, je reconnus qu'il avoit la consistance d'un fromage non passé endurci de seicheresse, qu'on peut broyer sous les doigts; mais qu'il se divisoit par lamines ou pellicules, dont les fibres qui les composoient se conduisoient de devant en derriere, ou de derriere en devant, de la même maniere que je l'ai fait remarquer au Chapitre II. de la Description de l'Oeil, en parlant du cristallin bouilli, ou préparé avec l'eau-forte; enforte que ces lamines ou pellicules



avoient plus de disposition à se fendre & se diviser selon cette longueur de fibres; c'est-à-dire de devant en derriere. Leurs superficies étoient aussi fort unies & conservoient leur figure sphérique. Enfin le cristallin ressembloit entièrement à un cristallin préparé, comme je l'ai dit, excepté qu'il étoit un peu jaune.

10. Le corps vitré étoit net & transparent à l'ordinaire. L'humeur aqueuse avoit aussi la pureté & la transparence qu'elle doit avoir, & étoit dans une quantité suffisante pour tenir le globe de l'œil assez tendu. J'avois eu soin de la conserver toute dans un verre pour l'examiner ensuite. Enfin toutes les autres parties de l'œil étoient dans leur état & situation ordinaire.

#### V. OBSERVATION.

1. Ayant fini d'examiner l'œil droit, je pris l'œil gauche, & après avoir procédé comme à l'œil droit, je reconnus pareillement que le cristallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper.

2. Qu'il étoit à la partie inférieure de l'uvée, un peu plus élevé que celui de l'œil droit, parce qu'il avoit remonté un peu après l'opération, comme je l'ai dit, en sorte qu'on en découvroit une très-petite partie par le trou de l'uvée, & aussi des flocons ou accompagnement dont je vais parler, qui sembloient s'être un peu affaîsez depuis l'opération. Il paroissoit aussi un peu moins affermi à l'endroit où il étoit resté.

3. Qu'il avoit beaucoup de cette première substance dont j'ai parlé à l'article 6. de l'Observation précédente, qui n'avoit pas la même blancheur; elle étoit aussi plus solide & fibreuse, faisant même ressort.

4. Qu'il avoit très-peu de la seconde substance,



qui étoit beaucoup plus jaune & plus dure, & dont la superficie étoit pareillement un peu inégale & raboteuse; tout le reste du cristallin étant aussi plus petit qu'il ne devoit, & étant plus dur, plus jaune & moins transparent que celui de l'œil droit, ayant au reste même disposition de fibres.

5. Enfin que le corps vitré & l'humeur aqueuse étoient comme à l'œil droit, & toutes les autres parties intérieures de même.

---

#### CHAPITRE IV.

*Réflexions sur les Observations contenues au Chapitre précédent.*

Toutes les Observations que je viens de rapporter, font connoître si exactement ce que c'est que la cataracte, que je ne pense pas qu'on puisse douter que ce ne soit une altération entière du cristallin. Il faudroit être bien ennemi de la vérité & du bon sens, pour persister dans une opinion qui n'avoit pour fondement qu'une idée fausse qu'on s'étoit formée de l'usage du cristallin. On voit par l'article 2. de la quatrième Observation, & par l'article premier de la cinquième, que le cristallin n'est point nécessaire pour voir, puisque cette femme voyoit, quoique ces deux cristallins ne fussent plus dans leur lieu, mais seulement pour mieux voir, comme je l'ai prouvé au Chapitre XXII. de la Description de l'Oeil, & comme l'a reconnu Plempius; ainsi cette opinion, quoiqu'universellement reçue, se détruit d'elle-même.

Les articles 6. 7. 8. & 9. de la quatrième Observation, & les 2. 3. & 4. de la cinquième prouvent que la cataracte n'est point une membrane, ou



un autre corps qui s'engendre, ou se congele dans l'humeur aqueuse : mais une altération entière de tout le cristallin, qui change de couleur & perd sa transparence, & que c'est ce cristallin ainsi altéré qu'on détourne avec l'éguille. L'Observation troisième fait connoître que c'est ce même cristallin altéré qui s'oppose au passage de la lumière, tant qu'il reste dans son lieu naturel. Enfin, la première & la deuxième Observation & toutes les autres que l'on peut faire en opérant sur les cataractes, ont tant de relation avec la 3. 4. & 5. que l'on peut dire que ces derniers ne sont que des preuves plus évidentes des conséquences certaines que l'on pouvoit tirer de la 1. & de la 2.

Les anciens Médecins avant Galien avoient donc eu raison d'estimer que la *Cataracte* & le *Glaucoma* étoient une seule & même maladie ; ils ne les confondoient pas pour cela. Le *Glaucoma* est une espèce de cataracte, comme je le dirai dans la suite ; il est vrai que c'est une maladie incurable ; aussi reconnoissoient-ils de deux sortes de cataractes, de *curables* & d'*incurables* ; si leurs écrits étoient venus jusqu'à nous, nous serions peut-être mieux éclaircis de leurs opinions que nous ne connoissons qu'imparfaitement, puisque ce n'est que par le rapport de ceux qui les ont abandonnées.

Je dirai encore qu'on ne pouvoit trouver une occasion plus favorable que celle qui a donné lieu à la 4. & à la 5. Observation ; puisque dans un même sujet on y a trouvé une cataracte nouvellement confirmée, & une vieille cataracte, & toutes les deux abaissées peu de tems auparavant la mort avec tout le succès possible ; sur lesquelles on pouvoit remarquer en même tems que la facilité ou la difficulté de les tenir sujettes, dépend de la nature de leurs *accompagnemens*, qui



selon qu'ils sont plus ou moins flexibles, obéissent ou résistent plus ou moins à l'éguille ou au poids du cristallin; & que cette espece de glu qui colloie légèrement le cristallin à l'uvée & à la membrane du corps vitré, comme je l'ai dit en l'article 4 de la quatrième observation, ne provient que de la matiere gluante de ces mêmes accompagnemens encore tendres: d'où vient que dans les cataractes récemment mûres, le cristallin doit être moins sujet à remonter que dans celles qui sont vieilles, puisque leurs accompagnemens étant plus solides, ils peuvent moins s'unir aux parties voisines, comme on l'a vû à la fin de l'article 2 de la cinquième observation.

Comme ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur les différens états de ces accompagnemens, & sur les précautions qu'on doit prendre pour surmonter les difficultez qu'ils causent très-souvent dans les opérations, je n'en dirai rien davantage pour le présent; je me réserve d'en parler au Chapitre suivant, & dans les Chapitres 7, 8, 9, 13 & 14.

---

## CHAPITRE V.

### *Des causes des cataractes vraies.*

**A**Près avoir montré que la cataracte vraie est une altération entiere du cristallin, il est bon de faire voir quelles peuvent être les causes de cette altération.

En considérant le rapport qu'il y a entre le cristallin infusé pendant quelque tems dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau forte, comme je l'ai dit au Chapitre onzième de la Description de l'Oeil; & un



cristallin qui a perdu sa transparence & qui s'est endurci dans son lieu naturel, comme il se rencontre dans les cataractes vraies & dans quelques-unes des fausses, je n'ai pas de peine à concevoir que la cause de l'endurcissement & de la perte de la transparence de l'un, ne soit à peu près semblable à la cause de l'endurcissement & de la perte de la transparence de l'autre.

Ainsi j'estime que la cause des cataractes est une sérosité acide & mordicante, qui se jettant quelquefois par voye de fluxion, & d'autres fois s'amaissant par congestion entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, commence à donner naissance à la cataracte, dont les malades s'aperçoivent par un léger brouillard qui les empêche de bien voir. Que cette sérosité agissant ensuite sur la superficie du cristallin, en change sans doute la disposition, & en détache quelques particules peu affermies, qui flottant & pirouettant dans cette même sérosité, font sembler quelquefois aux malades qu'ils voyent voltiger en l'air des étincelles de feu ; & que cette même sérosité s'insinuant toujours de plus en plus, altere aussi de plus en plus le cristallin, en endurcissant sa substance & changeant sa couleur, de la même manière que les acides agissant sur la cire, alterent sa substance, en la desséchant, l'endurcissant, & la changeant de couleur.

Et comme les conduits qui portent la nourriture au cristallin ne se trouvent pas détruits, ils ne cessent pas aussi de lui en fournir : ainsi cette nourriture ayant du rapport à la partie qu'elle doit nourrir, on peut juger qu'étant épanchée autour du cristallin, & se mêlant avec cette sérosité acide, ses parties les plus disposées à s'unir y prennent corps, de même que nous voyons que le lait dans lequel on mêle quelque acide ou de la présure, se coagule.



C'est aussi en partie au suc nourricier du cristallin, & en partie aux particules qui se détachent de sa superficie, que j'attribue la naissance de ces additions ou excroissances, que j'appelle *accompagnemens de la cataracte*; & suivant que ce suc est plus ou moins fourni de parties liantes ou rameuses, il fait que ces accompagnemens sont en plus grande ou en moindre quantité, qu'ils sont ou plus flexibles ou moins flexibles.

Quand ces accompagnemens commencent à se former, c'est alors que les malades semblent voir voltiger en l'air des choses qui ressemblent à des cheveux, à des fils, à de la poussière, à des toiles d'araignées, à un crêpe, à des barres, à des flocons de neige ou laine, & à des mouches: c'est ce qu'on appelle ordinairement *imaginations*; parce qu'il semble aux malades que ces choses soient à une certaine distance au-devant de leurs yeux. Et ces choses ne paroissent ainsi, que parce que les rayons de lumière rencontrant ces accompagnemens, ne les peuvent pénétrer: ainsi il se forme sur la rétine des ombres semblables aux choses qui les causent.

Et quand ces accompagnemens augmentent, on commence à appercevoir dans les yeux malades des nuages blancs, qui augmentent de plus en plus, à mesure que ces accompagnemens deviennent plus solides, & que le cristallin perd sa transparence: alors les malades ne distinguent plus aucuns objets, mais seulement une lumière confuse, & les ombres des corps opaques, lorsqu'ils sont situez entre leurs yeux & la lumière.

Cette sérosité acide qui en agissant sur le cristallin, endurec & desseche sa substance; & agissant sur son suc nourricier, le coagule & lui donne corps; en agissant sur la membrane qui recouvre le cristallin, elle n'y produit pas le même effet;



au contraire, elle la détruit le plus souvent & la consume, si non entièrement, du moins dans la plus grande partie. Et la cause, ce me semble, de cette destruction, vient de ce que les parties membraneuses se nourrissant du sang qui leur est porté immédiatement par les arteres, cette sérosité en s'insinuant dans cette membrane, coagule ce sang & empêche son mouvement circulaire; ce qui fait que cette membrane faute de nourriture, se consume comme par une espece de suppuration, de même qu'il arrive aux autres membranes de notre corps, lorsqu'elles sont abreuvées d'une humeur qui a quelque acidité.

Mais cette sérosité qui détruit & consume la membrane qui recouvre le cristallin, pourquoi n'agit-elle pas également sur la membrane qui se rencontre au-dessous, & qui recouvre immédiatement le corps vitré? Ne feroit-ce point parce que cette membrane étant attachée aux fibres membraneuses de ce corps, & en faisant par conséquent partie, le sang & les esprits qui nourrissent & entretiennent cette membrane, seroient conservez dans leur mouvement par la chaleur & les esprits de ce corps dont elle fait partie: enforte qu'un acide peu malin, tel qu'est celui qui cause la vraie cataracte, n'auroit pas assez de force d'y agir comme sur celle qui recouvre le cristallin, qui hors dans ses extrémités n'adhère à aucune autre partie, non pas même au cristallin quoiqu'elle le touche: d'où vient aussi que dans quelques cataractes mixtes & dans quelques fausses, lorsque cette sérosité est maligne, la membrane du corps vitré en est affectée, comme je le dirai dans la suite. Ou bien ne feroit-ce point que, comme dans les pustules, ou petites tumeurs peu malignes qui se font dans les tégumens, la matiere qui est renfermée chez elles,



étant poussée par la nature du centre à la circonférence, brise la peau qui la recouvre, sans offenser les membranes ou autres parties qui sont au-dessous, quoique plus délicates: & que de même, l'humeur qui cause la cataracte étant poussée du centre de l'œil vers sa circonférence, seroit plus en état de briser la membrane qui recouvre le cristallin. Il y a quelque apparence que cela se fait de l'une ou de l'autre manière, & il seroit difficile de rendre une autre raison de ce fait.

## CHAPITRE VI.

*Suite du précédent.*

**Q**UE ce soit donc une sérosité acide & mordicante qui soit la cause des cataractes, la conformité qu'il y a dans la disposition des pellicules & des fibres, & dans toute la substance même d'un cristallin altéré & tel qu'il se rencontre dans les cataractes, & entre celle qui se rencontre dans un cristallin infusé en une eau acide, comme je l'ai ci-devant dit, le fait bien voir. D'ailleurs, la destruction de la membrane qui le recouvre en est encore une autre preuve; puisque partout où on voit une destruction de partie, on demeure d'accord qu'elle a été causée par une humeur âcre, acide, ou mordicante.

Mais cette conformité n'est pas tout-à-fait semblable, me dira-t-on: un cristallin infusé dans une eau acide, est blanc jusques dans son centre, & même d'un blanc de perle; & le cristallin altéré comme il l'est dans les cataractes vraies qui sont dans leur maturité, n'est blanc que dans sa superficie, & on voit qu'il jaunit à



mesure qu'en le développant de ses pellicules on approche de son centre.

Je répondrai à cela, en disant qu'il est vrai que lorsque l'on fait infuser un cristallin pendant l'hyver dans l'eau acide proposée au Chapitre XI. de la Description de l'Oeil, il devient blanc en toutes ses parties, & demeure en cet état tel tems qu'il reste en infusion, & j'en ai même laissé pendant plusieurs mois, sans qu'ils aient aucunement jauni : mais j'ai aussi expérimenté que le faisant infuser dans cette eau acide pendant les grandes chaleurs de l'été, il blanchit les premiers jours, & se prépare au reste comme pendant l'hyver; mais dans la suite il jaunit; même si on le laisse un mois ou plus, cette couleur jaune s'obscurcit, & il devient noirâtre. Or il y a apparence que la chaleur donnant alors plus de mouvement aux particules acides de l'eau, elles pénètrent & agissent si vivement sur les pellicules qui composent le cristallin, qu'elles leur causent une espèce de calcination, qui fait changer leur couleur blanche en une jaunâtre puis en une noirâtre : comme on voit que le mercure fixé par les acides, se change en des couleurs différentes, suivant les différens degrez de calcination qu'on lui donne. On peut raisonner de même à l'égard des cataractes, en disant que la chaleur dont nous jouissons pendant la vie, faisant agir l'acide qui est la cause des cataractes, sur les pellicules du cristallin de la même manière que je le viens de dire, de blanches qu'elles sont d'abord, il les doit rendre jaunâtres, & quelquefois noirâtres dans la suite, comme il arrive assez souvent dans les vieilles cataractes; & conclure de-là, qu'il n'y a point de contrariété dans cette conformité que j'ai dit être entre un cristallin altéré & tel qu'il se rencontre dans les cata-



ractes, & un cristallin infusé dans les acides; puisque ces mêmes acides aident par la chaleur, lui peuvent faire changer la couleur blanche en une jaunâtre ou noirâtre.

Que l'humeur qui cause les cataractes s'amasse quelquefois par voye de fluxion, & d'autres fois par congestion, l'expérience nous le fait connoître; puisque nous voyons des cataractes qui dans l'espace de trois ou quatre mois se trouvent confirmées & en état d'être abaissées, comme celle de l'œil droit de cette femme dont j'ai parlé dans la quatrième observation du Chapitre III. & d'autres qui sont si long-tems à se former, qu'après deux, trois, quatre, cinq ou six ans, elles sont si peu avancées, qu'elles ne se trouvent pas en état de soutenir l'opération; même pendant un long tems on ne remarque aucuns nuages dans les yeux qui en sont travaillez, quoique cependant les malades ne puissent distinguer aucuns objets. J'en donnerai quelques exemples dans la suite. Et pour éviter toute équivoque, je dirai que par ce terme de fluxion, je n'entens autre chose qu'un amas d'humeur qui se fait en peu de tems; & par celui de congestion, un amas lent & imperceptible.

Que cette humeur se jette d'abord entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, il y a apparence; puisqu'avant que le cristallin ait perdu de sa transparence, les malades ne peuvent bien distinguer les objets: ce qui ne peut arriver que parce que cette humeur élevant en bosse cette membrane, elle est la cause d'une nouvelle réfraction des rayons de lumière, qui les fait agir avec confusion lorsqu'ils atteignent la rétine, comme on peut le concevoir par ce que j'en ai dit en expliquant la vûe.

Si l'on m'objecte, que si cette sérosité ou hu-



meur que je suppose causer l'altération du cristallin, est acide ou mordicante, elle peut premièrement altérer l'humeur aqueuse, quand elle se mêle avec elle après que la membrane qui la retenoit autour du cristallin est rompue, & ainsi causer l'altération des autres parties de l'œil. Secondement, qu'elle doit causer de la douleur lorsqu'elle agit sur la membrane qui recouvre le cristallin, puisque c'est le propre des membranes d'être sensibles.

Je répondrai à la première objection que cette humeur ne fluant pas continuellement, mais seulement pendant un certain tems, comme il arrive dans la plupart des fluxions qui se font sur les autres parties de notre corps; elle n'est pas en assez grande abondance pour altérer l'humeur aqueuse, quand la membrane qui recouvre le cristallin, en se brisant la laisse écouler; parce que l'humeur aqueuse étant dans une quantité beaucoup plus grande, elle affoiblit & dompte son acidité, dont même elle se décharge dans les veines, en circulant comme je l'ai dit dans la Description de l'œil.

À la seconde je dirai que la membrane qui recouvre le cristallin étant très subtile, on ne doit point s'appercevoir de la douleur, puisqu'elle ne peut être que très-légère; aussi voyons-nous que d'autres membranes beaucoup plus épaisses causent peu de douleur lorsqu'elles sont piquées, comme par exemple l'uvée dans l'opération de l'abaissement des cataractes.

Il y a cependant des malades, qui lorsqu'ils commencent à être travaillez de cataractes, même avant qu'ils commencent à s'en appercevoir, & quelquefois aussi quand elles sont confirmées, se plaignent d'une douleur au fond de l'œil qui en quelques-uns est violente, & en d'autres



supportables ; mais cette douleur n'est point causée par cette sérosité acide , amassée autour du cristallin & qui cause la cataracte ; mais bien par une humeur rhumatifante qui se jette sur les membranes qui forment le globe de l'œil , & sur ses nerfs & autres parties voisines ; & cela est si vrai , que ce n'est pas seulement le fond de l'œil qui souffre , mais aussi le devant de la tête , & souvent on ressent même des douleurs de rhumatisme en d'autres parties du corps.

Il est vrai que lorsque cette douleur de rhumatisme précède ou accompagne l'humeur qui cause la cataracte , ou qu'elle contribue à la déterminer à couler au centre de l'œil , la cataracte est ordinairement suspecte pour la mauvaise impression qu'elle cause à tout l'œil ; ce qui fait que la cataracte change quelquefois de nature , aussi n'entreprend-t-on point l'opération que cette douleur ne soit entièrement apaisée , & que la cataracte n'ait de très-bonnes marques , comme je le dirai ci-après.

J'ai attribué en partie au suc nourricier du cristallin , & en partie aux particules qui se détachent de la superficie de ce corps ; la naissance des accompagnemens de la cataracte ne pouvant l'attribuer à d'autre humeur. Cette sérosité acide qui est la cause de l'altération du cristallin , n'est pas capable de prendre corps ; ce n'est pas le propre de ces liqueurs : l'humeur aqueuse n'y contribue aussi en aucune manière , parce que si cela étoit , on trouveroit quelquefois de semblables excroissances dans l'espace que cette humeur occupe , sans que le cristallin fut altéré ; il n'y a donc que le suc nourricier du cristallin qui leur puisse donner naissance , en liant avec lui les particules qui se détachent de la superficie de ce corps.

Je n'ai rien dit des causes extérieures des cataractes ,



raâtes', comme sont les coups reçûs sur l'œil ; parce que ces sortes de cataractes ne sont pas pour l'ordinaire vraies. Cela viendra dans son lieu, aussi bien n'ai-je eu dessein de traiter ici que des causes intérieures des cataractes. Voyons présentement qu'elles en sont les différences.

---

## CHAPITRE VII.

*Des différences des Cataractes vraies.*

**L**Es Cataractes vraies ne different entr'elles, que , ou à raison de leur âge , ou de leur quantité ou étendue , ou de leur couleur.

A raison de leur âge, elles sont ou naissantes & imparfaites, ou confirmées & parfaites.

La cataracte est naissante lorsque le cristallin commence à s'altérer, & que les accompagnemens commencent à se former, & à paroître comme des nuages blancs au-travers de la pupille.

Il y en a de deux sortes, de *Laitenses* & de *Caséuses*, qui ne different que du plus ou du moins; car toute cataracte dans sa naissance est laiteuse, & cette matiere laiteuse n'est autre chose que ces accompagnemens naissans & encore très-tendres, joints à ces particules qui se détachent de la superficie du cristallin. Et lorsque cette matiere laiteuse acquiert plus de consistance, elle devient comme un lait caillé qui se peut diviser par morceaux, & forme ainsi la cataracte caséuse. Dans ces deux états, la membrane qui recouvre le cristallin est encore entiere.

La cataracte est confirmée & parfaite, lorsque l'altération du cristallin est entiere, qu'il a acquis une solidité plus grande qu'il n'avoit; que ses accompagnemens ont plus de consistance; qu'ils ont



pouffé plus abondamment ; que la membrane qui couvre le cristallin est en partie ou entièrement consommée comme par une espece de supuration louable, & qu'on voit au-travers de la prunelle la cataracte entièrement blanche ou d'autre couleur.

Il y a deux dégrez de perfection, un de maturité lorsque les accompagnemens & la superficie du cristallin sont dans un certain degré de consistance, qu'ils ne peuvent plus se séparer du cristallin, & se dissoudre dans l'humeur aqueuse quand on les touche avec l'éguille ; qu'ils se peuvent détacher de l'uvée s'ils avoient contracté quelque adhérence avec cette membrane, & qu'ils sont si flexibles & si obéissans, que quand on conduit le cristallin au bas de l'uvée, ils ne font aucun ressort, d'où vient que la cataracte demeure.

L'autre de vieillesse, quand les accompagnemens ont tant de consistance qu'ils deviennent fibreux & font ressort ; d'où vient que la cataracte est fort sujette à remonter lors de l'opération, & qu'ils s'attachent quelquefois si fort à l'uvée, qu'on a de la peine à les en séparer.

Quand je dis que les cataractes vraies different à raison de leur quantité ou étendue, je n'entends pas que le cristallin altéré soit plus étendu ; j'ai dit au contraire qu'il diminuoit de volume : mais j'entens qu'il paroît ainsi, parce que les accompagnemens sont en si grand nombre quelquefois & si étendus, qu'ils occupent tout l'espace qui est entre le cristallin & l'uvée, & qu'il en passe même au-travers de la pupille, comme je l'ai vu quelquefois, & comme quelques Oculistes peuvent l'avoir vu ; & c'est sans doute ce qui a fait dire à quelques Auteurs, que la cataracte s'engendrait quelquefois contre la cornée & l'uvée. Quand les accompagnemens sont ainsi, la pupille ne se res-



ferre qu'avec peine, parce que l'uvée est pressée par ces accompagnemens; & quand on abbaïsse la cataracte, quoique le cristallin reste en bas, il paroît souvent de ces accompagnemens en forme de nuages par le trou de l'uvée, qui quelquefois ne se dissipent pas entièrement. Ces cataractes pour l'ordinaire se forment fort promptement, & pour réussir on doit les abbaïsser sitôt qu'elles commencent à être mûres; parce que si on attend, pour peu de solidité que ces accompagnemens ayent, elles sont sujettes à remonter.

D'autres fois ces accompagnemens sont en si petite quantité, que les cataractes en paroissent petites & enfoncées. Dans cette rencontre le mouvement de l'uvée est très-libre, son trou se dilatant & resserrant fort promptement. Elles sont pour l'ordinaire long-tems à se former, & souvent elles se trouvent traversées, & ces traverses ou barres ne sont autre chose qu'une partie de la membrane qui couvre le cristallin, qui n'a pas été entièrement consommée, par la petite quantité de l'humeur qui cause la cataracte; même quelquefois cette membrane ne se consume point: d'où vient aussi que ces cataractes sont pour l'ordinaire difficiles à séparer; mais quand elles sont séparées, elles se précipitent aisément.

Enfin les cataractes different à raison de leur couleur, en ce que les unes sont de couleur céleste; d'autres blanches qui sont les plus communes, sous lesquelles je comprends celles qui sont d'un blanc de neige, d'un blanc de plâtre, d'un blanc de perle, d'un blanc argentin ou mercuriel, & d'autres blancs mêlez: d'autres sont jaunes, d'autres noires, d'autres brunes, ou de couleur de fer, ou de chataigne, d'autres grises ou cendrées, & d'autres verdâtres. Nos Auteurs en



sont encore de rouges, mais je n'en ai jamais vû.

Il y a apparence que toutes ces différentes couleurs naissent de la différente action de cette sérosité acide que j'ai supposée être la cause des cataractes. D'abord en détruisant la transparence du cristallin, elle le blanchit, & en condensant cette humeur qui forme les accompagnemens, elle les rend pareillement blancs, & leur blancheur est diverse suivant leur diverse disposition: ainsi quand ces accompagnemens sont subtils, ils font paroître une couleur céleste; quand ils sont plus épais, plus épars, ou plus ferrez, ils font paroître différens blancs, qui sont plus ou moins luisans selon que leur superficie est plus ou moins polie. Cette même sérosité agissant plus vivement & plus long-tems, elle jaunit non-seulement les cararactes, mais aussi leurs accompagnemens; ensuite elle les noircit, comme je l'ai montré au Chapitre précédent: & de ces différens mélanges de blanc, de jaune, & de noir, viennent les verdâtres, les brunes, celles de couleur de fer ou de châtaine, les grises & les cendrées. On peut encore dire que la diverse température des malades contribue beaucoup à la diversité de toutes ces couleurs; puisqu'un bilieux, par exemple, est plus sujet aux cataractes jaunâtres ou verdâtres; un mélancoliques aux noires, aux brunes, aux grises ou cendrées, & à celles de couleur de fer ou de châtaigne; un sanguin, un pituiteux aux célestes & aux blanches, quoique quelquefois toutes ces especes de cataractes ne commencent que d'entrer dans leur maturité.

Un Chirurgien Oculiste doit considérer attentivement toutes ces différentes couleurs, parce qu'elles dénotent souvent les différens âges des cataractes, & leur différentes consistances, qui lui aident à faire un prognostic plus certain de la



bonne ou mauvaise réussite des opérations, comme je le dirai en son lieu.

## CHAPITRE VIII.

### *Des signes diagnostics des cataractes.*

**Q**Uand l'humeur qui cause la cataracte commence à couler ou à s'amasser entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, les malades ne s'en apperçoivent pas aussitôt; parce qu'il est rare que cette humeur se jette en mêmes tems & également sur les deux yeux: ce n'est que lorsqu'ils regardent à l'ordinaire, & que fermant fortuitement l'œil sain, ils s'apperçoivent de quelque diminution de vûe dans l'autre. Souvent ils ne s'en plaignent pas, ayant quelquefois oui dire à quelques personnes qu'elles ne voyoient pas également des deux yeux; & quand ils consulteroient alors quelque Médecin ou Chirurgien, on ne pourroit leur rien dire de certain, ce signe étant équivoque, & on se contenteroit de leur ordonner quelques remèdes généraux qui n'empêcheroient pas le progrès de leur maladie.

Quand ensuite les malades semblent voir voltiger en l'air quelques-unes ou plusieurs de ces choses qui ressemblent à des cheveux, à des fils, à de la poussière, à des toiles d'araignées, à un crêpe, à des barres, à des flocons de neige ou de laine, & à des mouches, ce que l'on nomme *imagination*, comme je l'ai dit au Chapitre V. on peut s'assurer davantage du commencement d'une cataracte; mais ce signe n'est pas encore certain, à moins qu'en même tems on ne s'apperçoive d'une diminution sensible de la vûe. Il y a des personnes qui sont travaillées de ces ima-



ginations, sans que la cataracte arrive, comme je le dirai ci-après au Chapitre XXII. même il y a des malades qui ne voyent aucunes de ces choses, mais seulement une forte diminution de vûe précède leurs cataractes.

Quand ces choses se fortifient de plus en plus & sans intermission, que la vûe diminue à mesure, & que les malades ne peuvent plus distinguer que confusément les objets communs, on peut s'assurer du commencement d'une cataracte; & on juge qu'elle se formera promptement, si tout ce que je viens de dire se fait en peu de tems; & lentement, si cela ne se fait que dans un long-tems.

Ne confondez pas, parmi les signes avant-coureurs des cataractes, ces especes d'imaginations à peu près semblables à celles que je viens de rapporter, ces diminutions & ces errements de vûe qui arrivent à ces personnes cacochymes dont l'estomac est rempli d'impuretez, aux personnes atrabilaires, à celles qui tombent dans la frénésie, aux femmes ou filles travaillées de vapeurs ou de suffocations, aux yvrognes & autres. Il est aisé de ne s'y point tromper; parce que ces symptômes ne sont pas continuels, y ayant de l'intermission, ou qu'ils guérissent par les remèdes, ou cessent quand la maladie ou la cause qui les produit cesse; & les autres au contraire.

On connoît que la cataracte augmente, quand on voit que la couleur de la prunelle se change, que l'on commence à appercevoir des nuages blancs, & que la vûe est si diminuée, que les malades ne peuvent plus en aucune maniere distinguer les objets communs, mais seulement les couleurs vives & encore très-confusément, & une lumière blanche & confuse lorsqu'on les expose au grand jour.



On connoît qu'elle est dans son état, lorsque ces nuages sont si fort augmentez, que la pupille en paroît toute blanche, ou de quelque une des autres couleurs énoncées au Chapitre précédent : que cette couleur est égale en toutes les parties, ce qui dénote l'égalité de la substance des accompagnemens : & que les malades n'apperçoivent plus qu'une foible lueur, & les ombres des corps opaques que l'on interpose ou passe entre leurs yeux & le grand jour.

Rapportez ici quelques-uns des signes que vous trouverez dans le Chapitre suivant, qui font connoître en même tems l'état de la cataracte & le jugement qu'on en peut faire, & rapportez-y aussi quelques-unes des choses dites aux Chapitres V. & VII.

Enfin on peut connoître à peu près l'étendue de la cataracte, je veux dire la plus ou la moindre quantité de ses accompagnemens : car si elle paroît petite, enfoncée, luisante, & si on a de la peine à distinguer la couleur, on juge que ses accompagnemens sont en petite quantité : si au contraire elle paroît grande, peu luisante, superficielle ; que regardant de côté la pupille, on voye sortir quelques filamens, que cette pupille soit plus dilatée qu'à l'ordinaire, & qu'elle ne se resserre que peu & très-lentement, qu'on remarque quelques rayes non naturelles en l'iris, quoique d'ailleurs d'une bonne couleur, on juge que ses accompagnemens sont en très-grande quantité.





## CHAPITRE IX.

*Des signes prognostics des cataractes.*

**L**orsqu'on a connu par les signes précédens que la cataracte est à peu près en son état ou maturité, par ceux-ci on juge si, en faisant l'opération, la réussite en fera ou bonne ou mauvaise.

Le malade étant au milieu d'une chambre médiocrement éclairée, & tourné du côté du jour, on prend garde si la pupille est bien dilatée, & si en faisant approcher le malade près de la fenêtre ou de la porte, ce trou se resserre à mesure que le malade approche du grand jour.

Le malade assis près de la fenêtre ou de la porte, & l'œil sain étant fermé, on pose la main devant & près de l'œil malade, on observe si la pupille se dilate comme dessus, & ôtant subitement la main, si elle ne se resserre ni trop vite ni trop lentement, & si elle retourne en sa première grandeur.

Qu bien l'œil sain fermé, on pose le doigt sur l'œil malade dont les paupières sont fermées, on frotte l'œil doucement en rond pendant un peu de tems, on ôte subitement le doigt, & on commande en même tems au malade d'ouvrir l'œil, on voit ensuite si la pupille s'est bien dilatée, & si elle se resserre comme dessus.

Si après ces trois manières d'examiner l'œil, qui se rapportent l'une à l'autre, la pupille se dilate & se resserre comme il est dit, c'est un très bon signe; parce que cela marque premièrement, que la partie de l'uvée qui forme l'iris, le corps vitré, la rétine, & le nerf optique ne souf-



font aucune altération; puisque les rayons de lumière qui passent, quoique foiblement, au travers du cristallin altéré, & qui se portent sur la rétine, sont capables d'y exciter cette sensation à l'occasion de laquelle l'ame est mûe à dilater & resserrer la pupille, à peu près comme elle le feroit si l'œil n'étoit point travaillé de cataracte: ainsi on espere que cette cataracte étant détourné, le malade verra.

Secondement, que les accompagnemens de la cataracte ne sont que dans une médiocre quantité, & qu'ils sont fort flexibles; parce que ne pressant que légèrement l'uvée, ils ne l'empêchent point de se mouvoir, mais retardent un peu son mouvement: ainsi on juge que la cataracte est dans un état de maturité, & qu'étant abaissée, elle restera.

Si au contraire la pupille étant dilatée, se resserre très-promptement, c'est une marque qu'il y a très-peu d'accompagnemens, qui peuvent même être encore renfermez sous la membrane qui recouvre le cristallin, & qu'ils sont encore laiteux ou caséeux, & que par conséquent la cataracte n'est pas dans sa maturité. Ainsi ce signe est suspect pour la réussite de l'opération; tant à cause qu'une cataracte en cet état est difficile à séparer, que parce qu'aussitôt qu'on rompt la membrane qui recouvre le cristallin, cette matiere laiteuse ou caséuse s'épanche & brouille l'humeur aqueuse, ce qui empêche de voir l'éguille, & de distinguer la cataracte, d'où vient que l'opération reste souvent imparfaite.

Et si la pupille s'étant dilatée, se resserre très-lentement, c'est une marque que la cataracte est vieille, & que ses accompagnemens sont solides; ou si elle est nouvelle, que ces mêmes ac-



accompagnemens sont fort nombreux, puisqu'ils pressent si fort l'uvée, que son trou ne se resserre qu'avec peine. Ce signe aussi est suspect pour la réussite de l'opération, y ayant à craindre que les accompagnemens ne soient adhérens autour du trou de l'uvée, ce qui feroit de la peine à séparer la cataracte; & que la cataracte abaissée ne se relève aussitôt, par l'abondance ou solidité desdits accompagnemens, qui lui feroient faire le pont-levis.

Si la pupille est fort dilatée & qu'elle ne puisse se resserrer, & si elle est changée de figure, ce sont de fort mauvais signes, qui dénotent des cataractes ou fausses, ou mixtes, auxquelles l'opération est ou inutile, ou très-suspecte. Voyez ci-après les Chapitres XVIII. XX. & XXI.

Si elle est ressermée & qu'elle ne puisse en aucune manière se dilater, c'est aussi un fort mauvais signe, qui dénote une cataracte fausse ou mixte. Voyez les Chapitres XIX. & XX.

Enfin toute cataracte, lorsque la pupille n'a aucun mouvement, quoique d'ailleurs elle ait quelques bonnes marques, est très-mauvaise; parce que cela dénote ou son extrême vieillesse qui la rend entièrement opaque, ou une fausse cataracte comme je l'ai dit; ou bien une obstruction dans le nerf optique, ou quelque autre maladie dans la rétine ou dans le corps vitré. Je m'en explique.

L'extrême vieillesse d'une cataracte la rend presque toujours incurable; parce qu'étant venue en sa maturité, & ses accompagnemens ayant cessé de croître, ils se lient souvent & se collent insensiblement aux parties voisines, & s'endurcissent de telle sorte, que lorsqu'elle est parvenue à une extrême vieillesse, ou il est très-difficile de la séparer du lieu qu'elle occupe sans



intéresser lesdites parties, ou si on la sépare, il est presque impossible qu'elle reste, à cause de la solidité de ses accompagnemens qui la font presque toujours remonter. Il est vrai que quelquefois, mais bien rarement, il se trouve des cataractes extrêmement vieilles qui sont en état d'être abaissées & qui réussissent, mais elles ont toutes les marques de bonnes cataractes. J'en donnerai quelques exemples dans la suite.

Je ferai aussi voir dans quelques Chapitres particuliers, pourquoi les cataractes fausses sont incurables. Et à l'égard de l'obstruction du nerf optique, quand elle se rencontre avec la cataracte, l'opération y est entièrement inutile, telle bonté que la cataracte ait; parce que quand elle seroit abaissée, la vue ne seroit pas rétablie, puisque les passages des esprits qui doivent porter à l'ame le caractère des images peintes sur la rétine, n'en seroient pas plus dégagés.

Outre le signe susdit, pour connoître l'obstruction du nerf optique, on demande aux malades s'ils n'apperçoivent point quelque lumière, lorsqu'on leur fait regarder le soleil ou le feu, ou quand on passe la main ou quelque corps opaque entre leurs yeux & la lumière, s'ils ne voyent point quelque ombrage; car s'ils ne voyent rien, c'est signe qu'il y a quelque autre empêchement que la cataracte.

Les maladies qui changent la disposition de la rétine au du corps vitré, détruisent aussi la vue, & rendent inutile l'opération, comme je le ferai voir ci-après.

En examinant les signes bons ou mauvais que l'on tire des différens états de la pupille, on observe en même tems la disposition générale de l'œil & de quelques-unes de ses parties, la couleur de la cataracte, & les causes occasionnelles



de cette maladie, s'il y en a quelques-unes : & de toutes ces choses on s'en forme des signes, qui étant rapportez & comparez avec les précédens, servent à juger plus certainement de la bonne ou mauvaise réussite des opérations.

Ainsi si la cataracte est inégale dans sa couleur, c'est un signe suspect ; parce que cela dénote l'inégalité de la substance de ses accompagnemens qui ne sont pas encore dans leur maturité : ce qui oblige d'en différer l'opération, jusques à ce que ces accompagnemens ayent acquis plus de confiance.

Si elle est traversée ou barrée, elle est aussi suspecte, quoique plus avancée en maturité que la précédente ; & on doit pareillement différer l'opération jusqu'à la parfaite maturité, pour les raisons que j'ai déjà rapporté en parlant des cataractes laiteuses ou caséeuses. Ce n'est pas que ces deux especes de cataractes ne réussissent quelquefois quand elles sont bien séparées ; le cristallin se précipitant souvent de lui-même, quand il peut se loger au bas de la pupille ; & l'œil s'éclaircissant ensuite, comme je le dirai ci-après ; mais c'est la difficulté de les bien séparer.

Il y a aussi, mais rarement, des cataractes qui sont traversées, quelqu'âge qu'elles ayent ; elles sont pareillement douteuses, parce qu'il est très-difficile de les séparer ; mais aussi quand elles le font, elles se précipitent assez aisément.

Celle dont il n'y a que le centre du cristallin qui soit blanc, est le plus souvent fautive. Voyez à ce sujet le Chapitre XXII. & si elle est vraie, c'est un signe qu'elle est encore récente, & qu'on doit attendre sa maturité, d'autant qu'il seroit dangereux, en voulant l'abaisser, de gâter l'œil & de faire perdre la vue au malade.

Si la cataracte est d'une couleur égale, qui soit



Bonne, & que les bons signes ci-dessus énoncez, ou qu'ils seront ci-après, s'y rencontrent en même tems, l'issue n'en peut être que favorable.

La cataracte estimée la meilleure par tous les Praticiens, quant à la couleur, est celle qui est d'un blanc de perles tirant un peu à la couleur céleste. Cette couleur dénote une médiocre quantité des accompagnemens, & leur médiocre consistance.

Celle qui est d'un blanc grisâtre, tirant un peu sur la cendre est encore bonne. Elle a aussi une médiocre quantité d'accompagnemens, qui sont d'une consistance un peu plus forte; mais ils obéissent aussi aisément que les précédens.

Celle qui est d'un blanc qui décline tant soit peu sur le verd, est à peu près semblable à la précédente; mais il faut prendre garde de la laisser vieillir, parce que ses accompagnemens deviennent en peu de tems solides, & elle se rendroit difficile.

Celle qui est d'un blanc de neige est difficile à abaisser & à rester au bas de la pupille, par l'abondance de ses accompagnemens qui lui font souvent faire le pont-levis, à moins qu'on ne fasse l'opération dès qu'elle entre dans la maturité, comme je l'ai déjà dit.

Celle qui est d'un blanc de plâtre est volontiers fausse, ou à tout le moins trompeuse: voyez les Chapitres XIX. & XX. & de même celle qui est d'un blanc fort trouble.

Celle qui est d'un blanc argentin ou mercuriel, qui est fort claire & luisante, est ordinairement fausse. Voyez le Chapitre XVI.

Celle qui ressemble à une corne blanche & polie est toujours fausse, & de même celle qui ressemble à un grain de grêle. Voyez aussi le Chapitre XVI. & XVII.



Celles qui sont fort jaunes ou fort vertes, sont ordinairement vieilles & suspectes pour la réussite. J'en ai vû quelques jaunes réussir.

Celles qui sont du noir de plomb ou fort noires, sont pareillement suspectes. J'en ai vû quelques-unes réussir, & j'en donnerai un exemple au Chapitre XIV.

Celles qui sont de couleur de fer ou de châtaigne, réussissent assez souvent; mais elles sont difficiles à séparer pour peu qu'elles soient adhérentes; parce que leurs accompagnemens, quoiqu'en petite quantité, s'allongent souvent sans quitter prise ou sans se rompre; aussi quand elles sont séparées elles demeurent sujettes.

Il se rencontre quelquefois des cataractes dont la couleur est bonne, & qui sont cependant suspectes, & même entièrement mauvaises, parce qu'elles sont accompagnées de signes suspects ou mauvais. Et de même il s'en rencontre dont la couleur est fort suspecte, & qui peuvent néanmoins réussir, parce qu'il y a d'autres bons signes qui prévalent. Ce que je justifierai par quelques Observations que je rapporterai ci-après.

Si l'œil travaillé de cataracte est plus petit que le sain, c'est un fort mauvais signe; parce que l'atrophie ou l'émaciation, est une marque que la partie ne reçoit pas suffisamment de nourriture. Ainsi il n'y auroit point d'honneur pour l'Opérateur, ni de profit pour le malade, d'entreprendre l'opération.

S'il est plus gros que l'œil sain, c'est encore un mauvais signe, parce qu'il y a tout lieu d'appréhender que l'abondance des humeurs étrangères qui le remplissent ne cause une confusion & destruction des parties intérieures, qui arriveroit même plutôt ensuite de l'opération; ce qu'on attribuerait à l'Opérateur.



En comparant l'œil malade avec l'œil sain, si la couleur naturelle de l'iris se trouve changée en une mauvaise, ou que l'iris soit ridé ou affaîlé, c'est aussi un mauvais signe, qui dénote une cataracte purulente, ou quelque autre cataracte fautive, comme je le dirai en son lieu, ou un commencement de corruption des parties intérieures de l'œil.

Difficilement l'opération réussit sur une cataracte qui se trouve dans une personne qui a les yeux mauvais, qui est sujette à d'extrêmes douleurs de tête ou des yeux, & à de violentes fluxions sur ces parties.

Si même cette douleur de tête ou du fond de l'œil a précédé la cataracte, & qu'elle ait contribué à déterminer l'humeur acide à couler au centre de l'œil, quoique le malade n'ait point été sujet avant ce tems-là à de semblables douleurs, cette cataracte est souvent suspecte, pour la raison rapportée au Chapitre VI. & on n'en doit point entreprendre l'opération, que cette douleur ne soit entièrement apaisée, & que la cataracte n'ait toutes les bonnes marques énoncées en ce Chapitre.

L'opération est dangereuse sur une personne qui éternue souvent, qui a une toux violente, qui vomit fréquemment, ou qui a d'autres incommoditez fatigantes; parce qu'on doit craindre que les secousses rudes que ces accidens causent, ne fassent remonter la cataracte après qu'on l'auroit abaissée, ou n'excitent quelque fluxion sur l'œil: ainsi on doit différer l'opération jusqu'à ce que ces accidens soient cessez. Si toutefois ils arrivent après que la cataracte est abaissée, il faudra avoir recours à leurs remèdes propres.

Elle n'est pas moins dangereuse sur les personnes travaillées souvent de violens accès de



vertiges ou d'épilepsie : non-seulement par la crainte que l'on a que ces accès n'arrivent dans les tems de l'opération, mais aussi pour les desordres qu'ils causeroient s'ils arrivoient ensuite de l'opération.

Les cataractes sont très-fâcheuses quand elles sont causées par quelque chute, par quelque coup, par une piqueure de l'œil, ou par d'autres causes extérieures ; parce que dans toutes ces rencontres, les parties intérieures de l'œil sont pour l'ordinaire, ou confondues, ou détruites, ou beaucoup altérées, & que d'ailleurs la plupart des cataractes excitées par ces causes, sont fausses.

Un bel œil à fleur de tête & bien ouvert, est avantageux pour opérer facilement ; au contraire un œil naturellement petit & enfoncé rend l'opération plus difficile.

On n'est pas si sûr de la réussite de l'opération que l'on fait sur un vieil homme, qui sans cette maladie a la vue foible ; comme on l'est lorsqu'on opere sur une personne d'un âge moyen. A l'égard des enfans, on diffère l'opération jusqu'à ce qu'ils soient dans un âge raisonnable ; non pas pour la crainte que leurs cataractes n'aient pas assez de consistance ; car le plus souvent elles sont très-solides, comme je l'ai vu bien des fois ; mais c'est parce qu'ils ne sont pas assez obéissans, ni assez tranquilles pour soutenir l'opération.

## CHAPITRE X.

*Si par les remèdes on peut guérir la Cataracte naissante ou non confirmée ; & si on peut la prévenir.*

**L**A plupart de nos Auteurs proposent des remèdes pour empêcher la cataracte de se for-



ner lorsqu'elle commence , ou pour la guérir quand elle n'est pas encore confirmée. Ces remèdes, selon eux , sont généraux ou particuliers. Par les généraux ils tendent d'abord à subtiliser & atténuer les humeurs ; par l'usage des six choses non-naturelles qu'ils disent devoir pencher vers une température chaude & sèche , & par celui de quelques autres remèdes qu'ils croient spécifiques. Quand ils ont ainsi préparé les humeurs, ils les purgent avec d'autres spécifiques , dont la base est presque toujours l'aloës ; ils mettent en usage les gargarismes, masticatoires, sternutatoires, cauterés & autres remèdes pour dégager le cerveau, ou pour dériver l'humeur qui cause la cataracte. Enfin ils viennent aux remèdes particuliers, qui consistent dans plusieurs espèces de collyres, liquides ou secs, préparés avec des fiels d'animaux, gommes, sucs, &c. Je n'entre point dans le détail de tous ces remèdes , puisque je n'ai pas dessein de les proposer , mais seulement d'examiner si par cette conduite on peut guérir ou prévenir les cataractes naissantes ou non confirmées.

Quand je considère que la cataracte est une altération entière du cristallin, qui lui fait perdre sa transparence ; que cette altération est causée par une humeur que j'ai supposée avec quelque fondement être acide, qui, s'insinuant dans les pores du cristallin, dissout son ferment radical, unit ensemble les particules molles & gommeuses qui composent chacune de ses fibres , les endurecit, les dessèche, & changeant la disposition naturelle de ce corps, le met hors d'état de se pouvoir nourrir. Quand je considère encore que toutes ces choses ne se peuvent faire sans que les pores du cristallin qui donnent passage à la lumière ne soient détruits, qu'il ne perde par conséquent sa



transparence, qu'il ne blanchisse ou prenne les autres couleurs dont j'ai parlé, suivant que cette humeur acide agit plus ou moins vivement ou plus long-tems, ou qu'elle est pure, ou mêlée d'autres humeurs suivant la diverse température des malades; je ne sçauois m'imaginer comment un cristallin en cet état, qui est un corps étranger, inutile, nuisible, pourroit se rétablir par les remèdes.

Les remèdes généraux peuvent digérer, atténuer & subtiliser les humeurs; ils peuvent les détourner & les diminuer, en les évacuant sensiblement ou insensiblement; ils peuvent dégager les parties, y rétablir le mouvement circulaire s'il y étoit empêché, & ainsi prévenir quantité de maladies futures, ou guérir celles qui seroient arrivées. Les remèdes particuliers peuvent aussi agir à peu près de la même manière sur les parties malades sur lesquelles on les applique, même ils adoucissent, digèrent, résolvent, consomment, absorbent & dessèchent plus puissamment. C'est ainsi que les uns & les autres dissipent les inflammations, les érysipeles & autres maladies intérieures ou extérieures; qu'ils conduisent à supuration les apostèmes; qu'ils procurent la réunion des playes & des ulcères; qu'ils facilitent l'exfoliation des os; qu'ils arrêtent les gangrènes & hâtent la séparation des parties mortifiées; mais ils ne peuvent ni les uns ni les autres, remettre dans le même état les parties dont la disposition naturelle est changée ou détruite; la nature même qui est la souveraine médecine des maladies ne le peut; la réunion des parties ne se fait que par une seconde intention; dans les parties molles il se forme une cicatrice; dans les parties dures un callus; ce n'est plus la même disposition; ce ne sont plus les mêmes parties; com-



ment donc rétabliront-ils en son premier état un cristallin altéré, un cristallin corrompu ?

On dira peut-être qu'on demeure d'accord que quand le cristallin est entièrement altéré & corrompu, il ne peut se rétablir ; mais que lorsque l'humeur ne fait que commencer à fluer, qu'elle n'a altéré que la superficie de ce corps, & qu'il n'a encore perdu que peu de sa transparence, du moins pourroit-on par les remèdes empêcher cette humeur d'y fluer davantage, résoudre celle qui seroit fluée, rétablir cette légère altération, ou au moins empêcher son progrès, & rendre ainsi la transparence à ce corps, ou entretenir dans le même état celle qui lui reste encore.

Je répondrai que quand il seroit possible d'empêcher l'humeur de fluer, & de résoudre celle qui seroit déjà fluée, comme peut être cela se pourroit faire par les remèdes administrez suivant les regles prescrites par nos Auteurs ; il seroit cependant impossible d'arrêter le progrès de l'altération du cristallin, bien loin de rétablir ce corps ; parce que le cristallin étant séparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse, il ne reçoit point sa nourriture, de même que les autres parties de notre corps, comme je l'ai dit au Chapitre XIV. de la Description de l'Oeil, mais par imbibition ; de sorte que l'humeur qui cause la cataracte, s'épanchant entre ce corps & sa membrane, en altère toute la superficie ; & cette altération, si légère qu'elle puisse être, ne se pouvant faire sans que les pores superficiels de ce corps, qui donnent passage à sa nourriture ne soient détruits : il s'ensuit que quand l'humeur qui cause la cataracte pourroit cesser de fluer, & celle qui seroit fluée se résoudre, l'humeur alimentaire ne pourroit pas pour cela pénétrer cette superficie ; ainsi tout le cristallin, faute de



nourriture se desseicheroit, & la cataracte deviendrait mixte, & de la nature de celle dont je parlerai au Chapitre XVI.

De prévenir la cataracte, se feroit une chose bien difficile, quand cela se pourroit; il n'y a point de signe qui précède la fluxion de l'humeur qui la cause, & même les premiers signes sont si équivoques, qu'on ne juge certainement que la cataracte se forme que lorsque la vue est fort diminuée, & qu'on commence à appercevoir quelques nuages, dans lequel tems toutes les précautions que l'on pourroit prendre seroient inutiles, comme je le viens de montrer; ainsi à quoi bon travailler les malades par des remèdes?

Je dirai de plus que l'expérience ne s'accorde point aux promesses que nos Auteurs nous font de la vertu de leurs remèdes; on n'a point vu encore de cataracte guérir par leur moyen. Je veux bien croire que parmi ces Auteurs il y en a beaucoup qui n'ont pas eu dessein de nous tromper; ils se sont trompez les premiers en suivant trop aveuglément ceux qui les ont précédés; & l'opinion qu'ils tenoient touchant la nature de la cataracte, les a confirmé dans leur erreur: aussi nous ont-ils proposé leurs remèdes de bonne foi, & suivant les règles de la Médecine. Ils auroient cependant mieux agi s'ils ne l'avoient fait que problématiquement, cela auroit donné lieu à ceux qui lisent leurs écrits, de douter de leur doctrine, & de s'en éclaircir par des expériences de pratiques. Si même ils avoient eu autant de soin de consulter Galien, qu'ils en ont eu à proposer leurs remèdes, ils auroient reconnu que cet Auteur, quoiqu'il crût aussi-bien qu'eux que la cataracte fut une humeur épaisse & congelée, se donnoit bien de garde de donner sa règle, que lorsqu'il jugeoit que les imaginations, signes



certains de cataractes, n'étoient que passageres; & que quand on le consultoit par lettres pour des suffusions naissantes, il avoit soin avant que d'envoyer ses remedes, de s'informer de toutes les circonstances qui pouvoient l'assurer que ces indispositions ne provenoient que des impuretez de l'estomach, comme on le peut voir en lisant le Chapitre II. de son quatrième Livre des *Lieux malades*: ils auroient aussi reconnu qu'il doutoit fort qu'on pût guérir les suffusions par les remedes, que sur la fin du Chapitre IV. de son quatrième Livre, *de la composition des remedes selon les Lieux*, après avoir proposé les remedes qui conviennent aux suffusions, il conclut ainsi: *Promissiones itaque omnium horum pharmacorum magnae sunt, verum effectus aliquando nullus, aliquando valde exiguus.*

Il y en a aussi d'autres qui se sont vantez un peu trop hardiment d'en avoir guéri, ou prévenu quelques-unes. Il y avoit chez ceux-là plus de vanité que de bonne foi: & le seul récit vague, indéterminé, & mal circonstancié qu'ils font de leurs cures, est plus que suffisant pour les confondre de mensonge, ou tout au moins d'erreur, aussi-bien que quelques Charlatans modernes qui n'ont aucune teinture de Médecine ni de Chirurgie, ou s'ils en ont quelqu'une, elle est si médiocre, qu'ils ne méritent pas de porter le Titre dont ils s'honorent, & qui cependant exagèrent impunément les vertus de leurs prétendus secrets pour guérir les cataractes, & trompent ainsi le public.

De tout ce que dessus, je conclus qu'on ne peut guérir par les remedes les cataractes, quand même elles ne seroient encore que naissantes ou non confirmées, & qu'il est très-difficile de les prévenir. Qu'ainsi, lorsqu'on a reconnu par les



signes diagnostics ci-dessus expliquez, qu'une cataracte se forme, on doit laisser les malades en repos, sans leur faire aucun remède; à moins qu'il n'arrivât en même tems quelques autres maladies que l'on traiteroit suivant les regles; & au reste leur recommander d'observer un bon régime de vivre, jusques à ce que leur cataracte soit parvenue à une entière maturité pour la pouvoir abbaïsser par l'opération; les exhortant d'attendre patiemment ce tems, & leur faisant espérer un heureux succès de leur maladie pour leur diminuer le chagrin qu'elle leur cause. Et en cas qu'une cataracte soit long tems à parvenir en sa maturité, on ne doit pas essayer de la faire avancer par l'usage des alimens vaporeux & qui donnent dans la tête, comme quelques Auteurs le conseillent: cette conduite est reconnue par les meilleurs Praticiens, & avec raison: parce qu'elle seroit capable d'exciter des douleurs de tête fâcheuses, & d'autres desordres dans toute l'économie du corps, que l'on ne pourroit ensuite corriger qu'avec peine.

## CHAPITRE XI.

*Ce qu'il faut faire avant l'opération, le tems que l'on doit choisir, & la qualité des éguilles.*

QUand on s'est assuré par les signes tant diagnostics que prognostics, que la cataracte est dans sa maturité, & qu'elle pourra obéir à l'éguille, on en avertit le malade. Et s'il souhaite ardemment qu'on lui fasse l'opération, la première chose qu'un Chirurgien doit faire, c'est de considérer l'état présent de son malade. S'il reconnoît que sa santé soit bonne, n'ayant point



l'autre maladie que la cataracte, il lui doit conseiller de se faire préparer à l'opération par son Médecin ordinaire, ou de l'y préparer lui-même, s'il ne se rencontre point de Médecin, comme il arrive assez souvent à la campagne, ou si le malade est si dénué de moyens, qu'il ne puisse fournir à la dépense pour en faire venir.

Cette préparation consiste à lui prescrire un bon régime de vivre & fort exact quelques jours avant l'opération, lui défendant le vin & les alimens échauffans ou grossiers & de mauvais suc: à tenir le ventre libre par le moyen de quelques lavemens émolliens & rafraîchissans: le saigner une fois s'il y a plénitude, ou deux fois si la plénitude est grande: le purger enfin, si on juge qu'il y ait encore beaucoup d'excrémens retenus que les lavemens n'ayent pû vuider, ou qu'il y ait quelque indice de cacochymie. La purgation doit être douce, parce qu'on n'a dessein que de purger les premières voyes, sans trop ébranler les humeurs.

Par exemple, on prendra deux gros de fenné, un demi-gros de rhubarbe, une once de moëlle de cassie, & un demi-gros de cristall minéral, qu'on fera infuser dans un demi-septier mesure de Paris une décoction de racines de chicorée & de chienent, & dans la coulure on dissoudra une once de manne, & une once de sirop de fleurs de pêché.

Ou si le malade est d'une complexion fort délicate, on se contentera d'une once de cassie mondée, une once & demie de manne, & une once de sirop de chicorée, qu'on dissoudra dans deux verres de petit lait, pour deux prises que l'on fera prendre à trois heures de distance l'une de l'autre.

L'intention que l'on a en préparant ainsi le malade, c'est de prévenir la fluxion & l'inflam-



mation qui arrivent souvent ensuite de l'opération, & qui sont à redouter lorsqu'elles sont grandes. Ainsi, comme l'abondance du sang en pourroit être une cause, on diminue sa quantité & comme la cacochymie & la quantité des excréments retenus en pourroient aussi être une autre, on corrige l'une & l'autre par les potions purgatives & par les lavemens, & on empêche par la diète exacte une nouvelle abondance du sang & une nouvelle cacochymie.

C'est pourquoi, quand il n'y a ni plénitude, ni indice de cacochymie, on peut omettre la saignée & la purgation, se contentant seulement d'un régime de vivre humectant & rafraîchissant qu'on fera observer au malade trois ou quatre jours avant l'opération; & la veille de l'opération, de lui faire prendre un lavement pour décharger le ventre de ses gros excréments, quand même le malade auroit déjà été purgé.

A l'égard du temps de l'opération, quand on la peut faire dans le printems ou dans l'automne en choisissant le mois de May ou de Septembre c'est le mieux: mais quand le malade ne peut ou ne veut différer, ou que la cataracte est d'une nature à s'endurcir, & que l'on appréhende en retardant que ses accompagnemens ne résistent trop, on la peut faire en tout tems; évitant seulement les grands froids & les extrêmes chaleurs comme contraires aux playes des yeux. Et quand on veut commencer à préparer le malade, il faut choisir un tems beau & qui paroisse stable, afin que le jour de l'opération puisse se rencontrer beau & serain, parce qu'il faut bien voir pour faire cette opération.

Avant l'opération, il faut prendre garde si les éguilles dont on doit se servir sont en état. Elles doivent être d'une moyenne grosseur, à peu près



de celle de ces éguilles à coudre en linge commun. Les grosses font une trop grande solution, & par conséquent beaucoup de douleur; & les petites n'ont pas assez de résistance pour pouvoir pénétrer la cornée sans plier, & ne sont pas si commodés pour abbaissier la cataracte. Elles doivent être bien polies, pour glisser plus aisément; bien pointues, pour piquer avec moins de douleur; un peu tranchantes des deux côtez vers la pointe, à peu près comme ces éguilles droites à coudre les playes, pour entrer plus facilement, & pour surmonter quelques difficultez qui se rencontrent quelquefois dans l'opération; d'ailleurs il est plus aisé de les rendre bien pointues, en les repassant sur des pierres à lancette. Quelques Oculistes se servent d'éguilles rondes; parce que, disent-ils, les tranchantes coupent les fibres qu'elles pénètrent, ce qui est vrai. Mais les rondes meurtrissent aussi davantage les fibres qu'elles écartent, & ces fibres meurtries se rétablissent plus difficilement. Je m'en suis servi comme eux, & je me suis mieux trouvé des premières par les raisons ci-dessus. Elles doivent être emmanchées dans des manches ronds, longs & déliez, faits d'yvoire, d'argent, ou d'autre matiere, pour les tenir & manier plus aisément. Enfin on en doit avoir au moins deux, afin que si on fait l'opération sur les deux yeux en même tems, on puisse se servir de l'une pour un œil, & de l'autre pour l'autre œil; parce que la première dont on s'est servi, ayant été mouillée de l'humeur aqueuse, quoiqu'essuyée ensuite, n'entreiroit que très-difficilement, à cause d'une petite croute imperceptible & mucilagineuse qui reste dessus, & qui ne s'ôte qu'en la lavant, & on n'est pas alors en un état à prendre cette précaution.



## CHAPITRE XII.

*De la maniere d'abaisser la cataracte.*

**L**E malade étant préparé, & le jour de l'opération venu, le Chirurgien Opérateur se doit rendre chez son malade, sur les huit, neuf, ou dix heures du matin, ou sur les trois, quatre, ou cinq heures du soir, si le tems du matin est sombre & pluvieux: visiter d'abord le logis, pour choisir une chambre bien éclairée, & sur les fenêtres de laquelle le soleil ne donne pas; parce que ces rayons frapans l'œil malade, en feroient trop resserrer la pupille, & incommoderoit aussi le malade quand la cataracte quitteroit.

Il fera préparer deux sieges: un pour le malade, qu'il fera poser vis-à-vis des fenêtres, à une distance convenable & un peu de biais, afin que la lumière ne frappe pas à plomb le visage du malade, ce qui rendroit l'œil trop luisant, & empêcheroit de bien distinguer la cataracte, & l'éguille quand elle seroit dans l'œil; l'autre pour lui, qui doit être un peu plus élevé, & ce à proportion de la grandeur du malade ou de celle du Chirurgien, parce qu'il faut que le Chirurgien soit toujours un peu plus élevé que le malade, pour opérer facilement.

Dans les villages ou chez les pauvres, où on ne rencontre pas toujours ses commoditez, on se sert d'un banc étroit, disposé comme dessus, sur lequel on fait asseoir le malade jambe deçà jambe de-là, le Chirurgien s'asseyant de même, & se faisant mettre quelque chose sous lui pour l'élever plus que le malade, en cas qu'il ne se trouvât pas assez élevé.



Les sièges étant préparés, on fait approcher le malade : s'il n'y a qu'un œil d'incommodé, on applique sur le sain une compresse en plusieurs doubles, que l'on contient avec une bande posée obliquement, & cela pour deux raisons; la première, pour empêcher cet œil de se remuer en regardant les assistans ou les choses voisines, ce qui obligerait l'œil malade de se remuer de même; la seconde, pour empêcher la pupille de se resserrer, si le malade tournoit l'œil du côté du grand jour, ce qui arriveroit de même à la pupille de l'œil malade, parce que tous les mouvemens qui se font dans un œil, se font pareillement dans l'autre.

On fait asseoir le malade. Un serviteur debout se tient derrière, & si près que de ses deux mains posées sur les deux côtes de la tête du malade, il la puisse tenir un peu renversée & appuyée fermement contre sa poitrine. Le Chirurgien s'assied aussi sur son siège vis-à-vis du malade, & s'approche le plus près qu'il peut : de ses genoux & cuisses il embrasse les genoux & cuisses du malade, & il le prie de tenir ses mains abaissées sur ses genoux.

Il le prie aussi de tenir son œil ouvert, de le tourner comme s'il vouloit regarder le bout du nez, & lui recommande de le tenir ferme & assuré autant qu'il le pourra en cette situation. Il pose ensuite le doigt indice de sa main droite, si c'est l'œil droit sur lequel il opere, au-dessous du sourcil, & le pouce sur la pommette de la joue, pour en les écartant entretenir les paupières ouvertes : & il remarque l'endroit qu'il veut piquer, qui est le blanc de l'œil du côté du petit angle, à deux lignes près du cercle extérieur de l'iris, ou un peu plus près ou un peu plus loin, suivant la grosseur de l'œil, & sur la ligne qu'on



imagineroit être tirée d'un angle à l'autre, évitant les vaisseaux s'il en paroît quelques-uns.

On choisit cet endroit pour éviter de piquer dans celui où l'uvée s'attache à la cornée par le moyen du cercle ciliaire; parce que si on piquoit dans ce cercle, il y auroit à craindre dans les opérations laborieuses, de séparer de ce côté-là l'uvée de la cornée; & si cette séparation étoit considérable, l'iris pourroit s'affaïsser, & la pupille se dilater & resserrer irrégulièrement, l'insertion des fibres motrices de l'iris n'étant plus stable dans ce lieu. Ce n'est pas à dire qu'on ne réussisse souvent, quoiqu'on pique plus près de l'iris lorsque les opérations ne se rencontrent pas laborieuses; mais il vaut toujours mieux s'en éloigner, & choisir le lieu que j'ai marqué, tant pour la raison dite, que pour mouvoir plus librement & dans une plus grande étendue la pointe de l'éguille.

Le lieu choisi, le Chirurgien de la main gauche, si c'est l'œil droit sur lequel il opère, & de la main droite si c'est l'œil gauche, prend son éguille qu'un serviteur lui présente, la tient par le milieu du manche avec le pouce, le doigt indice, & le doigt moyen, à peu près comme on tient une plume pour écrire, appuie le petit doigt & l'annulaire sur la tempe pour empêcher sa main de vaciller, & pique hardiment, dans le lieu désigné, les membranes qui composent le blanc de l'œil, la cornée & l'uvée: quand il a pénétré l'uvée, il couche un peu le manche de son éguille du côté de la tempe, & la pousse doucement & en tournant, jusques à ce qu'il envoie, au-travers de la cornée transparente, la pointe parvenue aux deux tiers de la pupille: alors il la hausse & l'abaisse pour voir si les accompagnemens ne sont point adhérens au bord de la pu-



pille; ce qu'il connoît, quand il s'apperçoit qu'il meut l'iris, & que la pupille change de figure à mesure qu'il meut son éguille; en ce cas par ces mouvemens il les détacheroit doucement & petit à petit; sinon, il porte la pointe de son éguille vers la partie supérieure de la cataracte ou cristallin altéré, & en l'appuyant un peu vers le centre de l'œil, il l'abaisse, & réitere ainsi jusques à ce qu'il voye que la cataracte se détache du lieu qu'elle occupe: alors il gagne tout-à-fait le dessus, & en appuyant doucement, il l'abaisse entièrement au-dessous de la pupille, où elle se fait placée entre le corps vitré & l'uvée, le cercle ciliaire se séparant même le plus souvent en cet endroit de la membrane du corps vitré, comme je l'ai fait voir en l'article 5 de la quatrième observation du Chapitre III. cela ne se pouvant presque faire autrement, parce que l'espace qu'il y a du bord de la circonférence de la pupille au cercle ciliaire, n'est pas toujours capable de loger le cristallin avec tous ses accompagnemens. Et quoique les fibres ciliaires se trouvent rompus en cet endroit & en celui par lequel l'éguille a passé, le corps vitré ne cesse pas pour cela de recevoir de la nourriture autant qu'il lui en est nécessaire, parce qu'il reste encore assez d'autres fibres entières pour lui en fournir.

Le Chirurgien tient la cataracte en cet état pendant un peu de tems, & relève ensuite la pointe de son éguille: si la cataracte reste abaissée, à la bonne heure, l'opération est faite: si elle remonte & fait le pont-levis, il appuie de rechef dessus, & l'abaisse un peu plus que la première fois, & la contient ainsi pendant un peu plus de tems: il relève encore la pointe de son éguille; & si la cataracte remonte encore, il



l'abbaisse comme dessus, jusques à ce qu'elle demeure.

Pendant tout ce tems, si le bras du Chirurgien se fatigue, il se fait soutenir par un serviteur assuré, afin de s'empêcher de vaciller.

La cataracte étant restée au bas de la pupille, le Chirurgien retire son éguille doucement, & dans le même ordre qu'il l'a introduite. Il n'est pas nécessaire de présenter quelques objets au malade, pour les lui faire distinguer, & faire connoître aux assistans qu'il voit : les malades eux-mêmes ont assez d'empressement de le dire, & le Chirurgien le connoît suffisamment par la noirceur & la netteté de la prunelle. Au contraire il faut les prier de ne point parler, & de ne regarder aucuns objets; parce que cela ne se pouvant faire sans que l'œil se meuve, il seroit à craindre que l'éguille étant encore dans l'œil, il ne se fit quelques faux mouvemens qui pourroient causer quelque desordre.

L'opération faite, on ferme les paupieres, on applique sur tout l'œil une compresse en plusieurs doubles, trempée dans un collyre fait avec l'eau-rose, l'eau de plantain, & un blanc d'œuf, battus ensemble; & si le malade avoit quelque aversion pour l'eau-rose à cause de son odeur, que quelques personnes ne peuvent souffrir, comme quelques femmes ou filles, on le feroit avec l'eau de plantain seule & le blanc d'œuf : on bande ensuite l'œil malade, bandant aussi le sain sur lequel on laisse la compresse pour les raisons ci-dessus. On reconduit le malade dans son lit, on le fait coucher sur son dos, lui tenant la tête un peu élevée, & on lui recommande de se tenir en repos & de ne point parler.



## CHAPITRE XIII.

*Comment il faut surmonter les difficultez qui arrivent dans le tems de l'opération.*

*Premiere difficulté au sujet de l'irrésolution du malade.*

**L**A premiere difficulté qui arrive, c'est quand le malade est si timide & si sensible, qu'il ne peut tenir son œil en une assiette stable, & qu'il a si peu de résolution, que sitôt qu'il sent la pointe de l'éguille, il tourne son œil ou en haut, ou en bas, ou vers les côtez. Il faut en cette rencontre l'exhorter à avoir plus de résolution, & l'exciter à tourner l'œil du côté de son nez, & pendant ce tems-là tâcher de le surprendre, en piquant promptement dans le lieu désigné; quand les membranes sont piquées, on est alors maître de l'œil, & on finit l'opération comme dessus.

Mais il arrive aussi quelquefois qu'en piquant ainsi, on pique un peu plus haut ou un peu plus bas que le lieu désigné, à cause de l'instabilité de l'œil: il ne faut pas s'en étonner, on ne laisse pas que de réussir. Il est vrai qu'il y a un peu plus de difficulté; car quand on pique bas, on a un peu plus de peine de gagner le dessus de la cataracte, mais aussi il est plus facile de la loger au-dessous de la pupille, & de la tenir sujette; & quand on pique haut, il est plus facile de gagner le dessus de la cataracte, & plus difficile de la conduire en bas.

*II. Difficulté au sujet des cataractes lamenteuses.*

La seconde, c'est quand on s'est trompé à l'âge



de la cataracte : car il y a quelquefois des cataractes qui paroissent confirmées & mûres, & qui cependant sont encore laiteuses ; ce qui arrive plutôt aux jeunes gens. Et comme cette matiere laiteuse est contenue au-dessous de la membrane qui recouvre le cristallin, & qu'elle est quelquefois en si grande quantité qu'elle forme une tumeur, enforte qu'il semble que la cataracte avance en devant, il arrive quelquefois qu'en passant l'éguille pour la faire avancer au-dessous de la pupille, on pique cette membrane & on la déchire, & aussitôt cette matiere laiteuse s'épanche & se mêle avec l'humeur aqueuse, souvent la blanchit & mêle de telle sorte, qu'on ne voit ni la pointe de l'éguille, ni la cataracte. En cette rencontre, si la membrane qui couvre le cristallin est bien déchirée, l'opération réussit, parce que le cristallin tombe de lui-même, n'étant plus soutenu par la membrane, même on le voit quelquefois se précipiter quand l'humeur aqueuse n'est pas bien trouble. Quand cela arrive, il faut tâcher d'appuyer l'éguille par-dessus pour aider à le loger au bas de la pupille ; mais si la membrane n'est pas bien déchirée, ou qu'elle ne le soit qu'en sa partie supérieure, le cristallin ne se précipite pas, & il est bien difficile de finir l'opération, si l'humeur aqueuse est fort trouble. Cependant comme on sçait la situation de ce corps, il faut appuyer doucement l'éguille vers sa partie supérieure, & l'abaisser ensuite, répéter le même mouvement deux ou trois fois avec prudence, sans s'obstiner davantage, retirer son éguille, de crainte de détruire quelque partie intérieure, ou pour le moins d'altérer la superficie du corps vitré, en cas que le cristallin fût précipité. Comme on n'a travaillé qu'en aveugle, on n'est pas sûr d'avoir réussi, & on ne



le sçait que quand l'œil est éclairci. Si on n'a pas réussi, il faut se donner patience, la cataracte ne laissera pas que de se mûrir avec le tems, & être en état de soutenir l'opération.

Il arrive aussi quelquefois que cette matiere laiteuse ne se trouvant qu'en une médiocre quantité, ne forme qu'une légère tumeur qu'on ne rencontre point en conduisant son éguille au-dessous de la pupille; desorte que la pointe de l'éguille étant avancée aux deux tiers de la pupille, quand on pense abbaïsser la cataracte à l'ordinaire, on s'apperçoit qu'elle enfonce en la pressant, & on diroit qu'elle flotte; ce qui vient de ce que l'éguille la presse inégalement. On fait souvent plusieurs tentatives vaines, parce que l'éguille ne fait que glisser sur la membrane qui recouvre le cristallin, qui en cette rencontre est toujours entiere, à moins qu'on ne retire tant soit peu l'éguille, afin d'en porter la pointe vers le milieu de la cataracte, pour en pressant dessus rompre cette membrane: alors on voit cette matiere laiteuse s'épancher, & se mêler dans l'humour aqueuse, qui souvent ne blanchit que comme une eau de savon, à cause du peu de quantité de cette matiere. Si cette membrane est bien rompue, on voit en même tems le cristallin se précipiter, que l'on conduit & affermit au bas de la pupille; sinon, en portant la pointe de l'éguille vers sa partie supérieure, en pressant un peu & descendant, on ne manque gueres de le précipiter, parce que pour peu qu'il soit pressé, la membrane acheve de se rompre entièrement.

Dans ces deux rencontres, quand le cristallin se trouve bien abbaïssé, il est rare de le voir remonter, parce qu'il n'a point d'accompagnemens qui le repoussent, même ce défaut d'accompagnemens fait que son volume n'étant pas



si gros, il se loge plus aisément entre le corps vitré & l'uvée, où il demeure par son propre poids; & quand il n'arriveroit point de séparation au cercle ciliaire, il demeureroit sur ce cercle entre l'iris & le corps vitré, sans causer aucun obstacle à la vûe. Il est vrai qu'il en paroîtroit une petite portion par le bas de la pupille, mais elle disparoîtroit dans la suite, quand ce corps se desleicherait,

On n'est pas toujours sur de réussir dans ces fortes de cataractes; car si la membrane qui recouvre le cristallin est dans son état naturel, & qu'il y ait peu de matiere laiteuse au-dessous, souvent on ne la peut rompre, & les tentatives que l'on fait sont vaines; c'est pourquoi il est de la prudence du Chirurgien, après avoir essayé deux ou trois fois de la rompre, & en vain de retirer son éguille & de remettre l'opération dans un autre tems, plutôt que de gâter quelque partie intérieure; mais aussi quand elle est mortifiée & qu'elle est prête, pour ainsi dire à tomber en suppuration, on ne manque gueres de réussir, procédant comme je le viens de dire, à moins que l'humeur aqueuse ne fut extraordinairement trouble, encore quelquefois réussit-t-on.

Il n'est pas nécessaire de dire ici qu'on ne doit point entreprendre l'opération, quand on soupçonne par les signes tant diagnostics que prognostics, que les cataractes sont encore laiteuses; puisque je suppose qu'on s'est trompé dans le jugement qu'on en a fait, étant même difficile qu'on ne le soit, quand ces cataractes paroissent comme des cataractes mûres & confirmées, & qu'elles ne sont ni luisantes, ni inégales, ni traversées ou barrées.

Quoique l'humeur aqueuse soit rendue trouble par le mélange de cette matiere laiteuse, elle ne



laisse pas de s'éclaircir en peu de jours, & de devenir aussi transparente qu'elle étoit; cette matière laiteuse se précipitant petit à petit, même quand ces cataractes réussissent bien, les malades distinguent souvent mieux les objets, parce que leur volume n'étant pas si grand que dans celles où il y a des accompagnemens, quand elles sont logées au bas de la pupille, elles n'apportent pas un si grand changement dans la disposition du corps vitré, & la bosse de ce corps qui se forme à l'endroit où étoit le cristallin est plus régulière.

*III. Difficulté au sujet des Cataractes caséuses.*

La troisième, c'est quand on s'est aussi trompé à l'âge de la cataracte, & que l'éguille étant dans l'œil, on voit que les accompagnemens encore tendres se séparent du cristallin & flottent dans l'humeur aqueuse. Dans cette rencontre on est bien plus sûr d'abaisser le cristallin que lorsqu'elle est laiteuse, parce que l'humeur aqueuse ne se trouble que peu, & que pour l'ordinaire la membrane qui recouvre le cristallin est ou détruite, ou pour le moins prête à tomber en suppuration; mais aussi on n'est pas certain que tous les accompagnemens séparés se précipitent entièrement, & qu'il n'en reste quelques-uns à l'endroit de la pupille, qui incommodent quelquefois autant que la cataracte.

Il faut agir ici avec prudence, & d'abord qu'on s'apperçoit que les accompagnemens quittent, il faut porter la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin, & en l'appuyant sur ce corps & l'abaissant, tâcher de le précipiter du premier coup, afin qu'il se sépare moins d'accompagnemens; si on ne réussit pas on réitere. Et quand on voit que le cristallin se pré-



cipite, ce qu'on connoît par la grosseur de son corps plus considérable que celle des accompagnemens; on l'affermit au bas de la pupille, ensuite avec la pointe de l'éguille on abaisse les plus considérables pieces des accompagnemens, autant qu'on le peut; pour les moindres qui flottent dans l'humeur aqueuse on les laisse; elles se précipitent d'elles-mêmes dans la suite, aussi bien ne pourroit-t-on les abaisser, parce que l'éguille n'a point de prise sur elles.

Quand toutes les parcelles des accompagnemens se sont précipitées, l'humeur aqueuse reprend sa transparence ordinaire, & les malades recouvrent la vûe; mais quand il en reste quelques-unes, ou qu'il en remonte de celles qui ont été abaissées, comme il arrive quelquefois, (car pour le cristallin il est rare qu'il remonte, comme je l'ai dit à l'occasion des laiteuses,) il paroît un nuage au-delà de la pupille, qu'on diroit quelquefois être la même cataracte; il est pourtant aisé de reconnoître que ce ne sont que les accompagnemens par l'inégalité de ce nuage, qui en quelques endroits est rare & transparent, & en d'autres plus ferré & obscur; d'où vient aussi que quelquefois les malades voyent comme au-travers d'un crible, quand les parcelles sont nombreuses; d'autre fois comme au-travers d'un petit trou, quand il se trouve quelque division dans leur milieu; quelquefois aussi ils ne voyent qu'une grande lueur, quand il y a quelque grosse piece qui occupe le milieu de la pupille.

Il arrive quelquefois que ces accompagnemens restent dans le même état, se lians & prenant corps; quand cela arrive, on peut remettre l'éguille dans l'œil, ou 6. mois après, ou quand on juge qu'ils ont assez de consistance: si même il n'y avoit que quelque grosse piece, on la pour-



roit remettre le 5. ou le 6<sup>e</sup>. jour après l'opération. Il arrive aussi le plus souvent que ces piéces d'accompagnemens restées ou remontées, se flétrissent & se précipitent d'elles-mêmes, & ainsi l'œil s'éclaircit & reprend petit à petit son usage : on le connoît quand on les voit diminuer de jour à autre ; ainsi quand on s'en apperçoit, il n'est pas nécessaire de remettre l'éguille dans l'œil.

Ce qui est sujet à rester aux malades après de telles cataractes, & même quelquefois ensuite des laiteuses, ce sont des petits ombres, comme des poussieres, ordures, ou autres choses semblables, que les malades voyent quelquefois voltiger devant leurs yeux quand ils les mouvent brusquement pour regarder en l'air ; & ces choses ne sont que ces petites parcelles d'accompagnemens flétries & séparées les unes des autres, qui à cause de leur légèreté sont excitées à flotter dans l'humeur aqueuse par le mouvement précipité des yeux : d'où vient aussi que quand les malades arrêtent leur vûe sur un objet, ils voyent ces choses se précipiter & disparoître.

#### *IV. Difficulté au sujet des accompagnemens nombreux.*

Lorsque les accompagnemens d'une cataracte sont fort flexibles & obéissans, & dans une médiocre quantité, comme ceux énoncez en l'art. 6. de la 4<sup>e</sup> Observation du Chapitre III. On ne peut manquer de bien réussir ; il y a même des cataractes qui sont dans un degré de maturité si juste & si favorable, que pour peu qu'on les touche avec l'éguille, elles se précipitent, & on n'a point d'autres peines qu'à les presser un peu de la pointe de l'éguille pour aider à les loger au bas de la pupille. Mais quand les accompa-



gnemens sont nombreux, ils causent plus de difficulté, quand même ils seroient flexibles & obéissans.

Quand donc on juge par les signes prognostics que les accompagnemens sont nombreux, il faut prendre garde en introduisant l'éguille, de ne l'engager que le moins qu'on pourra dans les accompagnemens, & pour cet effet, quand on aura pénétré les membranes de l'œil, il en faut coucher le manche davantage du côté de la trempe, afin de conduire la pointe le plus près qu'on pourra de la partie intérieure de l'iris, prenant toutefois garde de piquer l'iris par dessous; & la pointe de l'éguille étant parvenue à l'ordinaire aux deux tiers de la pupille, on agit comme je l'ai dit au Chapitre XII. Ce qu'il y a de plus à observer, c'est qu'à toutes les fois qu'on relève la pointe de l'éguille, il faut s'approcher de la pupille pour la débarasser des accompagnemens qui se replient par-dessus, avant que de la porter à la partie supérieure de la cataracte; & quand elle est abaissée il la faut loger le plus bas qu'on pourra entre le corps vitré & l'uvée, & l'y tenir assujettie pendant un tems plus considérable que dans les autres cataractes, puis retirer l'éguille dans la même situation qu'elle se trouve, de crainte que la changeant on ne fasse remonter la cataracte, dans les accompagnemens de laquelle l'éguille se trouve embarrassée.

Ces cataractes sont sujettes à remonter après l'opération, à cause de l'abondance des accompagnemens qui augmentent beaucoup leur volume, & qui les rendent si glissantes, que par le moindre effort elles sont repoussées vis-à-vis de la pupille; cela oblige souvent à remettre une seconde fois l'éguille 4. 5. ou 6. jours après l'opération, si l'inflammation n'est pas considérable



On peut passer l'éguille par le même trou, s'il n'est point enflammé, ou si on croit le pouvoir faire, sinon, piquer en un autre endroit, pourvu que la seconde piqueure que l'on fera soit un peu éloignée de la première, afin que les deux trous ne se joignent pas s'il survénoit dans la suite quelque fluxion ou inflammation, & agir au reste comme la première fois.

Il ne seroit pas toujours nécessaire de les abaisser une seconde fois, parce que souvent elles se précipitent d'elles-mêmes quand dans la suite des tems leurs accompagnemens se diminuent en se flétrissans; mais comme il arrive aussi quelquefois qu'elles s'affermissent au lieu où elles sont remontées, particulièrement quand les accompagnemens sont encore un peu tendres, & que d'ailleurs on peut douter si elles ne se sont point trouvées adhérentes lors de l'opération, & si elles ne tiennent point encore en quelques endroits, ce qui les empêcheroit de se précipiter, il vaut mieux réitérer l'opération, après laquelle elles restent le plus souvent.

Ce ne sont pas toujours les cataractes qui remontent, ce sont le plus souvent les accompagnemens qui paroissent par la pupille lorsqu'ils sont fort étendus: on les reconnoît lorsqu'on voit qu'ils flottent, ou qu'ils paroissent comme des nuages de différente consistance; ils n'occupent quelquefois qu'une petite partie de la prunelle, alors ils nuisent très-peu, ils en occupent d'autrefois davantage & ils nuisent. Pour l'ordinaire ils diminuent & disparoissent dans la suite: quelquefois aussi ils demeurent dans le même état, & on est obligé de les abaisser derechef, comme on l'a vû dans la première Observation du Chapitre III.



*V. Difficulté au sujet des accompagnemens solides.*

La plus grande difficulté qui se rencontre dans l'opération de l'abaissement des cataractes, c'est lorsque leurs accompagnemens sont solides. Cette solidité leur donnant une vertu de ressort, ils obligent souvent le cristallin à remonter en haut, sitôt qu'il n'est plus assujetti par l'éguille, & d'ailleurs ces sortes de cataractes se trouvent quelquefois adhérentes.

Pour les abaisser on suit la méthode que je viens d'enseigner, observant seulement de les bien détacher des environs de la pupille, si elles se trouvent adhérentes, quoique rarement, & que ce soit petit à petit, afin de ne point déchirer ou dilater la pupille; car quelquefois les accompagnemens sont si adhérens en quelques endroits de la pupille, que quand on presse l'éguille dessus, on voit l'iris suivre le mouvement de l'éguille, & la pupille changer de figure. On les doit aussi tenir sujettes le plus qu'on peut quand elles sont abaissées, & si l'éguille n'est point engagée dans les accompagnemens, on la relève pour voir si elles ne remontent point, si elles remontent, on les abaisse derechef, jusqu'à ce qu'elles demeurent.

On n'est pas souvent obligé de remettre l'éguille plusieurs fois dans l'œil, ces cataractes étant les plus sujettes de toutes à remonter. Je l'ai quelquefois remise jusqu'à 3. & 4. fois, sans qu'il en soit arrivé aucun accident, & souvent par le même trou.

Quand des accompagnemens de cette nature ne se trouvent que dans une médiocre quantité, les cataractes réussissent plutôt: quand aussi ils sont nombreux, elles réussissent très-difficilement.



Les regles que je viens d'établir pour surmonter les difficultez causées par les différens états des accompagnemens des cataractes, se doivent étendre sur tous les autres états moyens qu'il seroit impossible de dénombrer ici, vû qu'il est très-rare que deux cataractes qui se rencontrent dans une même personne, ayent une semblable consistence.

*VI. Difficultez au sujet de quelques accidens qui arrivent dans l'opération.*

J'ai dit sur la fin du Chapitre VIII. de la Description de l'Oeil, que des nerfs, des arteres & des veines qui se portent au cercle ciliaire, il y en avoit quelques rameaux, qui après avoir pénétré la cornée, faisoient deux & trois lignes de chemin entre l'uvée & la cornée, avant que de se jetter dans le cercle ciliaire.

Il arrive quelquefois en opérant, qu'après avoir pénétré la cornée, on rencontre avec l'éguille quelques-uns de ces scions de nerfs, alors le malade ressent une douleur vive. Comme il est impossible d'éviter cette rencontre, on doit seulement prendre garde que les mouvemens de l'éguille soient lents & non précipitez, afin d'épargner de la douleur au malade.

D'autres fois on rompt quelqu'un de ces rameaux d'arteres ou de veines, alors il se fait un épanchement de sang dans l'œil, qui passe quelquefois entre l'iris & la cornée, & se précipite en bas, quelquefois aussi il trouble beaucoup l'humeur aqueuse, si l'opération se trouve laborieuse. Il n'y a point d'autre précaution à prendre, quand on commence à voir qu'il s'épanche du sang, que de terminer l'opération le plutôt qu'on pourra. Ce sang épanché se résout dans la suite, & il est



rare d'en voir arriver des accidens, à moins qu'il ne se trouve en si grande quantité, qu'au lieu de résoudre, il suppure, & alors il peut corrompre les parties intérieures de l'œil; cependant je n'en ai point vû encore arriver en cette rencontre.

Dans le tems de l'opération il se fait presque toujours quelque épanchement de l'humeur aqueuse par le trou qu'on a fait avec l'éguille. Quand cet épanchement est petit ou médiocre, il n'arrive aucun changement à l'œil; mais quand il est considérable, la cornée s'affaïsse, l'iris se ride, & les malades ont peine à distinguer les objets, quoique la cataracte se trouve bien abaissée; ce qui étonne souvent les novices. On ne doit point tant s'effrayer de cet accident, cette humeur se rengendre assez promptement & la vûe se rétablit, comme je l'ai dit aux Chapitres XII. & XIII. de la Description de l'Oeil; il le faut cependant éviter le plus qu'on peut, parce que si cette humeur s'écouloit plus considérablement dans le commencement de l'opération, & que la cataracte se trouvât difficile à abaisser, on auroit beaucoup de peine à finir heureusement l'opération.

Pour cet effet on doit bien prendre garde de presser le globe de l'œil pendant l'opération, pensant par ce moyen l'empêcher de se mouvoir, parce qu'en le pressant ainsi, on oblige l'humeur aqueuse de couler: c'est pourquoi il ne faut point se servir aussi de *speculum oculi*, comme quelques Auteurs le conseillent, mais se contenter de tenir les paupieres ouvertes, comme je l'ai dit au Chapitre XII. On doit encore prendre garde en piquant le globe, que ce soit presque perpendiculairement & non en biaisant, afin que la piquure ne soit pas plus grande que la grosseur de l'éguille, particulièrement quand on se sert d'é-



guilles un peu tranchantes vers la pointe; car pour les rondes cela n'est pas tant à appréhender. Et quand l'opération est finie, il faut défendre au malade de se frotter ou presser l'œil. On doit extrêmement se défier des yeux bleus dont la cornée est pour l'ordinaire fort mince, & par conséquent très sujets à cet accident.

Il y a encore d'autres difficultez qu'on rencontre en opérant, dont je ne parlerai pas ici, parce qu'elles ne dépendent pas des différens états des cataractes vraies, mais des mixtes ou trompeuses dont je traiterai dans la suite.

---

## CHAPITRE XIV.

*Plusieurs Observations de pratique qui ont rapport aux choses ci-devant dites.*

### *I. Observation sur une Cataracte laiteuse.*

**L**E 17 Octobre de l'année 1685. j'allai à Savie pour abaisser une cataracte dans l'œil gauche d'un jeune garçon appelé Nicolas Very, Valet de Sebastien Coutan Laboureur. Cette cataracte me paroissoit d'une bonne couleur, la pupille se dilatoit lentement & beaucoup, & se referroit de même quand je passois la main entre l'œil & le grand jour, le sain étant fermé; & le malade ne distinguoit que les ombres des objets, & une foible lueur. Ces signes me firent juger que la cataracte étoit mûre, & d'autant plus qu'il y avoit près d'un an qu'il ne distinguoit aucun objet, à ce qu'il me dit. Je me trompai cependant; car en introduisant l'éguille dans l'œil, je m'apperçûs aussi-tôt que l'humeur aqueuse commençoit à blanchir, j'avançai à l'ordinaire mon



éguille aux deux tiers de la pupille, je la vis un peu, parce que l'humeur aqueuse n'étoit pas encore bien trouble. Et comme j'étois déjà persuadé que la cataracte n'étoit autre chose qu'une altération entiere du cristallin, je ne désespérai pas d'achever l'opération. Je portai donc la pointe de mon éguille vers la partie supérieure du cristallin, & je l'abbaissai ensuite doucement, & pendant ce tems l'humeur aqueuse blanchissoit davantage; je la portai une seconde fois de même, & en l'abbaissant le malade me dit qu'il voyoit un grand jour; cela me fit juger que le cristallin se précipitoit; en effet, quoique l'humeur aqueuse fût fort trouble, la prunelle ne me parut pas si blanche, & je vis qu'elle se resserroit beaucoup: ce qui me confirma que le cristallin étoit entierement précipité. Je retirai peu de tems après mon éguille, & je pansai le malade à l'ordinaire. Quelques jours après je retournai le voir, & je trouvai que l'humeur aqueuse étoit fort éclaircie, & qu'il distinguoit toutes sortes d'objets; je le vis encore sept ou huit jours après en passant par son Village, & je le rencontrai faisant son ouvrage, & entierement guéri, sans qu'il parût qu'il eût jamais été incommodé de cataracte.

*II. Observation sur une autre cataracte laiteuse.*

Le 20 Octobre 1691, j'avois abbaissé une cataracte à Barnabé Contant de Vannes près S. Benoît, qui réussit comme on pouvoit le souhaiter, aussi avoit-elle toutes bonnes marques. L'œil gauche dans le même tems étoit travaillé d'une autre cataracte qui ne paroissoit pas être mûre, j'en diffèrai aussi l'opération. Au commencement d'Octobre de l'année suivante il me vint trouver,



Cette cataracte me parut assez bonne & bien mûre, aussi lui donnai-je jour pour l'opération au 11 dudit mois. Quand mon éguille fut dans l'œil, & que je travaillai à abbaisser la cataracte, je m'apperçus qu'en pressant dessus, elle enfonçoit, & il me sembloit qu'elle flotloit dans l'humeur aqueuse; je fis plusieurs tentatives sans avancer en rien, parce que mon éguille ne faisoit que glisser dessus: je me déterminai à retirer un peu mon éguille, pour porter la pointe vers le milieu de la cataracte, & en la pressant je rompis la membrane qui recouvre le cristallin, & aussitôt une matiere laiteuse s'épancha, & rendit l'humeur aqueuse comme une eau dans laquelle on auroit dissout du savon: en abaissant la pointe de mon éguille, j'apperçus le cristallin comme un gros pois qui s'abaissoit, je portai dessus l'éguille pour le loger au bas de la pupille où il demeura. Comme je retirois mon éguille, l'empressement que le malade eut à répondre à un de ses voisins qui lui demandoit s'il voyoit, lui fit tourner brusquement l'œil en dehors pour le regarder, cela fit que la pointe de mon éguille rencontra le bord de la pupille & le déchira; quelques jours après l'œil s'éclaircit entièrement, & le malade guérit. La pupille est restée un peu dilatée, il voit cependant de cet œil les objets proches comme de l'autre; mais les éloignez, il les voit un peu confusément, parce que la pupille ne peut assez se resserrer. Cela ne l'empêche pas de travailler aux vignes, & de lire dans ses Heures.

*III. Observation sur une cataracte caséuse.*

En l'année 1689, le 14 May, je fis l'opération sur un nommé Claude Robert, Tonnelier, au



Faubourg Goyer de Sézanne. Quand mon éguille fut introduite dans l'œil, la cataracte me parut se diviser en plusieurs pièces, je portai la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin que j'abbaissai du premier coup, ensuite je travaillai à abbaïsser les plus considérables pièces; j'eus beaucoup de peine à en abbaïsser une qui me paroïssoit grande, & il en resta plusieurs autres sur lesquelles mon éguille n'avoit point de prise, & qui me sembloient flotter; je cessai mon travail, & retirai l'éguille, espérant que ces pièces se précipiteroient dans la suite. Pendant l'opération l'humeur aqueuse se brouilla un peu; & huit ou dix jours après, retournant à Sézanne, je reconnus que cette humeur s'étoit éclaircie, que les moindres piécess s'étoient précipitées, & qu'il en restoit une qui occupoit le milieu & presque les deux tiers de la pupille, en maniere d'un nuage plus épais dans son milieu; desorte que le malade ne voyoit qu'une grande lumière, sans pouvoir discerner la figure des objets, mais seulement leurs couleurs, comme blanches, rouges, vertes, &c. Ce nuage paroïssoit branler, quand le malade remuoit l'œil, ce qui me fit croire qu'il se précipiteroit bientôt: cela n'arriva qu'environ quatre mois après, comme je l'ai sçû du malade, qui me dit qu'en descendant de sa chambre pour sortir dans la rue, il fut surpris, étant dans l'allée de sa maison, de voir & de connoître les passans. Et depuis ce tems-là, il a toujours travaillé de son métier de Tonnelier jusques à présent avec cet œil là, ayant perdu l'autre d'une autre maladie.

Dans ce tems-là j'étois persuadé de ce que c'étoit que la cataracte; mais je ne pouvois m'imaginer ce que ce pouvoit être que ces pièces qui s'en séparoient, ne connoissant point encore les accompagnemens.



*IV. Observation sur deux cataractes avec des  
accompagnemens nombreux.*

Le Mardi 26 Aoust 1698, j'abbaissai deux cataractes à un nommé Carlet, dit Dumenne, Pattillier, entre les deux portes du Faubourg Goyer de Sézanne. Je jugeai par les signes ci-dessus, que ces deux cataractes avoient des accompagnemens nombreux, quoique nouvelles l'une & l'autre, celle de l'œil droit étant un peu plus confirmée que celle de l'œil gauche. Je commençai par celle de l'œil droit; & quand j'eus introduit mon éguille, comme je l'ai dit ci-dessus au sujet de ces sortes de cataractes, j'eus beaucoup de peine à lui faire quitter le lieu qu'elle occupoit; & quand elle l'eut abandonné, j'eus encore plus de peine à la loger au bas de la pupille, par la multitude des accompagnemens qui s'embarassoient autour de mon éguille; j'en vins cependant à bout: mais comme je la contenois ainsi, une légère foiblesse survint au malade, & appréhendant qu'il ne tombât tout-à-fait en syncope, je retirai mon éguille. Quand il fut revenu de sa foiblesse, j'examinai son œil, & je vis que la cataracte étoit restée, & qu'il paroissoit seulement un peu d'accompagnemens vers le bas de la pupille. Je travaillai ensuite à celle de l'œil gauche, qui ne me fit pas tant de peine à abbaïsser, mais elle remonta plusieurs fois, à la fin elle demeura sujette. Huit jours après je retournai le voir, & je trouvai que ces deux cataractes étoient remontées en partie, de sorte que presque les deux tiers de chaque pupille étoient occupez par les accompagnemens, & le malade ne distinguoit que très-difficilement les objets. Cela n'étoit arrivé que le cinquième jour



après l'opération, à ce que me dit M. Houllier son Chirurgien ordinaire, qui en attribuoit la cause à l'impatience & à l'emportement que le malade eut ce jour-là. Je ne trouvai pas à propos de les abbaïsser de rechef, parce que je les voyois branler au moindre mouvement de l'œil, que le malade voyoit quelquefois les objets assez bien pendant un peu de tems, que j'étois sûr qu'elles ne tenoient à aucune partie; & que d'ailleurs ayant resté pendant cinq jours abbaïssées, j'e crus qu'elles ne s'affermiroient pas dans le lieu qu'elles occupoient. Ainsi j'espérai, que quand leurs accompagnemens seroient flétris & diminués, elles se précipiteroient de rechef; ce qui arriva entièrement dans le cinquième mois ou environ après l'opération, ne s'étant précipitées que petit à petit.

*V. Observation sur deux cataractes avec des accompagnemens solides.*

Au mois de Juin 1694, une nommée Madame Germain, de Villenauxe, femme déjà âgée, me vint trouver pour lui abbaïsser deux cataractes, une plus vieille & un peu jaune, l'autre un peu plus nouvelle, plus blanche & meilleure. Je lui fîss l'opération chez un Bourgeois de ce lieu chez lequel elle étoit logée, le 30 du même mois, & je travaillai d'abord sur la meilleure, que je trouvai adhérente à la circonférence de la pupille: quand j'eus séparé les fibres qui causoient cette adhérence, j'abbaïssai la cataracte avec assez de peine, & je la portai au-dessous de la pupille; mais elle n'y fut pas plutô, qu'elle s'échapa de dessous mon éguille & remonta, & cela arriva plusieurs fois. Apparemment que je ne la pressois pas également, car quelquefois c'étoit



c'étoit par-devant mon éguille, & d'autres fois par derriere, qu'elle s'échapoit, selon que je reculois en arriere, ou que j'avançois en devant la pointe de mon éguille : enfin j'appuyai si juste, que je la tins sujette pendant du tems, après quoi je retirai mon éguille, & la cataracte resta. J'abbaisai ensuite l'autre avec autant de peine, j'en eus même davantage à la séparer, parce que les accompagnemens étoient si solides, que je les voyois s'allonger quand je les pressois avec mon éguille. Trois jours après, la dernière abbaisée remonta entièrement, je l'abbaisai de rechef, & je passai l'éguille par le même trou, ce qui se fit sans douleur. Je 7 Juillet suivant, je trouvai que la premiere abbaisée étoit aussi remontée; je remis ce même jour l'éguille dans l'œil, & l'abbaisai. Je piquai l'œil dans un autre endroit, parce que le trou de la premiere piquure étoit couvert d'un petit grain de chair. Elle s'en retourna chez elle quelques jours après, étant guérie. Elle n'avoit pas la vûe fort bonne avant que d'être travaillée de ses cataractes, à ce qu'elle me dit; après l'opération elle voyoit encore moins, comme on le peut juger; mais elle voyoit assez pour se conduire seule, & pour connoître tous les objets communs. On me dit depuis son retour, qu'une de ses cataractes étoit un peu remontée environ un mois après l'opération, & j'ai scû aussi qu'elle s'étoit précipitée de rechef.

*VI. Observation sur une opération suivie d'un épanchement considérable de l'humeur aqueuse, la cataracte étant de la nature de celles énoncées dans la IV. Observation.*

La femme d'un nommé Roger Marinot, de S. Benoît, & sœur puinée de Barnabé Contant,



dont j'ai parlé dans la II. Observation, étoit travaillée de deux cataractes, une confirmée, & l'autre naissante. J'opérai sur la première qui étoit à l'œil droit, le 21 Avril 1698; les accompagnemens se trouverent nombreux, mais obéissans. Comme elle étoit presque abaissée, je ne sçais à quelle occasion cette femme tourna un peu la tête du côté gauche, & cela fit sortir mon éguille de l'œil. Embarrassé que j'étois de cet accident, je voulus remettre l'éguille par le même trou; mais cette femme n'eut pas assez de patience: je me résolus donc de piquer en un autre endroit; & le pressement que je fis pour faire entrer l'éguille, fit sortir de l'humeur aqueuse par le premier trou; cet écoulement continua pendant le reste de l'opération; & quoiqu'elle fût bientôt finie, il fut si considérable, que quand mon éguille fut retirée, la cornée transparente me parut affaissée, & l'iris fort ridé. Je ne m'en étonnai pas, ayant vû d'autres fois des écoulemens presque aussi considérables. Le 29 du même mois je l'allai voir, je trouvai le globe de l'œil aussi plein qu'il étoit avant l'opération, mais la cataracte étoit remontée presque entièrement: doutant qu'elle se précipitât d'elle-même, je remis l'éguille par une nouvelle piquure, & l'abaissai de rechef, après quoi elle demeura, & cette femme guérit sans accident, nonobstant les trois piquures que l'œil avoit souffert. Le 24 May de l'année suivante, je lui abaissai son autre cataracte plus heureusement que la première, & sans tant de peine.

Je ne rapporterai point d'observations sur l'épanchement de sang qui se fait quelquefois dans l'œil dans le tems de l'opération, ni sur cette douleur vive que les malades ressentent aussi quelquefois, quand on rencontre avec l'éguille ces



scions de nerfs qui se glissent entre la cornée & l'uvée. J'ai vû cependant plusieurs fois ces choses arriver ; mais n'en ayant jamais vû de mauvaises suites, comme je l'ai dit ci-dessus, j'ai négligé d'écrire les rencontres où ces accidens me sont arrivés ; ainsi il me seroit difficile de citer les personnes, de marquer les tems & les autres circonstances particulieres. On se contentera donc de ce que j'en ai dit à la sixième difficulté du Chapitre précédent.

Voici trois autres Observations, qui feront connoître que si on s'est quelquefois trompé dans le jugement qu'on a fait de quelques cataractes que l'on a crû bonnes, & qui se trouvent mauvaises ; on l'est aussi quelquefois dans des cataractes que l'on croit desespérées, & qui réussissent néanmoins.

*VII. Observation sur une cataracte de douze ans,  
& très-jaune.*

En l'année 1683, au mois d'Octobre, François Carrougeat, Laboureur, demeurant à Font-Vanne, étant aveugle à cause de deux cataractes, fit vœu d'aller en pèlerinage. Passant par Méry, quelques personnes qui eurent compassion de son malheur, le conduisirent chez moi : l'ayant examiné, je reconnus que l'œil gauche étoit travaillé d'une cataracte assez louable, & je scus de lui qu'il n'y avoit qu'environ neuf ou dix mois que la vûe étoit entièrement perdue. L'œil droit étoit travaillé d'une autre cataracte d'un jaune fort foncé, & il me dit qu'il y avoit plus de douze ans qu'il n'en voyoit plus : cependant la pupille se dilatoit & se resserroit, quand je passois la main entre le grand jour & son œil, & il distinguoit une très-foible lueur ; ce qui me don-



na quelque légère espérance de réussir.

L'ayant préparé à l'opération, je la fis le 19 du même mois sur l'un & sur l'autre œil, & je commençai par la bonne cataracte, qui réussit comme je l'avois espéré. Je mis ensuite l'éguille dans l'œil droit; mais je fus bien étonné de voir qu'en pressant l'éguille sur cette cataracte pour l'abaisser, il s'en sépara une humeur grossière, fibreuse & jaune, qui nageoit dans l'humeur aqueuse, & qui passa même par la pupille, & se logea entre l'iris & la cornée transparente. Je demeurai un peu de tems sans remuer mon éguille, pour voir ce que deviendrait cette humeur, & je m'apperçus bientôt qu'elle se précipitoit au bas de l'iris, sans qu'elle troublât le reste de l'humeur aqueuse. J'en vis encore par-delà la pupille vers le bas, & je vis ensuite le corps de la cataracte qui n'avoit pas encore changé de place. Je portai donc mon éguille vers sa partie supérieure, & je l'abbaissai sans peine, je le vis même se précipiter comme un gros pois; & quand j'appuyai l'éguille dessus pour le loger au bas de la pupille, je vis l'humeur dont j'ai parlé, qui étoit au delà de la pupille, prendre le dessus de la cataracte, & il en passa même encore par la pupille. Voyant que ce corps ne remontoit pas, je retirai mon éguille, & je pansai le malade à l'ordinaire.

Le lendemain matin, l'allant visiter, je connus que cette humeur qui avoit passé la veille entre l'iris & la cornée transparente, avoit repassé par la pupille, & couvroit toute la partie antérieure du corps vitré: comme je jugeai que la situation basse en laquelle je trouvai le malade, pouvoit avoir été la cause de ce nouveau transport, & voyant qu'il n'y avoit ni douleur, ni inflammation à l'un ni à l'autre œil, je crus qu'en lui faisant tenir une situation contraire, cette hu-



meur se précipiteroit au bas de la pupille ; je le fis lever, & passer la journée dans un fauteuil. Le soir je le visitai, & je vis en effet que cette humeur se précipitoit, & qu'il y avoit déjà presque moitié de la pupille de découverte : je le fis coucher la tête extrêmement élevée, & lui recommandai de demeurer en cette situation pendant la nuit, & le lendemain matin de se lever, & de passer la journée dans son fauteuil, ce qu'il continua les jours suivans ; & dans quatre jours cette matiere se précipita entièrement, & il recouvra ainsi la vûe des deux yeux. Le dixième jour, il s'en retourna chez lui si bien guéri, qu'arrivant près de son village, il descendit de sa charrette, & s'en alla seul à l'Eglise rendre graces à Dieu de sa guérison, à ce qu'il m'a dit depuis.

J'avois lieu d'être surpris de rencontrer sous mon éguille une humeur grossiere & fluante qui accompagnoit une cataracte vieille & jaune, que je croyois au contraire ne devoir obéir que difficilement, comme cela se rencontre ordinairement. Et ma surprise n'auroit pas été moins grande, quand dans ce tems-là j'aurois connu les accompagnemens, que je n'ai bien découvert que huit ans depuis, ne faisant alors que commencer à abandonner l'opinion commune ; & cette observation même fut une de celles qui me confirmèrent dans mon sentiment, puisque je vis fort distinctement le corps de la cataracte que je jugeai être le cristallin. Car comment aurois-je pû m'imaginer que des accompagnemens auroient pû se conserver si long-tems dans une consistance moyenne entre laiteuse & caséeuse ? Je crus d'abord que cette humeur étoit un pus grossier, & que cette cataracte étoit de la nature de ces cataractes mixtes que j'appellerai dans la suite pu-



rulentes, que je connoissois déjà, & je l'avois ainsi marqué dans les notes que j'avois fait alors sur cette observation; ce qui me fit appréhender que dans la suite l'œil ne se corrompît, vû la quantité de cette humeur. Mais deux ans après cet homme m'étant venu voir pour me remercier, je trouvai son œil dans un très-bon état, & comme il est encore, l'ayant vû au mois d'Avril, quoique ce bon homme ait plus de soixante & dix ans; ce qui me fit changer de sentiment.

C'est la seule cataracte vieille & jaune que j'aye rencontrée de cette nature; & je n'en aurois point entrepris l'opération, si cet homme n'avoit pas été aveugle. Je ne rapporte pas aussi cet exemple pour servir de règle générale, mais seulement pour faire connoître qu'on réussit quelquefois contre son attente; & que quand un homme est aveugle, on peut tout hasarder, quoiqu'on n'ait qu'une légère espérance, comme l'observation suivante le fera encore connoître.

*VIII. Observation sur une cataracte noire.*

Le 24 Septembre 1698, j'allai à Vannes près S. Benoît, chez Edme Contant, frere puîné des deux personnes dont j'ai parlé dans la seconde & fixième Observation, pour lui abbaïsser deux cataractes. Celle de l'œil gauche étoit d'un blanc un peu grisâtre & mûre, la pupille se dilatoit & resserroit lentement, il voyoit les ombres des objets que je passois entre son œil & le grand jour. Celle de l'œil droit étoit noire, & il y avoit très-peu de mouvement à la pupille, & par conséquent fort suspecte. Je commençai par celle de l'œil gauche, dont les accompagnemens se trouverent nombreux, mais obéissans, & elle demeura au bas de la pupille. L'opération faite



& le malade pansé, je le voulus faire coucher, ne jugeant pas à propos de travailler sur l'œil droit pour la raison ci-dessus. Ce pauvre homme voyant cela, me pria instamment d'essayer de lui rendre la vue de cet œil, joignit les larmes à ses prières, sa femme en fit autant ; mais je ne pouvois me résoudre à entreprendre une opération que je croyois désespérée : j'en dis les raisons à M. Potier, Chirurgien ordinaire du Roy, qui étoit présent, afin d'en dissuader le malade ; cela ne servit à rien, l'affliction redoubloit, il fallut travailler. Je lui mis donc l'éguille dans l'œil, je trouvai des accompagnemens solides & en petite quantité, qui se divisoient les uns des autres comme s'ils eussent été fibreux ; je séparai la cataracte le mieux que je pus, & je m'efforçai de l'abaisser ; mais quand je mettois l'éguille en sa partie supérieure, & que je la pressois vers le bas, elle s'échapoit : je fis plusieurs tentatives en vain, elle retournoit toujours en sa même place ; & voyant que je n'avançois en rien, & que l'humeur aqueuse commençoit à se brouiller, à cause d'un peu de sang qui s'étoit écoulé au-dedans, je retirai mon éguille, & je pansai le malade.

Le dernier jour du même mois je l'allai voir, mais je fus bien surpris de trouver cette mauvaise cataracte précipitée au moins des deux tiers, le malade distinguant de cet œil toutes sortes d'objets, ce qui me fit espérer qu'elle se précipiteroit entièrement : & celle de l'œil gauche au contraire étoit un peu remontée, mais elle se précipita depuis. Douze ou quinze jours après passant chez lui, je trouvai la cataracte noire entièrement précipitée ; & ce qui est assez particulier, c'est qu'il voit beaucoup mieux de cet œil que de celui où étoit la bonne cataracte.



Je n'aurois pû citer un autre exemple de cataracte noire, puisque celle dont je viens de parler est la seule qui m'ait bien réussi, encore plus par hazard que par mon adresse; mais j'aurois pû rapporter d'autres exemples de cataractes laiteuses, semblables à celle énoncée en la seconde observation, & d'autres exemples d'opérations suivies de l'épanchement de l'humeur aqueuse, presque semblable à celle rapportée en la sixième observation. Si j'ai donc préféré ces exemples à d'autres semblables, ç'a été pour faire connoître deux choses.

La première, que de deux cataractes dont un même sujet se trouve travaillée en même tems ou en différens tems, l'une peut être louable, sans que l'autre le soit; & que quoiqu'elles paroissent égales en bonté, & qu'elles soient d'un même âge, elles ne se rencontrent pas toujours d'une même consistance.

La seconde, que l'on peut mettre les cataractes au nombre des maladies héréditaires, puisque ces deux freres & leur sœur ont été travaillez de cette maladie. On ne doutera même pas que cette disposition ne leur vienne des premiers principes de leur formation, quand on sçaura que la mere de ces pauvres gens avoit pareillement été affligée de deux cataractes dont elle fut délivrée par l'opération, comme je l'ai sçû d'eux mêmes, qui m'ont encore assuré que leur mere leur avoit souvent dit que leur grand-mere en avoit aussi été incommodée, & que cette maladie leur venoit de famille.

C'est la seule famille à la vérité où j'ai vû régner cette maladie aussi universellement. J'ai bien abaissé des cataractes à quelques personnes qui m'ont dit que leurs ayeuls ou bifayeuls en avoient aussi été travaillez; mais ce malheur n'é-



toit arrivé qu'à quelqu'un de leurs enfans. Je connois deux Demoiselles de qualité, sœurs jumelles, qui toutes les deux ont été assez infortunées que d'avoir été travaillées d'une semblable maladie, sans que personne de leur famille en ait été affligé: ce qui peut aussi confirmer que les jumeaux naissent quelquefois avec de semblables dispositions, non-seulement de tempéramment, mais aussi de parties.

*IX. Observation sur une cataracte de trente ans.*

Sur la fin du mois de Janvier de l'année 1700, le nommé Chandelier, Fermier de Panay à une lieue de Troyes, me vint trouver pour me demander conseil sur une maladie qui lui étoit arrivée quelque tems auparavant à l'œil droit, & pour laquelle il n'y avoit point de remède, l'œil étant perdu entièrement. Je remarquai en même tems que son œil gauche étoit travaillé de deux maladies; d'une cicatrice sur le milieu de la cornée transparente, restée ensuite d'une pustule de petite vérole dont il avoit été travaillé en sa jeunesse; & d'une cataracte vieille de trente ans, à ce qu'il m'assura, & qui étoit cependant blanche & peu luisante: la pupille même se dilatoit & se resserroit assez aisément; ce qui me fit croire que cette cataracte pourroit réussir nonobstant sa vieillesse, & que ce malade verroit assez pour se conduire; parce que cette cicatrice n'occupant que le milieu de la cornée transparente, les rayons de lumière qui passeroient autour de cette cicatrice, pourroient être suffisans pour lui faire distinguer les objets qui se trouveroient à côté. Je lui en dis mon sentiment, & remis cette opération au printems suivant, parce qu'alors la saison étoit fort fâcheuse. Je fus quelque tems



sans avoir de ses nouvelles : mais le 22 May suivant, étant à Troyes, & cet homme l'ayant scû, il m'y vint trouver, pour me dire qu'un nommé Deschamps, Opérateur ambulant, avoit été chez lui, & lui avoit persuadé de se mettre entre ses mains pour lui abbaïsser sa cataracte, ce qu'il avoit fait ; mais que comme il ne voyoit point devant soi à cause de cette cicatrice, il me venoit prier de lui dire si on pouvoit lui ôter ; parce que cet Opérateur lui avoit promis que quand il seroit guéri de sa cataracte, il lui ôteroit sa cicatrice. Je lui répondis qu'il n'y avoit rien à faire à la cicatrice, nonobstant la promesse de son Opérateur, qui au reste avoit autant bien réussi qu'on le pouvoit, en lui abbaïssant sa cataracte, & qu'il devoit être content de se pouvoir conduire. Cette cataracte étoit à la vérité si bien abbaïssée, qu'il n'y paroïssoit pas la moindre partie des accompagnemens, le malade voyant au reste de la manière que je lui avois prédit.

Si j'ai rapporté en ce Chapitre des observations où la réussite a été assez favorable, qu'on ne croie pas que ce soit par ostentation ; ce n'est pas là mon génie. J'avoue de bonne-foi que j'ai trouvé des difficultez que je n'ai pû surmonter, & que je me suis quelquefois trompé dans le jugement que j'ai fait de quelques cataractes. Ce que j'ai dit sur le prognostic de ces maladies, les règles que j'ai données dans le Chapitre précédent, & que je dirai dans la suite, en sont des preuves ; car je n'avance rien que je ne l'aye reconnu par expérience.

Je n'ai donc rapporté ces observations, que pour confirmer les règles de pratique que j'ai établies, & pour empêcher les jeunes Chirurgiens qui commencent à faire cette opération, de se rebuter quand ils rencontreront des diffi-



cultez qu'ils n'auroient pas prévûes, en leur faisant connoître qu'on les surmonte le plus souvent quand on agit avec ordre. Et je les ai rapportées suivant les différens états sensibles des cataractes, & suivant l'ordre de leur formation, sans garder celui des tems dans lesquels j'ai fait chaque observation. Ce petit nombre m'a semblé suffisant, puisqu'un plus grand auroit été ennuyeux par les fréquentes redites.

---

## CHAPITRE XV.

*Ce qu'il faut faire après l'opération, & les moyens de remédier aux accidens qui la suivent.*

**L**E malade étant pansé en premier appareil de la maniere que je l'ai dit au Chapitre XII. on lui prescrit le régime de vivre qu'il doit observer jusqu'à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé. Ce régime consiste à lui faire user de bouillons, de potages ou panades, & de quelques œufs frais, lui défendant le vin, au lieu duquel on lui fera boire de la tisane commune. Le six ou septième jour de l'opération, s'il n'est arrivé aucun accident, on lui permettra du hachis, ou d'autres viandes aisées à manger & de facile digestion, & de boire du vin trempé, & insensiblement on le remettra à sa vie commune.

Le soir de l'opération on ôte la compresse de dessus son œil, & on en applique une autre trempée dans le même collyre, ce qu'on continue dans la suite soir & matin, & même plus souvent, si elle se dessèche trop. Deux, trois, ou quatre jours après l'opération, on ouvre l'œil malade pour voir si la cataracte n'a point changé de place,



ou si l'inflammation n'est point considérable. On prend garde en ouvrant l'œil, que la lumière ne soit point forte, de crainte d'exciter de la douleur à l'œil, qui en cet état a de là peine à souffrir le grand jour. Si on reconnoît que tout aille bien, on continue à panser ainsi le malade, jusques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé, qui est ordinairement le septième jour. Pour l'ordinaire, la piquure de l'éguille se trouve presque guérie pendant ce tems-là sans autre remede; si cependant elle ne se trouvoit pas entièrement guérie, on se serviroit alors d'un collyre fait avec quinze grains *des trochisques blancs de rhafis*, dissouts dans deux onces *des eaux distillées de roses & de plantain*, dont on feroit couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade cinq ou six fois par jour, pour achever de cicatrifier la playe, par-dessus on continueroit à appliquer une compresse trempée comme dessus, & ce jusques a parfaite guérison.

Le tems de la fluxion & de l'inflammation étant passé, si on juge qu'il y ait de la foiblesse à l'œil, ce qu'on connoît par un larmoyement d'humeur fereuse sans douleur & sans inflammation, ou quand il s'est écoulé de l'humeur aqueuse dans le tems de l'opération, on cesse l'usage du collyre rafraîchissant, pour se servir d'un collyre fortifiant, échauffant, & desséchant modérément, qu'on fait avec *les eaux distillées de fenouil & d'eufraise* mêlées ensemble, & que l'on anime avec un peu *d'esprit-de-vin*; dans lequel collyre on trempe une compresse qu'on applique un peu chaudement sur l'œil malade & sur les parties voisines, la renouvelant de tems en tems.

Ou bien on se sert du collyre fait avec *une poignée de semence d'anis ou de fenouil*, qu'on fait infuser dans *une pinte de bon vin blanc ou claret* pen-



dant vingt-quatre heures, distillant ensuite le tout par l'alambic de verre, pour avoir seulement une eau spiritueuse dans laquelle on trempe une compresse qu'on applique comme dessus.

On se sert aussi de l'un ou de l'autre de ces collyres sur la fin de la cure, quand il s'est fait quelque épanchement de sang au-dedans de l'œil dans le tems de l'opération, pour, en échauffant doucement l'œil, atténuer le reste de ce sang, & le faire circuler plus promptement avec l'humeur aqueuse.

Quand il n'arrive point d'accident, le malade se trouve entièrement guéri huit ou dix jours après l'opération, ou tout au plus dans quinze jours il peut souffrir la lumière & se servir de son œil; mais quand il en arrive, il se passe quelquefois bien du tems avant que le malade puisse guérir.

Les plus communs symptômes qui suivent l'opération, sont *la fluxion, l'inflammation, & la douleur*. Quand ces symptômes sont légers, ils se corrigent par le collyre rafraîchissant ci-dessus renouvelé plus souvent, y ajoutant même *l'eau de morelle* pour le rendre plus rafraîchissant, & par une diette exacte.

Mais quand ils sont violens, outre ces remèdes, il faut s'efforcer de diminuer & d'arrêter le progrès de la fluxion, en saignant le malade au bras du côté de l'œil malade, même à la jugulaire du même côté, si la fluxion est extraordinaire. On peut aussi se servir des *sangsues* qu'on appliquera à la tempe, & des *vésicatoires* derrière l'oreille. L'expérience fait connoître que ces remèdes généraux contribuent beaucoup à arrêter le progrès des fluxions qui se font sur les yeux, en diminuant, détournant, & dérivant l'humeur qui les cause. Les lavemens émolliens & rafraî-



chiffans, donnez fréquemment pour tenir le ventre libre, qui ne s'endurcit souvent que trop dans ces rencontres, temperent aussi la violence des fluxions, aussi-bien que les apofemes & juleps rafraîchissans.

Quand la fluxion est arrêtée, l'inflammation & la douleur cedent ensuite plus aisément. On les calme encore par les collyres adoucissans & rafraîchissant, que l'on fait avec *les eaux distillées de mélilot, de lys, & de roses*, dans quatre onces desquelles on fait infuser une suffisante quantité de *graine de lin* ou de *psillium* pour les rendre un peu mucilagineuses, & un demi-scrupule de *safran*; & étant passées par un linge, on en fait couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour: observant de tenir toujours sur l'œil une compresse trempée dans le collyre rafraîchissant susdit.

Pour la même intention, on se sert aussi du *sang de pigeon*, que l'on coule chaudement dans l'œil; ou du *lait de femme*, que l'on y trait chaudement si une nourrice s'en veut bien donner la peine, sinon on se sert de celui qu'elle aura trait dans quelque vase, dans lequel on mêlera un peu de *saffran* pour l'empêcher de se cailler & pour adoucir davantage; & l'ayant fait tiédir, on en coule quelques gouttes dans l'œil malade, aussi souvent que dessus.

Quoique quelques Auteurs nouveaux réprouvent *le lait* dans les maladies des yeux, à cause qu'il est sujet à se cailler, l'expérience toutefois fait connoître qu'il est utile dans les playes de ces parties quand il y a de la douleur, & dans quelques autres maladies, comme je le dirai dans la suite. En effet, sa substance douce & balsamique adoucit les humeurs âcres, tempere la douleur, & dispose à une supuration douce & louable les



membranes qui ont été piquées, qui sans cette supuration ne peuvent se réunir, comme elles le feroient si elles n'avoient pas été altérées par une humeur âcre & mordicante.

Il arrive quelquefois que l'endroit de la piquure s'ulcere ensuite de la fluxion & de l'inflammation; alors la douleur augmente dans tout l'œil, & par sympathie à la partie antérieure de la tête. En cette rencontre on continue les remèdes susdits, & alternativement on coule dans l'œil quelques gouttes des collyres suivans, pour mondifier & arrêter le progrès de l'ulcération.

Quand l'ulcération n'est pas bien considérable, ou qu'elle ne fait que commencer, on fait un collyre avec *les eaux distillées de rose, de plantain, & d'eufraise*, mêlées par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait fondre *douze grains de gomme arabique* en poudre pour les rendre mucilagineuses, & on y dissout ensuite huit grains de *vitriol blanc*, cinq grains de *sel de saturne*, vingt grains de *trochisques blancs de rhasis*, & une demi-dragme de *sucré candie*.

Quand elle est plus considérable, on ajoute au collyre susdit vingt grains d'*aloës*, dix grains de *myrrhe*, & dix grains de *tuthie préparée*.

On continue ces collyres jusques à ce qu'on voye que l'ulcere soit mondifié: après quoi on ne se sert plus que d'un collyre fait avec vingt grains de *trochisques blancs de rhasis*, & une demi-dragme de *sucré candie*, dissouts dans quatre onces des eaux susdites, rendues un peu mucilagineuses par l'infusion des *graines de lin* ou de *psyllium*, & ce jusques à parfaite guérison.

Il se forme aussi quelquefois, à l'endroit de la piquure *une excroissance de chair*: quand elle est petite & sans douleur, on la néglige, se guérissant d'ordinaire sans remède; mais quand elle est



considérable & douloureuse, elle se traite avec les collyres qui servent à l'ulcération, ou avec le collyre sec que l'on fait avec parties égales de *sucre candie* & d'*iris de Florence*, que l'on réduit en poudre très-subtile, pour en souffler un peu sur l'excroissance avec un tuyau de plume d'oye, & cela cinq ou six fois par jour.

Tous les symptômes apaisez, on finit la cure, comme je l'ai dit ci-devant.

## CHAPITRE XVI.

*Des fausses Cataractes, 5<sup>e</sup> premierement du Glaucoma.*

**A**Près avoir décrit les cataractes vraies, je veux dire celles qui ont toutes les qualitez nécessaires pour pouvoir être abaissées; il m'a semblé à propos de décrire les fausses; c'est-à-dire, celles qui n'ont point ces qualitez, & qui étant des altérations particulieres du cristallin, la plupart inconnues jusqu'à présent, ont été souvent mises par nos Auteurs au nombre des cataractes.

Et quoique je reconnoisse que ces cataractes soient incurables de leur nature, je dis qu'il est cependant nécessaire de les bien connoître, pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les vraies, & pour faire un prognostic juste & assuré de ces maladies.

Je commencerai par le *dessechement du cristallin*, connu par nos anciens Auteurs sous le nom de *Glaucosis* ou *Glaucoma*, à cause de la couleur qui est souvent d'un bleu céleste, ou d'un verd de mer; d'où vient que quelques-uns d'eux ont appelé de ce nom les cataractes, qui pour être



trop vieilles, approchent quelquefois de cette couleur.

Hippocrate a connu cette maladie, comme il est aisé de le juger, en lisant le commencement de son Livre, *De Visu*, & la fin du 31 Aphorisme de la troisième Section; comme aussi Galien qui en parle dans son Livre, *De Oculis*, au Chapitre XII. de la Particule 4. où il fait voir la différence de cette maladie d'avec la cataracte, comme je l'ai dit au Chapitre I. Il en parle encore vers la fin de son Commentaire sur l'Aphorisme susdit, au Chapitre XV. de son Livre, *De Medico*, aussi vers la fin, & dans quelques autres endroits de ses Ouvrages, Les Médecins qui sont venus après lui, ont tenu sa doctrine, qui a été suivie par nos Praticiens modernes, & qui seroit assez conforme à la vérité, s'ils ne confondoient pas parmi cette maladie, celle que je décrirai dans le Chapitre suivant.

Le *Glaucoma* est une altération toute particulière du cristallin, par laquelle il se dessèche, diminue en volume, change de couleur & perd sa transparence, en conservant sa figure naturelle, & devenant plus solide qu'il ne doit être naturellement; & la suite de cette altération est la perte, ou au moins une notable diminution de la vue.

Il y a apparence que le défaut du suc nourricier est la cause de cette altération. En effet, il est aisé de juger que lorsqu'une partie manque de nourriture, elle doit nécessairement se dessécher ou se corrompre; elle se dessèche lorsque la nourriture n'y coule pas aussi abondamment qu'il est nécessaire, alors ce n'est qu'une altération imparfaite. Elle se corrompt lorsque la nourriture est entièrement supprimée, ou que les principes de la partie même s'exaltent, alors c'est une alté-



ration entiere. C'est aussi ce qu'on remarque dans le Glaucoma ; car, ou le cristallin reçoit encore un peu de nourriture, alors il se desseche simplement, conserve un peu de sa transparence, & devient de la couleur de l'air, ou d'un blanc verdâtre, & c'est ce qui arrive plutôt aux vieillards ; ou il n'en reçoit plus aucune, alors son altération est entiere, il perd sa transparence, & devient d'un verd plus foncé, ou jaune, ou noirâtre, ou comme un grain de grêle.

Le cristallin cesse de prendre de la nourriture, quand les canaux qui la portent sont, ou trop étroits, ou obtrusés, ou rompus, ou que cette nourriture est trop grossiere, ou enfin quand les pores du cristallin ne sont plus proportionnez pour la recevoir. Et quoique toutes ces choses puissent arriver par de certaines dispositions particulieres & naturelles du cristallin & de celle des ses canaux, & par des causes intérieures & ordinaires ; cependant le grand âge, les grandes fluxions sur tout le globe de l'œil, & les coups reçus en sont aussi des causes fort communes.

Cette maladie, pour l'ordinaire n'est précédée, ni suivie d'aucune douleur dans son commencement, ni dans ses autres tems, à moins qu'elle ne soit causée par de grandes fluxions, ou autres intemperies, ou par quelques coups reçus.

A l'égard des signes du Glaucoma, ils sont aussi équivoques dans son commencement que ceux de la cataracte vraie, & que ceux de la cataracte ci-après décrite, à l'exception que la pupille n'est pas plus grande qu'à l'ordinaire, & qu'elle conserve toujours sa rondeur. Dans la suite les malades s'imaginent voir comme au-travers d'un brouillard, d'une fumée, ou d'une nuée ; la maladie augmentant, on apperçoit que le cristallin change de couleur, le plus souvent il est d'un



verd blanchâtre , ou d'une couleur céleste fort claire ; enfin il devient d'un verd plus foncé , ou jaune , ou noirâtre , ou d'un blanc luisant , ou d'un grain de grêle , comme je l'ai dit , & alors il perd la transparence , & la vûe est entièrement ôtée.

Comme cette altération se fait sans que la membrane qui recouvre le cristallin se détruise , je dois avertir ici que dans le Glaucoma & dans les autres maladies du cristallin , où cette membrane reste entière , le cristallin altéré paroît presque toujours luisant ; & c'est pour cela que les cataractes luisantes sont toujours très-suspectes , par la crainte qu'il y a qu'elles ne soient de fausses cataractes , ou pour le moins qu'elles n'en participent.

Tant qu'il passe au-travers du cristallin des rayons de lumière , le mouvement de l'uvée se conserve plus ou moins , suivant les différens degrés de la maladie ; & quand il n'en passe plus , elle demeure immobile , je veux dire que son trou ne se dilate , ni se resserre , en examinant l'œil de l'un ou de l'autre des trois manières énoncées au commencement du Chapitre IX.

Lorsque le Glaucoma arrive par une intempérie de tout l'œil , l'œil se diminue & dessèche , & quand c'est par une autre cause particulière , il conserve davantage sa grosseur naturelle. Chez les vieillards il diminue aussi , comme on le remarque par les rides de l'uvée , alors pour l'ordinaire les deux yeux sont affectez également.

Il arrive quelquefois que le Glaucoma reste dans un état imparfait sans augmenter , ce qui est plus ordinaire chez les vieillards ; & comme en cet état les rayons de lumière peuvent encore passer au-travers du cristallin , les malades aussi peuvent voir les objets communs , confusément toutefois.



Dans cette maladie, le cristallin se desséchait & diminuant en volume, paroît pour cette raison plus enfoncé que dans la cataracte vraie, & dans celle que je décrirai ci-après.

Il est inutile de marquer ici les différences du Glaucoma d'avec la cataracte vraie; ce que j'ai dit de ces deux maladies, suffit pour les pouvoir distinguer l'une de l'autre; d'ailleurs il est difficile de les confondre, & la plupart de nos Auteurs ne s'y sont gueres trompé, quoiqu'ils aient compris sous cette maladie celle que je décrirai dans le Chapitre suivant, qui en diffère beaucoup, comme je le ferai voir.

Quoique plusieurs de nos Auteurs proposent des remèdes dans le commencement de cette maladie pour empêcher son progrès, l'expérience toutefois nous montre qu'ils y sont inutiles; & pour moi j'ai toujours reconnu cette maladie pour incurable en tous ses états, & en cela je suis du sentiment d'Oribase, rapporté ci-devant au Chapitre I. lorsqu'il dit, *Glaucoma omnia curatio-nem non recipiunt.*

Je n'ai point trouvé d'occasion d'observer cette maladie après la mort de personnes qui en fussent travaillées; mais je l'ai examinée beaucoup de fois sur des personnes vivantes; ce qui m'a donné lieu de faire les remarques susdites. Voici une Observation qui fera connoître jusqu'à quel degré le cristallin se peut dessécher.

#### OBSERVATION.

Etant à Sezanne au mois de Septembre 1700. M. Houllier Maître Chirurgien, me parla d'un Maréchal du Faubourg de Broyes, travaillé d'une cataracte toute extraordinaire. J'eus la curiosité de voir cet homme, je me transportai



chez lui avec ledit sieur Houllier. Je reconnus que le cristallin de l'œil gauche étoit si desséché, que les fibres qui forment les pellicules extérieures de ce corps, laissoient entr'elles des petites cannelures qui formoient une infinité de lignes très-bien ordonnées, qui partoient du milieu de sa superficie antérieure, & s'étendoient à sa circonférence. La couleur de ce cristallin étoit d'un brun jaunâtre, & quand on le regardoit au grand jour elle paroissoit changeante. Cet homme qui étoit assez âgé, me dit qu'il y avoit bien 20 ans qu'il avoit perdu la vûe de cet œil.

---

## CHAPITRE XVII.

*De la Protubérance du Cristallin.*

UNE maladie contraire à celle ci-dessus décrite, est une excroissance démesurée du cristallin qui n'a point été remarquée par nos Auteurs, ni même par nos Oculistes modernes; les uns & les autres la confondant avec le Glaucoma. Je l'appellerai *Protubérance*, à cause que le cristallin dans cette maladie paroît éminent, & qu'il s'avance en devant.

Cette maladie est une altération toute particulière du cristallin, par laquelle il augmente en volume, perd sa transparence & sa figure naturelle, & devient plus solide qu'il ne doit être naturellement.

Si le défaut de nourriture est la cause du dessèchement du cristallin, il y a tout lieu de croire que l'excès de nourriture est la cause de sa *Protubérance*: car il est aisé de concevoir qu'un suc nourricier, un peu plus visqueux qu'il ne doit être, se portant abondamment par les canaux ci-



liaires entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, ne circule que difficilement, je veux dire, que n'y ayant que les parties les plus subtiles & aqueuses de ce suc qui puissent traverser les pores de la membrane qui recouvre ce corps, pour se mêler avec l'humeur aqueuse, & circuler avec elle, les parties les plus visqueuses & les plus disposées à s'unir, s'amassent entre ce corps & cette membrane; ainsi ce suc échappé & errant, pour ainsi dire, autour du cristallin, & entre les interstices de ces fibres, s'épaissit enfin, & augmente le volume de ce corps. Et cela de la même manière que le suc nourricier de l'os s'échappant, ou à cause de quelque solution de l'os, ou à cause de la séparation du périoste, en s'épaississant & prenant corps, forme un callus ou une exostose.

Il faut que ce soit le suc nourricier qui cause cette maladie, & il y a apparence, puisqu'il est capable d'augmenter le volume du cristallin, sans lui causer d'autre altération que celle de la perte de sa diaphanéité, qu'on doit attribuer seulement au changement que cette humeur cause dans la disposition des pores de cette partie; de la même manière que les corpuscules du froid, en s'insinuant dans les pores de l'huile, de l'eau & d'autres liqueurs, en changent les couleurs, & détruisent ou diminuent beaucoup leur transparence en les glaçant.

Les signes de cette maladie dans son commencement sont un peu équivoques; mais dans son progrès ils deviennent très-sensibles.

Les malades se plaignent d'une diminution de la vûe de l'un ou de l'autre œil, ou de tous les deux. Le trou de l'uvée paroît un peu plus grand qu'à l'ordinaire, sans se resserrer, & le cercle de l'iris, par conséquent est un peu plus étroit, sans qu'on remarque d'abord rien de blanc par-delà.



la pupille, & jusqu'alors on ne peut encore distinguer cette maladie de la cataracte vraie, & de la maladie que je décrirai au Chapitre I. de la seconde Partie, les premiers accidens de ces maladies se trouvant presque semblables. Mais dans elle-ci, quelque tems après on remarque un nuage à l'endroit du cristallin, qui augmentant de plus en plus, fait paroître le cristallin plus avancé, & d'une couleur de corne blanche, polie & luisante, quelquefois sa superficie est égale, & fort souvent elle est inégale. Le trou de l'uvée s'agrandit encore, & conserve sa rondeur, lorsque la superficie du cristallin est égale; & quand elle est inégale & cornue, ce trou n'est plus rond, mais inégal suivant les inégalitez du cristallin qui s'avance. Souvent en cet état les malades voient une faible lueur, & quelquefois ils n'en voient aucune. Et quoiqu'on les expose au grand jour, même au soleil, leur pupille ne se resserre en aucune manière; comme aussi les exposant au fond d'une chambre vis-à-vis des fenêtres, ou présentant devant l'œil malade, l'autre étant fermé, la paume de la main, ou quelque corps opaque, la pupille ne se dilate point davantage, ainsi l'uvée est sans aucun mouvement.

Cette maladie ne cause point de douleur dans son commencement, dans son progrès, ni dans son état; si quelquefois il s'en rencontre à l'œil ou à la tête, cette douleur a une autre cause que celle de la maladie.

C'est à cette excroissance démesurée du cristallin, qu'on doit attribuer la cause de l'immobilité de l'uvée, & de la dilatation de son trou; parce que le cristallin ainsi disposé, s'avancant fort en devant, s'appuie sur l'uvée, & la poussant en devant, l'étend & l'empêche de se ressermer. Et une preuve que ç'en est la seule cause,



c'est qu'en cet état les malades voyent souvent les ombres des corps opaques situez entre leurs yeux & la lumiere, de la même maniere que ceux qui sont travaillez de cataractes vrayes, sans que leur pupille se dilate & se resserre comme dans les cataractes vrayes, ce qui devroit arriver, si l'uvée étoit violemment étendue par le pressement du cristallin.

Et comme l'humeur qui cause la protubérance du cristallin, est poussée & s'amasse sous la membrane qui recouvre ce corps, c'est aussi à cette membrane, suivant qu'elle prête ou résiste, que l'on doit attribuer la cause de l'égalité ou de l'inégalité que l'on remarque au cristallin.

Quoique cette maladie semble avoir beaucoup de rapport avec la cataracte vraie, elle en differe cependant en plusieurs choses. 1°. En ce que dans la cataracte vraie, la membrane qui recouvre le cristallin, s'altère & se consume le plus souvent comme par une espece de supuration, s'endurcit & se fortifie. 2°. Que dans la vraie cataracte le cristallin diminue en grosseur, & dans celle-ci son volume augmente. 3°. Que les additions qui arrivent en la vraie cataracte, obéissent, & flottent dans l'humeur aqueuse, ce qui fait qu'on peut séparer le cristallin de son lieu naturel; & dans celle-ci, l'humeur qui se congèle autour du cristallin, forme un corps solide avec lui, & l'attache aux membranes qui le renferment, d'où vient qu'il est impossible de le séparer.

Elle differe aussi du glaucoma. 1°. En ce que dans le glaucoma, le cristallin cessant de prendre de la nourriture, il se diminue & se desseche; & dans celle-ci au contraire, il augmente par une sur-abondance de nourriture. 2°. Que dans le glaucoma il est tantôt bleu, verd, jaune, blanc,



3<sup>e</sup>. & dans celle-ci il est presque toujours de la couleur d'une corne blanche, polie & luisante. 3<sup>o</sup>. Que dans le glaucoma il paroît plus enfoncé & petit; & dans celle-ci il s'avance fort en devant, & paroît fort grand.

Cette maladie est plus commune que le glaucoma, & arrive à toutes fortes de personnes; elle est aussi bien moins commune que la cataracte vraie. De sa nature elle est absolument incurable, même dans son commencement, les remèdes n'y profitant en rien, & l'opération y étant tout à fait inutile.

Pour confirmer ce que j'ai dit de cette maladie, je veux bien rapporter les deux Observations suivantes.

#### PREMIERE OBSERVATION.

Il y a quelques années qu'un pauvre homme aveugle me vint trouver pour lui apporter quelque secours. Son œil gauche étoit perdu depuis un long-tems, à cause d'un ulcere dont il avoit été travaillé, qui avoit laissé une cicatrice qui occupoit toute la cornée transparente; & son œil droit étoit travaillé d'une maladie semblable à celle-ci décrite il y avoit environ un an. Ayant reconnu la maladie pour incurable, je lui dis qu'on ne pouvoit lui rien faire; lui au contraire me sollicita fortement de lui mettre l'éguille dans l'œil, sur ce qu'un Opérateur-coureur, qu'il avoit rencontré dans un Village voisin comme il venoit me trouver, lui avoit dit que c'étoit une cataracte, & qu'il le guériroit. Ne pouvant le dissuader, & voyant qu'il étoit résolu de se mettre entre les mains de cet Opérateur; & d'ailleurs considérant que l'observation que je ferois pourroit un jour être utile au public, sans que ce



pauvre homme courût aucun péril, je condescendis à sa forte volonté.

La maladie n'étoit pas encore dans son plus haut degré de perfection : le malade voyant une foible lueur, & distinguant les ombres des corps opaques situez entre son œil & le grand jour ; mais l'uvée étoit immobile, ayant son trou fort dilaté & extrêmement rond.

Je me proposai de déchirer la membrane du cristallin, pour ensuite tâcher de le détacher, & de l'abaisser au-dessous du trou de l'uvée, s'il n'étoit pas fortement attaché au lieu où il est naturellement situé.

Pour cet effet, je me servis d'une éguille un peu platte & tranchante, que j'introduisis à l'ordinaire ; & quand je fus parvenu entre l'uvée & le cristallin, & que je vis la pointe de l'éguille par-delà les deux tiers du trou de l'uvée, je la haussai & abaissai sans remarquer aucune adhérence du cristallin avec l'uvée, quoiqu'il fût fortement appuyé dessus. Je m'éforçai ensuite de rompre la membrane du cristallin, mais en vain ; ce qui m'obligea d'appuyer bien fortement la pointe de l'éguille à la partie supérieure du cristallin, pour voir si je ne pourrois point le détacher en l'abaissant. Pendant cette action, je m'aperçus que j'amenois le cristallin en bas ; & le malade me disoit qu'il distinguoit mieux la lumière, & effectivement quelques rayons de lumière pouvoient passer alors au-travers du corps vitré qui se présentoit un peu vis-à-vis de la partie supérieure de la pupille, en suivant le mouvement du cristallin ; mais je reconnus bien-tôt qu'il ne se faisoit aucun détachement du cristallin, & que ce mouvement forcé que j'imprimois à ce corps, ne faisoit qu'affaïsser l'uvée dont je voyois le trou changer de figure, le cristallin remontant aussi-tôt



que je relevois la pointe de l'éguille, ou qu'il s'échappoit de lui-même. Enfin, après plusieurs tentatives vaines, je cessai mon travail, & je pansai mon malade qui fut entièrement guéri de la piquure de l'éguille 8. jours après l'opération, dont il ne retira aucun profit : l'œil au reste se trouvant dans le même état qu'il étoit auparavant.

## II. OBSERVATION.

Quelque tems, après je rencontrai fortuitement le chien d'un Payfan qui avoit une semblable maladie en un de ses yeux; desirant de plus en plus découvrir la disposition du cristallin en cet état, je fis tuer ce chien, & j'en examinai anatomiquement l'œil. Je trouvai le cristallin près d'une fois plus gros que celui de son autre œil, ayant une bosse inégale en devant. Sa membrane qui étoit plus épaisse, plus forte & plus polie, le tenoient fortement attaché au corps vitré: ayant coupé cette membrane, je vis l'humeur épaissie & qui grossissoit ce cristallin, qui étoit blanche, & avoit une solidité médiocre, à peu près comme celle d'un fromage passé, & étoit un peu visqueuse. Cette substance ne faisoit qu'un corps avec le cristallin qui étoit pareillement blanc, peu transparent, & plus solide qu'il ne devoit être naturellement; & les autres parties de l'œil étoient dans leur état naturel, à l'exception de l'uvée dont le trou étoit fort dilaté, & inégalement rond, & contre laquelle ce cristallin étoit fortement appliqué.

Par ces deux Observations on peut juger de la nature de cette maladie, & du prognostic qu'on en peut faire, pour peu qu'on en fasse l'application à ce que j'ai dit ci-dessus.



## CHAPITRE XVIII.

*De la Cataracte branlante.*

Celse en parlant des cataractes, dit que si la cataracte branle & se remue çà & là, à peine y peut-t-on jamais remédier par chirurgie; mais il ne nous a point dit la nature de cette cataracte, & pourquoi elle étoit incurable; apparemment qu'il ne la connoissoit pas, puisqu'il n'auroit pas dit, à peine y peut-t-on remédier par chirurgie, laissant ainsi la chose douteuse; mais auroit dit absolument, on n'y peut jamais remédier par chirurgie.

Cette maladie est aussi une altération toute particulière du cristallin, qui suit ordinairement la fonte ou la corruption du corps vitré par laquelle il se diminue, s'endurcit, blanchit ou jaunit, & perd sa transparence en conservant sa situation, & demeurant suspendu, & flottant dans les eaux.

Quoiqu'il semble que cette altération du cristallin ait beaucoup de rapport au glaucoma, l'altération du cristallin dans ces deux maladies se trouvant presque égale, je n'ai point crû devoir en traiter en parlant du glaucoma, parce que la cause en est entièrement différente, & que de tous les Auteurs qui en ont parlé, & qui ont suivi Celse, aucun ne l'a pris pour un glaucoma, mais véritablement pour une cataracte, selon leur manière de parler.

En exposant la cause de cette maladie, je me vois engagé de parler de la fonte & corruption du corps vitré, quoique je n'eusse résolu d'en traiter que lorsque j'expliquerois les maladies de cette partie; mais cette maladie du cristallin me force



d'en parler ici. Ce sera donc une chose faite, & on aura recours en ce lieu quand je parlerai des autres maladies du corps vitré.

Entre les maladies du corps vitré, *sa fonte ou corruption*, comme on voudra l'appeller, est la plus considérable. Elle a deux causes. La première vient d'un prompt dépôt d'humeurs sur cette partie, qui lui diminuent d'abord sa transparence; ensuite ces humeurs s'aigrissant, elles détruisent les membranes & fibres délicates de cette partie, & enfin la fondent ou corrompent entièrement.

Ce dépôt est si prompt, que tous les malades affligés de cette maladie que j'ai interrogés, m'ont dit qu'ils s'étoient apperçus tout-à-coup de la diminution, & ensuite de la perte de leur vue. L'expérience nous fait assez connoître que les humeurs amassées en une partie, s'y fermentent & s'y aigrissent, & consomment enfin les parties dans lesquelles elles sont épanchées.

La seconde cause de la fonte ou corruption du corps vitré, vient d'un pus qui s'amasse au-dedans de l'œil, soit ensuite de quelqu'abcès qui se forme dans le cristallin, ou entre ce corps & sa membrane, comme je le dirai dans le Chapitre suivant, soit ensuite d'autre abcès qui arrivent ou à la membrane uvée, ou en la superficie intérieure de la cornée, soit enfin par un pus qui se forme d'un sang extravasé au-dedans de l'œil ensuite de quelque coup, & qui n'a pû se résoudre par sa trop grande quantité. De telle manière donc que ce pus soit épanché, il altere par son acrimonie ou son acidité, corrode, détruit, & fond le corps vitré.

Ce corps étant fondu & résout en une eau claire & jaunâtre, quand cette fonte vient par



un dépôt d'humeurs ; ou en une eau blanche & trouble quand elle vient d'un amas de pus ; cette eau se mêle avec l'humeur aqueuse , & en détruit en même tems sa viscosité ; elle passe au-travers des pores de la rétine , & la détache de l'uvée , elle altere les conduits qui portent la nourriture au cristallin , elle pénètre la membrane qui recouvre ce corps , & la substance de ce corps même qu'elle corrompt enfin entierement.

Voici les signes de cette maladie. Quand la fonte se fait par un dépôt d'humeurs , les malades se plaignent d'abord qu'ils ne voyent pas , ou très-peu , quoiqu'alors on ne remarque aucun changement dans l'œil , hors la pupille qui est un peu plus dilatée qu'à l'ordinaire ; & cette perte ou diminution de vûe est quelquefois précédée de violentes douleurs à la partie antérieure de la tête & au fond de l'œil , quelquefois aussi les malades n'en ressentent aucune : peu de tems après on voit le cristallin fort trouble , & dans la suite il devient blanc , puis jaune , & alors au moindre mouvement de l'œil , on le voit tremblottant & branlant comme une girouette agitée d'un vent médiocre , l'iris perdant sa couleur naturelle , se ridant & se mouvant tantôt en arriere , & tantôt en devant , suivant qu'il est agité par ce cristallin flottant.

Et quand cette fonte est causée par un pus amassé au-dedans de l'œil , ses signes sont presque semblables dans son commencement à ceux des cataractes purulentes , ou des autres amas de pus que je décrirai ci-après ; ce qui fait qu'on ne peut d'abord certainement juger si ce sera une cataracte branlante , parce qu'on ne peut sçavoir si le pus aura assez de malice pour corrompre le corps vitré & altérer le cristallin ; ainsi ce n'est que dans la suite qu'on s'en assure , & quand on voit que le



cristallin alteré branle, comme je viens de le dire.

C'est cette agitation du cristallin qui a fait estimer à nos anciens & à nos modernes, que cette maladie étoit une cataracte de la nature de celles qu'on abbaïsse, parce que voyant branler ce corps, ils s'imaginoient que c'étoit une membrane qui flotloit dans l'humeur aqueuse; & apparemment qu'en ayant voulu tenter l'abbaillement, & ayant reconnu par expérience que ce corps étant détourné, les malades ne voyoient rien, ils auroient conclu delà qu'il y avoit obstruction au nerf optique.

Cette fonte du corps vitré demeure en cet état pendant le reste de la vie, sans se communiquer aux membranes qui forment le globe de l'œil, comme je l'ai vû par expérience en beaucoup de personnes travaillées de cette maladie, entr'autres en une femme âgée de plus de 70. ans, qui avoit une semblable cataracte depuis plus de 30. ans.

On peut rendre raison de ce fait, si on considère que, quoique le corps vitré soit détruit, & le cristallin alteré, cependant l'humeur destinée par la nature pour nourrir ces corps, ne cesse pas pour cela de se filtrer par l'uvée, & par le cercle ciliaire qui ne souffrent aucune altération, & que s'épanchant parmi cette fonte & ce mélange du corps vitré liquifié & de l'humeur aqueuse, elle en adoucit son acidité, & d'autant plus que pouvant circuler, de même que je l'ai dit en expliquant la circulation de l'humeur aqueuse, elle peut pareillement entraîner avec elle dans la masse du sang ce qu'il y a d'acide & d'âcre.

J'ai été fort long-tems sans pouvoir connoître au vrai pourquoi dans cette maladie le cristallin alteré branloit au moindre mouvement de l'œil, faute d'occasion de pouvoir anatomiser un œil qui fut affecté de cette maladie; mais le 11 DÉ-



cembre de l'année 1691. je rencontrai par hazard une vache qui en avoit une semblable, je la fis acheter par un Boucher pour la tuer, sur l'œil de laquelle je fis l'observation suivante.

*P R E M I E R E   O B S E R V A T I O N.*

Ayant détaché l'œil de son orbite, & le tenant à la main, pour peu que je l'agitasse, le cristallin s'agitoit aussi de toutes parts.

Je coupai la cornée transparente tout autour du cercle extérieur de l'iris, tenant le fond de l'œil en bas, & le devant en haut, pour empêcher l'humeur aqueuse de s'écouler; quand elle fut coupée, il s'en écoula environ une sixième partie, & j'apperçûs alors le cristallin flottant sur l'humeur restante, & retenu dans toute sa circonférence par des membranes & des fibres.

Je versai par inclination cette humeur dans un verre, elle me parut d'une consistance d'eau jaunâtre & sans aucune viscosité, & le cristallin demeura suspendu & dans sa même situation, étant seulement un peu plus enfoncé.

Je coupai ensuite la cornée en long jusqu'au près de l'insertion du nerf optique, & ensuite je fendis l'uvée, & je reconnus que la rétine étoit entièrement séparée de l'uvée, & attachée par derrière au fond de l'œil, à l'entrée du nerf optique, & par-devant autour du cercle ciliaire, près le cristallin; de sorte que cette membrane imitoit un cône, dont la pointe étoit à l'entrée du nerf optique, & la base autour du cercle ciliaire.

Au milieu de ce cône formé par la rétine, je remarquai quelques fibres membraneuses, que je crus être la membrane extérieure du corps vitré. En effet, ces fibres toutes flétries, altérées & sub-



tiles qu'elles étoient, imitoient en quelque manière le cône de la rétine, & paroïssent se continuer autour de la circonférence du cristallin.

C'étoit aussi tout ce qui restoit du corps vitré ; car au reste il étoit entièrement fondu, & ne formoit avec l'humeur aqueuse qu'une même liqueur, qui remplissoit, comme je l'ai dit, tout le globe de l'œil.

Le cristallin étoit renfermé dans sa double membrane, qui me parut entière, quoiqu'altérée, & étoit retenu dans l'endroit qu'il occupoit par les fibres ciliaires qui s'insèrent à cette membrane aux côtes du cristallin, & ces fibres sembloient être un peu allongées & beaucoup flétries.

Je séparai ce cristallin pour le comparer à celui de l'autre œil ; il étoit plus petit, fort sec, dur, jaune, & sans humeur mucilagineuse autour.

Je l'examinai anatomiquement, & je reconnus que ses fibres & pellicules étoient disposées de même que celles des cristallins préparés avec l'eau-forte, ou bouillis dans l'eau.

La cornée au reste & l'uvée étoient dans leur état ordinaire, hors l'iris qui avoit perdu sa couleur naturelle.

En comparant cette observation avec la suivante, on connoîtra facilement en quoi diffère la fonte & corruption du corps vitré, causée par un dépôt d'humeurs sur cette partie, d'avec celle qui est causée par un amas de pus au-dedans de l'œil, sans qu'il soit besoin que je m'en explique davantage.

## II. OBSERVATION.

Un nommé Claude Merat, originaire de Boulage, & demeurant à Brandenouvilliers près de



Bar-le-Duc, âgé de 40 ans ou environ, me vint trouver le 18 Octobre 1700, pour me consulter sur une maladie qui lui étoit arrivée à l'œil droit, la moisson précédente. En même tems je remarquai que son œil gauche étoit travaillé d'une cataracte branlante, qui avoit été causée par un amas de pus au-dedans de l'œil, dont la partie la plus grossière avoit pris corps en se desséchant: ce pus desséché paroissoit être attaché par une de ses extrémités au cristallin, & par l'autre à la cornée transparente, où je vis une blancheur qui me sembla être une cicatrice intérieure; & à l'endroit de cette blancheur, la cornée formoit une petite bosse en dehors, marque qu'elle étoit émincée en cet endroit par une ulcération intérieure qui avoit précédé, soit que cette ulcération eût été la suite d'un abcès de la superficie intérieure de cette membrane, & qui s'étoit ouvert en dedans, ou qu'elle eût été causée par l'acrimonie d'un pus qui se fût amassé en quelque autre partie intérieure de l'œil. Au moindre mouvement de l'œil, ce pus épaissi flotloit & branloit; & comme il n'occupoit qu'environ la moitié de la pupille vers sa partie inférieure, je voyois en même tems au-travers de l'autre moitié supérieure le cristallin altéré & fort blanc flotter aussi & branler. Cet œil me parut plus gros que l'autre. La cornée étoit parsemée de gros vaisseaux bleus & variqueux aux endroits du blanc de l'œil, & de quelques autres petits vaisseaux rouges en quelques autres endroits; & du reste, l'humeur qui remplissoit le globe paroissoit fort transparente. Ayant interrogé cet homme, j'appri qu'il y avoit neuf ans qu'il avoit entièrement perdu la vûe de cet œil, & qu'il avoit souffert pendant un an une violente douleur en cette partie.



Par ces deux observations, & ce que j'ai dit de la cataracte branlante, on conclura aisément que cette maladie est absolument incurable; & que si les malades ne voyent aucune clarté, on ne doit pas inférer que ce soit une obstruction du nerf optique qui en soit la cause, mais la fonte ou corruption du corps vitré, & le dérangement de la rétine.

---

## CHAPITRE XIX.

4. *De la cataracte purulente, ou de l'abcès du cristallin.*

Rien ne ressemblant mieux à un cataracte vraie, que l'abcès du cristallin & son ulcération, je dois traiter de cette maladie en parlant des cataractes fausses, puisqu'elle ne reçoit de guérison, ni par les remèdes, ni par l'opération.

Par *cataracte purulente, ou abcès du cristallin*, j'entens un amas de pus, ou dans la propre substance de ce corps, ou entre sa superficie & la membrane qui l'enveloppe, qui l'altère, le dessèche, & lui fait perdre sa transparence: ainsi le cristallin se trouve en même tems affecté de trois maladies générales, qui sont l'intempérie, la mauvaise conformation, & la solution de continuité.

Si on ne sçavoit par expérience que le cristallin s'abcède, il y auroit assez lieu d'en douter; puisque c'est un corps qui n'a aucune continuité avec les autres parties de notre corps, comme je l'ai dit lorsque je l'ai décrit, qu'il se nourrit d'une manière différente, & que les acides agissans sur lui, au lieu de le consommer & le fondre,



l'endureissent comme je l'ai montré; cependant comme la nourriture qu'il reçoit vient du sang, on peut juger qu'elle en doit retenir les mêmes qualitez, & qu'elle peut par conséquent souffrir les mêmes altérations.

Ainsi on peut dire vrai-semblablement, que les causes de l'abcès du cristallin sont semblables à celles des autres abcès de notre corps, & qu'une humeur impure séjournant entre ce corps & la membrane qui le recouvre, ou entre les interstices de ses fibres, soit qu'elle s'y soit coulée promptement, ou amassée peu à peu, se corrompt, & abscede enfin le cristallin.

On connoît que l'abcès se fait, par une douleur que le malade souffre au-dedans de l'œil, qui est plus ou moins grande, selon que l'humeur qui la cause est plus ou moins chaude, & cette douleur s'étend quelquefois au devant de la tête; par une inflammation au-dedans de l'œil, quand l'humeur est chaude; & par un nuage qu'on remarque bientôt au-travers de la pupille.

Quelquefois le dépôt est si subit, & cette humeur chaude se fermente si promptement, que le pus se trouve formé & presque entièrement blanc dans l'espace de trente ou quarante heures. Et il semble alors à ceux qui ne sont pas tout-à-fait versez dans ces maladies, que ce soit une vraie cataracte, à cause de cette blancheur du pus qu'on remarque par-delà la pupille, qui imite assez bien une cataracte, & de la perte de la vûe qui arrive en même tems que ce pus se forme.

Je ne doute point que ce ne soit une semblable maladie qui a trompé Fernel, lorsqu'il a dit au Chapitre 5 du V. Livre de sa *Pathologie*, qu'il a vû une suffusion entièrement épaisse & consommée s'amasser en un jour. *Interdum vidi, dit-il, omnino crassam atque consummatam suffusionem uno die congeri.*



Ce que j'ai dit de la formation des cataractes vrayes, fait assez connoître qu'il ne peut s'en former en un jour, si prompt que le dépôt de l'humeur qui la cause puisse être, & qu'ainsi Fernel a été trompé par l'apparence. Car quand même on demeureroit d'accord de ces principes, on ne pourroit pas concevoir qu'une humeur coulée entre l'uvée & le cristallin, pût prendre corps en si peu de tems, pour former selon lui une cataracte parfaite. Et pour la raison qu'il en donne immédiatement après, quand il dit: *Etenim si crassus humor in opticum nervum repente incidens subito obacat, cur non etiam is longius ob pupillam prolapsus repentinam suffusionem eamque perfectam inducet?* elle n'a aucun rapport à ce qu'il veut prouver: parce que quand un humeur pourroit tomber subitement dans le nerf optique, où elle s'engageroit aisément à cause de la disposition de ses pores, & en même tems lui ôter son usage; il ne s'ensuivroit pas pour cela qu'une même humeur épanchée entre l'uvée & le cristallin, y prît corps en si peu de tems. l'humeur aqueuse avec laquelle elle se trouveroit confondue, s'y opposant.

Mais lorsque l'humeur qui cause cet abcès est froide, il est beaucoup plus de tems à se former, il se passe plusieurs mois, quelquefois des années entières avant qu'il paroisse du pus: la vûe est cependant empêchée, & les malades ont presque tous les mêmes signes qu'ont ceux qui sont travaillés de cataractes vrayes; ce qui fait qu'on n'en peut faire de jugement certain. Il en est de même quand l'abcès ne se fait que dans une petite partie de la superficie du cristallin, & qu'il est d'une mauvaise nature; parce qu'il n'ulcere que peu à peu le cristallin.

On connoît que le pus est fait, par sa blancheur, & par la diminution des symptômes qui



l'ont précédé ; quand ce pus est louable & en une médiocre quantité , le plus subtil se résout , & le plus grossier se dessèche , ensemble le cristallin , qui paroît alors comme au glaucoma , hors qu'il qu'il n'est pas si uni , & par conséquent moins luisant , & qu'il semble plus petit & plus enfoncé , à cause que la pupille se resserre davantage. Mais quand il est d'une autre nature , qu'il est malin , ou qu'il se trouve en grande quantité , il rompt la membrane du cristallin , se mêle dans l'humeur aqueuse , se précipite quelquefois au bas de l'œil , où on le voit souvent au travers de l'uvée & par son trou , détruit quelquefois & fond le corps vitré ; & alors le cristallin altéré n'étant plus soutenu , branle , comme je l'ai dit au Chapitre précédent , & très-souvent ce pus altere les autres parties intérieures de l'œil , qui dans la suite s'atrophie , se corrompt , & jaunit : ce qui arrive rarement sans de très-grandes douleurs de cette partie , qui se communiquent même à la tête.

Quand le pus est échappé du cristallin , l'ulcère qui reste , fait paroître sa superficie blanche , inégale & éloignée : l'uvée se ride , & la couleur de l'iris se convertit en une mauvaise ; son trou s'étrécit extrêmement , & souvent même change de figure , & les malades ne distinguent plus que très-faiblement la lueur du grand jour.

Voilà ce que l'expérience m'a fait remarquer sur cette maladie , assez aisée à connoître , quand elle ne tarde pas à se former : mais quand elle vient lentement , elle est bien difficile à distinguer de la cataracte vraie ; souvent on y est trompé , à cause de leurs signes qui sont à peu près semblables. Voici un exemple de la dernière.



## OBSERVATION.

Un nommé Claude Durand, homme âgé, demeurant à S. Julien du Saut, entre Villeneuve-le-Roy & Joigny, me vint trouver le premier May 1697. Son œil droit depuis cinq ans étoit incommodé d'une tache blanche, qui occupoit une partie du cristallin, semblable à une cataracte naissante; & comme le tour du cristallin conservoit encore de sa transparence, il distinguoit de cet œil les objets communs, la lumière, les portes, les fenêtres, &c. & sur la cornée transparente il y avoit un ulcère superficiel, joint à une légère ophthalmie causée par des collyres âcres qu'on lui avoit donné, dont ayant cessé l'usage, il se trouva bientôt guéri de cette inflammation & de cet ulcère, comme je l'ai sçu depuis.

L'œil gauche se perdoit depuis dix-huit mois; il s'en apperçut par des fils, flocons, nuages, & autres signes avant-coureurs des cataractes: le milieu du cristallin me parut d'un blanc un peu sale, & le reste de cette partie étoit de couleur d'air un peu obscur. En l'un & l'autre la pupille se dilatoit & resserroit, plus cependant du droit que du gauche dont il voyoit moins.

J'estimai que la tache de l'œil droit avoit été causée par une pustule ou petit abcès à la superficie du cristallin, qui étoit guéri, dont la cicatrice blanche étoit cette tache qui demeurerait en cet état sans augmenter, & je ne me trompai pas; & que celle de l'œil gauche étoit un commencement de vraie cataracte, je me trompai comme la suite me le fit voir.

Car le 2 Avril de l'année suivante, étant venu derechef chez moi, je trouvai son œil droit dans



le même état que ci-devant : mais pour l'œil gauche, le cristallin m'en parut fort enfoncé, d'un blanc sale, à peu près de la couleur d'un pus épais & peu louable, la pupille étant fort petite, irrégulière en sa rondeur, ne se dilatant, ni resserrant au grand jour, au soleil, à la chandelle, ni à l'obscurité, ni en frottant l'œil, ni par tout autre moyen : l'iris étoit obscur & un peu vif, & fort ridé, ne distinguant au reste que très-faiblement la lueur du grand jour & du soleil. Toutes ces mauvaises marques me firent juger que la tache qui paroissoit l'année précédente, & que j'avois estimée être un commencement de cataracte, étoit un petit abcès d'une mauvaise nature, dont le pus s'étant étendu insensiblement, avoit enfin rendu le cristallin tout ulcéré & purulent, & que les autres parties intérieures de cet œil étoient altérées par la malice de ce pus ; ce qui m'empêcha d'en entreprendre l'opération.

En effet, dans l'abcès & l'ulcération du cristallin, l'opération y est absolument inutile : car, quand même on abbaisseroit le cristallin, ce qui n'est pas toujours impossible, les malades ne verroient pas pour cela ; parce que la membrane qui recouvre le corps vitré, contracte le même vice & que d'ailleurs le trou de l'uvée demeure si resserré, que la lumière n'y passeroit qu'avec peine.

A l'égard des remèdes, ils sont aussi inutiles pour ces maladies. On s'en sert seulement pour tempérer les douleurs lorsqu'elles sont violentes, & pour empêcher la fluxion. On emploie à cet effet les collyres rafraîchissans & anodins, & les fomentations de pareille vertu, la saignée, & autres remèdes qu'on trouvera ci-après au Chapitre de l'Ophtalmie & ailleurs.



## CHAPITRE XX.

*Des cataractes mixtes , ou trompeuses.*

SI la connoissance des *cataractes fausses* est nécessaire pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les *vraies* ; celle des *cataractes mixtes* ne l'est pas moins , pour s'assurer de la bonne ou mauvaise réussite des opérations qu'on entreprend , & pour prévenir les malades , ou ceux à qui ils appartiennent , sur les difficultez que l'on soupçonne se rencontrer dans leurs maladies.

S'il ne se rencontroit que des cataractes vraies & des cataractes fausses , on pourroit avec certitude approuver les unes & rejeter les autres , en observant ce que j'ai dit ci-devant ; mais ces maladies ne se trouvent pas toujours ainsi disposées ; souvent elles participent des cataractes vraies & des cataractes fausses , & sont plus ou moins mauvaises , qu'elles approchent plus ou moins des cataractes fausses.

C'est ici la pierre d'achoppement des Chirurgiens Oculistes , qui se confiant trop en leur adresse , promettent aussi avec trop d'assurance à leurs malades un favorable succès de leurs opérations , sans considérer que souvent les apparences sont trompeuses. Une cataracte pour avoir de bonnes marques , n'est pas toujours bonne pour cela ; il faut examiner s'il n'y en a point de mauvaises , & qui sont celles qui prévalent ; & quand elles seroient toutes bonnes , on doit suspendre son jugement. On voit bien la superficie d'une cataracte , mais on ne voit pas son fond. Si on se trompe quelquefois au jugement d'une cataracte



vraie que l'on croit confirmée, & qui dans l'opération se trouve laiteuse ou caséeuse, on peut avec plus de raison être trompé en une cataracte mixte, dont la superficie paroîtra bonne, & le fond sera mauvais; ce qu'on ne connoît à la vérité, que lorsque l'éguille est dans l'œil.

Je ne veux pas pour cela dire qu'on doive desespérer de toutes les cataractes qui auront quelques signes mauvais; au contraire je conseille qu'on en entreprenne l'opération. On ne risque rien, quand un homme est aveugle, il ne sçauroit être dans un pire état, & on peut lui rendre la vue, puisqu'une cataracte un peu mauvaise peut réussir; mais on ne doit pas trop promettre, se ressouvenant du conseil de Guy de Chauliac, qui dit : „ en parlant des cataractes : „ Qu'il ne faut jamais „ mais être assez imprudent, que de promettre „ avec assurance de guérir une cataracte, parce „ que les remèdes topiques ne profitent gueres, & „ que l'opération de l'éguille est assez douteuse, „ sur-tout si on a manqué à bien prendre des mesures „ sûres avant que de l'entreprendre.

Par *cataracte mixte*, j'entens une certaine altération du cristallin, qui tient de la nature de la cataracte vraie, & de la cataracte fautive, & qui a par conséquent pour cause principale, quand elle participe plus de la cataracte vraie, l'humeur qui cause cette cataracte, & pour accessoire celle qui est la cause des cataractes fautes, & au contraire.

Comme il est difficile de déterminer les différentes combinaisons de ces causes, il est pareillement difficile de décrire juste toutes les cataractes mixtes; c'est pourquoi je me contenterai de décrire succinctement en ce Chapitre les plus communes & principales. Et voici comme on les doit concevoir.



*Première cataracte mixte, qui tient de la nature du glaucoma.*

Quand l'humeur qui cause la cataracte vraie, ne coule que dans une médiocre quantité, capable d'altérer seulement la superficie du cristallin, de commencer à former les accompagnemens, & même d'altérer en quelque partie la membrane qui recouvre ce corps, & que par quelque cause inconnue cette humeur cesse de fluer, il arrive que cette humeur s'adoucit & se consume; mais comme la superficie du cristallin est déjà altérée, & que ses pores sont changez, le suc nourricier ne la peut plus pénétrer; ainsi le cristallin, faute de nourriture, se dessèche, le reste de sa membrane demeure entier, & de cette manière il se fait une *cataracte mixte*, qui tient du *dessèchement du cristallin*.

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies auxquelles elle a plus de rapport, a aussi ses particuliers.

La couleur de cette cataracte est souvent inégale, à cause de l'inégalité de l'altération du cristallin; en sorte qu'une partie se trouve blanche, & une autre partie comme une eau glacée & un peu trouble.

Elle paroît plus petite & enfoncée que la vraie cataracte; & la pupille se rencontre aussi plus resserrée.

Elle est pour l'ordinaire luisante, & souvent elle est barrée ou traversée.

Elle est enfin très-long-tems à se former, & souvent après 5. 6. & 7. ans elle n'est pas encore confirmée.

De sa nature elle est fort suspecte, étant difficile à séparer, à cause de la membrane qui re-



couvre le cristallin, qui est presque toujours entiere, & appliquée contre ce corps : souvent même il est impossible de le détacher.

Quand on peut la détacher, elle réussit, n'étant gueres sujette à remonter, & quand elle remonteroit, elle se précipiteroit de rechef assez aisément ; mais ce qui reste après que cette cataracte est abaissée, c'est un nuage par-delà la pupille causé par la membrane qui recouvroit le cristallin, qui n'étant que déchirée, reste appliquée sur la bosse du corps vitré, en maniere d'un caneau pin blanchâtre & extrêmement délié ; & ce reste de membrane dans la suite du tems se consume pour l'ordinaire petit-à-petit, & alors ce nuage disparoit. Les malades eux-mêmes s'aperçoivent de ce nuage, & un Chirurgien le distingue aisément, pour peu qu'il ait bonne vûe ; & pour mieux s'assurer qu'il n'est produit que par la membrane qui recouvroit le cristallin ; il doit regarder l'œil avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre, & il connoitra que ce n'est que cette membrane ; il verra même la déchirure ou fente par laquelle le cristallin s'est échappé, qui est ou longue ou d'autre figure, & comme dans l'endroit de cette fente la prunelle se trouve noiree au lieu que dans les autres endroits que cette membrane occupe elle est un peu blanchâtre. La même chose arrive après l'opération des autres cataractes où cette membrane ne se trouve point consummée, ou altérée en un tel degré pour se séparer entierement, & pour suivre le cristallin comme dans la plupart des cataractes laiteuses & caséuses, & dans la mixte dont je parlerai dans le Chapitre suivant.

Je dirai encore que cette cataracte en vieillissant, devient assez souvent bonne, ce qui arrive apparemment par une nouvelle fluxion de l'humeur



neur qui cause la cataracte vraie ; quelquefois aussi elle reste mauvaise. Je ne donnerai point d'exemple de celles qui ont quelque bonté & qui peuvent réussir, comme tenant plus des cataractes vraies ; mais en voici un de celles qui participent plus du glaucoma, & dont on doit le plus se défier.

*P R E M I E R E   O B S E R V A T I O N.*

Un pauvre homme mandiant, de Ferre en Tartenois, Diocèse de Soissons, ayant l'œil gauche perdu d'une maladie pour laquelle il n'y avoit point de remède, l'œil droit travaillé d'une cataracte que je jugeai participer du glaucoma, me vint trouver pour me prier de lui en faire l'opération.

Cette cataracte me parut blanche, médiocrement luisante, petite & enfoncée ; la pupille étoit aussi un peu plus petite que dans la cataracte vraie, & ne se dilatoit ni resserroit que très faiblement, quand je passois la main entre son œil & le grand jour, mais il en distinguoit l'ombre : le reste de l'œil étoit bien disposé. Quoique cette cataracte fût confirmée, elle étoit très-suspecte ; les mauvais signes prévalent sur les bons ; je l'en avertis, il souhaitoit l'opération, je la fis le 5 Avril 1698.

Quand mon éguille fut dans l'œil, je la portai plusieurs fois sur la cataracte pour l'abaisser à la manière ordinaire ; mais en vain. Je retirai un peu l'éguille pour en porter la pointe vers la partie supérieure du cristallin, que j'appuyai un peu fermement pour tâcher de rompre sa membrane & abaisser ce corps, ce que je répétai deux ou trois fois inutilement. Je fis enfin un dernier effort, qui fut de piquer dans la cataracte même, & d'abaisser ensuite la pointe de mon



éguille, croyant par-là déchirer plutôt la membrane qui contient le cristallin ; mais il m'arriva ce que j'ai dit dans la premiere Observation du Chapitre XVII. c'est-à-dire que par ce mouvement forcé que j'imprimois au cristallin, il s'abaissoit un peu, mais si-tôt qu'il s'échappoit de mon éguille, il reprenoit sa premiere situation ; je réitérai le même mouvement, & voyant que je n'avançois en rien, je retirai mon éguille & j pansai le malade, qui fut ensuite travaillé d'une inflammation douloureuse qui dura 7 ou 8 jours, dont il fut entierement guéri, aussi-bien que de la piquure le seizième jour, qu'il s'en alla sans aucun avantage de l'opération.

*II. Cataracte mixte qui tient de la protubérance du cristallin.*

Une cataracte étant commencée, quand l'humour qui la cause cesse de fluer, ou qu'elle s'adoucit, que le suc nourricier du cristallin est un peu plus visqueux qu'il ne doit être, comme j'ai supposé dans la Protubérance, & qu'il ne cesse point de se porter par les conduits ordinaires entre le cristallin & sa membrane, faute de circuler entierement ; ce qu'il y a de plus visqueux & de plus disposé à s'unir, s'amasse, prend corps & forme une substance plus solide que celle des accompagnemens ordinaires, augmente de cette maniere le volume du cristallin, & forme ainsi une cataracte, qui tient de l'excroissance immodérée de ce corps.

Cette cataracte, outre les signes communs de deux maladies auxquelles elle a plus de rapport a encore ses particuliers.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus tardive à se former & à meurir, & le cristal-



lin conserve fort long-tems une partie de sa transparence, enforte que les malades distinguent confusément la lumiere, les couleurs vives & les objets communs.

Quand elle est dans son état, elle est d'un blanc luisant, & rarement elle change de couleur, si vieille qu'elle soit.

La pupille se trouve plus dilatée que dans les cataractes vraies, & un peu moins que dans la simple protubérance; & elle ne se dilate & resserre que très-foiblement, quoiqu'il passe de la lumiere au-travers du cristallin, plus que dans les cataractes vraies.

Cette cataracte, en vieillissant se meurt quelquefois, & est en état d'être abaissée; mais ce n'est gueres qu'après 5. 6. 7. & 8. ans, & même davantage. Souvent aussi elle est presque incurable, parce que la membrane qui recouvre le cristallin, restant entiere, il est très-difficile de la rompre. Et quand même en vieillissant, elle changeroit de nature par une nouvelle fluxion d'humeur, semblable à celle qui cause la cataracte vraie, qui pourroit la détacher en altérant la membrane qui la tient sujette, elle seroit encore assez suspecte, retenant toujours quelque chose de sa premiere férocité. Voici un exemple d'une cataracte de cette nature.

## II. OBSERVATION.

Monsieur Pouard, Curé de Sainte Savine, Faubourg de Troyes, travaillé de deux cataractes, me fit prier de l'aller voir au commencement du Printems de l'année 1698. Ses deux cataractes me parurent blanches, luisantes, grandes, & assez superficielles; les pupilles étoient un peu plus dilatées que dans les cataractes



vraies, & se resserroient & dilatoient foiblement, quand je passois la main entre ses yeux & le grand jour, ou que je procédois comme je l'avois dit ci-devant; il appercevoit confusément la lumière, les couleurs vives, & même les objets communs; & celle de l'œil droit paroissoit la plus blanche & la plus avancée en maturité. Par ces signes je jugeai que ces cataractes étoient mixtes, de la nature de celle dont je fais la description, & par conséquent douteuses. Je dis au malade qu'elles n'étoient pas en état d'être abaissées, & qu'il falloit attendre qu'elles fussent meilleures, à quoi il consentit.

Un Opérateur-Oculiste, renommé pour ses opérations, & à la vérité habile homme, l'avoit vu avant moi, & lui avoit assuré que ces cataractes étoient fort bonnes. Il le vit encore l'Eté suivant, & lui assura de rechef qu'elles étoient en état d'être abaissées, & qu'elles réussiroient: il s'offrit même de lui faire l'opération, & je ne sçai pour quelle raison ledit sieur Pouard le remercia. Quelque tems après il me fit mander de le voir quand j'irois à Troyes: je le vis, & je le trouvai résolu à souffrir l'opération. Ses cataractes ne me parurent gueres meilleures que la première fois, & je doutai toujours de la réussite. Cependant faisant réflexion sur l'habileté & l'expérience de cet Oculiste, & sur le jugement qu'il avoit fait de ces cataractes, je crus me tromper dans le mien, mais j'eus tort; car ayant accordé audit sieur Pouard de lui faire l'opération qui fut indiquée au 16 Septembre, pour lui donner le tems de se préparer, je travaillai sur l'œil droit dont la cataracte paroissoit la plus confirmée & la meilleure, & mon aiguille ne fut pas plutôt dans l'œil que je reconnus la faute que j'avois faite. Il me fut impossible de détacher le cristallin du



du corps vitré, quoique j'eusse déchiré ou fendu sa membrane, comme je le connus par une légère blancheur de l'humeur aqueuse, qui ne pouvoit venir que de la superficie de cette cataracte dissoute dans cette humeur par le mouvement de l'éguille: je lui imprimois bien le même mouvement dont j'ai parlé dans la première observation du Chapitre XVII. mais aussi inutilement. Je cessai donc mon opération, qui fut suivie de fièvre, de douleurs à l'œil, & d'une inflammation assez considérable au-dehors & au-dedans, & qui causa même quelque desordre, comme je le connus après que ces symptômes furent apaisés.

Pour connoître que l'impossibilité qu'il y a dans les cataractes fausses, & la grande difficulté qui se rencontre dans les mixtes, de séparer le cristallin du corps vitré, vient principalement de ce que la membrane qui le recouvre est entière. Faites attention à l'expérience suivante, que j'ai faite plusieurs fois, & qu'un chacun peut essayer.

J'ai piqué à différentes fois des yeux de moutons & de veaux, & ai fait à chacun tous les mouvemens nécessaires pour séparer le cristallin du corps vitré, & lui faire changer de place, sans y avoir pu réussir que rarement: ce que j'ai reconnu après avoir séparé ces yeux de leurs orbites, & les avoir ouverts. Aux uns je ne remarquois pas la moindre impression de mon éguille, ayant seulement glissé sur la membrane: à d'autres, je trouvois la membrane un peu déchirée en quelques endroits: en d'autres où j'avois imprimé plus fortement la pointe de mon éguille, elle étoit plus déchirée, & la superficie même du cristallin offensée, sans que pour cela aucun cristallin eût quitté sa place, parce qu'il



re estoit toujours plus de membrane entiere qu'il ne falloit pour le tenir embrassé : enfin quand j'avois de propos délibéré piqué mon éguille dans le cristallin, ou que je l'avois passée par derriere, & que j'avois fait les autres mouvemens pour l'abbaissier, je le trouvois quelquefois culbuté ; mais ce n'étoit pas sans le sion du corps vitré.

Je dis donc par comparaison, que dans la cataracte vraie, qui est mûre, & dont la membrane qui recouvre le cristallin est pour ainsi dire supurée ; le cristallin doit se séparer aisément, n'étant plus retenu que par quelques fibres qui restent entieres : aussi voyons-nous que dans cet état, pour peu qu'on le touche avec l'éguille, il se précipite.

Que dans une cataracte un peu moins mûre, & dont la membrane n'est point supurée, mais fort altérée, & prête à tomber en supuration, le cristallin doit se séparer un peu moins aisément, c'est ce que l'expérience confirme.

Que lorsque la cataracte est encore moins confirmée, c'est-à-dire qu'elle est caséuse ou même laiteuse, & que la membrane ne commence qu'à s'altérer, il est difficile de la rompre & de séparer le cristallin : cependant on en vient à bout, à cause que la matiere caséuse ou laiteuse qui est au-dessous, l'éloigne du cristallin ; desorte qu'appuyant la pointe de l'éguille dessus, elle s'y enfonce, la rompt, & a assez de prise pour la déchirer suffisamment pour donner issue au cristallin.

Mais dans une cataracte fausse ou mixte, lorsque la membrane est saine, ou très-peu altérée & entiere, & qu'elle est appliquée immédiatement sur le cristallin, comme dans le glaucoma ; ou qu'il y a très-peu d'accompagnemens entre



elle & le cristallin, comme dans celle qui tient du glaucoma; ou que l'humeur contenue a une solidité approchante de celle de la superficie du cristallin, & qu'elle en fait partie, augmentant son volume comme dans la protubérance, en laquelle même la membrane du cristallin acquiert plus d'épaisseur; ou qu'étant en moindre quantité & moins solide, une nouvelle fluxion d'humeur, semblable à celle qui cause la cataracte vraie, ne l'a point encore atténuée en un degré, pour qu'elle puisse se séparer des parties voisines, ni altéré entièrement la membrane du cristallin, comme dans celle qui tient de la protubérance: je dis qu'il est presque autant difficile dans toutes ces rencontres, de rompre & déchirer cette membrane, & de séparer le cristallin, que dans l'expérience ci-dessus; & cela, parce que la pointe de l'éguille ne peut s'enfoncer dessus, & avoir assez de prise pour la déchirer, à cause de la résistance qui est au-dessous. Ajoutez à cela que l'espece d'union que le cristallin contracte avec le corps vitré dans le glaucoma & la protubérance, & dans les cataractes mixtes qui en participent, s'oppose encore beaucoup à son détachement.

Ainsi on ne peut espérer un favorable succès des opérations que l'on entreprend sur les cataractes mixtes qui tiennent du glaucoma ou de la protubérance, à moins qu'elles n'entretiennent que très-peu, ou qu'elles n'aient changé en quelque façon de nature, comme je l'ai dit; encore sont-elles toujours suspectes, & même celles qui tiennent de la protubérance sont presque toujours incurables.

3. *Cataracte mixte qui vient de la cataracte purulente.*

Comme je n'ai point vu de cataracte mixte qui



participât de la troisième espece de cataracte fausse, & que je ne pense pas qu'il s'en rencontre; je passe à celle qui tient de la quatrième espece, je veux dire de la cataracte purulente, qui est la plus commune des cataractes mixtes, & la plus difficile à distinguer.

Pendant qu'une cataracte vraie se forme ou qu'elle est presque formée, & avant que la membrane qui recouvre le cristallin soit consommée, si le suc nourricier qui continue à se porter entre cette membrane & le cristallin s'altère & se corrompt, ou s'il se rencontre quelque autre cause capable d'absceder ou d'ulcérer le cristallin, & de corrompre les accompagnemens commencez, il se fait une *cataracte mixte*, qui tient de l'*absces du cristallin* ou de son *ulcération*.

Quand cette espece de cataracte participe plus de la cataracte vraie, elle en a les signes; & quand elle tient davantage de la cataracte purulente, elle en a aussi les mêmes signes: ainsi lorsque le pus ne se trouve que dans une petite quantité, quoiqu'une cataracte ait de bons signes, on est souvent trompé, & on ne peut même l'éviter, par la difficulté qu'il y a de distinguer la couleur du pus de celle des accompagnemens. Je n'ai pu encore jusques à présent reconnoître ces cataractes par aucuns signes particuliers, d'où vient que je m'y suis trompé comme bien d'autres; il n'y a eu que l'opération qui m'ait éclairci de leur nature,

Lors donc qu'une cataracte paroît bonne, & qu'ayant introduit l'éguille dans l'œil, on voit aussitôt un pus grossier ou une matiere purulente s'épancher dans l'humeur aqueuse & couler en bas, ou passer même au-travers de la pupille, & se loger entre l'iris & la cornée transparente; on juge aisément que cette cataracte tient de la nature de la cataracte purulente.



On distingue le pus de la matiere laiteuse & de la caséeuse, en ce que l'humeur laiteuse blanchit & trouble tout-à-coup l'humeur aqueuse; que la caséeuse se divise par pièces, & que le pus file & se mêle inégalement dans l'humeur aqueuse, se dissout plus lentement dans cette humeur, & trouble plutôt la partie inférieure de l'œil que la supérieure.

Quoique cette cataracte se trouve en cet état, il ne faut pas pour cela laisser l'opération imparfaite, il faut au contraire l'achever (ce qui se fait à la vérité avec un peu plus de peine, par les raisons que j'ai déduites en parlant de la cataracte laiteuse) parce que si ce pus ne se trouve que dans une médiocre quantité, qu'il soit louable, & qu'il n'ait point ulcéré la partie antérieure du corps vitré, sur laquelle le cristallin est situé, l'opération ne laissera pas de bien réussir.

Un pus qui n'a point de mauvaise qualité, pour être répandu dans l'humeur aqueuse, ne la corrompt pas pour cela, à moins qu'il ne soit dans une grande quantité; il se précipite, prend corps, & se dessèche; ainsi l'œil s'éclaircit, & le malade recouvre la vûe.

Il n'en est pas de même quand il se trouve en grande quantité; car quoique l'opération soit bien faite, que ce pus se soit précipité, que l'œil soit éclairci, & que le malade voye, souvent dans la suite ce pus altere insensiblement l'humeur aqueuse, & corrompt les parties intérieures de l'œil. On s'apperçoit de cette altération, par la chaleur & la douleur que le malade ressent au-dedans de l'œil & à la tête, par la couleur sombre & confuse de l'œil, par le rétrécissement de la pupille & par les rides de l'iris, & enfin par la diminution & la perte de la vûe. Et quand ce pus est d'une très-mauvaise qualité, en telle



quantité qu'il se rencontre, soit grande ou petite, il ne manque gueres de causer tous ces desordres bien plus promptement & plus violemment.

Mais quand après avoir abaissé une cataracte, la partie que le cristallin a quittée, reste trouble ou blanche; ce qu'on connoît quelquefois sitôt que le cristallin est abaissé, quand il n'y a que très-peu de pus qui le suit, & que ce pus ne brouille pas beaucoup l'humeur aqueuse, & d'autres fois seulement après que cette humeur est éclaircie, quand elle s'est brouillée dans le tems de l'opération par la quantité du pus: on juge que la membrane qui recouvre le corps vitré, a été ulcérée par ce pus, ou au moins tachée,

Cette tache se dissipe quelquefois en partie, particulièrement quand elle est superficielle, & les malades voyent comme un léger brouillard du côté de la tache: souvent ils ont peine à souffrir le grand jour, à cause des fausses réfractions qui arrivent aux rayons de lumière, & qui blessent la rétine, ce qui fait que leur pupille se rétrécit beaucoup: & ils voyent mieux le soir, ou quand le tems est sombre, parce qu'alors la lumière étant foible, ils en souffrent moins, aussi leur pupille se dilate davantage; d'autres fois elle reste dans le même état, & les malades voyent une ombre. Quand la tache est petite, ils retirent de l'utilité de l'opération; mais quand elle est grande, l'opération leur est presque inutile, ne voyant que confusément une grande lueur.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus aisée à abaisser, quoique l'œil se trouble quelquefois dans l'opération; parce que la membrane du cristallin se trouvant le plus souvent consommée, ou au moins beaucoup altérée, le cristallin se sépare aisément. En voici un exemple.



## III. OBSERVATION.

Le 24 Septembre 1691, j'abbaiffai deux cataractes à Remy Giraut, Charpentier, demeurant à Boulage, homme âgé. Ces deux cataractes avant l'opération me parurent vrayes & bonnes, leur couleur étant d'un blanc grisâtre ou cendré, les pupilles se dilatant & reflerrant ni trop vîte, ni trop lentement, & ayant eu auparavant tous les signes avant-coureurs de cataractes vrayes. Cependant quand mon éguille fut dans l'œil droit, & que j'eus touché la cataracte, je vis filer un pus grossier dans une médiocre quantité qui ne troubla point l'humeur aqueuse, ensuite la cataracte se sépara sans peine, & se précipita à l'ordinaire; mais il resta une tache blanche à l'endroit que le cristallin occupoit, de la grandeur à peu près de la quatrième partie de la prunelle, & se trouvoit située presque au milieu.

La cataracte de l'œil gauche étoit la dernière formée; elle étoit aussi un peu moins confirmée, étant plus blanche que celle de l'œil droit. Quand j'eus introduit mon éguille dans l'œil, & que j'eus touché la cataracte, je vis aussi filer un pus, mais moins grossier que dans la première, à peu près dans la même quantité, & qui brouilla un peu l'humeur aqueuse; j'eus à cause de cela plus de peine à séparer & abbaiffer la cataracte, j'en vins cependant à bout: & comme l'humeur aqueuse étoit un peu brouillée, je ne pus voir ce qui étoit au-delà.

Quelques jours après j'allai voir ce malade; je trouvai la tache de l'œil droit un peu diminuée, l'œil gauche éclairci, & au fond un nuage qui étoit presque de l'étendue de la prunelle. Dans la suite la tache de l'œil droit se diminua telle-



ment, qu'elle ne paroïssoit que comme un nuage fort superficiel, & le nuage de l'œil gauche disparut presque entièrement. Le malade eut peine pendant quelque tems à souffrir le grand jour; il ne cessa point de voir quelques nuages des deux yeux, & voyoit assez pour se conduire, & pour discerner tous les objets communs.

Je me crois obligé d'avertir ici, que dans ces fortes de cataractes, quoiqu'on ait bien réussi, que les yeux se soient éclaircis, & que les malades voyent ensuite de l'opération, on n'est pas toujours sûr que l'œil demeure en cet état: souvent il se corrompt & se perd, par l'abondance ou la mauvaise qualité du pus, comme je l'ai dit ci-devant; ce qu'on attribue souvent à l'impéritie du Chirurgien Oculiste, mais à tort; il n'y a point de sa faute, & il lui est impossible d'éviter ces fortes de desordres, non plus que ceux qui arrivent ensuite d'un grand épanchement de sang au-dedans de l'œil, & beaucoup d'autres qui ne dépendent pas de lui.

---

## CHAPITRE XXI.

### *Du déplacement forcé du cristallin.*

Cette maladie forcée du cristallin se peut encore placer au nombre des cataractes, puisque le cristallin acquiert souvent la même intempérie qui se remarque dans le glaucome, & qu'il empêche également la vûe.

Cette espèce extraordinaire de cataracte est une altération qui arrive au cristallin, pour avoir été séparé de son lieu par quelque coup reçu sur l'œil, au moyen de quoi il se dessèche faute de nourriture, perd sa transparence, devient blanc, & ôte la vûe.



Il est aisé de concevoir qu'un coup reçu sur l'œil, ébranlant avec violence toutes les parties intérieures de cet organe, rompt aisément la membrane délicate qui recouvre le cristallin, & que s'échappant de cette membrane, il est aisément poussé en devant par le corps vitré sur lequel il est appuyé, & qu'en cet état ne pouvant plus recevoir de nourriture, il faut nécessairement qu'il s'altère & se dessèche.

Les signes de cette maladie sont très-apparens: on sçait déjà la cause par le rapport du malade. On regarde l'œil, si le coup est récent; on remarque souvent du sang extravasé au-dedans, qui dénote qu'il y a plusieurs parties intérieures intéressées: on voit la pupille plus dilatée qu'à l'ordinaire, ce qui fait connoître que le cristallin est appuyé contre l'uvée, comme je l'ai dit en parlant de la protubérance de ce corps: elle est le plus souvent sans mouvement; ou s'il y en a, il est très-obscur. Dans le commencement, comme le cristallin est encore transparent, les malades voyent, mais fort confusément; parce que le cristallin étant plus avancé en devant qu'il ne doit, les réfractions des rayons de lumière doivent être fausses.

Tant que le cristallin est transparent, on ne le peut distinguer, puisqu'on ne peut même le voir dans son état naturel: mais quand il commence à blanchir, on le distingue aisément, & on le voit alors appuyé contre l'uvée; sa blancheur augmente de plus en plus, & enfin en se desséchant, il diminue en grosseur, & paroît sous la forme d'une cataracte, telle à peu près que le glaucoma, si on ne considère que son altération; ou comme la protubérance, si on considère sa situation & la dilatation de la pupille: alors les malades ne voyent plus que comme ceux qui sont



attaquent de vraies cataractes, c'est-à-dire l'ombre des corps opaques, lorsqu'ils sont interposés entre leurs yeux & le grand jour.

Quand le cristallin est appuyé également sur l'uvée, son trou est plus ample, & conserve sa figure ronde; mais lorsqu'il est appuyé inégalement par quelqu'un de ses côtes, le trou de l'uvée devient oblong ou d'une autre figure.

Je ne sçai si quelqu'un a tenté l'opération de cette espèce de cataracte; mais je sçai bien que nos Auteurs l'ont reconnue pour très-suspecte, & qu'ils défendent même d'y toucher. Je ne me suis jamais hasardé de la faire, dans la crainte que j'ai eu que le corps vitré ne se trouvât dérangé par le coup, & que d'autres parties ne fussent pareillement intéressées, comme cela doit vraisemblablement arriver, & qu'ainsi l'opération ne fût inutile, quand bien même le cristallin auroit pu être abaissé. Voici un exemple d'une telle maladie.

#### OBSERVATION.

Etant à Sézanne il y a quelques années, un jeune homme m'y vint trouver, pour me demander conseil sur un accident qui lui étoit arrivé quelques jours auparavant: jouant à la longue paume, il reçut un coup de balle sur un de ses yeux; aussitôt il perdit l'usage de cette partie, ne voyant plus que confusément la lumière. Il y eut une légère échimose au-dessous de la cornée, qui se dissipa bientôt, à la faveur d'une saignée, & de quelques légers défensifs qu'on lui appliqua sur l'œil. Le cristallin qui étoit déjà un peu trouble, me parut appuyé sur l'uvée, dans une situation égale; la pupille étoit fort dilatée & ronde, & n'avoit plus qu'un mouvement fort obscur. Com-



me ce cristallin étoit encore un peu transparent, le malade voyoit la lumière, sans pouvoir distinguer aucun corps. Je lui dis mon sentiment sur cet accident.

Quatre ou cinq mois après étant retourné à Sézanne, il me vint encore trouver, pour sçavoir si on ne pourroit point lui ôter cet obstacle qui l'empêchoit de voir. Je trouvai alors ce cristallin d'un beau blanc, assez semblable à une cataracte louable, l'uvée dans la même disposition que ci-dessus, & le malade ne voyoit plus que comme ceux qui sont travaillez de cataractes vrayes & confirmées: l'œil ne paroissoit ni plus gros, ni plus petit que l'autre, & la couleur en étoit bonne. Et lui ayant dit qu'une telle maladie étoit trop suspecte pour en espérer un favorable succès, il se consola de la perte de son œil, sur la bonté de celui qui restoit, sans me prier davantage d'entreprendre une opération, que j'aurois toujours refusé de faire pour les raisons ci-dessus.

Il arrive aussi quelquefois ( mais cela est bien rare, ne l'ayant encore vû que deux fois, dont la dernière étoit en un Gentilhomme blessé aussi d'une balle en jouant à la paume ) que le cristallin ensuite d'un coup reçu sur l'œil, se porte en devant, s'appuye sur l'uvée, dilate son trou, & diminue si considérablement la vûe, que le malade ne peut distinguer les objets, & cependant le cristallin ne perd point sa transparence dans la suite. Apparemment que dans cette rencontre le cristallin n'est point séparé du corps vitré, & qu'il reçoit sa nourriture à l'ordinaire; cet accident vient de ce que le corps vitré ayant été ébranlé par la violence du coup, il s'est fait solution de quelques-unes de ses fibres intérieures qui sont extrêmement délicates, & particu-



lièrement de celles dont j'ai parlé dans le Chapitre XI. de la Description de l'Oeil, & que j'ai dit partir de différens endroits de sa membrane vers sa partie postérieure, & s'unir ensemble vers sa partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin ; au moyen de laquelle solution, ce corps a plus de disposition à s'avancer en devant, & faire avancer ainsi le cristallin.

J'ajouterai encore, avant que de finir ce Chapitre, que j'ai vû quelques personnes travaillées de cataractes vrayes, auxquelles j'ai fait l'opération assez heureusement, qui m'ont dit ne s'être apperçû de leur maladie qu'après avoir reçu un coup sur l'œil : cela peut être. Il peut arriver qu'un coup reçu sur l'œil assez légèrement, ébranle le cristallin, sans rompre sa membrane, & sans déranger ou intéresser considérablement aucune autre partie ; & qu'un cristallin ainsi ébranlé se trouve plus disposé à recevoir la fluxion de l'humeur qui cause la cataracte vraie, qui est même déterminée en quelque façon par le coup à couler plutôt sur l'œil, à cause de la foiblesse qui y reste : de la même manière que nous voyons qu'une humeur rhumatifante se jette plutôt sur une partie qui a reçu quelque coup, ou qui a souffert quelque extension. C'est ainsi qu'on peut concevoir la cause primitive des cataractes. Et comme elles ont les mêmes signes des autres cataractes vrayes, qu'elles se forment dans les mêmes tems, & qu'elles le sont effectivement, elles se traitent aussi de la même manière.





## CHAPITRE XXII.

*Des taches du cristallin, & des imaginations  
perpétuelles,*

*I. Des taches du cristallin.*

**A**près avoir traité des maladies qui altèrent le cristallin en toute sa substance, & que j'ai appellées *cataractes*, il ne me reste plus pour finir la description des maladies de ce corps, que de parler de cette altération particuliere ou d'une seule partie de sa substance, que je nommerai *tache* ; & par occasion, de dire quelque chose touchant certaines *imaginationes*, que j'appellerai *perpétuelles*, que l'on prend souvent pour les avant-coureurs des cataractes.

Par *tache du cristallin*, j'entens une espece de cicatrice qui est le plus souvent blanche, qu'on remarque sur sa superficie, & qui blesse la vûe.

Elle est le plus souvent la suite d'un très-petit abscess ou pustule qui se forme sur la superficie du cristallin, dont l'humeur étant en très-petite quantité & benigne, se résout & se consomme, sans causer d'autre altération au cristallin, que celle du lieu où cette petite pustule se trouve, & cet endroit du cristallin se cicatrise ensuite.

Dans son commencement, on la connoît par un nuage fort léger qui paroît sur le cristallin, & par le rapport du malade qui se plaint que sa vûe est brouillée : dans la suite ce nuage devient plus épais, & ensuite il blanchit.

On ne peut cependant dans les premiers mois assurer positivement que ce ne soit pas le commencement d'une cataracte, ou d'une ulcération



ambulante du cristallin, parce qu'on ne peut juger de la nature de la pustule: mais quand après un, deux, ou trois ans, cette tache reste dans le même état, on peut probablement assurer qu'elle y restera toute la vie.

Quand cette tache est blanche, on la voit aisément; & quand elle est noirâtre ou très-superficielle, on ne la peut distinguer, mais on conjecture qu'elle y est par le rapport du malade.

Selon l'endroit que cette tache occupe, les malades semblent voir devant l'œil & en l'air un nuage qui fuit l'œil en tous les lieux où la vûe se porte.

Les malades en sont plus ou moins incommodés, suivant qu'elle est plus grande ou plus petite, ou plus profonde ou plus superficielle.

Les taches du cristallin ne s'effacent point, ainsi les remèdes y sont inutiles: elles n'augmentent point aussi, à moins qu'elles ne s'ulcerent de nouveau; & elles ne s'ulcerent pas, sans qu'il se fasse une nouvelle fluxion d'humeur sur cette partie: & quand cela arrive, le cristallin s'ulcere quelquefois entièrement, & il se forme ainsi une cataracte purulente, ou au moins une mixte qui tient de la purulente.

J'ai donné un exemple de cette maladie, en décrivant la maladie de l'œil droit de cet homme dont j'ai parlé dans l'Observation du Chapitre XIX. J'en pourrois encore donner d'autres, ayant plusieurs fois remarqué de semblables taches sur différentes personnes travaillées des mêmes symptômes dont j'ai parlé, & qui sont demeurées dans le même état. mais comme plusieurs observations d'une même nature sont assez inutiles, je me contenterai de rapporter celle-ci, pour mieux faire connoître ce que c'est que cette maladie.



## OBSERVATION.

Ayant par hazard vû une vache qu'un Boucher conduisoit à sa boucherie, qui avoit une semblable tache sur le cristallin d'un de ses yeux, je priai ce Boucher de m'en envoyer l'œil. L'ayant, je l'ouvris; & je remarquai sur la superficie antérieure du cristallin, & un peu à côté, une tache blanche semblable à une de ces cicatrices blanches qui restent sur la cornée transparente après les ulcères de cette partie : elle étoit de la grandeur d'une lentille, fort luisante & polie, & s'enfonçoit dans le cristallin de l'épaisseur d'un liard. La membrane qui recouvroit le cristallin étoit entière, sans être aucunement tachée ou altérée à l'endroit de cette tache, & tout le reste de l'œil étoit dans une bonne disposition.

2. *Des imaginations perpétuelles.*

Les *imaginations perpétuelles* sont de certaines ombres, comme des fils d'araignées, des points, des ailes de mouches, des flocons de laine, & autres choses de cette nature, qui paroissent à une certaine distance devant les yeux, sans qu'on remarque aucun vice au-dedans de leurs globes.

Je les appelle *imaginations*, à cause de leur rapport à ces imaginations qui précèdent les cataractes; & *perpétuelles*, parce qu'elles subsistent pendant tout le cours de la vie, sans être suivies de cataractes comme les autres.

Dans leurs commencemens, ceux qui en sont incommodés, en regardant l'eau d'un fleuve, le ciel, une muraille blanche un peu éloignée, ou autres corps blancs, s'imaginent voir répandus



en l'air un nombre infini de petits points circulaires & se mouvans, dans tous les lieux où ils portent leur vûe. Dans la suite ces points étincelans noircissent, & se convertissent en de petits cercles, en fils ou toiles d'araignées, en aîles de mouches, flocons de laine, & autres choses semblables, qui insensiblement semblent se rapprocher de leurs yeux: en sorte que ces personnes jugent que ces choses sont à cinq ou six pieds, & quelquefois à un demi-pied ou à un pied devant eux.

Les deux yeux n'en sont pas toujours affectez également, & quelquefois un œil seul en est affecté sans que l'autre le soit; mais le plus souvent ils sont tous les deux affectez en même tems. Ces ombres conservent aussi entr'elles une situation égale.

J'ai connu des personnes qui en étoient si incommodées, que sans y penser, elles portoient leurs mains devant leurs yeux pour les détourner; & en lisant ou écrivant, il leur sembloit que ces ombres se mouvoient sur le papier.

On distingue ces imaginations de celles qui précèdent les cataractes, en ce qu'elles sont fort long-tems à se former, étant formées qu'elles augmentent peu, & qu'elles n'incommodent pas plus que feroient les choses auxquelles elles ressemblent, si elles étoient posées entre les yeux & les objets qu'on regarde: au lieu que celles qui précèdent les cataractes, augmentent tellement, qu'elles sont bientôt suivies d'une diminution très-sensible de la vûe.

Ces imaginations, comme je l'ai dit, subsistent toute la vie, sans qu'on les puisse faire dissiper par aucuns remèdes. Ce n'est pas aussi pour les guérir que je les décris ici; c'est seulement afin qu'on puisse assurer ceux qui en sont incommodés, qu'elles ne seront pas suivies de la perte de



leur vûe: pourvû que l'on sçache qu'il y a plusieurs années qu'ils en sont incommodez, sans augmentation sensible. J'en connois plusieurs qui depuis quinze & vingt ans se sont plaints à moi de telles choses, & qui sont encore à présent dans le même état.

Il est assez difficile de connoître au vrai la cause de ces imaginations, & les parties de l'œil dans lesquelles elles se forment. J'ai quelquefois pensé qu'elles provenoient d'un vice de quelques fibres de la rétine, & d'autres fois qu'elles pouvoient avoir leur siége dans le corps vitré: mais ayant considéré leur rapport avec ces imaginations qui précèdent les cataractes; que comme elles, elles semblent être hors de l'œil & voltiger en l'air; qu'elles gardent entr'elles une situation égale, & qu'elles subsistent toute la vie: je me suis déterminé à penser que leurs causes devoient se rencontrer ou dans le cristallin même, puisque celles qui précèdent les cataractes y ont leur siége, ou dans la membrane qui l'environne. Ce qui me fait conjecturer, ou que c'est un vice de quelques fibres qui composent les pellicules extérieures du cristallin, ou bien une dilatation des veines répandues par sa membrane. Et ce qui me feroit le plus pencher à cette dernière opinion, c'est que j'ai connu par expérience que ceux qui dans leur jeunesse ont la vûe très-subtile, & qui sont exposez pendant le cours de leur vie au vent, au froid, & aux autres injures de l'air, y sont plus sujets que les autres: parce que ces choses arrêtant en quelque façon dans les veines de cette membrane le mouvement circulaire du sang, celui qui est poussé continuellement par les artères, trouvant un obstacle qui s'oppose à son cours, étend & dilate insensiblement les vaisseaux qui le contiennent; ce qui ar-



rive d'autant plus facilement, que la texture de ces parties se trouve très-délicate, & cela de la même manière que les varices se forment dans les autres parties de notre corps.

Voilà toutes les maladies dont le cristallin peut être affecté, du moins celles que j'ai pu connoître: car je sçai bien que beaucoup d'Auteurs lui en attribuent d'autres, dont je ne ferai point de mention, les croyant plutôt imaginaires que réelles. Je passe donc aux autres maladies qui attaquent les parties intérieures de l'œil, & les membranes qui forment son globe, que je décrirai plus succinctement que je n'ai fait celles du cristallin.

*Fin de la premiere Partie.*







# DES MALADIES DE L'OEIL.

## SECONDE PARTIE,

CONTENANT les maladies du corps vitré, de l'humeur aqueuse, de la rétine, du nerf optique, de l'uvée, de la cornée, & des membranes qui forment le blanc de l'œil.

### CHAPITRE PREMIER.

#### *Des maladies du corps vitré.*

Puisque j'ai commencé la description des maladies de l'œil par les intérieures, & que d'abord j'ai décrit celles du cristallin, comme étant celles qui ont donné naissance à ce présent Traité: je suivrai le même ordre, & je continuerai cette description par les maladies dont chaque partie renfermée dans le globe de l'œil peut être attaquée; puis je passerai à celles de la cornée & de la conjonctive, & ainsi en rétrogradant j'expliquerai celles de toutes les autres parties qui sont attachées au globe & contenues dans l'orbite, & enfin je finirai par celles des angles des yeux & des paupières.

#### 1. *De la fonte & corruption du corps vitré.*

J'ai déjà parlé de la fonte & de la corruption du



*corps vitré*, au Chapitre XVIII. de la première partie, à l'occasion de *la cataracte branlante* : c'est pourquoi je n'en dirai rien davantage, puisqu'il que je l'ai expliquée en ce lieu-là, & que d'ailleurs je n'ai point de remèdes à proposer pour cette maladie qui de sa nature est incurable.

2. *De son extension non naturelle.*

Il y a une autre maladie que je lui attribue, & que j'aurois peine à faire connoître, si je n'en commençois la description par les symptômes qui l'accompagnent.

J'ai vû plusieurs fois des malades qui se plaignoient d'une douleur à la partie antérieure de la tête & à l'œil, quelques-uns d'un seul côté, & d'autres des deux côtes : ensuite de cette douleur qui s'appaisoit en quelques-uns, & en d'autres qui continuoît moins violemment, le globe de l'œil du côté de la douleur paroissoit un peu plus gros & plus éminent, la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, sans se resserrer que très-peu & très-difficilement au grand jour & au soleil, & la vûe se diminuoit si fort, qu'à peine pouvoient-ils distinguer la lumière, & très-confusément les objets communs, ne pouvant même se conduire seuls. En la plupart ces accidens arrivoient sur les deux yeux, ou en même tems, ou quelque tems après. En quelques-uns, la douleur qui précédoit la diminution de la vûe n'étoit pas bien considérable, ne ressentant même que quelque pesanteur en cette partie ; en d'autres elle étoit violente. Quelquefois je ne pouvois remarquer si le globe de l'œil étoit plus éminent qu'à l'ordinaire, particulièrement en ceux qui avoient les yeux noirs naturellement, dont ordinairement les membra-



es sont plus épaisses & plus fortes, & en ceux qui en étoient travaillez également des deux yeux : mais en ceux qui avoient les yeux bleus, ou blancs, ou gris & bien fendus, & en ceux qui n'avoient qu'un œil affecté, je remarquois plus aisément que l'œil étoit plus gros. Enfin dans la suite, à la faveur de quelques remedes dont je parlerai ci-après, & même sans remedes, ces accidens diminuoient, & insensiblement la plupart de ces malades recouvroient la vûe, en telle sorte pourtant qu'ils voyoient un peu moins bien qu'ils ne faisoient avant leur maladie.

Réfléchissant sur tous ces symptômes, je juge que le globe de l'œil ne peut être rendu plus gros & plus éminent, que par quelque humeur qui s'ajoute, & s'amasse au-dedans de lui. Ceci posé, je dis que cette humeur n'est pas épanchée dans l'espace qu'occupe l'humeur aqueuse, & qu'elle n'en augmente pas sa quantité; parce que si cela étoit, le globe de l'œil en seroit à la vérité bien augmenté, mais la pupille ne se trouveroit pas dilatée & presque immobile; puisque cette humeur pouvant passer par la pupille, se logeroit également entre l'iris & la cornée transparente, & ne presseroit par conséquent point l'uvée plus d'un côté que de l'autre : ainsi l'uvée conserveroit son mouvement, son trou, & sa grandeur ordinaire. Où est-elle donc? Je dis qu'il y a tout lieu de croire qu'elle est renfermée dans le corps vitré, & qu'elle en augmente considérablement le volume.

Si on considère ce que j'ai dit au Chapitre 14 de la Description de l'Oeil, touchant la nourriture de ce corps, il sera aisé de concevoir, que le suc nourricier qui se filtre continuellement par l'uvée & par le cercle ciliaire, & se porte par les fibres ou canaux ciliaires au corps vitré,



où il se répand régulièrement dans toutes les cellules, est plus visqueux & plus grossier qu'il ne doit être, en telle sorte qu'il ne puisse librement traverser les pores de la membrane extérieure de ce corps, pour suivre le chemin de la circulation; il en doit nécessairement rester dans ce corps plus qu'il n'en convient pour sa nourriture & pour son extension naturelle: & parce qu'il ne cesse pas de s'y en porter de nouveau, il s'ensuit que ce corps doit s'étendre considérablement.

Or le corps vitré ne peut s'étendre & augmenter en volume, que tous les symptômes ci-dessus énoncés n'arrivent. 1. Le globe de l'œil doit paroître un peu plus gros, à moins que l'épaisseur de la cornée ne s'oppose à son extension, puisqu'il naturellement le corps vitré en occupe déjà la plus grande partie. 2. La cornée transparente doit être rendue plus éminente, parce que l'humeur aqueuse est poussée violemment en devant. 3. Les malades doivent ressentir de la douleur à l'œil & par sympathie à la partie antérieure de la tête: dans le commencement & dans le progrès de cette maladie, à cause de la distension des membranes du globe, & de celles qui y sont renfermées & elle doit diminuer ou s'appaiser dans cet état, puisqu'il ne se fait plus de nouvelle extension: & cette douleur doit être moindre, quand l'extension du corps vitré est moins considérable, ou que l'humeur qui l'a causée ne flue qu'insensiblement, ou ne s'amasse que petit à petit. La pupille doit être dilatée & presque immobile, parce que le corps vitré s'étendant, le cristallin qui est attaché au milieu de la partie antérieure, est avancé en devant, & presse la partie antérieure de l'uvée, de la même manière que j'en ai dit en parlant de la protubérance du cristallin. 5. La vue doit extrêmement diminuer, parce



que les réfractions des rayons de lumière ne se font plus comme elles le devroient, à cause du changement de situation du cristallin, & que d'ailleurs la rétine étant pressée par le corps vitré, son sentiment en est émouffé. 6. Enfin la vûe doit rétablir, quand la circulation de cette humeur surabondante se rétablit, & que ce corps revient dans son état ordinaire, à l'exception qu'elle doit être un peu diminuée, puisqu'un si grand changement ne peut se faire dans le corps vitré, sans qu'il y reste quelque léger desordre, & dans les autres parties du globe qui ont souffert.

Si l'humeur qui remplit & étend le corps vitré, ne s'altère pas pendant qu'elle y séjourne, c'est une marque qu'elle est pure & naturelle, & que ce n'est que le suc nourricier de cette partie, comme je l'ai supposé, qui ne pêche que parce qu'il est trop visqueux, & qu'il ne peut entièrement circuler : autrement si c'étoit quelque humeur étrangère, acide & maligne, qui se mêlât avec ce suc, elle l'altéreroit, & causeroit la fonte de ce corps, comme je l'ai dit ci-devant en parlant de la cataracte branlante.

Cette maladie dans son commencement est fort difficile à distinguer de la protubérance du cristallin, même de la cataracte vraie, en ayant presque les signes ; mais dans la suite, comme on voit que son progrès est plus prompt, sans qu'il paroisse d'altération dans le cristallin, & qu'étant dans son état, quelque tems après les malades commencent à distinguer un peu mieux la lumière ; on s'assure de sa nature.

Les hommes d'une constitution mélancolique & atrabilaire, sont quelquefois travaillés de cette maladie ; mais les personnes qui y sont les plus sujettes, ce sont les femmes grosses qui ap-



prochent d'une telle constitution, & chez lesquelles cette maladie commence quelquefois dès le second mois de leur grossesse, & continue souvent jusqu'après leurs couches; & les filles qui ne sont point réglées ou mal réglées, auxquelles elle dure aussi quelquefois 4. ou 5. mois.

Nos Praticiens confondent cette maladie avec la *goute sereine*, à cause qu'il ne paroît point d'autre vice dans l'œil, hors la dilatation de la pupille; mais j'enferai voir la différence en parlant de cette autre maladie. Sennert s'y est aussi trompé, & c'est certainement cette maladie qu'il décrit comme maladie du nerf optique, au Chapitre XXXVII. de la deuxième section du premier Livre de la troisième partie de sa Pratique de Médecine, lorsqu'il dit: *Cognoscitur hoc malum quod oculi planè clari apparent, nihilque vitii in iis animadvertitur, nisi quod pupilla nigrior & amplior apparet.* Et quoiqu'il ne fasse pas mention des autres signes dont j'ai parlé, ceux qu'il rapporte de la noirceur & de l'étendue de la pupille, suffisent pour faire distinguer cette maladie de la *goute sereine*. De plus, l'observation qu'il a faite dans quelques femmes grosses, travaillées de cette maladie, qui leur avoit duré 4. 5. & 65 mois, & en quelques-unes jusqu'après leurs couches, & qui étoit ensuite cessée d'elle-même, me confirme dans mon opinion.

Cette maladie ne se guérit pas toujours: quand l'humeur qui la cause est trop visqueuse, & qu'au lieu de se résoudre, & de reprendre son chemin ordinaire, elle se congele, elle est souvent incurable; mais quand elle s'atténue, devient plus fluide & peut circuler, elle est curable. On le connoît si-tôt qu'elle est dans son état; car si les malades voyent encore quelque lumière, & que quelque tems après ils commencent à distinguer



un peu mieux les objets, c'est un très-bon signe.

Pour la cure de cette maladie, on juge bien que dans le commencement & dans le progrès, les saignées du bras & de la jugulaire, même de l'artere des tempes, & celles du pied, lorsqu'il y a suppression d'hémoroides dans les hommes, ou de mois dans les femmes ou filles, conviennent s'il y a plénitude; que le cautere au derriere de la tête entretenu, ouvert pendant plusieurs mois, les vésicatoires devant ou derriere les oreilles, & autres remedes de cette nature qui évacuent & dérivent, & que l'on doit employer suivant la violence de la maladie & les forces du malade, sont aussi utiles dans le progrès de cette maladie; de même que dans l'état & sur le déclin, les purgatifs universels que l'on dispose suivant le tempéramment du malade, ensuite les spécifiques que l'on croit purger plus particulièrement la tête & les yeux, parce qu'ils incisent davantage les humeurs, les attirent des parties éloignées, & les purgent ensuite, tels que sont les pilules *sine quibus*, qui se donnent depuis un scrupule jusqu'à une dragme, après le premier sommeil, ou le matin à jeun, celles de biere avec l'agaric, celles d'agaric, les cochées, ou autres qui se donnent de même & en même dose.

Ces purgatifs se réiterent de 6. ou de 8. en 8. jours, & même plus souvent si on le juge nécessaire. A l'égard des femmes grosses, on ne les doit donner qu'avec prudence, & toujours suivant le conseil de Messieurs les Médecins. Dans les jours d'intervale, l'usage de la décoction d'une once de racines de salce-pareille, & d'une demie once de celle de Squine, infusées & cuites dans deux pintes d'eau jusqu'à la diminution d'un quart, dont on fait prendre au malade deux verres le matin & autant le soir, à 4. ou 5. heures loin de



ses repas, pendant 15. jours ou 3. semaines, est utile pour, en consommant & pouffant par transpiration les humeurs, diminuer en même temps celle qui est épanchée dans le corps vitré.

Voilà les remèdes dont je me suis servi assez utilement dans cette maladie. Pour les fomentations & les collyres, je les crois inutiles dans cette rencontre, & dans quelques autres maladies des parties intérieures de l'œil : du moins je ne me suis pas encore aperçû qu'ils soient d'un grand secours : si cependant on s'en veut servir, on peut employer ceux qui atténuent & résolvent.

*De la solution & autres maladies du corps vitré.*

La solution de continuité du corps vitré, soit qu'elle arrive par un coup reçu sur l'œil, qui brise & rompt ce corps, soit par la playe de l'œil faite avec un instrument pointu ou tranchant, soit par l'érosion d'une matière purulente épanchée dans l'œil, se met au nombre de ses maladies : mais comme dans ces rencontres cette partie n'est pas seulement affectée, mais aussi les voisines, & que la suite de ces maladies communes est la confusion & destruction de l'œil, je n'en parlerai qu'au Chapitre VIII.

On lui en attribue encore quelques autres, comme, lorsqu'il diminue en volume, faute de nourriture ; mais cette maladie se doit rapporter à l'atrophie de tout l'œil, dont je parlerai au Chapitre VII. & lorsqu'il devient plus obscur, ce que je n'ai point encore observé : c'est pour quoi je n'en dirai rien, non plus que de sa situation changée.

On veut aussi que la membrane qui le recouvre & le cristallin, ait ses maladies ; qu'elle devienne



plus épaisse lorsqu'elle s'abreuve de trop d'humeur, ce qui lui fait diminuer de sa transparence; qu'elle se relâche & se ride; qu'elle soit travaillée de petites pustules, de petits ulcères & de petites cicatrices; d'où on fait naître des diminutions de vûe, dont le nom seul fait l'essence; mais je ne reconnois point d'autres maladies de cette membrane, que celles dont j'ai parlé en traitant des différentes altérations du cristallin & du corps vitré, & celles qui lui arrivent par la destruction des autres parties intérieures de l'œil, ou par les matieres purulentes épanchées dans le globe; ainsi ce sont toutes maladies communes, dont il est inutile de parler en particulier.

---

## CHAPITRE II.

*Des maladies de l'humeur aqueuse.*

*De son abondance non naturelle.*

**L'**Humeur aqueuse pêche, lorsqu'elle est en trop grande quantité. L'inflammation des parties extérieures de l'œil en est souvent la cause; parce que le sang étant arrêté dans les veines, l'humeur aqueuse ne peut circuler librement, ce qui fait qu'elle séjourne dans le globe, & l'étend. Les grands dépôts d'humeurs pituiteuses & visqueuses sur l'œil, augmentent aussi cette humeur.

On connoît cette maladie quand le globe de l'œil est un peu plus gros & plus éminent qu'à l'ordinaire, par la difficulté de voir, par l'étendue naturelle de la pupille, & par la présence des maladies qui la causent, & dont celle-ci n'est qu'un symptôme.



Quand l'inflammation cesse, la circulation de cette humeur se rétablit, & l'œil se remet dans l'état qu'il étoit; ainsi la trop grande quantité de l'humeur aqueuse, qui suit les inflammations des parties extérieures de l'œil, cause d'elle-même peu de désordre: mais quand elle est causée par de grands dépôts d'humeurs, souvent elle s'altère & se corrompt, de même que les autres parties intérieures.

Pour la cure de cette maladie, il n'y a rien de particulier à ajouter au traitement des maladies principales dont elle dépend: ainsi voyez les Chapitres VI. & XIII. suivans.

*De sa diminution & de son écoulement.*

Elle pèche encore lorsqu'elle se diminue, ou qu'elle s'écoule. Sa *diminution* arrive, ou par une extrême vieillesse, ou par une violente maladie, ou par l'atrophie de l'œil; & elle s'écoule par la ponction, les playes, & les ulcères qui pénètrent la cornée. Et de quelque manière que cette diminution se fasse, l'œil s'affaïsse, l'iris se ride, & quelquefois la cornée, & les malades discernent difficilement les objets.

Quand cette diminution arrive par une extrême vieillesse, il est très-rare que cette humeur se rengendre dans une quantité suffisante, pour tenir le globe de l'œil étendu comme il étoit auparavant: je ne l'ai point vu arriver: on en cite cependant des exemples.

Quand c'est par une violente maladie, cette humeur se rétablit, quand le malade revient en convalescence.

Quand c'est par une atrophie de tout l'œil, il ne s'en fait aucune réparation.

Et quand cette humeur s'est écoulée par quel-



que ponction de l'œil, ou par quelque playe ou ulcère, elle se rengendre si-tôt que la ponction, ou la playe, ou l'ulcère ne sont plus assez ouverts pour la laisser écouler, & la vûe se rétablit; à moins que toutes ces choses n'aient causé d'autres desordres, ou que l'écoulement n'ait été extraordinaire.

J'ai donné la raison de cette réparation au Chapitre XIV. de la Description de l'Oeil, & j'ai rapporté un exemple de cette même réparation en la sixième Observation du Chapitre XIV. de la première Partie. Dans la suite j'en rapporterai encore quelqu'autre, en parlant de la nature de la cornée & de ses ulcères.

Comme cette réparation dépend entièrement de la nature, on n'emploie point d'autres remèdes que ceux qui conviennent aux playes, aux ulcères, ou autres maladies qui la causent.

*De sa consistance viciée.*

C'est aussi un vice quand cette humeur est plus ou moins visqueuse qu'elle ne doit être naturellement. Quand elle est plus visqueuse, elle rend l'œil un peu moins clair & brillant; & quand elle l'est moins, il paroît plus clair. Ces vices sont des suites de la disposition générale de la masse du sang; & j'ai remarqué plusieurs fois, en ouvrant des yeux d'animaux, que ceux qui avoient des abcès ou tumeurs fchirreuses dans les entrailles, l'humeur aqueuse dans ceux-là n'avoit pas plus de viscosité que l'eau commune. Ces vices ne demandent aucuns remèdes particuliers.





## CHAPITRE III.

*Des maladies de la rétine.**De l'aveuglement de nuit.*

**S**I la rétine est un développement, ou plutôt un tissu délié & fort tendre des fibres molles & moëlleuses du nerf optique, comme je l'ai dit au Chapitre IX. de la Description de l'Oeil: on peut dire que les maladies qui attaquent cette membrane, affectent souvent, & en même tems le nerf optique: & que celles qui travaillent ce nerf, travaillent aussi cette membrane.

Un Chirurgien-Oculiste ne peut pas toujours par lui-même découvrir les maladies de ces parties: souvent elles n'ont aucuns signes sensibles, & ce n'est que sur le rapport du malade qu'il peut juger de son existence.

Ainsi lorsqu'un malade qui a toujours bien vû, & dont l'œil ne paroît nullement affecté, se plaint qu'il voit médiocrement bien pendant le grand jour: qu'il ne voit qu'avec peine, quand la lumière est moindre, & qu'il ne voit aucunement le soir & la nuit, même quand la Lune luit, c'est la maladie que nos Auteurs appellent *aveuglement de nuit.* (a)

Sans m'amuser à réfuter l'opinion commune de nos Auteurs touchant la cause de cette maladie, dont la principale, selon eux, est une épaisseur imaginaire des esprits visuels: je dirai qu'elle vient, ou de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, de sorte qu'une forte lu-

(a) *Nyctalopia.*



miere peut bien les ébranler, mais une foible ne le peut: ou de ce que ces mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs visqueuses qui en diminuent leur sentiment, qui ne peut être excité par une foible lumiere, au lieu qu'une forte surmonte cet obstacle.

Lorsque cette maladie est invétérée, & qu'elle vient de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, ce qui arrive pour l'ordinaire plutôt aux vieillards, elle ne se guérit point: mais elle se peut guérir quand elle est récente, & qu'elle vient de ce que ces mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs épaisses & visqueuses, & particulièrement si ce sont de jeunes gens qui en soient affectez, qui souvent mêmes guérissent sans aucuns remedes.

Comme il n'y a point de signes qui fassent connoître cette maladie, hors le rapport du malade, aussi n'y en a-t-il point qui fassent juger si cette maladie sera curable ou non: c'est pourquoi dans le commencement il est toujours bon de faire les remedes qui conviennent à cette maladie.

Pour cet effet, on fait observer au malade un régime de vivre exact: on le saigne du bras, de la jugulaire, ou de l'artere des tempes, s'il y a plénitude: on le purge ensuite avec les pilules *sine quibus, cochées, lucis*, ou autres: on employe quelquefois les *vésicatoires, cauterres, masticatorres* & autres remedes semblables, qui évacuent les humeurs des parties voisines; on lui fait prendre enfin la décoction de *de salce-pareille & de squine*: & le tout comme je l'ai dit au Chapitre I. J'en ai traité ainsi plusieurs qui ont recouvré entièrement l'usage de la vûe.

Nos Auteurs employent aussi pour cette maladie plusieurs collyres, qui, à la vérité sont bons pour quelques maladies de la cornée, & qui sont



inutiles dans celle-ci, puisqu'il ne peut pénétrer jusqu'au lieu où est la maladie. L'idée qu'ils se formoient de cette maladie, pouvoit excuser leur pratique : mais l'inutilité de leur application qu'ils ont sans doute reconnue, les rend inexcusables.

*De l'aveuglement du jour. (a)*

Si au contraire un malade se p'aint, que pendant le jour il a beaucoup de peine à souffrir la lumière, qu'il ne peut que difficilement distinguer les objets communs, & que le soir, la nuit & à l'ombre il souffre plus aisément la lumière & distingue mieux les objets : on juge aussi que cette maladie est une affection de la rétine, & qu'elle vient de ce que les fibres de cette membrane sont plus tendues qu'elles ne doivent être, soit par quelque disposition inflammatoire, ou par sécheresse. ce qui fait que la rétine est si sensible, qu'une lumière un peu forte, ébranle trop ses fibres, la blesse : & qu'une très-foible lumière ne les ébranlant qu'autant qu'il est nécessaire pour voir, ne lui cause aucune douleur.

La disposition inflammatoire de la rétine est le plus souvent causée par une violente ophtalmie, ou par des pustules, abcès, ou ulcères de la cornée, ou par les playes de cette membrane : parce que dans toutes ces rencontres la cornée ne peut être enflammée, sans que l'uvée & la rétine ne se ressentent de cette inflammation : d'où vient que pour l'ordinaire les malades qui sont travaillez de ces maladies, se plaignent d'une douleur chagrinante par-tout l'œil. Elle est aussi causée par un écoulement de larmes chaudes & acres, par des violentes douleurs de tête tant sympathiques

(a) Hemerapolia.



qu'idiopathiques, par des vapeurs, par de certains accès épileptiques, par des playes à la partie antérieure de la tête, & par toutes les autres maladies qui peuvent causer de l'inflammation à la dure ou à la pie-mere; laquelle inflammation se communique au nerf optique, & par conséquent à la rétine, à cause de la sympathie de ce nerf avec ces membranes. Et la sécheresse de la rétine arrive pour l'ordinaire ensuite des maladies aiguës & violentes, qui consomment & atténuent promptement toutes les parties.

*L'aveuglement de jour* est une maladie qui a des signes sensibles; puisqu'elle se manifeste le plus souvent par les maladies qui la causent, que d'ailleurs les malades ont les paupieres fermées pendant le jour, ne les pouvant ouvrir sans souffrir de la douleur; & que même leur pupille se resserre plus qu'elle ne doit à la présence de la lumière, & ne se dilate que dans les ténèbres.

Quand cette maladie est causée par une disposition inflammatoire de quelque cause qu'elle vienne, elle se termine quand les maladies principales, dont celle-ci n'est qu'un symptôme, cessent: ainsi elle se guérit promptement, quand les maladies dont elle dépend se guérissent en peu de tems; & elle dure long-tems, quand ces maladies se rendent habituelles. Et quand elle vient de sécheresse, on employe un bon régime de vivre, capable de réparer promptement toutes les parties atténuées. Ainsi cette maladie se guérit sans autres remèdes particuliers.

On remarquera que c'est cette maladie qu'Hippocrate, au Livre II. de ses Prédications & ailleurs, appelle *Nyctalopia*, & ceux qui en sont affectez *Nyctalopes*: nom cependant que nos Auteurs ont transféré à la maladie précédente, comme lui convenant mieux selon sa signification étimologi-



que, & ont appelé celle-ci *Hemeralopia*, c'est-à-dire *aveuglement de jour*.

3. *De quelques autres affections de cette membrane.*

On doit mettre encore au nombre des affections de la rétine, *ces foibleſſes & diminutions de vûe, & ces gros nuages noirs, jaunes, ou rouges*, qui arrivent après avoir regardé fixement le ſoleil, ou pour avoir été ſubitement ſurpris d'une violente lumière, ou pour avoir regardé avec trop d'attention avec des lunettes de longue vûe des objets éloignez & fort éclairés, ou pour s'être ſervi de verres fort convexes pour voir des petits objets, ou enfin pour avoir trop long-tems tenu la vûe ſur des corps blancs : parce que toute forte lumière, de quelque manière qu'elle entre dans l'œil, ébranle avec trop de violence la rétine, & altere ſes fibres. Toutes ces choſes diſparoifſent, quand les fibres de cette membrane ſe remettent dans leur état naturel ; mais quand le vice que ces fibres ont contracté eſt conſidérable, elles continuent quelquefois à paroître tout le reſte de la vie.

Voilà les maladies qui attaquent plus particulièrement la rétine : mais ne confondez pas parmi ces maladies, ces autres ſymptômes preſque ſemblables, qui ſont des ſuites de la mauvaife conformation de la cornée, des vices de l'uvée, du criſtallin, ou du corps vitré : il eſt aisé de ne ſ'y point tromper, puisſque tous ces vices ont des ſignes très-ſenſibles, comme je l'ai déjà fait voir, & comme je le ferai encore connoître dans la ſuite.



## CHAPITRE IV.

*Des maladies du nerf optique.*I. *De la goutte sereine. (a)*

**A**L'égard des maladies du nerf optique, la plus considérable est *la goutte sereine*, qui est un aveuglement qui arrive petit à petit, ou tout-à-coup, tantôt à un œil seul, & quelquefois à tous les deux, sans qu'il y ait aucun vice apparent dans les yeux qui en sont affectez.

On croit que la cause la plus ordinaire de cette maladie, est une humeur pituiteuse, grossiere, & visqueuse, qui tombe du cerveau dans les nerfs optique, & les bouche de telle sorte que les esprits animaux n'y peuvent plus couler. Quoiqu'il en soit, il y a apparence que quelque chose de semblable arrive, quand cette maladie se fait subitement sans cause extérieure.

La cause la moins commune est la compression des nerfs optiques, soit qu'elle arrive par un amas d'humeur qui se fait par voye de fluxion ou de congestion, & qui forme quelque tumeur aux environs de ces nerfs; ou par quelqu'épanchement de sang ensuite des playes pénétrantes en la partie antérieure de la tête, comme je l'ai vû arriver en deux bleffez, ou bien ensuite des playes ou contusions qui pénètrent dans l'orbite, & y causent un épanchement de sang; ou quand l'instrument dont elles sont produites, en pénétrant dans l'orbite, déjette le globe dans la partie opposée & en dehors, & comprime ainsi ou étend violemment le nerf optique.

(a) *Amaurosis.*



On peut donc concevoir que la goutte sereine est proprement une paralysie des nerfs optiques, & par conséquent de la rétine, dont la cause est semblable à celle de la paralysie des autres nerfs de notre corps: ce qui fait que les esprits ne se portant plus par ces nerfs, ils perdent entièrement leur sentiment. Ainsi quoique les rayons de lumière qui entrent dans l'œil, frappent la rétine, & y peignent l'image des objets d'où ils partent; il ne se peut faire aucune vision, puisqu'il n'y a plus de sensation.

Quand la vûe se perd tout-à-coup sans cause extérieure, on juge que la goutte sereine est arrivée par une fluxion d'humeur pituiteuse qui a étouppé les pores de ce nerf, ou relâché les fibres: quand il y a une cause extérieure de la perte subite de la vûe, comme ensuite d'une playe pénétrante à la partie antérieure de la tête, ou des playes ou contusions qui pénètrent dans l'orbite, on s'assure que c'est un épanchement de sang qui est la cause, ou bien que le nerf optique a été violemment étendu ou comprimé par le forjettement du globe: mais quand la vûe ne se perd que petit à petit, on connoît qu'elle vient de quelque tumeur qui se fait aux environs des nerfs optiques, soit au-dedans de la tête, ou dans l'orbite.

Le nerf optique ne peut être étouppé ou pressé, sans que les fibres de la rétine ne se relâchent & ne perdent leur sentiment; mais ce vice ne passe point aux autres parties de l'œil: d'où vient aussi qu'il ne paroît rien d'extraordinaire dans les yeux, & qu'on ne peut gueres connoître cette maladie que par le rapport du malade.

On distingue la goutte sereine de l'aveuglement de la nuit, en ce que dans la goutte sereine, on ne voit aucune lumière; & que dans l'aveu-



blement de nuit, on voit encore la lumière & les objets quand le jour est beau. On la distingue de l'extension du corps vitré, en ce que dans cette maladie le globe de l'œil paroît quelquefois un peu plus éminent, que la pupille se trouve toujours beaucoup plus dilatée qu'à l'ordinaire, & que les malades voyent quelque lumière, quoiqu'ils ne puissent distinguer les objets communs; & que dans la goutte sereine au contraire, le globe de l'œil est toujours dans son étendue naturelle, que la pupille quoiqu'immobile n'est pas plus dilatée qu'elle le seroit pour voir des objets médiocrement éloignez, & qu'enfin l'aveuglement est entier. On la distingue enfin de toutes les especes de cataractes naissantes, en comparant les signes de ses maladies avec ce que je viens de dire de la goutte sereine.

Quand je dis, quoiqu'immobile, je n'entens point que la pupille soit absolument immobile dans la goutte sereine; car quand cette maladie n'attaque qu'un œil, la pupille se dilate & se resserre, quand les deux yeux sont ouverts, & qu'on regarde de l'œil sain des objets différemment éloignez, ou qu'on passe entre l'œil sain & le grand jour quelques corps opaques; parce que les nerfs moteurs qui se portent à l'uvée de l'œil malade, étant sains, les esprits animaux continuent de se porter aux fibres motrices de cette membrane, ainsi elle suit les mouvemens de celle de l'œil sain: mais quand l'œil sain est fermé, la pupille de l'œil malade reste immobile; parce que la rétine de l'œil malade étant insensible à la lumière, rien n'excite l'ame à déterminer les esprits animaux de se porter aux fibres motrices de l'uvée.

C'est rechercher la pierre philosophale, que de vouloir chercher des remèdes pour guérir la



goute fereine : cette maladie est absolument incurable ; & si quelques Auteurs prétendent en avoir guéri, on peut bien penser qu'ils se sont trompez, & qu'ils ont pris l'extension du corps vitré ou l'aveuglement de nuit pour la goutte fereine, étant aisé de les confondre ensemble si on n'y prend garde.

2. *De quelques autres affections de ce nerf.*

Le nerf optique est aussi quelquefois affecté d'*inflammation*, ensuite de celle de la dure ou pie-mere, ou de celle des autres parties de l'œil, comme je l'ai dit en parlant des vices de la rétine : cette inflammation cesse, quand celle de ces mêmes parties cesse, & par les mêmes remedes. Il souffre des *extensions & contorsions douloureuses* de l'épilepsie, & dans les grandes convulsions : des *solutions de continuité*, dans quelques grandes playes de l'orbite ; & *quelques autres vices*, qui pour être des symptômes communs d'autres maladies, ne doivent pas être mis au nombre de ses maladies particulieres.

## CHAPITRE V.

### *Des maladies de l'uvée.*

I. *De ses inflammations & abscess.*

SI toutes les parties qui se nourrissent de sang sont sujettes à s'enflammer & à s'absceder, on peut juger que l'uvée peut être affectée d'*inflammation & d'abscess* : c'est aussi ce qu'on reconnoît par expérience. L'*inflammation* est générale ou particuliere. L'*inflammation* générale arrive



plutôt dans les maladies qui attaquent en même tems toutes les parties intérieures du globe, comme je le ferai voir ci-après : & la particuliere n'arrive qu'à quelque partie de cette membrane, & le plus souvent elle est suivie d'abcès. Quand cette inflammation est à la partie antérieure de cette membrane, je veux dire à l'iris, elle paroît au-travers de la cornée transparente, comme une tache rougeâtre ; & quand elle est vers la partie postérieure, on ne la peut distinguer, & il n'y a que la difficulté de voir, & la douleur que le malade souffre, qui la pourroient faire soupçonner ; mais il faudroit être bien juste dans son jugement.

Quand cette inflammation se résout, il ne reste point de vice à l'uvéa : mais quand elle suppure, elle forme un abcès qui, lorsqu'il est petit, & que la matiere en est louable, s'ouvre & se vuide au-dedans de l'œil, sans altérer d'autre partie ; parce que la matiere se précipite au bas de l'œil, prend corps & se dessèche, & il ne reste à l'endroit de l'abcès qu'une tache ou blanche, ou noirâtre, qui est la cicatrice ; du moins j'en ai vû de semblables sur l'iris, après la guérison de petites pustules ou abcès : mais quand l'abcès est plus considérable, ou que la matiere en est maligne, il est souvent cause de l'altération de toutes les parties intérieures de l'œil, comme je le dirai ci-après, ou pour le moins d'une destruction d'une partie de cette membrane.

Pour le traitement de l'inflammation ou de l'abcès de l'uvéa, on met en usage les remedes généraux dont j'ai parlé, & dont je parlerai encore en traitant de l'inflammation de l'œil : on se sert aussi des topiques, comme *des collyres rafraichissans*, pour le commencement ; & *des résolutifs & fortifiens*, pour le milieu & la fin, dont



on trouvera des formules au Chapitre de l'ophthalmie, & en plusieurs lieux de ce Traité.

1. *De sa sortie ou chute.*

Cette membrane sort par les ouvertures de la cornée, & forme différentes *bosses & tumeurs*, que l'on compte pour autant de maladies de l'uvée: mais comme toutes ces dispositions non naturelles sont des symptômes qui suivent les playes & les ulcérations de la cornée, je n'en parlerai qu'au Chapitre XVIII.

3. *De ses dilacérations & playes.*

Elle souffre encore *des dilacérations & des playes*, lorsque la cornée est tranchée ou piquée, ou par des coups orbes reçus sur l'œil, & qui arrivent le plus souvent aux environs de la pupille, ce qui lui fait changer sa figure ronde en une irrégulière, & la dilate souvent extraordinairement: mais comme ces vices ne se rétablissent point par aucuns remèdes, & que ceux qu'on y fait ne sont que pour prévenir la fluxion & l'inflammation, on aura recours aux Chapitres VIII. & XI.

4. *De la dilatation non naturelle de la pupille.*

Il ne me reste donc plus qu'à parler de la *dilatation de la pupille*, (a) & de son rétrécissement ou *constriction*, (b) & d'examiner si nos Auteurs ont eu raison de mettre ces divers états de la pupille au nombre de ses maladies.

J'ai fait connoître au Chapitre VIII. de la Description de l'œil, que la pupille se dilatoit &

(a) *Mydriasis.*

(b) *Phthisis.*



se resserroit suivant les différens états de la lumière, & suivant les éloignemens différens des objets; & au Chapitre XXI. j'ai donné la raison de ces divers changemens. Ce n'est donc point de cette dilatation de la pupille, & de cette constriction, dont j'entens parler ici, puisqu'elles sont naturelles & nécessaires pour perfectionner la vision; ni de ces autres extensions & contractions de la pupille, qui en de certaines personnes excèdent l'état ordinaire dès leur naissance; mais bien de cette affection non naturelle de la pupille, par laquelle elle se dilate extraordinairement, & demeure ainsi dilatée sans se resserer; & de cette autre affection, par laquelle elle se resserre si fort, que souvent elle ne paroît que comme un point noir, dont la cause de l'une & de l'autre affection se rencontre dans l'œil même, & sans qu'au reste la couleur noire de la pupille soit changée.

Pour sçavoir si *la dilatation de la pupille* est une maladie de l'uvéa même, ou si c'est un symptôme d'autres maladies, il faut auparavant se remettre en mémoire toutes les maladies principales où j'ai fait remarquer que la pupille demeurait dilatée, & ensuite examiner si cette dilatation arrive en d'autres occasions, & quelle en est la cause.

Dans le Chapitre XVII. de la première Partie, en parlant des signes *de la protubérance du cristallin*, j'ai fait voir que la pupille se dilatoit & restoit ainsi dilatée sans se resserer, & que la cause de cette dilatation venoit de ce que le cristallin augmentant en volume, s'avançoit en devant, & que s'appuyant sur l'uvéa, il la pouffoit en devant, l'étendoit, & l'empêchoit ainsi de se resserer.

J'ai encore fait voir dans le Chapitre XVIII.



en parlant des signes *de la cataracte branlante*, que dans son commencement la pupille paroïssoit plus dilatée qu'à l'ordinaire, à cause du dépôt d'humeurs, qui grossissant le corps vitré, fait que le cristallin est porté en devant sur l'uvée,

Dans le Chapitre XXI. j'ai fait connoître que le cristallin étant déplacé & s'appuyant contre l'uvée, étoit la cause de la dilatation de la pupille.

Or dans ces trois rencontres & dans quelques autres maladies mixtes, où la pupille se trouve plus dilatée qu'elle ne le doit, sa couleur noire n'étant point changée dans le commencement, on dit d'abord que la maladie est une simple dilatation de la pupille, quand on se hâte trop de qualifier la maladie: mais quand dans la suite on voit la pupille changer de couleur, on change en même tems de sentiment, & on juge alors qu'il y a une autre maladie principale, & que la dilatation de la pupille n'est qu'une maladie accessoire.

Dans le Chapitre premier de cette seconde Partie, en parlant *de l'étendue non naturelle du corps vitré*, causée par un dépôt d'humeurs naturelles, j'ai fait aussi remarquer que la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, sans se resserrer que très-peu & très-difficilement, & j'ai attribué la cause de cette dilatation à l'étendue du corps vitré, qui fait avancer le cristallin en devant, & le presse contre l'uvée.

C'est principalement cette maladie où l'on prend l'ombre pour le corps, je veux dire le symptôme pour la maladie principale: parce que ne voyant rien d'étranger dans l'œil, hors cette dilatation, on croit que ce n'est qu'un vice de l'uvée, & d'autant plus que les malades se plaignent d'une diminution de vûe, que l'on attribue



issement à cette dilatation de la pupille. Mais si on fait attention à ce que je viens de dire, on se relevera de cette erreur, & on connoîtra que cette extension n'est qu'un symptôme qui suit l'étendue non naturelle du corps vitré : & si on se remet en mémoire ce que j'ai dit à la fin de la seconde observation du Chapitre XIV. de la première Partie, on connoîtra que, quoique la pupille soit dilatée, on voit également les objets proches, & qu'il n'y a que les éloignez que l'on voit un peu plus confusément ; & qu'ainsi cette diminution de vûe n'a point d'autre cause que celle que j'ai énoncée au Chapitre premier, où j'ai parlé plus amplement de l'extension du corps vitré.

La pupille se dilate encore extraordinairement dans la maladie que je décrirai au Chapitre suivant, & ce par la même cause que dessus.

Enfin elle se dilate dans ceux qui sont travaillez l'accès épileptiques & de convulsions générales, ou de l'œil seul ; dans les femmes ou filles travaillées de suffocations hystériques, ou de vapeurs simples, & dans beaucoup d'autres maladies qui ne sont point exemptes de convulsions ; & cela, parce que dans toutes ces rencontres les muscles des yeux se retirant violemment vers leur principe, retirent le globe de l'œil au fond de l'orbite, le pressent par conséquent & l'applatissent ; & le corps vitré & le cristallin se trouvant alors dans un état violent, fluent & s'avancent du côté de la moindre résistance : ainsi s'appuyant contre l'uvée, ils l'étendent, & dilatent extraordinairement son trou, qui demeure ainsi dilaté tant que ces accès subsistent, & qui se remet dans son état naturel quand ils cessent.

Voilà toutes les maladies où j'ai observé que la pupille se dilatoit, n'ayant jamais rencontré



de dilatation qui n'ait été causée par l'une ou l'autre de ces maladies. Je laisse donc à présent à Lecteur à juger, si on peut dire que la dilatation de la pupille soit une maladie de l'uvée même ou si ce n'est pas plutôt un symptôme d'autres maladies; puisque cette membrane ne s'étend & que son trou ne se dilate extraordinairement que lorsqu'elle est pressée par le cristallin & par le corps vitré: & enfin si nos Auteurs ont eu raison de proposer des remèdes pour remettre la pupille dans son état naturel.

5. *De la constriction non naturelle de la pupille.*

A l'égard de la constriction de la pupille, il n'est pas de même: elle est quelquefois un vice de l'uvée même, & quelquefois aussi elle est un symptôme d'autres maladies.

J'ai toujours remarqué que la pupille se rétrécit plus qu'elle ne doit dans les *cataractes purulentes*, comme je l'ai dit au Chapitre XIX de la première Partie, en parlant de ces sortes de cataractes, & dans toutes les autres maladies où il y a un pus malin amassé au-dedans de l'œil; & cela, parce que la partie de l'uvée qui forme l'iris, étant en quelque manière altérée par le voisinage & l'attouchement du pus qui se trouve au-dessous, ses fibres se relâchent, elle se ride & s'affaïsse, & son trou se rétrécit extrêmement: même souvent la couleur naturelle de l'iris se change en une mauvaise.

Elle se resserre dans l'*atrophie de tout l'œil*, de quelque manière qu'elle arrive, dans la *paralyse* & dans quelques *inflammations* des parties intérieures de l'œil, & qui sont communes à l'uvée: parce que dans toutes ces maladies, les fibres qui servent à dilater la pupille étant sans action,



les se relâchent, ainsi la pupille se resserre.

L'on m'objectera peut-être ici, que dans les ténèbres, ou quand nous avons les yeux fermés, ou quand nous dormons, nos pupilles se dilatent beaucoup; & que, comme il est vrai-semblable que cela n'arrive que parce que les fibres de l'uvée se relâchent, c'est à tort que j'avance que ce relâchement de fibres est une cause du retrécissement de la pupille.

Je répondrai à cela, que cette dilatation de la pupille dans ces rencontres, ne vient point du relâchement de l'uvée: qu'au contraire elle vient de ce que les fibres qui dilatent la pupille sont raccourcies, & par conséquent en action. Et pour concevoir ceci, il faut remarquer que le trou de l'uvée étant destiné pour donner entrée aux rayons de lumière, il doit naturellement demeurer plutôt ouvert que fermé; & que c'est pour cela que les esprits animaux sont déterminez à se porter continuellement dans les fibres dilatantes, soit que nous dormions ou que nous soyons dans les ténèbres, pour les gonfler & les raccourcir: de la même manière que les fibres des muscles, qui resserrent *l'anüs & le col de la vessie*, sont toujours gonflées & raccourcies par les esprits animaux qui y portent continuellement, soit que nous dormions ou que nous veillons; & cela, parce que les muscles sont destinez de la nature à tenir les conduits où ils sont situés, exactement fermés, pour empêcher l'écoulement involontaire des excréments. Et comme ces muscles ne se relâchent que lorsque nous sommes excités à nous débarrasser de ces excréments, à moins qu'ils ne soient affectés de quelque maladie; de même aussi les fibres qui dilatent la pupille ne se détendent que lorsque les rayons de lumière frappant la rétine, excitent l'ame à resserer la pupille au de-



gré nécessaire pour perfectionner la vision quand toutes les parties intérieures de l'œil sont dans leur état naturel: mais lorsque l'uvée est affectée de quelque'une des maladies susdites, ces mêmes fibres se relâchent, & la pupille se resserre, & alors ce rétrécissement de la pupille est un vice de l'uvée même.

Elle se resserre aussi plus qu'elle ne doit, lorsque la rétine est travaillée de quelque inflammation, comme je l'ai dit au Chapitre III. de cette seconde Partie, en parlant des signes *de l'aveuglement de jour*; parce qu'alors la rétine est si sensible, qu'une lumière un peu forte la blesse; & comme l'ame fuit toujours la douleur autant qu'elle le peut, elle envoie une suffisante quantité d'esprits animaux dans les fibres, qui resserrent la pupille, pour s'opposer à l'entrée des rayons de lumière. Et parce que ce resserrement est forcé. & que toute action violente ne peut circuler long-tems sans causer de la douleur, c'est aussi la raison pourquoi les paupieres se ferment incontinent, sans que les malades les puissent tenir ouvertes à la présence de la lumière, à moins de quelque violence.

Enfin la pupille se resserre dans les fausses réfractions de lumière, de quelque cause qu'elle viennent; parce que toute lumière confuse blesse la rétine, comme je l'ai ci-devant dit, & comme je le dirai encore ci-après. Et voilà comme le rétrécissement de la pupille est quelquefois un symptôme d'autres maladies.

De tout ce que je viens de dire, on doit juger que le rétrécissement de la pupille, soit qu'il vienne d'un vice de l'uvée, ou que ce ne soit qu'un symptôme d'autres maladies, n'a besoin d'aucuns remèdes particuliers; & que quand il est curable, ce qui est rare, à moins qu'il ne soit



symptomatique, il se guérit, quand les maladies dont il dépend, guérissent.

---

## CHAPITRE VI.

*Des maladies communes à toutes les parties intérieures du globe de l'œil.*

### I, *De sa grosseur & éminence contre nature. (a)*

C'E n'est point de ces yeux gros & élevez qui se rencontrent naturellement en de certaines personnes, dont j'entens parler en ce Chapitre ; ni de cette espece de forjettement de l'œil, qui arrive ensuite de quelque relaxation ou paralysie de ses muscles, & dont je parlerai au Chapitre II. de la troisième Partie ; ni enfin de ces yeux éminens & saillans, rendus tels par les violens efforts d'une difficulté de respirer, d'un teneisme, d'un vomissement, d'un accouchement laborieux, & par toutes les autres causes qui en interceptant en quelque maniere le mouvement du sang, le retiennent dans les veines des parties supérieures : mais de cette *grosseur & éminence contre nature du globe de l'œil*, qui est quelquefois si élevé, qu'il s'avance hors de l'orbite, sans pouvoir être recouvert des paupieres, & qui est accompagnée de violentes douleurs de l'œil & de la tête, de fièvre, & d'insomnies.

Cette maladie est causée, ou par un prompt dépôt d'une humeur chaude, âcre & visqueuse, qui augmente outre mesure non-seulement l'humeur qui remplit naturellement le corps vitré, mais aussi l'humeur aqueuse, & qui abreuve en

(a) *Exophthalmie.*



même tems les autres parties intérieures du globe, les altere, & souvent les détruit.

La chaleur & l'acrimonie de cette humeur se manifestent par l'inflammation intérieure & extérieure de l'œil, & par la douleur; & sa viscosité par la grosseur & l'éminence de son globe, puisqu'il n'est rendu tel que par le séjour de cette humeur, & ce séjour ne se fait que par un défaut de circulation de cette humeur.

Ou elle est causée par une humeur moins chaude & moins âcre, mais très-visqueuse, qui s'amasse par congestion, & grossit insensiblement le globe de l'œil jusques à un tel degré, que quelquefois il sort entièrement hors de l'orbite.

Que le corps vitré soit augmenté outre mesure, cela paroît par l'extrême dilatation de la pupille, que l'on remarque toujours en cette rencontre, & qui ne peut avoir d'autre cause, comme je l'ai dit au Chapitre premier de cette seconde Partie.

Que l'humour aqueuse soit pareillement augmentée, on le juge par la profondeur & l'éloignement de l'uvée, & par l'éminence de la cornée transparente.

Le globe de l'œil ne peut grossir extraordinairement, qu'il ne s'avance hors de l'orbite, & il ne peut s'avancer hors de l'orbite, sans que le nerf optique, les muscles de l'œil & toutes les membranes ne soient violemment étendus: & c'est d'où vient cette violente douleur, que les malades ressentent continuellement au fond de l'œil & à la tête, & qui est la cause de la fièvre qui leur arrive, de l'insomnie, & de l'inflammation que l'on remarque non-seulement aux parties intérieures de l'œil, mais souvent aussi aux parties extérieures; & cette douleur est d'autant plus cruelle, que l'humour qui cause cette ma-

ladies



l'adieu a plus de chaleur & d'acrimonie.

Cette maladie avance beaucoup en peu de tems; & quand elle est parvenue en son état, elle y demeure long-tems: souvent aussi les malades souffrent pendant plusieurs mois sans s'appercevoir d'aucune diminution de douleur; & il est rare que l'œil se diminue & revienne en sa grosseur naturelle, sans que la vue se perde, ou diminue considérablement. Même quand l'humeur s'amasse par congestion, la maladie subsiste quelquefois des années entières, & très-rarement l'œil se remet dans sa grosseur naturelle.

Soit que cette maladie se fasse par fluxion ou par congestion, il arrive quelquefois que l'humeur qui la cause, s'échauffe à un tel degré, que les malades ressentent des élancemens de douleurs si terribles, qu'ils n'ont aucuns momens de repos, & qu'ils souhaitent plutôt la mort que la vie: alors l'inflammation augmente au-dedans & au-dehors, les membranes qui forment le blanc de l'œil se tuméfient extraordinairement, les paupières se renversent, il survient un flux de larmes chaudes & âcres, & l'œil se brouille enfin; ce qui est un signe avant-coureur de suppuration des parties intérieures, & de leur destruction.

Dans la suite de la suppuration, la cornée transparente s'ulcère & s'ouvre, les humeurs suppurées & amassées au-dedans s'écoulent, les douleurs alors commencent à diminuer, l'œil continue à suppurer jusques à ce que toutes les parties altérées soient mondifiées, il diminue au-delà de sa grosseur naturelle, & se cicatrise enfin.

Mais aussi souvent l'humeur qui cause cette maladie, ne s'échauffe pas jusques à suppurer: en se fermentant elle s'atténue si fort, qu'insensiblement elle se resout, je veux dire qu'elle reprend le chemin de la circulation: alors la douleur &



les autres accidens se calment, & l'œil se remet dans sa grosseur naturelle, quelquefois aussi il demeure plus petit. Et quoique dans ce cas l'œil ne suppure point, la vue cependant se perd; parce que le globe de l'œil ne peut s'étendre si violemment, sans que ses parties intérieures ne souffrent une altération considérable qui change leur disposition, & que le corps vitré souvent ne se détruise; même que le cristallin ne perde quelquefois sa transparence, & ne se corrompe de même que dans la cataracte branlante, ou dans les cataractes purulentes.

Pour le traitement de cette maladie, de quelque cause qu'elle vienne, on doit d'abord s'appliquer fortement à vider la plénitude, en saignant le malade au bras du côté de l'œil malade, deux ou trois fois & même plus, suivant la grandeur de la maladie & les forces du malade. On ouvre ensuite la jugulaire du même côté, ou l'artere des tempes, pour dériver de la partie malade. Pour la même raison on applique des *vésicatoires* devant ou derrière les oreilles; & si on juge que la maladie soit longue, on ouvre un *cantere* au derrière de la tête, ou on y passe un *séton*.

On fait aussi dès le commencement recevoir au malade des *lavemens émolliens & rafraîchissans*, qu'on continue pendant tout le traitement, suivant le besoin. On lui donne des *juleps*, des *émulsions* ou *apozemes rafraîchissans*, ou autres remèdes propres à calmer le mouvement du sang, & à l'adoucir; observant aussi de lui prescrire un régime de vivre fort exact & tendant à même fin.

Tous ces remèdes généraux doivent être administrés avec ordre & prudence, & suivant le conseil d'un habile Médecin. Et quoique ce soit



de ces remèdes dont on doit attendre le plus d'effet pour arrêter le progrès de cette maladie, on ne doit pas cependant négliger les remèdes topiques.

Quand l'humeur qui cause cette maladie est chaude & âcre, on se sert dans le commencement *des eaux distillées de rose, de plantain, de laitue, de morelle, de pavot, ou autres eaux rafraîchissantes*, dans l'une ou l'autre desquelles, ou dans plusieurs on mêle *un blanc d'œuf* pour faire un collyre, dans lequel on trempe des compresses qu'on applique sur l'œil, le front, & la tempe du même côté.

Ou bien on prend *des eaux de rose & de plantain, ou autres, de chacune deux onces, & quinze ou vingt grains de sel de Saturne*, qu'on mêle ensemble pour s'en servir comme dessus.

On se sert aussi de la même manière *des sucres dépurés* de ces plantes, au défaut de leurs eaux distillées, qui font le même effet: & on a soin de renouveler de tems en tems les compresses imbuës de ces remèdes, sans les laisser sécher sur la partie; afin que la peau étant humide, les pores soient toujours ouverts pour faciliter la transpiration.

C'est pour la même raison qu'on doit faire tiédir ces remèdes avant que de les appliquer, parce que la chaleur douce relâche la peau, & que le froid au contraire la resserre, & empêche la circulation: cependant quelques Auteurs conseillent de les appliquer actuellement froids. Les remèdes actuellement froids qu'on applique sur les parties enflammées, appaisent à la vérité pour un moment la douleur; parce qu'en refroidissant la partie malade, ils en émoussent le sentiment, & suspendent pendant un peu de tems la fermentation: mais comme ils resserrent en même tems



les pores, & empêchent la transpiration, l'humeur épanchée se trouvant ensuite plus abondante, elle se fermente davantage; ainsi la partie s'échauffe plus qu'elle n'étoit, & la douleur augmente, comme l'expérience ne le fait que trop voir.

Ces remèdes ne servent qu'à tempérer la chaleur & l'inflammation extérieure de l'œil; car pour l'inflammation intérieure, ils y servent peu, les enveloppes extérieures de cet organe étant trop solides pour que leur vertu les puisse pénétrer. On peut se contenter de ceux que je viens de proposer, jusques à ce que la maladie soit dans son plus haut degré; ou bien on en choisira quelques autres de ceux que je proposerai ci-après pour le commencement de l'ophtalmie, qui conviennent également ici.

Je ne propose point dans le commencement de cette maladie, de remèdes qui ayent beaucoup d'astringent, quoique la plupart de nos Auteurs s'en servent, & conseillent de les appliquer sur le front & sur les parties voisines de l'œil, croyant par-là arrêter le cours des humeurs qui fluent en l'œil, parce que je suis persuadé par l'anatomie, que les artères qui pénètrent la cornée sont trop profondes, pour que les remèdes tirés de la classe des astringens puissent ralentir chez elle le mouvement du sang; & que d'ailleurs je n'ai point encore connu par expérience aucun bon effet de ces remèdes en cette rencontre.

Lorsque cette maladie se fait par congestion, comme la chaleur & l'acrimonie de l'humeur est moins grande, on obmet les collyres susdits, pour se servir d'abord du premier que je vais proposer, & on en poursuit la cure comme lorsqu'elle est causée par voye de fluxion, parce que les suites en sont semblables, hors que les mouvemens n'en sont pas si prompts.



La maladie étant dans son déclin, ce qu'on connoît par la diminution de l'inflammation & de la douleur, on se sert alors des remèdes *résolutifs*, c'est-à-dire de ces remèdes qui par leur chaleur douce, qui est un effet des parties subtiles, volatiles & balsamiques dont ils sont fournis, échauffent doucement l'œil, atténuent & subtilisent les humeurs, font transpirer les plus superficielles, & font reprendre aux autres le chemin de la circulation. Par exemple,

On prend *des semences de lin* & *de fénugrec* de chacune deux gros, *des fleurs de camomille* & *de mélilot* deux pincées de chacune, & deux gros d'encens, qu'on fait bouillir & infuser dans une suffisante quantité *des eaux distillées de fenouil, de rue, & d'enfraise, ou de chelidoine* : on passe ensuite le tout par un linge, pour avoir un *collyre mucilagineux*, dans lequel on dissout dix ou douze grains de camphre, & dont on se sert comme des susdits.

On anime quelquefois ce collyre avec un peu *d'esprit-de-vin*, quand on ne remarque point de chaleur à l'œil, & quelquefois aussi on y fait infuser quelques *clous de girofle* ; & on continue l'usage de ce collyre jusques à la fin de la maladie.

C'est aussi sur le déclin de la maladie, & quand la fièvre, s'il y en a, est apaisée, qu'on doit commencer à purger le malade dans l'ordre & comme je l'ai dit ci-devant au Chapitre premier de cette seconde Partie : lui faisant aussi user *des décoctions de salsepareille & de squine*, comme je l'ai proposé au même Chapitre, & pour les mêmes raisons que j'y ai rapportées

Si par ces remèdes l'humeur se résout, & que l'œil se rencontre insensiblement en son état ordinaire, à la bonne heure, le malade guérira sans autre accident, hors toutefois la perte de la vue, ou tout au moins une grande diminution, &



quelquefois aussi l'atrophie de l'œil ; mais si au contraire l'humeur s'échauffe extraordinairement, que les accidens susdits augmentent, & que l'œil se dispose à suppurer, on change alors de méthode à l'égard *des remèdes topiques*, qui doivent être en même tems *rafraichissans, anodins, & emolliens* ; on ne crains pas même de s'en servir en forme de cataplasme, pour avancer davantage la suppuration.

On fait une forte décoction *de racines & feuilles de guimauve, de feuilles de violier, de laitue, de mercuriale, & de pariétaire, de feuilles & fleurs de bouillon blanc*, dans laquelle on fait bouillir une suffisante quantité *de farines de graines de lin & de psyllium, & des poudres de fleurs de camomille & de mélilot* ; & quand le tout est réduit en consistance de cataplasme, on y ajoute environ *un gros de safran en poudre* pour une demi-livre de cataplasme. On étend ce cataplasme sur un linge, & on l'applique chaudement sur l'œil malade, le renouvelant deux fois le jour.

Quand on connoît que le pus est fait, il n'est pas nécessaire d'attendre que la cornée s'ouvre d'elle-même ; on doit épargner au malade les cruelles douleurs qu'il seroit obligé d'endurer jusques à ce tems, en ouvrant l'œil avec la lancette, pour procurer l'écoulement des humeurs purulentes & des autres parties corrompues. Même pour cette raison, on est quelquefois obligé d'en faire l'ouverture avant que le pus soit entièrement fait ; & cela, quand la fluxion est extraordinaire, & que les douleurs sont excessives.

Le lieu où on doit faire l'ouverture, est celui où on voit que le pus se dispose à sortir, & où souvent on remarque une petite tumeur particulière sur la cornée, qui vient de ce que cette membrane est déjà émincée par le pus ; & si le pus



ne se dispose pas plus à sortir par un lieu que par un autre, on la peut faire en celui qu'on voudra, pourvû qu'il soit déclive, la cicatrice restante n'augmentera pas beaucoup la difformité de l'œil. Si cependant le blanc de l'œil n'est point extrêmement tuméfié, ou qu'il ne soit pas fortement enflammé, on fera l'ouverture du côté du petit angle de l'œil à côté de l'iris. On doit avancer la pointe de la lancette jusques par-delà l'uvée, & faire autant d'ouverture qu'on en feroit pour une saignée ordinaire.

L'ouverture étant faite, les humeurs suppurées ne s'écoulent pas toujours; elles sont quelquefois si gluantes, qu'elles imitent de la colle à moitié figée; en ce cas il faut aggrandir l'ouverture afin que la cornée prête davantage, & que ces humeurs s'écoulent plus promptement. A mesure que le globe se vuide, il se flétrit, & les douleurs diminuent à proportion que les parties altérées se mondifient. On panse ensuite l'œil avec *les collyres deterfifs & mondifiants*, que je décrirai en parlant de l'ouverture de l'ulcération de la cornée. On en continue l'usage jusques à ce que l'ouverture soit disposée à se cicatrifer; alors on se sert *des dessicatifs*, & on pourvoit à l'*excroissance de chair*, qui survient quelquefois après l'ouverture ou l'ulcération de la cornée, comme je le dirai ci-après.

---

## CHAPITRE VII.

### 2. De l'atrophie ou diminution de l'œil.

LA maladie contraire à celle que j'ai décrite dans le Chapitre précédent, est cette affection contre nature par laquelle le globe de l'œil,



faute de nourriture, se diminue, se flétrit, & s'enfonce au-dedans de l'orbite, avec perte entière de la vûe, ou tout au moins une très-grande diminution.

Cette maladie est quelquefois une suite de la précédente, comme je l'ai dit, & des autres amas de pus au-dedans de l'œil; ce qui arrive à cause de la destruction commune des vaisseaux & des parties intérieures de l'œil, causée par l'acrimonie du pus ou matière purulente: elle suit aussi quelquefois les grandes inflammations intérieures ou extérieures de cet organe; parce que souvent ensuite de l'inflammation, les vaisseaux se rétrécissent & se resserrent de telle sorte, que le sang n'y peut couler librement: elle est encore une suite des coups orbes reçus sur l'œil, des playes & des dilacérations considérables de la cornée & de l'uvée, à cause de la rupture des vaisseaux qui se fait en ces rencontres; enfin l'atrophie de l'œil est causée par l'obstruction des vaisseaux qui lui doivent porter sa nourriture, & par la paralysie de ses nerfs.

Quelques Auteurs croient aussi que les grandes évacuations, comme les larmes continuelles, le flux immodéré d'humeurs âcres qui se fait en quelques maladies de l'œil, les veilles excessives, & la fièvre hectique, sont des causes de l'atrophie de l'œil.

Dans cette maladie, la partie de l'uvée qui forme l'iris, se ride & s'étrécit, à cause du dessèchement de cette membrane; la couleur naturelle de l'iris se change souvent en une étrangère; la rétine se flétrit & se dessèche; le corps vitré diminue en volume; le cristallin s'altère quelquefois comme dans le glaucome; & l'humeur aqueuse se consomme en partie, ou s'absorbe entièrement.



Quand cette maladie est une suite de celles qui changent la disposition des parties intérieures de l'œil & de ses vaisseaux, ou qui les détruisent, elle est incurable, & la perte de la vûe irréparable.

Quand elle vient d'une obstruction des vaisseaux, ou d'un défaut de sang & d'esprits, quoique toutes les parties intérieures gardent leur situation naturelle, la cure en est très-suspecte; on tente cependant quelques remèdes

Pour cet effet, on employe des remèdes généraux & des particuliers, ceux qui peuvent produire un bon sang, & qui peuvent le déterminer à se porter à l'œil. L'usage des viandes d'un bon suc & fort nourrissantes, & celui d'un vin délicat, servent à remplir la première intention. Les fréquentes frictions de la tête & de l'œil même : les *fomentations d'eau tiède* sur l'œil, ou de lait de vache, ou de celui de femme, & les *fomentations émollientes & humectantes*, faites par exemple avec une once de chacune des racines de mauve & de guimauve, une demi-once de chacune de leurs semences, & de celle de fenugrec, cuites dans l'eau, servent à remplir la seconde.

Quelques Auteurs conseillent encore l'usage des *collyres acres*, qui provoquent abondamment les larmes, pour en irritant & échauffant l'œil, y attirer le sang & les esprits. D'autres les réprouvent, croyant que ces remèdes le dessécheroient trop, & augmenteroient l'atrophie. Et quelques autres tiennent le milieu, & proposent des collyres qui n'ont qu'un peu de chaleur & d'acrimonie, pour en échauffant doucement l'œil, & en l'éguillonnant un peu, y attirer l'aliment. Je ne me mettrai point en peine d'examiner ici lequel de ces sentimens est le meilleur, croyant cela assez inutile, puisque jusques à présent je n'ai



point vû d'atrophie d'œil se guérir par aucuns remedes.

## CHAPITRE VIII.

### 3. *Du dérangement des parties intérieures de l'œil, ou de leur confusion. (a)*

**L**Es coups orbes & violens reçûs sur l'œil, ou ce qui est la même chose, les chutes sur quelques corps éminens & durs, font quelquefois tant d'impression sur cet organe, que les parties extérieures & la cornée ne sont pas seulement contuses, mais aussi les parties intérieures se trouvent en même tems déchirées, rompues & séparées, en telle sorte que ne gardant plus leur situation naturelle, l'œil paroît confus & brouillé avec perte entière de la vûe.

Outre les coups orbes, *les piquures de l'œil*, soit qu'elles arrivent fortuitement, ou qu'elles soient faites exprès, comme lorsqu'on erre dans l'opération de l'abaissement des cataractes, font aussi quelquefois des causes de la confusion, quand les instrumens piquans pénètrent jusqu'au corps vitré, qu'ils le brisent ou déchirent & en même tems les attaches du cristallin, la rétine & l'uvée, & qu'ils changent en quelque maniere la situation de ces parties.

L'amas du pus au-dedans de l'œil, de quelque cause qu'il vienne, quand il ulcere & détruit les parties intérieures, est quelquefois aussi, mais plus rarement, une cause de la confusion.

Comme dans la confusion le corps vitré se trouve déchiré & détruit, & que l'humeur qui le

(a) *Synchisis.*



remplit naturellement, s'échape & se mêle avec l'humeur aqueuse; que le cristallin étant détaché & souvent hors de son lieu, s'altère & se dessèche, quand il ne peut plus recevoir de nourriture comme dans le glaucoma; que la rétine qui est ou déchirée ou contuse, change pareillement sa situation naturelle; & que l'uvée est souvent aussi déchirée: on juge bien que tous ces desordres ne peuvent se rétablir ni par la nature, ni par les remèdes, & que la perte de la vûe est par conséquent irréparable.

Ce n'est donc pas à ce dessein qu'on s'en sert dans les confusions récentes & qui viennent des causes extérieures: mais bien pour calmer l'inflammation tant intérieure qu'extérieure, pour appaiser la douleur, pour résoudre le sang extravasé au-dedans & au-dehors de l'œil, pour l'empêcher de suppurer, & prévenir par ce moyen la suppuration de tout l'œil, & la difformité qu'une telle suppuration causeroit.

La saignée étant le remède le plus prompt pour prévenir ou calmer l'inflammation, on la doit faire incontinent au bras du côté de l'œil blessé, la réitérant suivant les forces du malade. On doit aussi en même tems faire couler chaudement dans l'œil malade *du sang de pigeon*, que l'on tire sous l'aîle, couvrant l'œil d'une compresse trempée dans *un défensif fait avec le blanc d'œuf ou l'œuf entier, le vin & l'huile rosat* battus ensemble. On renouvelle ces remèdes de tems en tems, & on les continue pendant deux ou trois jours, ou jusques à ce que l'on voye que le sang extravasé commence à se résoudre; ce qu'on connoît quand les lieux où le sang est épanché jaunissent. Si pendant ce tems l'inflammation se rendoit considérable, au lieu *du vin*, on mêleroit dans le défensif susdit *de l'eau distillée de plantain*, ou quel-



*qu'autre eau rafraichissante, & on en continueroit l'usage jusques à ce que l'inflammation fût calmée.*

Ensuite on foment l'œil avec une décoction *d'abjynthe ou d'hyssope, de fenouil, & de fleurs de camomille & de mélilot.* Quand l'œil est nettoyé, on distille dedans *du lait de vache tiède*, dans lequel on a fait infuser *un peu de safran*, ou bien on se sert de *celui de femme*; on trempe ensuite une compresse dans la décoction susdite, que l'on applique chaudement sur l'œil & les parties voisines.

Ces derniers remèdes se continuent jusques à la fin, à moins qu'il n'arrivât quelques autres accidens, comme une ulcération de la cornée, un amas de pus, ou quelque fluxion, que l'on traiteroit suivant les regles, & par les remèdes prescrits pour ces maladies.

## CHAPITRE IX.

### 4. *De l'œil crevé ou rompu (a)*

QUand les coups reçus sur l'œil sont si violens, qu'ils ne brisent pas seulement les parties intérieures, comme dans la maladie précédente, mais brisent aussi, rompent & déchirent la cornée; alors non-seulement l'humeur aqueuse s'écoule, mais aussi le cristallin & le corps vitré; en telle sorte que le globe de l'œil se vuide entièrement, quand dans la suite l'uvéa & la cornée contuses & déchirées sont suppurées.

Cette maladie est encore une suite des grandes playes de l'œil, faites par des instrumens tran-

(a) *Rhexis.*



tranchans, & des grandes ulcérations de la cornée, soit que ces ulcérations commencent sur la superficie extérieure de cette membrane, ou qu'elles soient causées par un amas considérable de pus au-dedans de l'œil.

On juge bien que la rupture de l'œil ne peut gueres arriver par des coups, sans que les parties voisines de l'œil ne soient en même tems contuses ou dilacérées; ni par des instrumens tranchans, sans que d'autres parties que le globe de l'œil ne soient aussi blessées: & qu'ainsi on doit pourvoir suivant les regles ordinaires de la Chirurgie, à tous les desordres qui accompagnent cette rupture, quand ils sont de conséquence, & qu'ils demandent un traitement particulier, pendant qu'on travaille à prévenir l'inflammation, à appaiser la douleur, à résoudre le sang extravasé, à procurer la suppuration des membranes coupées ou déchirées, & à les mondifier & cicatriser.

La saignée au bras réitérée suivant le besoin, le sang de pigeon versé dans l'œil, & le défensif fait avec l'œuf, le vin, & l'huile rosat, étant administrés dans l'ordre prescrit dans le Chapitre précédent, servent à prévenir l'inflammation & à appaiser la douleur. Le jaune d'œuf délayé avec du lait de femme, y ajoutant un peu de safran en poudre subtile, qu'on applique avec la frange d'une plume sur la rupture de la cornée, y procure une suppuration douce. L'inflammation diminuant ou n'étant plus à craindre, la fomentation faite avec l'absinthe, l'hyssope, le fenouil, & les fleurs de camomille & de mélilot infusées ou cuites dans le vin, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur tout l'œil & les parties voisines, résout le sang extravasé. On anime aussi quelquefois cette fomentation avec l'esprit-de-vin,



quand le sang extravasé est dans une quantité à faire craindre par la corruption une gangrene.

Quand il est tems de mondifier, on se sert *du miel rosat mêlé avec un jaune d'œuf, & un peu de poudre de myrrhe & d'oliban*. Ou bien on se sert d'un collyre fait avec *de la myrrhe & de l'aloës de chacun une demi-dragme, dix grains de saffran en poudre, & une demi-once de miel rosat dissout dans quatre onces d'eau distillée d'absinthe, rendue mucilagineuse par l'infusion d'un peu de semence de fenugrec.*

Et le même collyre, y ajoutant *une demi-dragme de tuthie préparée, & autant de plomb brûlé & lavé*, sert enfin à dessécher & cicatrifer.

Si pendant la cure il survenoit des chairs fongueuses, on auroit soin de les consommer avec *une poudre faite de parties égales d'alum calciné, d'iris, & de sucre candie*. Et si ces chairs avoient quelque disposition à repulluler, on ajouteroit au collyre susdit *dix grains de vitriol blanc, ou quinze grains de pierre médicamenteuse de Crolius*, pour le rendre plus dessicatif.

Quand la rupture de la cornée vient de l'ulcération de cette membrane, on la traite d'abord avec les remèdes mondifiants, & on poursuit la cure comme je viens de le dire, pourvoyant aux autres accidens qui peuvent accompagner cette ulcération, comme je le dirai au Chapitre XVII. où je traiterai en particulier des ulcères de cette membrane

On remarquera que, lorsque l'humeur aqueuse & les corps transparens se sont écoulés ensuite de la rupture ou de la playe de la cornée, les douleurs & l'inflammation ne sont pas si grandes ni si à appréhender, comme dans la confusion. Et la raison, c'est que dans la confusion, les membranes contuses & dilacérées s'enflamment, le corps vitré, l'humeur aqueuse & le sang épan-



ché s'échauffent, se fermentent, & étendent la cornée, & quelquefois même suppurent, & toutes ces choses ne se peuvent faire sans de grandes douleurs.

Si la plus grande partie de l'uvée reste dans le globe de l'œil sans s'être écoulée dans la suppuration, & que la perte de la substance de la cornée ne soit pas considérable, quand ces membranes sont entièrement cicatrisées, il s'engendre ou s'amasse au-dedans de l'œil une humeur semblable à l'humeur aqueuse, qui le remplit & l'étend médiocrement; en telle sorte que les malades, pour ôter la difformité, peuvent s'accommoder d'un œil artificiel qui suit les mouvemens de l'œil, & qui font croire à ceux qui ne le savent pas, que l'œil est naturel. Mais quand l'uvée est entièrement suppurée, ou que la cornée est consommée dans sa plus grande partie, ce qui reste est si enfoncé, & les paupières sont si renversées au-dedans, qu'il est difficile d'y faire tenir un œil artificiel; & si quelquefois les ouvriers réussissent à en faire un qui puisse tenir, il se trouve alors sans mouvement.

---

## CHAPITRE X.

### *§. De la sortie entière de l'œil hors de l'orbite.*

**I**L arrive aussi quelquefois que par un coup du bout d'un bâton, d'une balle à jouer à la longue paume, d'une pierre, ou d'autres instrumens semblables poussés violemment sur l'œil, le globe n'est pas seulement contus & meurtri, & les parties intérieures brisées & confondues; mais aussi les membranes communes, les muscles, & les autres attaches de l'œil sont déchirées & brisées en



telle forte que le globe de l'œil se jette entièrement dehors, & quelquefois tient encore à quelques fibres nerveuses, ou charnues, ou membraneuses.

Quand le globe de l'œil est ainsi jetté hors de l'orbite, quoiqu'il tienne encore à quelques nerfs, muscles, ou membranes, il ne faut pas croire qu'étant remis & contenu dans l'orbite, il puisse s'y unir derechef & recevoir de la nourriture, puisqu'il n'y reste plus de canaux entiers & suffisants pour lui en porter. Quelques Auteurs cependant en rapportent quelques observations, entre lesquelles je ne puis m'empêcher d'en examiner une de Joseph Couillard; c'est la 17 de son Traité des principales Opérations de Chirurgie, conçue en ces termes.

„ Le sieur Guillaume Vincent, Orfèvre de cette  
„ ville du Montelimard, reçut à l'œil un coup de  
„ balle de raquette si fort, qu'il lui sépara toute la  
„ circonférence de l'œil de son orbite. Je fus appelé  
„ pour le traiter, & trouvai un sien cousin  
„ ayant les ciseaux à la main, pour couper les  
„ nerfs par le moyen desquels il restoit attaché.  
„ je m'opposai à cette action; & ayant remis l'œil  
„ à sa place le plus promptement qu'il me fut  
„ possible, je poursuivis la cure, & mes soins  
„ réussirent si bien, qu'il guérit sans que sa vue  
„ ait été aucunement diminuée.

Quand on ne rapporte des observations de pratique que par ostentation, on grossit pour l'ordinaire les objets plus qu'ils ne sont; & souvent par les circonstances mêmes de ces observations, on en fait découvrir la fausseté. C'est ainsi que cet Auteur en a agi: car quand il dit avoir remis à sa place & guéri un œil séparé dans toute la circonférence de son orbite, & dont on vouloit couper les nerfs par le moyen desquels il



estoit attaché, il avance une chose fausse ; parce qu'un œil ne peut être en cet état, sans que la conjonctive ne soit entièrement rompue & séparée, & sans que les vaisseaux qui suivent cette membrane, & qui portant la nourriture à la superficie antérieure de l'œil, ne soient pareillement rompus, de même que les muscles & les vaisseaux qui les abreuvent. Et comme ces parties ainsi divisées se retirent vers leurs principes, & changent de situation, il s'ensuit que chaque parcelle ne peut se rencontrer avec sa semblable, quoiqu'on remette l'œil dans son orbite : & quand cela seroit, il ne se feroit point d'union ; parce que pour qu'une partie considérablement divisée se réunisse, il faut que les deux extrémités de cette même partie reçoivent du sang, pour fournir chacune réciproquement le suc nourricier nécessaire pour leur réunion : or les extrémités des parties divisées qui restent du côté du globe de l'œil n'en peuvent recevoir, puisque les vaisseaux qui le doivent porter de ce côté-là, sont rompus ; elles ne peuvent donc fournir de suc nourricier, & par conséquent il ne se peut faire d'union.

D'ailleurs, quand même on supposeroit que le rameau de la carotide, qui accompagne le nerf optique, & qui fournit des artères à la cornée & aux parties intérieures du globe, pourroit ne pas être rompu, & qu'ainsi il fourniroit non-seulement du sang à la cornée & aux parties intérieures du globe, mais aussi aux extrémités des parties divisées qui restent du côté du globe : je répondrois que quand cela seroit, il pourroit bien continuer quelque tems à fournir du sang à la cornée & aux parties intérieures du globe, mais non pas aux parties divisées qui restent attachées du côté du globe ; parce que les artères qui se jettent



dans la cornée ou elles finissent entre ces pellicules, ou elles les pénètrent & entrent dans globe, sans qu'il s'en réfléchisse aucuns rameaux aux muscles & membranes communes de l'œil.

De plus le globe de l'œil dans cet état, quand il recevroit encore du sang par le rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique, il ne pourroit pas pour cela subsister long-tems en vie, parce que pour qu'un membre conserve sa vie, faut qu'il demeure uni dans sa plus grande partie au tout dont il fait partie ; & quand il en est tant séparé qu'il ne tient plus au tout que par quelque parcelle, quand même en cet endroit il se trouveroit des vaisseaux pour l'abreuver de sang, & des nerfs pour lui fournir des esprits animaux, tomberoit en pourriture & mortification ; parce que ces vaisseaux ne se distribuant point dans toutes les particules qui composent ce membre il ne pourroit recevoir assez de sang pour vivre d'une vie commune avec le tout.

Ajoutez à cela qu'un membre ainsi séparé, est bien-tôt pénétré de l'air extérieur qui lui fait perdre sa juste température, d'où s'ensuit la coagulation du sang, le défaut de sa circulation, & enfin la mortification du membre : sans parler des autres desordres qui suivent les dilacérations, contusions, & autres especes de solutions dont un tel membre se trouve affecté.

Une autre chose absurde qu'avance cet Auteur, c'est de dire que ce malade guérit sans que la vue ait été aucunement diminuée. Si cet œil eût été dans l'état qu'il le décrit, supposé qu'il eût pû se réunir, la vue auroit été entièrement perdue, premierement, parce que le nerf optique n'auroit pû souffrir une si grande violence sans que sa substance mouleuse eût été dérangée & confondue, & qu'ainsi le passage des esprits n'eût été



tièrement intercepté : & en second lieu , parce qu'un tel coup n'auroit pû séparer entièrement l'œil de la circonférence de l'orbite , sans causer au même tems de la confusion dans les parties intérieures du globe , quand même la cornée auroit résisté au coup sans se rompre.

Voilà ce que les circonstances de cette observation font connoître de faux ; & voici ce qu'elles peuvent marquer de vrai.

La bale avoit apparemment donné en biaisant sur l'orbite du côté du petit angle , où les os qui forment ce bord , se terminent en une crête fort dure & tranchante ; ainsi la conjonctive & les autres parties qui se trouvent entre la bale & ce bord , se rompirent , & l'œil se trouva de ce côté-là séparé du bord de l'orbite. Cette séparation jointe à l'échymose qui devoit suivre ce coup , n'étoit assez à un homme peu connoisseur , pour lui faire croire que c'étoit un œil perdu , & qu'il falloit ôter ; mais notre Auteur plus avisé s'y opposa , & effectivement il le guérit ; rien ne s'opposant à la réunion , comme on le peut juger par ce que j'ai dit ci-dessus. La vûe ne fut point diminuée , parce que le globe de l'œil ne fut point contus , ou s'il le fut , ce fut si légèrement qu'aucune partie intérieure ne fut ni dilacérée , ni dérangée.

Comme il se trouve un grand nombre de Chirurgiens du caractère de cet Auteur , qui pour attirer de la réputation , ne craignent point outrer la vérité , en avançant des cures impossibles qu'ils se vantent d'avoir faites ; j'ai bien voulu examiner cette observation , pour faire connoître qu'il ne faut pas recevoir indifféremment toutes les Histoires ou Observations de pratique pour s'en faire des regles , sans auparavant examiner si elles sont conformes à la raison & à l'expérience.



Je viens à mon sujet, & je dis que, puisqu'il est impossible qu'un œil séparé de l'orbite, comme l'ai supposé, puisse se réunir, il faut couper les foibles attaches qui restent, & le séparer entièrement comme un membre inutile, puis remplir l'orbite de charpi sec, pour arrêter le sang, s'il flue que lentement, & s'il flue abondamment, y mettra avec le charpy des poudres de mastich, gomme arabique & de bol d'arménie, mêlées par parties égales, qui ne manqueront pas d'arrêter le sang, & par dessus on appliquera des compresses trempées dans le défensif fait avec le blanc d'œuf, l'huile rosat, le vin & le bol, que l'on contiendra avec le bandage ordinaire.

On préviendra l'inflammation & la fièvre par la saignée du bras, les lavemens émolliens & rafraîchissans, & par un régime de vivre exact.

Dans le second ou troisième pansément & dans les suivans, on se servira du digestif fait avec la térébenthine, le jaune d'œuf & le miel rosat, continuant par dessus le défensif susdit. Et quand la suppuration se fera, on ajoutera à ce digestif des poudres d'aristoloche & d'aloës, pour mondifier, & bien on se servira du mondificatif d'ache, ou autre semblable, & au lieu du défensif, on trempera les compresses dans la fomentation décrite au Chapitre précédent.

Et quand les chairs seront mondifiées, & qu'elles auront suffisamment poussé, on les desséchera & cicatrisera à la manière des autres plaies.

Quand l'œil est entièrement hors de l'orbite, les douleurs & l'inflammation ne sont pas si à craindre que lorsqu'il reste ensuite de quelque coup pour les raisons que j'ai dites au Chapitre précédent; & c'est pour cela qu'on traite la plaie restante à peu près à la manière des plaies contuses, n'y ayant point d'autres indications à prendre.



re , excepté qu'il ne faut pas procurer une grande supuration, à cause du voisinage des os, & de ce que l'orbite est fort dénué des parties charnues.

---

## CHAPITRE XI.

*Des plaies des yeux & de leur contusion.*

PUisque dans les trois Chapitres précédens , j'ai traité des desordres qui arrivent à tout le globe de l'œil par de violentes causes extérieures, j'ai cru devoir parler ensuite de ses moindres plaies & contusions , pour le rapport qu'elles ont entre elles, tant à l'égard de leurs symptômes, qu'à l'égard des vûes que l'on doit avoir pour leur traitement: quoique cependant, pour suivre l'ordre que je m'étois proposé, j'aurois dû les ranger dans les lieux où je traite des maladies de chaque article.

Les *plaies des yeux*, de leur nature ne sont pas mortelles , puisque la plupart de ceux qui sont blessés en ces parties guérissent: cependant elles sont très-mauvaises & très-dangereuses, non-seulement pour la perte de la vûe qui est souvent inévitable, mais pour les symptômes fâcheux qui peuvent suivre, comme fluxion, inflammation, douleur, veilles, délire & autres.

Pourvû que les plaies de l'œil ne soient pas bien grandes, qu'elles ne changent point la disposition des parties intérieures, qu'elles ne soient point tuées sur la cornée transparente vis-à-vis de la pupille, & qu'elles guérissent promptement & sans autres fâcheux accidens, elles ne détruisent pas toujours la vûe, quoiqu'elles pénètrent quelquefois la cornée, & qu'il s'y fasse épanchement de l'humeur aqueuse.



Mais quand elles sont considérables, qu'elles changent la disposition des parties intérieures, qu'elles occupent la plus grande partie de la cornée transparente, ou quoique petites, quand l'inflammation, la fluxion, la douleur, & autres accidens sont grands, elles sont presque toujours suivies de la perte de la vûe. & cela, ou à cause des grandes cicatrices qui restent, ou pour les ulcérations, abcès, ou grandes supurations qui surviennent, & qui sont souvent les causes de la destruction de cet organe.

Les plaies causées par des instrumens piquans ou tranchans, sont plus aisées à guérir; proportion gardée, que celles qui sont faites par des instrumens contondans.

Celles qui sont faites entre le globe de l'œil & l'orbite, sans lésion des muscles ou des nerfs, se guérissent assez promptement, sans être sujettes à beaucoup d'accidens; mais quand les muscles ou les nerfs sont offenzés, ou l'œil se retire plus d'un côté que de l'autre, (a) ou il arrive paralysie à l'œil, ou il se forme des abcès dont les suites sont souvent fort fâcheuses.

Et si ces plaies passent outre, soit qu'elles n'offensent point le globe, ou qu'elles l'offensent, elles causent quelquefois une mort subite, à cause que les os qui forment le fond de l'orbite, étant fort minces, ils ne peuvent arrêter la violence du coup, & empêcher que le cerveau ne soit offensé.

Pour guérir les plaies des yeux, on doit prévenir la fluxion, l'inflammation & la douleur, qui sont les plus communs symptômes qui les accompagnent & qui donnent naissance aux autres; par la saignée du bras du côté de l'œil malade, & réi-

(a) Voyez le symptôme qui suit cette rétraction au Chapitre II. de la troisième Partie.



térée suivant les forces du blessé, & la grandeur de la plaie : par un régime de vivre fort exact ; par les fréquens lavemens, & par les autres remèdes généraux proposez ci-devant, & dont je traiterai plus à fond en parlant de l'ophthalmie.

On prévient aussi la fluxion, l'inflammation & la douleur, en ôtant les corps étrangers, s'il en est resté quelqu'un fiché dans l'œil, ou entre le globe & les paupieres, & par les remèdes ci-après proposez.

Si les *corps étrangers sont grossiers & sensibles*, on les ôte avec des petites pincettes, quand ils sont fichés dans la cornée ou ailleurs ; & quand ils sont entre le globe & les paupieres, on les fait sortir avec le bout d'une feuille de myrthe, ou avec une méche de linge. Si ce sont *quelques petits éclats pointus de pierre ou d'autres corps durs*, qui soient fichés sur le globe, comme cela arrive quelquefois aux Meüniers, en battant leurs meules, & à d'autres ouvriers, & qu'on ne les puisse faire sortir par les moyens susdits, à cause de leur petitesse & de l'instabilité de l'œil ; on prend le quart ou environ d'un tuyau de paille de la longueur d'un doigt, on le passe plusieurs fois pour le rendre souple & uni, entre l'ongle du pouce & le doigt indice, la superficie intérieure étant du côté du pouce, on tient ensuite une de ses extrémités entre le grand doigt & le doigt indice, & l'autre extrémité entre le même doigt indice & le pouce, & on forme par ce moyen une anse avec laquelle on ôte ces éclats, en ratissant doucement l'œil en l'endroit où ils sont fichés, & tenant la paupiere supérieure bien ouverte ou même renversée, si on peut. Mais si ce ne sont que *quelques poussieres ou petits sables*, on en nettoye l'œil, en ouvrant la paupiere supérieure, & versant dedans *quelques gouttes d'eau rose ou d'autres eaux ophthalmiques* : ou



on prend avec le pouce & le doigt indice les cils de la paupiere supérieure, & les tirant en bas, on étend la paupiere; puis fermant l'œil sain, on commande au malade de ciller l'œil blessé, & à la faveur de ce mouvement & des larmes, ces petits corps sont entraînez dehors, ou bien on introduit *un grain d'orvale*, entre le globe & la paupiere supérieure, qui en s'enflant à cause de l'humidité qui le pénètre, écarte la paupiere du globe, & par le mouvement de l'œil, il roule par différens endroits sans le pouvoir blesser, & les petits corps sont ou entraînez par les larmes, ou ils s'attachent à ce grain, autour duquel il s'est formé un mucilage, & sortent avec lui.

A l'égard des remedes topiques, soit que la plaie soit grande ou petite, soit qu'elle soit contuse ou non, ou soit qu'elle soit dans la cornée, ou seulement dans la conjonctive, & qu'elle pénètre dans l'orbite, on doit d'abord couler dans l'œil *du sang de pigeon*, que l'on tire sous l'aile, ou *du lait de femme* nouvellement trait, ou *de celui de vache*, dans lequel on a fait infuser *un peu de safran*, qui sont les remedes les plus familiers & les plus propres pour conserver la température naturelle de cet organe, pour empêcher l'inflammation & la douleur, & pour disposer par une douce supuration la réunion des membranes divisées; & par-dessus l'œil appliquer des compresses trempées dans le *collire fait avec l'eau rose & le blanc d'œuf battus ensemble*, renouvelant ces remedes 5. ou 6. fois par jour.

A chaque pansement, si la plaie pénètre la cornée, il se faut bien donner de garde de presser le globe en ouvrant l'œil, de crainte d'exprimer l'humour aqueuse, ou de faire présenter l'uvée par la plaie; ou même la plaie étant grande, de faire écouler les parties intérieures, ou au moins d'em-  
pêcher



pêcher la réunion de la playe. Il faut même empêcher le plus qu'on peut l'œil de se mouvoir, en quelque partie que la playe soit; & pour cet effet il est à propos de tenir les deux yeux bandez, afin que l'œil malade soit plus en repos.

Quand la cornée n'est ouverte que par une simple piquure, comme d'épine, d'éguille, ou autre instrument fort pointu, quoiqu'au moment du coup l'œil se soit affaissé & ridé par l'écoulement de l'humeur aqueuse; un jour ou deux après, l'œil se trouve rempli, sans que rien s'écoule par l'ouverture, non plus qu'après la ponction que l'on fait pour abaisser les cataractes, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, s'y faisant seulement une petite bosse rouge à l'endroit de la piquure. Il arrive même quelquefois que des playes de la longueur d'une ligne, & même plus, par lesquelles l'humeur aqueuse s'est écoulée d'abord, deux ou trois jours après n'en laissent pas écouler une goutte, quoique le globe paroisse presque aussi plein qu'avant la playe: ce qui vient de la solidité de la cornée, joint à l'inflammation qui y survient, qui tuméfie un peu cette membrane, & fait que les bords de la playe se joignent de si près, qu'ils empêchent la sortie de cette humeur. Quand même l'inflammation n'augmente pas considérablement, la playe s'unit insensiblement: mais quand l'inflammation devient grande, il ne s'y fait point d'union; & lors de la suppuration, on voit la cornée se relâcher, & l'humeur aqueuse couler de nouveau, & quelquefois l'œil se vuider entièrement: c'est pourquoi on doit toujours se défier de ces sortes de playes, & suspendre son jugement jusqu'à ce que la suppuration soit bonne, & qu'on voye une vraie union.

Quoique Galien estime que la régénération de



l'humeur aqueuse soit une chose fort rare, à l'occasion de l'histoire qu'il rapporte dans son premier Livre *des causes des symptômes*, vers la fin du chapitre 2. de cet enfant piqué à l'endroit de la pupille, dont l'humeur aqueuse s'écoula en si grande quantité, que la pupille enfut rétrécie & la cornée ridée, & qui étant guéri, vit fort bien, l'humeur aqueuse s'étant rengendrée: nos Auteurs cependant nous en ont laissé plusieurs exemples, & je pourrois aussi en rapporter quelques-uns, où j'ai vû arriver la même chose, si déjà je n'avois assez prouvé la régénération de cette humeur.

L'inflammation s'appaisant, ce qui n'arrive gueres qu'après le septième jour, & la suppuration commençant à être bonne, ce qu'on connoît par la chassie qui s'épaissit & blanchit, & par la couleur vive & naturelle de la playe; on cesse les remedes susdits, pour se servir *du collyre fait avec vingt grains de trochisques blancs de rhasis, dix grains de tuthie préparée, dix grains de myrrhe, du vitriol blanc & du safran de chacun cinq grains, & une demie-dragma de sucre candie, qu'on dissout dans quatre onces des eaux de rose, de plantain, & de lierre terrestre, dans lesquelles on aura fait infuser une suffisante quantité de graine de lin ou de psyllium, pour les rendre un peu mucilagineuses. Ce collyre mondifie, incarne, & desseche modérément, qui sont les intentions qu'on doit avoir alors.*

Ou bien on se sert de cet autre fait *avec quinze grains de sarcocole nourrie en lait de femme, de l'encens, de l'aloës, de la myrrhe de chacun dix grains, cinq grains de safran, & quinze grains de tuthie, qu'on dissout dans quatre onces d'eau d'eufraise & de fenouil, rendues mucilagineuses par l'infusion de dix grains de gomme arabique.*

Mais si l'inflammation, au lieu de diminuer,



s'augmente, & que le globe se tuméfie, comme il arrive quelquefois après les playes contuses de la cornée & de la conjonctive, & même après les non contuses, quand elles sont grandes, ou qu'elles sont faites dans des sujets mal-habituez, quoique souvent ces playes ne pénètrent pas; il faut s'attacher uniquement à diminuer & détourner l'humeur qui cause la fluxion, & à calmer l'effervescence de l'humeur déjà amassée, n'y ayant nulle union à espérer que ces symptômes ne soient appaîsez.

On réitere à cet effet la saignée du bras, on passe à celle de la jugulaire du côté de l'œil malade, on applique des vésicatoires devant & derrière les oreilles, on ouvre même un cautere, ou on passe un seton à la nuque, si on juge par l'abondance des larmes, par leur chaleur, & par la cachéxie du malade, que la fluxion doit subsister long-tems; & à l'égard des remèdes topiques, on suivra ce que je dirai ci-après à l'occasion des violentes ophthalmies.

Et si la playe s'ulcere, & jette une sanie virulente & corrosive, ou si elle devient putride, on la traitera comme je le dirai au Chapitre des ulcères: ce qu'on observera à l'égard des autres symptômes communs à d'autres maladies de cet organe.

A moins que la playe qui pénètre la cornée ne soit un peu grande, ou qu'elle ne soit angulaire, l'uvéa ne s'y présente gueres, & cela, à cause de la solidité de la cornée, qui fait que ses bords ne s'éloignent pas facilement; mais quand elle s'ulcere, l'ouverture s'élargit, ce qui donne plus d'occasion à l'uvéa de se jeter au-travers, & de former le *staphylome*. Dans cette rencontre, sitôt que l'on voit que l'uvéa se présente, on doit se servir de collyres qui ayent de l'astringtion, tels



que ceux que je proposerai vers la fin du Chapitre des ulcères, que l'on doit rendre en même tems mondifiants par l'addition *de la myrrhe & de l'aloës.*

Quand la playe qui est seulement dans la conjonctive, pénètre dans l'orbite, & qu'il y a quelques vaisseaux d'ouverts, comme les attaches qui y arrêtent le globe de l'œil sont fort lâches, afin qu'il s'y meuve plus aisément, cela donne occasion au sang de s'épancher entre le globe & l'orbite, quelquefois en si grande quantité, qu'il tuméfie de toutes parts la conjonctive, enforte qu'elle paroît comme un cercle éminent autour du globe, & quelquefois même le globe est poussé en dehors. Cet épanchement & amas de sang se fait plutôt quand la playe est petite, que lorsqu'elle est grande; parce qu'alors il s'écoule en dehors, à mesure qu'il sort des vaisseaux. On ne doit pas cependant conclure, qu'il seroit donc avantageux d'agrandir la playe trop petite, pour procurer cet écoulement, & empêcher le sang de s'amasser & de se cailler; parce qu'il est à craindre, en coupant la conjonctive, qui est la plus forte & la plus considérable attache qui contient le globe de l'œil dans son orbite, que 1<sup>o</sup>. le globe ne se déjette dans la partie opposée à la playe; 2<sup>o</sup>. que l'air extérieur en s'insinuant dans l'orbite, n'y cause de l'altération; 3<sup>o</sup>. qu'on n'offense quelque muscle ou quelque nerf, ou le globe même, à cause du peu d'espace qui se rencontre entre lui & le bord de l'orbite. Il vaut donc beaucoup mieux que ce sang, qui se caille peu de tems après qu'il s'est épanché, se rende fluide & s'écoule de lui-même par la playe, ce qui arrive lorsque la suppuration est prête à se faire; & jusques à ce que ce sang soit écoulé, ne mettre dans l'œil que *le sang de pigeon ou le*



*Fait*, comme je l'ai dit ci-devant, & par-dessus tout l'œil appliquer le défensif fait avec l'*aufcutier*, le vin, & le safran battus ensemble, à moins que l'inflammation ne devînt grande, car en ce cas on suivroit la regle ordinaire. Il peut aussi arriver que la playe se resserrant par l'inflammation, ce sang ne puisse s'écouler, & qu'ainsi il suppure & forme un abcès; alors on auroit recours au Chapitre premier de la Troisième Partie, où je parlerai de l'abcès de l'orbite.

Il arrive aussi quelquefois que la conjonctive est déchirée & dilacérée par des instrumens contondans, poussez en biaisant, sur le bord de l'orbite du côté du petit angle, à cause que de ce côté-là les os qui forment ce bord se terminent en une crête aigue & tranchante, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, sans que la peau des paupieres se trouve toujours rompue; parce qu'étant plus épaisse, plus forte, & moins voisine des os, elle résiste davantage à la violence du coup. Dans cette rencontre, pour peu que cette dilacération soit grande, l'œil se déjette dans la partie opposée, & s'avance quelquefois si fort hors de l'orbite, que l'on découvre les muscles du côté de la dilacération, enforte que l'on croiroit l'œil perdu: cependant il se peut réunir, & rétablir dans sa situation ordinaire, sans même que la vûe soit intéressée, pourvû que d'ailleurs le globe n'ait point été pressé; parce que cette dilacération n'étant que dans une partie de la conjonctive, cette membrane reçoit assez de nourriture pour procurer sa réunion. Ce qui est seulement à craindre, c'est que l'air qui pénètre dans l'orbite n'altère le globe, & n'y excite de l'inflammation, qui seroit suivie d'une suppuration, qui dans la suite seroit cause que le globe s'uniroit de ce côté-là si étroitement à l'orbite, qu'il demeureroit immobile.



Si au contraire l'œil a été pressé, comme lorsque la dilacération a été causée par quelque instrument contondant qui ne s'est point arrêté sur le bord de l'orbite, & qu'il y ait quelque dérangement dans les parties intérieures; ou même si l'instrument a seulement donné à côté du globe, & l'a déjeté violemment dans la partie opposée & en dehors, & que par ce moyen le nerf optique ait souffert une violente extension, quoique souvent la conjonctive ne se trouve point déchirée: dans ces deux cas la vue reste considérablement diminuée, ou tout-à-fait perdue, parce que les parties intérieures étant dérangées, les rayons de lumière ne se trouvent plus dirigés pour se porter dans leur ordre naturel sur la rétine; & que par la violente extension du nerf optique, ses fibres molles sont ou rompues ou confondues, ce qui lui fait perdre son sentiment.

Les mêmes remèdes dont on se sert pour les playes de la cornée & de la conjonctive, servent pour la dilacération de cette membrane; ce qu'on doit faire de particulier, c'est que sitôt que l'on voit l'œil se déjetter hors de l'orbite, on doit l'y repousser, & l'y contenir par de petites compresses épaisses qu'on applique sur les paupières, & par un bandage un peu serré, & cela, tant que l'on voye que l'œil soit réuni, observant de tenir aussi l'autre œil couvert & bandé, comme je l'ai déjà dit.

Quand ensuite de quelques coups moins violens que les précédens, ou par quelque cause intérieure les vaisseaux de la conjonctive se trouvent rompus & ouverts, le sang s'épanche entre ces pellicules, & les rend rouges & ensuite livides. Quand l'épanchement est abondant, il occupe tout le blanc de l'œil & le tuméfie: quand il est en moindre quantité, il n'en occupe qu'une



partie qui est le plus souvent l'inférieure ; & quelquefois il est en si petite quantité, qu'il forme seulement une tache rouge dans les environs des vaisseaux d'où il s'est échapé. Et de quelque maniere que cet épanchement se fasse, & en quelque quantité que le sang se trouve épanché, on appelle en françois cette maladie *Oeil poché*. (a)

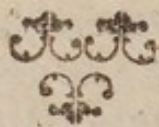
Soit que cet épanchement vienne d'une cause intérieure, comme lorsque les vaisseaux de la conjonctive sont d'une texture si foible, qu'ils ne peuvent soutenir l'effort d'un sang échauffé, raréfié & abondant sans se rompre, comme on le voit arriver assez fréquemment à quelques personnes, particulièrement ensuite de quelques mouvemens violens & dans les grandes chaleurs de l'été ; ou qu'il soit excité par quelques causes extérieures : on traite cette maladie de même que les playes contuses de cette partie, quoiqu'elle ne soit accompagnée d'aucune solution extérieure. Ainsi dans le commencement on saigne le malade, on coule dans l'œil *le sang de pigeon, ou le lait de femme, ou celui de vache mêlé de safran*, & par-dessus on applique des compresses trempées dans le collyre fait avec le blanc d'œuf & l'eau-rose ; & quand on ne craint plus d'inflammation, on travaille à résoudre le sang épanché, en coulant dans l'œil quelques gouttes du collyre fait avec quatre onces des eaux de fenouil & de rue rendues mucilagineuses par une infusion de graine de fénugrec, dans lesquelles on dissout dix grains de camphre & autant de safran, & surtout l'œil on applique une compresse trempée dans une décoction d'hysope, d'absinthe, & de fleurs de camomille & de mélilot.

(a) Les Grecs la nomment Hyposphagma ; les Arabes Tarfen,



Il arrive aussi qu'ensuite de quelques coups orbes moins violens que ceux énoncés au Chapitre VIII. le globe de l'œil se trouve pareillement contus; qu'il y a du sang épanché, ou entre ses membranes propres, ou au-dedans de l'œil, sans toutefois qu'on remarque de confusion ou dérangement dans ses parties intérieures, ni de dilacération sensible: cependant on doit craindre en cette rencontre la perte, ou au moins une notable diminution de la vue, si le sang épanché, au lieu de se résoudre, suppure; puisque tout pus épanché au-dedans de l'œil, pour peu malin qu'il soit, quand il est en quantité, peut détruire les parties intérieures & causer leur confusion, ou au moins les altérer considérablement. On prévient autant qu'on le peut les suites fâcheuses de cette confusion intérieure, en la traitant comme la précédente; se conformant aussi à ce que j'ai dit au Chapitre VIII. & ailleurs.

Pour la foiblesse qui reste à l'œil après la guérison des playes & contusions, on se conformera à ce que j'ai dit à l'occasion de celle qui reste après l'opération de l'abaissement des cataractes; & pour cet effet on aura recours au Chapitre XV. de la première Partie, ou ci-après à la fin du Chapitre XIII.





## CHAPITRE XII.

*Digression sur les causes générales & particulieres des fluxions, inflammations, & autres maladies locales; sur le bon usage de la saignée dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes; & sur l'action des remedes purgatifs pour corriger l'intempérie du sang.*

ON n'auroit jamais fait, & il seroit même fort ennuyeux, si en traitant de chaque maladie en particulier, au lieu d'en rechercher la cause la plus prochaine, on vouloit toujours remonter jusques à la premiere source; & si en prescrivant les remedes généraux, on étoit obligé de retoucher les fondemens sur lesquels leur usage est établi. Cependant comme l'explication particuliere de chaque maladie dépend autant des notions qu'on se forme de leurs causes, comme des notions particulieres, & que les regles particulieres de pratique sont fondées sur les générales; je me vois obligé, avant que de poursuivre la Description des Maladies de l'Oeil, d'expliquer succinctement dans ce Chapitre les causes générales & particulieres des fluxions, inflammations, & autres maladies locales, de dire quelque chose sur le bon usage de la saignée contre l'opinion de quelques Modernes, & sur l'effet des remedes purgatifs pour corriger l'intempérie du sang; afin d'éclaircir quelques difficultez qu'on pourroit faire naître de l'explication des causes des maladies dont j'ai parlé ci-devant, & de celles dont je traiterai ci-après, & de confirmer quelques regles de pratique que j'ai suivies, & que je suivrai dans la suite de ce Traité.



*1. Des causes générales & particulières des fluxions, inflammations, &c.*

Si on considère comment le sang en se fermentant se perfectionne & se rend propre à entretenir toutes les parties de notre corps, quand la fermentation est naturelle & bien réglée; & comment au contraire il s'éloigne de sa perfection, & tend à la destruction de ces mêmes parties, quand elle est non naturelle & déréglée: il sera aisé de concevoir l'origine non-seulement des inflammations, mais aussi de toutes les autres tumeurs & abcès, des ulcères, & de tous les symptômes qui arrivent aux playes & à toutes les maladies locales. Je m'explique.

La masse du sang considérée dans son état naturel, & comme elle doit se trouver dans les vaisseaux, dans les viscères, & dans toute l'habitude du corps, pour nourrir & entretenir toutes les parties, est un assemblage ou un composé de plusieurs petites parties différentes, délayées dans une certaine quantité de liqueur aqueuse qui leur sert de véhicule commun, que je diviserai, suivant la doctrine des Anciens, en quatre classes, sçavoir en parties sanguines, pituiteuses, bilieuses, & mélancoliques; entendant par les parties sanguines, ces parties spiritueuses, douces, huileuses & balsamiques de la masse du sang, qui ne sont autre chose que les parties les plus pures & tempérées du chyle, qui ont souffert une coction modérée & parfaite: par les parties pituiteuses, celles qui sont encore crues, insipides & visqueuses, qui ne sont autre chose que les parties les plus crues du chyle, qui ne sont pas encore converties en sang, & qui dans la suite par la coction s'y rendent en partie semblables:



par les parties bilieuses, celles qui sont subtiles, pénétrantes, ameres, & faciles à s'échauffer, qui sont proprement les parties mêmes du sang trop atténuées & volatilisées: & par les parties mélancoliques, celles qui sont grossieres, terrestres & acides, & qui sont comme la lie ou le résidu de toutes les autres.

C'est de l'abondance de l'une ou de l'autre de ces parties, d'où tous les hommes prennent la différence de leur tempérament, qui change en chaque homme, suivant ses différens âges, les différentes saisons, & les différens alimens: ainsi l'abondance des parties sanguines rend l'homme d'un tempérament sanguin; les pituiteuses, d'un tempérament pituiteux; les bilieuses, d'un tempérament bilieux; & les mélancoliques, d'un tempérament mélancolique.

Comme la Chymie m'apprend que les liqueurs dont les parties sont uniformes, n'ont point d'autres mouvemens que celui qui est commun à tous les liquides; & que celles au contraire dont les parties sont de différente nature, outre ce mouvement, en ont encore un autre beaucoup plus sensible, par lequel elles se fermentent & changent de nature; je n'ai point de peine à concevoir que le sang, qui est composé de tant de parties différentes les unes des autres en figures & en proprietez, se meuve de lui-même & se fermente.

Par la fermentation du sang, j'entens un mouvement continuel de toutes ses parties différentes, par lequel, en s'entrechoquant, elles se brisent, changent leurs figures, en acquierent de nouvelles, se subtilisent, volatilisent, & se rendent propres aux usages destinez par la nature; & ce mouvement est suivi de l'effervescence & de la chaleur.



Ce mouvement est modéré par la partie aqueuse du sang, dans laquelle nagent toutes ces particules : il est facilité par les particules de l'air, qui entrent dans les poumons, & se mêlent dans la masse du sang : il est entretenu par le chyle nouveau, auquel le sang déjà fait sert de levain ; & il est communiqué également à toutes les particules de la masse, par le mouvement général de toute la même masse, je veux dire par la circulation.

C'est par la fermentation que les parties du chyle, encore crues & visqueuses, en égard au sang, sont atténuées autant qu'elles le peuvent être, & rendues semblables au sang, sinon toutes, au moins une partie ; & c'est ce changement de chyle en sang, qu'on nomme *seconde coction*. C'est aussi par la fermentation & par l'effervescence modérée qu'il suit, que les parties hétérogènes & inutiles à la nourriture, j'entens les excréments, sont disposées à se séparer de la masse.

Ces excréments, & les autres particules inutiles & surabondantes de la masse avec lesquelles ils sont mêlez, sont portez indifféremment avec le sang par les artères, à de certaines parties qui ont une certaine configuration de pores propre à les laisser écouler : ainsi chaque excrément se sépare de la masse du sang par son filtre propre ; & ce mouvement de séparation se nomme *filtration*.

Les excréments ainsi séparés se portent hors du corps comme choses inutiles, ou ils rentrent une seconde fois dans la masse du sang.

Les excréments qui se portent hors du corps, sont tous ceux qui se séparent & transpirent par la peau, ou sous le caractère de vapeurs fuligineuses & insensibles, ou sous celui de sueurs ; les urines qui se séparent par les reins, les mucosités qui se filtrent par les membranes glanduleuses du



nez, les larmes par les glandes des yeux, &c.

Ceux qui rentrent une seconde fois dans la masse du sang, y rentrent, ou après s'être purgé de certaines parties impures & grossières, ou ils y rentrent dans le même état qu'ils sortent des glandes. Les premiers sont l'une & l'autre humeur bilieuse qui se sépare par le foye; l'humeur qui se filtre par le pancréas & par les glandes du méfentere, dont les canaux excrétoires se terminent dans les intestins; celle qui se sépare par les membranes glanduleuses de l'œsophage, de l'estomac, & des intestins; & la salive par celles de la bouche & par les glandes des environs. Et de tous ces excréments, les uns sont nécessaires pour délayer les alimens, & pour leur servir d'un levain pour en faire la première coction dans l'estomac; & les autres, pour préparer le chyle dans les intestins.

Les seconds sont tous les autres excréments qui se filtrent par toutes les autres glandes du corps, & qui sont versez par leurs canaux excrétoires dans les veines, où ils se mêlent avec le sang qui est reporté au cœur, soit pour y être perfectionné, ou pour rendre le sang plus fluide, ou pour lui servir en quelque manière d'un levain nouveau pour aider à sa fermentation.

Tant que le sang se purge bien de ses excréments, & qu'il se décharge de ses autres parties surabondantes & inutiles, sa température est bonne & louable, & la fermentation est bien réglée; parce que la fermentation suit la température, comme la température est entretenue réciproquement par la fermentation: & au contraire, quand les excréments & les autres parties surabondantes & inutiles restent dans la masse du sang, sa température devient viciée, & la fermentation souvent se déregle.



Je ne parlerai point des dispositions qui se doivent rencontrer dans la masse du sang, & dans les parties par lesquelles il passe, pour que sa température soit louable: on le connoîtra assez par le contraire de celles qui produisent l'intempérie, que voici en peu de mots, pour abrégér cette digression.

Je dis donc que, lorsque quelques-unes ou plusieurs des différentes parties qui constituent la masse du sang, dominant jusques à un tel point, qu'elles détruisent pour ainsi dire les autres; le sang acquiert de lui-même différentes intempéries, qui sont les causes de quantité d'effervescences viciées, de dissolutions, coagulations, & autres altérations de la masse du sang, & par conséquent les causes de plusieurs maladies.

Que quand le sang est en si grande quantité, qu'il remplit trop les vaisseaux & toute l'habitude du corps; de sorte que ne pouvant librement se fermenter, il ne peut se décharger de tous ses excréments; les plus grossiers demeurant confondus dans sa masse, y causent aussi différentes intempéries, sources de plusieurs especes de fièvres & d'autres maladies; ou s'arrêtant dans les parties, y causent différentes obstructions, qui sont aussi l'origine de plusieurs maux.

Que le défaut de sécrétion des excréments & des autres parties surabondantes du sang, qui vient du rétrécissement ou de l'obstruction des vaisseaux, ou des pores des émonctoires qui les doivent séparer, ou de celles de leurs canaux excrétoires, conduit dans l'intempérie: parce que ces excréments ou ces parties surabondantes restant dans la masse du sang, y causent une plénitude cacochymique qui est suivie d'autres desordres; ou s'accumulant petit-à-petit dans les



parties obstruées, y forment par leur altération particuliere différens levains & différentes tumeurs.

Que toutes les évacuations immodérées dépouillant le sang de ses plus utiles parties, disposent le reste de la masse à une température vicieuse ; & que les violentes passions de l'ame, en dérégulant tous les mouvemens naturels, causent souvent du desordre dans la masse du sang.

Que l'excès du travail & les veilles continuelles épuisant le sang de ses esprits, le disposent à s'altérer ; & que le sommeil excessif & la vie trop sédentaire favorisent l'amas de beaucoup de parties impures,

Que le grand froid extérieur en refroidissant le corps, condense le sang, & en resserrant les pores de la peau, il empêche la transpiration : & qu'au contraire la chaleur excessive, en l'échauffant, raréfie trop le sang, & en ouvrant trop les pores de la peau, excite trop la transpiration.

Que toutes les matieres impures ou venéneuses, de quelque maniere qu'elles entrent dans le corps, ne manquent jamais d'altérer considérablement la masse du sang ; soit en raréfiant trop le sang, ou en le condensant excessivement, ou lui imprimant d'autres mauvaises qualitez ; de même que tous les levains malins qui s'engendrent dans les tumeurs & apostemes, dans les ulceres, & dans les playes des parties intérieures ou extérieures.

Que la trop grande abondance du chyle, qui vient des alimens trop nourrissans & pris trop assiduellement, produit la pléthore qui dégénere souvent en cacochymie. Et que la disette du chyle qui vient du défaut d'alimens, ou de ce qu'il ne passe pas de chyle autant qu'il en faut dans la



masse du sang, pour l'entretenir dans une juste quantité, à cause de l'obstruction des glandes, ou des veines lactées, ou des autres conduits par lesquels il doit couler, fait que sa masse diminue & s'altère.

Que tous les alimens liquides ou solides, qui ont des qualitez excessives; les grossiers, terrestres, crus, indigestes, faciles à se corrompre, ou qui ont d'autres mauvaises qualitez, étant pris assiduelement ou excessivement, impriment dans la suite une température vicieuse au sang.

Je dis encore que le sang ne peut être vicié, sans que tous ses excréments ne le soient pareillement: ce qui fait que les excréments utiles ou levains qui retournent dans la masse du sang, y retournent avec les mêmes qualitez qu'ils avoient quand ils se sont filtrez dans les glandes, & même plus puissantes s'ils y ont séjourné, & qu'ainsi ils l'entretiennent dans son intempérie; & que ceux qui se portent dans l'estomac & dans les intestins, déreglent toujours la premiere coction. Car si ces levains acides sont trop foibles ou en trop petite quantité, la digestion sera imparfaite, & le chyle qui en proviendra, sera fort insipide, cru, & visqueux: s'ils sont trop forts, ou en trop grande quantité, la digestion ne se fera pas; ou si elle se fait, elle sera précipitée, & le chyle qui en proviendra, sera fort acide, & chargé de parties terrestres & grossieres: & s'ils ont quelque mauvaise qualité, ils la communiqueront au chyle, qui en contractera encore d'autres en passant par les intestins, suivant les vices des suc's biliaires, pancréatiques & autres, ou suivant l'abondance ou le défaut de ces suc's, ou suivant les autres matieres impures qui se rencontreront dans les intestins. Et c'est ainsi que l'intempérie du sang est augmentée par les vices de la premiere digestion.



Ce font-là les causes de l'intempérie du sang & de ses fermentations déréglées, je veux dire de toutes les effervescences extraordinaires, des exaltations, dissolutions, coagulations, précipitations, & de toutes les autres altérations, tant générales de la masse du sang, que des altérations particulières de quelque portion de ce même sang dans les parties où il se trouve arrêté & épanché, & par conséquent de ces salures, âcreté, aciditez, & de toutes les autres qualitez viciées dont le sang peut être susceptible, & qui sont des suites du dérèglement de la fermentation, qui sont plus ou moins malignes, selon que le sang est plus ou moins dépouillé de ses parties spiritueuses, douces, huileuses, & balsamiques.

Ainsi on peut juger que l'intempérie du sang est non-seulement la cause de toutes les différentes maladies qui travaillent le corps en général; mais aussi de la plupart de celles qui attaquent quelque partie en particulier, comme de toutes les inflammations & autres tumeurs & abcès, des ulcères, & de tous les symptômes qui arrivent aux playes & autres maladies locales.

Si l'intempérie du sang est la cause qui le dispose à s'échauffer & à enflammer les parties dans lesquelles il s'est arrêté & épanché; il ne reste plus que de sçavoir les causes qui peuvent déterminer ce sang à s'arrêter, & à s'épancher plutôt dans une partie que dans une autre; & je trouve qu'il y en a qui se rencontrent dans la partie même, & qu'il y en a d'autres qui viennent du dehors.

Je dis premièrement que la foiblesse d'une partie, qui consiste dans le relâchement de ses fibres, soit que cette partie soit telle naturellement ou accidentellement, est une cause qui détermine le sang à s'y arrêter: car quand le sang disposé



comme je viens de le dire, est poussé vigoureusement & en abondance dans cette partie, il en écarte les fibres qui ne peuvent résister à la violence de son mouvement, il s'échappe entre leurs interstices, & y séjourne.

2. Que l'obstruction des vaisseaux d'une partie, soit qu'elle vienne d'un sang grossier ou grumelé, ou de quelque autre humeur semblable qui les remplisse, soit qu'elle soit causée par la compression de quelque tumeur schirreuse, de quelque glande grosse, ou d'autres parties s'opposant au cours réglé du sang; les particules les plus subtiles de ce sang sont contraintes de s'échapper par les pores des vaisseaux, & de s'épancher dans les espaces voisins: & comme le sang est continuellement poussé avec violence, ces pores se dilatent insensiblement, ce qui donne occasion aux autres parties du sang les plus grossières de s'extravafer.

3. Qu'un levain acide ou malin, quoiqu'en petite quantité, engendré dans une partie, soit par la corruption du suc nourricier de cette partie, ou de l'humeur excrémenteuse d'une glande, ou de quelque autre suc que ce soit, en se répandant entre les fibres voisines, les altere, les détruit, pénètre les vaisseaux, les ouvre, & se mêlant avec le sang qui s'épanche, le fermente, l'échauffe & le corrompt, quand même ce sang n'y auroit que peu de disposition.

A l'égard des causes extérieures & sensibles, on sçait premièrement, que dans les playes & dans les contusions, le sang s'arrête & s'épanche, ne pouvant continuer son mouvement, à cause de la solution & destruction des vaisseaux, & de la défiguration des pores des parties.

2. Que les fortes ligatures des parties l'arrêtent pareillement, & qu'elles sont aussi cause de son



épanchement quand elles subsistent long-tems; de même que les luxations des os & leurs fractures, quand elles ne sont pas réduites, & que les vaisseaux voisins des os luxez ou fracturez se trouvent comprimez.

3. Que la chaleur actuelle & potentielle, quand elle est assez violente pour altérer la juste température du sang, en l'échauffant & raréfiant excessivement, ou pour détruire la disposition naturelle des pores des parties; détermine aussi le sang à s'arrêter & à s'épancher.

4. Que le froid extérieur qui saisit une partie, en resserant & coagulant le sang, l'empêche de se mouvoir, & ce sang est obligé dans la suite de se corrompre & de s'épancher, par la corruption des vaisseaux mêmes qui le contiennent, & qui suit celle du sang.

5. Et qu'enfin les piquures ou morsures d'animaux venimeux, les vapeurs âcres & malignes, & toutes les autres choses qui peuvent irriter les parties fort sensibles, ou y introduire une qualité maligne; sont capables d'y corrompre le sang, & d'arrêter son mouvement.

De ce que je viens de dire, on juge bien que toutes ces dispositions particulières ne seroient pas toujours suffisantes pour être les causes de tous les épanchemens, ou pour me servir des termes ordinaires, de toutes les fluxions qui se font sur les paries, si le sang n'étoit poussé avec violence sur ces mêmes parties; il faut donc encore rechercher la cause de ce mouvement rapide du sang.

Quand le sang n'est que dans une juste quantité, les mouvemens du cœur sont libres & bien réglez, le sang coule à l'aise de son ventricule droit dans les poumons, & des poumons dans son ventricule gauche, d'où il est poussé aussi libre-



ment dans les arteres, qui font les conduits qui le portent dans toutes les parties du corps pour les nourrir; & après les avoir abreuvé, il entre avec la même facilité dans les veines par leurs pores qui font toujours ouverts pour le recevoir: & quoiqu'alors son mouvement soit moindre, en ayant beaucoup perdu en passant par toutes ces parties, il en conserve cependant assez pour être reporté dans le ventricule droit du cœur, & achever son cours circulaire pour le recommencer de nouveau.

Quand il est dans une moindre quantité, tous ces mouvemens se font à la vérité, mais ils sont plus languides; d'où vient aussi que le sang circule plus lentement.

Dans ces deux états, le sang est peu disposé à faire des fluxions, à moins qu'il ne s'éloigne beaucoup de sa juste température, ou qu'il ne rencontre dans les parties par où il passe, quelque levain acide & malin qui l'altère, ou quelque une des autres causes ci-dessus dites.

Mais quand le sang est en très-grande quantité, les mouvemens du cœur sont extrêmement forcez: le sang qui tombe dans son ventricule droit, l'étend violemment, parce qu'il y tombe en trop grande abondance; ce ventricule ne s'en peut vider qu'avec peine, par la difficulté que ce sang a de se loger dans les poumons qui n'en sont déjà que trop remplis: des poumons il se porte dans le ventricule gauche avec la même violence; & comme ce ventricule est fourni d'un beaucoup plus grand nombre de fibres musculieuses que n'en a le ventricule droit, il pousse ce sang dans les arteres avec plus de vigueur; mais les arteres se trouvant pleines, & toute l'habitude du corps pareillement, ce sang ne peut se dégorger librement dans les veines, qui n'en ont que



trop, ainsi son mouvement circulaire ne se fait que difficilement. Le sang étant donc dans un état si violent dans les vaisseaux & dans toute l'habitude du corps, pour peu qu'il soit vicié, pour peu qu'il rencontre dans les parties quelque-une de ces dispositions particulières dont je viens de parler, il s'échappe des vaisseaux, il s'épanche dans les parties, il produit différentes inflammations, différentes tumeurs, différens abscess, suivant les différens sucs impurs dont il est mêlé. La plénitude est donc la cause de ce mouvement rapide & desordonné du sang, & par conséquent une des causes les plus puissantes des fluxions.

Cette vérité a été reconnue par Hippocrate, comme on le peut voir dans son Livre de *locis in homine*, où il dit : *Carnes valde plena factæ cum capere non possint, fluit humor qui capi non potuit*. Et elle a été reçue par tous les Médecins qui sont venus après lui, & qui ont suivi sa doctrine, comme une maxime incontestable, qui a servi de règle à leur pratique, quoiqu'ils ignorassent le mouvement circulaire du sang.

2. *Du bon usage de la saignée dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes.*

Quoique la saignée ait de tout tems passé pour un des remèdes les plus puissans pour calmer les inflammations & beaucoup d'autres maladies, il se trouve cependant quelques Modernes qui la décrivent si fort, qu'ils la rejettent universellement pour toutes les inflammations extérieures & intérieures, prétendant assez purifier le sang avec leurs remèdes diaphorétiques, sudorifiques, & autres.

Mais s'ils considéroient attentivement qu'il ar-



rive peu d'inflammations sans qu'il y ait plénitude, comme je l'ai fait voir ci-devant; & qu'il n'y a point de plénitude, sans qu'il y ait en même tems, ou peu de tems après beaucoup d'excrémens & de parties inutiles retenues & confondues dans la masse du sang, qui ne peuvent s'en dégager que par une fermentation & une effervescence modérée: ils connoïtroient que par la méthode qu'ils tiennent, bien loin de modérer cette fermentation, ils l'augmentent excessivement, & augmentent par conséquent la confusion du sang & la plénitude; d'où il arrive que ce sang ne pouvant assez s'étendre, se jette avec plus de violence sur les parties où il a commencé à fluer, & y augmente ainsi l'inflammation, à moins qu'heureusement les pores de toutes les parties par lesquelles le sang se purge, & leurs canaux excrétoires ne soient si ouverts, que le sang y trouvant une issue plus facile, se décharge en même tems par une crise générale, de toutes ces parties excrémenteuses ou surabondantes & inutiles; ce qui est assez rare.

Par la méthode ordinaire au contraire, en diminuant le sang par la saignée, celui qui reste ayant plus d'espace pour s'étendre, il n'est plus si en état de se jeter sur les parties où il a commencé de fluer; & d'ailleurs sa masse étant diminuée, il peut recevoir une plus grande quantité de chyle nouveau, qui étant chargé de peu de parties nourricieres à cause de la diette exacte, ne peut augmenter de beaucoup les excréments du sang; mais ayant au contraire beaucoup de parties aqueuses, il augmente aussi de beaucoup celles du sang; & ce sont ces parties aqueuses qui modèrent sa fermentation, qui temperent son effervescence & sa chaleur, & qui servent de véhicule pour entraîner par les autres émonctoires



hors du corps, toutes les parties hétérogenes & impures de la masse, à mesure qu'elles sont atténuées par cette fermentation modérée du sang.

La saignée ne sert donc pas seulement à diminuer la plénitude, elle aide encore à corriger l'intempérie du sang; ainsi c'est un remède qui convient à toutes les inflammations & autres fluxions, quand elles sont causées par une plénitude cacochymique.

*3. De l'action des remèdes purgatifs pour corriger l'intempérie du sang.*

Ce que j'ai dit ci-dessus de la fermentation du sang & de la sécrétion des excréments, peut faire concevoir de quelle manière tous les remèdes qui le purifient, & particulièrement les purgatifs agissent dans les vaisseaux, pour accélérer ou rétablir cette sécrétion: car si les particules hétérogenes de la masse du sang sont capables de le mettre en mouvement & de le fermenter, à plus forte raison les particules les plus subtiles des purgatifs introduites dans la masse du sang par les voyes du chyle, ensuite de cette digestion imparfaite qui s'en est faite dans l'estomac & dans les intestins grêles; puisque ces particules sont beaucoup plus différentes du sang que celles qui proviennent des alimens. Et comme ces particules sont ténues & âcres, elles pénètrent, agitent, atténuent, & fondent les humeurs visqueuses & excrémenteuses contenues dans la masse du sang, ou arrêtées dans les vaisseaux ou dans les conduits des émonctoires qu'elles ouvrent & débouchent, & elles irritent en même tems toutes les parties qui servent à la sécrétion des excréments. Ainsi ces humeurs visqueuses & excrémenteuses liquéfiées, ensemble ces particules des purgatifs,



sont contraintes de s'écouler, & de se porter dans les intestins par les canaux cholidoques, pancréatiques, & autres canaux excrétoires qui s'y terminent; dans l'estomac, par les canaux excrétoires des glandes de cette partie; dans la vessie, par les ureteres; dans la bouche, par les canaux salivaires; & dans les narines, par les canaux excrétoires de leurs glandes: cela s'entend, pourvû que ces humeurs ne soient point trop visqueuses, & que les obstructions qu'elles causent ne soient point trop invétérées: car si cela est ainsi, l'action prompte d'un seul remede purgatif ne pourra les surmonter, à moins qu'il ne soit plusieurs fois réitéré, ou que l'on ne fasse user au malade pendant quelque tems des apozemes un peu purgatifs, ou que l'on ne se serve d'autres remedes capables de les dissoudre peu à peu, quand les malades ne peuvent supporter qu'avec peine les fréquens purgatifs.

A l'égard de l'action des purgatifs dans l'estomac & dans les intestins, on est assez persuadé qu'un remede purgatif étant descendu dans l'estomac, s'y mêle avec le résidu des derniers alimens, & avec les levains qui y coulent continuellement & en abondance, à cause de l'irritation que les particules âcres de ces remedes causent à cette partie: qu'il s'y fermente, & dissout les humeurs grossieres & visqueuses attachées contre les parois intérieures ou autrement contenues dans ce viscere, dans lequel ce remede reste peu de tems à proportion des alimens ordinaires, à cause que cette fermentation est trop prompte, & que l'irritation est trop violente; d'où vient que l'estomac se resserrant, il s'en décharge dans les intestins où il agit de même que dans l'estomac, & y excite même une plus grande effervescence par le mélange des  
sucs



Jucs biliaires, pancréatiques, & autres: que dissolvant les matieres grossieres, ensemble les humeurs visqueuses qui enduisent la membrane veloutée de ces longs tuyaux, il ouvre les entrées des veines lactées, ses parties les plus subtiles s'y insinuent, & se portent comme le chyle dans la masse du sang, pendant que ses parties les plus grossieres irritant les fibres expultrices des intestins, y augmentent leur mouvement péristaltique, & les contraignent de se décharger de leurs excréments grossiers mêlez avec ces mêmes parties grossieres des purgatifs, & les autres humeurs visqueuses qu'elles ont liquifiées ou détachées: & qu'enfin l'estomac & les intestins étant déchargés de ces humeurs & excréments, & les extrémités de tous les canaux excrétoires qui finissent dans ces parties, s'en trouvant débarassées, les humeurs excrémenteuses de la masse du sang liquifiées par les particules les plus subtiles des purgatifs, se déchargent plus abondamment par ces voyes que par les autres émonctoires; d'où vient aussi qu'après que les intestins se sont vidés des excréments grossiers, ceux qui suivent sont très-liquides, & que la quantité des excréments grossiers & liquides que l'on rend, après avoir pris un remede purgatif, excède de beaucoup celle qui pouvoit être contenue auparavant dans l'estomac & dans les intestins grêles & gros.

Puisque les remedes purgatifs agissant sur la masse du sang, augmentent sa fermentation, & lui donnent plus de mouvement qu'elle n'en avoit, on juge bien qu'on ne les doit mettre en usage qu'après que l'on a diminué la plénitude, & que l'inflammation est vers la fin de son déclin: parce que si on s'en servoit lorsque les vaisseaux sont encore pleins, au lieu de diminuer les excréments du sang en les évacuant, on augmenteroit au con-



traire leur confusion, puisqu'alors cette fermentation ne seroit point libre, & on contraindrait aussi le sang de se jeter avec plus de violence sur la partie où il a commencé de fluer; ainsi on augmenteroit l'inflammation, comme on le connoît par expérience: même si on s'en seroit lorsque l'inflammation n'est encore que dans le commencement de son déclin, quand même il n'y auroit plus de plénitude, on pourroit aussi renouveler l'inflammation: parce que les voyes par lesquelles le sang a flué sur une partie, étant encore ouvertes, pour peu que l'on agite & que l'on atténue le sang, il se porte aisément sur cette partie: c'est aussi ce que l'expérience fait souvent voir.

Quoique l'on dise des purgatifs, que les uns purgent les humeurs bilieuses, d'autres les pituiteuses, d'autres les mélancoliques; ce n'est pas à dire qu'un remède purgatif ne purge qu'une seule humeur; il les purge toutes, mais plus ou moins, suivant que le purgatif est plus ou moins violent, ou selon que l'humeur dominante est plus ou moins facile à mettre en mouvement: ainsi les excréments bilieux, par exemple, qui sont aisez à ébranler, cedent à un purgatif foible; les pituiteux & les mélancoliques qui sont plus difficiles à émouvoir, demandent des purgatifs plus violens, qui pour purger ces humeurs excrémenteuses, ne laissent pas aussi de purger en même tems les excréments bilieux. Et comme il est rare que dans une maladie une seule humeur excrémenteuse abonde, on dispose le remède purgatif en sorte qu'il puisse purger toutes celles que l'on croit pouvoir causer la maladie, ayant égard seulement à celle qui semble plus dominer.



## CHAPITRE XIII.

*Des maladies de la cornée, & par occasion de celles des membranes qui forment le blanc de l'œil.*

1. *De l'ophthalmie, ou inflammation de l'œil.*

Comme l'*ophthalmie* précède ou suit la plupart des maladies qui arrivent à la cornée, & aux autres membranes extérieures de l'œil, & qu'elle est encore un symptôme de quantité d'autres maladies de cet organe, comme on l'a vu ci-devant, & comme on le verra encore dans la suite; je ne dois pas différer davantage à traiter de cette maladie non-seulement comme symptôme, mais aussi comme maladie propre & particulière à l'œil.

Quoique par *ophthalmie* on entende communément une inflammation des membranes qui forment le blanc de l'œil, que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de la principale qui est la conjonctive: on ne doit pas penser que cette inflammation n'occupe toujours que le blanc de l'œil; elle s'étend souvent dans toutes les parties extérieures de l'œil, & même aux paupières.

Quand cette inflammation est légère, la moiteur peu considérable, & la douleur supportable, c'est ce qu'on nomme *ophthalmie fausse* (a). Quand au contraire elle est plus forte, que les vaisseaux du blanc de l'œil & de la cornée sont apparens & tendus, & que la douleur est violente, on l'appelle *ophthalmie vraie*. Si cette même inflammation est accompagnée d'un écoulement de larmes

(a) *Taraxis, id est oculi perturbatio.*



chaudes & abondantes, on dit que l'*ophthalmie est humide*; & s'il n'en coule que très-peu qui excitent un prurit cuisant à l'œil & aux paupières, on dit que l'*ophthalmie est sèche*. Et quand l'inflammation est si grande, que les membranes qui forment le blanc de l'œil sont boursoufflées & si élevées au-dessus de la cornée, qu'elle paroît comme dans un fond, & que les paupières, outre leur rougeur & chaleur, sont quelquefois renversées, ne pouvant qu'à peine couvrir l'œil, c'est la *plus violente ophthalmie* (a).

Si les inflammations des autres parties de notre corps sont des suites du mouvement du sang arrêté, & de l'épanchement qui suit ce défaut de mouvement; on ne doit point rechercher d'autre cause prochaine de l'inflammation de l'œil, puisque cette inflammation est semblable aux inflammations des autres parties, comme on le remarque par la réplétion ou tumeur des membranes de l'œil & de leurs vaisseaux, par leur rougeur, par la douleur accompagnée de battemens, & par la grande chaleur qui la suit.

Ainsi quand le sang est déterminé à s'arrêter & à s'épancher par quelque cause extérieure de peu de conséquence, comme par quelque coup léger, par la poussière ou autres petits corps qui entrent dans l'œil, par la fumée, par l'ardeur du soleil, par un vent froid, ou autres causes semblables, capables d'exciter une médiocre douleur à l'œil, il ne produit qu'une légère inflammation, ou *fausse ophthalmie*; pourvû toutefois qu'il n'y ait ni plénitude, ni intempérie, ou qu'au moins elles soient peu considérables: car si ces causes extérieures ou autres sont plus violentes, ou que la plénitude ou l'intempérie soient

(a) On la nomme Chemosis.



plus considérables, elles exciteront une *ophthalmie vraie*.

Un sang vicié, chaud & âcre, qui s'arrête & s'épanche à la maniere des autres fluxions, sans le concours d'aucunes causes extérieures, produit aussi l'*ophthalmie vraie*.

Si ce sang est mêlé de beaucoup de sérositez salines, il s'en séparera aussi beaucoup par les glandes lacrimales, & ainsi l'*ophthalmie sera humide*.

Si au contraire ce sang est dépouillé de sérositez, & qu'il soit d'une température fort bilieuse, il s'engendrera une *ophthalmie sèche*.

Et si enfin ce sang est fort vicié, s'il est fort âcre ou acide, & s'il flue abondamment, il gonflera extraordinairement les membranes du blanc de l'œil, & causera l'*ophthalmie la plus violente*.

Les signes de l'ophthalmie sont si sensibles, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade, voir la rougeur & tumeur du blanc de l'œil, la tension de ses petits vaisseaux, & entendre les plaintes du malade touchant l'ardeur & la douleur qu'il y ressent, pour connoître l'ophthalmie. On sçait du malade quelles ont été les causes extérieures: & ce que j'ai dit des différences & de leurs causes, & la considération de la température dominante du malade, de son âge, de sa maniere de vivre, & de la constitution de l'air & de la région, en feront connoître l'espece.

Pour le prognostic. L'ophthalmie est aisée à guérir, quand elle vient de causes légères & externes, & qu'il n'y a ni grande plénitude, ni intemperie considérable. Au contraire elle est plus difficile à guérir, lorsque les causes externes sont violentes, que la plénitude est grande, & que le sang s'éloigne davantage de sa température naturelle.



Elle dure long-tems dans les enfans & dans les vieillards qui abondent en humeurs féreuses & pituiteuses, qui s'aigrissent aisément par le défaut d'une bonne fermentation, & de leur sécrétion.

Par la même raison elle est très-difficile à guérir, & est même fort sujette à récidive dans ceux qui sont travaillez de tumeurs scrophuleuses, ou d'autres tumeurs froides, ou qui par la constitution de leur sang y ont un penchant; & dans ceux dont l'humeur est si âcre, & flue en si grande quantité, qu'elle affecte les deux yeux, & se jette sur le nez & les levres qu'elle tuméfie souvent & ulcere.

Quand la douleur est violente, & qu'elle subsiste long-tems, c'est un mauvais signe, y ayant à appréhender que l'humeur ne corrode & ulcere les membranes de l'œil; ou qu'il n'arrive des pustules ou abcès à la cornée, dont les suites sont souvent fâcheuses, ou qu'enfin il ne se fasse quelque tumeur ou abcès dans les parties voisines de l'œil.

Quand l'ophthalmie est symptomatique, elle est plus ou moins aisée à guérir, suivant que la maladie dont elle est un symptôme, est plus ou moins mauvaise.

Dans l'ophthalmie, quand les larmes diminuent, qu'elles deviennent gluantes, & qu'elles se convertissent en une chassie molle, & d'une substance égale & unie, c'est une marque qu'elle finira bientôt: au contraire, quand la chassie est sèche, rude, inégale, & comme des petits grains, elle dénote que l'humeur est fort âcre, & que l'ophthalmie durera long-tems.

Voici l'ordre qu'il faut suivre pour guérir l'ophthalmie. Si elle vient de causes extérieures, il faut d'abord éloigner ces causes, si elles sont encore présentes: autrement on travailleroit en



vain. Ainsi si la poussiere, le vent, la fumée, &c. ont produit ce mal, on les évitera. S'il reste quelque corps étrangers, qui pour l'ordinaire se rencontrent entre le globe de l'œil & la paupiere supérieure, on les fera sortir par les moyens que j'ai enseignez au Chapitre XI.

Les corps étrangers ôtez, si l'inflammation est légère, on fera couler dans l'œil quelques gouttes du collyre fait *avec les eaux distillées de roses & de plantain & un blanc d'œuf*, battus ensemble, & par-dessus l'œil on appliquera une compresse trempée dans ce même collyre, & ce 4. ou 5. fois par jour, jusqu'à parfaite guérison.

Ou bien on se sert de la même maniere *de ces mêmes eaux, ou autres eaux rafraîchissantes & ophthalmiques, dans trois onces de l'une ou de l'autre desquelles on fait fondre cinq ou six grains de sel de saturne.* Ces remedes suffisent pour guérir les fautes ophthalmies excitées par de légères causes extérieures; mais quand ces causes sont plus violentes, ou que déjà l'inflammation s'est rendue considérable, on y remédie comme dans la vraie ophthalmie.

Les vûes générales que l'on doit avoir pour guérir la vraie ophthalmie, sont de diminuer la plénitude & l'intemperie du sang: ce qui s'exécute par les remedes généraux dûement administrez.

Pour cet effet, on ordonne d'abord au malade un régime de vivre rafraîchissant, humectant & exact, lui défendant toutes les choses âcres, salées, épicées, vaporeuses, & celles qui s'aigrissent aisément dans l'estomach.

On lui fait recevoir des lavemens émolliens & rafraîchissans, que l'on continue pendant le traitement, autant qu'il en est de besoin, pour lui entretenir le ventre libre, & le décharger de ses gros excréments.



Après le premier lavement, & quelquefois même auparavant, quand l'ophthalmie est violente, on le saigne au bras du côté de l'œil malade, on réitere la saignée suivant le degré de la plénitude & les forces du malade, sans crainte de diminuer la vûe, comme le pense le vulgaire ignorant. Si on soupçonne qu'une suppression de mois ou d'hémorroïdes ait contribué à causer l'ophthalmie, on saigne au pied pour les mois retenus, & on se sert de sangsues pour vider les veines hémorroïdales, ou on les provoque à fluer par quelqu'autre moyen. Dans les grandes & opiniâtres ophthalmies, on saigne ensuite de la jugulaire pour dériver. Nos Auteurs conseillent aussi l'ouverture des veines du front & des tempes, même de celles des angles des yeux; mais le peu de sang que l'on tire de ces veines, n'est pas capable d'apporter un grand soulagement; & c'est pour cette raison que l'on préfère plutôt l'ouverture de l'artere des tempes qui se fait par une simple ponction, pour en tirer du sang comme dans les saignées ordinaires.

On ajoute dans la suite à ces évacuations sensibles, celles que l'on procure par l'application des *vésicatoires* devant ou derrière les oreilles, & du *cautere* ou du *séton* au derrière de la tête. Les *vésicatoires* conviennent particulièrement dans les ophthalmies humides, quand l'humeur s'étend aux paupieres & dans les environs de l'œil; ce qu'on connoît par l'inflammation du cuir & des paupieres. On laisse fluer autant qu'on le peut les ulcères qu'on a excités, pour diminuer d'autant plus la férosité épanchée. A l'égard du *cautere* ou du *séton*, on ne les applique que lorsque la fluxion se rend habituelle, afin de la détourner insensiblement, aussi les tient-on fort long-temps ouverts pour pouvoir procurer du soulagement.



Quand on a suffisamment vuider la plénitude, on travaille plus particulièrement à corriger l'intempérie du sang. Si l'ophthalmie est violente & rebelle, ou si elle est accompagnée de fièvre, on tempere d'abord l'effervescence du sang, par l'usage des émulsions faites avec les semences froides dans une décoction rafraîchissante, auxquelles on ajoute le sirop de nymphe & quelques cuillerées d'eau-rose. Ou bien on se sert des juleps faits avec les eaux de chicorée, de laitues, & le sirop de limons, ou le sirop violat ou de nénuphar. Pour les maladies qui ont quelque aversion pour les eaux distillées, on se sert des décoctions des mêmes plantes ou d'autres, suivant l'espece de l'intempérie: on y ajoute quelquefois quelques gouttes d'esprit de vitriol, ou de soufre, même le cristal minéral. S'il est nécessaire, on use après d'apozêmes qui sont plus puissans pour lever les obstructions, & disposer les excréments du sang à reprendre leur cours par les voies ordinaires. Dans une ophthalmie bilieuse on les fait, par exemple, avec les racines de chicorée, d'oseille, de chiendent, de fraiser & d'aigremoine de chacune une once, les feuilles de buglosse, de pimprenelle de chacune une poignée, une dragme des semences froides, & une demie poignée d'orge, dont on fait une décoction pour trois doses, à chacune desquelles on ajoute une once de sirop de capillaires ou violat, & quelquefois aussi un demi gros de cristal minéral, quelques gouttes d'esprit de vitriol ou de soufre, pour en donner au malade une dose soir & matin. On diversifie ces remedes selon la nature de l'humeur dominante, & suivant les voies par lesquelles le sang a plus de disposition à se purger: ainsi on les rend plus ou moins incisifs, apéritifs, diurétiques, &c.

Sur la fin de l'ophthalmie on met en usage la purgation pour décharger le sang de ses excréments, & ôter par ce moyen la cause d'une nou-



velle inflammation dans une ophthalmie bilieuse, par exemple, on fera prendre au malade la potion suivante.

*Dans une quantité suffisante d'une décoction rafraîchissante, on fera bouillir légèrement & infuser deux gros de senné, un demi gros d'anis, une once de moëlle de casse nouvelle & un demi gros de crème de tartre, & dans l'expression on dissoudra une once de manne & une once de sirop de fleurs de pêche, ou de celui de roses pâles.*

S'il est nécessaire de purger plus fortement, on augmentera la dose du senné, & au lieu de la casse on dissoudra six dragmes de catholicon double de rhubarbe,

Cette purgation conviendra dans la plupart des ophthalmies, observant seulement d'y ajouter huit ou dix grains de poudre de racine de Jalap, ou six grains de sa résine, quand on voudra purger plus fortement les sérofitez, ou une demie once de l'électuaire diacarthame, au lieu du catholicon.

Pour les malades qui ont de l'aversion pour les potions, on pourra les purger avec six gros de moëlle de casse, trois gros de catholicon double, & un gros de rhubarbe en poudre qu'on mêlera ensemble, pour en faire un bol avec du sucre pulverisé, auquel on ajoutera même, s'il est nécessaire, la poudre ou la résine de Jalap, dans la dose ci-dessus prescrite.

Quoique ces remèdes purgatifs fussent pour l'ordinaire dans la plupart des ophthalmies, on n'en doit pas cependant exclure beaucoup d'autres qui y conviennent également, & dont je ne ferai point de mention, me contentant d'avertir qu'à l'égard de ces purgatifs & de tous les autres remèdes généraux que j'ai proposez, & que je proposerai dans la suite, il est du devoir & de l'honneur d'un Chirurgien de prendre l'avis de Messieurs les Médecins, & de s'y conformer autant qu'il le pourra, comme je l'ai déjà dit ailleurs.



Pendant l'administration des remèdes généraux, on ne néglige pas les remèdes particuliers & topiques : ainsi dès le commencement on travaille à modérer l'effervescence particulière du sang par l'application des collyres que j'ai proposés pour l'ophtalmie légère. On doit rejeter dans ce tems tous les remèdes répercutifs qui ont beaucoup d'astringent, parce qu'en reserrant trop les pores superficiels des parties enflammées, ils empêchent la transpiration des humeurs les plus subtiles, qui étant retenues augmentent par leur agitation la douleur & l'inflammation. Et par la même raison on rejette aussi tous les remèdes emplastiques & onctueux, comme contraires aux inflammations. On se contente donc de ces remèdes ou autres, qui n'ont qu'une astringent légère, capable seulement d'empêcher le trop grand relâchement des fibres, & de tempérer la trop grande effervescence du sang épanchée, jusqu'à ce qu'on ait diminué l'abondance des humeurs, & corrigé l'intempérie par les remèdes généraux ci-devant prescrits, qui souvent guérissent l'ophtalmie sans le secours d'autres remèdes.

Si la douleur est violente, on se sert des collyres faits *avec le lait de femme, ou à son défaut avec celui de vache*, dans lequel on fait infuser pendant quelques heures *du saffran\* en poudre*, étant passé par un linge, on y ajoute *parties égales de mucilages de semences de coins tirez avec les eaux de roses & de plantain*, dont on fait couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade, & par-dessus l'œil on applique une compresse en double trempée dans

NOTA. \* Ici & dans tous les autres lieux où la dose du saffran n'est pas fixée, on en mettra seulement autant qu'il en faudra pour rendre le lait, ou les autres liqueurs d'un beau jaune.



ledit collyre, réitérant ce remede de deux, ou au plus de trois en trois heures, ayant soin à chaque fois de nettoier l'œil avec quelques eaux ophthalmiques tièdes.

Notez que tous ces collyres dans lesquels entre le lait, ne se conservent point sans s'aigrir, & que pour cet effet il est nécessaire tous les jours d'en préparer de nouveaux; parce qu'au lieu d'appaiser la douleur, ils l'augmenteroient par leur acidité, & que c'est aussi pour cette raison que leur application en doit être plus fréquente. Remarquez aussi que ceux qui sont rendus mucilagineux par l'infusion de quelques semences, ne se conservent gueres que cinq ou six jours sans se corrompre pendant l'hyver, & que deux ou trois jours pendant l'été, & que pour cette raison on les doit renouveler environ dans ce tems-là. Cela soit dit une fois pour toutes.

On se sert de celui que j'ai proposé au Chapitre XV. de la premiere Partie, fait avec les eaux distillées de fleurs de mélilot, de lys & de roses, mêlées par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait infuser douze ou quinze grains de safran, & de la graine de lin ou de psyllium autant qu'il en faut pour les rendre un peu mucilagineuses, dont on fait couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, appliquant ensuite sur l'œil une compresse double trempée dans ledit collyre, ou dans quelque autre collyre plus rafraîchissant, si les paupieres sont en même tems beaucoup enflammées.

Ou bien on prend parties égales des eaux distillées de fray de grenouilles, de roses, de morelle, ou de pavot, dans lesquelles on fait infuser du safran & de la graine de lin ou de psyllium dans les mêmes doses que dessus, préparant au reste ce collyre, & s'en servant comme du précédent.



Les raisons pour lesquelles on rend un peu mucilagineux les collyres que l'on introduit dans l'œil, sont premierement, parce que les mucilages des semences de lin, de psyllium, de coins, & de quelques autres médicamens, qui déjà de leur nature sont anodins, embarrassent les particules âcres ou acides des humeurs séreuses qui coulent sur l'œil, & les empêchent de piquer si vivement sa superficie; & en second lieu, parce que les collyres ayant un peu plus de corps, ils séjournent plus long-tems sur l'œil, & agissent plus efficacement.

Dans les douleurs très-violentes, nos Auteurs conseillent d'avoir recours à l'*opium*, mais avec prudence & beaucoup de précaution, dans la crainte (disent-ils) de trop condenser les esprits, les humeurs, & les membranes de l'œil, & de diminuer ainsi la vûe. Je n'examine point si leur crainte est bien fondée, n'ayant nul dessein d'en proposer en cette rencontre, ni autre remède de pareille espece, hors ceux ci-dessus: mais je sçai bien que si l'*opium* que l'on prend en dedans, en assoupissant les malades, diminue le sentiment de leurs douleurs, il n'agit pas de même, étant appliqué sur des parties rendues très-sensibles par quelques maladies; l'ayant plusieurs fois expérimenté, en mêlant de l'*opium* dans des remèdes que j'appliquois sur des ulceres douloureux, sans avoir remarqué aucune diminution de douleur ensuite de cette application.

Il est vrai que les eaux distillées de quelques plantes narcotiques, comme de *morelle*, de *cigue*, de *pavot*, même leurs sucS dépurez, conviennent dans les inflammations, & en apaisent souvent les douleurs: mais ce n'est point en condensant les humeurs & les parties sur lesquelles on les applique: au contraire, c'est en relâchant les fi-



bres des parties membraneuses, ouvrant leurs pores, fondant les humeurs, & les disposant à transpirer ou à reprendre leur cours ordinaire. C'est aussi pour cette raison qu'on se sert de ces plantes dans les tumeurs schirreuses que l'on veut amollir, pour les résoudre ou amener à suppuration, & l'expérience fait connoître qu'elles n'y sont pas inutiles. Et comme dans les inflammations, il y auroit à appréhender qu'en relâchant trop, on ne causât de la putréfaction dans la partie enflammée; c'est la raison pourquoi on ne se sert point des eaux distillées de ces plantes, qu'on n'y mêle au moins un tiers de quelque eau spiritueuse, rafraîchissante, & un peu astringente, ou quelque autre remède à peu près de semblable vertu, & qu'on cesse l'usage de ces eaux, sitôt que l'inflammation commence un peu à diminuer, ou qu'on remarque dans la partie quelque légère tumeur œdemateuse.

Il arrive quelquefois que la chaleur est si grande, particulièrement quand les paupieres sont enflammées, que les compresses imbues des collyres que l'on applique sur l'œil, sont incontinent seches, ce qui oblige de les renouveler souvent. En ce cas, pour ne point tant fatiguer le malade, on se sert de quelqu'un des cataplasmes anodins & rafraîchissans qui suivent.

On prend environ *une once & demie de moëlle de pomme douce cuite auprès du feu, une once de mucilages de semence de coins tirez dans l'eau-rose, un blanc d'œuf réduit en eau, deux ou trois cuillerées de lait de femme, & dix ou douze grains de saffran en poudre*: on mêle le tout ensemble en forme de cataplasme, que l'on étend sur un linge, & que l'on applique tiede sur l'œil malade, dans lequel on fait couler auparavant quelques gouttes des collyres susdits.



Ou on fait infuser de la mie de pain blanc & tendre dans parties égales de lait de femme & d'eau-rose, ou autres eaux rafraîchissantes, qu'on applique comme dessus sur l'œil malade.

Ou en prend parties égales de moëlle de pommes cuites & de casse récemment mondée qu'on mêle ensemble, y ajoutant de l'eau-rose & du lait de femme, autant qu'elles en peuvent absorber pour en faire un cataplâme qu'on applique comme il a été dit.

On peut laisser ces remèdes fix ou sept heures sans les changer, à moins que la chassie soit en si grande quantité & si âcre, qu'on appréhende que par son trop long séjour elle n'ulcere l'œil, ou n'augmente au moins l'inflammation; alors on les leve plutôt afin de nettoyer l'œil, & le laver avec quelqu'un des collyres susdits.

Quand la douleur & l'inflammation commencent à s'appaiser, qui est une marque que les humeurs ne fluent plus avec tant de violence sur l'œil, & que la maladie est près de son déclin; on doit alors se servir de remèdes qui digèrent, atténuent & résolvent les humeurs, & qui en même tems ayent de l'astriktion, afin de rendre aux fibres leur vertu élastique, pour qu'elles puissent en se resserrant, se décharger plus aisément de l'humeur qui les abreuve.

On se sert pour cet effet en la maniere ci-dessus dite, du collyre fait avec parties égales des eaux distillées de roses, d'eufraise, & de chélidoine, dans quatre onces desquelles on fait infuser une pincée de roses rouges & de la semence de fenugrec autant qu'il en faut pour les rendre mucilagineuses; étant passées par un linge, on y ajoute sept ou huit grains de sel de saturne, & cinq ou six grains de camphre.

Si les canaux lacrimaux sont si relâchez, que les larmes sortent abondamment & sans douleur, au lieu de sel de saturne, on fait fondre dans le



collyre fufdit pareille quantité de *vitriol blanc*.

Les eaux diftilées de *petites marguerites*, de *brunelle*, de *bugle*, de *lierre terreftre*, & d'autres plantes vulnérables, feules ou mêlées avec les fufdites pour en faire un collyre comme le précédent, font auffi un très-bon effet.

Si les membranes du blanc de l'œil ont été enflées ou boursoufflées par la violence de la fluxion, & qu'elles ne fe réduifent pas dans leur état naturel par l'ufage de ces collyres, on y ajoute *sept ou huit grains d'alum* pour les rendre plus ftiptiques, ou on augmente la dose du *vitriol blanc*: cela s'entend, pourvû que la douleur foit apaisée.

Où on met un blanc d'œuf dans un plat d'étain, on l'agite avec un morceau d'*alum*, jufques à ce qu'il acquierre une confiftance approchante de celle de l'onguent: on étend ce remede fur un linge, & après en avoir introduit un peu dans l'œil, on en couvre les paupieres, l'ayant fait un peu chauffer auparavant. Ce remede par fon aftriiction eft propre auffi à remettre les paupieres relâchées par la violence de la fluxion, & à les deflécher, auffi-bien que les parties voisines de l'œil, qui ont été excoriées par l'acrimonie des larmes.

Si on appréhende la trop grande aftriiction de ce remede, ou que le relâchement des paupieres ne foit pas confidérable, on fe fervira du cataplême fait avec la moëlle de coins cuits dans l'eau-rose & l'eau de plantain, dans deux onces de laquelle on mettra un gros de poudre de roses rouges, & un demi-ferupule de fel de faturne, ayant foin en même tems de couler dans l'œil quelques gouttes d'un des collyres fufdits.

Sur la fin de l'ophthalmie, on ne travaille plus qu'à réfoudre l'humeur qui peut être reftée fur



& aux environs de l'œil, & à le fortifier : pour cela on se sert du collyre fait avec les eaux distillées de fenouil & d'eufraise, dans lesquelles on mêle un peu d'esprit-de-vin ; ou de celui fait avec les semences d'anis & de fenouil, infusées dans le vin, & distillées en la maniere & comme je l'ai dit au Chapitre XV. de la premiere Partie : ou bien on se sert des eaux distillées de rhue, d'absynthe, d'hyssope, de mélisse, ou autres de cette nature, seules ou mêlées ensemble, & animées avec un peu d'esprit-de-vin. On peut aussi se servir de la décoction de ces mêmes plantes qui fait le même effet.

Il y a des ophthalmies invétérées & si opiniâtres qu'elles résistent à tous les remèdes ordinaires, ou si elles guérissent, elles récidivent peu de tems après. Comme elles sont pour l'ordinaire causées par une fluxion habituelle d'humeurs féreuses & pituiteuses, aigries par le défaut d'une bonne fermentation, comme il arrive souvent chez les enfans & les vieillards, & dans ceux qui sont sujets aux tumeurs scrophuleuses & autres tumeurs froides ; ou par des levains chancreux, scorbutiques, véroliques, ou autres insignes intempéries du sang : on doit pour les guérir détruire auparavant, autant qu'on le peut, toutes ces causes mauvaises, tant par les remèdes généraux qui leur conviennent, que par les remèdes spécifiques à ces sortes de maladies.

A l'égard des ophthalmies qui sont suivies de pustules, abscess, ulcères, ou autres maladies de l'œil, ou des ophthalmies qui sont des symptômes de ces mêmes maladies, on aura recours pour les guérir aux Chapitres où je traite en particulier de ces maladies.

Tous les remèdes topiques que je viens de proposer, conviennent dans toutes les vraies ophthalmies, puisque leurs différences ne de-



mandent point d'indications opposées: il est seulement de la prudence du Chirurgien Oculiste de bien observer leurs différens degrez & leurs divers états, pour y appliquer les remedes dans l'ordre & suivant les regles prescrites. J'aurois pû en proposer un plus grand nombre, mais ceux-là suffisent: chaque Chirurgien peut se servir de ceux qui lui sont familiers, pourvu que ce soit avec raison.

Je sçai que beaucoup de Praticiens se servent indifféremment & sans raison dans les ophthalmies de plusieurs especes, de collyres dans lesquels ils font entrer *la tuthie, le verdet, la pierre calaminaire, l'aloës, la sarcocolle, l'encens, le mastic, & autres*, suivant effectivement en cela les sentimens de quantité de nos Auteurs, qui proposent ces sortes de remedes comme s'ils convenoient dans les inflammations. La cause de leur erreur vient sans doute de ce qu'ils confondent l'ophthalmie qui n'est suivie ou qui ne dépend d'aucune autre maladie de l'oeil, avec celle qui est suivie ou qui dépend des ulceres de la cornée ou de la conjonctive, ou de ceux des paupieres, ou d'une fluxion habituelle de larmes âcres, ou d'autres maladies que j'ai déjà écrites, ou que je décrirai ci-après: car s'ils avoient fait cette distinction, auroient-ils proposé ces remedes si indifféremment, & n'auroient-ils pas expliqué les cas dans lesquels ils conviennent? Mais non, ils ont fait comme ceux qui diroient que *l'egyptiac, le sublimé corrosif, l'esprit & l'huile de vitriol, le feu même*, sont des remedes rafraîchissans, résolutifs & dessicatifs, & qu'ils sont propres pour guérir les inflammations, sous prétexte qu'ils auroient vû des inflammations qui accompagnoient des ulceres virulens, corrosifs, gangréneux, & autres de cette nature, guéries ensuite de l'ap-



plication de ces remèdes ; sans considérer que ces inflammations n'étant que symptomatiques, ont dû guérir, quand le levain malin qui étoit la cause de ces ulcères & par conséquent de ces inflammations, a été absorbé & détruit par ces remèdes violens. Je ne suivrai donc point leurs traces ; & en proposant leurs mêmes remèdes quand l'occasion s'en présentera, je ne le ferai que dans les maladies où ils conviennent, & cela dans l'ordre & avec les précautions nécessaires, comme je l'ai déjà fait dans quelques Chapitres qui précèdent celui de l'ophthalmie.

---

## CHAPITRE XIV.

2. *De l'œdème, ou fluxion œdémateuses de la conjonctive, & de ses autres inflations.*

IL arrive quelquefois qu'ensuite de l'ophthalmie, & souvent aussi sans que l'ophthalmie ait précédé, il s'y fait une fluxion si considérable d'humeur pituiteuse sur l'oeil, que la conjonctive en est si élevée & tuméfiée (sans toutefois qu'il y ait de l'inflammation) qu'elle sort assez souvent hors des paupières, perdant sa couleur naturelle, & causant une démangeaison incommode à tout l'oeil.

Comme cette maladie n'arrive qu'à ceux qui sont d'un tempérament pituiteux ou autrement mal habitué, on doit, pour la guérir, ordonner un bon régime de vivre, & purger fréquemment le malade, pour consommer l'humeur pituiteuse qui domine dans la masse du sang, & pour obliger à reprendre son cours ordinaire ; ayant soin même, avant que d'en venir à la purgation, d'y préparer le malade par des juleps, apozèmes,



ou tiffannes propres à enlever les obstructions; s'il y a long-tems que la cachéxie dure; ensuite employer *les vésicatoires, canteres, ou setons*, comme je l'ai dit en d'autres rencontres, pour détourner & dériver l'humeur qui flue sur les yeux, le tout suivant la grandeur de la fluxion; car si l'œdeme est peu considérable, les seuls remèdes topiques suffisent.

A l'égard des remèdes particuliers, on se sert pour couler dans l'œil & le laver dix ou douze fois par jour, du cristallin fait *avec quatre onces des eaux distillées de fenouil & de roses, dans lesquelles on fait infuser une quantité suffisante de graines de fenugrec & de lin* pour les rendre mucilagineuses, dissolvant dans l'expression *une demi-dragme de myrrhe & huit grains de camphre*: & par-dessus l'œil on applique des compresses trempées dans les fomentations fortifiantes & résolatives, faites *avec les feuilles d'absinthe, de sauge, de bétouine de chacune une demi poignée, des fleurs de camomille, de mélilot, & de roses rouges de chacune deux pincées, & de semences de fenugrec, d'anis, & de fenouil de chacune deux gros*, que l'on fait bouillir dans une suffisante quantité *de vin rouge*, pour s'en servir comme dessus. On anime quelquefois ces fomentations avec un peu *d'esprit-de-vin*, particulièrement quand les paupieres se trouvent en même tems fort tuméfiées & comme transparentes.

Remarquez que telle extension que la conjonctive souffre en cette rencontre, elle se retire & se remet d'elle-même, à mesure que l'humeur puiteuse se résout, & qu'ainsi on n'en doit rien couper, quoiqu'elle sorte dehors.

Si le blanc de l'œil n'étoit composé que des aponévroses, des muscles de l'œil & de la conjonctive, il seroit difficile de concevoir comment



il pourroit s'étendre si considérablement ; mais on n'aura pas de peine de le concevoir , si on demeure d'accord qu'il est encore recouvert de la peau ou membrane qui revêt intérieurement les paupieres , qui se produit & s'étend jusqu'au cercle extérieur de l'iris , je veux dire qui s'attache au commencement de la cornée transparente ; car étant fort lâchement tendue , elle s'étend aisément par les humeurs qui abbreuvent le blanc de l'œil. Il est même fort aisé de remarquer que cette membrane extérieure souffre la plus forte extension dans cette maladie ; puisque souvent le blanc de l'œil & les paupieres ne semblent former qu'une même tumeur recouverte par une seule membrane.

La conjonctive s'enfle & se boursouffle encore par une humeur flateuse qui se jette entre ses différentes pellicules , & qui l'étend si fort , qu'elle sort quelquefois aussi hors des paupieres , comme dans la fluxion œdémateuse ci-dessus , de laquelle elle ne diffère que parce qu'elle est transparente , & que quand on la touche & presse , on ne sent point d'humeur au-dedans , & qu'elle revient aussi-tôt en son état naturel , comme toutes les autres tumeurs flateuses : elle est aussi quelquefois une suite des grandes ophthalmies & malignes , soit qu'elles soient maladies principales ou symptomatiques. Quand cette inflation de la conjonctive se fait d'une humeur flateuse , elle se traite comme l'inflation œdémateuse ; & quand elle est produite par une ophthalmie , on suit ce que j'ai dit à cette occasion , en parlant de la cure de l'ophthalmie.





## CHAPITRE XV.

3. *Des pustules de la conjonctive & de la cornée.*

**I**L arrive de deux sortes de *pustules* communes à la conjonctive & à la cornée ; les unes sont des petites vessies très-superficielles , pleines d'eau , semblables à ces petites vessies qui sont excitées par le feu , l'eau bouillante , & les remèdes vésicatoires : on les nomme vulgairement *phlyctènes* : & les autres sont des petites vessies ou tumeurs un peu plus renfoncées , remplies d'une humeur purulente , assez semblable à celles des pustules qui arrivent à la superficie de la peau ; je les appellerai simplement *pustules* , pour les distinguer des *phlyctènes*.

Ces maladies sont le plus souvent des suites de l'ophthalmie ; car quand le sang arrêté & épanché ne transpire ou ne rentre dans les vaisseaux , en séjournant il se corrompt , & corrompt en même tems les parties qui le contiennent ; ou quand il est si âcre qu'il corrode les fibres membraneuses entre lesquelles il s'échappe , il ne tarde gueres à les élever en tumeur. Et toute la différence qui se rencontre entre les *phlyctènes* & les *pustules* , quant à la cause , c'est que les *phlyctènes* sont causées par une sérosité un peu chaude & âcre , qui ne peut transpirer au-travers de la surpeau qui recouvre les membranes de l'œil , & les *pustules* par un sang un peu plus âcre qui se convertit en pus.

Elles sont encore produites par l'humeur qui cause la rougeole & la petite vérole , lorsque cette humeur se jette sur les yeux. Et enfin elles sont excitées par des causes extérieures , comme par



Pardeur du soleil, par l'entrée dans l'œil de quelques petits corps ignez, de quelques liqueurs âcres, acides & corrosives, de mouches, mouches-rons, araignées, ou autres corps étrangers capables par leur acrimonie d'exciter des phlyctenes, même dans d'autres parties du corps.

Comme les phlyctenes sont transparentes, elles paroissent de la couleur de la partie de l'œil qu'elles occupent; ainsi quand elles sont des suites de l'ophthalmie, celles qui sont à la superficie de la conjonctive paroissent rouges, parce que dans l'ophthalmie cette membrane est rouge; quand elles occupent la superficie de la cornée à l'endroit de l'iris, elles semblent être noirâtres ou des autres couleurs de l'iris, & à l'endroit de la pupille elles paroissent noires: cela s'entend, quand on les regarde de face, car quand on les regarde de côté, on reconnoît véritablement leur transparence. A l'égard des pustules, elles paroissent d'abord comme des petites tumeurs plus rouges dans leur circonférence que n'est la conjonctive, quand elles se forment sur cette membrane, & dans la suite elles blanchissent; & quand elles se forment sur la cornée transparente, elles paroissent obscures de tel sens qu'on les regarde, mais peu de tems après elles blanchissent.

En général les phlyctenes & les pustules mettent le malade en péril de perdre la vue, parce qu'il y a à craindre qu'elles ne dégèrent en ulcères malins & corrosifs, dont les suites sont toujours fâcheuses, comme on le verra dans le Chapitre des ulcères. En particulier les phlyctenes ne sont pas si mauvaises que les pustules, parce qu'elles sont plus superficielles, & que l'humeur qu'elles contiennent n'est pas si âcre. De plus, les phlyctenes & les pustules qui viennent sur la conjonctive, ne sont pas si dangereuses que celles qui



viennent sur la cornée; & celles qui viennent sur la cornée à l'endroit de l'iris, incommodent moins par leurs cicatrices restantes, que celles qui viennent vis-à-vis de la prunelle; enfin celles qui viennent des causes extérieures sont moins fâcheuses que celles qui sont excitées par des causes intérieures.

La cure des phlyctenes & des pustules est semblable. Dans leur commencement on les traite avec les mêmes remèdes proposez pour le commencement de l'ophthalmie, soit qu'elles soient des symptômes de l'ophthalmie, ou que l'ophthalmie soit un symptôme de ces maladies; parce que la première intention que l'on doit avoir, est d'appaiser l'inflammation. Ainsi on employe la saignée & les autres remèdes généraux dans l'ordre, & comme je l'ai dit au Chapitre XIII. & on se sert des collyres rafraîchissans & adoucissans, & des autres remèdes proposez audit Chapitre, suivant que l'inflammation & la douleur sont plus ou moins violentes.

Lorsque l'inflammation commence à s'appaiser, si les phlyctenes & les pustules diminuent & semblent se résoudre, on continue la cure comme dans la suite de l'ophthalmie: quelquefois par ces remèdes elles se dissipent; mais si au contraire elles augmentent, on juge qu'il ne se fera point de résolution, & que par conséquent elles se termineront comme des autres pustules du corps, c'est-à-dire par l'issue de leur matière. C'est pourquoi on se sert alors de collyres qui amollissent & résolvent en même tems, comme de celui fait avec une demi-once de racines d'althea, des fleurs de camomille & de mélilot de chacune une pincée, qu'on fait bouillir un peu de tems dans six onces des eaux distillées de roses & de fenouil, ensuite on y fait infuser un demi scrupule de safran, & le collyre



lyre étant passé par un linge, on en fait couler quelques gouttes dans l'œil malade, 10. ou 12. fois par jour, mettant dessus à chaque fois une compresse trempée dans un collyre rafraîchissant, ou quelqu'un des autres remèdes proposez pour l'ophthalmie.

Si elles tardent à s'ouvrir, le plus sûr est de les ouvrir avec la pointe d'une lancette ou avec une éguille, pour empêcher que l'humeur qu'elles contiennent, par son trop long séjour n'excave la cornée, & ne cause un ulcère plus profond, dont la cicatrice restante étant plus épaisse, empêcheroit davantage la vûe; particulièrement si ces pustules se rencontrent sur la cornée transparente, vis-à-vis de la pupille.

La maniere de les ouvrir est de les piquer à côté, comme on fait ordinairement les pustules qui arrivent sous l'épiderme. Si on se sert de la lancette, il est bon d'envelopper le fer & les chasses d'une petite bande de linge, ne laissant que la pointe de découverte; tenant la lancette par les chasses, comme on tient l'éguille pour abaisser les cataractes, on pique comme dessus, le plat de la lancette étant du côté de l'œil. Toutes ces précautions ne servent que pour s'empêcher de blesser l'œil.

Soit que les phlyctènes ou les pustules se soient ouvertes d'elles-mêmes, ou qu'on les ait ouvertes, on traite les ulcères qui restent avec les collyres mondifiants & desséchans que l'on compose, par exemple, avec un scrupule des trochisques blancs de rhasis, dix grains de myrrhe, cinq grains de vitriol blanc, & une demie dragme de sucre candie, que l'on dissout dans quatre onces des eaux distillées de roses & de lierre terrestre. On en met trois ou quatre gouttes dans l'œil dix ou douze fois par jour, & on couvre l'œil d'une compresse trempée dans un



collyre rafraîchissant, tant qu'il y a de l'inflammation.

Si même la douleur est violente, on coule dans l'œil alternativement du collyre susdit, & de quelqu'un des collyres adoucissans proposez dans le Chapitre XIII. & ce, tant que la douleur subsiste.

Si ces ulceres ne guérissent point par ces remèdes, on aura recours au Chapitre XV II. où on choisira les collyres qui leur conviendront.

On ne traite point d'une autre maniere les pustules qui sont produites par la petite vérole; mais on s'efforce, autant qu'on le peut, d'en défendre les yeux. On se sert à cet effet des remèdes qui relâchent & ouvrent la surpeau des environs des yeux, & qui atténuent l'humeur qui cause les pustules, afin qu'elle puisse transpirer à mesure qu'elle aborde: on employe utilement *le lait de femme*, ou à son défaut *celui de vache*, dans lequel on fait infuser *une quantité suffisante de saffran* pour en faire une forte teinture, dont on oint les paupieres & les environs quatre ou cinq fois par jour, & dont on coule même quelques gouttes dans les yeux.

Où on se sert de la même maniere d'un collyre fait avec parties égales des eaux distillées de lys & de fray de grenouilles, dans lesquelles on fait infuser de la graine de lin autant qu'il en faut pour les rendre mucilagineuses, & du saffran comme dessus, étant passées par un linge, on dissout dans deux onces sept ou huit grains de camphre. Souvent par ces remèdes ou autres, on empêche les pustules de la petite vérole de pousser dans les yeux, pourvu qu'on s'en serve de bonne heure.

Amb. Paré, au Chap. III. de son vingt-sixième Livre, se sert de l'eau-rose, de verjus & du camphre, pour mettre autour des paupieres; ou bien d'une



décoction de *sumach*, de *berberis*, & d'écorce de *grenade*, y dissolvant de l'*aloës* & un peu de *saffran*, & propose aussi pour la même fin le *jus de grenade*. Cette pratique, quoiqu'elle semble contraire à la précédente, convient cependant avant que les pustules aient commencé à pousser à la superficie de la peau; parce que ces remèdes ayant beaucoup d'astriktion, en resserrent les fibres, ainsi la matière des pustules s'y loge plus difficilement: mais aussi quand la peau en est déjà abreuvée, ces remèdes qui s'opposent à la transpiration, seroient plus capables d'augmenter l'inflammation & les pustules, & d'exciter de plus grands desordres; c'est pourquoi il vaut mieux agir suivant l'intention que j'ai proposée, & qui est la plus universellement reçue; & cela, d'autant plus qu'on n'est gueres appelé en ces rencontres, que lorsque les pustules commencent à pousser.

## CHAPITRE XVI.

4. De l'*hypopyon*, ou abcès de la cornée.

PAR *hypopyon* nos Auteurs entendent deux choses: 1. un amas de pus derrière la cornée & dans le globe même: 2. un amas de pus qui se fait entre les pellicules mêmes de la cornée.

Comme la première signification a trop d'étendue, puisqu'elle comprend tous les amas de pus qui viennent des abcès des parties intérieures de l'œil, ou du sang épanché au-dedans de l'œil & qui suppure; je la restreindrai à cet épanchement de pus derrière la cornée, ensuite de l'ouverture de l'abcès qui se fait en la superficie intérieure de cette membrane: ainsi par *hypopyon* j'entendrai aussi deux choses; premièrement & prin-



ciatement l'amas de pus, ou l'abcès qui se fait entre les pellicules de la cornée; & en second lieu l'épanchement qui s'en fait au-dedans de l'œil, lorsque cet abcès s'ouvre en dedans.

Cette maladie est souvent une suite des grandes inflammations des yeux, lorsqu'elles ne se terminent point par résolution; elle arrive aussi quelquefois par un sang chaud & âcre, qui flue & s'amasse dans une seule partie de la cornée, à la maniere des autres abcès; & elle arrive encore ensuite d'un sang épanché entre les pellicules de la cornée, par quelque coup ou autre violence extérieure, quand ce sang, au lieu de se résoudre, suppure.

Elle differe des phlystenes & des pustules, en ce que ces maladies ne sont qu'à la superficie extérieure de la cornée, & que la matiere qu'elles contiennent est fort fluide; & que celle-ci est entre ses pellicules, & que sa matiere est plus épaisse & assez semblable à celle des abcès: aussi l'*hypopyon* est proprement *un abcès de la cornée*.

Quand cet abcès se forme, l'inflammation est violente, & les douleurs sont vives & élançantes, qui continuent même quoique le pus soit formé.

Cet abcès est quelquefois si petit, qu'il n'a pas plus d'étendue qu'une pustule; & d'autres fois il est si étendu, qu'il occupe une grande partie de la cornée.

Quand le pus s'amasse entre les pellicules de la superficie extérieure de la cornée, il forme en dehors une tumeur pointue en maniere d'un clou; entre les moyennes, la tumeur est plate & déprimée; & entre les pellicules de la superficie intérieure, souvent il ne paroît aucune tumeur en dehors, la tumeur étant au dedans de l'œil.

Quand il ne paroît point de tumeur en dehors,



pour juger si le pus est entre les pellicules de la cornée transparente, & si l'iris & la pupille paroissent dans leur état naturel vis-à-vis de l'amas, c'est une marque que l'abcès est dans la cornée. Il est plus difficile à juger, quand il s'amasse vers la superficie intérieure de la cornée opaque, & qu'il ne paroît point de tumeur en dehors, n'y ayant que les signes généraux qui le fassent connoître, qui sont la douleur plus violente en cet endroit, l'inflammation plus considérable, la tension des vaisseaux plus grande dans les environs, & la couleur sombre vers le milieu de l'amas.

Quoique la cornée transparente soit fort solide, le pus qui se trouve renfermé entre ses pellicules, s'étend quelquefois si fort en large, que la tumeur qu'il formoit en dehors, s'applatit & disparoît, ne laissant qu'une grande tache blanche: quelquefois aussi ce pus étant amassé vers le haut ou vers le milieu de la cornée, fait fusée & descend en bas, laissant un vestige blanc ou trouble dans le lieu qu'il occupoit, & dans celui par lequel il a passé; & cette extension & transposition de pus est le plus fort argument qui fasse connoître que cette membrane est composée de plusieurs pellicules, par la raison que j'ai rapportée au Chapitre VII. de la Description de l'Oeil.

Quand le pus fait ainsi fusée, il s'arrête au bas de la cornée transparente; & quand il y est en une certaine quantité, il s'y étend, & forme une tache blanche à peu près semblable à celle qu'on remarque à la racine des ongles. Cette tache est beaucoup plus apparente, quand l'abcès se rompt au-dedans de l'œil, & que le pus s'épanche entre l'iris & la cornée transparente: & c'est proprement cette espèce d'*hypopyon* que nos Anciens ont appelé *onyx*.



L'abcès de la cornée est une maladie très-fâcheuse, puisque la plupart de ceux qui en sont travaillez, perdent la vue, soit par les cicatrices qui restent & qui sont fort épaisses; soit par l'ulcere de la cornée qui suit l'ouverture de l'abcès, & qui est presque toujours d'une nature fort maligne; soit pour la rupture de cette même membrane, dont s'ensuit l'écoulement de l'humeur aqueuse, qui est quelquefois si considérable, que les parties intérieures en changent de situation & se confondent; soit enfin par la suppuration de tout l'œil, ou au moins d'une partie, quand le pus qui s'échape au-dedans est d'une mauvaise qualité. Voilà ce qui regarde le prognostic général.

Quant au particulier, les petits abcès dont le pus ne s'étend pas entre les pellicules de la cornée, marquent moins de malignité, & peuvent plutôt recevoir guérison. Ceux qui sont vers la superficie extérieure de cette membrane, sont moins mauvais que ceux qui en occupent le milieu, & ceux-ci sont moins fâcheux que ceux qui se forment vers la superficie intérieure. Enfin ceux qui se forment sur la cornée transparente; & ceux qui sont vis-à-vis de l'iris, incommodent moins par leurs cicatrices restantes, quand ils guérissent, que ceux qui sont vis-à-vis de la pupille.

Pour la cure de l'abcès de la cornée, on se sert dans le commencement des remèdes tant généraux que particuliers que j'ai proposez pour l'ophthalmie, observant ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent à l'occasion des *phlyctenes* & des *pustules*. Et quand l'inflammation commence à s'apaiser, si on voit qu'il y ait peu de matiere amassée, & qu'elle ne soit pas de mauvaise qualité, ce qu'on connoît si l'inflammation diminue



considérablement, on la dissipe, si on peut, par l'usage des collyres résolutifs & un peu émolliens, faits avec les fleurs de camomille & de méililot, les semences de fénugrec & de fenouil de chacune une pincée, & un scrupule de myrrhe, que l'on fait bouillir légèrement dans six onces des eaux distillées de roses & de rhue, & ensuite on y fait infuser un demi-scrupule de safran, pour étant passé par un linge, l'appliquer à l'ordinaire.

Si par l'usage de ce remède ou autre de semblable vertu, le pus ne se résout, il faut venir à l'extrême remède, quand l'abcès est grand, qui est de piquer avec une lancette la cornée à l'endroit de l'abcès, pour en faire sortir le pus, sans attendre qu'il se fasse jour lui-même par l'ulcération de la cornée, pour éviter les cruelles douleurs qu'il causeroit au malade, & les autres desordres qui surviendroient par un trop long séjour du pus.

La maniere de faire cette opération, est de situer commodément le malade sur son lit, la tête bien appuyée de crainte qu'il ne la remue, & tenant du pouce & du doigt indice d'une main l'œil ouvert & sujet, de l'autre tenir la lancette comme si on vouloit saigner, & piquer la cornée au lieu le plus panchant de l'abcès si profondément, que l'on parvienne jusques au pus, faisant ensuite une petite élévation pour rendre à peu près l'ouverture de la grandeur du demi-diametre de l'abcès. On ne doit pas toujours s'attendre que le pus suive la pointe de la lancette; il est quelquefois si épais, qu'il ne coule qu'à mesure qu'il s'atténue: d'ailleurs la cornée est si solide, & les levres de l'ouverture s'approchent d'abord si fort, qu'elles s'opposent à sa sortie; mais dans la suite elles s'ouvrent, & le pus s'écoule insensiblement.



Immédiatement après l'ouverture, on se sert du collyre fait *avec le lait de femme & le saffran*, ou de quelqu'autre collyre anodin pour appaiser la douleur : ensuite on se sert des collyres mondifiants & desséchans, comme de celui que j'ai proposé après l'ouverture des pustules ; remédiant à l'inflammation & à la douleur, si ces accidens se renouvellent, par les remèdes que j'ai ci-devant proposés : enfin, suivant que l'ulcere se rend plus ou moins mauvais, on le traite comme je le dirai ci-après au Chapitre des ulcères.

Notez que si le pus avoit déjà fait fusée, ou qu'il se fût étendu, comme je l'ai dit ci dessus, il seroit bon d'attendre quelques jours avant que d'en venir à l'ouverture, & pendant ce tems-là se servir des collyres résolutifs pour tâcher de le dissiper, comme quelquefois cela arrive : mais si après quatre ou cinq jours on ne s'apperçoit d'aucune résolution, & qu'au contraire le pus augmente dans le lieu où il a coulé, il ne faut pas tarder à lui donner jour au lieu même où il a flué, sans se mettre en peine de celui où il s'est amassé la première fois. L'expérience fait connoître que c'est là que l'ouverture doit être faite, puisque faite d'ouverture, il s'y fait souvent jour.

Remarquez encore que, lorsque l'abcès s'est ouvert au-dedans de l'œil, & que le pus s'est épanché entre la partie inférieure de l'iris & la cornée transparente, quand il n'est pas d'une mauvaise qualité, il se dessèche quelquefois en cet endroit, sans causer d'autre desordre qu'un changement en la couleur de l'iris, & une tache blanche, qui est la cicatrice de l'ulcere intérieur de la cornée, d'où le pus s'est épanché : mais quand il est d'une mauvaise qualité, il altere non-seulement la partie de l'uvée qui forme l'iris, mais encore les autres parties intérieures de l'œil, &



souvent même ulcere & perce la cornée transparente, si on diffère à lui donner jour.

Avant que d'en venir à l'opération, si vous n'avez aucune espérance que la vûe se puisse rétablir, ayez bien soin d'en avertir le malade, & lui faites connoître que l'opération que vous lui proposez, n'est que pour l'exempter des cruelles douleurs qu'il souffriroit, si on attendoit que le pus se fit jour de lui-même par ulcération, & pour éviter la difformité que la suppuration de tout l'œil causeroit; afin qu'il n'impute point à l'art ce qui est une suite malheureuse de sa maladie.

J'ajouterai à la fin de ce Chapitre, que Galien au chapitre 19 du quatorzième livre de la méthode, rapporte que de son tems un nommé *Justus* Médecin Oculiste, guérissoit plusieurs personnes travaillées d'*hypopyon*, en leur secouant rudement la tête jusques à ce qu'on vît le pus descendre au bas de l'œil, où il demeurait par sa pesanteur. Ne vous servez point de cette pratique qui ne vous réussiroit pas, quoique ce fait puisse être vrai en trois rencontres. 1<sup>o</sup>. Quand le pus s'est amassé vers la partie intérieure de la cornée, & qu'il est prêt à s'échapper. 2<sup>o</sup>. Quand l'abcès s'est formé en la partie antérieure de la membrane uvée, & qu'il est pareillement prêt à se rompre. 3<sup>o</sup>. Quand le pus s'est amassé au dedans de l'œil, soit à cause d'un sang épanché qui n'a pû se résoudre, ou par quelqu'autre cause; car nos Anciens appelloient *hypopyon*, tout amas de pus qui se faisoit ou dans l'épaisseur de la cornée, ou par-delà: dans ces trois rencontres, dis-je, les secousses peuvent avancer la précipitation du pus, qui se feroit même naturellement, ou à la faveur des frictions de l'œil, comme je lai vû arriver plusieurs fois. Mais quand le pus s'est amassé en-



tre les pellicules de la cornée, & qu'il n'a point de disposition à s'échapper au-dedans de l'œil, toutes les secouffes & autres moyens ne lui peuvent faire changer de place; & s'il s'étend souvent, ou se précipite au bas de la cornée transparente, comme je l'ai dit ci-dessus, c'est un de ces effets de la nature, que l'art ne peut pas produire.

---

## CHAPITRE XVII.

### 5. *Des ulcères de la conjonctive & de la cornée.*

**L**es *ulcères de la conjonctive & de la cornée* sont les maladies les plus communes qui arrivent aux yeux. L'inflammation, les pustules, les abcès, les playes, & généralement toutes les solutions de continuité de ces parties, non-seulement les causent; mais aussi toutes les fluxions d'humeurs âcres & mordicantes qui se font sur les glandes des yeux & sur les paupières, les excitent, quand ces humeurs coulent & séjournent sur l'œil.

Ils sont ou *superficiels*, ou *profonds*. Les *superficiels*, qui sont ordinairement causez par des humeurs âcres & mordicantes, qui sortent des glandes & qui abreuvent l'œil, ou par des *phlyctènes*, ou par quelques corps étrangers & peu de conséquence qui entrent dans l'œil & qui le blessent, sont de quatre especes, qui ne different entr'elles que du plus au moins. La premiere est un léger ulcere qui paroît en maniere d'un brouillard très-superficiel sur la cornée transparente, & qui en occupe souvent la plus grande partie: ce n'est proprement qu'un commencement d'ulcération de la surpeau qui recouvre la cornée: aussi quand cet ulcere ne passe point outre & qu'il



guérit, il ne reste point de cicatrice, cette surpeau se rengendrant facilement; nos Auteurs appellent cette espee d'ulcere *brouillard* (a), à cause effectivement qu'il ne paroît que comme un petit brouillard.

La deuxième est un ulcere semblable au précédent, un peu plus profond & plus blanc, qui occupe souvent moins de place; & comme en cet ulcere la superficie de la cornée se trouve aussi ulcérée, il reste une cicatrice légère après sa guérison, qui incommode un peu la vûe, quand elle se trouve au-dessus de la pupille: nos Anciens l'ont appelée *nuage* (b), parce qu'il est plus opaque que le précédent, & qu'il ressemble à un petit nuage.

La troisième est un ulcere rond & plus profond que les précédens, qui suit souvent l'ouverture des pustules, & qui paroît blanc, quand il est sur la cornée transparente; & rougeâtre, quand il occupe le blanc de l'œil; & quand il se trouve en telle situation qu'il occupe en même tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente, il paroît des deux couleurs ci dessus, c'est-à-dire rougeâtre au blanc de l'œil, & blanc sur la cornée transparente. La cicatrice qui reste après sa guérison, empêche de distinguer les objets, quand elle est vis-à-vis de la pupille. Nos Auteurs le nomment *ulcere rond* (c), à cause de sa figure qui est mieux circonscrite que celle des précédens.

La quatrième est un ulcere brûlant, douloureux, d'un gris cendré, inégal & rude, paroissant comme un petit flocon de laine, quand il est sur la cornée transparente. C'est le plus mauvais des

(a) Achlys, ou caligo.

(b) Nephelion, ou nubecula.

(c) Argemon, ou ulcus rotundum.



ulceres superficiels, étant sujet à dégénérer en ulcere profond & fordide. Il laisse une cicatrice plus épaisse que le précédent. Il est appelé à cause de la chaleur & de la douleur qu'il cause, *ulcere brûlant (a)*.

Tous ces ulceres étant négligez, ou arrivant dans un corps de mauvaise complexion, sujet à des fluxions habituelles, dégènerent souvent en *ulceres profonds*.

Les *ulceres profonds* sont encore causez par l'ouverture des abcès qui se font dans l'épaisseur de la cornée, par des plaies & autres causes; on les distingue ordinairement en trois especes.

La premiere est un ulcere étroit, profond, & dur, dont la cornée transparente, quand il est au-dessus de l'iris ou de la pupille, ne paroît point changée de couleur, ne blanchissant que lorsque l'ulcere se cicatrise; & quand il est sur la cornée opaque à l'endroit du blanc de l'œil, il est fort rouge en sa circonférence, & son milieu paroît noirâtre, à cause que la cornée est émincée en cet endroit. On l'appelle *une fossette (b)*, à cause de sa profondeur.

La deuxiême est un ulcere semblable au précédent, hors qu'il est plus large & qu'il semble moins profond; parce que la cornée étant émincée, est un peu pousée au-dedans de l'ulcere par l'humeur aqueuse, à cause de l'étendue de cet ulcere. On le nomme *encavure (c)*.

La troisiême est un ulcere fordide & pourri, jettant une sanie épaisse, inégale & mauvaise. Il retient le nom d'*ulcere fordide. (d)*

Voilà toutes les especes d'ulceres que nos An-

(a) Epicauma, ou ulcus inustum.

(b) Bothrion, ou fossula & annulus.

(c) Cœloma, ou cavitas.

(d) Encauma, ou ulcus fordidum.



ciens ont décrits, avec les noms qu'ils leur ont donné, dont on ne doit pas fort se mettre en peine, pourvu que l'on connoisse bien la nature de chaque ulcere. Si on vouloit s'attacher à examiner plus particulièrement toutes les autres circonstances qui les peuvent accompagner, on en trouveroit un bien plus grand nombre; mais comme toutes ces circonstances ne font point changer l'ordre de leur traitement, il est inutile d'augmenter le nombre des especes de nos Anciens: il suffit qu'un Chirurgien Oculiste s'applique à connoître toutes leurs complications essentielles & principales, pour en tirer ses indications curatives.

Les ulceres des yeux sont si aisez à connoître, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade pour découvrir leur nature; & d'ailleurs ce que j'ai dit de leurs différences, renferme en même tems leurs signes diagnostics.

Pour le prognostic en général, on peut juger que les ulceres des yeux sont des maladies très-fâcheuses, tant pour la difficulté qu'il y a de les guérir, à cause des cruelles douleurs qu'ils causent à l'œil & à la tête, des violentes inflammations qui les suivent, & de la nature des parties ulcérées; que par les symptômes qui les accompagnent souvent, comme la rupture de la cornée, les excroissances de chair, les fistules, & enfin par les cicatrices qui restent toujours après leur guérison: tous symptômes qui détruisent entièrement la vûe, ou qui la diminuent au moins considérablement.

En particulier, les ulceres qui n'occupent que la conjonctive, sont moins dangereux que ceux qui passent à la cornée; & ceux qui sont en la cornée opaque, ou dans la transparente vis-à-vis de l'iris, quand ils guérissent, n'incommodent



point la vûe par leurs cicatrices restantes, comme ceux qui se trouvent vis-à-vis de la pupille.

Plus les ulcères sont superficiels, plus ils sont aisez à guérir, & moins ils incommode par leurs cicatrices; & plus les ulcères sont profonds, plus il y a à craindre que la cornée se rompe, que l'œil se flétrisse, & que l'uvéa sorte par la rupture.

Les ulcères qui rendent une sanie claire ou rousse, & qui est si âcre qu'elle ronge les parties voisines de l'ulcère, les paupières, & les autres parties sur lesquelles elle s'épanche, sont difficiles à mondifier; & ceux qui rendent une sanie inégale, croûteuse, noirâtre & mauvaise, sont aussi très-difficiles à mondifier, & doivent faire craindre la suppuration de tout l'œil.

Ceux qui sont entretenus par une fluxion habituelle d'humeurs âcres, qui se fait sur les glandes de l'œil, ou sur celles des paupières, comme il arrive souvent dans les enfans sujets aux tumeurs scrophuleuses, & dans ceux qui sont travaillés de scorbut, vérole, ou autre insigne intempérie du sang, ne guérissent point qu'on n'ait auparavant détruit toutes ces mauvaises causes. Et quand ils sont entretenus par les poils des paupières qui se renversent dans l'œil, ils ne guérissent qu'après qu'on a arraché ces poils, ou qu'on les a détourné.

Les yeux affoiblis par les ulcères précédens, ou par des fluxions, ou par un grand âge, & pour être continuellement exposés aux injures extérieures, faute d'être recouverts des paupières, sont fort sujets à être ulcérés; & quand ils le sont, les ulcères en sont difficiles à guérir.

Un symptôme commun à ceux qui sont travaillés de violentes ophthalmie, de plaies, de pustules, d'abcès, & d'ulcères à la cornée, & de



quelques autres maladies, c'est de ne pouvoir souffrir la lumière du grand jour sans de grandes douleurs: ce qui oblige les malades à tenir les yeux fermés à la présence du grand jour, & de ne les ouvrir que dans les ténèbres, ou lorsque la lumière est fort foible.

En parlant des maladies de la rétine, j'en ai attribué la cause à la disposition inflammatoire de cette membrane; parce qu'il est impossible que toutes les parties sensibles de l'œil, & particulièrement la rétine, ne se ressentent de l'inflammation douloureuse de la conjonctive & de la cornée, soit que cette inflammation soit seule, ou qu'elle accompagne les plaies, les pustules, les abcès, ou les ulcères, puisque même les autres parties voisines de l'œil s'en ressentent.

Une preuve que cette difficulté de souffrir la lumière, ne vient point de la sensibilité extraordinaire que la conjonctive ou la cornée contractent dans ces maladies, c'est que lorsque les ulcères, si enflammés & si sensibles qu'ils soient, occupent la cornée transparente, & empêchent entièrement les rayons de lumière de pénétrer l'œil, & de se porter sur la rétine, les malades ouvrent aisément l'œil à la présence du grand jour, sans en souffrir aucune douleur; & au contraire, quand ils sont dans d'autres parties de la cornée, & qu'ils n'empêchent point le passage des rayons de lumière, ou que la cornée ulcérée a encore assez de transparence pour être pénétrée par les rayons de lumière, comme il arrive dans les ulcères les plus superficiels & dans quelques autres, si en même tems il y a de l'inflammation, les malades souffrent de si grandes douleurs de la lumière, qu'ils ne peuvent tenir l'œil ouvert: ce qui fait qu'on a beaucoup de peine à faire ouvrir les yeux aux enfans peu raisonnables,



& qu'on est obligé de leur ouvrir de force pour reconnoître leurs maladies, ou pour y introduire des remedes.

Cette difficulté de souffrir le grand jour sert même pour le prognostic des ulceres, ou des autres maladies qui la causent; parce que sitôt que l'on voit un malade qui ne peut ouvrir l'œil sans de grandes douleurs, on juge avant que de l'examiner, que la vûe n'est point perdue.

Pour la cure des ulceres des yeux, on travaille d'abord à réprimer l'inflammation, si elle est grande, en diminuant, détournant & dérivant les humeurs qui la causent, par le régime de vivre, les lavemens, la saignée, les vesicatoires, les cauteres, & les autres remedes généraux administrez dans l'ordre, & comme je l'ai dit en parlant de l'ophthalmie; & cela, suivant le degré de l'inflammation.

On doit aussi en même tems se servir des remedes topiques qui conviennent à l'inflammation, & dont j'ai aussi parlé en la cure de l'ophthalmie, & de ceux qui peuvent mondifier les ulceres; & voici l'ordre qu'il faut tenir dans l'usage de ces remedes.

Si l'ulcere est superficiel, & que l'inflammation soit peu considérable, on se sert du collyre fait avec cinq grains de vitriol blanc, cinq grains de sel de saturne, vingt grains des trochisques blancs de rhasis\* & un scrupule de sucre candie, qu'on dissout

NOTA.\* Les trochisques qu'on appelle chez les Apoticaire *trochisques blancs de rhasis*, ne sont pas tout-à-fait semblables à ceux de *rhasis*; puisqu'on en ôte l'*opium*, auquel on substitue le *camphre*, & qu'on y ajoute la *gomme arabique* & l'*amidon*: cependant comme c'est de ces trochisques officinaux dont j'entends parler, j'ai crû qu'il étoit à propos de n'en pas taire la description.

On prend dix dragmes de ceruse lavée, comme je le dirai ci-après, six dragmes de sarcacolle subtilement pulvérisée, quatre



*dans trois onces des eaux distillées de roses, de plantain & d'eufraise, dans lesquelles on a fait fondre auparavant dix grains de gomme arabique en poudre, pour les rendre mucilagineuses; on en fait couler quelques gouttes tiedes dans l'œil malade 10. ou 12. fois par jour, & par-dessus l'œil on applique une compresse trempée dans un collyre rafraîchissant, fait avec un blanc d'œuf & les eaux de roses & de plantain, battus ensemble.*

Ou bien on se sert du collyre de camphre que l'on fait *avec dix grains de camphre, autant de vitriol blanc & un scrupule de sucre candie, qu'on dissout dans pareille quantité des eaux susdites, pour s'en servir de même.*

Quoique le camphre se dissolue assez bien dans les eaux distillées, en le broyant dans le petit mortier avec le sucre, & versant les eaux dessus petit à petit: on le dissout cependant plus aisément, si on le broie avec le quart ou la moitié d'une amande pelée, ou une semence ou deux de concombre mondée, ou autres semences huileuses, & de cette manière on le dissout sans sucre dans toutes sortes de liqueurs.

Le camphre par la ténuité de ses parties, pénétre & s'insinue aisément dans les pores des parties, atténue les humeurs grossières, les dé-

*dragmes d'amidon, des gommés arabique & tragacanth bien pulvérisées, deux dragmes de chacune & une dragme de camphre. On broie le camphre avec une amande pelée dans le petit mortier, on y ajoute peu à peu une cueillerée d'eau-rose, puis les poudres qu'on triture bien, y ajoutant encore de l'eau-rose, s'il en est besoin, pour rendre le tout en consistance de pâte un peu solide, dont on forme des trochisques, qu'on fait sécher à l'ombre. Il est assez inutile de nourrir la sarcocolle avec le lait de femme, puisque ce qu'il en reste, quand les trochisques sont secs, ne peut être d'une grande vertu, & que d'ailleurs on peut ajouter le lait, si on le juge nécessaire, dans les collyres que l'on fait avec ces trochisques.*



tache & leur fait quitter prise, corrige le virus des ulcères par sa qualité balsamique, & conserve ainsi la température des parties; c'est pourquoi il convient fort dans les remèdes ophthalmiques. Il est vrai qu'en l'appliquant, il cause une douleur un peu vive, parce qu'il s'insinue promptement, mais cette douleur se passe en un instant & d'ailleurs il ne cause aucune inflammation, au contraire en discutant l'humeur qui la cause, il l'appaise; d'où vient qu'on l'a crû froid.

Si l'ulcère ne se mondifie pas bien par ces remèdes, ou s'il est plus considérable, on rend ces collyres un peu plus puissans, en diminuant la quantité des eaux distillées, ou augmentant la dose des remèdes qui entrent dans leur composition. Ce qu'on doit observer dans tous les collyres que j'ai ci-devant proposez, ou que je proposerai dans la suite: car il est de la prudence d'un Chirurgien d'observer continuellement l'effet de ses remèdes, par la considération de la partie malade sur laquelle il les applique; ainsi quand il voit, par exemple, qu'un ulcère de l'œil se dessèche, & s'échauffe au lieu de se mondifier, il doit juger que ces remèdes sont trop violens, & alors il les doit adoucir, en les étendant par l'addition des eaux distillées, ou se servir d'autres remèdes plus doux; quand au contraire il reconnoît qu'un ulcère s'humecte trop & se salit, il doit inférer qu'ils sont trop foibles, & alors il doit rendre ses collyres plus pénétrans, mondifiens & desséchant, en diminuant les eaux, ou augmentant la dose des remèdes principaux qui en servent de base, ou se servir d'autres remèdes plus puissans; & quand il s'apperçoit que la suppuration se rend loüable, que l'ulcère se mondifie, & que l'inflammation s'appaise, il doit continuer ses mêmes remèdes jusqu'à ce qu'une indication contraire l'o-



blige à les changer ; puisqu'il doit juger qu'ils sont dans le degré nécessaire pour détruire la maladie. C'est ainsi qu'on doit rectifier tous les remèdes topiques ; car les doses que l'on prescrit dans les formules , étant ordinairement réglées pour les corps d'une texture médiocre , il se trouve souvent que ces remèdes sont trop foibles pour un corps d'une texture plus serrée & plus robuste , & trop forts pour un corps d'une texture plus délicate & foible ; ainsi un remède qui mondifie dans un sujet , ne fera que suppurer dans un autre.

Sil'ulcere est profond, & qu'il n'y ait pas grande malignité, ce qu'on connoît quand la couleur en est blanche & assez unie, que les larmes sont peu chaudes & âcres, que l'inflammation n'est pas considérable, & que la douleur n'est que médiocre, on se sert en la maniere susdite du collyre fait avec de l'aloës & de l'encens un scrupule de chacun, six grains de saffran, du camphre & du vitriol blanc huit grains de chacun, vingt grains de tuthie préparée & une demie dragme de sucre candie, qu'on dissout dans quatre onces des eaux distillées de roses de chélidoine, rendues mucilagineuses par l'infusion de quinze grains de gomme arabique ou de tragacanth. Ce collyre mondifie, incarne & dessèche.

Quand il y a de la malignité, comme dans les ulcères dont les bords paroissent calleux, & le fond d'une couleur inégale, que les larmes sont chaudes & âcres, & que l'inflammation & la douleur sont grandes ; & dans ceux qui changent peu la couleur de la cornée, & qui sont accompagnées desdits accidens : il faut tâcher d'en corriger le virus, en l'adoucissant & mortifiant avec les collyres dans lesquels on fait entrer quelques minéraux, comme celui fait avec la tuthie préparée. 1°.

NOTA. 18. Comme il se peut trouver des Chirurgiens qui ne



*le plomb brûlé & lavé. 2°. & l'antimoine lavé. 3°. de chacun vingt grains, un scrupule de myrrhe, six grains*

ſçauroient pas la maniere de préparer *la tuthie, le plomb, l'antimoine, & quelques autres minéraux*, dont on ſe ſert dans les collyres; je veux bien la marquer ici, pour leur épargner la peine de la chercher ailleurs.

On fait rougir *la tuthie* dans un creuſet ou dans une cuillère de fer, ſur un feu de charbon, & on l'éteint dans l'eau, ce qu'on réitere cinq ou ſix fois, afin de la réduire plus aiſément en poudre; après quoi on la broye ſur un porphyre, ou dans un mortier de fonte, juſqu'à ce qu'elle ſoit en poudre preſque impalpable; on la verſe alors dans de l'eau froide qu'on agite pour y délayer la poudre, on laiſſe un peu raiſſeoir l'eau, afin que les parties les plus groſſieres ſe précipitent au fond; on verſe l'eau trouble, chargée des parties les plus ſubtiles de la tuthie, dans une terrine ou baſſine; on remet les parties groſſieres ſur le porphyre ou dans le mortier, on les broye derechef, & on les met dans de l'eau comme deſſus, ce qu'on continue juſqu'à ce qu'on ait réduit toute la tuthie en poudre ſi ſubtile, qu'elle puiſſe être enlevée par l'eau: enſuite on laiſſe repoſer l'eau des lotions juſqu'à ce qu'elle ſoit claire, & que toute la tuthie ſe ſoit précipitée au fond; on verſe l'eau par inclination, & on en remet de nouvelle ſur la poudre, on l'agite derechef, & on la laiſſe repoſer pour la verſer comme deſſus; enfin on verſe ſur la poudre reſtante de l'eau de roſe & de fenouil, ou autres eaux ophthalmiques, & on procede de même; & après on fait ſécher la poudre à l'ombre, ou on la réduit en *trochiſques* que l'on ſert pour le beſoin. Voilà ce qu'on appelle *tuthie préparée ou lavée*.

2°. Le *plomb* ſe brûle ou calcine en deux manieres; ſans addition, ou avec addition.

Sans addition: on le fait fondre dans un pot de terre propre à ſoutenir le feu, ou dans une cuillère de fer, ſur un feu modéré, l'agitant continuellement avec une ſpatule de fer, & ſéparant de tems en tems la poudre grife tirant ſur le jaune qui ſ'amaiſſe deſſus, & continuant ainſi juſqu'à ce que tout le plomb ſoit converti en cette poudre ou chaux; on la lave enſuite, & on la paſſe par l'eau de même que la tuthie.

Avec addition: le plomb étant fondu comme deſſus, on jette deſſus petit à petit environ la moitié de ſon poids de ſoufre en poudre, remuant continuellement avec une ſpatule de fer juſqu'à ce que le ſoufre ſoit entièrement conſommé: & par ce moyen le plomb ſe brûle plus promptement que dans la préparation précédente, & ſe convertit en une poudre obſcure.



*de saffran & une demie dragme de sucre candie* qu'on dissout dans *quatre onces des eaux de roses & de fray de grenouilles*, dans lesquelles on aura fait fondre *quinze grains de gomme de tragacanth*, pour s'en servir comme des susdits: observant seulement que dans les intervalles de son application, il est bon d'instiller dans l'œil quelques gouttes du collyre anodin, fait de *lait de femme ou de vache, de saffran & des mucilages de semences de coins*, en la maniere que je l'ai dit en la cure de l'ophthalmie; & cela tant pour appaiser la douleur, que pour amollir l'ulcere, & le disposer à une suppuration loüable, laquelle étant arrivée, & l'inflammation apaisée, on quitte ces collyres pour se servir de celui énoncé dans l'article précédent.

Les ulceres dont je viens de parler, deviennent quelquefois si malins, qu'ils tiennent des ulceres chancreux; pour lors les douleurs en sont cruelles, non-seulement à l'œil, mais dans toutes les parties voisines, & particulièrement à la partie antérieure de la tête & aux tempes, à cause de l'in-

qui est proprement ce qu'on appelle *plomb brulé*. On broye cette poudre sur le porphyre ou dans le mortier, & on la lave & passe par l'eau de même que la tuthie. On se sert également de ces deux préparations de plomb.

La *céruse* & la *litharge* qui sont d'autres especes de plomb calciné, n'ont besoin d'autre préparation que d'être pulvérisées, lavées, & passées par l'eau comme la tuthie.

3°. L'*antimoine crud* se pulvérise, se lave, & se passe par l'eau de la même maniere que la tuthie. On se sert également du *foye d'antimoine*, que l'on pulvérise & lave de même.

On lave & passe par l'eau tous ces remedes, pour les adoucir & pour les rendre en poudre impalpable, afin qu'ils se puissent mêler plus aisément dans les liqueurs, & qu'étant introduits dans l'œil, ils ne l'offensent par leur âpreté, & qu'ils agissent plus efficacement. On doit agiter les collyres où ces remedes entrent, à chaque fois qu'on s'en sert; afin que les poudres qui, quoique subtiles, se précipitent toujours au fond à cause de leur pesanteur, soient répandues également dans toute la liqueur.



flammation<sup>n</sup> continuelle de la cornée & de la conjonctive, causée par l'humeur âcre & maligne qui découle de ces ulcères : leurs bords paroissent plus élevez & plus durs, & les vaisseaux qui les environnent, deviennent très-apparens & variqueux ; souvent ils s'appaient, & semblent se cicatriser, mais peu de jours après ils se renouvellent. Ils sont très-difficiles à guérir, & souvent même ne guérissent que par la perte entière de l'œil.

On ne doit point négliger les remèdes généraux dans cette rencontre ; & pour les topiques, on se servira du précédent collyre, si les malades le peuvent supporter, ou si les ulcères ne s'irritent point ensuite de son application : sinon on en ôtera la myrrhe, ou bien on se contentera seulement d'un collyre fait *avec les mucilages de semences de coins & de lin, tirez avec les eaux de fray de grenouilles & de plantain*, dont on continuera l'usage jusqu'à ce qu'on voie qu'ils ne soient plus irrités ; alors on reprendra le précédent collyre, & dans la suite si ces ulcères se rectifient, on achevera de les guérir comme les autres. Observant pendant tout leur traitement ce que j'ai dit à l'occasion des ophthalmies opiniâtres.

Quand l'ulcère est *sordide & pourri*, ce que dénotent la sanie noirâtre, épaisse, inégale & mauvaise, & la pourriture de la cornée dont les pellicules corrompues s'élèvent en tumeur, & se divisent en filamens par l'humidité maligne qui les abreuve ; on doit beaucoup craindre que toute la cornée ne se rompe, & que toutes les parties intérieures ne s'écoulent : c'est pourquoi on doit travailler promptement à arrêter le progrès de cette pourriture, autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui dessèchent puissamment, & qui absorbent le virus malin & putréfactif dont la cornée est imbue.



Si cet ulcere ambule, pourrit, corrode, & ronge promptement l'œil & les parties voisines, jette un pus puant & en quantité, excite une grande douleur, qui est suivie de fièvre & quelquefois de cours de ventre; les Latins l'appellent *ulcus depascens*, (a) n'est différent de l'ulcere fordide que parce que ses progrès sont plus prompts & plus violens, ainsi il ne demande point que l'on change l'intention précédente.

Pour l'accomplir on se sert du collyre fait avec quinze grains de verdet, dix grains de camphre, un scrupule de myrrhe & une demie dragme de sucre candie qu'on dissout dans deux onces des eaux de roses & d'absinthe, rendues mucilagineuses par l'infusion de dix grains de gomme tragacanth. Et comme le verdet se trouve souvent mêlé de beaucoup d'impuretez, il est bon de le dissoudre d'abord avec la quantité des eaux susdites, les laisser reposer quelques heures, & ensuite tirer à clair la liqueur colorée qu'on passe par un linge fin, & dans laquelle on dissout la gomme, le camphre, la myrrhe & le sucre à la maniere ordinaire.

Ou bien on se sert de celui fait avec quinze grains de vitriol de Chypre, un scrupule de myrrhe & une dragme de miel rosat, qu'on dissout dans pareille quantité des eaux susdites.

On augmente ou diminue la dose du verdet ou du vitriol, suivant le degré de la pourriture & la constance du malade à supporter la douleur que causent ces violens remedes.

Il vaut mieux que ces collyres soient un peu plus chargez de verdet ou de vitriol, que de n'y en avoir pas assez, afin d'arrêter plus promptement le progrès de la pourriture. S'ils causent un peu plus de douleur, & augmentent davantage

(a) Les Grecs le nomment ΝΟΜΕ.



l'inflammation, ces symptômes n'en durent pas si long-tems, puisqu'on en cesse l'usage, si tôt que la pourriture est arrêtée, & d'ailleurs la douleur & l'inflammation qui sont excitées par ces remèdes, se calment bien-tôt après qu'on les a abandonnez; au lieu que s'ils en étoient moins chargez, ils agiroient si lentement, qu'ils n'arrêteroient qu'avec peine la pourriture, & leur longue application feroit que les malades en souffriroient davantage, tant par la douleur, que par l'inflammation qui augmenteroit plus par une irritation continue, quoique moins violente, que par une plus violente, & qui ne feroit que passer.

La maniere de se servir de ces collyres, n'est point différente de celle des autres: il faut seulement remarquer qu'on n'en doit appliquer que trois ou quatre fois par Jour, à cause de la douleur qu'ils excitent; & dans les intervalles de leur application, se servir des collyres anodins & rafraîchissans, comme je l'ai déjà dit ci-dessus. On choisira dans le Chapitre de l'Ophthalmie ceux qui y conviendront le mieux, & toujours par rapport à la douleur, à l'inflammation, & aux autres accidens qui les suivent. Et si-tôt qu'on voit la pourriture arrêtée, ce qu'on connoît quand les pellicules pourries se dessèchent, & commencent à se séparer des parties saines de la cornée, qu'un pus blanc, uni, & épais paroît, & que les autres symptômes s'apaisent; on cesse ces collyres pour se servir de celui que j'ai proposé ci-dessus, pour l'ulcere profond & peu malin, ou de quelque autre de semblable vertu; parce qu'alors on ne doit plus travailler qu'à mondifier doucement, incarner & dessécher l'ulcere.

Si les collyres secs ont lieu, c'est particulièrement dans ces sortes d'ulceres, pourvû que l'inflammation



Inflammation ne soit pas considérable, comme il arrive quelquefois. Et comme leur vertu est plus unie & plus forte, par conséquent, on ne met dans leur composition ni *verdet*, ni *vitriol de chypre*, ni *autre remède de pareille force*, de crainte de trop irriter la conjonctive & la membrane intérieure des paupieres; ce qui augmenteroit trop considérablement l'inflammation & la douleur: on se contente donc de les faire avec *vingt grains d'aloës*, *quinze grains de vitriol blanc* qui est beaucoup moins violent que celui de chypre, quoiqu'il ait au moins autant d'astringtion, *dix grains de sel de saturne*, *une demie dragme de tuthie préparée*, *autant d'iris de Florence*, & *une dragme de sucre candi*, qu'on réduit en poudre très-subtile, pour avec un tuyau de plume, en souffler deux ou trois grains sur l'ulcere; l'œil étant ensuite fermé, ce collyre se fond avec les larmes, s'épanche partout l'œil, & agit de même que les autres collyres. On en réitère l'application trois ou quatre fois par jour, observant ce que j'ai dit ci-dessus pour appaiser la douleur.

On se sert aussi pour ces ulcères de collyres en forme de liniment, que l'on fait avec *deux dragmes de myrrhe*, *un scrupule de vitriol blanc*, *douze grains de camphre*, & *une demie once de sucre candi*, qu'on réduit en poudre, dont on remplit les cavitez de *plusieurs blancs d'œufs* qu'on a fait durcir, & dont on a ôté les jaunes: on réunit ces blancs, on les lie avec du fil, & on les met à la cave ou en un lieu humide, sur une claye posée sur un bassin de fayance ou de terre vernisée, pour recevoir la liqueur qui en coulera, dans laquelle on trempe l'extrémité d'une plume de l'aile de quelque petit oiseau, dont on touche l'ulcere quatre ou cinq fois par jour, observant ce que dessus.

Les ulcères causez & entretenus par une fluxion

Q



habituelle d'humeurs pituiteuses & âcres, qui se fait non-seulement sur les yeux, mais aussi sur les joues, le nez, les lèvres, & autres parties voisines, & qui même les ulcère souvent, se traitent de la même manière que ceux avec lesquels ils ont rapport en tant qu'ulcères : ce qu'il y a de plus à ajouter, c'est qu'on doit travailler fortement à détourner ces humeurs & à les détruire, tant par les remèdes généraux que spécifiques, sans quoi ces ulcères ne guérissent pas ; & sur les ulcères croûteux qui se font aux nez, aux lèvres & autres parties, se servir *du beurre de saturne*, ou de *pommades dessicatives*, ou autres remèdes semblables.

Lorsque les ulcères, de quelque nature qu'ils aient été, sont mondifiés, si on voit que la cornée soit fort émincée, & qu'elle commence à s'élever en bosse, on se sert des collyres desséchans & astringens, que l'on fait *avec une demie once d'écorces de grenades, & deux gros de racines de grande consoude*, que l'on pile grossièrement, & que l'on fait bouillir dans *six onces des eaux de roses & de plantain*, & dans quatre onces de la coulure on dissout *un scrupule des trochisques blancs de rhasis, vingt grains de tuthie, quinze grains d'alum, dix grains de camphre & une demie dragme de sucre candi*.

Au lieu des *trochisques blancs de rhasis*, on se sert également dans ces collyres *de la céruse lavée* ou *de la litharge lavée*, on y ajoute quelquefois la pierre *hæmatite* préparée de la même manière que la tuthie, la *corne de cerf* calcinée & réduite en poudre très-subtile, ou les *coquilles de limaçons* ou celles d'*œufs*, préparées de même : la dose de ces remèdes est depuis *vingt grains* jusqu'à *une demie dragme*, & même plus si on veut plus fortement dessécher ; cela s'entend dans la quantité de la liqueur susdite.



Ou bien on les fait avec les feuilles & les extrémités tendres de ronces, de bourse de pasteur, & les fleurs de roses rouges, qu'on fait cuire dans l'eau de grande consoude pour faire la liqueur du collyre; on ajoute même les fleurs de grenades ou son écorce, & les galles vertes, quand on veut que la liqueur ait plus d'astriktion, & dans quatre onces de cette liqueur on dissout de l'aloës, de la tuthie, de l'antimoine, des coques d'œufs calcinées, & de la sarcocolle de chacun douze grains, du saffran, & du sel de saturne de chacun huit grains, pour s'en servir de même que du précédent.

Observez que, où les galles & autres simples de cette nature entrent, on ne doit point mettre de vitriol, parce qu'il noirciroit le collyre comme de l'encre, mais substituer à sa place le sel de saturne ou l'alum.

Les ulcères étant entièrement desséchés & cicatrisez, s'il reste de la foiblesse à l'œil, on emploie les collyres fortifiants, dont j'ai parlé à la fin de la cure de l'ophthalmie.

J'ajouterai en finissant ce Chapitre, par forme d'avertissement, que toutes les fois qu'on panse les ulcères des yeux, on doit avoir soin de nettoyer & d'ôter la chassie qui s'amasse dans les yeux ou autour des paupières, tant en les lavant avec des eaux ophthalmiques, qu'en les essuyant doucement avec des linges bien blancs. Qu'on doit faire tiédir tous les collyres ou autres remèdes dont on se sert avant que de les couler dans les yeux, ou les appliquer dessus, ne devant jamais se servir de remèdes actuellement froids sur ces parties. Que si la douleur est grande, il faut couvrir les deux yeux, quoiqu'il n'y en eût qu'un d'affecté, & cela afin que l'œil malade qui suivroit les mouvemens du sain, soit en repos. Que les compresses doivent être de linges bien blancs,



pliées en quatre doubles au plus, pour ne point trop charger l'œil, & qu'on doit, autant qu'on le peut, les renouveler à chaque pansement. Que les bandages doivent être seulement contentifs, évitant le nombre des circonvolutions, si on les fait avec la bande roulée, & le nombre des doubles linges, si on se sert de mouchoirs ou de serviettes. Qu'on doit faire coucher le malade sur le dos, la tête un peu élevée, ou s'il n'y peut demeurer, l'avertir de ne se pas coucher du côté de l'œil malade, & lui recommander de garder le plus de repos qu'il pourra. Toutes ces choses ne regardent pas seulement le traitement des ulcères, mais aussi celui de toutes les autres maladies de l'œil, qui sont de conséquence.

---

## CHAPITRE XVIII.

*6. Des symptômes qui suivent les ulcères des yeux.*

*De la chute de l'uvée ou staphylome, 1. Symptôme.*

QUand ensuite des grands ulcères virulens & corrosifs qui rongent insensiblement la cornée, ou des ulcères putrides qui en occupent une grande partie, & qui la font tomber en pourriture, cette membrane se rompt entièrement, ou quand elle est autrement rompue par des instrumens piquans, tranchans, ou contondans, non-seulement l'humeur aqueuse s'écoule, mais souvent aussi la plupart des parties intérieures du globe sortent de l'œil. Comme j'ai parlé de cette maladie commune à tout le globe au Chapitre IX je n'en dirai rien ici davantage.

Mais quand les ulcères sont moindres & fort profonds, ou ils éminent si fort la cornée qu'elle



se relâche, & forme une bosse en dehors, ou ils la rompent entierement; & alors si l'uvée se rencontre au-dessous, elle est poussée au-travers de cette rupture par l'humeur aqueuse, & forme une tumeur en dehors qui prend différentes figures, suivant que cette rupture est plus ou moins grande, & si l'uvée ne se rencontre point au-dessous de la rupture, comme lorsqu'elle se fait vis-à-vis de la pupille, l'humeur aqueuse s'écoule.

Nos Auteurs appellent *proptosis* toutes les éminences ou tumeurs particulieres que l'on remarque au-dessus de la cornée, soit qu'elles soient formées par la cornée éminente & relâchée, ou par l'uvée qui se pousse au-travers de la rupture de la cornée; comme ils appellent aussi de ce nom tous les forjettemens du globe de l'œil hors de l'orbite: ainsi je ne me servirai point de ce terme trop étendu, pour signifier ces especes de tumeurs que l'on comprend sous le nom de *staphylome*.

Ces sortes de tumeurs se divisent ordinairement en quatre especes, qui tirent leurs noms des choses auxquelles elles ressemblent. La premiere, qui est principale & comme générique, dont la base est large & la superficie arrondie, ressemblant à peu près à la moitié d'un grain de raisin, se nomme à cause de cela *staphylome* (a) ou *raisiniere*, & est de deux sortes; l'une, quand la cornée est si évincée & relâchée, que l'humeur aqueuse qui naturellement remplit avec quelque violence le globe de l'œil pour l'entretenir dans sa grosseur & rondeur naturelle, trouvant moins de résistance de ce côté là, pousse cette membrane en dehors, & la fait élever en une bosse qui est pour l'ordinaire de la même couleur de la cornée; ainsi dans le commencement quand cette

(a) Staphyloma.



membrane est encore ulcerée, elle est d'une couleur obscure, & quand elle est entierement cicatrifée, elle est blanche & luisante : l'autre, quand la cornée est entierement rompue, & que l'humour aqueuse pousse l'uvéé au-travers de la rupture, & la fait sortir en une bosse ronde & noire, à cause de la couleur de cette membrane.

La deuxième espece est quand la membrane uvée est sortie en si grande quantité, qu'elle forme une tumeur & plus grande & plus grosse que la précédente, représentant en quelque façon une petite pomme ; alors le staphylome change de nom, & on l'appelle *une pommette*. (a)

La troisième est quand l'uvéé étant ainsi avancée & sortie dehors, s'endurcit & se resserre à la base de la tumeur qu'elle forme, ou que la cornée s'endurcit pareillement & se resserre, en telle sorte que la base de la tumeur étant fort rétrécie, la tumeur en paroît éminente & arondie en maniere de la tête sphérique d'un clou ; ce qui lui fait changer le nom de *pommette* en celui de *clou*. (b)

La quatrième est alors que la rupture de la cornée est si petite que l'uvéé qui s'avance en dehors, forme une tumeur qui n'est pas plus grosse que la tête d'une mouche, qui à cause de cette ressemblance se nomme *tête de mouche*. (c)

Toutes ces tumeurs se trouvent quelquefois irrégulières dans leurs figures, y en ayant des *oblongues*, des *angulaires*, des *meurales* & autres qui ne dépendent aussi que des différentes figures de la rupture de la cornée, ou de ce que l'uvéé prête plus aisément en des endroits, & résiste plus en d'autres.

(a) Melon, ou Malum.

(b) Helos, ou Clavus.

(c) Myocephalon. Les Arabes Formicalis.



Les trois premières especes détruisent entièrement la vûe, & causent une grande difformité à l'œil : la quatrième especie ne cause pas tant de difformité, quelque partie de l'œil qu'elle occupe, & ne détruit pas entièrement la vûe, quand elle se trouve dans la cornée opaque ; mais quand elle est dans la cornée transparente, elle la détruit presque toujours, ou la diminue considérablement, tant à cause du dérangement de l'uvée, que par la cicatrice qui reste de l'ulcere qui a précédé.

On peut mettre ces maladies au nombre des incurables, puisque par les remedes on ne peut rétablir la vûe, & que ceux que l'on fait, ne sont que pour empêcher l'accroissement de ces tumeurs, ou pour diminuer un peu la difformité, encore faut-il s'y prendre de bonne heure.

Ainsi si-tôt que l'on voit que la cornée émincée s'élève en bosse, ou qu'étant rompue, l'uvée se présente en dehors, il faut se servir des mêmes collyres desséchans & astringens énoncez à la fin du Chapitre des ulceres, afin de resserrer & dessécher ces membranes. Il est vrai que tous les remedes qui ont beaucoup d'astringion, enflamment un peu les parties ulcérées, & causent de la douleur, à cause que resserrant les fibres, ils suppriment l'écoulement des matieres qui étant retenues, sont la cause de cette inflammation : mais on remarquera que cette légère inflammation favorise le rétrécissement des parties divisées, parce que les fibres étant alors pressées les unes contre les autres, elles y demeurent dans une especie de repos, ce qui fait qu'elles s'unissent insensiblement, & ne sont plus après si en état de se relâcher. On ne doit point craindre dans ce tems-là de mauvaises suites de cette légère inflammation causée par l'action de ces remedes, puisque je



suppose que l'ulcere est mondifié & prêt à se cicatriser, ou tout au moins en bonne suppuration; & que de plus on peut cesser ces remèdes, si on voit que les bords ulcerez de la rupture se faïssent, pour se servir des collyres mondifiants & simplement desséchans, jusqu'à ce qu'ils soient mondifiés une seconde fois, & ensuite remettre en usage les collyres susdits. On observera aussi que pendant l'usage de ces collyres, il est toujours bon d'appliquer sur tout l'œil une compresse trempée dans quelqu'un de ces collyres rafraîchissans proposez pour l'ophthalmie, & cela pour défendre les paupieres de l'inflammation.

Souvent ces remèdes diminuent les staphylomes récents, ou tout au moins les empêchent d'augmenter; mais quand ils sont plus vieux, ou que les bords de la cornée sont cicatrisés, ou que l'uvée est fort déjettée en dehors, comme dans la seconde ou troisième espèce, ou que cette membrane est déjà endurcie, tous ces remèdes n'y servent de rien, & il n'y auroit plus que l'opération, si elle réussissoit comme on se le propose. Voici la maniere de la faire.

Le Chirurgien étant assis, fait asseoir le malade à ses pieds, & le prie de renverser & d'appuyer la tête sur ses genoux: ensuite si c'est un staphylome à base étroite, il prend une éguille enfilée d'un double fil de lin, & l'œil étant ouvert, il la passe par le milieu de la base du staphylome, commençant du côté du grand angle, & finissant vers le petit; le fil étant passé, il le coupe près de l'éguille, & prend les deux extrémités d'un même fil, & fait un nœud de Chirurgien à côté de la base du staphylome, serrant modérément de crainte de la couper, mais assez pour la faire mortifier; il fait un semblable nœud de l'autre côté avec l'autre fil, & le staphylome étant ainsi lié, tombe en-



suite, se séparant insensiblement. Si même il est fort gros, on l'ouvre par la pointe après qu'il est lié, afin de le vider, & d'apporter par ce moyen quelque soulagement au malade. L'opération faite, on coule dans l'œil, & on applique dessus quelques collyres rafraichissans & anodins, prenant garde, en levant l'appareil dans les pansemens suivans, de tirer les fils, de crainte de faire séparer trop tôt le staphylome, parce que l'œil se vuideroit & s'enfonceroit. Le staphylome étant tombé, on panse l'ulcere restant avec les collyres mondifiens & desséchans, comme je l'ai dit au Chapitre précédent.

Voilà à peu près la maniere d'opérer de Celse, & que tous ceux qui ont écrit depuis lui, ont suivie. Les manieres d'opérer de Paul & d'Aëce, n'en different qu'en ce que le premier passe d'abord de bas en haut au-travers de la base du staphylome une simple éguille, & en passe une autre enfilée d'un double fil du grand au petit angle par-dessous la premiere, & procede au reste comme dessus, la premiere éguille qu'il retire après que le staphylome est lié, ne servant que pour le tenir plus en état pendant l'opération; & que le second se sert de deux éguilles enfilées chacune d'un double fil qu'il passe en chi X majuscule à la base du staphylome, & fait quatre nœuds aux quatre côtez de la base: c'est-à-dire, un nœud avec chaque fil; avertissant auparavant que les staphylomes dont la base est large & les veines pleines de sang, sont difficiles à guérir, & que ceux qui sont fort éminens, dont la couleur est changeante, & qui causent une douleur qui se communique aux tempes, sont incurables, & ne demandent que des remedes propres à appaiser la douleur.

Si je rapporte les manieres de faire l'opération



du staphylome, que nos anciens ont proposées, & que tous nos modernes enseignent, sans, je pense, les avoir pratiquées, ce n'est que pour contenter ceux qui ne les veulent pas ignorer, & pour avoir occasion d'en dire mon sentiment fondé sur la raison, & sur ce que j'en ai vû par expérience.

Il y a bien 30. ans que je vis faire une semblable opération par un Chirurgien, habile Opérateur, qui opéra à la maniere de Celse, & comme je l'ai dit ci-dessus; la ligature fut faite si à propos, que le fil & le staphylome ne tomberent que le neuvième ou dixième jour de l'opération, mais la playe de l'uvée ne se trouva point fermée, & l'œil se voida entierement & se flétrit; cependant l'ouverture de la cornée se ferma, & cicatrifa dans la suite après une suppuration qui arriva. Voilà la seule opération que j'aye vû faire.

Il y a environ 15. ans qu'un homme qui avoit un staphylome de la troisième espece qui l'incommodoit fort, parce qu'avançant beaucoup, il étoit rencontré des cils des paupieres qui par leur frottement l'irritoient continuellement, ce qui lui causoit de l'inflammation, de la douleur, & un larmoyement incommode; me vint trouver pour me prier de lui ôter; je l'avertis que son œil pourroit se vider, dont il ne se soucia point, pourvû qu'il fût soulagé. Je le liai d'un seul fil, sans me servir d'éguille, parce que la base en étoit fort étroite, il tomba 7. ou 8. jours après, & il resta une petite fistule par laquelle l'humeur aqueuse s'écouloit de tems en tems. C'est la seule opération du staphylome que j'ai faite, ne l'ayant point voulu entreprendre depuis, comme je l'avois toujours refusé auparavant.

En effet, réfléchissant sur l'issue de ces deux opérations, je ne vois pas qu'il en puisse arriver autre chose dans la plupart des opérations qu'on



pourroit faire. Car si on considère que l'uvée est une membrane très-mince, que sa superficie intérieure dans cette maladie est continuellement abreuvée de l'humeur aqueuse, & que l'extérieure ne touche qu'à la cornée qui est une autre membrane fort solide: on doit juger de la difficulté que l'uvée a de s'unir à l'endroit de la ligature, puisque d'un côté le peu de suc nourricier qu'elle peut fournir, & qui seul est capable de faire cette union, est continuellement affoibli par l'humeur aqueuse; & que de l'autre la cornée qui est sèche & peu fournie de sang, ne lui peut gueres fournir de ce suc, & cela d'autant plus que cette membrane a contracté une callosité dans le contour de sa rupture; de sorte que, quand même il y auroit déjà un commencement d'union dans l'uvée, elle ne pourroit subsister, la ligature étant tombée, à cause de l'effort de l'humeur aqueuse, qui déjà a été la cause du staphylome, comme je l'ai dit au commencement de ce Chapitre: ainsi l'œil est toujours en péril de se vuider & se flétrir, si la rupture de la cornée est tant soit peu considérable; ou il doit rester presque toujours une fistule, si cette rupture est fort petite, comme il est arrivé dans les deux opérations précédentes.

Pour les staphylomes à base large, soit qu'ils viennent de ce que la cornée est émincée & relâchée, ou de ce qu'étant rompue, l'uvée est poussée dehors; les novices peuvent aisément juger qu'ils ne peuvent soutenir l'opération, quand même on passeroit en leur base deux éguilles enchi à la manière d'Aëce; parce que ces membranes étant fort éloignées dans la base du staphylome, il seroit impossible de les rapprocher & de les joindre ensemble par les nœuds de fil, sans les déchirer, & sans procurer en même tems l'écoulement de l'humeur aqueuse & des autres parties



intérieures de l'œil, & cela à cause de la plénitude du globe.

Puisque l'issue de ces opérations est si douteuse, & que l'avantage que les malades en peuvent retirer, est de si peu de conséquence, ne consistant que dans une légère diminution de la difformité que ces maladies apportent; il est assez inutile d'exposer les malades aux douleurs que cause l'opération, & qui souvent aigrissent & augmentent ces maladies; à moins que les staphylomes avançant extraordinairement en dehors, ne soient irrités par la rencontre des cils: en ce cas pour éviter cette incommodité, on pourroit les lier, si leur base est fort étroite, comme je l'ai dit dans la seconde Observation; sinon les couper dans leur pointe pour faire écouler l'humeur aqueuse, parce qu'alors les membranes se retirent en dedans, & le staphylome disparoît; cela fait, mettre dessus un peu de poudre faite avec *parties égales de tutie, d'iris, & de sang de dragon*, pansant ensuite l'œil avec les collyres rafraîchissans & anodins, & la douleur étant apaisée, avec ceux qui mondifient & desséchent, comme je l'ai dit en parlant des ulcères. On évitera ainsi les douleurs que les autres manières d'opérer causent; puisque de quelque manière qu'on opère, on ne peut éviter que l'œil ne se vuide & se flétrisse, ou qu'il ne demeure fistuleux.

Dans tous les autres cas, il ne faut point toucher aux staphylomes, d'eux-mêmes dans la suite du tems ils se retirent un peu, & diminuent en se desséchant, & souvent leur superficie blanchit; en telle sorte que la difformité paroît moins, & que les malades peuvent tenir l'œil ouvert sans souffrir de douleur.



## CHAPITRE XIX.

*Suite des symptômes qui suivent les ulcères des yeux.*

*De la fistule de la cornée, 2. symptôme.*

UN autre symptôme qui suit, mais rarement, les ulcères des yeux quand la cornée se rompt, c'est *la fistule*. Elle arrive quand la rupture est fort étroite, & que les bords deviennent calleux, en sorte qu'il demeure au milieu un petit trou rond. Elle suit aussi les plaies faites par quelques instrumens piquans, lorsqu'elles dégénèrent en ulcères calleux.

Ce qui suit cette maladie, est que l'humeur aqueuse se vuide de tems en tems, & alors les membranes paroissent affaïffées & flétries; & comme cette humeur se rengendre continuellement, comme je l'ai dit ci-devant, deux ou trois jours après l'œil paroît aussi plein qu'auparavant, mais il ne reste pas long-tems en cet état: car sitôt que cette humeur étend un peu plus le globe, elle recommence à suinter & couler comme devant.

Quand la fistule est dans la cornée opaque, & que la cicatrice du tour n'a pas une grande étendue, les malades peuvent distinguer les objets, quand le globe est plein, pourvu qu'il n'y ait rien de dérangé au-dedans de l'œil, mais non quand l'humeur aqueuse est écoulée; & quand elle est dans la cornée transparente, l'aveuglement la suit presque toujours en quelque endroit qu'elle soit; parce qu'il est impossible que l'iris ne s'altère dans sa situation, & que d'ailleurs la cornée ne perde sa transparence par la



cicatrice de l'ulcere qui a causé la fistule.

Si pour guérir les fistules, il faut ôter ou consumer la callosité des bords des ulcères fistuleux pour le pouvoir unir ensuite; on juge bien que cela ne se peut pratiquer aux fistules de la cornée, & qu'ainsi elles sont sans remèdes. Je n'en ai vu encore que quatre: une arrivée après l'opération du staphylome dont j'ai parlé ci-devant: deux autres qui avoient succédé à des ulcères étroits qui avoient rompu la cornée; & une autre qui étoit survenue après une plaie faite d'un éclat pointu de bois qui avoit percé la cornée opaque vers le petit angle de l'œil, mais elle se ferma sept ou huit mois après, s'y étant engendré un petit bouton de chair qui s'endurcit & s'unifia; de manière que depuis la fistule ne coula plus, même le malade voyoit assez de cet œil pour se conduire.

*Des excroissances de chair, 3. symptôme.*

Quoique la cornée soit une membrane solide, & qui paroît très-peu fournie de sang; il ne laisse pas quelquefois de survenir aux ulcères dont elle est affectée, & même ensuite des plaies, *des excroissances de chair* plus ou moins grandes, & qui sont tantôt *fort éminentes & fongueuses*, tantôt *assez fermes, mais sans malignité*, & d'autres fois *si malignes*, qu'elles tiennent *du cancer*.

Les ulcères ou plaies qui arrivent à la cornée opaque, sont les plus sujets à ces *excroissances de chair*, à cause du plus grand nombre de vaisseaux dont elle est arrosée en sa superficie, & de la nature des membranes qui forment le blanc de l'œil: il s'y en fait cependant quelquefois dans les ulcères de la cornée transparente; & même quand la cornée est rompue, quelques-unes ont leur



fondement sur l'uvéé, comme je le ferai voir dans l'histoire suivante.

Lorsque ces excroissances ne sont pas de conséquence, elles se traitent avec les collyres desséchans & un peu astringens, ou bien avec le collyre sec, fait *avec parties égales de sucre candi, de tuthie, & d'iris de Florence.* Si ces remedes ne sont pas assez puissans pour les dessécher, ou que ces excroissances soient plus considérables, on ajoute au collyre sec susdit *un peu de poudre d'alun brûlé*, dans la dose de moitié d'une des autres drogues; on augmente même cette dose, suivant qu'on le juge nécessaire: quelquefois aussi au lieu d'alun, on se sert du *vitriol blanc calciné*, & cela quand ces excroissances résistent aux plus doux cathérétiques: on est même obligé, mais rarement, de passer à de plus violens remedes, comme on le va voir.

Il suffit de souffler sur ces excroissances un peu de ces collyres secs avec le tuyau d'une plume cinq ou six fois par jour, ou d'en saupoudrer ces excroissances si elles sont grandes; & s'ils causent de l'inflammation, se servir dans les autres tems d'un collyre anodin & rafraîchissant, comme je l'ai dit ci-devant en d'autres rencontres.

Quand ces excroissances sont excessives, on est quelquefois obligé de les lier, si cela se peut, sinon de les couper pour avancer besogne, achevant après de les dessécher avec les collyres secs susdits.

La plus grande excroissance de chair que j'aye vûe suivre un ulcere qui étoit partie dans la cornée opaque, & partie dans la cornée transparente en la partie inférieure de l'iris, fut en un nommé Nicolas Noël, dit la Seine, qui servoit dans les Troupes en qualité de Cavalier, il y a dix-huit ou vingt ans. Elle étoit si considérable,



qu'elle s'avançoit hors les paupieres, comme un champignon qui couvroit tout l'œil, & étoit horrible à voir. Plusieurs Chirurgiens des Hôpitaux d'Armées & des Troupes, à ce qu'il me dit, l'avoient déjà extirpée plusieurs fois par ligatures, avec des ciseaux, & avec des remèdes; mais trois semaines ou un mois après elle repulluloit si fort, qu'elle étoit dans le même état d'auparavant; ainsi l'ayant jugée incurable, il fut congédié. S'étant retiré dans ce lieu, il me vint trouver pour l'en délivrer, & le soulager des cruelles douleurs qu'il souffroit: m'ayant dit ce que dessus, & ayant examiné cette excroissance, & reconnu qu'elle n'étoit point chancreuse, quoiqu'un peu maligne, je me déterminai à la consommer avec les cathérétiques; j'en appliquai quelques-uns, mais en vain: cela m'obligea à me servir d'une poudre faite *avec une partie de sublimé corrosif, & quatre parties de croûte de pain desséchée*; j'en faupoudrois un peu avec les doigts toute la superficie de l'excroissance, & sitôt que je voyois les chairs blanchir, je lui lavois l'œil avec des eaux opthalmiques un peu tièdes, pour empêcher le sublimé dissout dans les humiditez de l'excroissance, d'agir sur les parties voisines, & ensuite j'y appliquois des compresses trempées dans le collyre fait *avec le blanc d'œuf & l'eau-rose*. Les escarres se formoient assez promptement, tomboient le soir ou le lendemain matin, étant tombez, j'y appliquois de nouveau de la poudre, & procédois comme dessus. Dans quatre jours, tout ce qui excédoit les paupieres fut consommé: alors j'affoiblis ma poudre, y ajoutant de la croûte de pain, & quand je l'appliquois, je tenois les paupieres ouvertes jusques à ce qu'elle eût agi, & que j'eusse lavé l'œil comme dessus, & cela pour défendre la partie intérieure des



paupieres. Plus j'avançois vers la racine, & plus les chairs étoient solides, & plus aussi la douleur que ma poudre causoit étoit grande; cependant les escarres tomboient à l'ordinaire, & je ne remarquois pas plus d'inflammation à l'œil. Dans 3 autres jours l'excroissance se trouva consommée à niveau de la cornée, & je reconnus alors que sa base n'occupoit pas plus de place que la moitié du petit *ongle*, que la cornée étoit ulcérée & rompue de la même grandeur, & que les racines de cette excroissance passaient au-delà, & avoient leur fondement sur l'uvée: cela m'obligea à quitter cette poudre pour me servir d'une autre moins violente; mais nonobstant son usage, les chairs repulluloient de jour à autre; je repris donc la précédente pour détruire entièrement toutes les racines de cette excroissance, aussi bien l'œil étoit-il perdu. Après la seconde application, comme l'escarre se sépara, non-seulement l'humeur aqueuse s'écoula, mais en même tems le cristallin & le corps vitré fluèrent par l'ouverture; & l'œil étant vuide, toutes les douleurs cessèrent, & l'ulcere se mondifia & cicatrifa entièrement en quinze jours de tems par l'usage d'un collyre mondifiant & desséchant, sans que le malade depuis ce tems-là ait ressenti aucune douleur, quoique continuellement exposé à toutes les injures extérieures, étant Marinier de sa profession.

Quand les excroissances de chair sont véritablement chancreuses, ce qu'on connoît par leur dureté, par leur inégalité, par leur couleur diverse, par l'écoulement d'une sanie maligne, virulente & corrosive, qui échauffe & ulcere les parties sur lesquelles elle coule, par les grosses veines qui rampent à la base de ces excroissances & dans les environs, & par la douleur vio-



lente de la partie malade, qui se communique à la tête & aux tempes; on n'y doit nullement toucher, si petites qu'elles soient, parce qu'elles s'irritent considérablement par les remèdes violens, mais encore par ceux qui ont tant-soit-peu d'acrimonie & de chaleur. Ainsi on doit se contenter d'appliquer dessus des collyres faits avec la céruse lavée ou les autres préparations de plomb, que l'on mêle à la quantité d'une dragme dans quatre onces des eaux distillées de fray de grenouilles, de morelle, & de roses, dans lesquelles on fait fondre quinze grains de gomme arabique, y ajoutant même un scrupule de poudre de corne de cerf brûlée ou de coquilles d'œufs, ou autres remèdes semblables, capables aussi d'adoucir l'acide malin qui y domine, & de rendre les douleurs qu'il cause plus supportables, en empêchant ou plutôt retardant l'augmentation de ces excroissances chancreuses, & du reste s'efforcer par un bon régime de vivre, & par les remèdes généraux & spécifiques, pris intérieurement, d'éloigner, autant qu'on le peut, les suites funestes de cette maladie.

*Des cicatrices de la cornée, 4. symptôme.*

Lorsque les ulcères ou les plaies de la cornée sont guéris, il y reste des cicatrices, de même que dans les autres parties du corps qui ont souffert quelque solution: ces cicatrices dans la cornée transparente paroissent comme des taches blanches, plus ou moins étendues & plus ou moins épaisses, selon que les ulcères ou les playes dont elles sont des suites, ont été plus ou moins étendues ou profondes. Elles sont pour l'ordinaire unies & luisantes, d'autres fois elles sont enfoncées, & quelquefois aussi elles sont un peu éminentes & inégales. Dans la cornée opaque sou-



vent elles ne paroissent pas, ou très-peu, à cause de la couleur blanche des membranes de la conjonctive, quelquefois aussi elles paroissent *rougeâtres ou un peu éminentes*, & d'autres fois *un peu obscures*, particulièrement quand les ulcères ont été étendus & profonds.

De toutes les cicatrices de la cornée, il n'y a que celles qui sont sur la cornée transparente vis-à-vis de la pupille, qui ôtent ou diminuent la vûe; toutes les autres n'incommodent point, quand d'ailleurs il n'y a point de changement dans la disposition naturelle des parties intérieures du globe.

Celles qui suivent les ulcères superficiels, ne paroissent que comme un léger brouillard, qui diminue plus ou moins la vûe, suivant qu'il y a plus ou moins d'étendue ou plus ou moins d'épaisseur. Et celles qui suivent les ulcères profonds, paroissent comme une corne blanche & polie; & comme elles détruisent la transparence de la cornée, elles empêchent entièrement le passage des rayons de lumière, & cela plus ou moins, suivant qu'elles occupent plus ou moins de place.

Incontinent après la guérison des ulcères ou des plaies, les cicatrices paroissent avoir plus d'étendue, à cause d'un léger brouillard qui les environne, qui n'étant causé que par un reste d'humeur contenue entre les pellicules de la cornée, se dissipe quand cette humeur est entièrement résoutue; & alors les cicatrices ne paroissent pas plus grandes qu'étoient les solutions de continuité qui les ont précédé; même elles sont tant-soit-peu plus petites, à cause du rétrécissement & dessèchement des fibres membraneuses cicatrisées.

C'est une erreur de croire que les cicatrices de



la cornée se puissent ôter ou effacer par aucuns remèdes: elles sont absolument ineffaçables, & elles subsistent toute la vie, comme l'expérience le fait voir, nonobstant toutes les promesses que la plupart de nos Auteurs font, en nous proposant leurs remèdes: s'ils les avoient essayez, ils auroient eux-mêmes reconnu cette vérité. C'est encore une erreur que de s'imaginer de les pouvoir teindre & noircir pour en diminuer la difformité, avec des collyres, ou encres faites *avec les galles, les écorces de grenades & de noix, le vitriol, la litharge, le plomb brûlé, & autres de cette nature.* Tous les remèdes au contraire avec lesquels on prétend les ôter ou effacer, ou les teindre, & que nos Auteurs proposent en assez grand nombre, feroient plus capables par leur âcreté, ou leur astringtion, de les ulcérer de nouveau, & de les rendre ainsi plus fâcheuses.

## CHAPITRE XX.

### 7. De l'aigle ou aige, & du leucoma ou albugo.

**L**Orsqe quelques-uns de nos Auteurs parlent des taches de la cornée, ils les confondent souvent avec les pustules, les abcès, & les ulcères: & quelques autres qui les distinguent fort bien de ces maladies, les confondent néanmoins entr'elles, & sous le nom générique de taches, comprennent les cicatrices, l'aige, & le leucoma, maladies cependant qui different les unes des autres. J'ai parlé des cicatrices, parce qu'elles sont toujours des suites des ulcères & des plaies, je vais à présent traiter des deux autres fortes de taches.

*L'aigle ou aige est une tache blanchâtre qui pa-*



roît au blanc de l'œil, & qui est causée par une humeur pituiteuse & gypsée, qui s'amasse par congection entre les pellicules du blanc de l'œil & la cornée, & qui forme souvent une espece de petite tumeur. Et quand cette humeur ou matiere est plus endurcie, & qu'elle forme comme une espece de durillon, c'est ce que l'on nomme *poros* ou *porosis*.

Comme ces maladies sont des especes de petits *athéromes* de la conjonctive, on n'en doit pas craindre de mauvaises suites: souvent elles n'excèdent pas un grain de millet; & quand elles se trouveroient avoir un peu plus d'étendue, il est rare qu'elles augmentent jusqu'à incommoder. Si elles sont de nature à suppurer dans la suite, cela se fait sans presque causer de douleur & sans aucune inflammation: elles s'ouvrent, & il en sort un peu de matiere épaisse, & l'ulcere se mondifie avec un peu de poudre d'iris & de sucre candi, qu'on souffle dans l'œil, ou avec quelque collyre mondifiant & desséchant, & il se referme bientôt après. Il y reste cependant une petite tache, même quelquefois le follicule se remplit, quoique rarement, il se rouvre aussi de même sans autre accident; ainsi il est inutile de les écorcher, comme quelques Auteurs le proposent, ou de tâcher de les dissiper par des remèdes; puisqu'on se mettroit en danger, les voulant guérir ainsi, d'exciter une plus grande maladie.

On peut mettre encore au nombre de ces maladies, d'autres petites excroissances de chair blanchâtres, & d'autres petites excroissances graisseuses qui se forment sur la conjonctive, dont on voit quelques personnes qui en ont, sans en recevoir aucune incommodité, & qui ne demandent aucuns remèdes, à moins qu'elles ne soient excessives, ce qui est rare: en ce cas on les accroche



subtilement avec un petit crochet pointu, prenant garde de n'y point comprendre la conjonctive; ou on passe au-travers une petite éguille courbe, enfilée d'un fil de soye, & pendant qu'on les souleve avec le crochet ou le fil, on les coupe avec la pointe des ciseaux sans offenser la conjonctive; on y souffle ensuite un peu de la poudre susdite, & on achève la cure avec les collyres mondifiants & desséchans.

Le *leucoma* ou *albugo* est une tache blanche & superficielle sur la cornée transparente, causée par une humeur pituiteuse & comme caséuse, qui s'amasse insensiblement, & se glisse au-dessous de la surpeau qui recouvre cette membrane, & qui empêche la vûe, tant qu'elle subsiste. Les vieillards & les enfans dont la chaleur est faible, & qui sont travaillés de légères fluxions habituelles sur les yeux, sont les plus sujets à cette maladie; elle est aussi quelquefois excitée par des causes extérieures.

On distingue l'*albugo* des cicatrices, en ce que les cicatrices sont pour l'ordinaire d'un blanc luisant, qu'elles sont sans douleur, & qu'elles sont des suites de la solution de la cornée; & que l'*albugo* est d'un blanc non luisant comme de la craye, qu'il est accompagné d'une légère fluxion, d'un peu d'inflammation & de douleur, d'un petit larmoyement, & qu'il arrive sans qu'aucun ulcere ait précédé, au contraire il est en quelque façon le commencement d'un ulcere: on le distingue cependant des ulcères, en ce que dans les ulcères, si superficiels qu'ils soient, on y remarque quelque enfonçure & solution, & que leur couleur est sombre ou cendrée; & que dans l'*albugo* il ne paroît ni enfonçure, ni solution, hors quand la surpeau se rompt, & que sa couleur en est beaucoup plus blanche. Il diffère des pustules



& des abcès, en ce que leur figure ou tumeur est régulièrement circonscrite, & que celle de *l'albugo* ne l'est pas, s'étendant tantôt plus dans un lieu que dans un autre, & tantôt étant plus épais & plus blanc dans un endroit, & moins blanc & moins épais dans un autre. Enfin *l'albugo* diffère de l'aigle ou aïe, en ce que cette maladie-ci occupe le blanc de l'œil, & a peu d'étendue; & que *l'albugo* se trouve toujours sur la cornée transparente, & a une plus grande étendue.

Quand cette maladie subsiste long-tems, il est à craindre que dans la suite elle n'ulcere peu à peu la cornée, & alors après sa guérison elle laisseroit un nuage qui ne s'effaceroit point; au lieu que lorsqu'elle ne dure pas long-tems, pour l'ordinaire il en reste peu de vestiges.

Ainsi on doit travailler à la guérir le plus promptement qu'on peut; & pour cet effet, après avoir prescrit les remèdes généraux propres pour détourner la fluxion habituelle, en détruisant la source de l'humeur qui la cause, on vient aux remèdes particuliers qui sont de diverses sortes.

On dissout, détache & nettoie *l'albugo* avec des remèdes âcres & volatils, comme avec les fiels de brochet, de carpe, ou autre poisson, ou avec ceux d'oiseaux de proie, de perdrix, ou autres, dans l'un ou l'autre desquels on trempe la frange d'une plume pour en toucher *l'albugo* deux fois le jour.

Ou bien on se sert de la suye humide de drapeaux ou de papier, que l'on fait brûler entre deux assiettes, laissant assez d'espace pour que le linge ou papier puisse brûler; & ramassant cette suye, on la délaye avec un peu de salive pour en toucher *l'albugo* comme dessus.

On se sert encore également & de la même manière de l'huile de gayac ou de celle de bays. Et



comme tous ces remèdes sont âcres & cuisans, on nettoie l'œil une demi-heure après ou environ, avec un collyre rafraîchissant, dans lequel on trempe aussi une compresse qu'on applique sur l'œil malade.

On le mondifie aussi avec une liqueur faite avec un demi-gros de myrrhe, cinq grains de camphre, & cinq grains de vitriol blanc, qu'on dissout dans deux gros de miel, & du suc de fenouil, autant qu'il en faut pour rendre le tout en forme de liniment un peu liquide, dont on touche l'albugo comme dessus.

Le collyre sec, fait avec l'iris, le sucre candi, la myrrhe, un demi-gros de chacun, & quinze grains de vitriol blanc, y est aussi fort bon. On peut encore se servir d'autres remèdes, mais ceux-ci suffisent.

De quelque manière qu'on ait fait séparer l'albugo, on en finit la cure avec les collyres proposez pour les ulcères superficiels.

## CHAPITRE XXI.

### 8. Du pterygion ou ongle.

**L**E pterygion ou ongle est une excroissance de chair membraneuse, qui pour l'ordinaire commence à pulluler au grand angle de l'œil, & s'étend insensiblement, & se glisse en manière d'une aîle sur & le long de la conjonctive, entre cette membrane & la tarseau qui la recouvre, jusques au cercle extérieur de l'iris, & quelquefois passe outre, & couvre la cornée transparente, en telle sorte qu'elle empêche la vûe. Elle commence aussi quelquefois au petit angle, mais plus rarement, & il est encore rare qu'elle com-  
mence



commence à la racine des paupieres; j'en ai vû cependant, mais je n'en ai point encore trouvé qui ayent assez incommodé pour obliger à en venir à l'opération.

Nos Anciens en ont reconnu *de trois especes*: un qu'ils ont appelé *membraneux*, parce qu'en effet il ressemble à peu près à une membrane charnue & nerveuse: le second, *adipeux*, parce qu'il ressemble en quelque sorte à une graisse congelée, étant même plus blanc que le premier, & qu'aussi il se rompt aisément quand on le veut séparer: le troisième, qu'on peut nommer *variqueux*, étant entre-lacé & tissu de quantité de veines & d'arteres assez grosses; d'où vient qu'on l'appelle *panniculus*, c'est proprement *le sebel* des Arabes; il est le plus fâcheux de tous pour l'inflammation, l'ulcération, le prurit, & la douleur qui l'accompagnent le plus souvent.

Ceux qui sont sujets aux fluxions sur les yeux, & ceux qui ont été travaillez de quelque grande inflammation, ou de quelque épanchement, ou sang entre les membranes du blanc de l'œil, ou de quelque ulcere, ou autre semblable maladie du grand angle, sont les plus exposez à cette maladie; parce que toutes ces choses ne peuvent guères arriver, sans que les vaisseaux capillaires ne soient ou rompus, ou rongez, ou autrement défigurez: ce qui donne occasion au suc nourricier de s'échapper plus abondamment entre les interstices des membranes extérieures de la conjonctive, de s'y figer faute de pouvoir rentrer dans les veines, & de former ainsi les deux premières especes *d'ongle*, ou au sang de s'arrêter & de s'amasser insensiblement dans les vaisseaux, de les gonfler, de les rendre variqueux, & de produire la troisième espece.

*L'ongle* se forme aussi sans avoir été précédé



des maladies fufdites, & feulement par une légère fluxion d'humeur âcre, qui par les prompts defordres qu'elle caufe aux vaiffeaux & membranes extérieures de la conjonctive, donne aufli-tôt naiffance à *l'ongle*; mais cela eft beaucoup plus rare.

*L'ongle adipeux* n'eft point fujet à devenir malin; le *membraneux* & le *variqueux* au contraire, quand ils font caufez ou abreuvez par une fluxion habituelle d'humeur âcre ou falée, deviennent quelquefois fi malins, qu'ils ne font traitables ni par les remedes, ni par l'opération: même le *variqueux*, fans être abreuvé de cette humeur, le devient fouvent, à caufe du fang qui en féjournant dans les vaiffeaux, s'y grumelle, s'y féche, s'y aigrit, & acquiert quelquefois un degré de virulence capable d'altérer les parties voisines; d'où vient aufli que *le febel* eft le plus fâcheux des trois efpeces d'*ongle*.

On demandera peut-être pourquoi *l'ongle* commence plutôt au grand angle de l'œil qu'au petit, ou à la racine des paupieres. On en peut rendre une raifon anatomique affez probable, en difant que le plus grand nombre des vaiffeaux que la conjonctive reçoit, venant du côté du grand angle, cette membrane doit aufli recevoir plus de nourriture de ce côté là, comme on remarque effectivement dans beaucoup de perfonnes elle y eft plus épailfe; & qu'ainfi quand ces vaiffeaux font affectez par quelqu'une des caufes ci-deffus, *l'ongle* a plus d'occafion de s'y former.

*L'ongle* dans fa naiffance demeure quelquefois en un certain état de grandeur, fans augmenter & fans apporter aucune incommodité pendant le cours de la vie, comme on le voit affez fouvent dans des perfonnes qui en portent depuis



long-tems. A ceux-là, il ne leur faut aucuns remedes.

Quelquefois aussi à l'occasion d'une nouvelle inflammation, il pullule de nouveau, & grossit ensuite considérablement.

Quand il est nouveau & médiocre, on le guérit quelquefois par les remedes, ou pour le moins on le diminue, & on l'empêche de croître; mais quand il est confirmé, & qu'il est si augmenté qu'il commence à couvrir la cornée transparente, les remedes n'y font plus rien, & il n'y a que l'opération qui le puisse guérir.

Pour être traitable par l'opération, il faut qu'il soit sans douleur, qu'il soit blanc, qu'il soit molle & obéissant quand on le touche, & qu'il ait cependant assez de consistance pour résister sans se rompre. Et si la base est étroite, & qu'il n'adhère que par ses deux extrémités, se séparant aisément dans son milieu, il obéira encore plutôt à l'opération.

Ainsi l'*ongle adipeux* est difficile à enlever par l'opération, à cause qu'il est très-sujet à se rompre en le soulevant. Et celui qui est gros & renversé, éminent, endurci, inégal, noirâtre, ou de diverse couleur, douloureux, & dont la douleur se communique aux tempes, est absolument incurable, parce qu'il est malin & chancreux; & le *sebel* qui est le plus sujet à toutes ces mauvaises qualitez, quand il les a, il est pareillement incurable.

Pour parvenir à la cure de l'*ongle*, s'il est traitable par les remedes, je veux dire s'il est médiocre & récent, on doit avoir en vûe de l'atténuer & consommer, si on le peut, ou tout au moins de le dessécher & emmaigrir pour l'empêcher de croître davantage: ce qui s'exécute par l'un ou l'autre des remedes suivans.



On fait un collyre sec avec un scrupule d'os de sèche, un demi-scrupule de cristal fin, quinze grains de vitriol blanc, une demi-dragme d'iris de Florence, & une dragme de sucre candi, qu'on réduit en poudre très-subtile, dont on répand quelques grains sur l'ongle, ou avec les doigts, ou par le moyen d'un tuyau de plume, & cela trois ou quatre fois par jour; observant de laver l'œil une demie heure après son application, avec quelques eaux ophthalmiques.

Le cristal qui entre dans ce collyre, & dont chaque particule conserve des petits angles tranchans, comme on le reconnoît avec le microscope, ne sert que pour excorier en quelque manière la superficie de l'ongle, pour donner occasion aux humiditez qui l'abreuvent, de s'écouler, & pour exciter en même tems une légère suppuration, aussi-bien que pour favoriser la pénétration & l'action des autres remèdes. On ne doit point craindre de se servir de ce remède, quoiqu'il semble nouveau, pouvant assurer que je n'en ai point vû arriver de mauvais effets, m'en étant servi plusieurs fois, à l'imitation d'un vieux Praticien que j'ai connu autrefois, qui faisoit une poudre avec parties égales de sucre candi & de cristal, dont il se servoit non-seulement pour les angles naissans, mais aussi pour l'albugo, & pour les ulcères qu'il ne pouvoit mondifier, & cela avec assez de succès. Et je ne doute pas même que nos Anciens & nos Modernes qui font entrer la pierre-ponce dans les collyres, n'ayent le même dessein.

Le collyre sec, fait avec une demi-dragme d'os de sèche, un scrupule de vitriol blanc, douze grains de sel de saturne, & une dragme de sucre candi, réduits en poudre subtile, dont quelques Chirurgiens se servent pour souffler sur l'ongle, est aussi fort bon



pour le diminuer, & pour l'empêcher de croître, quand il ne fait que commencer à naître.

Ou enfin on se sert du collyre verd, que l'on fait avec un scrupule de verdet, seize grains de vitriol romain calciné jusqu'à rougeur, du borax & de la pierre ponce douze grains de chacun, & une dragme de sucre candi, qu'on dissout dans quatre onces des eaux distillées de rhue & de chélidoine, rendues un peu mucilagineuses par l'infusion de la gomme arabique. On en fait couler quelques gouttes sur l'ongle cinq ou six fois par jour.

Si par ces remèdes ou autres semblables, on ne peut l'empêcher d'augmenter, comme il arrive souvent, quand il est parvenu à un certain degré d'étendue & de solidité; ou qu'étant invétéré & grossi, & couvrant déjà une partie de la cornée transparente, on appréhende que bientôt il ne s'étende au-dessus de la pupille: on doit au plutôt l'emporter par l'opération; parce que si on tardoit, elle seroit infructueuse pour le rétablissement de la vûe, à cause de la cicatrice qui resteroit en forme de nuage sur la cornée transparente vers l'extrémité de l'ongle qui s'y trouve toujours adhérente: mais auparavant il faut prendre garde si l'œil n'est point actuellement travaillé de fluxion ou d'inflammation; parce qu'en ce cas il ne faudroit point faire l'opération, que ces symptômes ne fussent apaisez, dans la crainte de les augmenter par la douleur de l'opération, quoique légère.

Pour faire cette opération, le Chirurgien s'assied, fait asseoir le malade à ses pieds, & lui fait renverser & appuyer la tête sur ses genoux. Un serviteur situé à côté tient une paupière ouverte, & le Chirurgien l'autre; puis il passe une éguille un peu courbe dont la pointe est émouf-



lée, 1<sup>o</sup>. enfilée d'un fil de foye retors & fin, ou d'un crin de queue de cheval, 2<sup>o</sup>. par-dessous *l'ongle* environ son milieu, en sorte qu'il le comprenne tout avec son éguille: l'éguille étant passé outre, il la tire, & coupe le fil ou le crin près l'éguille, & de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin, qui doit rester simple, le plus près de l'œil qu'il peut, & l'étendant, il le fait glisser comme en sciant par-dessous *l'ongle* vers la racine du grand angle, il le ramene ensuite de la même manière vers son autre extrémité du côté de la cornée transparente, & le separe ainsi de la conjonctive. S'il voit que *l'ongle* ait de la peine à se séparer, ou qu'il appréhende, étant adipeux, qu'il ne se rompe, il tient les deux extrémités du fil ou du crin d'une main, & soulève un peu *l'ongle*, il le separe doucement de côté & d'autre, selon sa longueur, avec la pointe d'une lancette qu'il tient de l'autre main, prenant garde d'offenser la conjonctive; ou bien au lieu de lancette, il se sert d'un petit déchauffoir bien tranchant, ou d'une plume d'oye coupée en manière d'une pointe de lancette, à peu près comme ces plumes qu'on taille pour se curer les

NOTA. 1<sup>o</sup>. L'éguille doit être ronde, & un peu longue pour la tenir aisément avec les doigts, elle doit être cependant un peu déliée; on la détrempe en la faisant rougir à la flamme d'une chandelle, & on la courbe suivant qu'on le juge à propos: on en émousse ensuite la pointe en la frottant sur une pierre de Levant, ou autre propre à aiguïser, afin qu'elle ne pique point, & qu'elle se glisse plus aisément entre *l'ongle* & la conjonctive sans la blesser, n'étant pas nécessaire qu'elle pique pour rompre la surpeau qui le recouvre, & qui le tient attaché sur la conjonctive, cette surpeau étant si délicate qu'elle se rompt par le moindre effort.

2<sup>o</sup>. Le crin de cheval est assez fort pour cette opération, il glisse un peu plus aisément que le fil de foye; on s'en sert cependant également, pourvu qu'il soit retors & fin.



dents. Cela étant fait, de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin, & le fait glisser comme dessus d'une extrémité à l'autre de *l'ongle* : le voyant bien séparé, il le lie avec le même fil ou crin vers son milieu, 3°. & tenant d'une main les deux extrémités du fil ou du crin, il élève un peu *l'ongle*, & de l'autre il le coupe le plus près qu'il peut de la cornée transparente, 4°. avec le tranchant d'une lancette, 5°. ou avec des ciseaux bien tranchans ; lâchant un peu le fil, il coupe ensuite *l'ongle* vers sa racine, prenant garde de couper cette petite avance de chair glanduleuse située au grand angle, de crainte qu'étant coupée, il n'en arrive un larmoyement involontaire. L'opération faite, il met dans l'œil un peu de poudre de sucre candi, & par-dessus une compresse trempée dans un collyre rafraîchissant ; & dans la suite il panse l'œil avec les collyres proposez pour les ulcères superficiels, qu'il continue jusques à la fin de la cure, sans craindre que les paupieres s'unissent à la conjonctive, comme quelques Auteurs le craignent sans raison ; parce que ces deux parties ne peuvent s'unir, s'il n'y a en même tems solution de continuité dans l'une & dans l'autre.

Cette maniere d'opérer ne differe de celles de

3°. *L'ongle* étant séparé, on le lie dans son milieu pour le tenir, pendant qu'on le coupe, dans ses deux extrémités ; autrement ayant coupé une extrémité, il seroit difficile de couper l'autre, parce qu'il se retire & s'acourcit beaucoup.

4°. Il n'importe qu'elle extrémité on coupe la première, étant toujours maître de *l'ongle* par le moyen du fil dont il est lié : ainsi on peut commencer par celle du grand angle, si on veut en cela suivre nos Auteurs, ou bien par l'autre, comme je l'ai dit ; cela est égal.

5°. Si on se sert d'une lancette, il la faut entortiller d'une petite bande, ne laissant que la pointe de découverte, & cela pour la tenir plus commodément.



Paul d'Aëce, de Celse, & d'autres anciens qui se font copiez les uns & les autres, & que nos modernes à leur tour ont copié, qu'en ce que les deux premiers accrochent d'abord l'*ongle* avec un petit crochet, & passent ensuite par-dessous une aiguille enfilée en même tems d'un fil de lin & d'un crin, soulevant l'*ongle* avec le fil de lin qu'ils font tenir par un serviteur, cependant qu'avec le crin ils séparent l'*ongle* en sciant, comme je l'ai dit, & le coupent ensuite à sa racine avec les mêmes précautions que j'ai rapportées; & que le troisième qui se sert aussi du crochet, ne passe qu'un fil, procédant au reste comme les deux autres, sans que les uns ni les autres se soient avisez de lier l'*ongle* après être séparé, hors Albucasis & Avicenne, qui, au rapport de Guy de Chauliac, le lient avec le fil de lin avant que de le séparer avec le crin. Ainsi on peut juger que la maniere que j'ai proposée, est la plus sûre & commode, étant exempte de la multiplicité des instrumens, & du ministère d'un serviteur pour soulever l'*ongle* qui est aisé à rompre, pour peu que ce serviteur peu instruit tire trop le fil ou le crochet, & que d'ailleurs l'*ongle* étant séparé & lié, il est bien plus facile au Chirurgien de couper sûrement ses deux extrémités sans en rien laisser.

Pour l'*ongle graisseux*, s'il se rompt pendant l'opération, on ôte ce qui reste, autant qu'on le peut, avec la pointe du ciseau, ou on l'écorche avec la pointe de la lancette, prenant garde de blesser les autres parties de l'œil; & ensuite on consume ce qui peut encore rester, avec le collyre verd ci-dessus.

A l'égard du *sebel*, quand il n'a aucune malignité, ce qui est assez rare, il s'ôte de la même maniere que l'*ongle*. Je n'ai fait encore l'opération que sur deux; le premier, je l'extirpai de la ma-



niere susdite, & pour arrêter le sang, je me servis d'une poudre faite avec *parties égales de gomme arabique & de bol, & d'une sixième partie de colcothar*: le second, comme les vaisseaux étoient gros, pour éviter le flux de sang, qui est toujours assez incommode à l'œil, quoiqu'il ne flue qu'en petite quantité, après être séparé de la conjonctive, je le liai avec le même fil près du grand angle, & je le coupai ensuite à son autre extrémité, la ligature tomba, . ou 6. jours après, & tous les deux réussirent assez bien.

Mais quand il est accompagné d'une cuisson ou d'une demangeaison incommode, de croutes, d'ulceres, d'inflammation, d'un flux de larmes âcres, que les vaisseaux en sont gros & durs, rouges ou noirs, qu'il est fort élevé, que la cornée transparente est double, que les paupieres sont tuméfiées, que le malade ressent une grande douleur à l'œil, aux paupieres & aux tempes, & qu'il ne peut en aucune maniere souffrir le jour, soit que toutes ces choses se rencontrent en même tems, ou qu'il n'y en ait que quelques-unes; il ne faut nullement en entreprendre l'opération: on ne doit pas même se servir d'aucuns remedes qui aient la moindre acrimonie ou chaleur, mais seulement se contenter d'y appliquer des collyres rafraichissans & anodins pour appaiser, autant qu'on le peut, ces fâcheux symptômes, cependant qu'on travaille par les remedes généraux à corriger l'intempérie du sang, & à divertir l'humeur qui flue sur les yeux.





## CHAPITRE XXII.

9. *Du rétrécissement, ou des rides de la conjonctive & de la cornée.*

ON compte aussi parmi les maladies de la conjonctive & de la cornée, cette *contraction* ou *rétrécissement* qui leur arrive, quand le globe de l'œil se diminue ou par une extrême vieillesse, ou par quelque une des causes dont j'ai parlé en traitant du *rétrécissement de l'uvée*, de l'*atrophie* de l'œil, & de quelque autres maladies : mais comme ces vices ne sont pas de propres affections de la conjonctive, ni de la cornée, non plus que de l'uvée, ni des autres membranes intérieures, mais bien des accidens ou symptômes d'autres maladies, qui d'ailleurs ne sont point guérissables, à moins que les maladies dont ils dépendent, ne le soient ; il est assez inutile d'augmenter le nombre des maladies de l'œil de celle-là, puisqu'aussi-bien il n'y a point de remède particulier à y apporter, quand même elle viendrait de vieillesse.

## CHAPITRE XXIII.

10. *Des yeux de travers, ou des yeux louches.*

QUoique quelques Auteurs rapportent cette maladie que les Grecs nomment *strabismus*, les Latins *strabismus*, par laquelle on regarde de travers ou par le côté, au cristallin, croyant qu'il est situé de travers, ou qu'il panche de côté ou d'autre ; que d'autres la rapportent à un vice de tout l'œil, ou à de certains vices imaginaires



d'esprits visuels; & que quelqu'autres l'attribuent à une convulsion ou rétraction de quelques muscles de l'œil; je la mettrai cependant au nombre des maladies de la cornée, parce qu'il est constant que cette maladie ne vient que d'une mauvaise conformation de la cornée transparente, qui étant plus tournée du côté du grand angle ou du petit angle, ou vers haut ou vers bas, oblige ceux qui ont un tel vice à regarder de travers ou par le côté.

Mais comme il arrive plus ordinairement que ceux qui regardent de travers, regardent en même tems de près, je comprendrai aussi sous cette maladie cette autre, que quelques autres Auteurs en distinguent, & qu'ils nomment *myopia* ou *lusciositas*, par laquelle on ne peut voir que de bien près les objets; puisque ce n'est proprement qu'une même maladie, & qui dépend de la même cause, je veux dire de la mauvaise conformation de la cornée.

Pour s'éclaircir d'où vient ce vice, il n'y a rien de plus aisé que de considérer & d'examiner les yeux de ceux qui en sont affectez, & de remarquer que presque tous ont la cornée transparente plus éminente & plus voutée qu'à l'ordinaire, avec cette différence que les uns l'ont moins voutée, & les autres plus voutée & éminente; & que ceux qui regardent simplement de près, ont bien la cornée transparente plus éminente & voutée, mais la pointe de cette éminence est tournée un peu plus du côté du nez, qu'elle n'est ordinairement dans les autres hommes; & que ceux qui regardent de travers ou de côté, l'ont de même pour l'ordinaire plus éminente & voutée, mais la pointe de cette éminence est tournée à l'opposite, & regarde en quelque façon le côté



du corps, ou bien elle est tournée vers le bas, ou elle regarde le haut.

Ceci connu, il n'est pas difficile de concevoir que lorsque les louches veulent regarder à la manière ordinaire des autres hommes, ils ne peuvent voir distinctement comme eux les objets, parce que les petits pinceaux de rayons de lumière qui partent de chaque petite partie des objets, & qui parviennent à leurs yeux, rencontrant chez eux la cornée transparente plus éminente & plus voutée, ils doivent se briser davantage, en s'approchant de la perpendiculaire de leur entrée, lorsqu'ils pénètrent cette membrane, & qu'ils entrent dans l'humeur aqueuse; ainsi par une suite nécessaire tous les rayons qui composent chaque petit pinceau dans cette disposition, doivent, suivant la seconde expérience rapportée au Chapitre XVII. de la Description de l'Oeil, s'unir & se croiser dans le corps vitré, avant que d'atteindre la rétine: ils doivent donc se trouver divergens, quand ils rencontrent cette membrane, & par conséquent ils n'y peuvent former qu'une peinture confuse des objets d'où ils partent, si ces objets sont un peu éloignés, comme je le suppose, & s'ils sont petits.

Car pour que la peinture fût distincte, il faudroit, ou que la rétine s'approchât plus près du cristallin, ou le cristallin plus près de la rétine, ce qui ne se peut, comme je l'ai dit en expliquant la vûe, ou bien il faudroit que le cristallin fût moins éminent; mais il ne se rencontre point d'autre figure dans les yeux louches que dans les autres, ou enfin que le globe de l'œil fût plus aplati, comme dans les chats-huans & les autres oiseaux qui ont la cornée transparente fort éminente, & il est rond à l'ordinaire: quel remède donc?



Les louches eux-mêmes le trouvent. Il ne faut que s'approcher plus près des objets , ou approcher les objets plus près des yeux : car alors tous ces petits pinceaux de rayons de lumière dont je viens de parler, qui réfléchissent de chaque petite partie des objets, étant plus courts, puisque l'œil se trouve plus près de tous les centres d'où ils partent, & que je considère ici comme autant de points d'union, ils doivent se moins briser en pénétrant cette membrane, & passant dans l'humeur aqueuse, de même en traversant le cristallin & le corps vitré ; & par conséquent tous les rayons qui composent chaque petit pinceau, doivent s'unir plus loin du cristallin, suivant ce que j'ai dit, & par la conséquence que j'ai tirée de la même expérience seconde du Chapitre XVII. de la Description de l'Oeil. Et comme ces rayons ne peuvent s'unir plus loin du cristallin, sans rencontrer à leur pointe ou union particulière la rétine, ils y doivent par conséquent peindre plus distinctement la figure des objets d'où ils partent. Et c'est ce qui arrive aux louches.

Il s'ensuit de tout ce que dessus, que plus la cornée est voutée, & plus les louches doivent approcher les objets près de leurs yeux, pour les pouvoir voir distinctement

Que ceux qui regardent simplement de près pour voir un petit objet, ou pour lire, par exemple dans un livre, doivent approcher le livre fort près de leur nez, mais régulièrement devant eux.

Que ceux dont l'éminence de la cornée transparente est tournée en dehors, sont obligés pour regarder un objet, ou pour lire dans un livre, de mettre le livre à côté, ou de tourner la tête vers le côté opposé à l'objet qu'ils veulent regarder, & que souvent même ils ne peuvent lire que d'un œil, si l'éminence est grande, & si elle est fort



tournée en dehors, parce qu'en cette disposition les deux yeux ne se peuvent assez tourner, pour que les deux axes optiques se puissent rencontrer en regardant de si près.

Que ceux dont l'éminence de la cornée transparente regarde le bas, sont obligez de lever la tête, & de mettre le livre vers leur menton pour pouvoir lire, & quand ils marchent dans les rues, d'avoir toujours le nez en l'air; & que ceux dont la même éminence est tournée vers le haut, sont obligez de baisser la tête, ou d'élever le livre en l'approchant de leur front pour lire, & d'avoir la tête baissée pour voir devant eux quand ils marchent dans les rues. Et tout cela, parce qu'il faut nécessairement que l'objet que l'on veut voir distinctement, soit dirigé vers la partie la plus éminente de la cornée, afin que les rayons qui partent de cet objet, se puissent porter vers le centre de la rétine, comme je l'ai dit en expliquant la vue; & comme les louches n'ont pas les muscles des yeux autrement disposez que ceux des autres hommes, ils ne peuvent assez tourner leurs yeux vers le côté opposé à l'éminence, pour voir comme les autres hommes: ainsi ils sont obligez de suppléer à ce défaut, comme je le viens de dire.

Il s'ensuit encore que les louches doivent voir les objets plus gros que ne les voyent les autres hommes, parce que l'angle par lequel ils voient, & par lequel on juge de la grosseur des objets, est plus ouvert, à cause de la grande vouture de la cornée transparente; d'où vient aussi que la plupart des louches, en écrivant, font leurs caractères fort petits.

Que les louches pendant la nuit voyent mieux que les autres hommes, & qu'ils peuvent lire au clair de la Lune; parce que leur cornée étant plus



éminente, rassemble davantage de rayons de lumière, qui passent par conséquent en plus grand nombre par la pupille, qui chez eux se dilate, même plus que dans ceux qui ont la cornée transparente formée à l'ordinaire.

Qu'ils peuvent voir plus loin avec des lunettes dont les verres sont concaves, parce qu'ils rendent les rayons divergens : & qu'au contraire ils ne peuvent voir avec des lunettes dont les verres sont convexes, parce que leur cornée n'est déjà que trop voutée.

Que plus ils vieillissent, & plus ils peuvent voir loin, à cause que par l'âge la cornée en se desséchant, s'affaisse, & n'est plus si éminente ; & delà vient que leur vûe se perfectionne encore, lorsque celle des autres hommes au contraire diminue, & qu'ils peuvent parvenir jusqu'à une grande vieillesse, sans être obligez de se servir de lunettes pour lire ou pour écrire.

De ce que je viens de dire des yeux des louches, & de la cause de ce vice, on peut juger si nos Auteurs ont bien rencontré dans les différens raisonnemens qu'ils ont fait sur cette maladie, s'il m'est permis de me servir comme eux de ce terme, & s'ils ont eu grande raison de proposer des remèdes pour rétablir ce vice naturel de lui-même irréparable, non pas même par les masques que l'on vente si fort pour rectifier les yeux de travers, quelque assiduité qu'on ait à les faire porter. Je pourrois réfuter toutes leurs raisons, si ce que je viens de dire n'étoit plus que suffisant pour les détruire ; ainsi je passe outre pour commencer la troisiéme partie.

*Fin de la seconde Partie.*





# DES MALADIES

## DE L'OEIL.

### TROISIEME PARTIE,

Contenant les Maladies des Parties situées entre le Globe & l'Orbite, celles des Angles des Yeux & celles des Paupieres.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*Des Abscess qui se forment entre le Globe de l'Œil & l'Orbite.*

**L** amasse quelquefois du pus, ou autre matière entre le globe de l'œil & l'orbite, ou par voie de fluxion, ou de congestion: ou par le séjour d'un sang extravasé ensuite de quelque violence extérieure, qui n'a pû se résoudre.

Lorsque l'abscess se fait par fluxion, on le connoît par l'inflammation qui survient à l'œil, & qui est souvent plus grande du côté de l'amas; par la douleur violente & pulsative que le malade ressent dans l'orbite & au fond de l'œil, & qui se communique à toute la partie antérieure de la tête: par la pesanteur de la tête, l'insomnie & la fièvre: & enfin par la tumeur qui paroît ensuite au-dedans de l'œil entre le globe & la



paupiere, ou au-dehors vers la racine de la paupiere du côté de l'amas,

De plus, quand l'abcès est grand, l'œil se déjette en la partie opposée à l'amas, & semble se renverser; & quand il est profond, il pousse l'œil en dehors, enforte que quelquefois il ne peut être recouvert des paupieres, de même que dans cette maladie dont j'ai parlé au Chapitre VI. de la sixième de la deuxième partie, avec cette différence toutefois que dans celle-là le globe de l'œil est beaucoup plus gros qu'il ne doit être, & que dans celle-ci il n'excède point sa grosseur naturelle.

Quand cet abcès se fait par congestion, il est fort difficile à connoître dans son commencement, à cause que ses progrès sont lents, qu'il n'y paroît point ou peu d'inflammation, & que la douleur n'est que médiocre; mais dans la suite il se fait connoître par la plupart des signes précédens.

Et quand il se forme par un sang épanché en suite de quelque cause extérieure, on le connoît par la présence de la plaie ou de la contusion, ou par le rapport du malade, si on ne remarque ni plaie, ni contusion.

L'abcès de l'orbite est une maladie dont les suites sont toujours fâcheuses, à moins qu'il soit peu considérable, ou qu'il se fasse vers le bord de l'orbite: car on doit craindre ou que le nerf optique ne soit pressé ou étendu, & que sa substance moëlleuse ne soit par conséquent confondue, ce qui cause la perte entière de la vûe, comme j'en ai dit au Chapitre IV. de la deuxième Partie; ou que les autres nerfs qui se distribuent aux muscles, & qui entrent dans le globe, ne s'abbreuvent & se relâchent, ou même se pourrissent & ne causent la paralysie de l'œil; ou que les autres vais-



seaux se détruisent, & ne le conduisent dans l'atrophie par le défaut du sang; ou que quelques-uns de ses muscles ne suppurent totalement ou en partie, d'où il arriveroit un changement en sa situation, ou au moins une difficulté de se mouvoir; ou que les os de l'orbite ne se carient, ce qui causeroit un ulcere fistuleux de longue durée; ou qu'enfin après la guérison de l'abcès, l'œil ne se trouve si uni à l'orbite, qu'il en demeure comme immobile.

Pour le traitement de cet abcès, on doit dès le commencement, & quand la fluxion se fait encore, diminuer abondamment le sang, pour empêcher que l'amas soit si grand: ce qui s'exécute par un régime de vivre très-exact; par la saignée fréquemment réitérée, ayant égard cependant aux forces du malade; & par les autres remèdes tant généraux que particuliers, proposez pour le commencement de l'ophthalmie. Et quand par les signes ci-dessus, on connoît que l'abcès se fait, & qu'il ne se terminera pas par résolution, on doit avancer la suppuration autant qu'on le peut, par l'usage des fomentations, ou cataplasmes émolliens & tempérez. Par exemple.

On prend *des racines & feuilles de guimauve, des feuilles de violier, de mercuriale, de pariétaire, des feuilles & fleurs de bouillon blanc de chacune une demie poignée, des semences de lin, & de psyllium une once de chacune*, que l'on fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau, pour en faire une décoction mucilagineuse, dans laquelle on trempe des compresses que l'on applique chaudement sur l'œil, & que l'on renouvelle de trois ou de quatre en quatre heures.

Ou bien on prend *des poudres de fleurs de camomille & de mélilot, des farines de lin & de fœnugrec, une once de chacune*, que l'on fait bouillir dans une



suffisante quantité d'une forte décoction *des plantes susdites*, pour rendre le tout en consistance de cataplasme, auquel on ajoute sur la fin *une once de moëlle de casse mondée*. On étend ce cataplasme sur un linge qu'on applique chaudement sur l'œil malade, le renouvelant 2 ou 3 fois le jour.

Quand le pus est fait, il se pousse & fait tumeur au-dehors des paupieres vers le bord de l'orbite, ou au-dedans de l'œil par la conjonctive entre le globe & le bord de l'orbite. Quand l'abcès paroît en dehors, qui est la plus favorable issue, & que l'on connoît que le pus est fait, on l'ouvre suivant sa longueur qui suit ordinairement celle des paupieres, prenant garde de faire l'ouverture trop grande; & le pus étant écoulé, on met seulement pendant 2 ou 3 jours à l'entrée de l'ouverture une méche de charpie, pour l'empêcher de se ressembler trop promptement; que l'on couvre *d'un emplâtre de diapalme dissout avec l'huile rosat*, & par-dessus le tout une compresse trempée *dans le blanc d'œuf & l'eau-rose battus ensemble*. Dans le second pansement & les suivans on se sert pour mondifier l'ulcere, de l'injection faite *avec l'aristoloche, l'encens, la myrrhe & le sucre, infusez dans le vin*; & l'ulcere étant mondifié, on l'incarne & cicatrise, comme ceux des autres parties molles.

Et quand l'abcès paroît en dedans, & que le pus est fait, on l'ouvre aussi, faisant de même l'ouverture selon la longueur de la tumeur qui suit pareillement celle de l'œil ou des paupieres, la ménageant, enforte qu'elle soit seulement suffisante pour écouler le pus. On ne tente rien au-dedans de l'œil, mais on peut se servir *de la même injection*, pourvu qu'on fasse l'infusion *avec l'eau d'eufraise & de rhue*: ou bien on se servira de l'un ou de l'autre des collyres que j'ai proposez pour mondifier les plaies de la conjonctive & de la cor-



née, ou de quelqu'autre à peu près semblable que l'on choisira dans le Chapitre des Ulceres. Enfin on finira la cure comme je l'ai dit en parlant des plaies, ou des ulceres de cette partie.

Quand le pus est écoulé, la tumeur qui étoit grande dans les environs de l'œil, se dissipe, l'inflammation s'appaise, & l'œil se retire insensiblement dans l'orbite; mais il y reste une légère tumeur œdémateuse que l'on dissipe *avec les collyres ou fomentations fortifiantes & résolatives*, dont j'ai parlé ailleurs, que l'on anime même *avec l'esprit de vin*.

A l'égard des abcès qui se font par congestion, les remèdes y profitent si peu, que l'on n'en fait aucuns à moins qu'il n'y survienne quelque inflammation douloureuse que l'on tempere *avec des collyres rafraîchissans & anodins*. Comme ces tumeurs sont pour l'ordinaire de la nature des *athéromes, des stéatomes, ou des méliceris*, elles demeurent souvent un long-tems sans augmenter; quelquefois aussi elles augmentent si prodigieusement, qu'elles poussent entièrement l'œil hors de l'orbite: ce qui n'arrive point sans des douleurs fort cruelles. Quand cela arrive il n'y a point d'autre moyen pour faire cesser ces douleurs, que d'amputer l'œil pour vuider la matiere contenue dans l'orbite, cela s'entend, pourvû que la tumeur ne soit point chancreuse, traitant ensuite l'ulcere, comme je l'ai dit au Chapitre X. de la seconde Partie. On m'amena sur la fin de l'hyver de 1701 une fille qui depuis 6 ans étoit travaillée d'une semblable tumeur, qui avoit augmentée jusqu'à un tel degré, que le globe de l'œil étoit entièrement hors de l'orbite, & lui pendoit sur la joue: je n'osai entreprendre l'amputation, à cause que la tumeur étoit fort grosse, dure, inégale, douloureuse, enflammée, & environnée



d'un grand nombre de gros vaisseaux, variqueux & durs; je lui conseillai seulement quelques remèdes pour tempérer l'inflammation & la douleur.

Et quand l'amas est moins considérable, & qu'il paroît en dehors, il n'est pas nécessaire d'amputer l'œil; mais il faut se conformer sur ce que j'ai dit à l'égard du traitement de celui qui se fait par fluxion, & de même quand le pus se forme d'un sang épanché ensuite de quelque violence extérieure.

---

## CHAPITRE II.

*Des maladies des muscles de l'œil, & de celles de ses nerfs.*

Quand quelques-uns des muscles ou des nerfs moteurs de l'œil sont coupez, comme il arrive quelquefois dans les plaies qui pénètrent dans l'orbite, ou quand ils sont consummez ou rongez par une matière purulente, comme par celle des abcès de cette partie; le globe de l'œil est retiré dans la partie contraire, comme cela arrive à tous les autres membres, lorsque quelques-uns de leurs muscles ou de leurs nerfs sont entièrement coupez ou autrement détruits.

Quand les esprits animaux s'y portent avec violence & inordinément, ils souffrent des convulsions ou rétractions extraordinaires: d'où vient que le globe de l'œil prend différentes situations ou attitudes, suivant que ces muscles ou ces nerfs sont affectez, comme il arrive dans les accès épileptiques, dans les suffocations ou vapeurs hystériques, dans les convulsions générales & autres maladies.



Et quand ces mêmes esprits y coulent seulement inordinément & sans violence, ils sont la cause de cette instabilité des yeux par laquelle ils ne peuvent demeurer dans une même situation, se mouvant continuellement de côté & d'autre. Cette maladie (a) vient ordinairement de naissance, quelquefois aussi elle est un accident des fièvres ardentes.

Mais lorsque les esprits animaux ne peuvent couler par les nerfs, à cause de quelque obstruction de quelque cause qu'elle vienne, les muscles se relâchent & demeurent sans mouvement, aussi-bien que l'œil, dont le sentiment diminue aussi ou se perd entièrement : ainsi l'œil tombe dans la *paralyse*, & souvent se porte & s'incline hors de l'orbite. Quand cette maladie n'est pas tout-à-fait confirmée, c'est ce que nos Auteurs appellent *foiblesse de l'œil*, qui est un acheminement à la *paralyse*.

Dans cette maladie, quand il n'y a qu'un muscle de relâché, le globe de l'œil est seulement retiré dans la partie contraire, à cause de l'action plus forte du muscle antagoniste, qui ne perd ni son mouvement, ni son sentiment, non plus que les autres muscles & nerfs de l'œil. Et toute l'incommodité que les malades souffrent de cette rétraction du globe, & de celles qui lui arrivent, quand quelques-uns de ces muscles ou nerfs moteurs sont coupez ou rongez, c'est qu'ils voyent tous les objets doubles, lorsqu'ils les regardent des deux yeux ; & cela, parce que les deux yeux ne gardent plus une situation égale, comme on peut le concevoir par ce que j'ai dit vers la fin du Chapitre XXI de la Description de l'Oeil, en expliquant l'usage de ses parties principales.

(a) Appellée des Grecs *hyppos*.



Si je décris si succinctement ces maladies, ce n'est seulement que pour les faire connoître, afin qu'on ne les confonde pas avec d'autres, & qu'on les puisse distinguer de celles qu'elles peuvent en même tems accompagner, pour en faire un pronostic juste, & non pas pour proposer des remèdes pour tenter de les guérir, les croyant entièrement inutiles, puisque ces maladies sont incurables; à moins que la seconde & la troisième ne soient que symptomatiques: & encore dans ce cas, les remèdes particuliers y feroient inutiles; parce que si elles peuvent guérir, elles cessent d'elles-mêmes, quand les maladies dont elles dépendent sont guéries,

---

### CHAPITRE III.

#### *Des maladies des glandes des yeux.*

QUand l'œil est enflammé, les glandes se ressentent pareillement de l'inflammation: elles filtrent alors une plus grande quantité de larmes; parce que le mouvement du sang n'est pas libre dans les veines, & que les artères poussent avec violence. Ces larmes sont chaudes & âcres, à cause du vice général du sang, & de l'intempérie particulière qu'il contracte dans la partie même enflammée: elles fluent & coulent le long des paupières, à cause de leur quantité, & de ce que les canaux qui devroient les reporter par le nez après avoir abreuvé l'œil, se trouvent resserrez par l'inflammation.

Cet écoulement de larmes ne se considère pas comme une maladie particulière des glandes, mais comme un symptôme de l'inflammation, qui cesse le plus souvent lorsque l'inflammation



cesse : aussi ce symptôme ne demande point d'autres remèdes que ceux qui conviennent à la maladie dont il dépend, je veux dire à l'inflammation.

Mais quand l'inflammation a été grande, & qu'elle a subsisté long-tems ; que les pores des glandes & leurs canaux excrétoires se sont dilatés & agrandis par l'abondance de l'humeur qui y a coulé ; & que l'inflammation cessée, ces pores ne se resserrant & ne se remettant point dans leur état naturel, les larmes quoique sans acrimonie & claires continuent de couler : on ne considère plus cette affection comme un symptôme de l'inflammation, quoiqu'elle lui ait donné naissance, mais comme une maladie particulière ; & le terme dont on se sert pour la désigner, c'est de dire qu'il y a *foiblesse aux glandes*.

Ce *flux de larmes* arrive aussi quelquefois dans les fièvres violentes, lorsque la plénitude est grande ; & alors il n'est considéré que comme un symptôme, cessant ordinairement quand la fièvre cesse.

Il arrive aussi naturellement, quand dès l'enfance les pores & les canaux des glandes se trouvent si ouverts, qu'ils ne peuvent empêcher les larmes de couler immodérément ; ainsi les yeux sont toujours mouillés & pleurans, & quelquefois ce vice dure toute la vie. Ceux qui y sont sujets, ont ordinairement la tête grosse & large, sont d'un tempérament flegmatique, & travaillent souvent de fluxions sur les yeux. Ce *flux habituel* est ce que nos Auteurs appellent *delacrymatio* ou *epiphora* ; quoique d'autres n'entendent par *epiphora*, que ce flux de larmes chaudes & âcres qui accompagne les grandes ophthalmies. Comme ce terme est équivoque, se prenant pour toute défluxion d'humeurs en quelque partie que  
ce



ce soit, on l'entendra ici comme on voudra; je ne dispute point des noms.

Il arrive encore un autre *flux de larmes*, quand cette petite chair glanduleuse qui est au grand angle de l'œil, a été coupée, ou consommée par quelque ulcere; on appelle cette espece de flux *rhyas* ou *rhœas*.

A l'égard de tous les autres flux de larmes, excitez par la tristesse, par la joie, & par d'autres passions, par un froid extrême, par le vent, par la fumée, par les choses âcres, par l'ivrognerie, & par d'autres causes, on ne les compte point parmi les vices des glandes; parce que tous ces écoulemens ne sont que passagers, cessant par l'absence des causes qui les ont produit.

Lorsque la foiblesse des glandes est la cause du flux de larmes, on les fortifie avec les collyres que j'ai proposé vers la fin du Chapitre de l'ophthalmie, se servant de ceux qui ont de l'astringtion pour couler dans l'œil, & de ceux qui fortifient pour tremper les compresses qu'on applique dessus.

Ou bien on se sert pour couler dans l'œil, d'un simple collyre que l'on fait avec un scrupule de vitriol blanc, fondu dans quatre onces d'eau de pluie ou de rivière, y ajoutant si on veut, une demi-dragme de sucre candi.

Ces mêmes collyres servent aussi pour le flux de larmes habituel, & pour l'autre que l'on nomme *rhyas*, pourvu que l'on augmente leur astringtion.

On ne s'avise guères de pousser les remèdes généraux au degré que nos Auteurs les proposent pour ces flux de larmes, à moins qu'on ne voye qu'ils augmentent considérablement, & que les larmes en deviennent âcres; en ce cas, pour prévenir une nouvelle fluxion, on les met en usage suivant les regles prescrites au Chapitre de l'ophthalmie.



## CHAPITRE IV.

*Des maladies des angles des yeux, & premièrement de l'anchilops ou abcès du grand angle.*

L'*Anchilops* est une petite tumeur ou abcès qui se forme entre le grand angle de l'œil & le nez: cette tumeur est ou *phlegmoneuse*, ou elle est de la nature des *athéromes*.

La *phlegmoneuse* qui est la plus commune, commence d'abord par une inflammation du grand angle, qui se communique le plus souvent à l'œil & aux paupières, & qui est accompagnée d'une douleur piquante, & d'une tension au lieu où l'abcès se doit former: l'inflammation augmentant ensuite, la tumeur se circonscrit, & enfin l'abcès se forme assez promptement. Sa cause est semblable à celle des phlegmons des autres parties.

Celle qui est de la nature des *athéromes*, & qui est la moins commune, a ses progrès plus lents, elle n'est point précédée par l'inflammation: elle commence par un petit *tubercule* assez dur, qui augmente insensiblement sans douleur, ou au moins elle est fort légère, & sans que la peau qui le recouvre soit changée de couleur: la tumeur étant plus augmentée, elle devient molle; & quand on l'ouvre, on en voit sortir une humeur épaisse & gluante qui en quelque sorte ressemble à celle des *athéromes*, ou des *stéatomes*, ou des *mélicéris*, & souvent cette matière se trouve renfermée dans un *kyst*.

Toutes les tumeurs qui viennent au grand angle, sont sujettes après leur ouverture à dégénérer en *fistules*, qui sont d'une difficile cure quand



l'os est carié. De plus les *phlegmoneuses* s'étendent quelquefois si fort & si promptement, qu'elles se font jour d'elle-même lorsqu'on s'y attend le moins; elles pourrissent aussi quelquefois l'angle de l'œil, enforte qu'on ne peut empêcher l'œil d'être éraillé, ou elles forment des sinus qui s'étendent en d'autres parties. Et celles qui tiennent des *athéromes*, s'endurcissent quelquefois, & dégénèrent en *schirre* ou en *cancer*.

Pour la cure de l'abcès du grand angle, quand il est *phlegmoneux*, on employe dans le commencement, & quand l'inflammation commence à paroître, les remèdes tant généraux que particuliers qui conviennent au commencement de l'ophthalmie, afin de diminuer & détourner l'humeur qui flue, & empêcher l'abcès d'être si grand. Et sitôt qu'on s'apperçoit que la tumeur commence à se former, on se sert de remèdes qui résolvent médiocrement, & qui en même tems amollissent & relâchent la peau, pour déterminer le pus à se porter en dehors, comme d'un cataplasme fait avec les farines résolutives, cuites dans l'oxicrat fait avec les eaux de rose & de plantain, & un peu de vinaigre, auquel on ajoute du miel, & sur la fin de la décoction un jaune d'œuf & un peu de safran en poudre: on étend de ce cataplasme sur un linge, & on l'applique chaudement sur la tumeur & les environs, observant de ne point couvrir l'œil; & par-dessus on applique les compresses trempées dans le défensif fait avec l'eau-rose & le blanc d'œuf.

Je ne sçaurois approuver la conduite de ceux qui se servent dans le commencement de remèdes qui ont beaucoup d'astringtion, prétendant repousser l'humeur, & empêcher sa suppuration; parce que ces remèdes, quoiqu'ils repoussent à la vérité l'humeur en reserrant les fibres de la



peau, n'empêchent pas cependant que l'abcès ne se forme, quand une fois elle a commencé de s'amaïller : au contraire ces remèdes feroient plutôt cause que l'amas se feroit plus profondément, & que la matière feroit plus en état de carrier l'os, de s'étendre dans les environs, de pénétrer dans le sac lacrimonial, & de sortir par le canal nasal ou par le coin de l'œil ; ce qu'on doit toujours éviter le plus qu'on peut, par la difficulté qu'il y auroit d'y appliquer des remèdes, & d'empêcher la fistule.

Et quand cet abcès tient de la nature des *athéromes*, on se sert d'un emplâtre de *diachylon gommé*, pour l'amollir & conduire à suppuration, ou de quelque autre semblable ; parce qu'on doit toujours avancer la suppuration de ces sortes de tumeurs autant qu'il est possible, & qu'il n'y a nul danger de les échauffer un peu par les remèdes emplâstiques, puisque par ce moyen on peut procurer la suppuration de leur *kist*.

Il y a de deux sortes d'abcès qu'on ne peut trop tôt ouvrir pour empêcher la fistule, celui du grand angle de l'œil, & celui du fondement. Car si on attend à les ouvrir, que le pus soit entièrement formé, & qu'il commence à émincer le cuir, ou bien si on attend qu'il se fasse jour de lui-même, il est très-rare qu'il ne reste fistule ; parce que dans celui du fondement qui est une partie grasseuse & fort humide, le pus s'étend en dedans, forme plusieurs *sinus*, & perce même l'intestin, en sorte qu'après que l'abcès est ouvert, il est difficile de le mondifier & de l'incarner, à cause de la perte de la substance qui est grande, & qui fait que les parois intérieures ne peuvent s'approcher & s'unir, & à cause de l'humidité du lieu qui s'oppose à cette réunion. Et que dans celui du grand angle, le pus en séjournant, s'étend



pareillement, forme des *sinus*, pénètre & ulcère le sac lacrimonal, carie les os voisins, & consume cette petite chair glanduleuse située au grand angle, & par où il se fait quelquefois jour de lui-même : d'où vient qu'après que l'abcès est ouvert, il est pareillement difficile de le mondifier & de l'incarner, à cause du vuide qui reste, & qui ne peut se remplir de chairs assez solides pour se cicatrifer, parce que ce vuide est continuellement abreuvé d'humiditez, ou à cause de la carie de l'os sur lequel il ne se peut faire aucun bon fondement, à moins que ce qui est carié ne soit séparé.

Ainsi, sitôt que l'on voit que la tumeur est circonscrite, & que le pus commence à se former, il faut l'ouvrir, sans attendre que le pus soit entièrement fait; parce qu'alors n'y ayant encore aucun vuide sensible, les fibres entre lesquelles l'humeur étoit épanchée, & qui sont presque entières, s'en trouvant débarassées, elles se resserrent & s'unissent aisément, aussi-bien que la plaie que l'on a faite, à mesure que ce qui reste de cette humeur s'écoule par une douce & louable suppuration.

Mais parce qu'en faisant l'ouverture de bonne heure, il ne sort de la tumeur qu'un sang un peu purulent, quelques Chirurgiens craignent de recevoir du blâme des malades ou de ceux qui les approchent, particulièrement si ce sont des personnes de distinction, & que cela fasse tort à leur réputation; il est bon de prévenir auparavant ces personnes, & leur remontrer les raisons que l'on a d'agir ainsi: elles sont toujours assez raisonnables pour juger qu'on ne le fait que pour leur avantage.

On fait l'ouverture sur la tumeur, s'éloignant le plus qu'on peut de l'angle de l'œil. On la fait à



peu près de la grandeur de celle d'une saignée, & un peu plus, suivant l'étendue de l'abcès. On se sert d'une lancette que l'on enfonce jusqu'au centre de la tumeur, on laisse écouler le sang & le pus, & ensuite on met dans l'ouverture une petite *mèche de charpie*, & par-dessus un *emplâtre de diapalme dissout dans l'huile rosat*, on couvre enfin tout l'œil d'une compresse sèche, s'il n'y a plus d'inflammation; & s'il y en a encore, on la trempe dans les *eaux de rose & de plantain*, dans lesquelles on a fait fondre *un peu de sel de saturne*.

Dans le second pansement, on se sert du digestif fait *avec deux parties de suppuratif, une partie de terebenthine, une demi-partie des poudres de myrrhe & d'aloës*; & quand l'ulcere est en bonne suppuration, on se sert du *mondificatif d'ache*, ou autre semblable, diminuant tous les jours la mèche de plus en plus; & enfin on cicatrise l'ulcere à la maniere des autres. Par cette conduite il est très-rare que l'abcès du grand angle dégénere en fistule.

Si on a été appelé à tard, & que l'abcès soit déjà formé, on l'ouvre dans l'état qu'il est, faisant l'ouverture un peu plus grande, afin d'y introduire plus aisément les remèdes pour le mondifier; ou si l'ouverture s'est faite d'elle-même, on se contente de la dilater autant qu'il le faut, procédant au reste comme dessus pour le premier appareil.

Au second pansement, on examine si l'os n'est point découvert; & s'il l'est, on agit comme je le dirai dans le Chapitre suivant, en parlant de la cure de la fistule. S'il ne l'est pas, on mondifie & dessèche l'ulcere avec une lotion faite *avec l'aristoloche, la myrrhe, l'aloës, l'encens, & le sucre*, qu'on fait infuser dans le vin, procédant au reste com-



me dessus. Et notez qu'il vaut mieux en cette rencontre ne point se servir de remèdes onctueux, de crainte d'augmenter la suppuration qui n'est d'ordinaire que trop grande, à moins que ces remèdes ne soient fort mondifiants & desséchans, en ce cas je ne les desaprouve point.

Enfin si l'abcès est de la nature des *athéromes*, après être ouvert & pansé comme dessus, au second pansement on le sonde pour voir si l'os n'est point découvert, & y remédier comme dans le Chapitre suivant, & s'il ne l'est pas, comme ces fortes d'abcès ont ordinairement un *kyst*, on travaille à le consommer, & faire tomber en suppuration avec un peu de poudre de *mercure rouge précipité* qu'on mêle dans du *suppuratif*, ou un peu de poudre de *trochisques de minio*, ou un peu d'*ægyptiac*, de l'un ou l'autre desquels on se sert de fois à autre, jusqu'à ce qu'on voye par la chute ou suppuration des escarres, que le *kyst* soit entièrement consommé, achevant la cure comme je l'ai dit ci-dessus.

---

## CHAPITRE V.

### 2. De l'*agilops* ou *fistule lacrimale*.

L'Abcès du grand angle est si sujet à dégénérer en *fistule*, que sitôt qu'il est ouvert, la plupart des Chirurgiens qualifient par avance l'ulcère qui reste du nom de *fistule*, quoique véritablement ce n'en soit pas une, puisque souvent il ne pénètre pas dans le *sac lacrimal*, que l'os ne se trouve pas toujours découvert ou carié, & que l'ulcère n'est pas encore calleux. Et quand même il pénétreroit dans le *sac lacrimal*, & que l'os seroit découvert & carié, ce ne seroit pas encore



proprement une fistule; puisque ce qui constitue la fistule, est la callosité des bords & de la superficie intérieure de l'ulcere, & sa sinuosité.

L'*agilops* ou *fistule lacrimale* est donc proprement un petit ulcere calleux, profond, & quelquefois sinueux, situé au grand angle de l'œil, duquel il découle continuellement ou de tems en tems une humidité purulente ou glaireuse. Et improprement elle se prend pour tout ulcere intérieur du grand angle, qui a quelque issue par où l'humeur qui s'amasse dans le vuide, s'écoule, quoiqu'il soit récent & sans callosité.

Les *fistules lacrimales*, les unes sont *apparentes*, & ce sont celles qui sont ouvertes par dehors; & les autres sont *cachées*, qui sont celles qui s'ouvrent du côté de l'œil, à l'endroit de cette petite chair glanduleuse située au grand angle, ou qui ont leur issue par le canal nasal.

Les premières sont ordinairement causées par ces petites *tumeurs phlegmoneuses* qui poussent en dehors, & moins souvent par ces autres tumeurs de la nature des *athéromes*, soit qu'on ait ouvert ces différentes tumeurs, ou que d'elles-mêmes elles se soient fait jour. Et les *secondes* sont le plus souvent causées par la matière même des larmes, qui s'amasse dans le sac lacrimonal, à cause de quelque obstruction de ses conduits, & qui par son séjour s'échauffe & s'aigrit, excorie ou ulcere légèrement la superficie intérieure de ce sac, & forme une petite *éminence* ou *tumeur* de la grosseur d'un pois ou plus, qui étant pressée se vuide ou du côté de l'œil ou par le *canal nasal*, quand l'humeur contenue est assez fluide pour pouvoir passer par ces conduits, ou que ces conduits sont assez ouverts pour la laisser écouler, si elle est plus épaisse.

Dans les *premiers*, quand elles sont causées par



une humeur chaude qui en s'agrippant aisément, pourrit & consomme les chairs ou autres parties voisines qui en cet endroit ont bien peu d'épaisseur, l'os se trouve souvent découvert & carié, & cette carie d'os est la cause qu'elles dégèrent plus promptement en vraies fistules; parce que le suc nourricier qui s'échappe de l'os, en s'altérant contracte une certaine acidité maligne, qui lorsqu'elle est grande endurecit & rend calleuses les chairs de l'ulcere, & lorsqu'elle est moins grande, les rend fongueuses, & cela, en fixant trop promptement le suc nourricier des parties molles. Et quand elles sont causées par une humeur grossière & froide dont les progrès sont lents, elles sont sujettes à être calleuses; mais rarement elles pénètrent jusques à l'os, à moins que cette humeur en séjournant très-long-tems, ne s'échauffe & s'altère par le mélange de quelque autre suc ou levain impur: ce qui n'arrive guères sans une nouvelle fluxion.

On accuse ordinairement *l'os unguis* d'être carié dans les fistules lacrimales, ce qui n'est pas toujours vrai: il l'est quelquefois, je l'avoue; mais souvent c'est la partie supérieure de *l'os principal* de la mâchoire qui se joint à *l'os coronal*, & par son côté au côté antérieur de *l'os unguis*, avec lequel il forme ce *sinus* ou longue cavité qui contient le sac lacrimonal, & à la partie inférieure de laquelle est le trou qui pénètre dans le nez. Il est fort aisé de s'en éclaircir en sondant les fistules; car selon que la sonde entre avant, on juge si c'est *l'os unguis* sur lequel elle s'arrête, ou si c'est l'os de la mâchoire: d'ailleurs en frappant avec le bout de la sonde *l'os unguis*, on ne trouve pas la même résistance & le même rapport de son, comme en touchant l'os de la mâchoire; parce que *l'os unguis* est très-mince, & qu'il n'a



pas la même solidité de l'os de la machoire.

Le propre des fistules, c'est de fluer pendant un tems, & de sécher en d'autre, ou au moins de jetter peu d'humiditez, & de recommencer ensuite à fluer. La même chose arrive à quelques fistules lacrimales; car il y en a qui sont un tems sans fluer, puis elles se r'ouvrent & fluent abondamment, & il y en a aussi d'autres qui fluent perpétuellement. Quand elles cessent de couler, cela vient ou de ce qu'il n'afflue point d'humeurs excrémenteuses dans l'ulcere fistuleux, comme lorsqu'on les a épuisées, détournées par les purgatifs; ou que la nature elle-même leur a fait reprendre le chemin de leurs émonctoires ordinaire; ou de ce que par une légère inflammation les parois de la fistule se trouvent étranglées, en sorte que l'humeur ne peut passer au-travers, comme on le voit arriver aux plaies ou aux ulcères qui s'enflamment; ou enfin de ce que leurs issues se trouvent bouchées de quelques chairs fongueuses ou calleuses. Mais lorsque les humeurs excrémenteuses abondent dans la masse du sang par le défaut de leur sécrétion, ou que les parois intérieures de la fistule se relâchent, quand l'inflammation cesse, ou que les chairs fongueuses ou calleuses se fondent, ou pourissent par l'exaltation du levain de la fistule, quoiqu'en petite quantité, alors les fistules recommencent à fluer comme elles faisoient auparavant, & quelquefois même davantage.

Les fistules lacrimales qui suivent de grands abcès, ou qui arrivent à des sujets mal-habituez & enclins à de grandes fluxions, sont sujettes à avoir plusieurs *sinus* & plusieurs issues, à de grandes caries, & à de grands écoulemens de matiere purulente.

Celles qui sont ouvertes en dehors, & dont le



fond a peu d'étendue, qui sont récentes, sans callositez & sans carie d'os, sont les plus aisées à guérir. Au contraire, quand elles sont vieilles, profondes & calleuses, & qu'il y a carie, elles sont très-difficiles à guérir.

Les cachées, soit qu'elles ayent leur issue du côté de l'œil ou du côté du nez, lorsqu'elles se vident aisément, quand avec le doigt on presse le coin de l'œil, que l'humeur qui en coule est claire & glaireuse, que la tumeur qui paroît en dehors quand la fistule est pleine, est très-petite, & qu'il n'y a ni douleur au coin de l'œil, ni inflammation, peuvent se dessécher & guérir d'elles-mêmes, parce que l'ulcération du sac lacrimonal n'est que légère & superficielle; & au contraire quand l'humeur est purulente & qu'elle sort en quantité, il est rare qu'elles guérissent, à moins qu'on ne leur donne une issue par dehors, & qu'on ne les mondifie & dessèche, à cause que l'ulcération du sac lacrimonal est alors plus considérable.

Enfin soit qu'elles soient cachées ou apparentes, quand l'humeur qui en découle, est sanieuse, âcre, noirâtre, & d'une mauvaise odeur (indices souvent de la carie de l'os) elles ne guérissent point qu'on ne les ouvre ou dilate, qu'on ne les mondifie & dessèche, qu'on ne corrige la carie de l'os ou par les remèdes ou par le feu, & que l'os carié ne soit ensuite séparé du sain par la nature. Mais quand les fistules deviennent si malignes qu'elles tiennent de la nature du *cancer*, ce qui est rare, elles ne peuvent se guérir ni par les remèdes, ni par l'opération.

Pour la cure des fistules lacrimales, on doit d'abord prévenir la fluxion qui pourroit survenir pendant le traitement, par la saignée, s'il y a plénitude, & par les autres remèdes proposez dans le Chapitre de l'Ophthalmie, pour diminuer &



détourner ailleurs les humeurs qui peuvent fluër ; & s'il y a intempérie cacochymique , par les purgatifs que l'on diversifie suivant la nature de l'humeur dominante : cela s'entend , si la fistule est considérable , & que pour la guérir on se propose de passer aux derniers remèdes ; parce que si elle est de peu de conséquence , & qu'il ne soit nécessaire de se servir que des remèdes les plus doux , on peut obmettre les remèdes généraux sans crainte d'aucun accident.

Ensuite si la fistule est ouverte par dehors , que son fond soit un peu large , qu'elle soit sans callositez , & que l'humeur qui en découle soit claire & visqueuse , ou qu'étant purulente , elle soit blanche & unie : on la mondifie & dessèche avec la lotion ci-devant proposée , faite avec *l'aristoloche* , la *myrrhe* , l'*aloës* , l'*encens* & le *sucre* infusez dans le *vin* , dans laquelle on trempe une petite mèche qu'on introduit dans la fistule pour la remplir , après y avoir seringué un peu de ladite lotion , & par-dessus on y met un petit emplâtre de *diapalme* dissout comme dessus , ou autre semblable. Et en cas que l'entrée fût trop étroite , on la dilateroit auparavant avec un peu d'*éponge préparée* , ou de la *racine de gentiane sèche* , ou avec la lancette , suivant qu'on le jugeroit plus à propos. On dissout quelquefois dans la lotion susdite un peu de *camphre* & de *vitriol blanc* , quand les humiditez sont abondantes , & que les chairs ont peu de solidité. A mesure que la fistule se mondifie & dessèche , & que les chairs nouvelles & bonnes poussent , on diminue la mèche en sa longueur , jusqu'à ce que la fistule soit presque remplie de chairs , après quoi on se contente d'un petit plumaceau sec & de l'emplâtre : & si alors les chairs poussent trop , on se serviroit d'un peu de poudre d'*alum brûlé* pour les consommer & dessécher.



On peut aussi se servir au lieu de la précédente lotion *du baume verd de Metz*, de l'*onguent mondificatif d'ache*, dans lequel on doit dissoudre un peu de *verdet* pour le rendre plus détersif, ou y mêler de l'*onguent des Apôtres*; ou même se servir d'autres baumes ou onguens à peu près semblables, pourvu qu'ils soient assez chargés de *verdet*, pour empêcher qu'il ne s'engendre des chairs fongueuses; mais les lotions sont toujours à préférer aux remèdes onctueux.

Si l'ouverture de la fistule est étroite & calleuse, on la dilate en consommant la callosité avec un *petit trochisque pointu de minio* qu'on introduit dedans; & l'écarré étant tombé, s'il reste encore de la callosité au fond de la fistule, on y porte un peu de *ce trochisque en poudre*, ou bien on se sert du *mercure rouge précipité* seul, ou mêlé avec les parties égales d'*alum brûlé*, ou d'autres semblables remèdes cathérétiques; & après que la callosité est consommée, on mondifie & dessèche l'ulcère comme dessus.

Et comme ces remèdes, pendant leur action causent de la douleur qui peut être suivie de l'inflammation, il en faut défendre l'œil & les paupières par l'application fréquente des compresses trempées dans un collyre rafraîchissant.

Si l'os est carié, on dilate la fistule jusques dans son fond, si elle ne l'est pas assez, ou avec le *trochisque de minio*, quand il y a callosité, ou s'il n'y en a point, avec l'*éponge préparée*, ou la *racine de gentiane*, ou par une petite incision faite avec la lancette, particulièrement quand la peau est peu ouverte. Et quand la dilatation est assez grande, on examine l'os pour reconnoître de quelle espèce de carie il est affecté: car si elle est simple & peu humide (comme il arrive aux os découverts par quelque cause extérieure, ou



par un pus peu malin, & qui sont touchez de l'air) on peut le dessécher, & en avancer l'exfoliation par les remèdes. On se fait à cet effet de l'esprit de vitriol ou de celui de soufre, dans l'un ou l'autre desquels on trempe un petit globule de charpie ou de coton que l'on introduit au fond de la fistule immédiatement sur l'os, remplissant le reste de la fistule de charpie sèche pour l'entretenir ouverte; & ayant continué cette application pendant 2, 3, ou 4 pansemens, on en cesse l'usage, pour ne plus se servir que de l'huile de gayac, ou de la teinture de myrrhe, d'aloës tirée avec l'esprit de vin, ou de l'esprit de vin camphré, jusqu'à ce que l'os soit exfolié; ensuite on mondifie, dessèche, & cicatrise l'ulcere comme je l'ai dit.

Ce qu'on appelle *exfoliation* est la séparation de la superficie altérée de l'os, qui est plus ou moins épaisse, selon que l'altération de l'os est plus ou moins profonde. Quand cette exfoliation est très-superficielle, souvent on ne s'en apperçoit par la sortie d'aucune pièce sensible de l'os, mais on reconnoît qu'elle se fait, ou qu'elle est faite par des chairs rouges & solides qui grainent immédiatement sur l'os; & cette exfoliation si superficielle qu'elle soit, ne se fait point en l'os *unguis*, parce que cet os est très-mince; mais la partie altérée de cet os se sépare entièrement; d'où vient qu'il reste percé, & que les humiditez qui entrent dans la partie du sac lacrimonal qui reste entière, s'écoulent pour l'ordinaire par le nez, sans que les malades en reçoivent grande incommodité.

Quand la carie est fort humide, ou que l'os découvert se trouve *exostosé*, c'est-à-dire, qu'il est recouvert d'une croute osseuse fort tendre, qui n'est autre chose que le suc nourricier de l'os qui



s'échappe, & se condense sur sa superficie, les remèdes ordinaires ne peuvent détruire cette carie humide non plus que l'exostose, & la rugine ne s'y peut porter pour l'emporter, à cause du peu d'étendue du lieu & du voisinage de l'œil; ainsi il est nécessaire d'y employer le dernier remède qui est le feu, comme aussi dans cette autre espèce de carie humide accompagnée de *vermoulure*, qui est la plus mauvaise de toutes les caries, étant ordinairement causée par un pus acide & malin qui s'engendre dans l'ulcère, qui pénètre l'os, altere son suc nourricier, & le rend si malin & destructif, qu'il ronge & corrode non-seulement l'os dont il sort, mais aussi corrompt les chairs & les autres parties voisines qu'il touche. Et la raison pour laquelle on se sert du feu dans ces espèces de caries, c'est pour, en brûlant l'os, le dessécher promptement en sa partie saine, & consommer en même tems ce virus malin qui réside dans l'os carié; & comme l'os ainsi brûlé & desséché, est rendu plus solide qu'il n'étoit, le pus ou la sanie qui s'engendre dans l'ulcère des chairs, ne le peut plus pénétrer: ainsi dans la suite rien n'empêche plus que cet os desséché soit séparé de sa partie saine, à mesure que le suc nourricier qui s'amasse au-dessous, & qui donne naissance à une espèce de chair qui a ses fondemens dans les pores mêmes de l'os sain, le pousse dehors.

Pour faire sûrement cette opération, après avoir préparé le malade par les remèdes généraux, s'il en est nécessaire, & suffisamment dilaté la fistule, comme je l'ai dit ci-dessus, on le situe commodément, ou sur son lit, la tête bien appuyée sur l'oreiller, ou sur une chaise à haut dossier & un peu renversé, sur lequel on appuie aussi la tête que l'on fait tenir fermement par un servi-



teur, observant qu'elle soit en telle situation, que l'appui se fasse sur l'oreille, & la tempe opposées à l'œil malade; & ayant couvert l'œil sain d'une compresse affermie par un bandeau, pour ôter au malade l'appréhension du feu, & appliqué sur l'œil malade une autre compresse imbue de quelque eau rafraîchissante, ne laissant que l'endroit de la fistule de découvert: on introduit dans la fistule & jusqu'à l'os une cannule de fer ou d'argent, faite en maniere de la douille d'un petit entonnoir, & qui autour de sa partie supérieure ait un bord aplati & large d'environ le travers d'un doigt, avec un petit manche pour la tenir: on pousse au-travers de cette cannule une ou deux fausses méches de linge pour épuiser le sang ou les humiditez qui peuvent être écoulées sur l'os, afin qu'elles n'émoussent point l'action du feu, & qu'étant échauffées, elles ne brûlent point les chairs voisines, ce qui pourroit exciter une grande inflammation à l'œil; & en retirant la fausse méche, on plonge en même tems par la cannule un petit cautere bien rouge qu'on appuie à plat sur l'os; & son action étant passée, on le retire, & on ôte aussi la cannule que l'on trempe dans de l'eau pour la refroidir: l'ayant essuyée promptement, on l'introduit de rechef dans la fistule, & on plonge dedans un second cautere, comme dessus; ce qu'on réitere 2 ou 3 fois, suivant la grandeur de la carie. Et l'os étant ainsi bien cautérisé & desséché, on remplit la fistule de charpie sèche que l'on couvre d'un petit linge sur lequel on a étendu *un cérat rafraîchissant*, & par-dessus on met une compresse en plusieurs doubles, si petite & étroite, qu'elle puisse tenir entre le nez & l'œil, & sur le tout une autre assez grande pour couvrir l'œil & les parties voisines, les ayant auparavant trempées dans un défensif ordi-



naire, contenant enfin tout l'appareil avec un bandage convenable.

Il faut observer que lorsque c'est l'os *unguis* qui est carié, on le perce ordinairement en le brûlant, à cause de son peu d'épaisseur, comme je l'ai dit; ainsi la fistule se trouve alors ouverte du côté du nez: d'où vient que l'on dit qu'en faisant cette opération l'on convertit la fistule intérieure en une extérieure; mais cette fistule intérieure n'apporte point d'incommodité sensible; parce que le tour de l'os se couvre d'une chair subtile qui se cicatrise d'un côté avec la membrane qui forme le sac lacrimonal qui reste entière, & de l'autre avec la membrane glanduleuse qui revêt la partie intérieure du nez: & que tout ce qui peut s'écouler par ce nouveau trou, ne sont que les humiditez qui entrent dans le sac lacrimonal, qui pour être naturelles, ne causent aucune mauvaise odeur.

Il faut encore remarquer que dans cette rencontre il reste souvent 2 trous qui du sac lacrimonal se communiquent dans le nez: celui dont je viens de parler, qui est accidentel, & le trou lacrimonal qui est naturel. Car il ne faut pas penser que par l'opération on ne fasse qu'aggrandir le trou lacrimonal, cela ne se peut; parce que ce trou est à la partie la plus inférieure de ce *sinus*, formé par l'os *unguis*, & l'os principal de la mâchoire, & où on ne peut porter la canule. Ce qui arrive seulement, c'est que ce trou se trouvant quelquefois obstrué, ou par des chairs fongueuses, ou par l'épaisseur de la membrane enflammée, se désopile dans la suite, ou par la suppuration des chairs fongueuses excitée & par l'opération & par les remèdes dont on se sert ensuite, ou par la réduction de la membrane épaissie en son état naturel, à cause de la cessation de l'inflammation & du dessèchement



qui fuit l'écoulement libre des matieres qui s'amassoient auparavant dans la fistule.

Et lorsque c'est la partie supérieure de l'os principal de la machoire qui est cariée, le cautere ne le perce point, parce que cet os a assez d'épaisseur pour résister à l'action du feu, ainsi il s'exfolie de même que les autres os; & après l'exfoliation la fistule se desseche & cicatrise plus promptement, que lorsque c'est l'os *unguis*, parce qu'elle n'est pas si profonde, & que pour l'ordinaire elle n'intéresse pas si fort le sac lacrimonal.

Dans le second pansement & dans les suivans, on applique sur l'os une petite méche trempée dans l'*esprit de vin ordinaire* ou *camphré*, ou chargé de la teinture de *myrrhe* ou d'*aloës*; on peut même toucher l'os avec l'*huile de gayac*, ou se servir des *poudres céphaliques* \* pour toujours le dessécher davantage, & en avancer l'exfoliation, après laquelle on incarne l'ulcere, on le desseche & cicatrise comme je l'ai dit ci-dessus.

A l'égard des fistules cachées, soit qu'elles se vuident par le coin de l'œil, ou par le dedans du nez, si l'humeur qui en découle est purulente & abondante, ce qui dénote l'ulcération du sac lacrimonal, il est plus utile, pour en tarir la source, de les ouvrir par dehors: & quand elle est sanieuse, âcre & noirâtre, outre l'ulcération du sac lacrimonal, il y a tout lieu d'appréhender la carie de l'os, & on ne peut absolument se dispenser de les ouvrir. L'ouverture des unes & des autres se fait avec la lancette, comme je l'ai dit en parlant des

NOTA. \* Les meilleures & les principales sont les poudres d'*aloës*, de *myrrhe*, de *encens*, de *mastich*, de *sabine*, de *centaurée*, d'*iris*, d'*aristoloche*, de *gentiane*, seules, ou quelques-unes mêlées ensemble: on les appelle *céphaliques* ou *catagmatiques*, parce qu'on s'en est d'abord servi aux fractures des os de la tête, pour aider à séparer les os cariez superficiellement.



abcès de cette partie, & non point avec le *cautere potentiel*, comme quelques Auteurs le proposent, tant à cause du voisinage de l'œil que le cautere, en s'étendant, pourroit offenser, puisqu'on n'est point maître de son action, qu'à cause de la difformité qu'une plus grande cicatrice qui suivroit l'application du cautere, causeroit. L'ouverture étant faite, si l'os ne se trouve point carié, on traite la fistule comme je l'ai dit ci-dessus; mais s'il est carié, on le déflèche, & on en procure l'exfoliation par les remèdes ci-dessus proposez, quand cette carie est simple, ou par le feu, quand l'os est exostosé ou vermoulu, en observant au reste ce que j'ai dit à l'occasion du traitement de ces fortes de caries.

Mais si l'humeur qui découle d'une fistule cachée, est claire & glaireuse, si la tumeur qu'elle forme en dehors est petite, & s'il n'y a ni douleur, ni inflammation, comme je l'ai déjà dit, elle se guérit le plus souvent sans remèdes & sans opération, pourvu que les malades aient le soin de se presser avec le doigt le coin de l'œil pour faire couler cette humeur, & empêcher que par son séjour elle ne s'aigrisse, & ulcere le sac lacrimonal dans lequel elle s'amasse: car cette humeur n'est autre chose que l'humeur excrémenteuse & naturelle qui se filtre dans ce sac, & qui devient glaireuse, ou à cause qu'elle s'y mêle avec le suc nourricier de cette partie qui a été relâchée par l'inflammation précédente, ou à cause d'une simple obstruction du trou nasal, qui empêchant l'écoulement de cette humeur par le nez, fait qu'elle s'échauffe par son séjour, qu'elle s'aigrit, & qu'elle altere la température de ce sac. De-là vient qu'après des abcès des angles des yeux, non-seulement de la nature des *phlegmons*, mais aussi de celle des *athéromes*, qui ne pénètrent point dans le



sac lacrimonal, comme on le connoît après leur ouverture, & qui guérissent fort promptement & aussi après des inflammations des angles des yeux guéries sans suppuration, il reste quelquefois aux malades de ces sortes d'écoulemens de matieres claires & glaireuses pendant plusieurs mois, & quelquefois des années entieres, & qui enfin se dessèchent & se suppriment entièrement.

Cette dernière espece de fistule qui est une des plus communes, quand elle dure long-tems, & qu'on n'a pas le tems d'en exprimer l'humeur : mesure qu'elle s'amasse, dégénere souvent dans la précédente; parce que cette humeur se corrompant par un trop long séjour, acquiert un plus haut degré d'âcreté, devient purulente, ulcere un peu plus profondément le sac lacrimonal & le rend un peu calleux. Cependant il n'est pas toujours nécessaire d'en venir à l'opération pour la guérir, à moins que l'humeur, comme je l'ai dit ci-dessus, ne soit abondante, ou qu'on doute que l'os soit carié, l'expérience faisant connoître qu'elle se guérit souvent aussi d'elle-même dans la suite du tems; & même il arrive qu'après une nouvelle fluxion elle se dessèche, & guérit promptement, parce qu'il s'y fait alors une nouvelle suppuration qui détruit la callosité, & qui desobstrue le trou nasal. Quoique cette fistule se puisse guérir d'elle-même, il est cependant plus sûr d'avancer la guérison par l'ouverture & par les remèdes propres à la mondifier & dessécher.

En finissant ce chapitre, je me crois obligé d'avertir qu'après l'opération des fistules où l'os s'est trouvé carié, soit qu'on en ait procuré l'exfoliation par les remèdes ou par le cautere actuel & même après le traitement des autres fistules, quoique l'ouverture extérieure soit bien cicatrisée, il reste souvent un écoulement d'humidi-



tez par le coin de l'œil, & quelquefois par le nez, qui subsiste plus ou moins, selon que les malades sont d'un tempérament plus ou moins humide, & sujets aux fluxions, & qui se dessèche enfin. C'est pourquoi il est bon d'en prévenir les malades avant même l'opération, afin de leur ôter le chagrin qu'un tel reste de maladie leur pourroit causer, si un tel écoulement restoit, & les empêcher de se plaindre de leur Chirurgien.

Je dirai encore qu'on voit quelquefois des fistules de toutes especes, même où il y a carie, se guérir sans remède & sans opération, quand les sujets sont d'un bon tempérament; les exfoliations se faisant naturellement, & les callositez se détruisant par de nouvelles fluxions & suppurations. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples, mais je me contenterai de ces deux.

Un payfan assez jeune & robuste, travaillé en même tems de deux abcès fort considérables aux grands angles des yeux, me vint trouver il y a quelques années pour les lui ouvrir, la matiere étant déjà prête à percer la peau: étant ouverts, non-seulement la partie supérieure des os principaux de la machoire, mais aussi les os *unguis* se trouverent découverts & cariez; voyant ce desordre, je lui conseillai de souffrir l'application du feu, à quoi il ne voulut consentir, quoique je lui fisse connoître l'incommodité qu'il recevroit des fistules qui resteroient. Il se contenta de me demander des remèdes pour se panser lui-même, & s'en retourna. Quelque tems après, les ouvertures se resserrent, & se convertirent en fistules calleuses, jettant du pus & beaucoup de sanie noirâtre, ce qui continua pendant trois ans; & quelques esquilles étant sorties, ces fistules se cicatriserent au dehors, mais il resta des fistules intérieures ou cachées, dont les humiditez pu-



purulentes se vuidoient du côté de l'œil, qui subsisterent encore plus d'un an, puis se desséchèrent & le malade se trouva entièrement guéri, sans que depuis il en ait ressenti aucune incommodité.

Une Dame d'un tempérament assez cacochyme & délicat, sujette à des fluxions sur les yeux, fut travaillée il y a environ trois ans d'un abcès au grand angle de l'œil, qui dégénéra en fistule cachée. Elle consulta plusieurs Médecins & Chirurgiens qui lui conseillèrent l'opération, à laquelle ne pouvant se résoudre, elle sortit de Paris où elle étoit, pour venir prendre l'air en une de ses terres, où étant, elle voulut avoir mon avis sur ce qu'elle devoit faire. Voyant que la tumeur qui se formoit quand la fistule étoit pleine, étoit fort petite, qu'elle se vuidoit aisément du côté de l'œil, quand elle la pressoit du bout du doigt, que la matière qui en sortoit à son reveil étoit assez louable, & que celle qui sortoit pendant la journée, étoit claire, glaireuse, & peu purulente, n'y ayant au reste ni inflammation, ni douleur: je lui dis qu'en souffrant l'opération, comme on lui avoit conseillé, elle guériroit plus promptement & plus sûrement; mais que puisqu'elle ne pouvoit se résoudre à ce remède douloureux, elle devoit au moins ne point s'affliger, si un jour il survenoit une nouvelle fluxion, ou une suppression entière des matières qui avoient accoutumé de couler, & que l'abcès qui se formeroit, pourroit prendre son cours par le nez, & qu'ensuite elle guériroit: ce qui effectivement lui arriva l'hiver suivant, étant de retour à Paris, & elle guérit comme je lui avois prédit. Elle m'en donna aussitôt avis; & ce mois de Juillet 1701, tems auquel j'écris ce Traité, cette Dame étant en Champagne, je l'ai vûe, & ai reconnu moi-même la vérité de cette guérison.



## CHAPITRE VI.

3. *De quatre autres maladies du grand angle.*1. *D'une excroissance de chair appelée ENCHANTIS.*

IL arrive encore aux angles des yeux quelques autres maladies, qui, quoiqu'elles paroissent petites & de peu de conséquence, ne laissent pas que d'apporter des incommoditez quelquefois fâcheuses aux malades qui en sont attaquez.

Telle est l'*excroissance de chair* au grand angle de l'œil, dont il y a deux especes: une qui est fongueuse, rougeâtre & indolente, qui obéit souvent aux remedes; & une autre qui est plus solide, quelquefois blanchâtre, & d'autres fois un peu plombée, un peu douloureuse, & qui résiste aux remedes ordinaires, n'obéissant qu'à l'opération.

Si l'errement du suc nourricier des parties molles est la cause de toutes les excroissances charnues, on ne doit point chercher d'autre cause de celle-ci: ainsi quand le suc nourricier de cette petite chair glanduleuse qui se rencontre naturellement au grand angle, se trouve abondant, grossier, ou en quelque maniere altéré par quelque levain non naturel coulé & infiltré en cette partie, soit par une ulcération de cette même chair glanduleuse, ou par un reste d'*angle* qui n'a pas été emporté dans l'opération, ou que l'on n'a pas suffisamment desséché, il donne naissance à cette excroissance ou addition de chair, qui semble être une appendice ou une excroissance même de cette petite chair glanduleuse du grand angle.



Quand cette excroissance est fongueuse, rougeâtre, indolente & peu considérable, elle se sépare quelquefois d'elle-même, & se guérit sans remèdes, comme je l'ai vû arriver; mais souvent aussi si on la néglige, ou elle croît de mesurément & incommode, ou elle s'ulcere, & cause une inflammation douloureuse & un écoulement fâcheux de larmes âcres, ou quelquefois elle devient chancreuse.

Pour la guérir: lorsqu'elle peut obéir aux remèdes, on la consomme & desfleche avec le collyre sec, fait avec *quinze grains de verdet brûlé, dix grains d'alum calciné, un scrupule d'iris, & une dragme de sucre candi*, réduits en poudre très-subtile, dont on met un peu sur l'excroissance trois ou quatre fois par jour, lavant l'œil une demie heure après avec quelque *eau ophthalmique*, ou bien on se sert du *collyre verd* que j'ai ci-devant proposé pour l'ongle.

Quelques Auteurs conseillent de se servir du *verdet seul* ou de *l'alum*, d'autres du *précipité rouge de mercure*, & quelques autres ne craignent point de toucher cette excroissance avec *l'esprit de vitriol*; mais comme on ne peut appliquer ces remèdes si juste sur l'excroissance, qu'ils ne se répandent peu de tems après aux environs, & que l'œil qui ne peut souffrir de si violens *cathérétiques*, n'en soit offensé, on ne s'en doit point servir, à moins qu'on ne les étende avec d'autres remèdes plus doux pour affoiblir leur action. Même on doit rejeter absolument en cette rencontre *l'esprit de vitriol* & les autres *esprits acides*, parce qu'ils se répandent en même tems qu'on les applique, & agissent si promptement, qu'il est impossible d'arrêter le progrès de leur action.

Mais si cette excroissance est plus solide & peu douloureuse, qu'elle ait beaucoup d'étendue, ou qu'elle



qu'elle résiste aux remèdes ordinaires, on l'extirpe en cette manière.

On passe au-travers une éguille enfilée d'un fil avec lequel on la lie, & soutenant d'une main les bouts du fil, on l'élève doucement, puis on la coupe avec la pointe des ciseaux, ou avec la lancette, ou le scalpel, tout auprès de cette petite chair glanduleuse du grand angle sur laquelle elle prend naissance, & que l'on doit éviter d'offenser, pour la raison que j'ai donnée en parlant de l'opération de *l'ongle*; il est aisé de les distinguer, en ce que leur couleur n'est pas tout-à-fait uniforme. On met ensuite un peu de poudre de *sucré candi* dans l'œil, & par-dessus des compresses trempées dans un *collyre rafraîchissant*, pansant au reste le malade avec les *collyres mondifiants & desséchans* proposez pour les ulcères superficiels.

Si enfin cette excroissance est fort dure, inégale & douloureuse, qui font des marques qu'elle est maligne & chancreuse, on n'en entreprend point l'opération qui ne feroit que funeste; on se sert seulement des *collyres rafraîchissans & anodins*, pour diminuer la douleur, & empêcher autant qu'on le peut, l'augmentation de cette maladie.

2. *De la consommation de la chair glanduleuse du grand angle.*

Une maladie contraire à la précédente, est la *consommation* de cette petite chair glanduleuse du grand angle, qui cause ce flux de larmes dont j'ai parlé ci-dessus au Chapitre III. Cette *consommation* arrive, ou pour avoir emporté cette chair glanduleuse en extirpant l'excroissance ci-dessus, ou bien en séparant *l'ongle*; ou par un pus fort âcre qui découle d'une fistule lacrimale ouverte du



côté de l'œil, & qui ulcere & ronge cette petite chair glanduleuse; ou par des petits abcès ou des ulcérations qui s'y font; ou enfin par l'action de remèdes trop âcres dont on s'est servi inconsidérément pour quelque maladie de cette partie.

Comme le flux de larmes qui suit cette consommation, est incommode & fâcheux, durant quelquefois toute la vie; on doit dès le commencement s'efforcer de le prévenir autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui peuvent ressermer & dessécher cette chair glanduleuse, & dont j'ai parlé au Chapitre III. à l'occasion de ce flux, ajoutant dans ces mêmes collyres *de l'encens*, s'il est nécessaire d'incarner, ou *de la myrrhe* ou *de l'aloës*, s'il est besoin de mondifier.

### 3. *Des pustules du grand angle.*

Il se forme quelquefois aux angles des yeux des petites pustules rougeâtres & fort douloureuses, semblables à ces petites pustules qui arrivent en d'autres parties du corps, connues sous le nom d'*epinélis*, à cause de la douleur qui augmentent pendant la nuit. Ces petites pustules s'ouvrent bientôt d'elles-mêmes, jetant un peu de boue sanglante, & se convertissent en des petits ulcères. Avant que d'être ouvertes, on les traite avec *des collyres rafraîchissans & anodins*; & quand elles sont ouvertes, on se sert de ceux qui *mondifient & dessèchent*. Et même comme ces petits ulcères occupent des parties charnues, on peut se servir de *l'onguent de tuthie*, auquel on ajoute un peu de *poudre de myrrhe & d'aloës* pour les mondifier & dessécher.

### 4. *Des ulcères prurigineux du grand angle.*

Enfin il survient aussi en ces parties des petits



*ulceres prurigineux*, incommodes pour la nécessité où se trouvent ceux qui en sont attaquez, de se frotter souvent les yeux, comme s'ils avoient du sable ou quelque ordure au coin de l'œil. Cette maladie (a) est causée par une humeur âcre & salée qui abreuve cette petite caroncule ou chair glanduleuse du grand angle & les environs.

On desseche ces petits ulcères, & on éteint la démangeaison qu'ils causent avec le *collyre de virriol* décrit au Chapitre III. ou avec le *collyre verd* décrit au Chapitre XXI. de la deuxième Partie. Et si ces petits ulcères ambulent & s'étendent le long du bord des paupières, pour leur traitement on suivra ce que je dirai ci-après au Chapitre XVII. où je parlerai des abcès prurigineux des paupières.

## CHAPITRE VII.

*Des maladies des paupières. I. De leur enflure.*

**L'***Enflure* ou *tumeur des paupières* est excitée par des causes extérieures, ou intérieures. Les extérieures sont les contusions, les plaies, les piqures de mouches à miel, de guêpes, d'araignées, ou d'autres semblables insectes, les attouchemens d'orties, ou autres causes semblables, capables d'arrêter le mouvement du sang, & de le faire épancher, ou de lui imprimer une qualité maligne qui altère sa substance. Les intérieures sont toutes les humeurs impures & excrémenteuses qui coulent sur ces parties, & y séjournent à cause des obstructions qui s'y rencontrent, ou à cause de la nature même de l'humeur qui

(a) Appellée *Peribrosis*.



étant grossière ou peu animée, s'arrête & s'épanche entre les interstices de leurs fibres.

De-là vient qu'il y a des enflures qui d'elles-mêmes sont maladies principales, & que d'autres sont symptomatiques, dépendantes d'autres maladies, comme des grandes inflammations de l'œil, des apôtèmes ou des ulcères qui occupent ses parties voisines, des cachéxies, hydropisies, & autres insignes intempéries du sang.

Toutes ces enflures tiennent ou de l'*inflammation*, ou de l'*emphysème*, ou de l'*œdème*, ou bien elles sont mixtes. L'*inflammation* se connoît par la rougeur, la tension, & la douleur, si elle est *phlegmoneuse*; & si elle est *érésipélateuse*, elle est d'un rouge jaunâtre: l'*emphysème* par la tumeur plus grande, qui est pâle, transparente, sans douleur, & qui revient aussitôt en son état, lorsqu'on la presse avec les doigts: l'*œdème* par les mêmes signes, hors que la tumeur n'est pas si transparente, & qu'étant pressée, l'impression des doigts y reste: & les *mixtes* par les signes communs de chaque maladie dont elles sont composées. Elles causent toutes une pesanteur dans les paupières, & une difficulté dans leurs mouvemens, d'où vient qu'elles demeurent presque toujours fermées, particulièrement quand l'enflure est grande.

Pour guérir toutes ces sortes d'enflures, on doit premièrement avoir égard à corriger l'intempérie du sang par la saignée, la purgation, & par les autres remèdes généraux qui conviennent à chaque espèce d'intempérie, en cas que ces enflures soient de conséquence, & qu'elles dépendent du vice général du sang: puis on doit travailler à corriger l'humeur coulée & infiltrée dans les paupières, & à la résoudre.

Pour cet effet, si l'enflure tient de l'*inflammation*



tion, on se sert des *collyres rafraîchissans* qui conviennent à l'ophthalmie, dans lesquels on trempe des compresses qu'on applique sur les paupieres enflammées, & on poursuit la cure comme je l'ai dit en parlant de la cure de l'ophthalmie: si de l'emphysème ou de l'œdème, on met en usage les *fomentations* fortifiantes & résolutives, qu'on fait par exemple, avec les *feuilles & sommitez d'hyssope, d'absynthe, de pouliot, d'origan, & les fleurs de roses, de camomille, & de mélilot*, que l'on fait bouillir dans du vin; & dans ces fomentations que l'on anime quelquefois avec l'esprit-de-vin si l'œdème est grand, on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupieres malades, les renouvelant quatre ou cinq fois par jour.

Ou bien on se sert du cataplasme fait avec les quatre farines résolutives, les poudres d'absynthe, de scordium, de fleurs de camomille & de mélilot, que l'on fait cuire avec le vin & le miel en consistance de cataplasme qu'on étend sur un linge, & qu'on applique chaudement sur les paupieres, le renouvelant au moins deux fois le jour.

Si ces enflures sont mixtes, on proportionne ces remedes suivant leur complication, ayant toujours plus d'égard à la maladie qui domine. Par exemple, si c'est une inflammation œdémateuse, on se sert des résolutifs rafraîchissans, comme du cataplasme fait avec la moëlle de coins cuits sous la cendre ou au four, les poudres de fleurs de camomille, de mélilot, de roses, & les mucilages de semences de fénu grec tirez avec l'eau de roses & de plantain, que l'on mêle ensemble, & que l'on fait bouillir pour l'appliquer comme dessus. Et si c'est un œdème phlegmoneux, on se contente de la fomentation susdite, excepté qu'on se sert d'eau, & non pas de vin, pour faire la décoction.

Si l'emphysème ou l'œdème sont causez par



des piquures de mouches à miel ou de guêpes, l'éguillon ôté, elles se résolvent le plus souvent d'elles-mêmes, à moins que celui qui est piqué, soit d'un mauvais tempérament : en ce cas pour empêcher de plus fâcheuses suites, on se sert des fomentations ci-dessus pour résoudre plus promptement la tumeur qui s'est faite : ou bien sitôt qu'on est piqué, on écrase la mouche même sur la piquure, ou on la frotte de miel. Si par une piquure d'araignée ; on se sert de *thériaque* ou de *mithridate* en forme de cataplasme. Si par un atouchement d'orties ou autres choses semblables, capables d'exciter une enflure avec chaleur, on employe le liniment fait avec le blanc d'œuf, l'huile rosat, & le suc de plantain ou de joubarbe.

A l'égard des autres enflures qui dépendent des plaies, des apostèmes, ou des ulcères des parties voisines de l'œil, elles se guérissent par les remèdes qui conviennent à chacune de ces maladies.

## CHAPITRE VIII.

### 2. De l'abcès des paupieres & de leur pourriture.

QUand la tumeur phlegmoneuse des paupieres ne se resout pas, elle se convertit en abcès, qui ne différant point des abcès des autres parties molles de notre corps, demande aussi les mêmes remèdes. Ce qu'il y a seulement à observer, c'est de ne point se servir de remèdes trop humides & pourrissans, à cause du peu d'épaisseur des paupieres qui tomberoient aisément en pourriture. On peut se servir utilement du *cataplasme* proposé pour l'abcès du grand angle ; ou si l'abcès est petit, de l'*emplâtre de diachylon simple dissout*



*dans un peu d'huile rosat* : appliquant sur le reste des paupieres & sur les environs de l'œil un défensif ordinaire ; & sitôt que le pus paroît fait, on lui doit donner jour.

La maniere de faire l'ouverture, c'est de suivre avec la lancette la rectitude des fibres du muscle orbiculaire, épargnant le cuir autant qu'on le peut, pour éviter la difformité. Et la raison pourquoi on la fait ainsi, c'est premièrement pour s'empêcher de couper de travers les fibres de ce muscle, & en cela on suit la regle générale des autres ouvertures, quand elles doivent pénétrer jusques aux muscles ; & en second lieu, c'est que si on faisoit l'ouverture de haut en bas, comme les paupieres se rident d'un angle à l'autre quand elles sont ouvertes, il arriveroit que l'ouverture s'entr'ouvreroit en son milieu, en telle sorte que ses angles s'approcheroient l'un de l'autre, & que se cicatrisant en cet état, pour peu qu'elle fût grande, la paupiere demeureroit ridée en cet endroit, & ne pourroit que difficilement couvrir l'œil : au lieu que l'ouvrant comme je l'ai dit, les deux lèvres de l'ouverture s'approchent simplement l'une contre l'autre, quand l'œil est ouvert, & s'unissent ainsi, sans que la même incommodité puisse arriver ; à moins qu'il n'y eût déperdition de substance, comme lorsque l'abcès tombe en pourriture, auquel cas on agiroit comme je le dirai en un autre lieu.

L'ouverture de l'abcès étant faite, on ne met dedans ni tentes, ni méche, à cause du peu d'épaisseur des paupieres ; on se contente d'appliquer dessus un plumaceau sec, que l'on couvre d'un emplâtre de *diapalme dissout avec l'huile rosat* pour le premier appareil, ensemble les *défensifs ordinaires* ; & dans les autres pansemens, on se sert des remèdes mondifiâns, incarnans & cicatrisans ordinaires.



Et quand la *tumeur œdémateuse* des paupieres est si grande, que l'humeur au lieu de se résoudre, s'aigrit & devient purulente, ce qui arrive encore plutôt quand elle est *phlegmoneuse* ou *érésipélateuse*; l'une ou l'autre de leurs superficies se pourrit, s'ouvre en plusieurs endroits, & il en découle en abondance une humeur sanieuse & purulente. Quelques Auteurs appellent cette maladie *mydesis*, nom cependant commun à de semblables pourritures des autres parties du corps.

Comme en cette rencontre l'humeur est épanchée abondamment & également entre les interstices des fibres de l'une ou l'autre paupiere, il est rare qu'elle s'amasse en un seul lieu, & forme un vrai abcès; mais à la maniere des autres œdèmes, à mesure qu'elle s'aigrit, elle se pousse à la superficie, pénètre les pores de la peau qu'elle dilate en les pourrissant, élève & sépare la surpeau, & se fait jour en dehors. Et parce que la membrane qui revêt intérieurement les paupieres, est plus mince & plus tendre que la peau qui les recouvre en dehors, & que ces pores sont plus ouverts; de-là vient que cette humeur se fait plutôt des issues vers la partie intérieure des paupieres.

Toutes les grandes suppurations qui suivent les œdèmes, menacent les parties dans lesquelles elles se font, de grande pourriture, même de gangrene, & d'autant plus si ces parties sont déjà foibles de leur nature, comme sont les paupieres. Il y a de plus à appréhender que les matieres qui coulent du côté du globe de l'œil, ne vulcerent par leur acrimonie, ou au moins ne l'enflamment.

Pour prévenir tous ces fâcheux accidens, & remédier à cette maladie, dès qu'on voit que



L'œdème ne peut se résoudre, & que l'humeur commence à s'aigrir, il faut faire quelques légères mouchetures dans les endroits les plus déclives des paupieres, pour la faire écouler petit à petit, & les en décharger plus promptement; & cependant continuer à appliquer dessus les *fomentations fortifiantes & résolitives* décrites dans le Chapitre précédent, & animées avec *l'esprit-de-vin*. Et si déjà l'humeur s'est fait jour, il n'est point besoin de mouchetures, elle s'écoulera assez par les passages qu'elle s'est fait, il faut seulement s'opposer au progrès de la pourriture par l'usage d'un collyre fait *avec de la myrrhe & de l'aloës un scrupule de chacun, du camphre & du vitriol blanc huit grains de chacun, & une dragme & demie de miel rosat*, qu'on dissout dans *quatre onces des eaux distillées de roses & d'absynthe*, pour introduire souvent dans l'œil, si la matiere s'est fait jour de ce côté-là: ou bien on se sert de la teinture de *myrrhe & d'aloës tirée avec le vin, & animée avec un peu d'esprit-de-vin*, pour en laver extérieurement les paupieres, si l'humeur a ses issues en dehors. Et même si la pourriture est grande, on peut se servir avantageusement d'un peu d'*egyptiac dissout dans du vin*, pourvû qu'on se donne de garde qu'il n'en entre dans l'œil. On peut même laisser sur la paupiere un petit linge imbu de ces liqueurs, & par-dessus le tout appliquer les compresses trempées dans les fomentations susdites.

Quand les paupieres sont déchargées de toute l'humeur qui les abreuve, & que les endroits par lesquels elle s'est écoulée sont mondifiés, on incarne & desseche les ulceres restans, soit qu'ils soyent au-dedans ou au dehors des paupieres, avec le collyre fait avec *l'aloës, l'encens, la tuthie préparée & des trochisques blancs de rhafis, un scrupule*



*puie de chacun, dix grains de pierre médicameneuse de Grollius & une dragme de sucre candi, qu'on dissout dans quatre onces des eaux de roses & de plantain, pour s'en servir comme dessus.*

Si la peau qui recouvre les paupieres, a été pourrie dans toute son épaisseur, & que la perte de la substance soit considérable, il est difficile d'empêcher qu'elle ne soit raccourcie, & que l'œil ne demeure éraillé; & si la même chose arrive en la membrane de sa superficie intérieure, il est pareillement difficile d'empêcher que la paupiere ne rentre en dedans, & que les cils ne blessent le globe de l'œil. On préviendra autant qu'on le pourra ces choses, comme je le dirai au Chapitre X.

## CHAPITRE IX.

### 3. De la dureté & du schirre des paupieres.

**L'**Inflammation des paupieres causée par un sang grossier & mélancolique, lorsqu'elle est grande, & qu'elle subsiste long-temps, se convertit quelquefois, mais rarement, en une espece de tumeur dure & mal circonscrite, accompagnée de rougeur & de douleur. On la nomme *scleriosis* ou *durities palpebrarum*, parce qu'en effet on ne s'en apperçoit que par la dureté des paupieres & par leur épaisseur.

Difficilement cette tumeur se guérit entièrement, subsistant même après que l'inflammation est cessée, & quelquefois aussi elle s'endurcit si fort, qu'elle passe en vrai schirre; alors sa couleur rouge se convertit en une couleur un peu livide. Quand elle est convertie en vrai schirre, elle est indolente, elle incommode cependant, parce



qu'elle rend les paupieres si pesantes, qu'elle les empêche souvent de s'ouvrir, & que quelquefois elle y provoque des fluxions qui se renouvellent de tems en tems, quand déjà les malades y sont sujets de leur nature; & ces différentes fluxions la font même dans la suite dégénérer quelquefois en *cancer*.

Pour la guérir, on doit dès le commencement, & si-tôt qu'on s'apperçoit de la dureté, se servir de fomentations émollientes faites avec les racines & feuilles de mauves & de guimauves, les feuilles de violier, de pariétaire & de mercuriale de chacune une demie poignée, & une demie once de graine de lin ou de coins, qu'on fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau, & dans la décoction on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupieres, les renouvelant 5. ou 6. fois par jour. Après s'être servi pendant 7. ou 8 jours de ces fomentations, si la dureté subsiste, & que l'inflammation soit entièrement passée, on applique sur la tumeur ou le *diachylon gommé*, ou l'*emplâtre de mucilages*, ou celui de vigo avec le mercure, en cas que la dureté paroisse en dehors. Et si au contraire elle paroît dans la partie intérieure des paupieres, on ne peut se servir que des *mucilages de semences de lin & de coins tirés avec l'eau-rose*, & dans lesquels on dissout quelquefois un peu de *myrrhe & de saffran* pour introduire dans l'œil, & par-dessus les paupieres les fomentations susdites.

Si après s'être servi pendant quelque tems de ces remèdes ou d'autres de semblable vertu, on s'apperçoit que la tumeur ne s'amollisse & ne se résolve pas, ou qu'elle passe en *vrai schirre*, on en discontinue l'usage, étant inutile de fatiguer en vain un malade. Mais si dans la suite il se faisoit quelque nouvelle fluxion, on y remédieroit,



comme je l'ai dit ailleurs. Et si enfin la tumeur devenoit *chancreuse*, on se conformeroit pour le traitement sur ce que je dirai ci-après, en parlant du *cancer* des paupieres.

---

## CHAPITRE X.

### 4. De l'*anthrax* ou *charbon* des paupieres.

**I**L survient quelquefois à l'une ou à l'autre paupiere, ou dans leurs environs une petite pustule rouge & fort brûlante, qui se noircit bientôt après, & cause une si grande inflammation, tumeur & tension aux paupieres, qu'elles viennent d'un rouge livide, avec grande dureté & douleur tant aux paupieres qu'à l'œil & aux parties voisines. La pustule s'agrandissant continuellement, il s'y forme un escarre dur, comme si le feu y avoit passé, & quelquefois cette pustule croît si démesurément, qu'elle consume entièrement la paupiere où elle a pris naissance, & gâte souvent l'œil. Ce qui n'arrive point sans qu'il s'y fasse de grandes fluxions sur les parties voisines, que les glandes voisines des oreilles se tuméfient, & que la fièvre ne survienne.

Nous voyons ordinairement que cette maladie n'arrive guères que vers la fin de l'Été dans le tems de la moisson, particulièrement quand les sécheresses sont très-grandes. Les pauvres gens obligés à passer les jours entiers à scier les bleds, sont sujets à être travaillez de cette maladie, non-seulement aux paupieres, mais aussi au visage & autres parties, & croient que cela leur vient de dormir sur la terre après leur repas.

Un sang grossier & brûlé, dépouillé de ses parties spiritueuses & balsamiques, & de son vehi-



cule ordinaire, est sans doute la cause principale de cette maladie, comme il l'est de tous les autres charbons & de toutes les autres maladies communes de cette saison : d'où vient aussi qu'il n'y a guères que les pauvres mal nourris, continuellement exposez au travail & aux injures de la saison qui y soient sujets. Elle arrive à d'autres personnes, & aussi en d'autres saisons, mais cela est beaucoup plus rare.

Pour la cure de cette maladie, si-tôt que l'on voit la pustule commencer, il n'y a point de tems à perdre pour en arrêter le progrès ; il faut saigner le malade une fois ou deux au bras, suivant ses forces, lui donner des *lavemens émolliens & rafraîchissans*, lui faire prendre des *émulsions* ou des *juleps rafraîchissans* 2. ou 3. fois par jour, & lui prescrire sur-tout un bon régime de vivre, tendant à même fin.

Sur la partie malade il faut appliquer dans le commencement des compresses trempées dans les *mucilages de semences de coins & de psyllium*, tirez avec les *eaux de roses & de plantain*, mêlez avec parties égales de *lait de femme ou de vache*, que l'on renouvelle souvent. Ou se servir de même des *eaux de roses & de plantain* dans quatre onces desquelles on fait fondre un *scrupule de sel de Saturne & autant de nitre purifié*.

Si l'inflammation ne s'appaise pas, & qu'au contraire on la voie augmenter, que la pustule noircisse, & que l'escarre se forme, on le fend & coupe avec la lancette, & on le lave avec la lotion faite avec un peu d'*egyptiac dissout dans le vin & dans l'eau-de-vie*. Si même la tumeur est grande, & que la rougeur soit pourprée ou obscure, on fait avec la lancette plusieurs mouchetures sur toute la partie tuméfiée, principalement aux environs de l'escarre, laissant fluer le sang à vo-



lonté; ensuite on lave le tout avec *la lotion susdite*, pour empêcher les mouchetures de se fermer si-tôt, afin que les sérositez âcres & malignes qui abreuvent la partie, puissent s'écouler; puis on applique un cataplasme fait avec *les farines de fèves, d'orobe & de seigle, les poudres d'absynthe & de scordium, & de fleurs de camomille & de mélilot*, parties égales de chacune, qu'on fait bouillir dans *le vin & le miel*, & dans quatre onces de ce cataplasme on mêle *une demie once ou environ de myrrhe pulvérisée*. On en renouvelle l'application 2. ou 3. fois par jour.

Si l'escarre s'étend & devient plus épais, on l'incise de rechef, & on le touche avec *l'esprit de vitriol ou de celui de soufre*, ou bien avec *l'eau de sublimé* qui est encore plus spécifique pour arrêter le progrès de ces fortes d'escarres. Elle se fait avec *une demie dragme de sublimé corrosif* réduit en poudre, que l'on met dans une phiole dans laquelle on verse *deux onces*, plus ou moins, suivant qu'on la veut rendre plus forte ou plus foible, *d'eau de pluie ou d'eau de plantain*, & que l'on fait ensuite digérer sur les cendres chaudes, jusqu'à ce que *le sublimé* soit dissout: on doit se donner de garde en touchant l'escarre avec ces remèdes, qu'il n'en coule dans l'œil, quoique les paupieres soient fermées. Si les mouchetures se sont refermées, on les renouvelle, & on les lave comme dessus, appliquant ensuite le cataplasme susdit.

Nos Chirurgiens de campagne qui voyent de tems en tems quelques-unes de ces maladies, & qui en sçavent par expérience les mauvaises suites, ne se contentent pas des mouchetures, ils font des scarifications en forme, sans se mettre en peine de la difformité qu'elles causent. Il est vrai qu'elles arrêtent plutôt le progrès de la maladie, en évacuant plus promptement le sang & les séro-



fittez malignes qui abbreuvent les paupieres; mais on ne les doit pas faire sans grande nécessité, parce qu'elles font cause que la peau des paupieres se retire davantage, ce qui rend l'œil trop défiguré. D'ailleurs il est rare qu'on n'arrête pas tous ces fâcheux symptômes par les remedes ci-dessus, sans qu'on soit obligé d'en venir aux scarifications.

L'escarre étant arrêté & terminé, on avance sa chute avec le digestif fait *avec le jaune d'œuf, le miel rosat, un peu de saffran en poudre, & la poudre de myrrhe*, mêlez ensemble, dont on couvre un plumaceau qu'on applique sur l'escarre & par-dessus le cataplasme susdit, que l'on continue jusqu'à ce que les paupieres soient presque réduites dans leur état naturel.

Quand l'escarre est séparé, on mondifie & cicatrise l'ulcere restant à la maniere des ulceres des autres parties molles de notre corps; observant seulement que, comme il y a perte de substance dans la peau de la paupiere, la cicatrice qui survient la rétrécit beaucoup, & la fait renverser; ce qu'on doit éviter le plus qu'on peut, en tenant la peau de la paupiere étendue. Et pour cet effet, en pansant le malade, on lui fera fermer l'œil, & par-dessus les remedes appliquez sur l'ulcere mondifié & prêt à se cicatrifer, on mettra un emplâtre adhérent, comme celui *de diapalme ou autre semblable, dissout avec un peu de terebenthine*, qui couvrira non-seulement les deux paupieres, mais aussi un peu du front & de la joue, y faisant seulement une petite échancrure à l'endroit du grand angle, afin que les humiditez ou la chassie puissent s'écouler, continuant à mettre un semblable emplâtre jusqu'à ce que l'ulcere soit entièrement cicatrisé; & par ce moyen on empêchera l'œil de s'ouvrir, & la peau de la paupiere de se tant rétrécir.



Il est cependant bien difficile d'empêcher que l'œil ne demeure éraillé, & même il est impossible qu'il ne le soit, quand l'escarre a été grand, ou qu'il s'est formé vers le bord des paupieres.

Comme dans la violence de la fluxion les paupieres sont toujours fermées, sans qu'on les puisse ouvrir, on ne peut rien mettre dans l'œil pour en adoucir la douleur; ainsi il faut se contenter à chaque pansement de nettoyer la chassie qui s'amasse vers le grand angle ou ailleurs, avec des eaux ophthalmiques.

## CHAPITRE XI.

5. *De l'orgéolet, de la grêle, & de la pierre ou gravelle des paupieres.*

I. *De l'orgéolet.*

**L'***Orgéolet* ou *Orgueil* (a) est une petite tumeur longuette, à peu près de la figure & de la grosseur d'un grain d'orge, qui naît pour l'ordinaire à l'extrémité de la paupiere supérieure près ou entre les cils, & plus rarement dans les autres endroits de cette paupiere, ou à la paupiere inférieure, dont la matiere qui s'amasse par congestion, est renfermée dans une petite membrane, & qui difficilement suppure, étant en quelque façon de la nature *des athéromes*.

Ces petites tumeurs ne causent pas grande incommodité aux malades qui les portent quelquefois fort long-tems sans s'en plaindre, à moins qu'elles ne s'échauffent, alors elles causent un peu de douleur; mais aussi quand cela arrive, elles

(a) *En Grec Crithe. En Latin Hordeolum.*



grossissent un peu plus, & s'ouvrent quelquefois d'elles-mêmes.

Il s'en rencontre quelques-unes qui se dissipent, & qui renaissent ensuite quelque tems après : quelquefois aussi qu'en les échauffant à force de les frotter, quand elles commencent à naître, & appliquant ensuite dessus quelques *emplâtres émolliens & résolutifs*, on les dissipe entièrement.

Pour guérir l'*orgéolet*, quand la tumeur n'est pas encore mûre, on applique dessus un petit *emplâtre de galbanum*, ou d'*ammoniac*, ou de *diachylon avec les gommes*, ou autres semblables pour l'amollir & suppurer ; & ensuite on l'ouvre selon sa longueur avec la pointe de la lancette, on en exprime l'humour, & on introduit dans l'ouverture un peu de *miel rosat*, & par-dessus on met un petit *emplâtre de diachylon*.

Si on doute que la petite membrane qui renferme la matière, ne soit pas consommée par la suppuration naturelle, ou excitée par les *emplâtres* ci-dessus, ce qui est cependant assez rare, quand la suppuration est faite : on touche le dedans de l'ulcère avec un petit morceau pointu de *pierre infernale* attaché au bout des petites pincettes, ou au bout d'un porte-crayon, ou bien avec un pinceau très-délié, trempé dans un peu d'*esprit de vitriol*, on touche de même le fond de l'ulcère, que l'on panse au reste comme dessus, jusqu'à parfaite guérison.

Quelques Auteurs croient que la matière de l'*orgéolet* peut par son séjour altérer ce petit cartilage membraneux qu'on nomme *tarse*, ce que je n'ai point encore vu, quoique j'en aie traité de bien vieux ; & quand cela arriveroit, il ne seroit pas nécessaire de racler ce qui seroit gâté, comme ils le conseillent, pouvant se mondifier avec



le miel rosat seul, ou mêlé avec un peu de poudre de myrrhe.

Quand l'orgéolet s'engendre vers le milieu de la paupiere supérieure, quoique rarement, il devient plus long & un peu plus gros, & se guérit comme dessus, & même plus aisément, parce qu'on y peut mieux contenir les remèdes.

## 2. De la grêle. (a)

La grêle des paupieres est une autre petite tumeur ronde, mobile, dure, blanche, & en quelque façon transparente, ressemblant assez à un grain de grêle, qui s'engendre également dans les deux paupieres. Elle differe de l'orgéolet par sa figure ronde, sa transparence, & sa mobilité.

Il y a de deux sortes de grêle, une grosse & l'autre petite, qui occupent ou la superficie extérieure des paupiers, ou leur superficie intérieure. La grosse est le plus souvent unique, & la petite paroît comme plusieurs petits grains dispersez en différens endroits de la paupiere. L'une & l'autre contiennent une humeur un peu dure, qui par sa blancheur, sa transparence & sa consistance, ressemble à un blanc d'œuf desséché.

De plus la grosse qui imite quelquefois une petite fève en grosseur, fait de la douleur, lorsqu'on la presse rudement, & d'ailleurs elle incommode par sa grosseur; & la petite au contraire n'en fait point, & incommode très-peu, si long-tems qu'on la porte, hors celle qui est en la partie intérieure des paupieres, quand elle est très-superficielle.

On propose des remèdes pour amollir la grêle, mais ils sont inutiles, & si on la veut guérir, il

(a) En Grec Chalazeon, En Latin Grando.



faut avoir recours à l'opération qui se fait ainsi.

Ayant situé commodément le malade, quand la grêle est à la superficie intérieure de l'une ou l'autre paupière, on prend avec deux doigts la paupière près des cils, on la renverse en sorte qu'on puisse bien voir les grains qu'on veut ôter, on fait avec la pointe de la lancette une petite incision sur la grêle, selon la hauteur de la paupière supérieure, quand c'est en cette paupière que la grêle se rencontre, & quand c'est en la paupière inférieure, on la fait selon la longueur, pénétrant jusqu'au grain, & avec une petite curette on fait sauter le grain. Et s'il y en a plusieurs, on fait la même chose à chacun grain; puis on met dans chaque ouverture *un peu de miel rosat*, & dans la suite on introduit dans l'œil quelques gouttes d'un collyre fait *avec un gros de miel rosat, un scrupule de myrrhe, & huit grains de safran, qu'on dissout dans deux onces d'eau de plantain*, & qu'on continue jusqu'à parfaite guérison.

Et quand elle est à la superficie extérieure de l'une ou l'autre paupière, on étend avec les doigts la peau de la paupière d'un angle à l'autre, afin d'affermir la grêle sur laquelle on fait une petite incision, selon la longueur de la paupière & de l'étendue du grain que l'on fait sortir comme dessus; appliquant de même dans l'ouverture *un peu de miel rosat*, & par-dessus *un petit emplâtre de diachylon*, procédant au reste comme je l'ai dit en parlant de la cure de l'orgéole.

J'ai déjà donné la raison pour laquelle les incisions des parties intérieures des paupières se doivent faire selon leur longueur, c'est-à-dire, d'un angle à l'autre. Par une semblable raison les incisions intérieures de la paupière supérieure se font de haut en bas, pour s'empêcher de couper de travers les fibres de l'aponévrose du muscle rele-



veur de cette paupiere. Et celles que l'on fait à la partie intérieure de la paupiere inférieure, se font à l'ordinaire selon sa longueur, parce que cette paupiere n'a point d'autre muscle que l'orbiculaire.

### 3. De la pierre ou gravelle.

Il arrive encore à la partie extérieure ou intérieure des paupieres une autre petite tumeur blanche, raboteuse, plus dure & plus calleuse que les précédentes, dont l'humeur renfermée ressemble en consistance ou à *du tuf*, (a) ou à *de la pierre ou gravelle*, (b) & qui ne differe de la *grêle*, qu'en ce que celle-ci est une tumeur unique, qu'elle est plus dure, & qu'elle est raboteuse, car pour le reste elle est assez semblable à la *grêle*: on la traite aussi de même, tant pour l'opération que pour les remedes.

Ces trois especes de tumeurs approchent si fort les unes des autres, que si on n'y prend bien garde de près, il est aisé de prendre souvent l'une pour l'autre, principalement quand la seconde & la troisième se trouvent près des cils, on les prend souvent pour l'*orgéolet*. Ce ne seroit pas à la vérité une grande faute de s'y tromper, puisqu'elles sont produites par les mêmes causes, qu'elles ne different entr'elles que par le plus ou le moins d'endurcissement de leur matiere, & que pour les guérir on tient le même chemin, soit pour l'opération, soit pour les remedes. Cependant pour l'honneur de la profession, il est toujours plus avantageux de qualifier juste la maladie que l'on veut traiter. On ne se trompera pas en celles-ci,

(a) Tophus en Latin. Porosis en Grec.

(b) En Latin Lapis. En Grec Lithiasis.



Si on considère les différences essentielles énoncées en chaque description.

Il se forme encore aux paupieres *des petites pustules purulentes*, sans malignité, qui pour naître près ou entre les cils, sont quelquefois prises pour l'orgeolet, mais à tort, n'en ayant aucunes marques. Ce ne sont que *pustules communes* qui suppurent & s'ouvrent promptement, & guérissent de même, souvent sans remèdes, ou si on s'en sert, on n'employe que quelques *petits emplâtres de diachylon simple* ou de *diapalme*, ou d'autres emplâtres communs.

---

## CHAPITRE XII.

### 6. De l'athérome, du stéatome, & du méliceris des paupieres.

OUTRE ces petites tumeurs décrites dans le Chapitre précédent, il en naît encore d'autres plus grandes dont l'humeur qui s'amasse par congestion est lente & épaisse, & est renfermée dans une membrane ou kist, & sont proprement de véritables *athéromes*, *stéatomes*, & *méliceris*.

Tous les suc impurs qui s'amassent par congestion entre les interstices ou dans les petites cavitez des parties, par leur long séjour s'y fermentent diversement, & se convertissent en différens corps étrangers, suivant qu'ils sont plus ou moins chargez de parties salines, fixes & grossieres, & mélangés avec le suc nourricier des parties. Ils ne produisent pas un vrai pus, parce que ne s'amassant que petit à petit, leur fermentation est fort lente, & ne se fait que de tems en tems: de telle sorte qu'à mesure qu'un nouveau suc aborde, celui qui avoit précédé, se trouve déjà dépouillé



de les parties les plus subtiles & actives qui se font évaporées au-travers des pores des parties, & converti en quelque autre chose différente d'un vrai pus. Ainsi les tumeurs produites de cette maniere ne suppurent point, si par un dépôt plus prompt des humeurs nouvelles n'y abordent dans une quantité suffisante pour y exciter une prompte fermentation, & remettre en mouvement les matieres déjà coulées, comme on le voit dans toutes les tumeurs qui se font par congélation, qui ne suppurent jamais d'elles-mêmes, sans qu'il s'y fasse une nouvelle fluxion, ce qu'on connoît par l'augmentation prompte de la tumeur, par l'inflammation, & par la douleur: ou si par l'application des remedes chargez de parties fort volatiles, pénétrantes & incisives, on ne met ces matieres paresseuses en mouvement, supposé qu'elles n'ayent pas encore acquis un degré de consistance capable de résister à l'action de ces remedes.

C'est ainsi qu'on peut concevoir pourquoi dans ces petites tumeurs décrites dans le Chapitre précédent, on rencontre tantôt une matiere molle, tantôt une plus solide & ressemblant à un blanc d'œuf desséché, & tantôt une autre qui a la dureté du *tuf* ou de la *ierre*: pourquoi dans l'*athérome* la matiere est semblable à de la bouillie, dans le *stéatome* à du suif ou à de la graisse, & dans le *méliceris* à du miel; & pourquoi dans d'autres tumeurs on trouve d'autres matieres plus étrangères ou diversément mélangées.

Les *athéromes*, *stéatomes* & *méliceris* qui se forment aux paupieres, étant semblables aux autres tumeurs de cette nature qui viennent dans les autres parties du corps, ils sont si aisez à distinguer des autres tumeurs de différente espece, qu'il n'est pas nécessaire d'en marquer ici les signes;



mais pour les distinguer entr'eux, il est assez difficile avant qu'ils soient ouverts, & que l'on voye les matieres.

A l'égard du prognostic qu'on en peut faire, je dirai que ces tumeurs ne peuvent que beaucoup incommoder par la tension & la pesanteur qu'elles causent aux paupieres, & le relâchement qui en peut arriver; & que si elles sont grandes, il sera très-difficile de les guérir sans qu'il en reste quelque difformité considérable.

Ainsi pour leur cure, on doit dans le commencement, & quand elles sont encore petites, tâcher de les résoudre, ou au moins de les disposer à suppuration par le moyen des *cérats*, *emplâtres*, & autres remèdes *émolliens* & *résolutifs*, tel qu'est par exemple, le *cérat* fait avec *une demie once de gomme ammoniac dissoute dans le vinaigre & passée, deux gros de cire neuve, & une once de moëlle de veau*, fondues & dissoutes ensemble; ou l'*emplâtre* suivant.

On prend *une demie once de gomme ammoniac de la plus pure*, qu'on met dans le petit mortier chauffé, & avec le pilon pareillement chauffé on la triture jusques à ce qu'elle soit amollie, on y ajoute ensuite *une once de poix noire* que l'on triture de même, puis on y mêle *deux gros de fleur de soufre*, pour en faire une masse d'*emplâtre* dont on étend un peu sur du linge ou de la peau, & qu'on applique sur la tumeur. On peut aussi se servir efficacement de l'*emplâtre oxicroseum*, ou du *diachylon avec les gommes*, ou de l'*emplâtre de vigo avec le mercure*.

Si par ces remèdes ou autres la tumeur ne se résout pas, & qu'au contraire elle s'échauffe & s'amolisse, ou s'il y a déjà long-tems qu'elle dure, & qu'elle soit grosse, il est inutile de tenter sa guérison par les remèdes, on en doit venir à l'opération.



Quelques Auteurs conseillent d'inciser en long la peau des paupieres qui recouvre la tumeur, & quand elle est bien découverte, de passer à-travers une éguille enfilée, pour, en tenant les deux extrémités du fil, élever la tumeur d'une main, & de l'autre main avec la pointe du scalpel la séparer doucement de la paupiere, en sorte qu'on l'enleve entièrement avec son kist. Cela est fort aisé à dire à un Théoricien qui n'a jamais mis la main au scalpel, mais très-difficile à exécuter. Si la paupiere étoit stable, & qu'elle eût beaucoup d'épaisseur; ou si d'ailleurs le kist qui renferme la matiere de l'athérome, ne tenoit aux parties voisines que par quelques fibres membraneuses & délicates, ou par quelques petits vaisseaux, comme il arrive à deux ou plusieurs muscles qui se touchent, cela se pourroit: mais il n'en est pas de même, cette membrane n'étant autre chose qu'un composé des fibres membraneuses, ou plutôt que la membrane même des parties entre lesquelles la matiere de l'athérome a commencé de s'épancher, qui s'est étendue, épaissie & endurcie, à mesure que le suc nourricier s'y est épanché & amassé, elle se trouve intimement unie aux parties voisines, en telle sorte qu'on ne l'en peut séparer sans les intéresser. Et comme cette union est d'autant plus forte, que les parties sont plus privées de graisse, comme on le remarque dans les diverses opérations que l'on fait pour séparer de semblables tumeurs en d'autres parties; il seroit très-difficile, pour ne pas dire impossible, de séparer un athérome ou une autre semblable tumeur qui seroit dans la paupiere, sans endommager considérablement le muscle orbiculaire ou d'autres parties, ou même sans percer entièrement la paupiere, vû qu'elle est privée de graisse, qu'elle a fort peu d'épaisseur.



ſeur, & qu'elle eſt fort mobile. Pour donc éviter ces accidens, voici comme on doit agir.

On ouvre la tumeur ſelon ſon étendue avec la lancette, faiſant l'incifion ſuivant la longueur de la paupiere, on fait enſuite ſortir la matiere le plus qu'on peut; puis éloignant avec deux doigts les lèvres de la plaie, on touche le fond avec la *pierre infernale* ou avec l'*eſprit de vitriol*, comme je l'ai dit ci-devant: on couvre après l'ouverture d'un petit plumaceau ſec & d'un petit emplâtre de *diapalme diſſout avec l'huile roſat*, & ſur tout l'œil on met un *déſenſif*, une compreſſe & le bandage ordinaire.

Dans le ſecond panſement on trouve l'ouverture diminuée en grandeur, & le kiſt ſi reſſerré, que le fond paroît fort ſuperficiel: on y introduit avec un petit pinceau un peu d'*ægyptiac mêlé avec partie égale de ſuppuratif* pour l'affoiblir, & dans cet état, & pour la petite quantité qu'il en reſte dans le vuide, il ne ſert que pour mondifier un peu fortement. Dans les autres panſemens, quand la ſuppuration commence à ſe faire, & que l'ulcere ſe mondifie, on juge ſi le kiſt eſt ſuffiſamment conſommé, ce qu'on connoît par ſa couleur vive; ſ'il ne l'eſt pas, on le touche encore comme deſſus, ou on y introduit un peu d'*ægyptiac* ou autres *cathérétiques* doux; & quand on voit qu'il eſt aſſez, on acheve de guérir l'ulcere par les remedes ordinaires.

On ne doit point craindre que la *pierre infernale* ou l'*eſprit de vitriol* pénétrent trop profondément. Comme ces remedes ne ſéjournerent pas, ils n'enlèvent qu'une petite ſuperficie. D'ailleurs quand la tumeur eſt vuide, le kiſt en ſe reſſerrant, acquiert d'abord un peu plus d'épaiſſeur que ces remedes ne peuvent enlever d'un premier coup. Il n'eſt pas même néceſſaire de le conſommer en-



tièrement, pourvû qu'on emporte la superficie intérieure, il suffit; le reste se diminue si fort par la suppuration, qu'il ne s'y peut plus faire d'amas de nouveau. J'ai guéri plusieurs tumeurs semblables suivant cette méthode, sans qu'il soit arrivé aucune récidive; & entr'autres un *athérome* qui étoit gros comme le ponce, quoiqu'il soit rare d'en voir de cette grosseur aux paupieres.

### CHAPITRE XIII.

#### 7. *De l'hydatis des anciens, ou tumeur adipeuse des paupieres.*

CE terme d'*hydatis* semble d'abord signifier simplement une petite vessie superficielle pleine d'eau, suivant l'usage ordinaire, & comme on appelle les petites tumeurs remplies de sérositez qui se font sous l'épiderme, ou celles qui se font à la superficie des parties intérieures du corps. Ce n'est pas cependant ce que nos Auteurs entendent par ce terme à l'égard des paupieres.

Paul, Liv. 6 Chap. 14. dit que c'est une substance grasse & contre nature, couchée sous la peau de la paupiere supérieure. Qu'en quelques-uns, & particulièrement aux enfans qui sont fort humides, cette substance croît, & cause plusieurs accidens fâcheux; qu'elle charge l'œil, excite des fluxions & des inflammations qui sont plus violentes le matin, d'où vient que les malades ne peuvent voir le grand jour, & que l'œil leur tremble & pleure; que les paupieres semblent être enflées au-dessous des sourcils, & qu'elles ne peuvent se relever quand il est besoin d'ouvrir l'œil; & qu'enfin lorsqu'on les comprime avec les doigts écartez, ce qui est au milieu s'enfle.



Que pour guérir cette maladie par l'opération, ayant situé commodément le malade, on presse la paupiere avec le doigt indice, & celui du milieu un peu écarté, pour ramasser au milieu toute la substance grasse, pendant qu'un serviteur debout derriere le malade lui soutient la tête, & de ses doigts posez sur le milieu du sourcil, souleve doucement la paupiere, on fait avec une lancette une incision de travers en la paupiere, (*cela se doit entendre en égard à toute la face, c'est à dire, selon la longueur de la paupiere*) qui ne soit pas plus grande que celle d'une saignée, & qui ne pénètre que la peau, ou jusqu'à la substance grasse, se donnant de garde de pousser plus avant, de crainte de blesser les muscles de la paupiere, même de la percer entièrement, & d'offenser la cornée: l'incision faite, si l'*hydatis* paroît, on la tire, sinon on augmente doucement l'incision, & l'*hydatis* se présentant, avec les doigts enveloppez d'un linge usé, on la prend, & la remuant deçà & delà, & quelquefois en la tournant, on l'arrache. Puis on applique des linges trempés dans *de l'eau & du vinaigre*, que l'on contient avec un bandage convenable. Il ajoute que quelques-uns jettent dans l'ouverture avec le bout de l'éprouvette *du sel broyé*, afin que s'il reste quelque chose de l'*hydatis*, elle soit consommée; & qu'au second pansément, s'il n'y a point d'inflammation, on applique des collyres en forme de liniment, ou du *lycium*, ou du *glaucium*, ou du *saffran*, & s'il y en a, outre ces collyres on se sert des cataplasmes ou autres remèdes propres à l'appaiser.

Celse, Liv. 7. Chap. 7. décrit différemment cette maladie, disant qu'il vient en la paupiere supérieure des vessies grasses & pesantes qui l'empêchent de s'ouvrir qu'avec peine, & qui provoquent une fluxion de pituite légère & subtile,



( il entend un larmoyement d'humeurs sereuses, ) & que pour l'ordinaire cette maladie arrive aux enfans.

Pour l'opération il agit comme Paul: il dit seulement de plus, qu'il faut se donner de garde de blesser la vessie qui renferme l'humeur, & qu'ainsi entiere, on l'arrache aisément; mais que lorsque la vessie est incisée & l'humidité épanchée, il est bien difficile; & que si cela arrive, il y faut appliquer des remedes suppuratifs.

Aëce appelle simplement cette maladie *une tumeur de l'œil*, & dit que sa cause vient d'une fluxion d'humeur aqueuse; que ses signes sont l'enflure & l'élévation de la paupiere qui est décolorée, pesante & difficile à remuer; qu'elle est quelquefois pâle & quelquefois si relâchée que son bord descend plus bas que le noir de l'œil, avec une tumeur lâche qui obéit & se perd quand on la presse du doigt, & soudain retourne, comme il arrive aux tumeurs venteuses; & que toutefois pour l'ordinaire elle est sans douleur, & de même couleur que l'habitude naturelle. Cet Auteur la guérit sans Chirurgie, par *abstinence, clysteres, masticatoires, fomentations, onctions*, &c.

Nos Modernes qui ont écrit de cette maladie, ont tissé leurs Chapitres du Texte de ces Auteurs que je viens de rapporter: d'où vient que les descriptions qu'ils ont faites de cette maladie, sont si confuses qu'il est difficile de connoître ce qu'ils ont voulu enseigner. En effet, que peut-on juger d'une description composée de trois descriptions, & plus même; aussi dissemblables; & à quoi s'en tenir?

Pour moi, comme je ne sçauois écrire d'une maladie que je ne connois point, & qui ne m'est point tombée en pratique, j'ai mieux aimé rapporter en abrégé & séparément les différens



textes des Auteurs qui en ont fait une Description plus exacte, afin de pouvoir au moins faire connoître ce qu'ils ont entendu par *hydatis*.

Par la Description de Paul, c'est un amas d'une graisse fort humide, puisque la pressant avec deux doigts écartez, ce qui est au milieu s'enfle, & qu'elle est capable d'exciter tous les symptômes rapportez. Il y a apparence qu'il n'a pas crû qu'elle fût recouverte d'une membrane, puisqu'il n'avertit pas de se donner de garde de la blesser dans l'opération, mais seulement d'offenser les muscles, ou de percer la paupiere & de blesser l'œil; & elle doit, selon lui être fort frêle, puisque pour la tirer il enseigne de la prendre avec les doigts, & de l'ébranler deçà & delà & en tournant. J'avoue que je n'ai point encore vû de semblable maladie; mais que si la Description que Paul en fait est vraie, & si cette maladie se rencontre quelquefois en pratique, je dis que l'opération qu'il propose est assez juste, & qu'on la peut pratiquer.

Par celle de Celse, c'est un amas d'humeur dans une vessie ou kist particulier: ce qui a fait conjecturer à quelques-uns qu'il entendoit par *hydatis* un *athérome*: cela peut être; mais cet *athérome* seroit de la nature de ces *faux athéromes*, qui ne renferment qu'une humeur claire, glaireuse ou onctueuse, comme on en rencontre souvent de semblables en d'autres parties. Et quand cela seroit, sa membrane ne quitteroit pas si aisément, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent; & pour en faire l'opération, il faudroit suivre la méthode que j'ai proposée dans ledit Chapitre.

Et enfin selon la Description d'Aëcel l'*hydatis* ne semble être autre chose qu'un *œdeme* de la paupiere dont j'ai parlé ci-devant; & en ce sens il a



en raison de ne point proposer d'opération, cette maladie se pouvant guérir par les remèdes. J'ai vû souvent de semblables œdèmes, & qui sont même fort communs, non-seulement aux enfans, mais aussi aux personnes plus âgées, que j'ai guéri comme je l'ai dit au Chapitre VII.

## CHAPITRE XIV.

### 8. *Des verrues des paupieres.*

**L**es *verrues* qui sont des petites excroissances, ou des petites tumeurs charnues qui s'élèvent au-dessus de la peau, & dont la cause est semblable à celle de toutes les autres excroissances charnues, attaquent les paupieres comme beaucoup d'autres parties du corps. Elles naissent ou sur leur superficie extérieure, ou sur l'intérieure, ou sur leurs bords.

Celle qui a la base ou racine grêle & longue, & une tête plus large & de médiocre grandeur, (a) vient le plus souvent sur la superficie extérieure, ou au bord des paupieres. C'est la première espèce de *verrue pendante* (b)

Celle qui est appelée *thymale*, (c) à cause qu'elle ressemble en figure & en couleur à la tête du vrai thym blanc de Candie, ou *verrue porrale*, pour sa ressemblance à la tête d'un porreau, seconde espèce de *verrue pendante*, est une petite éminence charnue pareillement étroite, mais plus courte par le bas, & large par le haut, âpre, inégale ou crevacée par-dessus, de couleur blanchâtre ou rougeâtre, & sans douleur, quand elle

(a) Elle est appelée *Acrochordon*. (b) *Verruca pensilis*. (c) *Thymus*.



est bénigne; & quand elle est maligne, cette éminence est plus grande, plus dure, plus âpre, de couleur livide, fanieufe, douloureuse & s'irritant, quand on la touche, ou qu'on y applique des remèdes. Elle se forme plutôt en la partie intérieure des paupieres, & quelquefois aussi en l'extérieure. Quand cette verrue est petite, elle retient le nom de *thymale*; & quand elle est fort grande, on l'appelle *un fic*, (a) à cause de sa ressemblance à une figue.

Et celle qui est à base large, (b) qu'on peut appeller *fourmilier*, (c) parce que par le grand froid elle cause des douleurs qui imitent les picotemens des fourmis, est une éminence de la peau peu élevée, ayant la base large, & qui diminue vers le haut, qui est calleuse, quelquefois noirâtre, & le plus souvent rougeâtre ou blanchâtre, ou de la couleur de la peau, & qui a plusieurs petites éminences semblables aux petites éminences ou aux grains d'une mûre, d'où vient qu'on l'appelle aussi *meurale* ou *morale*. Elle vient plus ordinairement en la partie intérieure des paupieres. Voilà les trois espèces de verrues qui arrivent le plus communément en ces parties. Je n'ai rapporté leurs différens noms, qu'afin qu'on les puisse reconnoître dans les Auteurs.

Quand ces verrues sont au-dehors, elles sont plus seches, plus fermes, moins sujettes à saigner, quoique crevassées, & souvent elles sont presque de la couleur de la peau, particulièrement quand elles ne sont pas chancreuses; & quand elles sont à la superficie intérieure des paupieres, elles sont humides, mollasses, sujettes à saigner pour le moindre attouchement, même à être puru-

(a) *Ficus en Latin. Sycofis en Grec.* (b) *Verruca sessilis.* (c) *Myrmecia des Grecs. Et Formica des Latins.*



lentes, quoique non malignes, à cause qu'elles s'échauffent, & s'ulcerent aisément pour l'humidité du lieu, & le frottement fréquent des paupieres; leur grosseur le plus souvent n'excede pas celle d'un pois, & leur couleur est ordinairement d'un rouge blanchâtre, à peu près comme ces chairs fongueuses qui naissent dans les ulceres.

Les verrues *pendantes*, quoiqu'étroites par le bas, ont des vaisseaux à leur base qui les abbreuvent, & qui sont si considérables, eu égard à leur peu de volume, que lorsqu'on les extirpe, il en sort du sang assez abondamment. Quelquefois elles tombent, se dissipent, & se guérissent d'elles-mêmes, particulièrement celles qui viennent en la partie intérieure des paupieres, qui renaissent aussi assez souvent: quelquefois même les unes & les autres s'enflamment, ou s'abscedent en leur tête ou s'ulcerent: & quelquefois aussi après être tombées, abscedées ou ulcérées, leur racine restante se grossit insensiblement, & se convertit en une tumeur schirreuse ou chancreuse.

La premiere espece, quand on la tranche, ne laisse aucune racine, & par conséquent ne revient point; & la seconde espece, à cause d'une petite racine ronde & quelquefois filamenteuse qui reste enfoncée dans la chair, est sujette à germer de nouveau, à moins qu'on ne consume cette petite racine.

Les verrues à base large rarement guérissent, si on ne les panse, & même souvent on ne les peut dissiper; & quand leur base est fort large, on ne les peut couper sans qu'il y reste un grand ulcere dont les suites seroient fâcheuses: c'est pourquoi on ne coupe que celles dont la base n'a pas plus d'étendue que leur corps.

Celles qui sont malignes & chancreuses ne guérissent point par les remedes; & il est très-rare



qu'elles guérissent par l'opération, quand leurs racines sont grosses & dures, & qu'elles rampent en plusieurs endroits de la paupiere, à moins qu'on n'emporte la pièce qui les contient, encore cela est-il fort suspect.

On dissipe ou emporte les verrues des paupieres par les remedes ou par l'opération. Les remedes ne conviennent qu'aux verrues de leur superficie extérieure, l'œil ne pouvant souffrir de tels remedes, si on vouloit s'en servir pour les verrues intérieures. Et l'opération convient également aux extérieures & aux intérieures.

Les remedes dissipent & emportent les verrues, en desséchant & absorbant l'humeur qui les nourrit, ce qui fait qu'elles s'atrophient ensuite & s'évanouissent. Et de ces remedes, les uns agissent si lentement qu'à peine s'apperçoit-on de leurs effets, d'où vient qu'on dit qu'ils agissent par une propriété occulte, comme le *suc laiteux de pissenlit*, le *suc de chicorée verrucaire*, de *geranium robertianum*, de *pourpier*, de *millefeuille*, &c. & les autres agissent plus puissamment, comme le *suc de grande chélidoine*, la *poudre de sabine*, &c. On doit préférer ces derniers aux autres; & pour s'en servir pour les paupieres, on doit incorporer la *poudre de sabine avec un peu de miel*, pour en oindre les verrues trois ou quatre fois par jour; ou les oindre de même du *suc de chélidoine*, jusques à ce qu'elles disparoissent. Mais on les détruit plus promptement par les remedes caustiques, comme en les touchant légèrement avec l'*eau-forte*, l'*esprit de vitriol*, l'*eau de sublimé*, décrite au Chapitre X. que l'on rend plus forte s'il en est besoin, ou celle-ci.

Prenez du *verdet*, de l'*alum*, & du *sel commun* une dragme de chacun, du *vitriol Romain*, & du *sublimé corrosif* de chacun une demie dragme; pilez ces



choses, & les faites bouillir dans *quatre onces d'eau de pluie ou d'eau de plantain* : filtrez la liqueur, & la conservez dans une phiole pour vous en servir comme dessus : prenant garde qu'il n'entre d'aucuns de ces remedes dans l'œil.

L'opération qui est le plus sûr moyen & le plus prompt pour emporter les verrues considérables des paupieres, soit extérieures ou intérieures, se fait en deux manieres, ou en les liant, ou en les coupant. La ligature convient aux deux especes de verrues pendantes, quand elles sont en dehors des paupieres, ou à leurs extrémités : on les lie d'un nœud de Chirurgien le plus près de la peau qu'on peut, avec un fil de foye ou de lin ; ce nœud se fait en passant deux fois l'extrémité du fil par l'anneau qu'on forme d'abord, & par ce moyen on le serre quand on veut, de jour à autre, jusques à ce que la verrue soit tombée. S'il reste quelque petite racine, on la consume en la touchant avec quelques-unes *des eaux caustiques* susdites, pour empêcher qu'elle ne repullule ; ensuite on desseche l'ulcere restant ou avec *l'onguent de tuthie*, ou quelque *collyre dessicatif*.

La ligature ne se pratique point pour les intérieures, parce que le fil feroit un corps étranger qui incommoderoit trop l'œil : ainsi on les coupe. Et pour ce faire, on prend avec le pouce & le doigt indice de la main gauche le bord de la paupiere, on la renverse, & avec des ciseaux qu'on tient de l'autre main, on coupe les verrues tout près de la peau, soit qu'elles soient à base large ou à base étroite ; on laisse ensuite abaisser la paupiere, & le sang s'arrête presque toujours de lui-même ; s'il tardoit à s'arrêter, on feroit couler dans l'œil quelques gouttes d'un collyre fait avec *quinze grains de vitriol blanc, & un scrupule de*



*bol de Levant lavé*, dissout dans *deux onces d'eau de plantain*, rendue fort mucilagineuse par l'infusion de la *gomme arabique* ou *tragacanthé*. On dessèche enfin l'ulcère avec un *collyre dessicatif*.

On coupe aussi les verrues extérieures des paupières & celles qui pendent à leurs bords, de la même manière que les intérieures; & pour le faire sûrement, on étend avec deux doigts la paupière, & on les tranche avec la pointe des ciseaux; & si le sang ne s'arrête, on se sert d'une poudre faite avec *une partie de vitriol romain calciné*, *deux parties de gomme arabique*, & *trois parties de bol de Levant*, dont on met un peu sur un plumaceau qu'on applique sur la plaie, & que l'on contient avec les doigts jusques à ce que le sang soit arrêté. On applique ensuite dessus un petit emplâtre de diapalme, une compresse, & le bandage ordinaire, finissant la cure comme je l'ai dit ci-devant.

---

## CHAPITRE XV.

### 9. Du cancer des paupières.

**L**es paupières sont aussi quelquefois travaillées du cancer, de même que les autres parties de la face. La dureté de la tumeur, son inégalité, sa couleur livide ou plombée, la grosseur & la dureté des vaisseaux qui rampent en sa base, la douleur qu'elle cause, & l'irritation qu'on y marque ensuite de l'application des remèdes ordinaires aux autres tumeurs, font assez connoître cette maladie.

Il commence ordinairement par une petite tumeur dure & douloureuse de la grosseur d'un grain de bled, & qui augmente insensiblement;



& quelquefois aussi par quelqu'une de ces petites tumeurs qui se font par congestion, & dont j'ai parlé ci-devant; ou par une verrue naissante, quand ces maladies dégénèrent de leur nature à l'occasion de quelque acide malin qui s'y mêle dans la suite.

Fort souvent le *cancer* des paupieres ne s'ulcere point, demeurant dans un état fixe sans augmenter. Il croît aussi quelquefois demesurément, ou s'ulcere. Et de quelque maniere qu'il soit, il s'irrite, lorsqu'on veut tenter de le guérir ou par les remèdes, ou par l'opération, à moins qu'il ne soit encore que naissant.

Ainsi quand il est dans cet état fixe & sans ulcération, on ne doit point entreprendre de le guérir par les remèdes qui amolissent, suppurent ou résolvent les autres tumeurs, dans la crainte de réveiller son levain malin, ce qui le feroit manifestement augmenter & ulcérer: au lieu que le laissant en repos, il peut demeurer fort longtemps en cet état, sans que de lui-même il s'échauffe ou s'ulcere, comme l'expérience le fait connoître. L'opération y est aussi si suspecte, qu'elle est rejetée unanimement par les meilleurs Praticiens, non-seulement pour les *cancers* des paupieres, mais aussi pour tous les *cancers* de la face, qu'ils ont à ce sujet appellez *noli me tangere*, & cela à cause des mauvaises issues des opérations qu'on en a entreprises. En effet, on ne peut couper un *cancer* des paupieres, sans enlever en même tems une partie de la paupiere pour emporter au moins ses principales racines; ce qui causeroit une difformité plus grande, & pour le moins aussi incommode que le *cancer*; parce que l'œil étant découvert, se trouveroit exposé à toutes les injures extérieures. D'ailleurs comme il seroit impossible d'emporter toutes ses racines,



on ne pourroit apliquer sur cette partie des remedes pour les consommer ; ainsi bientôt après le *cancer* pullureroit de nouveau, & au lieu d'être *caché*, c'est-à-dire *non-ulcéré*, comme il étoit, il s'ulcéreroit si prodigieusement, qu'il occuperoit les parties voisines, & feroit ensuite périr misérablement le malade.

On ne peut donc entreprendre qu'une cure palliative, quand le *cancer* s'échauffe, pour en retarder l'ulcération ; & quand il est ulcéré, pour empêcher le progrès de l'ulcération, & éloigner autant qu'on le peut les suites funestes de cette maladie.

A cet effet on employe les remedes généraux, comme le bon régime de vivre, la saignée, & les purgations douces & souvent réitérées. Ces remedes sont si absolument nécessaires, que sans eux les remedes topiques procureroient peu de soulagement aux malades. On connoît aussi par expérience que les évacuations naturelles, comme le flux des hémorroïdes & celui des menstrues, sont si profitables, que souvent elles arrêtent l'inflammation & apaisent la douleur : ainsi on les doit exciter, quand elles n'arrivent pas naturellement à ceux qui y sont sujets.

En commençant les remedes généraux, on met aussi en usage les remedes topiques, choisissant ceux qui rafraîchissent, temperent, dissolvent, & repoussent doucement les humeurs malignes qui se mettent en mouvement, tels que sont les *eaux distillées de morelle, de cigue, de plantain, de fray de grenouilles ou de grenouilles entieres, de vers de terre*, seules ou mêlées ensemble, & dans lesquelles on fait fondre du *sel de saturne*. On se sert aussi des suc de ces plantes, & de ceux de *geranium, de scabieuse, & d'herniaire*, même du *suc d'écrevisses pilées dans un mortier de plomb*. On trem-



pe des linges dans ces liqueurs tiédés, qu'on applique sur le *cancer*, & qu'on renouvelle à mesure qu'ils sechent. On y applique même du *fromage mou*, ou du *lait caillé*, des *tranches de chair de veau* que l'on change quand elles se corrompent, & plusieurs autres remèdes semblables; se donnant bien de garde de se servir d'aucuns remèdes qui suppurent, ou qui repoussent fortement, ou qui soient trop actifs ou pénétrants; parce que tous ces remèdes seroient capables d'augmenter le mouvement de l'humeur, & de la fermenter à un tel degré, que le *cancer* s'ulcéreroit infailliblement.

Quand le *cancer* est ulcéré, les remèdes susdits y conviennent; mais on adoucit plus puissamment l'acide malin & corrosif, en y appliquant aussi en même tems la poudre faite avec le plomb fondu, avec le mercure cru. Le plomb brûlé & lavé, la litharge, la céruse, & le minium aussi lavés, la tuthie préparée, & tous les bols & terres sigillées, adoucissent aussi l'acide du *cancer*. Les poudres d'écrevisses & de grenouilles, de crapaux calcinez, sont estimées de bons spécifiques pour mortifier l'acide malin de tous les *cancers* ulcérés. La corne de cerf calcinée, toutes sortes de coquillages, les os ou arrêtes des poissons de rivière, ceux de molue, ou d'autres poissons de mer, n'ont pas un moindre effet.

On se sert de toutes ces poudres seules, ou de quelques-unes mêlées ensemble, on en saupoudre le *cancer* ulcéré, & par-dessus on applique des linges ou compresses imbues de quelques-unes des liqueurs susdites. Ou bien on en prépare des especes d'onguens ou linimens que l'on fait avec quelques-unes de ces poudres minérales, & parties égales de quelques-unes des autres poudres, que l'on mêle ensemble, & que l'on triture bien dans un mortier de plomb, en y ajoutant petit à petit une



*quantité suffisante de quelques-uns des sucs susdits, rendus fort mucilagineux par l'infusion de la semence de coins, jusques à ce que le tout soit en consistance de liniment. Quelques-uns ajoutent dans ces sortes de linimens l'huile d'œufs, ou celle d'amandes douces ou autres; mais les huiles sont jours pernicieuses aux cancers.*

Voilà une partie des remèdes, & je puis dire les meilleurs, dont on peut se servir pour la cure palliative des *cancers*, soit ulcéréz ou non ulcéréz. Ne croyez pas cependant qu'ils soient inmanquables, je ne les propose pas pour tels: car ils profitent quelquefois si peu, qu'ils ne peuvent arrêter la furie de cette maladie, tant l'acide qui la cause est malin & corrosif.

Ce que je viens de dire des *cancers* des paupieres, se doit entendre des *cancers* parfaits & confirmez: car quand ils sont encore naissans, qu'ils n'excedent pas en grosseur un grain de bled, qu'ils sont immédiatement sous la peau extérieure des paupieres, qu'ils sont mobiles, sans racines, qu'ils causent très-peu de douleur, & que le malade est d'une bonne compléxion, on peut les enlever par l'opération; & pour cela il faut bien prendre ses mesures pour n'en point laisser, & pour s'empêcher d'offenser considérablement les paupieres. Voici comme j'ai fait une fois cette opération. Je fis pincer en long la peau extérieure de la paupiere près du *cancer*, & je la coupai avec la pointe des ciseaux de côté & d'autre de la tumeur; puis je passai une petite éguille courbe enfilée, d'une incision à l'autre par la base de ladite tumeur; & l'élevant avec le fil, pendant que je faisois étendre la paupiere d'un angle à l'autre, je séparai entièrement la tumeur avec la pointe de la lancette, & je pansai ensuite la plaie à la maniere des plaies récentes, qui fut bientôt



guérie, sans qu'il en soit arrivé dans la suite aucun accident, le malade ayant vécu plus de dix ans après l'opération.

---

## CHAPITRE XVI.

### 10. *Des varices des paupieres.*

**L**orsqu'un sang grossier & mélancolique se grumelle, & s'arrête dans quelque rameau considérable de veines, il y intercepte la circulation du sang, de sorte que le sang nouveau qui est continuellement poussé par les arteres dans les autres petits rameaux qui sont en-deçà de l'obstruction, ne pouvant librement circuler, remplit & étend tellement ces petits rameaux de veines, que leur membrane se relâche, qu'elles grossissent considérablement, s'endurcissent, & forment ce qu'on appelle *varices*.

Le sang dans la constitution naturelle peut encore dilater des veines, & produire des *varices*, lorsqu'il est arrêté dans quelques troncs ou rameaux considérables de veines, par la compression qu'elles souffrent à l'occasion de quelques tumeurs schirreuses ou autres, ou de quelques autres causes.

C'est ainsi que les paupieres sont quelquefois travaillées de *varices* qui viennent, ou à cause que le sang s'arrête dans leurs veines par la compression de quelques tumeurs schirreuses ou autres; ou à cause d'un sang grossier & mélancolique qui s'arrête, comme je viens de le dire.

Ce n'est point de ces *varices des paupieres* qui accompagnent les tumeurs de ces parties, dont je prétens traiter ici, puisque ces sortes de *varices* ne sont proprement que des maladies symp-



tomatiques; mais de ces autres espèces de *varices* qui ne semblent avoir d'autres causes qu'un sang mélancolique & grossier, & qui par elles-mêmes peuvent être considérées comme maladies.

Quand le sang qui aborde incessamment dans les *varices*, peut trouver quelques petites veines qui se joignent à d'autres qui s'inserent au rameau obstrué au-delà de l'obstruction, ou à d'autres rameaux (comme ces sortes d'unions ou anatomoses sont fréquentes dans les veines) il dilate insensiblement ces petites veines, s'y fait des passages; & quoique son cours ne soit pas tout-à-fait libre, il ne laisse pas que de se renouveler, & d'entraîner avec lui quelques parties impures les plus subtiles du sang le plus grossier qui reste dans les *varices*, & par ce moyen il l'adoucit, & l'empêche de s'altérer ou de s'aigrir considérablement; de-là vient que ce sang grossier peut rester fort long-tems dans les *varices*, sans y causer d'autre desordre que de les gonfler.

Mais lorsque le sang qui aborde, ne trouve aucune issue pour circuler, il reste dans ces veines, se mêle avec celui qui y étoit déjà coulé, se lie avec lui, se fige & se grumelle, & la lymphe alors se séparant, s'aigrit & s'échauffe, passe au-travers des membranes de ces vaisseaux, & se jette dans les parties voisines qu'elle picote & enflamme, & quelquefois les ulcere.

Voilà pourquoi on remarque de deux sortes de *varices* aux paupieres, de même que dans les autres parties du corps: de *benignes*, c'est-à-dire, qui peuvent subsister du tems, sans apporter de grandes incommoditez aux malades; & de *malignes*, qui sont toujours accompagnées de symptômes fâcheux.

Les *benignes* causent quelque difformité à la paupiere, & un peu de pesanteur ou de difficulté



à se mouvoir ; mais les *malignes*, outre ces symptômes qui sont beaucoup plus considérables, causent tantôt de la chaleur, & un picotement douloureux aux paupieres, & tantôt un écoulement de sérofitez âcres & mordicantes qui échauffent, grossissent & ulcerent les bords des paupieres ou leur partie intérieure, & excitent quelquefois une inflammation habituelle à l'œil. Et quelquefois aussi elles acquierent un si haut degré de malignité, qu'elles tiennent en quelque façon de la nature du *cancer*.

On ne travaille point à guérir les *varices des paupieres* par l'opération ; on y seroit mal reçu à cause de la nature de ces parties : on se contente seulement avec les remedes de les diminuer autant qu'on le peut, ou tout au moins de les empêcher d'augmenter, & d'en appaiser les plus fâcheux symptômes, puisqu'on ne peut rétablir entièrement la confirmation viciée des vaisseaux variqueux.

Et pour cela on a recours aux remedes généraux qu'on commence par la saignée, s'il y a plénitude, pour en diminuant le sang, pouvoir plus aisément le purger de ses parties grossieres & mélancoliques, tant par les remedes purgatifs ordinaires & propres à évacuer cette humeur, que par les autres remedes spécifiques destinez à corriger le dérèglement du sang, si on juge qu'il tende trop à l'épaississement & à la coagulation, comme sont les *décoctions de squine, de gayac & de salsepareille*, ou les *décoctions des plantes vulnéraires*, ou autres remedes semblables.

Puis on passe aux remedes topiques, & on met d'abord en usage ceux qui amollissent & fondent le sang épaissi & grumelé, renfermé dans les *varices*, afin de le mettre en état de reprendre son cours ordinaire. Comme par exemple, on prend



*des semences de lin , de psyllium , & de fœnugrec concassée , un gros de chacune , des fleurs de camomille & de mélilot deux pincées de chacune , un demi gros de safran , & deux gros de myrrhe en poudre , qu'on fait bouillir ensemble dans une quantité suffisante d'eau de pluie ou de fray de grenouilles , & sur la fin de la coction , on y ajoute un gros & demi de sel armoniac : ayant passé le tout par un canevas , on trempe des compresses dans cette décoction mucilagineuse , & on les applique chaudement sur les paupieres , les renouvelant quatre ou cinq fois par jour. On en continue l'usage pendant cinq ou six jours , ou jusqu'à ce qu'on juge que le sang grumelé soit dissout. Ensuite on se sert de fomentations qui resserrent & fortifient les vaisseaux dilatez , comme par exemple , de la suivante.*

*On prend deux pincées de roses rouges , deux gros d'écorces de grenades concassées , une demie poignée de feuilles d'absynthe , & un gros d'alum , qu'on fait cuire dans une suffisante quantité de vin rouge : on passe ensuite le tout par un linge , & on trempe des compresses dans cette fomentation tiède qu'on applique comme dessus.*

*Si les varices sont suivies de quelques ulcérations des paupieres , on se sert des collyres mondifiants & desséchans , proposez pour les ulceres des yeux : si ces ulcérations sont à leurs bords , on se sert utilement de l'onguent de tuthie , ou de quelques autres remedes choisis dans le Chapitre suivant. Et si elles ont excité une inflammation habituelle à l'œil , on y remédie comme je l'ai dit au Chapitre de l'Ophthalmie.*

*Mais si les varices sont parvenues à un si haut degré de malignité qu'elles soient chancreuses , on doit se donner de garde d'y appliquer aucuns des remedes susdits , de crainte de les irriter ; & on*



doit se contenter de ceux proposez dans le Chapitre précédent.

## CHAPITRE XVII.

II. *Des ulceres prurigineux, ou gratelles des paupieres, & par occasion de la chassie ou lippitude.*

**L**Es paupieres sont sujettees à plusieurs especes de gratelles qui approchent si fort les unes des autres, que toutes leurs différences ne consistent qu'au plus ou au moins de malignité : d'où vient aussi qu'on les traite presque d'une même maniere.

Lorsque les bords des paupieres & leurs angles sont rouges & légèrement ulcerez, qu'il en découle une sanie ou chassie baveuse & gluante, mêlée de larmes âcres & salées qui causent une demangeaison incommode, & une extension de chaleur & de rougeur à toutes les paupieres & à l'œil : les François appellent cette maladie *galle des paupieres* (a)

Quand les paupieres sont peu enflées & peu humides, & que la chassie au contraire est sèche, qu'elles sont rouges, médiocrement douloureuses & pesantes, & que de nuit elles s'attachent & se collent ensemble à l'occasion d'une humeur plus grossiere & épaisse, ce qui travaille beaucoup les malades le matin quand ils s'éveillent : cette maladie est une *galle ou gratelle sèche des paupieres*. (b)

(a) *Les Grecs* Pforophthalmia. *Les Latins* Lippitudo. Pruriginosa.

(b) *Les Grecs* l'appellent Xerophthalmia. *Les Latins* Lippitudo arida.



Mais lorsque les bords des paupieres & les paupieres mêmes sont plus dures que de coutume, qu'elles sont plus rouges & douloureuses que le matin, elles ne peuvent s'ouvrir que difficilement & avec douleur, sans qu'il en sorte aucune humidité, s'y amassant seulement à leurs bords & à leurs angles un peu de chassie très-seche & dure, & que l'œil est pareillement rouge & douloureux; c'est une *galle ou gratelle dure des paupieres*. (a)

Enfin quand dans la partie intérieure de l'une & de l'autre paupiere, il y a des âpretez, inégalitez, ficositez, fentes, & duretez accompagnées de rougeur & de prurit, c'est proprement une *dartre des paupieres*, (b) dont on fait trois especes, ou plutôt trois degrez différens. Le premier est, quand en renversant les paupieres, on voit qu'elles sont en dedans rouges, inégales & âpres, & que le malade se plaint d'une démangeaison cuisante. (c) Le second est, quand ces symptômes sont plus violens, & que l'on voit qu'il s'y élève des petites éminences à peu près comme des grains de figue. (d) Et le troisiéme est, quand la maladie est si invétérée, que la partie intérieure des paupieres est ulcérée, & qu'il y a des fentes & des duretez calleuses. (e)

La cause prochaine de toutes ces maladies, est une humeur acide, âcre, mordicante & salée. Et toutes les différences que l'on remarque dans ces gratelles & dartres, ne viennent que du différent mélange des particules pituiteuses, bilieuses &

(a) Dite des Grecs Sclerophthalmia. Les Latins Lippitudo Dura.

(b) On l'appelle Trachoma.

(c) Dasites, ou Dansitas palpebrarum.

(d) Fycosis, ou Ficositas, & ficsa palpebra.

(e) Thilosis, ou Callositas palpebræ.



mélancoliques, & de la chaleur de l'âcreté ou de l'acidité, plus ou moins grande que ces humeurs contractent, suivant qu'elles sont plus ou moins altérées & corrompues.

Ainsi plus de particules pituiteuses & moins de bilieuses, en se corrompant, ulcerent le bord des paupieres, & produisent cette *chassie gluante* & *prurigineuse*: moins de pituiteuses & plus de bilieuses, par leur corruption, causent cette *chassie sèche*, le mélange des mélancoliques fait la *chassie dure*; & quand les mélancoliques excèdent, ou qu'elles sont également mêlées avec les bilieuses, elles constituent le *trachoma*, dont les différens degrez ne dépendent que du plus ou du moins d'altérations de ces humeurs.

On ne peut, à la vérité, juger des différentes combinaisons de ces humeurs que par opinion; cependant, si on considère que parmi ceux qui sont travaillez de ces maladies, ceux que l'on dit être d'un tempéramment pituiteux, sont les plus sujets à la première espece les bilieux, à la seconde, & les mélancoliques à la troisième & à la quatrième; on connoitra que cette opinion n'est pas sans quelque fondement. Et quoiqu'il en soit, il est toujours constant que ces humeurs étant échappées en quelques parties, en se corrompant, elles s'échauffent, s'aigrirent & deviennent fort âcres, & qu'elles sont les causes non-seulement de ces maladies, mais aussi de quantité d'autres de cette nature.

Ces maladies sont aisées à connoître par la Description que j'ai faite de chaque espece, ainsi je ne dirai rien d'avantage de leurs signes. J'ajouterai seulement qu'elles n'occupent pas toujours les deux paupieres, n'y en ayant quelquefois qu'une d'incommodée, & quelquefois même qu'une seule partie: que pour l'ordinaire elles commen-



cent par le bord des paupieres, particulièrement les trois premieres especes : que d'abord les malades y ressentent un prurit qui les oblige d'y porter souvent les doigts : ensuite on remarque que le bord des paupieres est un peu plus gros qu'à l'ordinaire, & que les malades ont un peu plus de peine à mouvoir les paupieres : puis ce bord rougit insensiblement, & se renverse à mesure qu'il s'endurcit, alors il commence à couler de la chassie. Si on regarde ce bord avec une loupe de verre ou de bonnes lunettes, on apperçoit une rangée de petits ulceres superficiels qui croissent de jour à autre : ce qui fait connoître que ce sont les extrémités de tous ces petits canaux excrétoires qui se terminent le long du bord des paupieres par delà les cils qui sont ulcérés, & que ces maladies commencent d'abord par l'inflammation de toutes les petites glandules d'où partent ces canaux.

Suivant que l'humeur qui s'écoule de ces petits ulceres est chaude & âcre, elle chauffe la partie intérieure des paupieres, & enflamme aussi la conjonctive, y excite quelquefois des pustules & des ulceres, même aussi à la cornée transparente : ainsi cette inflammation, ces pustules, & ces ulceres sont alors des symptômes de ces petits ulceres prurigineux, comme il arrive quelquefois que ces petits ulceres sont des symptômes d'une longue ophthalmie, & que souvent aussi ils sont des symptômes des ulceres des yeux, du *sebel* malin, de la fistule lacrimale, du cancer, des varices des paupieres, & de beaucoup d'autres maladies.

La quatrième espece commence plus rarement par le bord des paupieres, quoique dans la suite il s'ulcere; mais par une chaleur & un prurit de leur partie intérieure qui augmente de jour à autre, jusqu'à les rendre inégales & âpres, & à y causer



ensuite les ficositez, ulceres, fentes, & duretez ci-dessus énoncées. Et comme cette espece de grattelle participe bien plus de la dartre que les autres, elle s'étend aussi davantage, & est plus sujette à passer aux parties extérieures des paupieres.

Toutes ces maladies sont très-opiniâtres & très-difficiles à guérir, & quelquefois même elles se rendent incurables pour la difficulté qu'il y a d'appliquer aux paupieres des remedes assez puissans pour éteindre & absorber le levain acide infiltré dans ces parties, & qui n'est pas exempt de malignité.

Les vieillards rarement en guérissent entièrement, quand une fois ils en sont travaillez, quoique souvent il n'y ait chez eux que le bord des paupieres qui en soit affecté. Et ceux qui en ont été travaillez dès leur enfance, y sont fort sujets pendant leur vie, aussi-bien que ceux qui sont travaillez d'écrouelles, ou d'autres maladies froides, ou dont le tempéramment y panche, & ceux qui ont eu les paupieres gâtées de pustules, de la petite vérole, de brûlures, d'ulceres ou autres semblables maladies.

Lorsque ces maladies se rendent habituelles, on peut dire en quelque maniere qu'elles se convertissent en des petits ulceres fistuleux, puisqu'en effet on remarque aux bords des paupieres de la callosité, & qu'il s'en écoule toujours quelque humeur gluante qui de tems en tems flue plus abondamment. Et quand elles se sont rendues ainsi habituelles, elles deviennent supportables par la diminution de la chaleur, du prurit & de la douleur.

Pour la cure des ulceres prurigineux, il faut remarquer que lorsqu'ils n'occupent que le bord des paupieres, qu'ils sont sans inflammation ou  
très-



très-légères, que le prurit est peu considérable, que la chassie n'est ni âcre, ni abondante, & qu'elle est louable, que le malade n'est point d'ailleurs sujet aux fluxions sur les yeux, & qu'il n'y a chez lui ni plénitude, ni indice de cacochymie, on peut obmettre les remèdes généraux, & cela encore d'autant plus si ces ulcères sont des suites d'autres maladies qui sont guéries, ou qui sont près de l'être, & pour lesquelles on les a déjà mis en usage; mais dans toutes les autres rencontres on doit commencer par ces remèdes. Ainsi on prescrit au malade un régime de vivre doux & rafraîchissant, pour tempérer la chaleur & l'acrimonie du sang: on le saigne, s'il y a plénitude; on le purge pour décharger le bas-ventre de ses excréments, & pour faciliter la sécrétion de ceux qui sont contenus dans la masse du sang: on passe quelquefois au *cantere* ou au *setum*, quand la maladie est violente ou habituelle; on emploie aussi le *bain d'eau tiède*, & généralement tous les remèdes propres à humecter, fondre, & évacuer les humeurs impures, & à les éloigner des paupières.

Pour ce qui est des remèdes topiques, on doit se servir d'abord de ceux qui humectent, amollissent, & temperent la chaleur & l'acrimonie de l'humeur contenue dans les paupières; puis on vient à ceux qui détergent & dessèchent les ulcères.

On commence donc par une fomentation qu'on fait avec les racines de guimauves, les feuilles de violier, les fleurs de camomille, de mélilot & de bouillon blanc, & les semences de lin & de fenugrec, cuites dans une suffisante quantité d'eau: la décoction étant passée, on y fait fondre pour une demie livre quinze ou seize grains de sel de saturne, & dans cette décoction tiède, on trempe des linges avec



lesquels on fomenté les paupieres plusieurs fois le jour, les appliquant ensuite dessus.

Ou on se sert de la même maniere *des eaux distillées de fray de grenouilles & de lis*, mêlées par parties égales, dans lesquelles on fait infuser *des semences de lin & de psyllium* pour les rendre mucilagineuses, y ajoutant, après les avoir passées, pareille quantité de *sel de saturne* pour pareille quantité de ces eaux.

Quand après l'usage de ces remèdes ou autres de semblable vertu, on voit que les paupieres ne sont plus si dures ni enflammées, & que la chassie n'est plus si crouteuses; on se sert pour les ulcères de leur superficie intérieure de collyres plus ou moins mondifiants & desséchans, suivant que ces ulcères sont plus ou moins violens. Comme, par exemple, pour la première espece.

On prend *de la myrrhe, de l'aloës, & de la thuthie* préparée de chacun un scrupule, du camphre & du safran de chacun six grains, qu'on dissout dans quatre onces *des eaux distillées de fenouil & de miel*; & de ce collyre tiède on lave les paupieres intérieurement dix ou douze fois par jour, & on laisse dessus un linge imbibé de ce remède.

Pour la seconde espece, on rend ce collyre plus détersif & dessiccatif, en y ajoutant un gros de sucre candi & seize grains de vitriol blanc; & souvent en cet état il convient aussi pour la troisième espece. Ou bien on se sert du suivant.

On prend *de la myrrhe & de l'aloës* de chacun un scrupule, du plomb brûlé & lavé, & de l'antimoine lavé, de chacun vingt grains, un gros de sucre candi, douze grains de sel armoniac, & six grains de camphre, qu'on dissout dans pareille quantité des eaux susdites.

On ajoute quelquefois dans ces collyres *de la corne de cerf calcinée & subtilement pulvérisée*, ou



autres semblables *alkalis fixes*, dont la dose est depuis douze jusqu'à vingt grains: quelquefois aussi on y met *dix ou douze grains de fleurs de soufre*. Comme aussi au lieu de *l'antimoine lavé*, on se sert de son foye bien pulvérisé, & au lieu de *plomb brûlé*, on prend *la litharge ou la céruse* qui font le même effet. On peut même se servir également, au lieu des collyres susdits, de ceux que j'ai proposez pour les ulceres de la cornée, en observant le même ordre.

Tous ces collyres servent aussi pour le *trachoma*, pourvû qu'on les rende un peu plus forts, en augmentant les drogues qui entrent en leur composition, ou seulement en diminuant la quantité des eaux dans lesquelles on les dissout, ou y ajoutant quelques grains de *verdet ou de vitriol*, s'il n'y en a déjà. Ou on se sert du suivant.

On prend *une dragme de tuthie préparée*, deux scrupules d'*aloës*, un scrupule de *verdet*, & dix grains de *camphre*, qu'on dissout dans six onces d'*eau de roses* & de *vin blanc*, mêlées par parties égales: on fait ensuite infuser le tout dans une phiole ou petit matras, pour se servir de la liqueur claire comme dessus.

On augmente ou diminue la force de ce collyre suivant les degrez du *trachoma*: on peut même, en l'affoiblissant, s'en servir pour les autres *ulceres prurigineux*. L'exemple des collyres proposez pour les ulceres de la cornée, fait voir qu'on employe quelquefois de plus violens collyres non obstant la sensibilité des yeux. Si on pouvoit guérir ces maladies avec de plus doux remedes, ce seroit le mieux; mais souvent ces galles participent si fort des dartres, que les remedes foibles n'y font rien. C'est aussi ce qui obligeoit nos anciens (quoiqu'ils se servissent des collyres plus violens que les susdits, comme on peut le voir



dans Galien, dans Paul, dans Aëce & autres ) de ratifiser la partie intérieure des paupieres avec la *pierre-ponce*, ou l'*os de seche*, ou les *feuilles de figuier*, pour en exoriant ces galles prurigineuses, en faire écouler le sang, ensemble les sérofitez bilieuses, âcres & malignes, & faciliter la pénétration de leurs remèdes. Pratique rude, qui leur devoit beaucoup faire appréhender l'augmentation de la fluxion & de l'inflammation.

Quand ces ulceres ou galles prurigineuses occupent la superficie extérieure des paupieres, il n'est pas besoin de tant de précautions : après qu'on les a humectées & amollies avec les fomentations précédentes, on se sert du collyre ci-dessus pour les mondifier & dessécher : on le rend même plus puissant, s'il est besoin, en augmentant la dose du *verdet* : ou bien on se sert de celui fait avec une *dragme d'egyptiac* qu'on dissout dans *trois onces d'eau de plantain* ; mais il faut bien prendre garde, quand les collyres sont si âcres, qu'il n'en entre dans l'œil, de crainte de l'enflammer. Cette femme dont Paré parle au Chapitre X. de son 1.<sup>e</sup> Livre, qui, pour un prurit, se lavoit les yeux du plus fort vinaigre qu'elle pouvoit trouver, n'appréhendoit point cependant d'augmenter l'inflammation ni la douleur, puisqu'au contraire elle avouoit n'avoir trouvé un remède plus singulier.

Les yeux sont plus offenzés par l'application des remèdes onctueux, quoique doux, que par celle de beaucoup de collyres soit secs ou liquides, quoiqu'ils semblent plus piquans & plus âcres ; cependant beaucoup de Praticiens, contre cette vérité que l'expérience confirme, souvent ordonnent indifféremment des remèdes onctueux, comme onguens ou pommades ophthalmiques, dans des inflammations de la conjonctive & des



paupieres, sous prétexte qu'ils en ont vû quelques-unes guéries après l'application de ces remèdes; sans considérer que ces remèdes qui ne conviennent qu'aux ulcérations extérieures des paupieres, & à celles de leurs bords ou de leurs angles, parce que ces parties sont de la nature des parties sanguines, n'ont guéri ces inflammations des paupieres ou de l'œil que par accident; ou plutôt que ces inflammations n'ont cessé que quand les ulceres extérieurs des paupieres ou de leurs bords qui les causoient, ont été guéris par ces remèdes.

Tous les ulceres prurigineux des parties extérieures des paupieres & de leurs bords, ne guérissent pas même par ces remèdes: ceux qui participent beaucoup des dartres, y résistent, & même deviennent quelquefois plus rebelles: il n'y a que les simples ulcérations & celles qui tiennent de la galle qui leur cedent; encore guérissent-elles plus promptement par les collyres ci-dessus. Cependant, comme on a souvent à traiter des malades qui ne peuvent s'affujettir à se faire appliquer plusieurs fois le jour des remèdes sur les yeux, ou qui sont si délicats, qu'ils ne s'accommodent pas toujours de remèdes un peu cuisans, ou d'autres que la nécessité de vaquer à leurs affaires, les empêche de se servir de remèdes pendant le jour; on est souvent contraint d'employer ces remèdes onctueux qui sont plus doux pour les parties extérieures de l'œil, parce qu'ils agissent plus lentement, & dont une seule application suffit pour toute une nuit ou pour tout un jour.

Par exemple, pour une légère ulcération du bord des paupieres on se sert de l'onguent de tuthie, que l'on fait avec deux gros de tuthie préparée, & une once de beurre frais, lavé plusieurs fois dans de l'eau commune, & ensuite dans de l'eau de roses, que



l'on mêle bien ensemble, en les agitant dans un petit mortier de cuivre ou de plomb. On en met la grosseur d'un petit pois dans le grand angle de l'œil malade; on ferme ensuite les paupières, & l'onguent, en se fondant, s'étend par tous leurs bords dont il mondifie & cicatrise insensiblement les petits ulcères, en appaise la chaleur, la douleur & le prurit, & en tarit la source de la chassie.

On ne doit préparer cet onguent que lorsqu'on s'en veut servir; parce que le beurre, en vieillissant devient âcre, à cause des parties caséuses & séreuses qu'on ne peut si bien séparer par les lotions, qu'il n'y en reste. Et c'est pour cette raison que lorsque l'on veut conserver quelque tems cet onguent, au lieu du beurre lavé, on doit employer du beurre fondu & purifié à la manière de celui que l'on prépare pour la cuisine.

Si ces petits ulcères ne se mondifient pas suffisamment par le moyen de cet onguent, on y ajoute un peu de *myrrhe* & d'*aloës en poudre subtile*, ou on se sert de la *pommade suivante*.

On prend de la *tuthie préparée* & du *foye d'antimoine lavé de chacun un gros, un demi gros d'aloës en poudre subtile, six grains de camphre pilé avec une amande pelée* & une once d'*axonge de porc bien lavée dans de l'eau simple* & dans l'*eau-rose*, on mêle le tout ensemble pour s'en servir comme dessus.

Pour les ulcérations extérieures des paupières, on se sert des mêmes remèdes dont on les oint deux fois le jour. Ou bien on se sert du *liniment* fait avec la *litharge lavée*, que l'on triture dans un mortier, y mêlant petit à petit de l'*huile d'olives*, du *suc de racines de patience*, & un peu de *vinaigre distillé*, le tout dans une quantité suffisante, pour pouvoir nourrir la *litharge*, & la réduire en consistance de liniment.

On ajoute aussi quelquefois dans ces onguens,



*pommades ou linimens, un peu de soufre vif en poudre, ou de la fleur de soufre, particulièrement pour les galles extérieures des paupieres.*

Lorsque l'inflammation de l'œil qui accompagne ordinairement toutes ces maladies, est peu considérable, on n'y fait point de remèdes particuliers: tous les susdits, en guérissant ces maladies, guérissent en même tems l'inflammation qui n'en est qu'un symptôme; mais si elle est très-considérable, on y employe alternativement les remèdes proposez pour l'ophthalmie. La *chassie* qui est aussi un symptôme de ces maladies, se guérit par les mêmes remèdes.

Les ulcérations habituelles des bords des paupieres qui deviennent rouges, durs & renversez, avec un écoulement continuel de *chassie*, résistent souvent à tous ces remèdes, particulièrement quand elles arrivent à des personnes âgées ou extrêmement cacochimes. Dans ces rencontres je me suis quelquefois servi avec succès d'un collyre mercuriel, fait avec six grains de sublimé corrosif, autant de camphre & vingt grains d'alum réduits en poudre, que l'on met dans une phiole dans laquelle on verse trois onces d'eau de plantain, puis on fait infuser le tout sur les cendres chaudes pendant cinq ou six heures, & ayant filtré la liqueur, on trempe un pinceau dedans, avec lequel on touche les bords des paupieres cinq ou six fois le jour, prenant garde qu'il n'en entre dans l'œil.

Quoique le sublimé corrosif serve de base à ce collyre, on ne doit point craindre de s'en servir, il fait si peu de douleur, qu'à peine s'en apperçoit-on, à cause de la petite quantité qu'il y en entre, & qu'il se trouve étendu dans beaucoup de liqueur: il ne laisse pas que de fondre puissamment les callositez de ces ulceres, & d'en éteindre le levain malin: on en augmente quelquefois la



dose, quand on juge qu'elle n'est pas assez forte.

*De la chassie ou lippitude.*

Comme dans ces maladies & dans beaucoup d'autres de l'œil, il s'amasse toujours de la *chassie* qui s'épaissit pendant la nuit, que de jour elle se trouve plus délayée de larmes âcres qui fluent quelquefois abondamment, & qu'enfin ces maladies sont presque toujours suivies de l'inflammation de l'œil: la plupart de nos Auteurs confondent l'*ophthalmie* avec la *lippitude*, comme si elles n'étoient qu'une seule & même maladie; & quelqu'autres confondent aussi la *lippitude* avec les *larmes*, parce que ces deux excréments se rencontrent toujours mêlez ensemble.

Mais pour distinguer toutes ces choses, il faut voir premièrement ce qu'on entend par ces deux excréments; & en second lieu en quelles maladies on les rencontre.

Par *larmes*, on entend un excrément séreux ou aqueux qui se filtre par les glandes des environs des yeux, qui dans son état naturel sert à humecter l'œil, & à conserver la cornée dans sa poliffure & transparence; mais lorsqu'il dégénere beaucoup de sa nature, il contracte une acrimonie qui échauffe & corrode la superficie, non-seulement de la cornée & de la conjonctive, mais aussi celle de la partie intérieure des paupieres, & tous les autres lieux par lesquels il passe.

Quand cet excrément s'épaissit & devient g'uant, on l'appelle *lippitude* ou *chassie*. Or il ne vient en cet état que par l'ulcération ou des membranes de l'œil, ou de la partie intérieure des paupieres, ou de leurs bords, ou par l'altération des glandes de ces parties: car la *chassie* n'est proprement que la matiere purulente qui découle



des ulcères, & qui est délayée & entraînée par les larmes; ou bien le suc nourricier vicié qui s'écoule des glandules altérées, & qui est aussi délayé & entraîné par les larmes.

Dans l'*ophthalmie* & dans les *ulcérations* de la cornée & de la conjonctive, il y a pour l'ordinaire beaucoup de *larmes*, particulièrement quand ces maladies sont dans leur vigueur, parce qu'alors l'irritation est grande; mais on ne rencontre que peu ou point de *chassie*, à cause que la matière de la *chassie* étant en petite quantité, & délayée dans une grande quantité d'eau, elle est peu sensible; & quand ces maladies commencent à décliner, les *larmes* diminuent, & elles deviennent alors gluantes, & se convertissent en *chassie*. Dans la *fistule lacrimale* ouverte du côté de l'œil, & dans toutes les *ulcérations* de la partie intérieure des paupières & de leurs bords, & dans quelques autres maladies de cette nature, on remarque beaucoup de *chassie*, parce qu'il y a beaucoup de pus ou matière purulente délayée dans peu de *larmes*. Enfin dans la *foiblesse* ou dans l'*ulcération* des glandules des yeux ou des paupières, qui viennent ensuite des fluxions qui s'y sont faites, on rencontre encore de la *chassie*, parce que dans ces rencontres les pores de ces glandules étant ou dilatz par l'abondance de l'humeur qui y a coulé, ou rongez & rompus par l'acrimonie de cette humeur, le suc nourricier trouvant ces voyes ouvertes, s'écoule facilement avec les *larmes*, & se condense en *chassie*.

Puis donc que la *chassie* se rencontre en plusieurs maladies, on ne doit point appeller l'*ophthalmie lippitude*, quoique l'*ophthalmie* soit quelquefois accompagnée de *lippitude*; & d'autant plus que la *lippitude*, qui n'est qu'un symptôme non-seulement de l'*ophthalmie*, mais aussi de



toutes les maladies ci dessus énoncées, arrive souvent dès l'enfance, & continue toute la vie, quand elle est excitée par un vice particulier des glandes, ou par quelques ulcères fistuleux: au lieu que lorsqu'elle est une suite de l'ophthalmie, elle ne subsiste qu'autant que l'ophthalmie. On ne doit point non plus confondre les *larmes* avec la *lippitude*, puisque leur consistance est différente, & que d'ailleurs les larmes coulent souvent sans être mêlées de *chassie*.

Si la *chassie* pendant la nuit s'amasse plus abondamment autour des paupières, cela vient de ce que pendant ce tems il ne s'écoule pas une si grande quantité de *larmes*, parce que les yeux & les paupières étant alors sans mouvement, les glandes de ces parties ne sont pas exprimées comme pendant le jour; & de ce qu'au contraire il coule plus de *chassie*, parce qu'alors les paupières étant fermées, l'air extérieur ne dessèche & ne resserre point la superficie des ulcères qui la produisent. Comme nous voyons que les playes & les ulcères qui sont exposez à l'air, ne suppurent pas autant, comme lorsqu'on empêche l'air de les toucher.

La *chassie* étant aux ulcères des yeux & des paupières ce que le *pus* est aux autres ulcères de notre corps, comme je viens de le montrer, ses différentes consistences doivent faire connoître les différents états des maladies qui la produisent: ainsi quand elle est en petite quantité & fort délayée de larmes, c'est une marque que la maladie est encore dans son commencement: quand elle est plus abondante, & qu'elle a un peu plus de consistance, qu'elle est dans son progrès: quand elle est plus gluante, plus blanche & plus égale, qu'elle est dans son état; & quand ensuite elle diminue, & qu'il y a très-peu de lar-



mes, qu'elle est vers sa fin. Tout cela s'entend, quand il n'y a point de malignité : car quand la *chassie* paroît comme de petits grains, ou comme de petites écailles, qu'elle est fibreuse ou filamenteuse, qu'elle est de diverse couleur ou autrement inégale, qu'elle cesse de couler sans que la maladie soit diminuée, on juge ou que les ulcères d'où elle découle sont virulens & corrosifs, ou qu'ils sont putrides ou en chemin de le devenir, ou qu'ils s'enflamment de nouveau.

---

## CHAPITRE XVIII.

12, *De la chute des cils, de leur dérangement, & de leurs autres vices.*

1. *De leur chute.*

**L**A chute & le dérangement des cils sont souvent des symptômes des ulcères prurigineux qui attaquent les bords des paupières : car quand l'humeur qui cause ces ulcères, est fort âcre & salée, & qu'elle pénètre jusqu'aux racines de ces poils, ou elle en altere si fort l'humeur qui les doit nourrir, qu'elle est incapable de se porter dans leurs pores, & d'y prendre corps, ce qui fait que les cils se dessèchent & tombent ; ou bien elle corrompt ces mêmes racines, & les détache des parties dans lesquelles sont implantées par les ulcérations profondes qu'elle y cause : ainsi les paupières se dépilent par des causes presque semblables à celles qui font que les cheveux, les sourcils, & les autres poils du corps tombent dans ceux qui sont infectez de teigne, de lépre, de grosse vérole, & d'autres maladies.

Les cils tombent encore, de même que les che-



veux, ensuite de quelques fièvres malignes; mais comme la cause de cette chute n'est que passagere, & qu'elle ne détruit ni leurs racines, ni la disposition des pores de la peau, ils repoussent quelque tems après; aussi ne met-on point cette chute au nombre des maladies des cils.

Nos Auteurs qui ont toujours eu grand soin de donner des noms Grecs aux moindres maladies comme aux plus grandes, ont appelé d'un nom général la chute des poils des paupieres, *madar sis*, & en particulier celle en laquelle le bord des paupieres est fort rouge, *milphosis* ou *miltofis*, & celle en laquelle il est épais, dur & calleux, *ptilosis*.

Comme on ne doit point espérer que les cils repoussent, quand leurs racines sont entièrement consommées, ou quand les pores de la peau dans lesquels ils sont implantez, sont détruits; il est assez inutile d'employer ces *remedes chimériques* proposez & tant vantez par nos Anciens, pour les faire engendrer de nouveau, comme sont les *fientes d'hirondelles* & de *souris*, les *mouches brûlées*, les *noyaux de dattes calcinez*, la *graisse d'ours*, le *miel*, & autres remedes semblables; mais on doit bien plutôt s'appliquer à guérir les maladies qui ont causé leur chute, avec les remedes énoncez dans le Chapitre précédent. S'il reste encore quelques racines saines, & si les pores de la peau ne sont pas détruits, les cils remergeront allez d'eux-mêmes.

## 2. Du dérangement des cils.

De quelque maniere que les cils soient dérangés, quand ils entrent dans l'œil, & qu'ils le piquent, on appelle ce vice en général *trichiasis*, (a)

(a) Trichiasis.



dont on fait trois especes. La *premiere* est quand il paroît un double rang de cils, dont les uns se portent en dehors, & les autres au-dedans de l'œil & l'offensent (*b*). La *seconde* est quand on en remarque un plus grand nombre (*c*); ou selon Paul, lorsque le bord de la paupiere se renverse au-dedans de l'œil, sans qu'il y ait de relaxation à la paupiere. Enfin la *troisième* est quand la paupiere est relâchée, & que son bord se retourne en dedans, ensemble le poil qui blesse aussi l'œil (*d*).

Que des humeurs superflues & sans acrimonie qui se portent abondamment aux bords des paupieres, y engendrent des cils superflus, comme quelques Auteurs nous le disent, prévenus de cette opinion commune, que les poils sont engendrez de la troisième coction; c'est ce dont je ne demeurerai jamais d'accord avec eux : puisqu'au contraire j'estime qu'après la naissance, il ne naît pas un seul poil nouveau sur toute la superficie du corps, étant tous formez de même que les ongles & toutes les parties dès la premiere conformation, & que s'ils ne paroissent pas tous dès le moment de la naissance, c'est qu'ils sont si courts & si subtils, qu'ils fuyent souvent les sens; mais on les discerne très-bien avec une loupe de verre, & mieux encore avec le microscope, aussi-bien que l'ordonnance qu'ils doivent garder pendant le cours de la vie.

D'où viennent donc, me dira-t-on, ces doubles rangs de cils que l'on remarque quelquefois aux paupieres? Je répons premièrement, qu'à l'égard de ces cils qui semblent former deux ou plusieurs rangées où auparavant on n'en remarquoit qu'une, cela vient de ce que la même humeur

(*b*) Distichiasis. (*c*) Phalangosis. (*d*) Phtosis.



qui est la cause des galles ou ulcères prurigineux des paupieres, s'amassant vers les racines des cils, y forme des petites tumeurs languettes & dures, & grossit en même tems le bord des paupieres; & comme ce bord ne peut s'étendre aisément suivant sa longueur, à cause du *tarse*, qui est ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire qui donne la même figure aux paupieres, & sur lequel les cils sont implantez, il faut nécessairement que de ces petites tumeurs, les unes se portent en dehors, & les autres en dedans, & qu'il se fasse comme des petits plis au-dedans de ce bord: ainsi les cils qui sont obligez de suivre la même disposition, doivent se déranger, & se porter les uns au-dedans de l'œil, & les autres au-dehors, & former par conséquent de nouvelles rangées, quoique leur nombre n'en soit pas augmenté; comme il est facile de s'en convaincre, quand il n'y a qu'un œil affecté de cette maladie, en comparant la paupiere de l'œil sain avec celle du malade.

Secondement, je dis que ceux qui ont un double rang de cils, s'il est vrai que cela se rencontre dans quelques-uns, sans que leurs paupieres soient affectées d'aucunes maladies, les ont dès leur naissance; & que ces cils ne doivent point par conséquent les incommoder, à moins que de leur nature, ou par la température de la région qu'ils habitent, ils ne soient fort sujets aux fluxions sur les paupieres; en ce cas ils en seroient fort souvent offenz, de même que les habitans d'Alexandrie en Egypte, chez lesquels on dit que la *trichiasis* est si familière, que pour la guérir ou la prévenir, on applique communément sur le bord des paupieres une *lame d'or* rougie au feu pour former une cicatrice sur les pores par lesquels les cils sortent.



La même humeur qui cause la *lippitude sèche*, ou celle qui cause la *lippitude dure*, quand elle se jette seulement aux bords des paupieres, elle les tuméfie, & les endurecit du côté où elle se jette, & elle les rétrécit dans la partie opposée : ainsi ces bords sont déterminez ou à se renverser en dehors, ou à se replier en dedans, suivant que cette humeur se porte plus vers un côté que vers l'autre. Quand les bords se renversent en dehors, ils causent plus de difformité que de douleur ; mais lorsqu'ils se replient en dedans, tous les cils se tournent du côté de l'œil, & causent par leurs frotemens & picotemens continuels une douleur très-vive.

Voilà donc comme les deux premières especes de *trichiasé*, aussi-bien que la *chute des cils*, n'ont point d'autre cause que celle qui produit les ulceres prurigineux des bords des paupieres ; mais pour la troisième espece qui suit la relaxation de la paupiere, elle arrive, quand une humeur féreuse ou autre humeur subtile & de même nature flue vers la superficie extérieure de la paupiere qu'elle abreuve, relâche & tuméfie ; ce qui est proprement un *œdème* ou un *emphysème* de la seule partie extérieure : car si cette humeur abreuvoit également toute la paupiere, elle se relâcheroit à la vérité ; mais son bord, au lieu de se renverser en dedans, tomberoit ou se porteroit sur l'autre paupiere, & la couvriroit en partie ; ainsi les cils de cette paupiere relâchée n'incommoderoient point l'œil, mais bien ceux de l'autre paupiere, qui en frotant contre la superficie intérieure de la paupiere relâchée, y exciteroient de la douleur & de l'inflammation : parce que pour que ce bord se renverse, il faut qu'il soit tiré inégalement. De-là vient que non-seulement dans cette rencontre, mais aussi dans tou-



tes les tumeurs extérieures des paupieres, leurs bords se renversent, quand ces tumeurs sont beaucoup étendues.

C'est toujours une fâcheuse maladie, quand les cils entrent dans l'œil, & qu'ils le piquent, parce qu'ils y excitent une douleur vive, qui est suivie de fluxion, d'inflammation, d'un écoulement continuel de larmes, & souvent d'ulceres de l'œil; tous symptômes qui augmentent considérablement la maladie dont ils dépendent, & qui souvent sont cause de la perte de la vûe.

Pour la cure voici l'ordre qu'il faut tenir. Les remedes généraux, en cas qu'il en soit besoin, duement administrez, on doit d'abord se servir dans la premiere & seconde espece de *trichiasse* de la *fomentation émolliente* proposée pour le commencement de la cure des ulceres prurigineux, ou d'autre de même vertu, pour tâcher en humectant & amollissant le bord des paupieres, d'y exciter une légère suppuration qui puisse décharger ce bord d'une partie des humeurs qui y sont infiltrées, & par ce moyen souvent ce bord se relâche, & les cils changent de disposition.

Si ce remede est sans effet, soit à cause que ces maladies sont trop violentes ou trop invétérées, il faut avec une petite pincette arracher les uns après les autres tous les cils qui piquent l'œil, le plus subtilement & avec le moins de douleur qu'on pourra: ainsi l'œil n'étant plus piqué, la fluxion & l'inflammation s'appaiseront plutôt, & on aura le tems de rétablir le bord des paupieres, avant que les cils ayent repoussé.

Quelques Auteurs enseignent de prendre les cils qui piquent l'œil, de les renverser sur la face extérieure de la paupiere, & de les y coller pour leur faire prendre un autre pli; mais il n'y a ni colle ni glu, ni emplâtre qui les y puisse faire



tenir, à cause des larmes abondantes qui humectent trop la paupiere, & d'ailleurs ils sont trop courts pour les pouvoir manier si dextrement.

D'autres conseillent de brûler l'extrémité de la paupiere à l'endroit des cils d'un angle à l'autre, avec un petit *cautere actuel*, pointu, pour consommer la racine des cils, & les empêcher de renaître ; mais nos Européens sont trop délicats pour se soumettre à une telle opération ; & de plus, c'est que par l'escarre qu'on formeroit, on diminueroit trop le bord de la paupiere, & la cicatrice qui y surviendrait le rétréciroit considérablement.

D'autres enfin veulent qu'après avoir arraché les cils, pour les empêcher de repousser, on oigne fréquemment le lieu avec *du lait de chienne*, ou *du fiel de veau*, ou *du sang de grenouilles vertes*, ou *du remede d'Archigenes* composé de *parties égales de castoreum, de fiel, & de sang de hérisson* ; mais Gallien au Livre X. *des Facultez des simples Médicaments*, assure que cela est faux à l'égard *du sang de grenouilles vertes*, après en avoir fait lui-même l'expérience, & dans un autre endroit du même Livre, il n'estime pas plus *le lait de chienne*.

Je puis dire, sans l'avoir expérimenté, la même chose de leurs autres remedes, quoique fort recommandez par les anciens & par quelques modernes ; puisque pour empêcher les poils de renaître, il faut absolument ou emporter leurs racines, ou les consommer avec les cauteres actuels ou potentiels, ce que ne peuvent faire les remedes susdits.

Les cils étant arrachez, on remédie à l'inflammation de l'œil, si elle est grande, par les remedes proposez au Chapitre de l'Ophthalmie, aux ulcérations, s'il y en a, par les remedes qui conviennent aux ulceres des yeux ; & enfin on traite les



ulceres prurigineux du bord des paupieres , comme je l'ai enseigné au Chapitre précédent.

Si pendant le traitement quelques cils repoussent , on les arrache de nouveau , si-tôt qu'on les peut prendre avec les pincettes , parce qu'étant courts , ils piquent plus vivement que s'ils étoient longs : ce qui n'arrive que lorsque les ulceres sont invétérez , & que la callosité est grande : car autrement ils sont presque toujours guéris avant que les cils aient eu le tems de repousser. Même souvent quand ils repoussent , ils sont si fins & mollets , qu'ils se replient du côté où il y a moins de résistance , & se jettent par conséquent en dehors ; particulièrement quand en les arrachant , on a emporté une partie de leurs racines , n'y ayant que ceux dont les racines se sont rompues à la superficie du bord qui soient durs & piquans , lorsqu'ils repoussent.

Pour la troisième espece de *trichiasse* , on se sert des *fomentations fortifiantes & résolutives* , proposées au Chapitre VII à l'occasion de la cure de l'emphysème & de l'œdème ; parce qu'en résolvant l'humeur qui relâche la partie extérieure de la paupiere , cette partie se remet dans son état naturel , & alors les cils reprennent leur situation sans qu'il soit besoin de les arracher. L'inflammation de l'œil qui avoit été excitée par le frottement des cils , se guérit en même tems si elle est légère ; & si elle est considérable , on la guérit comme je l'ai dit , & de même les ulceres , s'il y en a.

Je ne sçaurois m'empêcher d'examiner ici en peu de mots l'opération que nos anciens enseignent de faire en cette rencontre. Ils proposent d'inciser le bord intérieur de la paupiere un peu par-delà les cils d'un angle à l'autre , afin qu'il se relâche & se retourne en dehors ; & si cela n'ar-



rive, ils conseillent de faire une incision en long sur la paupiere, & qui ne pénètre que la peau, l'éloignant des cils autant qu'il est nécessaire pour poser dans la peau un point d'éguille, puis une autre incision en croissant qui commence à une extrémité de la premiere incision, & finisse à l'autre, ensuite d'ôter, en écorchant toute la peau comprise entre les deux incisions, & de joindre en après les deux bords de la playe restante avec un seul point d'éguille ou plusieurs, s'il en est nécessaire, pour réduire la paupiere dans son état naturel. Voyez plus au long, si vous le voulez, la maniere de faire cette opération avec toutes les précautions nécessaires dans *Paul*, *Celse*, *Aëce*, *Albucarasis*, & autres anciens, & même dans nos autres modernes qui les ont copiez; car pour moi je ne puis m'arrêter à décrire toutes les minuties d'une opération que je ne veux que réfuter; ce que j'ai dit est suffisant pour la faire connoître.

Il est hors de doute que cette opération a été imaginée dans le cabinet, sans avoir été jamais mise en pratique, & encore si mal imaginée, qu'aucun des anciens, ni même des modernes leurs imitateurs, n'a prévu ce qui arriveroit ensuite: car s'ils y avoient bien fait réflexion, ils auroient jugé que l'humeur rhumatifante, ou humidité superflue qu'ils reconnoissoient être la cause de la relaxation de la peau extérieure de la paupiere, étant tarie & desséchée, cette peau devoit ensuite se remettre en son état naturel; & qu'en emportant une partie de cette peau relâchée, quoiqu'alors superflue, après l'union & cicatrification de la playe & le dessèchement de cette humeur, la peau restante se devoit trouver trop courte pour permettre à la paupiere de s'abaisser sur l'œil, & qu'ainsi l'œil devoit rester éraillé,



Comme nous le voyons tous les jours arriver après les cicatrices qui suivent les brûlures, les ulcères, & quelques playes de cette partie, quoique souvent il ne se rencontre pas une telle perte de substance. Ils auroient aussi jugé que cette première incision qu'ils conseillent de faire au-dessous des cils, pour faire renverser le bord de la paupière en dehors, devoit avoir un effet tout contraire; puisque par la cicatrice qui devoit suivre, ce bord devoit se resserrer en dedans, & ainsi s'y replier davantage.

Ils auroient enfin reconnu qu'il étoit donc inutile de se donner tant de peine à tailler & retailler une si foible partie, & qui souffre si difficilement des incisions: & de tant faire souffrir de douleurs pour si peu de profit.

Nos Praticiens qui ont obmis ou condamné cette opération, & quelqu'autres plus étranges que nos anciens proposent pour la même fin, & que je ne rapporte pas, parce que les moindres Chirurgiens en peuvent connoître les défauts, ont donc eu plus de raison que ceux d'entre nos Compilateurs modernes qui les ont transcrites dans leurs Livres, comme ils les ont trouvées dans les anciens, sans se mettre autrement en peine si elles étoient d'usage ou non.

### 3. Des poux qui s'engendrent entre les cils.

On ajoute encore parmi les maladies des cils celle qu'on nomme *phthiriasis*, qui est quand des petits poux larges & plats s'engendrent entre les cils. Je n'en ai point encore rencontré, quoique j'aie exercé la Chirurgie assez long-tems dans l'Hôtel-Dieu de Paris, & que journellement je l'exerce sur les pauvres & les malheureux, qui par la mauvaise nourriture, la malpropreté &



les autres suites de la pauvreté, y devroient être les plus fujets. J'ai bien vû quelquefois des *morpions* s'attacher à la racine des cils, comme dans les autres lieux pileux; mais cela ne constitue pas une maladie particulière, & d'ailleurs ce n'est pas de cette espèce de vermine dont nos Auteurs entendent parler. Quoiqu'il en soit, quand il s'engendreroit des poux entre les cils, il ne seroit pas difficile de les détruire, ou en les ôtant & les sentes qu'ils auroient pû produire, ou en les faisant mourir avec des médicamens amers, comme en lavant les paupieres avec de *l'aloës dissout dans l'eau-rose*, ou par le moyen des autres remèdes propres à faire périr toutes ces sortes de vermines.

---

CHAPITRE XIX.

13. *De la relaxation & foiblesse de la paupiere supérieure, & de son cillement involontaire. (a)*

**I**L arrive quelquefois que la paupiere supérieure est entièrement relâchée & affoiblie, en telle sorte qu'elle demeure abaissée sans que le malade la puisse relever qu'en y portant la main, & sans que les cils blessent l'œil, comme dans la précédente relaxation, ni qu'il paroisse rien d'extraordinaire au-dehors ni au-dedans de cette paupiere, hors qu'elle est plus allongée.

Toutes les tumeurs humorales qui ont de l'étendue, & quelques insignes fluxions inflammatoires, ou autres qui se font sur les paupieres, les étendent & allongent souvent en toutes leurs parties, & les font abaisser; mais comme cette sorte

(a) Atoniatonblepharon.



d'extension & allongement n'est qu'un symptôme d'autres maladies qui cesse par la cessation de ces mêmes maladies, ce n'est pas de cette espece de relaxation dont j'entens parler en ce Chapitre, mais seulement de celle que l'on estime être causée par une humidité superflue qui amollit, relâche, & fait tomber la paupiere.

Je puis dire avec quelque fondement que cette maladie est proprement une *paralyse de la paupiere*. En effet je ne l'ai jamais remarquée que dans quelques paralytiques, & quand je l'ai rencontrée, j'ai en même tems observé que la joue du même côté étoit travaillée d'un pareil relâchement, que la machoire & la langue se ressentoient aussi de la paralyse, & que l'œil même en étoit pareillement affecté.

Je ne veux pas pour cela nier absolument que la paupiere ne puisse se relâcher simplement par une humidité superflue, comme l'ont pensé nos Auteurs, quoique je n'en aie point d'exemple; mais si cela est, je veux croire aussi qu'en cette rencontre cette maladie pourroit se guérir par l'usage des *fomentations fortifiantes & résolutes* énoncées au Chapitre VII. ou d'autres semblables aidées des remedes intérieurs propres à épuiser les humiditez surabondantes de la masse du sang: au lieu que si cette relaxation vient de paralyse, j'estime que tous les remedes qu'on y pourroit faire, y seroient bien peu profitables.

A l'égard de l'opération que nos Auteurs proposent pour relever la paupiere, en emportant une partie de sa peau extérieure de la même manière que je l'ai dit vers la fin du Chapitre précédent, elle doit être également rejetée par les raisons que j'ai déjà avancées. J'ajouterai de plus qu'ils ont encore plus mal pris leurs mesures, en la proposant pour cette maladie ci; puisque si



toutes les parties de la paupiere sont également relâchées, comme elles le sont effectivement, en enlevant une partie de sa peau extérieure & réunissant par coutures les extrémités de la peau restante, ils doivent causer une maladie plus fâcheuse que celle qu'ils ont dessein de guérir; parce que les autres parties de la paupiere conservant toute leur étendue, elles doivent nécessairement, quand la seule peau extérieure sera accourcie, se présenter en dehors en se repliant, & ainsi le malade en doit être plus incommodé, que si toute la paupiere étoit également abaissée.

*Du cillement involontaire de la paupiere supérieure.*

Il y a une maladie des muscles ou des nerfs des paupieres qui est si rare, que je ne l'ai rencontrée que deux fois en pratiquant. Je la joins ici, parce que j'ai si peu de chose à dire, que cela ne mérite pas que j'en fasse un Chapitre particulier.

C'est un *cillement* involontaire, extrêmement prompt, & comme convulsif des paupieres supérieures, qui cesse quelques momens de tems en tems, & qui recommence de même qu'auparavant. Quand le *cillement* cesse, les malades voient à l'ordinaire; & lorsqu'il subsiste, ils ont peine à se conduire.

Apparemment que ce *cillement* ou mouvement involontaire des paupieres, vient de ce que le muscle *releveur* de chaque paupiere supérieure est affoibli à cause de quelque obstruction imparfaite dans les petits rameaux de nerfs qui se distribuent dans ce muscle, qui empêche les esprits animaux d'y couler assez abondamment; de sorte que l'action de ce muscle, qui s'accourcit naturellement, & sans qu'on y pense pour tenir la paupiere ouverte, quand on veille, n'étant pas égale à celle



de l'*orbiculaire*, cette paupiere est aussi-tôt entraînée en bas par l'action plus forte de l'*orbiculaire*, ce qui doit exciter ces mouvemens redoublez & comme convulsifs des paupieres. Et si ce *cillement* cesse pendant quelques momens, cela peut venir de ce qu'alors il est coulé assez d'esprits animaux dans ce muscle *releveur*, pour rendre son action à peu près égale à celle de l'*orbiculaire*. Mais comme ces esprits sont bien-tôt dissipés, & qu'il n'en coule de nouveaux qu'avec peine, ce *cillement* doit recommencer comme auparavant.

N'ayant vû que deux personnes affligées de cette maladie, il me seroit difficile de dire si elle est curable ou non; & d'autant plus que les observations que j'avois commencées, n'ont pas été suivies, ces deux personnes ayant négligé de revenir chez moi dans les tems que je leur avois marqué.

## CHAPITRE XX.

### § 4. De l'érailement des paupieres, & premiere-ment de celui de la paupiere supérieure.

**L**A paupiere supérieure se trouve quelquefois si retirée en haut, qu'elle ne peut être abaissée entièrement, en sorte que l'œil n'en peut être couvert en dormant. Et comme on dit que les *lièvres* dorment les paupieres ouvertes, on appelle à cause de cela cette maladie *œil de lièvre*. (a)

Tous nos Anciens ont reconnu que cette maladie provenoit de différentes causes. 1. D'un vice de nature, quand dans le tems de la premiere conformation il y a eu un défaut de matiere pour

(a) Lagophthalmos.



engendrer la paupiere. 2. De la convulsion du muscle *releveur* de la paupiere, & en même tems de la paralysie du muscle *orbiculaire* qui l'abaisse. 3. D'un trop grand desséchement de la substance même de la paupiere, qui fait qu'elle se rétrécit. 4. Par les cicatrices qui restent ensuite des playes, des ulceres, & des brûlures de cette partie.

Je ne disputerai point les trois premières causes, encore bien que je n'aye vû aucun *éraiilement d'œil* qui en fût produit. Je dirai seulement que les cicatrices qui suivent les playes, les ulceres, & les brûlures en sont les causes les plus communes, & que les *éraiilemens* sont plus ou moins grands, suivant que ces maladies ont plus ou moins causé de perte de substance en la paupiere, ou suivant qu'elles ont été plus ou moins étendues.

Mais je ne me tairai pas sur l'opération que les anciens & leurs imitateurs modernes proposent pour guérir cette maladie, & que voici en peu de mots. Ils avouent d'abord que lorsque la paupiere est beaucoup trop courte, elle ne peut se rétablir; mais ils disent aussi que lorsqu'il s'en faut peu, il est aisé d'y remédier; & que pour cet effet, si la paupiere est rétrécie par une cicatrice, il faut inciser entièrement cette cicatrice, séparer les bords de cette incision avec de la charpie mise entre, & continuer ainsi à les tenir séparés jusqu'à la fin de la cure: observant de ne se servir pendant tout ce tems d'aucuns remèdes qui dessèchent, mais seulement de ceux qui humectent & relâchent, comme de l'*onguent de basilicon*, des *mucilages de fenugrec*, &c. & que si la paupiere est rétrécie par une autre cause, il faut inciser la peau au-dessous du sourcil en forme de *croissant*, dont les extrémités soient tournées en bas & près du bord de la paupiere, & la partie gibbe en



haut ; diviser ensuite la peau pour la faire descendre en bas, & donner moyen à la paupière de s'abaisser ; l'entretenir en cet état avec de la charpie, quelques modernes ajoutent avec une petite platine de plomb logée entre les deux lèvres de la playe ; & procéder au reste comme dessus.

Pour sçavoir si cette opération est bonne ou mauvaise, il ne faut qu'examiner ce qui arrive à toutes les cicatrices qui suivent la guérison des playes des autres parties, & on connoitra qu'il ne s'en fait aucune sans que la peau soit rétrécie, quoiqu'il n'y ait même que la peau d'incisée. Il est aisé de s'en éclaircir sûrement ; car en mesurant une playe récente faite en ligne droite avant que d'y appliquer le premier appareil, & la mesurant après être cicatrisée, on verra que la cicatrice n'est pas si longue qu'étoit la playe : ce qui ne peut arriver sans que la peau soit rétrécie à l'endroit de la cicatrice.

C'est aussi ce rétrécissement de peau qui fait que lorsque les playes au lieu d'être *en ligne droite*, sont *en ligne courbe*, la partie de la peau qui est renfermée par cette *ligne courbe*, devient éminente en se cicatrisant ; que lorsqu'elles sont faites *en chevron brisé*, *en croix*, ou qu'elles sont autrement *angulaires*, tous les angles de la peau renfermez par ces lignes deviennent pareillement éminens en se cicatrisant ; que lorsqu'il y a *perte de substance* en la peau, cette peau se resserre de toutes parts, en sorte que la cicatrice qui survient, est beaucoup plus petite que n'étoit la pièce emportée ; & que dans les *playes profondes*, les cicatrices en sont enfoncées, & que le bord de la peau se replie en dedans l'enfonçure.

C'est encore ce rétrécissement de peau qui fait que lorsque les *lèvres*, les *aîles du nez*, les *paupières*,



Le *lobe de l'oreille*, & la *peau du prépuce* sont fendues, elles s'écartent, & ne se réunissent point comme elles étoient, à moins qu'elles n'aient assez d'épaisseur pour souffrir des points d'éguille pour les rapprocher, & les tenir réunies l'une contre l'autre, comme les *lèvres* & le *lobe de l'oreille*; & cela, parce que la peau extérieure & l'intérieure de chaque côté se resserrent, & s'unissent ensemble par une cicatrice, ce qui fait que ces fentes demeurent ouvertes.

Si donc dans toutes ces rencontres la peau se rétrécit, que doit-il arriver ensuite de l'opération susdite? Le voici. Si l'érailement est causé par une cicatrice, & que l'on coupe cette cicatrice, il s'en fera une autre qui resserrera encore davantage la paupière; parce que la suppuration qui suivra, une partie de la première cicatrice se consummera; ainsi y ayant plus de perte de substance, il y aura plus de rétrécissement. Si l'érailement a une autre cause, & qu'on incise la peau de la paupière en croissant, il arrivera que la peau renfermée dans le croissant, en se rétrécissant dans sa circonférence, deviendra seulement un peu plus éminente, sans que la paupière en ait plus d'étendue, au contraire elle en fera un peu plus raccourcie. Mais, dira-t-on, on tient les lèvres écartées avec de la charpie, ou avec une petite lame de plomb? Cela ne se peut, à cause du peu d'épaisseur de la paupière & de son instabilité; mais quand cela se pourroit, je dis que cette charpie ou ce plomb ne demeureroient pas long-tems dans la playe, parce que les chairs, en croissant, les pousseroient dehors, & que ces mêmes chairs, en se desséchant & se cicatrisant, ne pourroient empêcher la peau de se retirer. Ainsi il n'y a personne, pour peu de réflexion qu'elle fasse sur ce que je viens de dire, qui ne



jugé que cette opération est plus préjudiciable que profitable : puisqu'elle ne peut qu'augmenter la difformité, en faisant souffrir le malade : & qu'on doit par conséquent laisser la paupière en l'état qu'elle est, sans y rien faire.

## CHAPITRE XXI.

### §. De l'érailement de la paupière inférieure.

**L**orsque la paupière inférieure se renverse & se retire en dehors, en sorte qu'elle ne peut remonter pour couvrir le blanc de l'œil, c'est ce que nos Auteurs appellent proprement *éraiilement*, (a) peut-être parce que cette paupière y est plus sujette que la supérieure.

Nos anciens nous disent qu'il ne vient point naturellement, comme celui de la paupière supérieure, ni par le desséchement de la paupière; mais, 1. Par le relâchement de la partie intérieure de la paupière, causé par un trop long usage de remèdes émolliens : 2. Par la paralysie de cette partie : 3. Par quelque excroissance de chair qui s'est insensiblement engendrée dans la partie intérieure : 4. Par les cicatrices qui suivent les playes, les ulcères & les brûlures de cette partie.

Je ne m'arrêterai point à examiner toutes ces causes, je me contenterai seulement de dire que les cicatrices en sont les causes les plus ordinaires; & que si cette maladie vient d'un relâchement de la partie intérieure de la paupière à l'occasion seulement d'un long usage de *rem. des émolliens*, on pourroit tenter de corriger ce vice par un

(a) *Ectropion.*



usage continu de *remedes fortifiants*, *astringens* & *desséchans*, & non point par les *cauteres actuels* ou *potentiels*, comme quelques-uns le veulent : qu'elle vienne d'une excroissance de chair, si cette chair est fongueuse & petite, on la pourra consumer & dessécher par le moyen des remedes proposez ci-devant pour de semblables excroissances ; si au contraire elle est vieille & dure, on pourra l'ôter, en la coupant avec la pointe des ciseaux, pourvu qu'on reconnoisse qu'elle ne soit nullement chancreuse, prenant garde d'offenser le corps de la paupiere, même pour la couper plus facilement, on pourra, comme nos Auteurs l'enseignent, passer une éguille enfilée au-travers de sa base, & former avec les deux bouts du fil une anse avec laquelle on l'élèvera pendant qu'on la coupera petit à petit, ou avec le bistouri courbe, ou la lancette, ou la pointe des ciseaux, se servant ensuite des remedes dont j'ai parlé à l'occasion des verrues ; mais si l'*éraillement* est causé par une paralysie de la paupiere, ou s'il vient des cicatrices ensuite des playes, des ulceres & des brûlures, il est absolument incurable.

Cependant nos anciens & nos modernes, toujours remplis de leurs mêmes idées, conseillent deux opérations par le moyen desquelles ils prétendent réduire la paupiere en sa grandeur naturelle. 1. Quand l'*éraillement* vient de ce que la peau de la paupiere inférieure est rétrécie par quelque cicatrice, ils veulent que l'on y fasse aussi une incision en croissant dont les extrémités tendent vers l'un & l'autre angle, & approchent près du bord de la paupiere, & la partie gibbe en bas du côté de la joue, qu'on en sépare la peau pour la faire remonter, qu'on l'entretienne en cet état avec de la charpie, & selon quelques modernes avec une petite lame de plomb, & qu'on pro-



cede au reste comme dans l'*érraillement* de la paupiere supérieure.

2. Quand il vient des autres causes, ils veulent qu'on fasse deux incisions dans la partie intérieure de la paupiere, qui commencent chacune vers chaque angle de l'œil près le bord de cette paupiere, & que les continuant obliquement vers le milieu & le fond de la paupiere, on les joigne ensemble, en sorte qu'elles y forment un angle; puis levant la peau intérieure comprise par ces deux lignes, on la coupe enfin près le bord de la paupiere: ce qui est proprement, afin qu'on l'entende mieux, enlever une pièce triangulaire de la peau intérieure de la paupiere, dont la base se prend du côté des cils, & la pointe vers le fond de la paupiere. Cela fait, quelques-uns veulent qu'on fasse deux points d'éguille pour réunir la peau restante; d'autres se contentent d'incarner, de dessécher & de cicatrifer.

Comme la premiere de ces opérations est semblable à celle proposée par nos Auteurs pour l'*érraillement* de la paupiere supérieure, il n'est pas besoin de la réfuter ici, puisque je l'ai déjà réfutée dans le Chapitre précédent. Il ne me reste donc plus que d'examiner si la seconde peut avoir quelque utilité dans l'*érraillement* de la paupiere inférieure.

Je dis premièrement que quand elle auroit quelque utilité, il seroit bien difficile de l'exécuter, tant pour faire les incisions obliques, que pour enlever cette pièce triangulaire de peau, sans offenser le reste de la paupiere, à cause du peu d'épaisseur de cette partie: secondement, que bien loin d'être utile pour faire redresser la paupiere inférieure, elle la resserreroit & rétréciroit si fort, qu'elle s'en racourceroit & descendroit plus bas, & son bord même se renverseroit



davantage, comme on le voit arriver, lorsqu'en suite de quelque pourriture il s'y fait quelque perte de substance dans la partie intérieure de cette paupiere. Ainsi cette opération difficile & laborieuse pour le Chirurgien, douloureuse & cruelle pour le malade, ne peut qu'augmenter la maladie.

Il arrive encore une autre espece d'*érraillement* commun aux deux paupieres, qui se fait ordinairement, quand par une plaie ou un ulcere en suite de quelque pourriture, charbon, gangrene, ou autre maladie, le bord de la paupiere est fendu ou consommé en partie, & que les angles de part & d'autre de cette fente, & même les bords se retirent & se renversent. Nos Auteurs disent aussi que ce défaut vient quelquefois par un vice de la premiere conformation : je ne l'assurerais pas, n'en ayant jamais rencontré. Quoiqu'il en soit, cette maladie ayant quelque rapport au bec de lièvre, & aux fentes & mutilations des oreilles & des ailes du nez, on l'appelle *mutilation*, (a) ou accroissement de la paupiere, quand une partie de sa substance est emportée ou consommée ; & simplement *fente*, quand il n'y a rien d'emporté.

Ceux qui ont écrit de cette maladie, disent que lorsqu'elle est grande, on ne la peut guérir, & que si on tente de la guérir, on rend l'œil plus difforme ; mais que lorsque la mutilation est peu considérable, on la peut guérir par une opération semblable à celle que l'on fait pour *les becs de lièvre*. Pour moi je ne suis pas de ce sentiment, & je l'estime incurable, si petite qu'elle soit, & cela parce que la paupiere a trop peu d'épaisseur pour pouvoir être retailée, & pour soutenir une

(a) Coloboma nom commun pour signifier toutes ces maladies



ou deux éguilles autant de tems qu'il en faudroit pour l'union.

---

## CHAPITRE XXII.

### 16. *De la conjonction des paupieres. (a)*

**I**L arrive quelquefois, mais bien rarement, que par un vice de conformation l'extrémité de la paupière supérieure se trouve unie & jointe avec l'extrémité de l'inférieure, en telle sorte que l'œil ne peut être découvert, quand cette union est parfaite, & qu'il ne peut se découvrir qu'en partie, lorsqu'elle est imparfaite.

Je n'ai point vû jusqu'à présent d'union parfaite; elle m'a cependant été assurée autrefois par un Chirurgien qui disoit l'avoir vûe dans un enfant nouveau né, cela peut être; mais j'ai vû cinq ou six fois de ces unions imparfaites plus ou moins grandes, dont la plus considérable étoit d'un peu plus de la moitié des paupieres, en une fille de quinze ou seize ans; & c'est ce qui m'a donné occasion de faire les remarques suivantes.

1. Que ces jonctions arrivent ordinairement du côté du petit angle, du moins toutes celles que j'ai vûes y étoient.

2. Qu'à l'endroit de la conjonction on remarque une ligne qui fait la séparation des deux bords des paupieres, & qui est d'une autre couleur que la peau qui recouvre les paupieres, & cette ligne s'étend jusqu'à l'angle extérieur des paupieres, & s'y termine.

3. Que non-seulement les cils de l'une & de l'autre paupiere gardent leur ordre, mais aussi

(a) *Dite des Grecs Ancyloblepharon.*



cette petite rangée de trous qui sont par-delà les cils, se trouvent hors de l'union, & quand les enfans pleurent, on les voit s'humecter.

4. Que lorsqu'avec les doigts on élève la paupière supérieure, & que l'on abaisse l'inférieure, l'endroit de l'union s'élargit, en sorte qu'on reconnoît manifestement que cette union ne se rencontre que dans les extrémités de cette membrane, ou peau qui revêt la partie intérieure des paupières.

Suivant ces remarques, on juge bien qu'on peut par la Chirurgie diviser les paupières ainsi unies, & les empêcher de s'unir de rechef, en opérant de la manière suivante, à l'imitation des anciens.

On introduit entre le globe de l'œil & les paupières tout le long de l'union une petite sonde canelée, en sorte que la canelure soit justement au-dessous de l'union: on éloigne cette sonde du globe de l'œil, tant pour ne le point incommoder, que pour étendre par ce moyen les paupières, & rendre cette ligne formée par l'union plus apparente; puis avec une lancette bien tranchante, ou avec un petit scalpel on coupe sur la canelure de la sonde cette espèce de lien ou de membrane qui forme l'union, justement dans son milieu, & on poursuit l'incision jusqu'au petit angle, prenant garde de l'offenser; ce qui est facile à éviter, étant très-aisé à distinguer. Ou bien on se sert de ciseaux bien tranchans, & introduisant une de leurs pointes dans la canelure, on fait de même l'incision: ou bien même sans sonde canelée on la peut couper avec des ciseaux à bouton; puisqu'il n'importe de quelle manière on fasse l'opération, pourvu qu'on coupe l'adhérence sans blesser ni l'œil, ni les bords des paupières, ni leur angle.



L'opération faite, on laisse couler le sang jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même, puis on nettoye l'œil avec quelque *eau ophthalmique*, & on lave ensuite les paupieres dix ou douze fois le jour avec un *collyre dessicatif*, sans y appliquer ni compresses, ni bandages, pour ne point donner occasion au malade de tenir les paupieres fermées : au contraire il faut lui bien recommander de les tenir toujours ouvertes, pour empêcher qu'elles ne se réunissent ; & pour cela il ne le faut laisser dormir que le moins qu'on pourra, & même à plusieurs reprises ; & après le réveil, il faut à chaque fois avoir soin d'éloigner avec les doigts les paupieres l'une de l'autre, afin de la séparer, s'il s'étoit fait quelque commencement d'union. Quelques Auteurs conseillent de mettre entre les paupieres un petit linge mollet trempé dans quelque collyre pour mieux les empêcher de s'unir : cela seroit bon si l'œil pouvoit le souffrir. Ordinairement dans sept ou huit jours les paupieres se trouvent entièrement cicatrisées.

Lorsque les paupieres sont peu unies, comme d'une demie ligne ou d'une ligne au plus, l'œil à la vérité n'est pas si ouvert qu'il le devoit : mais cela n'empêche point de voir, & la difformité n'est pas considérable, y paroissant seulement comme un petit lien en dedans qui unit les paupieres : ainsi cela ne vaut pas la peine d'en faire l'opération. Mais quand l'union est grande comme d'un tiers ou de moitié des paupieres, outre la difformité, cela empêche de bien voir de cet œil ; aussi l'opération y est plus nécessaire.

Je ne conseillerois point de faire l'opération sur les enfans, pour l'impossibilité qu'il y a de leur faire tenir les yeux ouverts, à cause de leur peu de raison, ce qui seroit que les paupieres se réuniroient : ainsi je conseillerois plutôt d'attendre un



âge plus raisonnable ; cette maladie n'étant point du nombre de celles qui se rendent plus mauvaises en vieillissant.

Les paupieres s'unissent encore ensemble ensuite de quelques brûlures ou de quelques ulceres de leurs bords ; mais comme ces accidens n'arrivent gueres sans qu'il se fasse quelque perte de substance en ces parties, les cicatrices qui se forment sont si irrégulières, & rétrécissent tellement la peau des paupieres, que quand on les feroit de rechef, les malades n'en recevroient aucun soulagement ; au contraire la difformité seroit plus grande, parce que l'œil se trouveroit découvert & éraillé à l'endroit de la séparation, comme il est aisé de le juger. J'en ai vû plusieurs à qui un semblable accident étoit arrivé, mais j'ai mieux aimé les renvoyer sans leur rien faire, que de les exposer à les rendre plus difformes.

Nos Auteurs mettent encore sous ce titre l'union qui se fait de la partie intérieure de la paupiere avec la conjonctive, & quelques-uns disent aussi avec la cornée, ensuite de quelques ulceres ou brûlures en ces parties, ce qui empêche le mouvement de la paupiere. J'ai bien vû la paupiere unie avec la conjonctive, mais je ne l'ai point vû avec la cornée, & cela est fort difficile à concevoir. Quoiqu'il en soit, ils enseignent que pour guérir ce vice, on doit élever la paupiere avec quelqu'instrument propre, puis séparer doucement l'adhérence avec le tranchant d'une lancette, prenant garde d'offenser la paupiere, ni les membranes de l'œil, ensuite mettre entre la paupiere & l'œil un peu de charpie, ou quelque linge délié, imbu de quelque liqueur propre pour empêcher que la paupiere se rejoigne, & d'avoir même soin de la renverser tous les jours, tant pour empêcher cette union, que pour y appliquer des remedes.



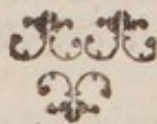
Pour moi je mets encore cette opération au nombre des imaginaires, quoique nos modernes l'enseignent après l'avoir transcrite fort religieusement de nos anciens. 1. Parce que cette opération est très-laborieuse, tant pour le malade que pour le Chirurgien. 2. Pour le péril qu'il y auroit de causer une maladie bien plus grande que la première, soit en perçant ou coupant la paupière, ou en offensant l'œil, ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroient, pour la crainte qu'il y auroit que par l'inflammation qui surviendrait, la paupière ne tombât en pourriture ou gangrene, à cause de son peu d'épaisseur; ou qu'au moins la suppuration fût si grande, que la paupière en se cicatrisant ensuite se rétrécit beaucoup. 3. Parce qu'il seroit très-difficile, quand le tout tourneroit à bien, d'empêcher que la paupière ne s'unît de rechef, vû que le moyen qu'ils donnent pour l'empêcher, en mettant un linge entre la paupière & l'œil, ne se peut exécuter, l'œil ne pouvant souffrir un tel corps étranger entre lui & la paupière. Par ces raisons, j'estime que cette maladie est incurable, & en cela je suis de l'opinion de *Celse*, qui avoue ingénument n'en avoir vû guérir aucun par l'opération susdite.

Je veux bien croire que cette opération & toutes les autres que je viens de réfuter, ne sont point à présent en usage, & je ne pense pas même qu'elles y aient été: du moins je puis dire que si on les a voulu quelquefois mettre en pratique, la mauvaise réussite qui s'en est ensuivie, les a fait abandonner par ceux qui se confiant trop aux Auteurs, ont eu assez de hardiesse pour ne pas dire de témérité, de les entreprendre, sans prévoir ce qui en pouvoit arriver.

Si j'ai donc réfuté ces manières d'opérer, c'est qu'ayant considéré que parmi nos anciens Prati-



ciens, un grand nombre les ont décrites si uniformément, qu'il semble qu'elles fussent en commun usage; quoique cependant ils aient puisé leurs descriptions les uns des autres, comme il est aisé de le connoître par la conformité de leur texte, & ainsi entassé erreurs sur erreurs: qu'une partie de nos Praticiens modernes, ceux même dont on se fait une loi de suivre les sentimens, les ont rapportées dans leurs Livres, sans se mettre autrement en peine si elles étoient possibles ou non: qu'il y a encore des Chirurgiens, même de réputation, qui les enseignent publiquement & aussi sérieusement que si elles leur étoient fort familières; & qu'enfin entre le petit nombre des anciens & des modernes qui les désapprouvent, les uns ne le font que tacitement, c'est-à-dire, en n'en parlant point dans leurs Livres de Pratique; & les autres les exposent simplement en citant les Auteurs dont ils les ont tirées, & se contentent ensuite de dire qu'elles ne se pratiquent plus, parce qu'elles sont trop douloureuses ou cruelles. Ayant, dis-je, considéré toutes ces choses, j'ai crû que je devois relever les jeunes Chirurgiens du doute où ils pourroient être à l'égard de ces opérations, en leur montrant par des raisons de pratique qu'elles ne doivent point être mises en usage; & cela pour les empêcher de tomber dans des fautes autant désavantageuses pour leur réputation, que funestes pour leurs malades.





## CHAPITRE XXIII.

17. *Des maladies des paupieres excitées par des causes extérieures.*

**L**Es paupieres sont souvent offensées par des causes qui les meurtrissent, les déchirent ou les tranchent, sans que les autres parties de l'œil soient blessées.

Les contusions se guérissent comme celles des autres parties du corps. Cependant comme les paupieres se tuméfient & enflamment aisément, on doit s'appliquer d'abord à empêcher ces symptômes. Ainsi on se sert dans le commencement des *défensifs* faits avec l'eau-rose, le blanc d'œuf & un peu de safran, ou de celui dont j'ai parlé ci-devant, fait avec l'œuf entier, le vin & l'huile rosat.

Si la lividité est grande, qui est une marque qu'il y a beaucoup de sang extravasé, on oint les paupieres du suc d'absynthe mêlé avec du miel, ou on applique dessus des linges imbus de cette mixture. Ou bien on se sert d'une fomentation faite avec les feuilles d'absynthe & de scordium, les sommitez de thim, les fleurs de camomille & de mélilot, & la semence d'anis, que l'on fait cuire avec le vin, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupieres, & qu'on renouvelle trois ou quatre fois par jour. Ou on emploie de la même manière le suc de racines de sceau de Salomon, ou la décoction des mêmes racines faite avec le vin.

À l'égard des plaies, si elles sont faites avec des instrumens tranchans, on les oint d'huile d'hypericon, dans laquelle on ajoute de la terebenthine de Venise, ou d'autres baumes ou onguens vulnéraires,



& par-dessus on applique un petit plumaceau & un *emplâtre de diapalme dissout avec l'huile rosat* ; & si ce sont des plaies contuses ou dilacérées, on se fert bien des mêmes *huiles, baumes, ou onguens*, mais au lieu de l'*emplâtre de diapalme*, on applique les *défensifs susdits*.

Si ensuite de ces plaies il se faisoit une fluxion & tumeur considérable aux paupieres, on l'apaiserait par le moyen d'un cataplasme fait avec *deux onces de mie de pain blanc, demie once des farines de semences de fenugrec & de lin*, que l'on feroit cuire dans le *lait de vache*, y ajoutant sur la fin un *jaune d'œuf, vingt grains de jaffran en poudre, & une demie once d'huile rosat*, que l'on appliqueroit chaudement sur les paupieres & leurs environs. Et si cette tumeur devenoit œdémateuse, on se serviroit pour résoudre & fortifier, de celui fait avec *deux onces de farines d'orge & de fèves, une once des poudres de fleurs de camomille, de mélilot, & de roses rouges, & une once & demie de miel*, que l'on feroit cuire dans une décoction de *feuilles de bétouine & d'eufraise*, que l'on appliqueroit comme dessus.

Les paupieres sont encore offensées par des brûlures, qui se guérissent en les oignant avec l'*onguent populeum*, ou l'*huile d'œufs*, ou le *beurre de saturne*, & autres remèdes usitez pour les brûlures. On doit seulement prendre garde de desfécher les ulcères qui leur succèdent trop promptement, de crainte que les cicatrices en se resserant trop, ne rétrécissent beaucoup les paupieres, & ne causent un éraïllement, qu'il est cependant bien difficile d'éviter, pour peu que les brûlures soient profondes ; & en cas que les bords de l'une & de l'autre paupiere fussent ulcerez, on doit pareillement prendre garde que les deux paupieres ne s'unissent ensemble ; & pour l'em-



pêcher autant qu'on le pourra, il fera bon de les ouvrir de tems en tems, & de mettre sur leurs bords un peu de *tuthie lavée* ou *du plomb brûlé*, tant pour dessécher les ulcérations de chaque bord, que pour servir d'un moyen pour empêcher leur union. Si on pouvoit faire tenir entre les deux bords un petit morceau de cannepin imbu de quelque collyre dessicatif, cela seroit commode ; mais l'œil difficilement souffre de tels corps étrangers. Enfin si les bords des deux paupieres ne sont point ulcerez, pour empêcher les érailemens, servez-vous des moyens énoncez vers la fin du Chapitre dixième ; mais s'ils le sont, ne vous en servez point, parce qu'il vaut mieux que les paupieres demeurent éraillées, quoique cette difformité soit grande, que de rester unies.

*Conclusion des Maladies de l'Œil.*

**S**I je n'ai point mis de Préface au commencement de ce Traité, je dois au moins en le finissant faire connoître les raisons qui m'ont engagé de l'écrire, & rendre raison de l'ordre que j'ai observé en décrivant les maladies qui y sont contenues.

Mon premier motif a été de communiquer au Public les découvertes & les observations que j'ai faites depuis plusieurs années sur les maladies des yeux ; & en cela m'acquitter du devoir de ceux de ma Profession, qui s'étant dévouez pour le service du Public, ne peuvent sans injustice se rendre secretes les connoissances particulieres qu'ils acquierent dans l'exercice de leur Art.

En effet, si ceux qui nous ont précédé, ne nous avoient pas laissé leurs découvertes, leurs observations, & leurs méditations sur toutes les parties de la Médecine, cette science seroit en-



core dans le berceau, & nous aurions juste sujet de nous plaindre d'eux; mais ils l'ont fait si libéralement, qu'à leur imitation nous ne devons point priver le Public du fruit de nos veilles & de nos travaux.

Et comme les Sciences & les Arts ne se perfectionnent qu'avec le tems; que plus les Sciences & les Arts ont d'étendue, & plus il faut de tems pour les conduire à leur entière perfection; & que même il y en a, comme par exemple la Médecine, qui n'arriveront jamais à ce degré tant recherché & tant désiré; on ne doit point s'étonner si nos Auteurs, tant anciens que modernes, se sont trompez en plusieurs rencontres. C'est beaucoup pour eux qu'ils nous aient frayé le chemin; que par leurs observations & leurs expériences, ils nous aient découvert les signes pour connoître les maladies, & pour en faire un prognostic bon ou mauvais; qu'ils nous aient montré les indications que nous devons avoir pour parvenir à leur cure; & qu'ils nous aient donné les remedes pour les combattre, & enseigné les operations pour les détruire. Nous devons profiter de leurs connoissances, & nous devons nous servir judicieusement des regles qu'ils ont établies pour perfectionner de plus en plus les choses qu'ils ont laissées comme imparfaites, & pour découvrir celles qu'ils n'ont pû véritablement pénétrer.

Le second motif est, qu'ayant considéré que très-peu de Praticiens ont écrit sur les maladies des yeux, & que parmi les Modernes, la plupart n'ont presque fait que colliger ce qu'ils ont trouvé dans les Anciens, sans y rien ajouter du leur, hors quelques noms grecs de maladies, capables plutôt de rebuter que d'instruire; j'ai crû obliger les jeunes Chirurgiens qui vouloient s'appliquer



à connoître à fond ces maladies, & apprendre à les traiter tant par les remèdes que par les opérations, en leur en traçant un plan en quelque manière nouveau, par lequel ils s'instruiront en peu de tems de toutes les choses nécessaires pour les connoître & pour les guérir.

Je suis persuadé qu'ils loueront mon dessein & qu'ils l'approuveront, quand après avoir lû ce Traité, & après avoir conféré les descriptions que j'y fais des maladies avec celles qu'ils liront dans les Auteurs, ils trouveront que dans celles où je suis entièrement d'un sentiment opposé, je me soutiens & par la raison & par l'expérience comme sur deux pivots inébranlables; au lieu que celles de nos Auteurs ne sont appuyées que sur des opinions si peu probables, que pour peu qu'on les examine, il est assez difficile de s'imaginer comment elles ont pû avoir cours pendant un aussi long-tems; & que dans celles où je ne m'éloigne pas tout-à-fait de leur sentiment, je ne me contente pas seulement de rapporter ce que j'ai trouvé de conforme à l'expérience; mais que j'y ajoute encore des éclaircissemens utiles pour la connoissance, pour le prognostic, & pour la cure de ces maladies.

Ce que je viens de dire, n'est point pour critiquer nos Auteurs ni ceux qui suivent leurs sentimens; j'ai trop de respect pour l'antiquité & pour mes maîtres. S'ils se sont trompez en bien des choses, ce n'est pas leur faute. L'opinion, par exemple, qu'ils avoient de l'usage du cristallin, & de la manière qu'ils pensoient que la vûe se faisoit, n'a pas peu contribué à leur donner une idée fautive de la cataracte, & de quelques autres maladies de l'œil; & je puis dire que j'en aurois encore la même idée, si j'avois toujours été persuadé que le cristallin fût le princi-



pal instrument de la vûe. Cependant quoiqu'ils n'aient pas véritablement connu la cataracte, cela ne les a pas empêché d'inventer une opération si juste pour la détourner, que la réussite a répondu à leur dessein, qu'elle est encore heureusement pratiquée par nos Oculistes modernes qui suivent leur doctrine, & qu'elle le fera dans la suite tant que la Chirurgie subsistera.

A l'égard de l'ordre que j'ai observé dans ce Traité, il paroîtra d'abord irrégulier, je l'avoue. Je sçais bien que je devois commencer par les maladies des parties extérieures de l'œil, & décrire de suite celles des membranes extérieures du globe, puis celles des parties intérieures, & enfin celles du nerf optique : mais voici pourquoi cet ordre est renversé. C'est que mon premier dessein n'étoit que de faire un petit Traité des maladies du cristallin, pour donner au Public mes découvertes sur la cataracte. Ce Traité étant ébauché, j'en conférai avec quelques-uns de mes amis, qui me sollicitèrent de n'en pas demeurer là, & de donner mes remarques sur les autres maladies de l'œil : je suivis leur conseil, & je continuai mon travail sans en changer l'ordre. Ainsi comme la description des maladies du cristallin avoit trop d'étendue pour être placée selon son ordre, j'en ai fait la première partie de mon Traité, & pour cela je l'ai augmenté de beaucoup d'observations de pratique pour éclaircir de plus en plus les choses que j'y avois avancées ; j'ai décrit ensuite les maladies du corps vitré & des autres parties intérieures de l'œil, & celles des membranes qui forment son globe, pour en faire la seconde partie : puis j'ai passé suivant le même ordre à celles des parties extérieures de l'œil, pour en composer la troisième & dernière partie. Peut-être même que cet ordre ne dé-



plais pas, quand on verra que j'ai tellement disposé les Chapitres, que souvent les précédens servent à mieux faire entendre les maladies contenues dans les suivans.

Dans la premiere partie, j'ai rapporté des observations sur toutes les différentes altérations du cristallin, parce que j'ai traité des maladies de ce corps, comme si j'étois le premier qui en eût parlé; & effectivement nos Auteurs les ont peu connues. J'ai même rapporté quelques-unes des observations que j'ai faites sur des yeux d'animaux, qu'on ne doit pas pour cela rejeter; puisque les yeux des animaux sont travaillez des mêmes maladies que ceux des hommes, comme on peut le connoître pour peu qu'on veuille s'appliquer à les examiner. Mais dans la seconde & troisiéme partie, je n'en ai point rapporté, hors quelques-unes de pratique; & cela, parce que je n'en avois pas assez de bien circonstanciées, pour en fournir à tous les Chapitres; m'étant contenté pendant plusieurs années de faire seulement des remarques courtes & simples sur les différentes maladies que je traitois, pour ne servir qu'à mon instruction particuliere, n'ayant alors aucun dessein d'écrire sur ces maladies. Cependant comme toutes les descriptions que j'y fais des maladies, sont fondées sur ces remarques & autres observations (car je n'avance aucun fait que je ne l'aye auparavant reconnu par expérience) je puis dire que chaque description est véritablement une observation complete.

Je n'ai point voulu paroître singulier, en donnant des noms nouveaux à quelques maladies, quoique les idées que j'ai de quelques-unes soient entièrement différentes de celles des Anciens & des Modernes; je me suis servi de ceux que l'antiquité leur a donné: ainsi j'ai appelé *car-*



*caracte* l'altération du cristallin, quoique la cataracte soit autre chose au sentiment de nos Auteurs. J'ai même conservé la plûpart des noms Grecs des maladies, dont je pouvois cependant me passer, étant assez exprimez par ceux qui sont usitez en notre Langue; afin, comme je l'ai dit ailleurs, de donner de la facilité à ceux qui voudront lire ces mêmes maladies dans les Auteurs, de les y trouver. Et quand j'ai décrit quelque maladie que je n'ai point trouvée dans nos Auteurs, je l'ai exprimée par les termes les plus significatifs de notre Langue.

Si je me suis beaucoup étendu sur les descriptions de quelques maladies, c'est que j'ai eu dessein qu'on les connût suffisamment pour les pouvoir traiter; & si j'ai marqué exactement toutes les minuties des opérations, c'est parce que je sçais qu'on ne sçauroit trop instruire les jeunes Chirurgiens qui n'ont point encore mis la main à l'œuvre, & qui souvent se trouvent embarassez quand ils commencent à opérer, faute de connoître quantité de petites choses que la plûpart de nos Auteurs négligent d'écrire, & dont la connoissance ne s'acquiert que par un long travail; ce sont même ces minuties qui font connoître un Chirurgien habile & expérimenté, d'avec celui qui ne l'est pas.

Pour les remedes, je n'ai proposé que ceux dont je me suis utilement servi, & dont je me sers journellement pour les mêmes maladies. Je me suis même appliqué à n'en proposer qu'un certain nombre qui suffit pour remplir toutes les intentions que l'on peut avoir pour guérir les maladies des yeux, pourvû qu'on les allie & qu'on les dose de la maniere que je l'ai enseigné. J'ai écrit les formules sans abréviations & sans me servir des caracteres ordinaires; parce que sou-



vent dans les impressions, il se glisse de si grandes fautes à l'égard de ces caractères & chiffres, qu'il est difficile de démêler les doses, si on ne connoît parfaitement la matiere médicinale.

Je ne prétens point exclure quantité de remèdes que nos Auteurs proposent judicieusement pour les maladies des yeux, ni quantité d'autres dont on se sert journellement, & que plusieurs personnes tiennent fort secrets; pourvû qu'on s'en serve avec méthode & raison, & qu'on n'en fasse pas des remèdes à tous maux: car c'est l'abus ordinaire où tombent la plupart de ces gens à secrets, qui faute de connoissance profanent souvent les meilleurs remèdes.

Il y a quelques redites en plusieurs lieux de ce Traité; mais on ne peut pas toujours les éviter dans un Ouvrage de cette nature, si on veut se rendre plus intelligible. C'est aussi ce qui m'a fait préférer une narration simple & étendue, mais claire & instructive, à une concise, mais obscure; persuadé que je suis que ce ne sont point les paroles choisies qui guérissent les maladies, mais une juste application des remèdes, & un industrieux mouvement de la main.

Pour mieux éclaircir quelques matieres, j'ai été obligé de faire souvent plusieurs digressions. Il y en a de courtes, & d'autres assez longues. J'ai laissé les courtes dans le corps du discours de chaque Chapitre; parce qu'elles arrêtent si peu le Lecteur, qu'elles ne sont pas capables de l'ennuyer: mais pour les longues, je les ai séparées, afin que ceux qui voudront seulement voir la suite de la maladie dont je traite, ou qui n'auront pas besoin des éclaircissements que je donne dans ces digressions, les puissent passer, quand ils n'auront pas le tems de les lire.

Quoique je me sois donné assez de peine pour



décrire autant nettement que je l'ai pû les maladies des yeux, & pour ne me point laisser tromper par les apparences dans les observations que j'ai faites, je ne flate pas cependant que ce Traité soit parfait, & que j'aye épuisé tout ce qu'on peut dire sur ces maladies: je crois au contraire qu'on pourra faire encore de nouvelles découvertes qui serviront de matière à de nouvelles réflexions. J'invite les Chirurgiens zélés à y travailler, & je les prie que s'ils en font quelques-unes, de ne les point laisser périr dans l'oubli: comme je leur promets, en cas que je découvre encore quelque chose dans la suite, de leur communiquer, en l'ajoutant à ce Traité.

Je sçais que la plupart des Chirurgiens négligent de s'appliquer aux maladies des yeux; parce qu'elles sont si nombreuses, qu'on s'en fait un monstre, & qu'on croit qu'elles demandent toute l'application d'un homme, & une adresse toute singulière pour exécuter les opérations qui leur conviennent. Il n'est rien de tout cela; elles sont nombreuses à la vérité, mais elles sont très-faciles à apprendre à un Chirurgien déjà éclairé dans sa Profession: elles n'ont point d'autres règles pour leur traitement, que celles que l'on suit pour guérir les autres maladies; pourvû seulement que l'on ait égard à la nature de l'œil: & il n'est besoin que d'une adresse médiocre & d'un peu de jugement, pour en faire les plus difficiles opérations. Je souhaite que ce Traité puisse exciter un grand nombre de Chirurgiens à s'adonner à l'étude particulière de ces maladies; afin que s'étant rendus capables de les traiter, les pauvres comme les riches en puissent recevoir du soulagement; & que ce soit pour la plus grande gloire de Dieu.

F I N.





# T A B L E

## D E S M A T I E R E S.

### A

- A*bcès du grand angle, & ses signes, page 410.  
 Son prognostic & sa cure, p. 411. L'abcès  
 du grand angle est un de ceux qu'on ne sçauroit  
 trop tôt ouvrir pour empêcher la fistule, 412.  
 Comment on doit faire l'ouverture, 413  
*Abcès* de la cornée, 339. Cause de cette maladie,  
 340. En quoi elle differe des phlyctenes & des  
 pustules, *ibidem*, Ses signes diagnostics, 340  
 & 341. Son prognostic général, 342. Son pro-  
 gnostic particulier, *ibid.* Sa cure, 342  
*Abcès* qui se forment entre le globe de l'œil &  
 l'orbite, 400. Signes que ces abcès se font par  
 fluxion, *ibid.* Signes qu'ils se font par conges-  
 tion, 401. Signes qu'ils se font par un sang  
 épanché ensuite de quelque cause extérieure,  
*ibid.* Prognostic de ces abcès, *ibid.* Comment  
 on les traite, 402. Quand l'abcès paroît en de-  
 hors, comment on doit l'ouvrir, 403. Et com-  
 ment, quand il paroît en dedans, 403. Quand  
 ces abcès se font par congestion, les remedes  
 y profitent peu, 404  
*Abcès* des paupieres, & comment on les doit trai-  
 ter, 438. Maniere d'en faire l'ouverture, 439  
*Abondance* non naturelle de l'humeur aqueuse, ses  
 causes, & comment elle se termine, 243  
*Accompagnemens* de la cataracte, ce que c'est, 108.  
 Ce qui leur donne naissance, 114. Ce qui paroît  
 quand ils commencent à se former, & lorsqu'ils  
 augmentent



# TABLE DES MATIERES. 529

augmentent, <i>ibid.</i> Eclaircissement sur leur naissance,	120
<i>Achlys</i> ou <i>caligo</i> , ulcere de l'œil,	347
<i>Acrochordon</i> , espece de verrue des paupieres,	462
<i>Ægilops</i> , ce que c'est,	415
<i>Aigle</i> ou <i>Aige</i> , ce que c'est 380. Comment on traite cette maladie,	381
<i>Albugo</i> ou <i>leucoma</i> , ce que c'est, 382. Comment on distingue l' <i>albugo</i> des cicatrices, des ulceres, des pustules, des abcès, & de l'aigle, <i>ibid.</i> Prognostic de cette maladie & sa cure,	383
<i>Amaurosis</i> , ce que c'est,	251
<i>Anchilops</i> , ce que c'est,	410
<i>Ancyloblepharon</i> , ce que c'est,	512
<i>Angles</i> de l'œil,	2
<i>Anthrax</i> ou <i>charbon</i> des paupieres, 444. Les pauvres gens sont plus sujets à cette maladie, <i>ibid.</i> Sa cause & sa cure,	444 & 445
<i>Arc-en-ciel</i> , ses couleurs naissent des rayons de lumiere qui souffrent le plus de réfraction,	64
<i>Argemon</i> ou <i>ulcus rotundum</i> , ulcere de l'œil,	347
<i>Arteres</i> des yeux, 10. Les arteres qui vont à l'uvée & au cercle ciliaire, comment elles pénètrent la cornée,	26
<i>Athérome</i> , <i>stéatome</i> , & <i>méliceris</i> des paupieres, 453. Cause de ces maladies, <i>ibid.</i> Il est aisé de les distinguer des autres tumeurs de différente espece, 454. Leur prognostic, 455. Leur cure par les remedes, <i>ibid.</i> Quand l'opération y convient, <i>ibid.</i> Opération de quelques Auteurs réfutée, 456. Comment on doit faire l'opération,	457
<i>Atoniatonblepharon</i> , ce que c'est,	501
<i>Atrophie</i> ou diminution de l'œil, ce que c'est, 271. Ses causes, 272. Ce qui arrive au-dedans de l'œil en cette maladie, <i>ibid.</i> Cette maladie est incurable, ou au moins très-suspecte, 273.	



- Remedes que l'on peut tenter, *ibid.*  
*Aveuglement* de nuit, ses causes & sa cure, 246.  
 Comment on distingue la goutte sereine de l'*aveuglement* de nuit, 252  
*Aveuglement* de jour & ses causes, 248. Les signes  
 de cette maladie, & comment elle se termine,  
 249  
*Axe optique* ou *visuel*, ce que c'est, 256

## B

- B* *Lanc* de l'œil, ce que c'est, 344  
*Bothrion* ou *fossula* & *annulus*, ulcere de l'œil,  
 348  
*Brouillard*, ulcere superficiel de l'œil, 346  
*Brûlures* des paupieres, & comment on les guérit,  
 359

## C

- C* *Amphre*, maniere de le dissoudre dans les liqueurs, & ses effets, 353 & 354  
*Cancer* des paupieres, ses signes, 467. Comment il se forme, *ibid.* Ulceré ou non, il s'irrite, lorsqu'on veut tenter de le guérir par les remedes ou par l'opération, 468. On ne peut entreprendre qu'une cure palliative, 469. Par quels remedes on l'exécute, *ibid.* Quand ils sont naissans, & qu'ils n'excèdent en grosseur un grain de bled, &c. on peut les enlever par l'opération, & comment, 471  
*Cataracte*, ses noms, 94. Ce que c'est selon les Anciens, *ibid.* Cause de leur erreur, *ibid.* Nos plus anciens Médecins ont crû qu'elle étoit une altération entiere du cristallin, 95. Galien est peut-être le premier qui a établi une différence entre la cataracte & le glaucoma, 96. Réfutation de l'opinion des Anciens, *ibid.* Opinion de quelques nouveaux Médecins sur la cataracte, 97. Réfutation de cette opinion, *ibid.*



*Cataracte*, ce que c'est selon l'Auteur, & la division qu'il en fait, 98

*Cataracte* vraie, sa description, 99. Première observation pour prouver ce que c'est que la cataracte, 100. Seconde observation, 102. Troisième observation, 103. Quatrième observation, 104. Cinquième observation, 109. Réflexions sur ces observations, 110

Cause des *cataractes* vraies, 112. Pourquoi ceux qui commencent à être travaillez de cataractes, semblent quelquefois voir voltiger en l'air des étincelles de feu, 113. La férosité acide qui cause la cataracte, détruit le plus souvent la membrane qui recouvre le cristallin, 114. Pourquoi elle ne détruit pas celle qui est au-dessous, 115. Objection qu'on peut faire sur la cause des cataractes, & la réponse à cette objection, 116 & 117. Preuve que l'humeur qui cause les cataractes, s'amasse quelquefois par voye de fluxion, & d'autres fois par congestion, 118. Que l'humeur qui cause la cataracte, se jette d'abord entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, 118. Deux objections que l'on peut faire sur l'acidité de l'humeur qui cause la cataracte, & ce qu'on y peut répondre, 119 & 120

Les différences des *cataractes* vraies, 121. Les différences qui se tirent de leur âge, *ibid.* Les cataractes laiteuses ou caséuses, quelles elles sont, *ibid.* Les cataractes confirmées, quelles elles sont, *ibid.* Les différences qui se tirent de leur quantité ou étendue, 122. Les différences qui se tirent de leur couleur, 123. D'où naissent toutes les différentes couleurs des cataractes, 124

Signes diagnostics des *cataractes*, 125. Signes qui font connoître que la cataracte augmente, 126.



- Signes qui font connoître qu'elle est dans son état, 127. Signes qui font connoître l'étendue de la cataracte, *ibid.*
- Signes prognostics des *cataractes*, 128. Signes bons ou mauvais des cataractes, qui se tirent de la dilatation de la pupille, 128 & *suiv.* Signes bons ou mauvais des cataractes, qui se tirent de leur couleur, 128 & *suiv.* Signes bons ou mauvais des cataractes, qui se tirent de la disposition de l'œil & d'autres choses accessoi- res, 134 & *suiv.*
- De deux *cataractes*, dont un même sujet se trouve travaillé, l'une peut être louable, sans que l'autre le soit, 176. On peut mettre les cataractes au nombre des maladies héréditaires, *ibid.*
- Fausles *cataractes*, 184
- Cataracte* branlante, ce que c'est, 196. Première observation sur cette maladie, 200. Seconde observation, 201. Cette maladie est incurable, 203
- Cataracte* purulente, ou *abcès* du cristallin, ce que c'est, 203. Ses causes, *ibid.* Ses signes, 204. Erreur de Fernel sur cette maladie, *ibid.* Observation sur cette maladie, 207. Cette maladie est incurable, 208
- Cataractes* mixtes ou trompeuses, ce que c'est, 209
- Première *cataracte* mixte qui tient de la nature du *glaucoma*, 211. Ses signes, *ibid.* Le prognostic qu'on en peut faire, *ibid.* Ce qui peut arriver dans la suite de l'opération, 212. Cette cataracte en vieillissant devient souvent bonne, *ibid.* Observation sur cette maladie, 213
- Seconde *cataracte* mixte qui tient de la *protubérance* du cristallin, & ses signes, 214 & 215, En vieillissant, elle se mûrit quelquefois, *ibid.* Souvent aussi elle est incurable, *ibid.* Obser- va-



- tion sur cette maladie, 215. Eclaircissement sur l'impossibilité qu'il y a dans les cataractes, & la difficulté qui se rencontre dans les mixtes de séparer le cristallin, 217
- Troisième *cataracte* mixte qui tient de la cataracte purulente, & ses signes, 219 & 220. Comment on distingue le pus de la matière laiteuse & de la caséeuse, 221. Comment on doit se comporter dans l'opération, *ibid.* Un pus qui n'a point de mauvaise qualité, pour être répandu dans l'humeur aqueuse, ne la corrompt pas toujours, *ibid.* Quand après avoir abaissé une cataracte, la partie que le cristallin a quittée, reste trouble ou blanche, c'est une marque que la membrane qui recouvre le corps vitré, a été ulcérée ou tachée, 222. Ce qui suit cette tache, *ibid.* De toutes les cataractes mixtes, celle qui tient de la purulente, est la plus aisée à abaisser, *ibid.* Observation sur cette maladie, 223. Avertissement sur les suites fâcheuses qui arrivent quelquefois après l'opération des cataractes mixtes qui tiennent de la purulente, quoiqu'on ait bien réussi, 224
- Causes* générales & particulières des fluxions, inflammations, &c. 228
- Centre* de la rétine, ce que c'est, 87
- Cercle* ciliaire, sa description, 45. Divers usages de ce cercle, 46 & 47. Cercle ciliaire considéré comme un filtre, 50
- Chalazeon* ou *grando*, ce que c'est, 450
- Chassie* ou *lippitude*, 488. Pourquoi il s'amasse plus de chassie pendant la nuit, 490. Les différentes consistences de la chassie font connoître les différens états des maladies qui la produisent, *ibid.* & 491
- Chemosis*, ce que c'est, 316
- Choroïde*, membrane de l'œil, 19



<i>Chute des cils, &amp; la cause de cette maladie,</i>	491
<i>Chute de l'uvée, voyez staphylome,</i>	364
<i>Cicatrices de la cornée, quelles maladies elles suivent, 378. Elles ne peuvent s'ôter ou effacer par aucuns remedes,</i>	379
<i>Cillement involontaire de la paupiere supérieure, 503. Conjectures de l'Auteur sur la cause de cette maladie,</i>	<i>ibid.</i> 504
<i>Cils des paupieres, ce que c'est,</i>	4
<i>Circulation de l'humeur qui nourrit les corps transparens, &amp; qui entretient l'humeur aqueuse,</i>	50 & suiv.
<i>Clou, troisième espece de staphylome,</i>	366
<i>Codtion seconde, ce que c'est,</i>	273
<i>Cœloma ou cavitas, ulcere de l'œil,</i>	348
<i>Coloboma, ce que c'est,</i>	511
<i>Conclusion de la Description de l'Oeil,</i>	90
<i>Conclusion des Maladies de l'Oeil,</i>	520
<i>Cône formé par les fibres membraneuses au-dedans du corps vitré,</i>	36
<i>Confusion des parties intérieures de l'Oeil, &amp; les causes de cette maladie, 274. La perte de la vûe est irréparable, 275. Les remedes qui conviennent dans les confusions récentes,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Congestion, ce qu'on entend par ce terme,</i>	118
<i>Conjonction des paupieres, 512. Remarques de l'Auteur sur cette maladie, <i>ibid.</i> Ce qu'on doit faire pour guérir cette maladie, 513. On ne doit point faire l'opération sur les enfans, &amp; pourquoi,</i>	514
<i>Autre espece de conjonction des paupieres, causée par des brûlures ou par des ulceres, &amp; le sentiment de l'Auteur,</i>	515
<i>Autre espece de conjonction, lorsque la partie intérieure d'une paupiere s'unit avec la conjonctive, &amp;c. &amp; l'opération de nos Auteurs en cette rencontre, 515. Réfutation de cette opération,</i>	516



## DES MATIÈRES.

535

- Consistence* viciée de l'humeur aqueuse, 245
- Consomption* de la chair glanduleuse du grand angle, 433. Ce qu'on y doit faire, 434
- Constriction* non naturelle de la pupille, 260
- Contusions* des paupieres, & comment on les guérit, 510
- Cornée*, membrane de l'œil, sa description, 14 & suiv. Elle n'est point une extension ou développement de la membrane extérieure du nerf optique, 17. A quoi sert l'éminence sphérique de la cornée transparente, 76
- Corps transparens* (parties de l'œil) sont deux, 30. Comment ils se nourrissent, 47. Circulation de l'humeur qui les nourrit & qui entretient l'humeur aqueuse, 50 & suiv.
- Corps transparens*, ce que c'est, 71
- Corps opaques*, ce que c'est, 72
- Corps vitré*, sa composition, 30 & 31. Premier moyen pour découvrir sa structure, *ibid.* Second moyen, *ibid.* Troisième moyen, 32. L'espace qu'il occupe, & sa figure, 33. La membrane qui le recouvre, est double en sa partie antérieure pour embrasser le cristallin, *ibid.* Ses vaisseaux, *ibid.* Il reçoit sa nourriture immédiatement des fibres ciliaires, 50
- Couleur* noire dont l'uvée est enduite, 19. A quoi sert cette couleur, 85
- Les *couleurs* de l'arc-en-ciel naissent des rayons de lumière qui souffrent le plus de réfraction, 65
- Les *couleurs* ne sont point réelles dans les corps, expérience pour le prouver, 68
- Cristallin*, sa description, 34. Premier moyen pour lui ôter sa mollesse & sa transparence, afin de le mieux anatomiser, *ibid.* Second moyen, 35. Le cristallin n'est point à aucune partie, n'étant contenu que par la membrane qui le recouvre, 36. Etant préparé avec l'eau-forte, il se déve-



lope plus aisément, 37. Ce n'est qu'un amas de plusieurs pellicules, *ibid.* Il ne se dissout point dans l'eau composée d'eau commune & d'eau forte, 38. Examen du cristallin sans préparation, 40. Sa figure, 41. Il est d'une substance très-pure, *ibid.* Il est un des corps les plus pesans qui se rencontrent dans l'homme & dans les autres animaux, 42. Son usage, 76. Les petites fibres ou filets noirs qu'on suppose se trouver dans les yeux des oiseaux, des poissons, & de quelques autres animaux qui ont la cornée en partie osseuse ou cartilagineuse, ne pourroient faire approcher ou reculer le cristallin de la rétine, quand même ils existeroient, 84 & 85. Le cristallin n'est pas absolument nécessaire pour voir, 88. Tant que le cristallin est transparent, on ne peut le distinguer en regardant l'œil, 225

*Crithe* ou *hordeolum*, ce que c'est, 448. Sa cure, 449

## D

*D* *Asites* ou *danfitas palpebrarum*, espece de dactre des paupieres, 477

*Delacrymatio*, ce que c'est, 408

*Déplacement* forcé du cristallin, ce que c'est, 224.

Ses signes, 225. Quand il est appuyé sur l'uvée, ce qui arrive à la pupille, 226. L'opération est inutile en cette maladie, *ibid.* Observation sur cette maladie, *ibid.* Autres remarques sur cette maladie, 227

*Dérangement* des parties intérieures de l'œil, & les causes de cette maladie, 274

*Dérangement* des cils, ou *trichiasis*. 492

*Desséchement* du cristallin, 184. Voyez *glaucoma*.

*Difficultez* qui arrivent dans le tems de l'opération de l'abaissement des cataractes, dont la première est au sujet de l'irrésolution du ma-



## DES MATIERES.

537

- lade, 151. La seconde, au sujet des cataractes laiteuses, *ibid.* La troisième, au sujet des cataractes calées, 155. La quatrième, au sujet des accompagnemens nombreux, 157. La cinquième, au sujet des accompagnemens solides, 160. La sixième, au sujet de quelques accidens qui arrivent dans l'opération, 161.
- Digression* sur les causes générales & particulières des fluxions, inflammations, &c. 297
- Dilatation* non naturelle de la pupille, 256
- Diminution & écoulement* de l'humeur aqueuse, & leurs causes, 244. Quand cette humeur s'est écoulée, elle se rengendre, 245
- Distichiasis*, première espèce de *trichiasis*, 493
- Dureté & schirre* des paupières, & sa cause, 442. Difficilement cette humeur guérit entièrement, *ibid.* Comment on la doit traiter, 443

## E

- Ectropion*, ce que c'est, 508
- Exnence* sphérique de la cornée transparente, à quoi elle sert, 76
- Encavure*, ulcère de l'œil, 348
- Encauma* ou *ulcus sordidum*, ulcère de l'œil, 348
- Enchantis*, ce que c'est, 431
- Enflure* ou *tumeur* des paupières, & ses causes, 435. Il y en a de diverses sortes, & les signes pour les distinguer, 436. Leur cure, 437
- Epicauma* ou *ulcus inustum*, ulcère de l'œil, 348
- Epiphora*, ce que c'est, 408
- Erailement* de la paupière supérieure, 504. Sentiment de nos Anciens sur les causes de cette maladie, *ibid.* Opération de nos Anciens pour cette maladie, *ibid.* Réfutation de cette opération, 505
- Erailement* de la paupière inférieure, 508. Sentiment de nos Anciens sur les causes de cette maladie, *ibid.* Sentiment de l'Auteur, *ibid.*

## Z v



Deux opérations proposées par nos Anciens, & réfutées par l'Auteur.	509 & 510
<i>Eraillement</i> de la même paupiere différent du précédent, & ses causes, 510. Sentiment de nos Auteurs sur la cure de cette maladie, 511. Estimée incurable par l'Auteur, & pourquoi, <i>ibid.</i>	
<i>Erreur</i> de beaucoup de Praticiens touchant les remèdes ophthalmiques,	330
<i>Excrémens</i> du sang qui se portent hors du corps, 300. Ceux qui rentrent une seconde fois dans la masse du sang, 301. Tant que le sang se purge bien de ses excréments, sa température est louable, & la fermentation est bien réglée, & pourquoi,	302
<i>Excroissances</i> de chair qui surviennent à la cornée, 374. Manière de les traiter, 375. Histoire d'une excroissance excessive, & comment elle fut guérie, <i>ibid.</i> Quand ces excroissances sont chancreuses, ce qu'on doit faire,	377
<i>Excroissance</i> de chair au grand angle, de deux sortes, 431. Cause de cette maladie, <i>ibid.</i> Prognostic & cure,	432
<i>Exfoliation</i> , ce que c'est,	422
<i>Exophthalmia</i> , ce que c'est,	263
<i>Expérience</i> d'optique pour expliquer la vûe,	54
<i>Expérience</i> pour prouver la réflexion,	57
<i>Expérience</i> pour prouver la réfraction,	<i>ibid.</i>
<i>Expérience</i> pour voir en même tems la réflexion & la réfraction de la lumière,	58
<i>Expérience</i> pour la même chose, & pour mesurer les angles des rayons de lumière,	59
<i>Expérience</i> pour connoître la réfraction qui se fait dans le verre ou dans le cristal,	59
<i>Expérience</i> pour prouver de quelle manière la réfraction se fait dans les verres convexes, 62 & 63. Conséquence qu'on peut tirer de cette expérience,	63



- Expérience* pour montrer comme la réfraction se fait dans les verres creux ou concaves, 64
- Expérience* pour montrer que les rayons qui partent de chaque point de la superficie d'un corps lumineux, s'éloignent les uns des autres, 65
- Expérience* pour prouver que les couleurs ne sont point réelles dans les corps, 67
- Expérience* pour prouver que les rayons de lumière qui traversent un prisme, ne se croisent point au milieu du prisme, 69
- Extension* non naturelle du corps vitré, ce que c'est, & ses signes, 236. La cause de cette maladie, *ibid.* Explication des symptômes qui suivent cette maladie, 237. & 238. Pourquoi l'humeur qui la cause ne s'altère pas, 239. Il est difficile de la distinguer dans son commencement de la *protubérance* du cristallin, & même de la cataracte vraie, *ibid.* Les personnes qui sont sujettes à cette maladie, *ibid.* Nos Praticiens confondent cette maladie avec la *goute sereine*, 240. Elle ne se guérit pas toujours, *ibid.*
- Sa cure, 241

## F.

- Faisceaux* ou *Pinceaux* de rayon, 73
- Fente* de la paupiere inférieure, 511
- Fermentation* du sang, ce que c'est, 299. Effets de la fermentation, 300
- Fibres* de l'uvée, différente de ses fibres membraneuses, 21. Elles se glissent en lignes droites & parallèles par le travers de la superficie intérieure du cercle ciliaire. 22. Elles laissent des cannelures entr'elles remplies d'une teinture noire. *ibid.* Elles forment les fibres ou procès ciliaires, 22
- Fibres* qui constituent l'iris, 22
- Fibres* qui dilatent la pupille, 23
- Fibres* qui la resserrent, 23 & 24



<i>Fibres</i> ou <i>Filets</i> noirs qu'on suppose se trouver dans les yeux des oiseaux, des poissons, &c. ne pourroient faire approcher ou reculer le cristallin de la rétine,	84
<i>Ficus</i> ou <i>Fic</i> , espece de verrue,	463
<i>Filtration</i> , ce que c'est,	300
<i>Fistule</i> de la cornée, 373. En cette maladie l'œil se vuide, & de tems entems se remplit, <i>ibid.</i>	
<i>Fistule</i> lacrimale, ce que c'est, 415. Il y en a d'apparentes & de cachées, 416. Dans les fistules lacrimales, ce n'est pas toujours l'os <i>Unguis</i> qui est carié; mais la partie supérieure de l'os principal de la machoire supérieure, 417. Prognostic des fistules lacrimales, 418. Leur cure, 419. Ce qu'on doit faire quand l'os est carié, 421. En quelles caries le feu convient. 422. & 423. Comment on fait l'opération, <i>ibid.</i> & 424. Remarques sur cette opération, 425	
<i>Fistules</i> cachées, comment on doit les ouvrir, 426	
Quelques fistules cachées guérissent souvent sans remedes & sans opération, 427. Après l'opération des fistules lacrimales, il reste souvent un écoulement d'humiditez, 428. Histoire d'un Païsan guéri de deux fistules lacrimales, avec carie, sans remedes & sans opération, 429. Histoire d'une Dame guérie d'une fistule cachée sans remedes,	430
<i>Flux</i> différens de larmes, 408. Remedes pour ces maladies,	409
<i>Fluxion</i> , ce qu'on entend par ce terme,	118
<i>Foiblesse</i> de l'œil,	406
<i>Fonte</i> ou <i>corruption</i> du corps vitré & de ses causes, 196. & 197. Signes de cette maladie & de la cataracte branlante dont elle est la cause, 198. Cette fonte demeure en un même état pendant toute la vie, sans corrompre le reste de l'œil,	199



## DES MATIERES.

*Fossette*, ulcere profond de l'œil, 341  
*Fycosis* ou *Ficositas* & *ficosa palpebra*, espece de  
 dartre des paupieres. 348  
 477

## G.

**G** *Lande lacrimale*, ce que c'est, 5. Elle est plus  
 considerable dans les animaux qui ont une  
 troisieme paupiere, que dans l'homme, *ibid.*

Glande sans nom, 6. Usage de ces glandes. 7

*Glaucoma* ou *Glaucosis*, pourquoi on appelle ainsi  
 le desséchement du cristallin, 184. *Hippocrate*  
 & *Galien* ont connu cette maladie, 185. Sa des-  
 cription. *ibid.* Sa cure. *ibid.* Ses signes, 186. C'est  
 une maladie incurable, 188

*Globe* de l'œil, sa composition, 12. Il est formé  
 par la cornée. 15. Il est rond dans l'homme &  
 dans les animaux quadrupedes. 16. Il est ap-  
 plati dans les oiseaux & dans les poissons, *ibid.*

*Goute sereine*, ce que c'est, 251. Ses causes, *ibid.*

La goutte sereine est une paralysie des nerfs  
 optiques, & par conséquent de la rétine. 252.

Pourquoi il ne paroît rien d'extraordinaire  
 dans les yeux travaillez de goutte sereine, *ibid.*

Comment on distingue cette maladie de l'*aveu-*  
*glement* de nuit, de l'*extension* du corps vitré &  
 de toutes les especes de cataractes naissantes,  
*ibid.* & 253. La pupille n'est pas absolument  
 immobile dans la goutte sereine, & pourquoi  
*ibid.* C'est une maladie incurable, 254

*Graisse* de l'orbite. 8

*Grêle* des paupieres, il y en a de deux fortes, 448

Les remedes sont inutiles pour amollir la grêle,  
 450. Comment on fait l'opération pour la gué-  
 rir, 451

*Gros seur* & *éminence* contre nature du globe de  
 l'œil, 263. Causes de cette maladie, *ibid.* Symp-  
 tômes qui la suivent, 265. Sa cure, 266

*Gutta obscura* ou *caliginosa*, ce que c'est, 94



- H** *Elos* ou *Clavus*, troisième espece de staphylome, 366
- Hemeralopia*, voyez *Aveuglement* de jour, 248
- Histoire* de deux opérations faites à deux staphylomes, 370
- Histoire* d'une excroissance excessive de chair à la cornée, & comment elle fut guérie, 375 & 376
- Humeur* aqueuse, sa description, 42. Pourquoi elle est ainsi appelée. 43. Elle a une viscosité que l'eau n'a pas, *ibid.* L'espace qu'elle remplit. *ibid.* Elle peut se rengendrer lorsqu'elle s'est écoulée par quelque ponction de l'œil, ou qu'elle s'est diminuée par quelque maladie, 44. Cette régénération n'est pas une chose si rare que Galien le pense, 289. & 290. Comment elle circule, & comment elle est entretenue, 51 & 52
- Hydatis* des anciens, ou tumeur adipeuse des paupieres, 458. Opinion de Paul touchant cette maladie, & la maniere dont il la traite, *ibid.* & 459. Opinion de Celse. *ibid.* Opinion d'Aëce, 460. Sentimens de l'Auteur sur ces opinions, *ibid.* & 461
- Hypochysis* ou *Hypochyma*, ce que c'est, 94
- Hypopyon*, ou abcès de la cornée, 339. Cause de cette maladie, 340. En quoi cette maladie differe des *phlyctenes* & des *pustules*, 340. Signes diagnostics de cette maladie, *ibid.* & 341. Pronostic général, 342. Pronostic particulier, *ibid.* Cure de cette maladie, 342. & 343
- Hyppos*, ce que c'est, 406
- Hyposphagma* des Grecs, *Tarfen* des Arabes, ce que c'est, 295

- I** *Maginations*, ce que c'est, 114. Ce qu'elles pronostiquent, 125



# DES MATIERES.

543

*Imaginations* perpétuelles, ce que c'est, 231. Pourquoi elles sont ainsi appelées, *ibid.* Leurs signes, *ibid.* Comment on les distingue de celles qui précèdent les cataractes, 232. Elles subsistent toute la vie, *ibid.* Sentiment de l'Auteur sur leur cause,

233

*Intemperie* du sang, ses causes, 302 & *suiv.*

*Iris*, ce que c'est, 20. Son trou appelé *Pupille* ou *Prunelle*, *ibid.* Ce trou se dilate & se resserre, quand, *ibid.* Il paroît noir dans l'homme, &c. & pourquoi, 21. Fibres qui constituent l'*iris*, 22. Fibres qui dilatent la pupille, 23. Fibres qui la resserrent, *ibid.* La dilatation & le resserrement de la pupille servent à la perfection de la vûe,

77. & 78

## L.

*L Agophthalmos*, ce que c'est, 504

*Lapis* ou *Lithyasis*, quelle maladie, 452

*Larmes*, leurs sources, 7

*Leucoma*, voyez *Albugo*, 382

*Lippitude*, ou *Chassie*, 488

*Louches*, pourquoi regardant à la maniere ordinaire des autres hommes, ils ne peuvent voir distinctement comme eux les objets, 396. Pourquoi ils voyent les objets plus gros que ne les voyent les autres hommes, 398. Pourquoi ils voient mieux pendant la nuit, & qu'ils peuvent lire au clair de la Lune, *ibid.* Pourquoi ils voient plus loin avec des verres creux, 399. Pourquoi plus ils vieillissent, & plus ils peuvent voir loin, *ibid.*

*Lumiere*, est une substance ou matiere plus subtile que l'air, & qui se meut avec plus de vitesse, 67. Cette matiere remplit tous les pores de l'air & des autres corps transparens, *ibid.*

*Lumiere* primitive ou radicale, ce que c'est, 71

*Lumiere* seconde ou dérivée, ce que c'est, *ibid.*



<i>Lumiere réfléchie, ce que c'est,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Lusciotas, ce que c'est,</i>	395
M.	
<i>Madarosis, ce que c'est,</i>	492
<i>Maladies de la rétine,</i>	246
<i>Maladies du nerf optique,</i>	251
<i>Maladies de l'uvée, 254. Ses inflammations &amp; abcès, 255. Comment on les traite, ibid. Sortie ou chute de l'uvée, 256. Ses plaies &amp; dilacérations, ibid. Dilatation non naturelle de son trou,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Maladies des muscles &amp; des nerfs moteurs de l'œil,</i>	405
<i>Maladies des glandes des yeux,</i>	407
<i>Maniere de préparer l'œil pour anatomiser plus facilement les parties intérieures du globe,</i>	38
<i>Maniere d'examiner l'œil travaillé de cataractes,</i>	128
<i>Masse du sang divisée en parties sanguines, pituiteuses, bilieuses &amp; mélancoliques,</i>	298
<i>Melon ou Malum, seconde espece de staphylome,</i>	366
<i>Membrane intérieure des paupieres, 2. Cette membrane est une continuité de la peau extérieure,</i>	3
<i>Membrane charnue des paupieres,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Membranes communes à l'œil,</i>	12
<i>Membrane appelée conjonctive,</i>	13
<i>Membrane appelée Innominée,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Membranes propres de l'œil,</i>	14
<i>La Membrane qui recouvre le corps vitré, est double en sa partie antérieure pour embrasser le cristallin,</i>	33
<i>Milphosis ou Miltosis, ce que c'est,</i>	492
<i>Moyens pour ôter les corps étrangers entrez dans l'œil,</i>	287
<i>Mouvement tonique, ce que c'est,</i>	9



<i>Muscles</i> des paupieres,	4
<i>Muscles</i> de l'œil, 8. Quatre muscles droits & deux obliques, <i>ibid.</i> Leur vrai usage,	85
<i>Mydesis</i> , ce que c'est,	440
<i>Mydriasis</i> , ce que c'est,	256
<i>Myocephalon</i> ou <i>formicalis</i> , quatrième espece de staphylome,	366
<i>Myopia</i> , ou <i>lusciositas</i> ,	395
<i>Myrmecia</i> ou <i>formica</i> , espece de verrue,	463

## N

<b>N</b> <i>Ephelion</i> ou <i>nubecula</i> , ulcere de l'œil,	347
<i>Nerfs</i> qui se distribuent aux paupieres, aux glandes, aux muscles, & au globe de l'œil,	10
<i>Nerfs</i> moteurs, seconde paire des Anciens & troisième des Modernes, 10. <i>Nerfs</i> pathétiques, quatrième paire des Modernes, <i>ibid.</i> Un rameau de la troisième paire des Anciens ou cinquième des Modernes, 11. Un rameau de la quatrième paire des Anciens ou sixième des Modernes, <i>ibid.</i> Un rameau de la cinquième paire des Anciens ou septième des Modernes,	<i>ibid.</i>

Les petits *nerfs* qui se portent à l'uvée & au cercle ciliaire, comment ils pénètrent la cornée,

26

*Nerfs* optiques, leur description, 27. Leur origine, *ibid.* Leur insertion, *ibid.* Ils sont les plus gros de tous ceux qui sortent du cerveau, *ibid.* Comment se fait leur union, *ibid.*, & 28. A quoi sert cette union, *ibid.* La cornée & l'uvée ne sont pas des developemens des membranes qui les recouvrent,

29

<i>Noli me tangere</i> , ce que c'est,	468
<i>Nome</i> ou <i>ulcus depascens</i> , ulcere de l'œil,	359
<i>Nuage</i> , ulcere de l'œil,	347
<i>Nyctalopia</i> , ce que c'est,	246
<i>Nyctalopes</i> ,	249



<b>O</b> <i>Bjets</i> éloignez paroissent d'une couleur claire ou approchante de la lumiere, & pourquoi,	80
<i>Objets</i> , pourquoi on ne les voit pas doubles en les regardant des deux yeux, 86 & <i>suiv.</i> En quelles maladies on les voit doubles, lorsqu'on les regarde des deux yeux,	406
Premiere <i>Observation</i> sur une cataracte laiteuse,	163
Seconde observation,	164
<i>Observation</i> sur une cataracte caséeuse,	165
<i>Observation</i> sur deux cataractes avec des accompagnemens nombreux,	167
<i>Observation</i> sur deux cataractes avec des accompagnemens solides,	168
<i>Observation</i> sur une opération suivie d'un épanchement considérable de l'humeur aqueuse, la cataracte étant de la nature de celles énoncées dans la quatrième observation,	169
<i>Observation</i> sur une cataracte de douze ans, & très-jaune,	171
<i>Observation</i> sur une cataracte noire,	174
<i>Observation</i> sur une cataracte de trente ans,	177
<i>Observation</i> sur un glaucome,	188
<i>Observation</i> de Joseph Couillard sur un œil hors de l'orbite, 280. Examinée par l'Auteur,	<i>ibid.</i>
<i>Obstruction</i> du nerf optique, comment on la connoît,	131
<i>Oedème</i> ou <i>fluxion œdémateuse</i> de la conjonctive, & de ses autres inflations, 331. Cure de cette maladie,	<i>ibid.</i>
<i>Œil</i> , ce que c'est, 2. Sa division, <i>ibid.</i> L'œil ne s'allonge point pour voir les objets proches, il ne s'accourcit point pour voir les objets éloignés, 81. Les muscles obliques ne peuvent les allonger, 83. Ils ne devroient donc pas se rencontrer dans les oiseaux, les poissons, & dans	



- quelques autres animaux qui ont la cornée en partie offeufe ou cartilagineufe, dont les yeux ne peuvent s'allonger, 85
- Oeil crevé ou rompu*, 276. Comment on doit traiter cette maladie, 277
- Oeil poché*, ce que c'est, 295
- Oeil de lièvre*, ce que c'est, 504
- Ongle ou pterygion*, ce que c'est, 384. Il y en a de trois especes, 385. Cause de l'ongle, *ibid.* Prognostic de cette maladie, 386. Pourquoi l'ongle commence plutôt au grand angle qu'au petit ou à la racine des paupieres, *ibid.* Cure de l'ongle par les remedes, 387. Comment on le traite par l'opération, 389
- Onyx*, espece d'*hypopyon*, ce que c'est, 341
- Opération de la cataracte*, ce qu'il faut faire avant, 142. Le tems que l'on doit choisir, 144. La qualité des éguilles, *ibid.* Le choix du jour, du lieu, & des sièges, 146 & 147. L'attitude qu'on doit faire garder au malade, & la situation du Chirurgien, *ibid.* Le lieu qu'il doit choisir pour piquer, *ibid.* De quelle main il doit tenir son éguille, & comment, 148. Les parties qu'il doit piquer, & comment il les doit piquer, *ibid.* Les mouvemens qu'il doit faire au-dedans de l'œil pour détacher la cataracte & pour l'abaisser, & ce qui arrive au-dedans de l'œil par cette opération, *ibid.* Comment il doit la contenir, & ce qu'il doit observer, 149. Comment il doit retirer son éguille, & ce qu'il doit recommander au malade, 150. Comment il doit panser le malade, l'opération faite, *ibid.* Après l'opération, le régime qu'il doit prescrire au malade, 179. Comment il doit le panser le soir de l'opération & les jours suivans, jusques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé, *ibid.* La fluxion & l'inflam-



mation cessée, s'il reste de la foiblesse à l'œil, ce qu'il doit faire, 180. Moyens de remédier à tous les symptômes qui suivent l'opération, 181

*Ophthalmie* ou inflammation de l'œil, 315. Ses différences, *ibid.* Ses causes, 316 & 317. Ses signes & son pronostic, *ibid.* Sa cure, 319. Les remèdes repercussifs qui ont beaucoup d'astriiction, ne conviennent point dans le commencement de l'ophthalmie, 323. Les remèdes emplastiques & onctueux n'y conviennent pas aussi, *ibid.* Erreur de beaucoup de Praticiens touchant les remèdes ophthalmiques, 330  
*Orgéolet*, ce que c'est, 448. Sa cure, 449

## P

*P* *Aralysie* de l'œil, 406  
*Parties* transparentes, voyez *corps* transparents, 30

*Paupieres*, 1. Leur composition, 2. Leur peau intérieure, 3. Leur usage, 4. Rangées de points ou pores au bord intérieur de chaque paupiere, 6

*Peigne* ou *tarse*, cartilage des paupieres, 3

*Peribrosis*, ce que c'est, 435

*Phalangosis*, seconde espece de trichiasé, 493

*Phtiriasis*, maladie pédiculaire des cils, 500

*Phtisis*, ce que c'est, 256

*Phtosis*, troisième espece de trichiasé, 493

*Pierre* ou *gravelle* des paupieres, 452

*Pinceaux* de rayons qui passent par un trou, sont disposez en pyramide, dont la pointe aboutit à chaque petite partie des objets, & la base au trou, 73. Ce qui arrive à ces pinceaux, quand ils rencontrent un verre convexe entre le trou & le papier, 73. Ce qui leur arrive, quand on met ce verre au-devant du trou, 74

*Playes* de l'œil, 285. Leur pronostic, 286. Com-



- ment on les doit traiter, 286. Si la playe pénétre la cornée, il ne faut point presser le globe de l'œil, & pourquoi, 288. Ce qui arrive lorsque la cornée n'est ouverte que par une simple piquure, 289. En quelles playes de la cornée le staphylome se forme, 291. Quand la conjonctive a été déchiré, quel symptôme survient, 293. Quels symptômes suivent le pressement de l'œil & l'extension du nerf optique, 294.
- Playes* des paupieres, comment on les guérit, 307.
- Plénitude* est une des causes les plus puissantes des fluxions, 309.
- Points lacrimaux*, 315.
- Pomme*, seconde espece de staphylome, 366.
- Poros* ou *porosis*, ce que c'est, 381.
- Poudres céphaliques*, leur usage, 426 *dans la note*.
- Poulie*, petit cartilage au grand angle, 9.
- Pourriture* des paupieres, qui suit une tumeur œdémateuse, ce qu'on en doit craindre, 440. Ce qu'on doit faire en cette rencontre, 440.
- Préparation* de la tuthie, du plomb, de l'antimoine, & de quelques autres minéraux dont on se sert dans les collyres, 356. *Voyez la note*.
- Prisme*, les rayons qui passent au-travers ne se croisent point, comme M. Robault l'a pensé, 68. Expériences pour le prouver, 68.
- Procès ciliaires*, voyez *Fibres ciliaires*, 22.
- Proprosis*, ce que c'est, 365.
- Protubérance* du cristallin, ce que c'est, 189. Sa cause, 189. Ses signes, 190. Pourquoi en cette maladie l'uvée est immobile, & la pupille fort dilatée, 191. En quoi cette maladie differe de la cataracte vraie & du glaucoma, 192. Cette maladie est incurable, 193. Première observation sur cette maladie, 193. Seconde observation, 195.



<i>Prunelle</i> ou <i>pupille</i> , voyez <i>Iris</i> ,	20
<i>Psorophthalmia</i> , ou <i>lippitudo pruriginosa</i> , espece de galle des paupieres,	476
<i>Pterygion</i> , voyez <i>Ongle</i> ,	384
<i>Ptilosis</i> , ce que c'est,	492
<i>Pus</i> , comment on le distingue de la matiere laiteuse & de la caséeuse, 221. Un pus qui n'a pas de mauvaise qualité, pour être répandu dans l'humeur aqueuse, ne la corrompt pas toujours,	<i>ibid.</i>
<i>Pustules</i> de la conjonctive & de la cornée, 334. En quoi elles different des phlyctenes, <i>ibid.</i> Causes des pustules & des phlyctenes, <i>ibid.</i> Signes diagnostics & prognostics de ces maladies, 335. Leur cure, 336. Comment on doit les ouvrir,	337
<i>Pustules</i> produites par la petite vérole, & comment on en doit défendre les yeux,	338
<i>Pustules</i> du grand angle, & comment on les traite,	434
<b>Q</b>	
<i>Question</i> , si le cristallin est absolument nécessaire pour voir,	88
<i>Question</i> , si par les remedes on peut guérir la cataracte naissante ou non confirmée, & si on peut la prévenir,	136
<b>R</b>	
<i>Rays</i> de lumiere qui frappent la superficie des corps transparens, ne les penetrent pas tous, 60. Pourquoi en passant d'un milieu transparent dans un autre, se brisent-ils, <i>ibid.</i> Ceux qui passent par un trou, s'élargissent insensiblement à mesure qu'ils s'éloignent de ce trou,	65
<i>Raisiniere</i> , premiere espece de staphylome, ce que c'est,	365
<i>Réflexion</i> , ce que c'est,	57



*Réfraction*, ce que c'est, *ibid.* La réfraction est plus grande, lorsque les rayons de lumière frappent plus obliquement la superficie des corps transparens,

59 &amp; 60

*Relaxation* & foiblesse de la paupiere supérieure, 501. Cette maladie est proprement une paralysie de la paupiere, 502. Opération que nos Auteurs proposent pour relever la paupiere, & rejetée par l'Auteur, *ibid.* & 503

*Rétine*, membrane de l'œil, 29. Elle est un développement ou dilatation des fibres moëlleuses du nerf optique, *ibid.* Sa situation & sa consistance, *ibid.* & 30. Ses vaisseaux, *ibid.* Elle est le siège de la vue, *ibid.* Son centre, ce que c'est,

87

*Rétrécissement* ou *rides* de la conjonctive & de la cornée,

394

*Rhagoïde*, voyez *uvée*,

19

*Rhexis*, ce que c'est,

276

*Rhyas* ou *Rhæas*, ce que c'est,

409

S

*Sac lacrymal*, ce que c'est,

5

*Saignée*, son usage salutaire dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes,

309

*Sang*, les causes qui le déterminent à s'arrêter & à s'épancher plutôt dans une partie que dans une autre, 305 & *suiv.* Comment les remèdes purgatifs corrigent son intempérie, 311 & *suiv.*

*Schirre* des paupieres, voyez *Dureté*,

242

*Sebel* des Arabes, ce que c'est,

386

*Sclerophthalmia*, ou *lippitudo dura*, espèce de grâtelles des paupieres,

477

*Solution* & autres maladies du corps vitré,

242

*Sortie* entière de l'œil hors de l'orbite, 279. Ce qu'il faut faire en cette maladie,

284

*Sourcils*, leur usage,

4



<i>Speculum oculi</i> , pourquoi on ne s'en doit point servir dans l'opération des cataractes,	162
<i>Staphylome</i> , ce que c'est, 364. Il y en a de quatre especes, 365. Prognostic de ces maladies, 366. Ce qu'on doit faire pour les diminuer, 368. Ma- niere de faire l'opération pour les faire tom- ber, <i>ibid.</i> Histoire de deux opérations faites à deux staphylomes, 370. Réflexion sur l'issue de ces deux opérations,	<i>ibid.</i> & 371
<i>Stéatome &amp; méliceris</i> des paupieres, voyez <i>Athé- rome</i> ,	453
<i>Strabismus</i> ou <i>strabositas</i> , ce que c'est,	394
<i>Synchisis</i> , ce que c'est,	274

## T

<b>T</b> ache du cristallin, ce que c'est, & sa cause, 229. Ses signes diagnostics & prognostics, <i>ibid.</i> & 230. Les remèdes sont inutiles pour cette ma- ladie, <i>ibid.</i> Observation sur cette maladie, 231	
<i>Taraxis</i> , id est <i>oculi perturbatio</i> ,	315
<i>Tarse</i> , voyez <i>Peigne</i> ,	3
<i>Tête de mouche</i> , quatrième espece de staphylome,	366
<i>Thylosis</i> ou <i>callositas palpebrae</i> , espece de dartre des paupieres,	477
<i>Thymus</i> , espece de verrue des paupieres,	462
<i>Tophus</i> , ou <i>Porosis</i> , ce que c'est,	452
<i>Trachoma</i> , espece de dartre des paupieres,	477
<i>Trichiasis</i> ou <i>Trichiasé</i> , ce que c'est, 492. Des hu- meurs superflues & sans acrimonie n'engen- drent point de nouveaux cils, 493. D'où vien- nent ces doubles rangs de cils, & la cause de tous leurs dérangemens, <i>ibid.</i> & 494. Prognos- tic de cette maladie, 496. Sa cure, <i>ibid.</i> Com- ment on doit arracher les cils, <i>ibid.</i> Les cils ne peuvent se coller sur la surface extérieure de la paupiere, <i>ibid.</i> On ne doit point brûler l'ex- trémité de la paupiere à l'endroit des cils pour	



les empêcher de renaître, & pourquoi, 497.  
 Les remedes proposez par nos Anciens pour  
 empêcher les cils arrachez de repousser, y sont  
 inutiles, *ibid.* Ce qu'on doit faire après qu'ils  
 sont arrachez, *ibid.* Opération proposée par nos  
 Anciens, lorsque le bord de la paupiere entre  
 en dedans de l'œil, & que les cils le blessent,  
 498 & 499. Réfutation de cette opération,  
*ibid.* & 500.

*Trochisques* blancs de *rhasis*, leur description, 352  
 dans la note.

## V

*V*rices des paupieres, & leurs causes, 472. Il  
 y en a de bénignes & de malignes, 473 &  
 474. Symptômes des unes & des autres, *ibid.*  
 Elles ne se traitent point par l'opération, *ibid.*  
 Les remedes qui y conviennent, 474 & 475.

*Veines* des yeux, 12

*Verrues* des paupieres, ce que c'est, & leurs diffé-  
 rences, 462. En quoi les verrues extérieures  
 different des intérieures, 463. Prognostic de  
 ces maladies, 464. Les remedes ne conviennent  
 qu'aux extérieures, & quels ils sont, 465. L'o-  
 pération qui est le plus sûr moyen & le plus  
 prompt pour les emporter, se fait en deux  
 manieres, 466.

*Vision.* Explication de l'usage des parties princi-  
 pales de l'œil, & qui sont nécessaires à la vision,

75

*Ulcères* de la conjonctive & de la cornée, & leurs  
 causes, 346. On les divise en superficiels ou  
 profonds, *ibid.* Les superficiels sont de quatre  
 especes, 346 & 347. Les profonds sont de trois  
 especes, 348. Prognostic général de ces ulce-  
 res, 349. Prognostic particulier, *ibid.* Leur  
 cure, 352. Avertissement sur ce qu'on doit ob-  
 server en pansant les ulcères des yeux, 363.



# 554 TABLE DES MATIERES.

Symptômes qui suivent les ulceres des yeux,	364
Ulcères prurigineux du grand angle, & comment on les traite,	434 & 435
Ulcères prurigineux ou gratelle des paupieres, 476. Leurs especes & différences, <i>ibid.</i> & 477.	
Causes de ces ulceres, <i>ibid.</i> Commencement de ces ulceres & leur progrès, 478. Leur prognostic, 480. Leur cure, <i>ibid.</i>	
Uvée, membrane de l'œil, sa description, 19. Elle n'est point une extension ou développement de la membrane intérieure du nerf optique, 29. L'uvée considérée comme un grand filtre, 49 & 50. A quoi sert la couleur noire dont elle est enduite,	84
Vûe, son explication,	54
X	
Xerophthalmia ou lippitudo arida, espece de gratelle des paupieres,	476
Y	
Yeux de travers, ou yeux louches, 394. Ils ne peuvent se rectifier, non pas même par les masques,	399
Les yeux sont plus offensez par les remedes onctueux, quoique doux, que par d'autres remedes plus piquans & plus âcres,	484

*Fin de la Table des Matieres.*



